



NOTES, RAPPORTS TÉMOIGNAGES FRANCAIS SUR LA HONGRIE

CHARLES KECSKEMÉTI

DOCUMENTA HUNGARORUM IN GALLIA II.

CHARLES KECSKEMÉTI

NOTES, RAPPORTS  
ET TÉMOIGNAGES  
FRANCAIS  
SUR  
LA HONGRIE  
1717–1809



NOTES, RAPPORTS ET TÉMOIGNAGES FRANCAIS SUR  
LA HONGRIE

1717–1809

Par  
CHARLES KECSKEMÉTI

NOTES, RAPPORTS ET  
TÉMOIGNAGES FRANCAIS SUR  
LA HONGRIE

1717–1809

Par  
CHARLES KECSKEMÉTI

DOCUMENTA HUNGARORUM IN GALLIA II.

NOTES, RAPPORTS ET  
TÉMOIGNAGES FRANCAIS SUR  
LA HONGRIE

1717–1809

Par  
CHARLES KECSKEMÉTI

PARIS • BUDAPEST • SZEGED  
Institut Hongrois – Bibliothèque nationale Széchényi  
2006

DOCUMENTA HUNGARORUM IN GALLIA

Deuxième volume

Sous la direction de Sándor Csernus et István Monok

Publication de l'Institut Hongrois de Paris  
En collaboration avec  
La Bibliothèque nationale Széchényi de Hongrie

© Charles Kecskeméti, Institut Hongrois de Paris,  
Bibliothèque nationale Széchényi, Budapest

Ce livre a été publié avec le soutien des partenaires suivants



Ministère du Patrimoine Culturel Nationale, Hongrie

Fondation Kuno Klebelsberg, Budapest



Institut Hongrois – Collegium Hungaricum, Paris



Bibliothèque nationale Széchényi, Budapest

Université de Szeged, Institut des Sciences Historiques

Design: György Fábián

Responsable de l'édition: István Monok

Logo de l'Institut Hongrois: Vasarely et Yvaral

ISBN 963 200 509 0

ISSN 1588-6034

NOTES, RAPPORTS ET TEMOIGNAGES FRANÇAIS SUR  
LA HONGRIE, 1717-1809.

## Sommaire

Avant-propos. ....	9
1. Détails historiques sur le Royaume de Hongrie. Vienne 1717 - mars 12 .....	15
2. État actuel des affaires de la Hongrie. Vienne, 22 janvier 1755. - M. d'Aubeterre .....	25
3. <i>Relations du voyage du Marquis de l'Hopital à travers la Hongrie</i> .....	27
3/a Voyage de Strasbourg a Petersbourg par la Baviere, l'Autriche, la Hongrie, la Pologne, la Lithuanie, la Curlande et la Livonie. Par M <sup>r</sup> le M <sup>is</sup> de Fougere, officier de gendarmerie allant en Russie à la suite de M <sup>r</sup> le M <sup>is</sup> de l'Hopital, ambassadeur, en 1757 .....	28
3/b Idée de la Hongrie ou mémoire sur la situation de ce pays .....	46
4. Description de l'étendue du Littoral de l'Impératrice sur la Mer Adriatique, des abus qui existent depuis longtems, et de ceux qui se sont introduits dans l'administration de son commerce, des moyens d'y remédier à peu de frais, de l'utilité dont l'Impératrice jouiroit en pareil cas, et des avantages considérables que la France pourroit en retirer (1761 ou 1762) .....	55
5. Des mines de la Basse Hongrie (fragment d'un rapport, vers 1772-1773) .....	93
6 Notes sur le Banat, l'Esclavonie et la Hongrie (avant 1778) .....	103

7 – 9. <i>La décennie de Joseph II</i> . . . . .	115
7. Commentaires sur les Instructions pour l'administration de la Hongrie . . . . .	124
8. Précis de ce qui est relatif aux loix et au gouvernement du Royaume de Hongrie . . . . .	127
9. Invraisemblances . . . . .	155
<i>Napoléon et la Hongrie des années 1800-1809</i> . . . . .	167
10-16. <i>Gérard Lacuée, 1802</i> . . . . .	171
10. Lettre de Lacuée à Bourienne, Vienne, 23 Germ. an X (13 avril 1802) . . . . .	172
11. Note sur l'insurrection hongroise . . . . .	172
12. Lettre de Lacuée à Bourienne, 10 messidor an X (29 juin 1802). . . . .	174
13. Passages de la lettre de Lacuée à Bourienne. Vienne, 10 fructidor, an X (28 août 1802) . . . . .	178
14. Note sur l'organisation et l'état intérieur de la monarchie autrichienne . . . . .	179
15. Lettre de Lacuée à son oncle, 19 thermidor, an XIII (7 août 1805). . . . .	199
16. Note sur la cour de Vienne et sur la situation actuelle de la Maison d'Autriche. . . . .	202
17-19. <i>Adrien Lezay-Marnesia, 1802</i>	
Préparation de la mission . . . . .	209
17. Lettre de Lezay, 18 octobre 1802 . . . . .	220
18. Extrait des différents mémoires . . . . .	227
19. Le rapport détaillé de Lezay . . . . .	231
20-23. <i>Notes et rapports divers 1807 – 1809</i> . . . . .	285

## SOMMAIRE

---

20. Lettre de Léon Dupleix, adressée à l'Empereur, Vienne, le 21 mai 1807 . . . . .	285
21. Coup d'œil sur la Hongrie. Etat politique ou constitutionnel . . . . .	289
22. Lettre non signée, Vienne, le 8 Aoust 1809 . . . . .	304
23. Camille de Tournon, Vienne, le 24 aoust 1809 . . . . .	305
24-28. <i>Mémoires de reconnaissances militaires</i> . . . . .	313
24. Notes militaires sur la reconnaissance du Danube depuis Haimburg jusqu'à Raab ; et des rivières la Leitha et la Rabnitz, y compris la partie de la Haute Hongrie limitée par ces cours d'eau et le Lac de Neusiedler-sée (J. Brousseau) . . . . .	313
25. Rapport A Son Excellence Monsieur le Maréchal, Duc d'Auerstaedt (De Castries) . . . . .	339
26. Mémoire de la reconnoissance militaire de la Rabnitz (De Castries) . . . . .	341
27. Mémoire sur la reconnaissance de la rivière de la Raab depuis Marczalto jusqu'à son embouchure à Raab dans le Danube (Guibert) . . . . .	344
28. Mémoire de la reconnoissance militaire de la chaussée entre Esterhasa et Pamhacken à travers les marais du lac de Neusiedler-See (De Castries) . . . . .	346
Index nominum . . . . .	349
Index locorum . . . . .	359





Léopold I<sup>er</sup>, Roi de Hongrie

## AVANT-PROPOS

Ce recueil de sources a son histoire. Elle débute à Budapest en juin 1956. Jeune archiviste, j'étais l'interprète de Charles Braibant, Directeur général des Archives de France venu assister à la célébration du bicentenaire des Archives nationales de Hongrie. A l'issue de sa visite, il fit le nécessaire pour me permettre de participer au Stage technique international d'archives qui devait se dérouler de janvier à avril 1957. En prévision de ce voyage, j'ai consulté des historiens hongrois sur des recherches que j'allais pouvoir entreprendre durant mon séjour en France. M. Domokos Kosáry m'a communiqué les cotes des plaquettes de la série AF IV, Secrétairerie d'État, contenant les rapports des émissaires français, envoyés par le Premier Consul en Hongrie en 1802.

Puis les événements se précipitèrent. Fin novembre, je suis arrivé à Paris comme réfugié politique. Grâce à l'accueil que m'ont réservé les Archives de France, j'ai pu poursuivre un parcours professionnel jusqu'à ma retraite en 1998.

En 1957, j'ai reçu la tâche de préparer le microfilmage de documents relatifs à la Hongrie conservés aux Archives nationales. Il s'agissait d'un geste de solidarité en faveur des Archives nationales de Hongrie sinistrées lors des combats de novembre 1956. C'est en réunissant les documents destinés à être microfilmés que j'ai pris connaissance des lettres et mémoires rédigés par Gérard Lacuée et Adrien Lezay-Marnesia.

Tout en travaillant aux Archives nationales, j'ai collaboré aux activités de l'Institut Imre Nagy de Science politique, créé à Bruxelles pour étudier, à la lumière des événements de Hongrie, le fonctionnement et le déclin annoncé du système communiste en Europe centrale. Le mandat de l'Institut ne comprenait pas de programme de recherche historique proprement dite. Cependant, l'équipe de Bruxelles, dirigé par Georges Heltai, a accepté volontiers ma proposition de lancer une série de recueils de sources sous le titre de *Fontes Rerum Historiæ Hungaricæ in Archivis Extraneis*, dédiée à la mémoire du doyen Zoltán I. Tóth, tué par des tireurs de la police politique le 25 octobre 1956.

L'Institut ne disposait que de moyens limités. Aussi, devait-il se contenter d'un tirage stencil sur format A4, avec seulement la couverture imprimée. C'est sous cette forme qu'ont paru les deux seuls volumes de la série, les *Témoignages français sur la Hongrie à l'époque de Napoléon*, en 1960 et les *Notes et rapports français sur la Hongrie au XVIII<sup>e</sup> siècle*, en 1963. Peu de temps après la publication de ce deuxième recueil, l'Institut a cessé d'exister. Dans les années 1960, au moins une centaine d'exemplaires des *Témoignages* ont été distribués en Hongrie. Le deuxième volume n'a pu être diffusé avec autant de succès, puisque l'Institut n'était plus là pour s'en occuper. L'entreprise, cependant, a atteint son but. Un grand nombre de travaux historiques – articles, monographies et synthèses – font référence à ces sources, qui font maintenant partie de la culture historique hongroise. Quant aux deux fascicules, photocopiés sur du papier de qualité médiocre, ils ont du mal à survivre. Rares au départ, ils sont devenus vite introuvables et, avec le passage du temps, sont de plus en plus difficilement accessibles. C'est pour cette raison que M. István Monok, Directeur général de la Bibliothèque nationale Széchényi, a pris l'initiative, il y a deux ans, de produire une nouvelle, et cette fois-ci véritable, édition imprimée, en regroupant les sources d'archives avec les sources imprimées françaises rassemblées par Lajos Kövér.

Le travail de réédition des *Témoignages* et des *Notes et rapports* commença à la Bibliothèque nationale de Budapest. Il fallait renoncer d'emblée à une saisie par scanner. Mme József Jankovics a copié l'ensemble des deux volumes, transmis ensuite à Paris sur disquette.

La réédition des *Témoignages* n'exigeait pas de nouvelles recherches. Il fallait cependant identifier les localités mentionnées dans les rapports de Lezay et les reconnaissances militaires de 1809. Il m'est agréable de remercier M. Josip Kolanović, ancien Directeur des Archives nationales de Croatie qui m'a communiqué la liste des toponymes croates, M. László Horváth qui a ajouté à la traduction hongroise des reconnaissances militaires, publiée dans la revue *Arrabona*, la liste des toponymes autrichiens, hongrois et slovaques actuels<sup>1</sup> et les spécialistes de la Bibliothèque nationale Széchényi qui ont identifié des localités de Slovaquie et de Slovénie mentionnées dans les documents n° 3/a et 4.

<sup>1</sup> *Arrabona*, n° 39, 2001, p. 435-467.

Lors de la compilation des *Notes et rapports*, le temps pressait, le manuscrit devait être remis à l'Institut Imre Nagy avant sa fermeture qu'on savait proche. Pour la même raison, il a fallu renoncer à y insérer l'index général et la table de concordance des noms de lieu, annoncé à la p. 186 des *Témoignages*. La réédition a donc exigé de procéder à de nouvelles recherches pour combler quelques lacunes. Un nouveau document est venu s'ajouter au rapport de voyage du Marquis de l'Hopital. Les séries Autriche des Archives du Ministère des Affaires étrangères (*Correspondance Politique* et *Mémoires et Documents*) ont fourni de précieux renseignements sur la curiosité qu'avaient suscitée en France les mines de Hongrie et sur les efforts destinés à promouvoir les relations commerciales avec la Hongrie par les ports du Littoral Adriatique. Le dépouillement des dépêches du Marquis de Noailles, ambassadeur à Vienne a permis de clarifier l'origine du *Précis de 1785* (pièce n° 8) et d'en identifier l'auteur. Enfin, une dernière pièce, le pamphlet féroce contre Joseph II, intitulé *Invraisemblances*, inédit depuis 1785, est venue compléter le recueil.

Au moment de la première publication de ces sources, l'histoire de l'Europe centrale, en général, et celle de la Hongrie, en particulier, ne passionnait ni l'Université, ni le public français. La littérature était pauvre et, plus grave encore, un pourcentage inquiétant des ouvrages disponibles fourmillait d'erreurs factuelles, de clichés jamais contestés ni contrôlés et de thèses issues de l'une ou de l'autre des idéologies qui avaient ensanglanté, ravagé ou asservi la région. Aussi, semblait-il nécessaire de pourvoir les volumes d'introductions pour fournir aux lecteurs un canevas historique dans lequel s'inséraient les sources publiées et aussi pour le mettre en garde contre la désinvolture, avec laquelle maint auteur truffait les passages qu'il consacrait à la Hongrie d'affirmations fantaisistes et de raccourcis trompeurs. Aujourd'hui, nul besoin d'introductions de ce type. Au cours des décennies écoulées depuis la sortie des *Témoignages*, l'histoire centre-européenne s'est banalisée, elle s'est intégrée, en France dans la recherche universitaire et les programmes des maisons d'édition. Grâce au travail pionnier de Jean Bérenger, on peut même parler d'une école française de l'étude de l'Europe des Habsbourg.

À deux exceptions près, les documents publiés avaient pour auteurs des Français: diplomates, militaires, administrateurs ou ingénieurs. Les deux pièces d'origine hongroise ont quand même leur place dans le recueil.



Le *Précis de 1785*, parce qu'il était destiné à informer le gouvernement français du système constitutionnel hongrois d'avant les réformes imposées par Joseph II, et le pamphlet *Invraisemblances*, traduit à l'intention de Versailles par l'ambassade de Vienne.

Les textes publiés dans ce recueil ne manquent pas de traits communs. En premier lieu, tous ont pour objet la Hongrie, perçue comme une entité particulière, laquelle, bien que royaume héréditaire des Habsbourg, ne se confondait pas avec les autres possessions de la dynastie. Certes, elle n'avait pas vocation à siéger parmi les Puissances, mais la carte hongroise pouvait être jouée, du moins était-ce la conviction en France, où l'on gardait le souvenir de l'alliance de Louis XIV avec les «Malcontents». De plus, l'accident de feu d'artifice qui coûta la vie à l'archiduc-palatin Alexandre Léopold, survenu en juillet 1795, quelques semaines après l'exécution des chefs du mouvement dit « jacobin », allait alimenter pour longtemps spéculations et rumeurs sur des tentatives de sécession censées être dirigées par le représentant du souverain en Hongrie, lui-même membre de la maison régnante.

Tous les témoins français d'entre 1750 et 1810 reprenaient à leur compte l'éloge traditionnel de la *Felix Pannonia*<sup>2</sup>, pays d'une fertilité extraordinaire, regorgeant de tout dont les hommes ont besoin. Tous déploraient que ce pays, capable de nourrir deux, voire, trois fois plus d'habitants fût si arriéré à cause de la volonté gouvernementale d'en empêcher la prospérité, d'une part, de la condition quasi servile dans laquelle était maintenue paysannerie, d'autre part. Le *Tableau des États possédés par la Maison d'Autriche*, rédigé en 1780 par M. Brunet, attaché au Ministère des affaires étrangères, résume, en deux phrases, à une page de distance l'une de l'autre, cette dichotomie hongroise:

« Tout ce qui est nécessaire à la vie est dans une telle abondance en Hongrie, qu'on peut dire que c'est le seul lieu au monde où l'on jouit de la vie.... Le paysan ne possède rien en propre, n'étant que le fermier du gentilhomme qui peut le congédier à son gré, en sorte que sans être serf, sa condition est aussi misérable que celle d'un paysan polonais ou russe.<sup>3</sup> »

<sup>2</sup> APPONYI, Graf Alexander, *Hungarica – Ungarn betreffende im Auslande gedruckte Bücher und Flugschriften*. (Budapest, Országos Széchényi Könyvtár, 2004), n° 1605, 1642, 2120, 2243, 2342 etc.

<sup>3</sup> A.E.Paris, Mémoires et Documents Autriche 38, f° 330.

Autre point de convergence, tous les auteurs, même si certains d'entre eux ne tenaient pas les Hongrois en haute estime, se rangeaient de leur côté dans le conflit permanent, plus ou moins aigu selon les moments, qui les opposait à la cour de Vienne. Vu le contentieux plus que deux fois séculaire entre la France et cette cour, interrompu, pour un court moment seulement, après le renversement des alliances de 1756, le contraire eût été surprenant. La tonalité pouvait varier, passionnée dans le résumé historique de 1717 et chez Gérard Lacuée, compatissante dans les relations du voyage du Marquis de l'Hopital, préoccupée dans les dépêches du Marquis de Noailles ou optimiste, tempéré par la clairvoyance, dans les rapports de Lezay, tous sympathisaient avec les Hongrois, jusqu'à partager les soucis et les critiques des patriotes impatientes de remédier aux maux dont souffrait le pays. Il est vrai qu'ils s'informaient de préférence auprès de personnalités qui se démarquaient, de façon plus ou moins tranchée, de la politique gouvernementale.

Les observateurs français, familiers des grands blocs linguistiques et religieux de l'Ouest du continent, ne manquaient jamais de relever la grande variété d'ethnies et de confessions qui cohabitaient dans le pays. L'auteur du *Coup d'œil*, rédigé en novembre 1808, pressent les drames à venir lorsqu'il applique au cas de la Hongrie un mot né dix ans auparavant seulement : « ...le nationalisme fait naître l'esprit d'antipathie entre ces divers peuples. »

Ce recueil de textes sur la Hongrie d'antan, vue à travers les yeux d'étrangers, favorablement disposés à son égard, n'a pas vocation à concurrencer les récits et réflexions des historiens. Il apporte autre chose au lecteur : un contact direct avec l'air, les soucis et les espoirs du temps, des instantanés révélateurs comme l'illumination de la cave de l'évêque d'Eger pour distraire l'ambassadeur français de passage ou le gentilhomme hongrois qui cède sa place à la tribune de la diète à l'émissaire français, et aussi une rencontre avec un grand penseur politique, oublié des manuels, Adrien Lezay-Marnesia. À la richesse en données prosaïques, au pittoresque des anecdotes et à la pertinence des analyses s'ajoute une qualité plus impalpable, mais bien présente : la sincérité des propos écrits qui ne s'évertuent ni à occulter les côtés déplaisants de la réalité, ni à plaire aux contemporains, ni à abuser la postérité. C'est pour cette raison que le recueil peut être versé au dossier, instruit depuis plus d'un demi-siècle, sur l'identité et les frontières de l'Europe.

J'ai conclu la Préface des *Témoignages*, par les lignes suivantes : « *Je voudrais encore exprimer ma reconnaissance à tous mes collègues, des Archives Nationales, du Service Historique de l'Armée et des Archives du Ministère des Affaires Etrangères dont l'aide m'a permis la compilation de ce recueil. Et je voudrais rendre hommage tout particulièrement à M. Charles Braibant, Directeur général honoraire des Archives de France, Président d'Honneur du Conseil international des Archives. C'est grâce à sa sollicitude que j'ai pu poursuivre mes recherches.* » Lors de la préparation de cette nouvelle édition, j'ai bénéficié de l'aide de Mme Zsuzsa Vissi et M. Lajos Körmendy des Archives nationales de Hongrie, de la Dotteressa Grazia Tato, Directrice des Archives d'Etat de Trieste, ainsi que des conseils et informations de MM. Jean Bérenger, Michel Marty, István Monok, István Szijártó et Daniel Tollet. Qu'ils trouvent ici le témoignage de ma gratitude.

AVERTISSEMENT

*Les textes publiés suivent à la lettre l'orthographe des originaux, sauf dans les cas où la compréhension exigeait des corrections.*

*Abréviations utilisées dans les cotes des documents publiés:*

*A.E. Paris: Archives du Ministère des Affaires étrangères.*

*C.H.A.N.: Centre historique des Archives nationales.*

*S.H.D. - A.T.: Service historique de la Défense, Armée de Terre.*

1.

## Détails historiques sur le Royaume de Hongrie.<sup>4</sup>

Vienne 1717 - mars 12.

La forme de l'ancien gouvernement du Royaume de Hongrie estoit telle que ses loix et ses constitutions ne pouvoient recevoir aucun changement. On assembloit de tems en tems des Diètes générales. Les comtez qui divisent le Royaume envoioient des nonces à ces assemblées. Leurs instructions n'estoient point bornées. Ils avoient un Pleinpouvoir de régler avec le Roy et avec les *Estats* du Royaume ce que l'on *croiroit* le plus avantageux au bien public. La décision se formoit par la pluralité des voix. Le consentement unanime n'estoit pas nécessaire comme en Pologne. Toutes fois l'autorité du Roy de Hongrie jointe à celle des Estats assemblez ne suffisoit pas pour changer les loix et les constitutions<sup>5</sup>.

Lorsque les ordres des Roys de Hongrie n'estoient point contraires à ces mesmes constitutions, tous leurs sujets soit particuliers soit communautez estoient obligez de s'y soumettre. Le Roy estoit maistre absolu de l'administration de son Royaume. Il devoit cependant demander l'avis de son Conseil formé de hongrois, mais le choix dépendoit de luy. Il estoit en son pouvoir de déclarer la guerre, de faire des alliances sans la participation des Estats du Royaume. Il dispoit absolument des troupes soit de campagne soit de garni-

<sup>4</sup> A.E.Paris, Correspondance Politique (dans la suite C. P.) Hongrie 18. 1222-1760, supplément, n° 13, p° 254-263. – Depuis la première publication de ce document, la littérature en langue française sur François II Rákóczi s'est considérablement enrichie, l'œuvre maîtresse étant celle de Béla KÖPECZI, *La France et la Hongrie au début du XVIIIe siècle*, Budapest, Éd. de l'Académie, 1971, 624 p. 41 pl.

<sup>5</sup> La nécessité d'en finir avec l'inaliénabilité des lois allait devenir, entre 1780 et 1830, un des thèmes dominants de la réflexion politique.



son, et ces prérogatives attachées à la couronne auroient esté encore augmentées en faveur de l'Empereur Léopold s'il n'avoit pas voulu éteindre absolument les principaux privilèges de la nation hongroise.

Les entreprises que la Maison d'Autriche a faites pour anéantir les loix, pour détruire la principale noblesse, pour s'asseurer du pays en introduisant dans les places des garnisons allemandes au préjudice des privilèges de la nation, les suplices des principaux du Royaume, la confiscation de leurs biens, les dispositions que l'Empereur en a faites, leurs familles dégradées, les constitutions du Royaume violées, toutes ces raisons ont excité les différents mouvements arrivez en Hongrie depuis l'année 1660.

Les premiers n'estant souteneus d'aucune Puissance étrangère finirent par le malheur de ceux qui les avoient commencez avant que d'avoir pris entièrement les mesures nécessaires pour réussir dans leurs desseins. Plus les biens qu'ils possédoient estoient considerables, plus ils parurent criminels, et l'esperance de leur confiscation leur suscita de nouveaux enneus. Le Comte de Serin<sup>6</sup> grand père du Prince Ragotzi<sup>7</sup> n'auroit peut-estre pas perdu la teste sur un échaffaut si ses biens et sa réputation eussent esté moindres, et qu'il eust esté moins celebre par les grands services que son frere<sup>8</sup> et luy avoient rendus à l'Empereur contre les Turcs<sup>9</sup>.

Le Comte Tekeli<sup>10</sup> fut plus heureux lorsque quelques années aprez il se trouva chef des mecontents et ses premiers progresz pouvoient luy faire esperer de devenir le libérateur de sa patrie, mais il perdit l'affection de la plus grande partie de la nation et de la principale noblesse, lorsqu'il eut recours à la Porte Ottomane pour estre seccourru par elle dans une entreprise qu'il n'estoit plus en etat de soutenir par ses propres forces.

Le Roy ayant promis à l'Empereur par le traité de Nimegue de ne point assister les ennemys de ce Prince, quelques troupes composées de soldats et d'offi-

<sup>6</sup>Péter [Pierre] Zrinyi, en croate Zrinski (1621-1671), ban de Croatie de 1665 à 1670.

<sup>7</sup>Ferenc [François] II Rákóczi (1676-1735).

<sup>8</sup>Miklós [Nicolas] Zrinyi (1620-1664), poète, ban de Croatie de 1647 à 1664.

<sup>9</sup>Il existe une bibliographie abondante en langue française sur le règne de Léopold Ier, la bataille de St. Gotthard et la paix de Vasvár, la conjuration des Magnats, les Malcontents, la reconquête de la Hongrie et la guerre d'indépendance de 1703-1711. Voir Jean BÉRENGER, *Léopold Ier, fondateur de la puissance autrichienne* (1640-1705), Paris, PUF, 2004, 510 p. (Bibliographie : pp. 477-486.)

<sup>10</sup>Imre [Émeric] Thököly (1657-1705).

ciers françois que le Marquis de Bethunes avoit fait passer de Pologne en Hongrie, se retirèrent. Le Comte Tekeli, privé de ce secours n'avoit plus que de milices ramassées, et se voyoit prest a succomber sans l'assistance des Turcs. Celle qu'ils luy donnèrent fut lente. Ils se contentèrent d'abord de faire agir le Prince de Transilvanie<sup>11</sup>, enfin ils s'engagèrent eux mesmes dans la guerre contre l'Empereur, mais les evenemens en furent si malheureux pour eux depuis la levée du siège de Vienne que la puissance de l'Empereur Leopold devint plus grande en Hongrie que ne l'avoit esté celle d'aucun de ses prédécesseurs depuis que cette couronne est passée dans la Maison d'Autriche. Il auroit mesme achevé vraisemblablement de conquerir les provinces demeruées sous la domination ottomane s'il avoit voulu profiter des avantages que luy donnoient la faiblesse des Turcs et les révolutions fréquentes de leur gouvernement, mais ce prince crut qu'il convenoit plus à ses interets de prendre des mesures contre la Puissance de la France, que d'estendre ses conquestes sur les infideles.

Les provinces qu'ils lui cédèrent par le traité de Carlowitz, la Transilvanie qu'il acquit par le mesme traité et qui depuis longtems estoit séparée de la Hongrie pouvoient rétablir l'ancien estat de ce royaume et augmenter dans quelques années les forces de l'Empereur assez considérablement pour les rendre redoutables à l'Empire, si ce Prince traitant favorablement les hongrois avoit regardé comme une maxime de saine politique de regagner leur affection en les faisant jouir de quelque partie des privilèges qu'il avoit juré de conserver.

Mais il y avoit longtems qu'on ne songeoit à Vienne qu'à les détruire. La Hongrie, autrefois le rempart de la Chrétienté, estoit regardé comme un pays de conquête. A mesure que l'Empereur retiroit les provinces de ce Royaume du joug des Infidèles, il leur imposoit un nouveau qu'elles trouvoient beaucoup plus pesant que celui dont les armes chrétiennes les délivroient. Ce prince voulut profiter de la rapidité des premiers avantages qu'il remporta sur les Turcs pour détruire à jamais les loix du Royaume capables de borner son autorité et pour assurer à la Maison d'Autriche la propriété hereditaire du Royaume de Hongrie, de tout tems électif.

Il paroissoit nécessaire d'observer encore quelque apparence de formalité pour anéantir les constitutions fondamentales du Royaume. La Diète fut assemblée pour cet effet à Presbourg en 1687 ; mais avant cette assemblée la

<sup>11</sup>Mihály [Michel] Apafi, prince de Transylvanie de 1661 à 1690.

Cour de Vienne prit des précautions, dont le souvenir durera longtems en Hongrie, pour ne point trouver d'obstacles à l'autorité despotique qu'elle vouloit établir.

On enleva dans la Haute Hongrie un grand nombre de gentilshommes des plus considérables. Ils furent enfermés dans des cachots à Eperies, condamnés à mort comme rebelles par un Conseil composé d'officiers allemands, où le comte de Caraffa<sup>12</sup> italien présidoit. Plusieurs moururent dans les tourmens de la question avant que d'estre conduits au dernier supplice qu'on leur avoit destiné. Si leurs femmes, leurs enfants, leurs amys les pleuroient, leurs larmes suffisoient pour les traiter comme complices des mêmes crimes.

Ces exécutions ayant précédé la convocation de la Diète, il fut deffendu aux principaux seigneurs du Royaume d'y amener, comme à l'ordinaire, une suite nombreuse de leurs vassaux et de leurs domestiques.

Le Royaume et les environs de Presbourg estoient cependant remplis de troupes allemandes. Elles exigeoient des contributions excessives de la noblesse et du peuple. Nul chasteau, nulle forteresse ne pouvoit mettre à l'abry des cruautés qu'elles commettoient. Les forces du Royaume estant dissipées, la noblesse ruinée et intimidée, ceux dont la Diète estoit composée accordèrent les principaux points demandez par l'Empereur. L'archiduc d'Autriche devenu Empereur sous le nom de Joseph, fut élu et couronné Roy de Hongrie. La succession établie en faveur de la Maison d'Autriche, et mesme pour la branche d'Espagne si celle d'Allemagne venoit à s'éteindre<sup>13</sup>. On abolit ce fameux acte du Roy André second qui permet aux habitans du Royaume de prendre les armes contre leur Roy, s'il contrevient à ce qu'il a promis par serment<sup>14</sup>.

Toutes fois malgré la sujétion de cette Diète, et le silence que les plus zelez pour le bien de la patrie estoient obligez de garder, l'Empereur ne put obtenir

<sup>12</sup>Antonio Caraffa (1646-1693), commandant en chef de la Haute Hongrie après la reprise de Buda.

<sup>13</sup>Lois 1, 2 et 3: 1687. Voir Philippe ROY, *L'Assemblée nationale hongroise et le latin. L'exemple de la diète de 1687*. – Viterbo, Sette Città, 2005, 55 p.

<sup>14</sup>Le décret de 1222 d'André II, dit la « Bulle d'Or », fut souvent comparé à la Magna Charta anglaise. Il stipule certaines limitations du pouvoir royal, diminue le pouvoir du clergé, reconnaît des droits à la couche nobiliaire des *servientes regis* et, dans son article 31, proclame le *ius resistendi*. Bien qu'aboli formellement en 1687, le droit de résistance, gardait toute son importance symbolique dans la culture politique hongroise.

entièrement ce qu'il souhaitoit, et le nouveau Roy de Hongrie fut obligé de confirmer par serment les autres privilèges et les immunités de la nation<sup>15</sup>. Le Comte Tekely et les hongrois de son party firent des protestations publiques contre l'élection et contre l'établissement de la succession.

Les conditions jurées par le Roy des Hongrois furent bientôt oubliées à Vienne. Malgré les privilèges l'Empereur ordonna que toutes les affaires du Royaume de Hongrie seroient réglées par ses ministres sans y admettre aucun hongrois. L'autorité des premières charges fut anéantie, et lorsqu'elles vacquoient elles estoient supprimées ou conférées à des allemands. Les troupes de la nation employées dans les garnisons ou dans les armées furent licenciées. Rien n'estoit oublié pour faire perdre aux hongrois l'usage de porter les armes. Les vexations qu'ils souffroient estoient telles que les officiers mesme de l'Empereur en avoient compassion. Cependant les plaintes des peuples n'estoient pas mesme écoutées à Vienne, et les députés des comtes estoient obligés de garder le silence.

La paix estoit à peine conclue avec la Porte<sup>16</sup> que l'Empereur résolut d'effacer pour jamais l'idée de la liberté dont les peuples de Hongrie avoient jouï. On dressa des projets pour échanger entièrement la disposition du Royaume, pour en séparer des provinces et pour les unir à celles des Etats héréditaires de la Maison d'Autriche dont elles estoient les plus voisines. On forma le dessein d'abolir les dignités du Royaume, de supprimer les privilèges de la petite noblesse, de diminuer ceux de la grande, d'exclure les hongrois de toutes sortes d'employs, d'introduire dans les jugemens les formes observées dans le Conseil aulique, de permettre aux allemands et aux autres étrangers de posséder des terres et des biens en Hongrie<sup>17</sup>, enfin rien ne fut oublié pour renverser absolument les privilèges, jurez par l'Empereur et le Roy des Romains.

<sup>15</sup>Loi 1: 1687.

<sup>16</sup>Paix de Karlowitz/Karlovci, signée le 26 janvier 1699.

<sup>17</sup>L'octroi de l'indigénat conférant la noblesse hongroise, donc le droit de posséder des terres en Hongrie, à des aristocrates d'Empire, commença sous le règne de Ferdinand Ier, pour devenir régulier à partir de 1608. Il servait, en même temps, à récompenser des serviteurs méritants de l'Empereur et à placer des fidèles au-dessus de tout soupçon à la Chambre des Magnats de la diète de Hongrie. De 1608 à 1687, les 20 lois de naturalisation adoptées lors de 13 sessions diétales, accordèrent l'indigénat à quelque 200 personnes. Voir Jean BÉRENGER-Charles KECSKEMÉTI, *Parlement et vie parlementaire en Hongrie, 1608-1918* (Paris, Honoré Champion, 2005) p. 138-139.



Mais comme il falloit encore observer quelque forme pour donner ce dernier coup aux loix et à la liberté de la nation, les seigneurs de Royaume et les Deputez des comtez furent convoquez à Vienne par l'Empereur sous prétexte d'y tenir une Diète, quoyque par les loix il fust deffendu de l'assembler hors du Royaume<sup>18</sup>.

Il ne fut pas question dans cette assemblée irregulière d'examiner si ce changement total estoit necessaire, et si les Roys de Hongrie avoient le pouvoir de le faire. Les deliberations ne roulèrent que sur la manière de l'exécuter et sur les moyens de lever une contribution perpetuelle aussy à charge au Peuple que directement contraire aux privilèges de la noblesse. On fit aux seigneurs et aux Deputez des Comtez plusieurs autres propositions également opposées aux sermens que le Roy des Romains avoit faits comme Roy de Hongrie peu d'années auparavant. Ils représentèrent qu'ils n'avoient ny instruction ny pouvoir pour régler des articles aussy importans. Ils demandèrent la liberté de retourner chez eux et la permission d'y assembler une Diète. Ils firent souvenir l'Empereur de ses sermens. Ils rapellèrent les loix faites depuis que la Maison d'Autriche estoit en possession du Royaume de Hongrie. Ils firent voir que par ces mesmes loix les traitez qu'on leur proposoit estoient si expressément deffendues, qu'une infamie perpétuelle estoit la punition dont elles menaçoient ceux qui dans la suite y donneroient leur consentement.

Les Députez furent congédiez aprez ces remontrances, mais bien loin qu'elles produisissent aucun effet favorable au Royaume de Hongrie, l'Empereur déclara que les Hongrois ayant refusé de seconder ses bonnes intentions, il prétendait désormais user de toute l'autorité d'un Roy hereditaire et prescrire en vertu de la plénitude de sa puissance la règle qu'il vouloit établir dans l'étendue de son Royaume, qu'elle seroit moins au goust des Etats qu'elle ne l'auroit esté si les Deputez avoient voulu on convenir avec luy, qu'ils ne devoient attribuer qu'à leur desobeissance les mesures facheuses qu'il seroit obligé de prendre. Que la Diète qu'ils avoient demandée estoit inutile que leur veüe estoit seulement d'eluder ses desseins. Que si quelqu'un parloit encore de l'assembler il seroit regardé comme rebelle.

Cette declaration fit juger des effets que le Royaume devoit attendre du ressentiment de l'Empereur et de ses desseins. Le peril paroissoit égal à tous, les moyens de l'éviter estoient difficiles. Les plus zelez pour le bien de la Patrie

<sup>18</sup>Cette réunion de notables eut lieu à Vienne, en septembre 1698.

connoissant les sentiments du peuple et de la noblesse, eurent assez de courage pour songer à delivrer toute la nation de la servitude dont elle estoit menacée. Leurs mesures furent découvertes. L'Empereur fit arrester ceux qu'il crut à la teste des mécontents. Le Prince Ragotzi fut étroitement enfermé à Neustadt. Le Comte Berzeni<sup>19</sup>, gouverneur de Segedin eut le bonheur de se sauver en Pologne. Il estoit également considéré dans son pays par sa naissance, par son crédit et par son experience dans le mestier de la guerre. Il eut recours au Roy de Pologne pour luy demander sa protection. Il écrivit en mesme tems a M. du Heron, envoyé du Roy a Warsovie<sup>20</sup>, et la guerre estant desja commencée entre les armées du Roy et celles de l'Empereur en Italie, il représenta les avantages que sa Majesté pouvoit se promettre d'une diversion en Hongrie.

Le Roy de Pologne donna des audiences favorables au Comte Berzeni. Il parut dans les commencemens flatté de l'idée de joindre la couronne de Hongrie à celle de Pologne. Les liaisons qu'il prit dans la suite avec l'Empereur luy inspirèrent des sentimens différens et il s'en fallut [!] peu que ce changement cousta la vie au Comte Berzeni.

Il cacha pendant quelque tems dans un couvent, et comme il attendoit son principal appuy de la part du Roy, il eut soin de faire connaistre à Sa Majesté où l'Empereur avoit réduit les Peuples et la noblesse de Hongrie par la suppression des privilèges de la nation. Il représenta vivement les dispositions à la revolte générale, les facilitez de la soutenir, l'Empereur ayant retiré ses troupes de Hongrie pour les faire passer en Italie, et les principales places de ce Royaume estant hors d'estat de se deffendre. Il asseuroit que la Transilvanie n'estoit pas plus contente que l'Empereur seroit obligé d'y laisser les troupes destinées à la garde de cette province, et que peut-estre elles ne suffiroient pas encore pour la contenir.

L'Empereur sachant qu'il estoit en Pologne luy fit offrir une amnistie. Il la refusa protestant que jamais il ne l'accepteroit tant qu'il auroit quelque esperance de pouvoir delivrer sa patrie de l'oppression de la Maison d'Autriche.

Environ six mois aprez son arrivée en Pologne, le Prince Ragotzi passa dans ce Royaume, la Princesse son épouse<sup>21</sup> luy ayant donné les moyens de se sau-

<sup>19</sup>Miklós [Nicolas] Bercsényi (1665-1725).

<sup>20</sup>Charles de Charade, marquis du Héron (1667-1703).

<sup>21</sup>Charlotte-Amélie de Hesse-Rheinfels (1679-1722).

ver de la prison de Neustadt. Il eut recours comme le Comte Berzeni à la protection du Roy. Sa Majesté sensible à leurs malheurs et se souvenant du rang qu'avoient tenu le grand-père et le bisayeul du Prince Ragotzi, tous deux Princes de Transilvanie<sup>22</sup>, voulut bien les assister dans leur mauvaise fortune, mais ces secours ne suffisoient que pour les aider à attendre quelque conjoncture ou ces deux illustres exilés pussent estre plus certainement utiles pour la France. (En marge : Leur séjour en Pologne devenoit dangereux, le Roy de Pologne traitoit avec l'Empereur et toutes les apparences estoient qu'il avoit voulu luy faire un sacrifice du Prince Ragotzi et du Comte Berzeni.)

Mais les progresz que le Roi de Suède fit en Pologne leur furent avantageux. Ce Prince permit au Prince Ragotzi, à la prière du Comte Sapieha grand trésorier de Lituanie<sup>23</sup>, de se rendre à l'armée suédoise et d'y demeurer. Ils receurent plusieurs exprez de le part de leurs amys. Ils aprirent qu'ils avoient formé une Conjuraton, que prez de six mille hommes y estoient entrez, qu'elle s'estoit augmentée depuis en sorte qu'ils croyoient qu'elle pouvoit estre environ de dix mille hommes ; que le secret qu'ils avoient observé marquoit suffisamment l'ardeur qu'ils avoient de tout entreprendre pour le salut de leur patrie ; que les allemands commençoient enfin à soupçonner leurs desseins, que par conséquent il n'y avoit pas un moment a perdre pour les executer.

Ces avis reitèrés déterminèrent le Prince Ragotzi (En marge : et le Comte Berzeni) à entrer en Hongrie avec quelques troupes que le Palatin de Beltz<sup>24</sup> et celuy de Kiovie Potocki<sup>25</sup> tous deux zélez pour le service du Roy et quelques Polonois amys du Prince Ragotzi avoient assemblées et ils avertirent en mesme tems sa Majesté de la tentative qu'ils alloient faire et du besoin qu'ils avoient qu'elle les secourût.

Les aclamations qu'ils receurent a leur arrivée en Hongrie marquèrent la joye que ceux de son parti avoient de le voir à leur teste aprez avoir heureusement évité auprez de Monkatz<sup>26</sup> le péril qu'il courut d'estre enlevé par les

<sup>22</sup>György [Georges] Ier Rákóczi (1593-1648) et György [Georges] II Rákóczi (1621-1660).

<sup>23</sup>Benoît Paul Sapieha, († 1707), Trésorier de Lituanie de 1676 à 1703.

<sup>24</sup>Adam Sieniawski (1666-1726), voïvode, dont la femme Elisabeth Lubomirska, « la palatine de Beltz », personnalité influente, avait une liaison avec Rákóczi. Beltz: aujourd'hui Belc en Ukraine.

<sup>25</sup>Joseph Potocki (1673-1751), voïvode de Kiev de 1702 à 1744.

<sup>26</sup>Mukačevo, Ukraine.

Allemands. Ses progrès continuèrent pendant le cours de l'année 1703 avec une telle rapidité que les principales places de la Haute Hongrie<sup>27</sup> estoient en sa puissance au commencement de l'année 1704, le soulèvement étant devenu général dans tout ce Royaume.

La Basse Hongrie a suivy cet exemple dans les premiers mois de l'année 1704. L'épouvante a esté portée jusqu'à Vienne. Les lieux aux environs de cette ville ont esté bruslez, et l'Empereur obligé d'offrir des conditions de paix aux mécontents. Il faisoit mesme espérer au Prince Ragotzi de luy céder la Principauté de Transylvanie qu'il eut possédée avec plus d'avantage que son grand père et son bisayeul puisqu'il n'auroit pas esté comme eux tributaire de la Porte.

Le Roy informé de ses succez a aussytost fait passer en Hongrie des secours pour soutenir cette diversion si favorable pour ses intérêts, et il a envoyé M. Des Alleurs<sup>28</sup> auprez du Prince Ragotzi au mois d'avril 1704 pour assister ce Prince de ses conseils, pour l'assurer que sa Majesté ne l'abandonneroit point, et pour l'engager à se faire declarer Roy de Hongrie.

<sup>27</sup>Haute Hongrie: Nord-Est du royaume, correspondant au territoire occupé aujourd'hui par la Slovaquie de l'Est, l'Ukraine Subcarpathique et le comitat hongrois de Borsod-Abauj-Zemplén.— Basse Hongrie: partie occidentale du royaume comprenant la Slovaquie de l'Ouest et le Nord de la Transdanubie.

<sup>28</sup>Pierre Puchot, marquis des Alleurs (1643-1715).



Marie Thérèse, Reine de Hongrie

2.

**Etat actuel des affaires de la Hongrie.<sup>29</sup>**

Vienne, 22 janvier 1755. - M. d'Aubeterre.

On est toujours extrêmement inquiet sur le changement arrivé à Constantinople. M. le Prince Lichtenstein<sup>30</sup> a été mandé de Hongrie où il commande, pour aviser aux mesures nécessaires dans la circonstance présente. Il paroît qu'on est dans le dessein de faire avancer quelques troupes sur les frontières mais cependant avec beaucoup de circonspection pour ne causer aucun ombrage aux Turcs par cette marche. Cette Cour-ci a effectivement bien des raisons de les menager. Une guerre avec la Porte romproit toutes ses vues, et renverseroit le système qu'elle paroît avoir adopté. De plus ses frontières sont découvertes vis à vis de la Turquie, et le peu de places qui existent de ce même côté là, sont en si mauvais état, que la défense ne pourroit être que bien courte. L'intérieur de la Hongrie n'est pas mieux disposé, quoique le ministère autrichien ait toujours eû attention d'attirer à la cour les plus grands seigneurs de pays, en les y attachant par des emplois, et quoi que la plupart des évêques dont le crédit est grand parmi ces peuples, lui soient totalement dévoués, il est pourtant certain qu'il y a une grande quantité de mécontents, surtout dans la partie voisine de la Pologne et dans la Transilvanie. On a même été obligé dans ce dernier pays d'y faire une ligne de troupes pour empêcher l'émigration des peuples qui passaient chez les Turcs. Il faut convenir que la façon dont le gouvernement autrichien traite les hongrois, contribue beaucoup à entretenir ce mécontentement. Il y a eû de tout temps une espèce d'antipathie entre les deux nations. C'est une maxime fondamentale parmi les Autrichiens qu'il seroit dangereux d'enrichir la Hongrie puisque la Reine n'en

<sup>29</sup> A.E. Paris, C. P. Hongrie 18, 1222 – 1760, supplément, f° 504-505.

<sup>30</sup> Joseph Wenzel de Liechtenstein (1696-1772).

retireroit pas plus de revenu, attendu que la noblesse en vertu de ses privilèges ne paye absolument rien au souverain, et qu'au contraire l'usage de leurs richesses, pourroit être nuisible au service de la Reine. Les Hongrois n'ignorent pas cette façon de penser, et ils en éprouvent de tristes effets journellement.

L'Impératrice, il y a quelque tems a chargé toutes les marchandises provenant des Etats du Roy de Prusse de 30 pour cent. Le Roy de Prusse par reciprocité en a fait autant chez luy. Les Hongrois fournissoient des vins pour plus de 2 millions de florins par an à la Silésie. Ce débouché leur a manqué tout à coup par l'établissement de ses droits et la Silésie s'est pourvue de vins de France qu'elle tire de Stetin par l'Oder, en sorte que les Hongrois ne savent absolument que faire des leurs, qui forment cependant une des principales branches de leurs revenus. Ils ont fait plusieurs représentations à la cour, mais toujours inutilement. Le ministère est parfaitement instruit de cette disposition des esprits, et il sent combien il seroit dangereux de voir éclater des révoltes, si les Turcs avanceoient dans le pays.

Il n'y a que l'Esclavonie et la Croatie qui fournissent toutes ces milices dont je vous ai envoyé l'état, où les peuples paroissent assés affectionnés. Tous ces pays d'ailleurs sont fort mal sains pour les troupes, et chaque campagne, il faut quasi renouveler l'armée. En supposant même que la guerre fut heureuse, le pays appartenant aux Turcs, qui confine à la Hongrie, est si mauvais que l'avantage des conquêtes de ce coté là est réduit à bien peu de choses.

Outre toutes ces considerations il s'y en joint encore une autre qui n'est pas la moins essentielle. C'est l'état de faiblesse où se trouveroient les pays autrichiens vis à vis du Roy de Prusse. Cette idée effraie plus que toutes les autres cette Cour-ci qui est persuadée que ce Prince n'attend qu'une circonstance pour fraper encore un coup.

De tout ceci, il est aisé de sentir combien L.M.I. sont inquiettes, et le seront jusqu'à ce qu'elles sachent sur quoi compter vis à vis du nouveau sultan.

3.

RELATIONS DU VOYAGE DU MARQUIS  
DE L'HOPITAL  
À TRAVERS LA HONGRIE

*Paul Galluccio, marquis de l'Hopital, marquis de Châteauneuf, ambassadeur à Naples de 1740 à 1751, fut désigné pour le poste de St. Pétersbourg en juin 1756. L'instruction qu'il reçut précisa l'itinéraire à suivre : « L'invasion du roi de Prusse en Saxe, la conduite qu'il a tenue avec le roi et la reine de Pologne et ses procédés avec le comte de Broglie, ambassadeur de Sa Majesté, ne permettent pas au Marquis de l'Hopital de passer par les Etats de ce prince, route directe pour aller en Russie. Celle de Vienne est, dans la saison présente, la seule qui luy reste pour se rendre à Petersbourg. » L'Instruction ne lui assigna aucune tâche particulière en Hongrie<sup>31</sup>.*

<sup>31</sup>Recueil des Instructions données aux ambassadeurs et ministres de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française. Vol. IX, Russie, tome second (1749-1789), Paris 1890. Pp. 31-102 : Le Marquis de L'Hopital.



3/a

**Voyage de Strasbourg a Petersbourg par la Baviere, l'Autriche, la Hongrie, la Pologne, la Lithuanie, la Curlande et la Livonie. Par M<sup>r</sup> le M<sup>is</sup> de Fougere, officier de gendarmerie allant en Russie a la suite de M<sup>r</sup> le M<sup>is</sup> de l'Hopital, ambassadeur, en 1757<sup>32</sup>.**

[ Relation du voyage de Strasbourg à Vienne, 8-25 février 1757]

L'Autriche propre dont je parle seulement est un pays assés fertile en bled et vin médiocre et en saffran.

Lintz est la capitale de la Haute Autriche, Vienne de la Basse et peut etre censée avoir acquis le titre de capitale de tout l'Empire depuis que la Maison d'Hapsburg, la tige de la Maison d'Autriche, a commencé à regner et a donné à l'Allemagne seize Empereurs qui ont fait leur demeure à Vienne. Cette ville est fortifiée sans etre très forte et peu de gens ignorent le siège qu'elle soutint en 1683 contre les Turcs appellés au secours des Hongrois dans le temps que l'Empereur Leopold vouloit établir sa domination absolue dans le Royaume d'Hongrie. Peu de gens ignorent encore la retraite de ces mêmes Turcs de devant cette place après avoir été battus par le Roy de Pologne Sobiesky et le Duc Charles V de Lorraine.

Vienne est située sur la rivière qui luy a donné son nom, peu éloignée du Danube où va se jetter la Vienne. Cette ville n'est ny fort grande ny belle à l'extérieur. Son commerce ne m'a pas paru considerable et l'industrie allemande n'est pas encore parvenue au point de le rendre florissant par les établissemens qu'il seroit necessaire de faire préalablement qui n'ont point lieu ou qui ne sont nullement en vigueur. Les manufactures que l'Imperatrice a

<sup>32</sup>A.E. Paris, Mémoires et Documents (dans la suite M.D.) Russie, tome 9, pièce n° 10, f° 189 r°-207 v°. Le nom de l'auteur est erroné. Le nom correct figure dans l'autre exemplaire du document, conservée à la Bibliothèque municipale d'Auxerre, manuscrit G116 (104), Fonds Planelli. Il porte le titre « *Relation du voyage de Mr le Marquis de l'Hospital, ambassadeur de France à la Cour de Russie en 1757. Par Mr le M. de Fougères fils qui l'accompagna dans cette ambassade* » 76 p. ; les cinq dernières pages récapitulent l'itinéraire de Strasbourg à St. Pétersbourg avec les distances entre les étapes. Les deux textes sont identiques à quelques mots et détails près (ponctuation, orthographe, graphie de certains toponymes et de noms de personnes). – Ce texte n'a pas été publié en 1963. Le manuscrit d'Auxerre est mentionné dans Michel MARTY, *Voyageurs français en Pologne durant la seconde moitié du XVIIIe siècle. Écriture, Lumières et altérité*. – Paris, Honoré Champion, 2004, 375 p.

cherché à établir sont encore dans l'enfance et la France est toujours le magasin du luxe autrichien. Le talent dans lequel on excelle à Vienne est celui de la broderie, surtout en soye, mais pour la quelle il faut employer des étoffes étrangères.

L'Empire a dans la personne de François de Lorraine un chef digne des hommages et des respects de tous ses sujets et de tous ceux qui ont l'avantage de le connoître. L'Imperatrice Marie Therese doit partager avec luy les mêmes sentiments. Ils sont dus à ses hautes qualités et à ses rares vertus. On ne scauroit y joindre plus de bonté et d'affabilité qu'ils le font l'un et l'autre. M. le Marquis de l'Hopital en a recû toutes les marques possibles avec la distinction due à son caractere ainsi que ceux qui ont eu l'honneur d'être présentés à leurs Majestés imperiales. L'exemple des maitres a été fidèlement suivy de toute leur Cour, les accueils les plus favorables et les plus polis n'y ont pas été épargnés par tous ceux qui la composent. Tout s'y ressent de la satisfaction du traité d'alliance avec la France et on y fait gouter aux François la douceur de cette union. La magnificence est grande dans cette Cour. Tout y est somptueux dans les tables, les équipages, le nombre des domestiques et les livrées.

Les grands y occupent pour la plupart de fort belles maisons, ornées même dans l'architecture extérieure, mais avec moins d'apparence qu'elles ne devroient avoir par le peu de largeur qu'ont les rues où elles sont situées. Le palais imperial qu'on nomme la vieille Cour est un édifice assés considerable et assés vaste, mais qui n'annonce point du tout la Majesté imperiale. La seule piece qu'on puisse y remarquer est un grand et beau salon quarré construit depuis peu où se tiennent les galas pendant les quels il est illuminé d'un nombre prodigieux de bougies qui avec les richesses des habits et les diamants que les femmes ont en grande quantité forment un spectacle brillant. La Maison de l'Empereur est peu nombreuse. Sa garde n'est autre chose que les regiments qui viennent en garnison à Vienne et fournissent au service de l'extérieur du palais. L'intérieur est gardé par quelques trabans assés mal vetus et en petit nombre qu'on apperçoit la hallebarde à la main en traversant les antichambres de leurs M[ajestés] I[mperiales] et je crois qu'on pourroit dire que l'Empereur et l'Imperatrice sont les seigneurs de leur Cour les moins magnifiques. Beaucoup de gens le sont par leurs bienfaits et cela leur suffit. La Bibliotheque de l'Empereur et les cabinets de Medailles et d'histoire naturelle sont des morceaux dignes de l'attention des curieux et des connoisseurs.

L'Imperatrice a fait depuis cinq ou six ans un établissement semblable à celui de notre Ecole militaire de Paris. On y élève quatre cent jeunes gens dans le metier des armes, et ils sont partagés en deux classes différentes. L'une est destinée à ceux qui sont le[s] plus avancés en âge et dans leurs études et se tient à Neustatt à six mille de Vienne. L'autre et qui est pour les enfants qui commencent se tient à Vienne dans le fauxbourg de Carlstatt, d'où on les tire selon leur progrès pour la grande [école] de Neustatt. Cette jeunesse est formée par d'anciens militaires qui en ont le commandement et l'inspection, et par les meilleurs maitres qu'on ayt pû trouver soit pour les sciences ou pour les langues. Cet établissement est digne d'une Souveraine qui pense au bien et à l'avantage particulier de ses sujets et en même temps à celui de ses Etats où il étoit necessaire, ainsi que je le luy ay entendu dire à elle même, d'inspirer à la noblesse un attrait pour l'état militaire qu'elle n'avoit pas. Les enfans sont très bien nourris dans cette école et coutent vingt un kretsers par jour, ce qui peut revenir à environ 28 sols de notre monnoye. Le Maréchal Daun<sup>33</sup> est le directeur et chef de ces nobles Academies militaires.

On peut encore mettre au nombre des établissements de l'Imperatrice le college des nobles qui étoit une maison de l'Empereur Charles 6e, appelée la favorite où il est mort, que Sa Majesté Imperiale a donnée aux Jesuites pour l'éducation de la jeune noblesse et qui porte aujourd'hui le nom de College Theresien. On peut y ajouter aussy le don qu'elle a fait d'une maison à l'Université qui n'en avoit point à Vienne.

A l'égard du gouvernement le peu de tems que nous avons séjourné à Vienne, celui qu'il a fallû necessairement employer aux devoirs indispensables à rendre dans une Cour aussy nombreuse et aussy considerable et quelques incommodités qui me sont survenues, ne m'ont pas permis de prendre sur une matiere aussy étendue toutes les connoissances que j'aurois désiré acquerir. Voicy cependant en gros ce que j'ai pu recueillir, et comme il n'est pas plus commun que partout ailleurs de trouver à Vienne beaucoup de gens veritablement instruits et que la circonspection y est si grande sur ce qui regarde le gouvernement qu'elle rend les insinuations très difficiles avec ceux qui peuvent l'etre. Je ne garantis pas toute l'exactitude de ce que j'en ai pu apprendre.

<sup>33</sup>Léopold Daun (1705-1766).

L'Imperatrice Reine devenue heritiere, à la mort de Charles 6e, des Royaumes d'Hongrie et de Bohême, des Etats d'Autriche, d'Italie et des Pays Bas Autrichiens gouverne par elle même tout ce qui est sous sa domination. L'Empereur est Corregent de ses Etats par sa declaration authentique et l'acte qu'elle a passé et n'a d'autre rapport au gouvernement que celui que luy donne la deference et la confiance de l'Imperatrice et on assure que ses sentiments luy donnent plus de part aux affaires qu'il ne paroît y en avoir exterieurement. La loi au reste accorde en Allemagne le même droit à toutes les femmes mariées à moins que le contrat ne porte expressement qu'elles se demettent en faveur de leurs maris. Tout se fait donc au nom de l'Imperatrice, sur ce qui regarde les pays hereditaires à un Conseil d'Etât qu'on nomme Conference et qui est composé de cinq ministres. Ces ministres sont le Comte d'Ulfeld Grand Maitre, le Comte de Colloredo Vice Chancelier de l'Empire<sup>34</sup>, le Comte de Kaunitz, Chancelier d'Etât et de Cour, le Comte de Khevenhuller Grand Chambellan<sup>35</sup> et le feld Marechal comte de Bathyany<sup>36</sup> {en marge: xiao ou gouverneur est synonyme} des Archiducs<sup>36</sup>. Ce conseil est spécialement destiné aux affaires etrangeres, il examine aussy quelquefois des affaires de finances et le gouvernement interieur, mais ce n'est que dans les cas extraordinaires. Les affaires relatives à ces deux objets ressortissent à des Conseils particuliers qui ont à leur tete des Presidents dont les fonctions sont à peu près les mêmes que celles de nos Secretaires d'Etat. Le Comte de Kaunitz, par son credit auprez de l'Imperatrice pourroit etre regardé comme premier ministre. Il n'a dans son departement que les affaires etrangeres, mais il est cependant consulté et écouté sur tout le reste.

Le Comte Rodolphe de Chotek est president de la Banque, de la Chambre de Commerce et de la Chambre des monnoies. Le Comte de Nadasty Chancelier d'Hongrie<sup>37</sup> regle toutes les affaires qui regardent ce Royaume. Le Comte de Bethlen<sup>38</sup> est en Transilvanie ce qu'est le Comte de Nadasty en Hongrie. Enfin le Duc de Silva Tarouca est President du Conseil d'Italie et des Pays Bas et regle ce qui interesse ces deux parties. {En marge : Nous avons

<sup>34</sup>Rudolf Joseph Colloredo (1706-1788).

<sup>35</sup>Johann Joseph Khevenhüller (1706-1776).

<sup>36</sup>Charles Joseph Batthyany (1698-1772), prince d'Empire en 1764.

<sup>37</sup>Léopold Florian Nádasdy, démissionne en 1758.

<sup>38</sup>Gabriel Bethlen, † 1785.

appris depuis notre départ de Vienne que le Duc de Tarouca n'étoit plus en place et que l'Italie et les Pays Bas avoient été donnés au Comte de Kaunitz.} Tous ces ministres travaillent avec l'Imperatrice et tous, excepté le Comte de Kaunitz, se tiennent renfermés dans leur departement. La Guerre n'a point comme en France un seul ministre. L'artillerie depend du prince de Lichteinstein qui en est le Grand Maitre<sup>39</sup>. Les autres affaires qui y ont rapport ressortissent à trois tribunaux independants les uns des autres. Le premier nommé Conseil aulique de Guerre a pour President le feld Marechal comte Joseph de Harrach<sup>40</sup>. On luy a donné vû son grand âge le Marechal de Neuperg pour Vice President<sup>41</sup> et c'est celuy ci qui gouverne entierement cette partie. Ce Conseil nomme tous les officiers generaux et subalternes, donne les lettres de service, regle les garnisons et les marches des troupes soit pour changer les garnisons soit pour se rendre à l'armée. Le 2e de ces tribunaux se nomme Commissariat et a dans son departement les recrues, les remontes, les étapes et les hopitaux. Le Marechal {corrigé: Comte} de Salbourg en est le Président. Le 3e appelé Conseil supreme de Justice, juge de tous les differents qui peuvent survenir dans les troupes et de tous les delits militaires. Le Marechal de Daun, Commandant de Vienne en est le chef. L'Imperatrice seule decide des temps et des lieux où se doit faire la guerre. Les vivres et les hopitaux sont en regie quand elle se fait en Hongrie, Boheme ou Allemagne. En Italie, en Flandres et partout ailleurs des entrepreneurs en sont chargés.

La Duchesse de Tarouca et Madame de Langis sont en faveur auprez de l'Imperatrice, le Comte de Colloredo auprez de l'Empereur.

L'Imperatrice donne deux fois par semaine une audience publique, où elle écoute tout le monde et reçoit les placets de tous ceux generalement qui veulent luy en presenter. Les Chambellans ont le droit d'en demander tous les jours. Chaque espece d'affaire doit etre examinée et réglée au Conseil où elle ressortit. Mais comme le President est le seul qui travaille avec l'Imperatrice, il a ordinairement le plus de part à la decizion.

La Justice particuliere se rend à des tribunaux nommés *Dycasters* qui sont en très grand nombre. Chaque espece de procès et chaque espece de gens a le

<sup>39</sup>Joseph Wenzel de Liechtenstein (1696-1772).

<sup>40</sup>Johann Joseph Philipp Harrach (1678-1764), Président du Conseil aulique de Guerre de 1739 à 1762.

<sup>41</sup>Wilhelm Reinhard Neipperg (1684-1774), Président du Conseil aulique de Guerre de 1755.

sien. Il y en a pour le Clergé séculier et regulier, pour les nobles, les bourgeois et les artisans. Ils sont formés sur le Conseil aulique de l'Empire, avec cette difference qu'on appelle de leurs decizions à un tribunal superieur nommé Directoire publique dont le Comte d'Haugvitz<sup>42</sup> est president. {En marge : le Comte d'Haugvitz est aussy President de la Chambre des finances, ce qui revient à la place de Controlleur général. On luy rend la justice d'y avoir mis un très grand ordre. Il regne du moins dans les bureaux que j'ay vu.} Le Conseil aulique est un tribunal superieur de l'Empire qui ne trouve pas icy sa place dans ce qui regarde les seuls pays hereditaires.

Le nombre des troupes de l'Imperatrice monte dans les tems ordinaires à 180000 hommes. Il est facile de l'augmenter dans le besoin ; mais il n'est pas aussy aisé de trouver les fonds necessaires à l'entretien. L'Empereur solde, nourrit et habille ses troupes. Les Etats fournissent les recrues et les remontes.

A l'egard des finances les revenus montent à environ quarente millions de florins {En marge : Le florin vaut plus de deux livres dix sols de notre argent.} Ils sont produits par les subventions accordées par les Etats, par les droits d'entrée sur les marchandises étrangères qui sont excessifs, par les droits {dans la copie d'Auxerre : deniers} de sortie, médiocres droits d'entrées d'une province à l'autre, par les mines, par la vente exclusive du sel et du tabac et par les domaines. Le prix du sel et du tabac n'est ny fixe ny uniforme dans les Etats hereditaires. Les revenus des domaines varient également parceque l'Imperatrice en acquiert et en alliene chaque année. Elle en acquiert en Hongrie et dans quelques autres parties de ses Etats où elle herite de tous les fiefs nobles qui meurent sans heritier de leur nom. Elle en alliene par les dons qu'elle fait souvent à ses ministres et autres personnes qu'elle veut recompenser. Les subventions sont aussy sujettes à des variations, l'Imperatrice ne pouvant en lever ny les augmenter sans le consentement des Etats. Mais elle peut augmenter sans leur concours le prix du sel et du tabac et les droits d'entrée.

La Hongrie, la Boheme, chacun enfin des pays hereditaires a ses loix, ses coutumes, ses privileges suivant lesquels ils doivent etre gouvernés, et les Etats doivent veiller à leur conservation. Il s'en faut bien qu'ils soient aussy etendus dans les autres pays de la dependance de la Maison d'Autriche qu'ils le sont

<sup>42</sup>Friedrich Wilhelm Haugwitz (1702-1765).

dans la Hongrie. C'est plus particulièrement encore dans ce Royaume qu'il n'est payé d'impôts qu'après le consentement des Etats et dans la forme réglée par les Etats. Ils ont conservé le droit et on me l'a assuré aussy de se refuser à la demande du Souverain quand ils la trouvent trop forte.

Dans les autres pays hereditaires les remontrances à la vérité sur les augmentations d'impôts sont admises et même jusqu'à trois fois. Mais ils sont obligés quand le Souverain persiste de se soumettre à la 3e sommation et d'accorder les sommes exigées.

La forme la plus usitée de lever les impositions est de charger chaque seigneur de lever dans ses terres les sommes qu'elles sont obligées de payer par la repartition générale. Ces sommes sont portées dans un tems fixe à la Caisse des Etats, et de là tout de suite dans les coffres de l'Imperatrice. Cette maniere de lever les impositions ne paroît point onereuse au peuple, et ne le seroit point, si les seigneurs qui ont de grandes terres, très considerables et qui y ont une autorité presque sans bornes, les gouvernoient comme ils devroient. Elle rend toutes fois difficile l'execution du projet qu'a l'Imperatrice d'affermir ses revenus, projet qu'elle eût tenté sans la guerre presente. Un autre privilege, mais qui n'a lieu que dans une partie des Etats hereditaires, est la liberté de conscience. Le Clergé y donne autant d'atteintes qu'il luy est possible et l'Imperatrice le soutient. En general la Cour cherche tous les moyens de restreindre les privileges, et les Etats toutes les occasions de les étendre et de rétablir ceux qu'ils croient lezés. Je n'ai pû prendre sur cet objet des connoissances plus exactes et plus étendues.

Pour ce qui regarde le commerce, il n'est pas considerable dans les pays hereditaires, et le genie allemand n'est pas encore bien ouvert sur cet objet. La Saxe tire de l'Autriche quelques grains et des fourages, la Baviere des vins et presque tout d'ailleurs se consomme dans le pays. Les toiles font une des meilleures parties du commerce et surtout en Boheme où on commençoit à en faire d'aussy belles qu'en Silesie, aussy estimées et que dans peu on auroit poussé au même point de perfection. On fabrique dans les pays hereditaires de gros draps propres pour l'habillement des troupes, les livrées et le peuple et en suffisante quantité pour ces trois objets. Il y a cependant en Boheme une manufacture de draps fins, mais peu estimés et qui se transportent presque tous en Turquie. Ceux qu'on employent dans le pays viennent de France, d'Hollande et d'Angleterre. L'Imperatrice a éably quelques manufactures de velours et d'étoffes, mais elles sont moins belles, moins bonnes et malgré les

droits beaucoup plus cheres que celles qui viennent de l'étranger. Aussi ont-elles peu de cours, et il est bien douteux que cet etablissement puisse se soutenir vû la chéreté de la main d'œuvre, qui cependant devoit étre à meilleur marché à Vienne qu'à Lyon. Il seroit, ce me semble, possible d'établir un commerce plus florissant dans les pays hereditaires, ils ont pour cela des avantages dont ils ne tirent aucun parti. Les matieres premieres n'y manqueroient pas. On trouveroit des débouchés, mais à la vérité il faudroit parvenir à rendre les sujets plus industrieux, et lever le grand obstacle de la servitude, ce qui trouvera toujours une forte opposition de la part des seigneurs, dont les interets seroient alors grandement lezés. Le commerce de fer [sic au lieu de mer] se fait par Trieste et Fiume et est peu considerable. Celuy de Constantinople se fait par terre et se reduit à peu de chose.

La banque est une caisse au nom de laquelle l'Etat emprunte. Elle paye cinq pour cent d'interest. Les emprunts qu'elle fait sont hypothéqués sur les douanes, les produits du sel et quelques autres que l'Imperatrice luy a cedé. Les sommes jusqu'à 1000 florins sont exigibles en avertissant six mois d'avance. Elle doit plus de vingt cinq millions de florins.

Après avoir passé près d'un mois à Vienne au milieu de la plus grande et la meilleure compagnie, de la meilleure chair et comblés de toutes les honnetetés de tout ce qui l'habite, nous en sommes party le vingt deux mars pour aller coucher à Kitzé<sup>43</sup> en Hongrie, chateau appartenant au prince Estherazy à une lieue environ du Danube et vis a vis de Presbourg qui est de l'autre coté de ce fleuve et sur sa rive gauche. L'impetuosité du vent et l'agitation des eaux ne nous permit pas de passer le Danube pour aller voir cette ville.

Après avoir séjourné le 23 à Kitzé, nous en sommes partis le 24 pour aller coucher à Raab, ville assés bien fortifiée, mais dont les fortifications sont mal entretenues. Scituée sur la riviere de Raab et le Rabnitz qui se jettent dans le Danube au dela de cette place et à peu de distance.

Le 25, après avoir passé à une lieue environ de Raab, la riviere de Leyda<sup>44</sup> et traversé le poste retranché d'Ungarich-Altemberg<sup>45</sup>, nous nous sommes rendus

<sup>43</sup>Kittsee, en hongrois Köpcsény.

<sup>44</sup>Raab, rivière : Rába. – Rabnitz : Rábca. - Raab, ville : Győr. – Leyda : Leitha, en hongrois Lajta.

<sup>45</sup>Magyaróvár. En fait, la rivière Leitha et la ville de Magyaróvár se trouvent entre Kittsee et Győr, comme le précise le document 3/b.



au village d'Almasch où nous avons couché. Ce lieu est éloigné de deux mille de Comorre place très forte par sa situation et dont le Danube baigne les murs de son fort qui deffend l'île de Schüt<sup>46</sup> si connue par la belle defense qu'en fit Mr de Montecucully contre les Turcs. Je ne connois Comorre que par relation.

Le 26, d'Almasch couché au village de Vereswar. Dans le trajet de l'un à l'autre on passe vis a vis de Gran {en marge : Gran ou Strigonie, est la même chose}<sup>47</sup> lieu fameux par la victoire remportée sur les Turcs par le Roy de Pologne Sobiesky et Charles V de Lorraine après la levée di siege de Vienne.

Le 27, de Vereswar nous sommes arrivés à Bude où nous avons passé le Danube après diné pour aller coucher à Pest qui est vis a vis de Bude, le fleuve entre deux pour toute distance. Je ne crois pas le pays de Kitzé à Bude le plus fertile de la Hongrie. Il m'a même paru assés sec et aride, peu cultivée et le sol d'une couleur qui ne denote pas une production abondante.

Offen ou Bude capitale du royaume d'Hongrie est scituée sur la rive gauche {dans la copie d'Auxerre, rive droite} du Danube qui dans cet endroit rassemble toutes ses eaux dans un seul et même lit. Cette ville étoit autrefois fortifiée et est connue dans l'histoire par les sieges qu'elle a soutenus en 1526, 1529 et en dernier lieu en 1586 {dans la copie d'Auxerre: 1686} que le Duc de Lorraine la reprit sur les Turcs.

Depuis ce temps elle a toujours été sous la domination autrichienne. Elle a un chateau sur la montagne à laquelle elle est adossée et qui m'a paru et que les officiers de la garnison m'ont dit ne conserver, ainsi que la ville, plus rien de leurs anciennes fortifications. Au dela de ce chateau et au pied d'une autre montagne qui est vis a vis s'élève en amphitheatre une habitation de Rasciens qui dans l'éloignement ressemble à un camp bien aligné et bien distribué et forme une perspective agreable. Cette colonie fait bande à part, conserve des privileges, suit ses anciens usages, parle sa langue particuliere, et professe sa religion qui est la schismatique grêque. Les vins de Bude sont très renommés.

Pest n'a rien de remarquable que l'établissement qu'y a fait l'Imperatrice Reine d'une maison vaste et considerable pour les militaires invalides où leurs femmes et enfants ont aussy un azile.

<sup>46</sup>Comorre : Komárno (Slovaquie) et Komárom (Hongrie). – Île de Schüt : Zitný Ostrov/Csallóköz

<sup>47</sup>Almasch : Dunaalmás. – Vereswar : Pilisvörösvár. – Gran : Esztergom.

Le 28 de Pest couché à Godolé. Chateau et terre du comte Craszalkovitz homme puissant et riche ainsi que l'annonce cette demeure, president de la Chambre de Comorre et second conservateur de la sacrée Couronne de ce royaume. Comorre est une ville libre et qui a conservé le droit de se gouverner elle même selon ses loix et ses usages moyennant certain tribut qu'elle paye au souverain<sup>48</sup>.

Le 29 de Godolé nous sommes venus coucher au village de Göngös après avoir passé les rivières de Galgata au village d'Assur, de Zaywa au village d'Hatvany et le Göngös<sup>49</sup> qui vient des hauteurs au dessus du village de ce nom et va se jeter dans la Teyse.

Le 30 de Göngös nous sommes rendus à Agria ou Erlau. Pour y arriver on passe à une lieue environ de Göngös le ruisseau qu'on appelle Béné qui prend son nom du lieu et du vallon où est sa source et sur laquelle il y a une tradition miraculeuse. A une lieue et demie de ce ruisseau on passe la petite rivière de Tarsanna et ensuite celle de Torna au village de Compolno<sup>50</sup>.

Agria étoit autrefois une place forte avec un chateau. Les fortifications de l'une et de l'autre sont actuellement ruinées. Cette ville est sur la rivière du même nom peu éloignée de Tockay, et a un siege épiscopal dont les revenus sont très considerables. Celuy qui est à present en possession se nomme Barkotzy et est comte supreme du Comté d'Agria<sup>51</sup>. Mr le Marquis de L'Hopital a été reçu par l'éveque avec grandeur et magnificence. Tout ce qui a l'honneur de l'accompagner fut logé dans le palais épiscopal. Il n'est remarquable que par les caves qui sont d'une grandeur immense, toutes taillées dans le roc et distribuées par rues, comme une ville bien percée. Elles contenoient alors près de six mille pieces de vins excellents, qui toutes furent illuminées de leurs chandelles quand on proposa à Mr l'Ambassadeur d'en faire la visite. La singularité de cette fête causa de la surprise aux spectateurs et for-

<sup>48</sup>Comte Antoine Grassalkovich (1694-1771), Président de la Chambre des Comptes de Hongrie de 1648 jusqu'à sa mort. La confusion entre Komárom (la ville) et Kamara (le dicastère chargé des finances) résulte peut-être d'une spéculation qui ressemble aux étymologies populaires, à moins que le Marquis de Fougères n'ait été la victime d'un canular.

<sup>49</sup>Godolé : Gödöllő. - Galgata : Galga. - Assur : Aszód. - Zaywa : Zagya. - Hatvany : Hatvan. - Göngös : Gyöngyös.

<sup>50</sup>Béné : Bene. - Tarsanna : Tarjánka. - Torna : Tarna. - Compolno : Kápolna.

<sup>51</sup>Agria, comitat : Heves; Agria, ville et ruisseau : Eger (nom allemand : Erlau)

moit en même temps un coup d'œil agreable. Nous avons séjourné à Agria le 31 Mars.

Le 1er avril, nous sommes venus coucher à Onod après avoir passé la riviere d'Agria en sortant de cette ville et ensuite celle de Chew. Le 2 avril nous nous sommes rendus à Szerentz où est un chateau qui a appartenu au prince Ragotzy. Pour arriver à ce village on passe cinq fois de suite la riviere de Sahyaw<sup>52</sup> qui heureusement étoit alors très praticable, mais qui dans les fontes de neige est très difficile et très dangereuse par les inondations qu'elle forme. D'ailleurs il faut voir les ponts d'Hongrie pour juger par leur construction qu'on ne les passe pas sans risque.

Le 3, de Szerentz couché à Gontz après avoir passé la riviere d'Aranions. Depuis Agria on suit une vallée large et fertile qui se trouve bordée de deux chaines de montagnes qui se succedent sans interruption. De Gontz on passe la riviere d'Harnat<sup>53</sup>. On la suit en remontant à sa rive droite pour se rendre à Cassovie ou Caschau ville située sur cette même riviere où nous sommes arrivés le 4.

Cassovie étoit aussy une place forte d'Hongrie, mais qui ne conserve plus à présent qu'une assés mauvaise muraille, precedée de quelques elevations en terre en certains endroits. Les montagnes voisines de cette ville produisent quantité de morceaux rares en petrifications agates, opales et autres pierres singulieres très estimées par les connoisseurs. Le Baron d'Engelhard, Commandant à Cassovie, homme sçavant en plusieurs langues et dans l'histoire naturelle en a fait une prétieuse collection. La fontaine de Schemnitz qui change le fer en cuivre en 24 heures n'est pas éloignée de cette ville. Le 5 séjourné à Cassovie.

Le 6, de Cassovie en reprenant encore l'Harnat, nous sommes arrivés à Epériés après avoir traversé une chaine de montagnes au delà de la quelle se trouve le cours de la Tarna<sup>54</sup> qu'on remonte et qu'on est obligé de passer plusieurs fois. Epériés est scitué sur cette même riviere et a soutenu plusieurs attaques differentes dans la guerre des mecontents. Il ne luy reste plus rien de ses anciennes fortiffications. Elle fut le theatre sanglant des exécutions de ceux qui avoient suivi le parti du prince Ragotzy contre la Maison d'Autriche. Cette ville a dans son voisinage les salines de Bania.

<sup>52</sup>Chew: Hejő. - Sahyaw: Sajó. -

<sup>53</sup>Szerentz: Szerencs. - Gontz: Gönc. - Aranions: Aranyos. - Harnat: Hernád/Hornad.

<sup>54</sup>Cassovie: Košice. - Eperies: Prešov. - Tarna: Tarca/Torysa.

D'Epériés le 7 couché à Tolczek<sup>55</sup> dans le chateau de Madame la Baronne de Kapi. Ce lieu est un mauvais petit village où le chateau doit etre d'une grande ressource pour les voyageurs qui sont obligés de s'y arreter.

Le 8, arrivé à Bartwa en suivant un vallon etroit entre deux chaines de montagnes au milieu du quel coule la petite riviere de Tornissa<sup>56</sup> qu'on passe plusieurs fois dans son different cours. Bartwa est une petite ville, la derniere de la Hongrie qui n'a rien de remarquable que d'avoir été la premiere à embrasser la religion Lutherienne et d'avoir toujours suivi les partis opposés à la domination de la Maison d'Autriche.

La Hongrie en general est bordée au Nord par la Pologne, au Levant et au Midi par la Turquie Européenne, au Couchant par l'Autriche, partie de la Moravie et de la Silesie. Ce Royaume qui fut longtemps électif a passé sous la domination de la Maison d'Autriche vers l'an 1540 sous le regne de Ferdinand et fut enfin déclaré hereditaire dans cette Maison par les Etats tenus à Presbourg en 1684 sous l'Empereur Leopold. La Maison d'Autriche eut longtemps à combattre pour établir son pouvoir absolu en Hongrie, et ces guerres firent repandre dans ce royaume bien du sang dont il se ressent encore. Leopold vint cependant à bout de ses pretentions. Joseph et Charles 6e les soutinrent jusqu'à ce que l'Imperatrice Marie Therese fille de ce dernier Emp<sup>r</sup>, pressée de toutes parts en succedant aux Etats de son pere, fut obligée pour maintenir les Hongrois dans la fidélité de leur rendre à son couronnement leurs anciens privileges.

On divise la Hongrie proprement dite en Haute et Basse. Le Danube en fait la séparation. La Haute est vers l'Orient à la droite de ce fleuve. La Basse à la gauche vers l'Occident. Bude capitale de tout le royaume l'est particulièrement de la Basse Hongrie et Presbourg de la Haute. Les principales rivieres de ce royaume sont le Danube, la Teyse ou Tibisque, le Raab, la Save et la Drave. Il n'est gueres possible de trouver de pays plus fertile en tout point que la Hongrie. Tout y abonde bleds, vins excellents, bestiaux de toute especes, gibier, poissons &c. Il y a des mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, des salines qui même fournissent en partie les revenus qu'en retire la Reine. Malgré tous ces avantages les habitants ont l'air d'y etre dans la plus grande misere. L'industrie ne les guide sur

<sup>55</sup>Bania : Solivar. – Tolczek : Tülcik.

<sup>56</sup>Bartwa : Bardejov. – Tornissa: Tarca/Torysa.

rien, la plus grande partie des terres demeurent incultes, et ils se contentent d'en retirer précisément le nécessaire pour leur nourriture de l'année, et ce qu'ils doivent rendre à leurs seigneurs dont plusieurs sont puissamment riches. Tout paysan en Hongrie est serf. La grace d'affranchissement est personnelle à ceux à qui elle est accordée. Les enfans n'en jouissent point et retombent dans la servitude. On ne scauroit douter que ce lien malheureux ne serve à entretenir dans la nation cette inaction et cette paresse qui y est déjà naturelle.

Le pays seroit susceptible de commerce et pourroit y fournir abondamment par toutes ses productions, si on vouloit y ajouter aussy un peu d'art pour le faciliter. Il seroit aisé de joindre la Teysse au Danube, la Save à la Drave et il n'y auroit plus alors que cinq ou six mille pour transporter les marchandises au port de Trieste et les rendre commercables par la mer. On sent encore combien cette jonction des rivières seroit favorable à l'Autriche. Le port de Fiumé pourroit aussy être très utile au commerce maritime et enfin plusieurs canaux qu'il seroit facile d'établir pour communiquer aux rivières le rendroient riche et florissant. Ces canaux procureroient encore à la Hongrie cet avantage d'en purifier l'air en donnant un écoulement aux eaux qui croupissent dans ses plaines immenses, et dont les vapeurs infectes ne scauroient être que très nuisibles à ses habitans. On m'a dit qu'une Compagnie de Hollande s'étoit présentée il y a quelques années pour cette entreprise. Cet objet méritoit bien l'attention de la Cour de Vienne. Mais peut-être entre-t-il dans sa politique de ne pas favoriser l'opulence d'une nation qui luy a donné plus d'une fois à connoître que l'indépendance luy étoit chère, qu'elle se soumettoit difficilement au joug, et qui d'ailleurs est fort apportée {dans la copie d'Auxerre : à portée} du Turc qu'elle a toujours appelé à son secours dans ses revoltes. Aussy ne sort-il rien de Hongrie, même pour passer en Autriche sans payer des droits très considérables. Je n'en vois pas d'autre raison pour des Etats qui appartiennent à un même souverain.

Il s'en faut bien que ce Royaume soit aussy peuplé qu'il devroit l'être pour son étendue. Il se ressent toujours de la devastation des guerres et des ravages qu'y ont fait les Turcs et les factions intestines opposées à la domination autrichienne.

Les villages représentent également la paresse et la misère de leurs habitans. De mauvaises cabanes, pour la plupart creusées en terre, couvertes de chaume et le plus souvent de fumier, sans aucun ordre ny arrangement font leurs logements, et des grandes et longues peaux de mouton avec leur laine, attachées en guise de manteaux sur les épaules et descendant jusqu'aux talons par dessus des

especes de gilets d'une étoffe de laine blanche très grossiere, servent aux Hongrois de vetements. On voit aussy en Hongrie une autre espece humaine appellée Zingrois qu'il faut distinguer du naturel du pays. Ces Zingrois qu'on nomme aussy Bohemiens ou Egiptiens et qui en ont la couleur brune et olivatre sont presque toujours tous nuds, hommes et femmes, et sans aucuns vetements, vagabonds sans aveu et fripons pour la plupart, ne vivant que de ce qu'on veut bien leur donner par charité ou des courses qu'ils font loin des lieux sur les lizieres desquels on veut bien les souffrir. Car il est à remarquer qu'ils ne font point corps avec les Hongrois, et que ceux cy ne leur permettent pas d'habiter avec eux dans les villages, mais seulement sur les bords et à une certaine distance. On leur doit aussy la justice de dire que quelque portés qu'on les accuse d'etre au vol et à la friponnerie, rarement ils prennent quelque chose et font aucun tort dans les cantons où on leur permet de demeurer.

On suit également en Hongrie les deux religions Catholique et Lutherienne, au point qu'il seroit difficile de dire la quelle a le plus de sectateurs. Les autres religions y sont aussy admises. L'intention du Souverain cependant est que la Catholique soit la dominante et son interet peut le demander. Les Hongrois sont robustes, braves et très propres au metier des armes. Mais il ne faut les employer ny dans la Cavalerie ny dans l'Infanterie pour la quelle ils ont moins de gout et de disposition. Ils sont excellents hussards et très propres à ce genre de guerre pour le quel ils ont une intelligence singuliere.

On fait monter à cent mille les nobles de la nation hongroise, et c'est ce qui represente à proprement parler le corps de la nation. Dans le temps que les rois estoient électifs, le Palatin s'éliroit aussy dans l'assemblée de la nation. Son autorité étoit alors presque aussy grande que celle du Souverain. Il étoit Premier ministre né, President de la Diette, chef de la justice et general des armées. Depuis que ce royaume est devenu hereditaire dans la Maison d'Autriche, le Roy nomme le Palatin, et il ne luy reste plus des droits anciens et immenses de sa place que celuy de presider à la Diette et de connoître de toutes les causes qui peuvent interesser les privileges des peuples, et specialement en matiere de religion entre les Catholiques et les Lutheriens et autres heretiques. Malgré cette diminution d'autorité, le Palatin est toujours le premier homme de l'Etat, et rien ne se propose à la Diette que de son consentement. Le Souverain qui a le droit de le nommer n'a pas celuy de le deposer. Il seroit dangereux de tenter un [parti] aussy violent contre un homme que la nation regarde toujours

comme le soutien de ses droits et de ses privileges. Le Chancelier d'Hongrie comme homme du Roy occupe aussy une place très importante, mais qui tient un rang à part, et il n'a d'entrée à la Diette que comme premier Commissaire de ceux que nomme la Cour pour y soutenir les interêts du Souverain. Après le Palatin la seconde charge du Royaume est celle du *Judex Curiae* qui est le chef immédiat de la justice et préside à la Table royale<sup>57</sup>. Ce tribunal est toujours le premier du Royaume, mais il n'est plus souverain comme autrefois. On appelle de ses arrêts en matiere criminelle au Roy qui les casse ou les confirme selon qu'il juge à propos. Pendant la vacance de la place de Palatin, le *Judex Curiae* en fait toutes les fonctions et avec les mêmes droits. Le Ban de Croatie est dans cette province ce qu'est le palatin en Hongrie.

Pour posseder des charges en Hongrie il faut y avoir des terres et etre noble hongrois. Quelques seigneurs autrichiens en ont acheté le droit qui ne peut s'obtenir qu'avec beaucoup de difficulté et par le consentement de la Diette<sup>58</sup>. Les Comtes supremes sont dans leurs Comitats ou Comtés à la tete de la justice, de la police et des finances. Je les crois au nombre de cinquante six. Les Comtes étoient autrefois hereditaires. Ils ne le sont plus aujourd'hui. La Cour laisse encore à la noblesse le droit de les élire en se reservant celui de confirmer l'élection. Quelques eveques sont cependant encore par leur nomination comtes supremes de droit. Mais ils sont en petit nombre.

La Hongrie se divise pour la justice en quatre districts, qui par leur situation portent le nom de Trans- et de Cis-Tibiscum, Trans et Cis-Danubium. Les comtes jugent souverainement les hongrois non nobles en matière civile. Ils choisissent eux mêmes leurs assesseurs. La Cour nomme les juges du district et confirme ceux que le Palatin nomme pour la Table Royale. En matiere criminelle, le Roy seul juge souverainement tout ce qui est noble et ne l'est pas.

<sup>57</sup>Note dans le document 3/b: « N<sup>a</sup> Le Palatin n'est pas le chef de la magistrature, il ne l'a jamais été directement, mais il avoit inspection sur le Judex Curiae qui en est le chef immédiat. Il ne l'est plus. La Cour nomme quelquefois un Vice-Palatin. »

<sup>58</sup>Le document 3/b y ajoute: « Quelques seigneurs autrichiens l'ont acheté, celui qui l'a payé le moins, l'a payé dix mille Ducas ». Ce chiffre semble exagéré. La taxe à payer pour recevoir l'indigénat fut fixée à 1.000 ducats (loi 26: 1687), puis augmenté à 2.000 ducats (loi 41: 1741), mais ce dernier taux ne fut appliqué que jusqu'aux années 1750. Les lois de naturalisation de 1765 exigèrent à nouveau le paiement de 1000 ducats. Pouvaient en être exemptées les personnes qui, comme le Prince Eugène (loi 130: 1715), avaient rendu des services éminents à la Hongrie.

{En marge: Les seigneurs ont aussy dans leurs terres le droit de juger definitivement en matiere civile leurs serfs, mais cependant avec quelque difference et nommément celle de ne pouvoir connoitre d'une affaire d'un cerf (dans la copie d'Auxerre: serf) avec un noble. Pour l'ordinaire ils ne perdent pas de temps à évoquer à leur tribunal celles qui sont de leur ressort afin que les comtes ne s'en melent pas et pour se maintenir dans leurs privileges.}

Les colonies etrangeres sont sensées {dans la copie d'Auxerre : censées} sujettes aux loix du royaume. Mais comme elles ont des privileges qui y derogent dans presque tous les cas, ce qui les regarde est pour l'ordinaire porté à la Cour et décidé par le ministere. Presque tous les étrangers d'ailleurs sont établis dans les domaines royaux. Le Souverain a depuis quelque temps derogé à la loi qui excluoit les étrangers des benefices. Cette violation est d'autant plus importante que le Clergé a de grands privileges qui ont toujours été beaucoup mieux conservés que ceux des peuples; qu'il a des biens considerables et qu'il est facheux et penible aux hongrois de les voir posseder par des intrus et des partisans de la Cour.

Les nobles sont par le droit de leur naissance exempts de tous impots, ils sont seulement obligés de monter à cheval quand la Diette l'ordonne, et de marcher par tout où les mene le Commandant qu'elle nomme. Ils n'en connoissent point d'autre. La Diette fixe le tems de la campagne ou le laisse à la discretion du général. C'est cette Cavalerie qui compose le corps des insurgents et ce que la nation appelle son armée. Les hongrois font une grande difference de celle de la Cour. Celle cy se leve bien également dans le pays et ne luy est peut etre pas moins à charge, mais elle est soldée par le Souverain et dans une dependance entiere, ce que ne sont pas tout a fait les insurgents.

La Diette s'assembloit autrefois tous les deux ans et le Palatin avoit le droit de le convoquer. Aujourdhui le Roy seul peut l'assembler. Les lettres pour la convocation de la Diette doivent etre adressées au Palatin. Celuy cy les communique aux comtes supremes qui sont chargés de les publier dans leurs comtés. Les eveques, abbés, et nobles en grand nombre ont droit d'y assister. Le Primat archeveque de Gran a la place d'honneur, mais ne peut y presider en aucun cas. Il est toujours le premier opinant, et à son défaut le plus ancien des eveques ou abbés. La Diette écoute les plaintes et y pourvoit, recoit les demandes de la Cour et s'y prete ou s'y refuse selon qu'elle les croit justes ou injustes, veille au maintien des privileges de la nation et à l'observation des loix. Elle peut en faire de nouvelles,



mais qui n'ont de force et d'autorité qu'autant que le Souverain veut bien les confirmer. Le Palatin rend compte à la Diette de sa conduite passée et est chargé de veiller à l'exécution de ses décisions.

Quoique les privilèges de la nation lui aient été rendus, on les restraint autant qu'il est possible, sans violer le serment qui a été fait au couronnement de les conserver. Malgré la liberté de conscience les Lutheriens et autres hérétiques y sont cependant dans la gêne, on donne peu de permissions de rebâtir leurs temples on défend à leurs ministres d'habiter les villes et on ne confirme pas l'élection des comtes protestants<sup>59</sup>. Cette conduite à la vérité sert à la Cour à augmenter le nombre de ses partisans, mais comme le parti contraire est aussi très nombreux, son mécontentement pourroit peut-être devenir très dangereux si l'occasion s'en présente.

La répartition des impôts se fait par comté. Chaque comte dans l'assemblée de son comitat règle la somme que les seigneurs doivent lever sur leurs terres et le seigneur la divise comme il le juge à propos sur les habitants. On suit la même forme pour la levée des troupes.

Nous avons séjourné à Bartwa jusqu'au treize du mois d'avril. En sortant de Bartwa on passe la petite rivière qu'on appelle le Tople et on suit en remontant un ruisseau qui coule dans un valon entre deux chaînes de montagnes et va se jeter dans la Töple<sup>60</sup>. On laisse à quelque distance ce ruisseau à droite et en suivant toujours le même valon entre les deux montagnes dont celle de la gauche est beaucoup plus escarpée, on va passer au village de Chakralo, après lequel on rencontre un autre ruisseau qui sort d'une gorge des mon-

<sup>59</sup>Le document 3/b y ajoute : « enfin on les gêne et on ne laisse échapper aucune occasion de les mortifier; ils s'en plaignent amèrement, mais ils sont dans l'impossibilité de faire entendre leurs voix. Les Comtes sont tous catholiques et la Cour a gagné les plus puissants des nobles. Si les choses se soutiennent dans l'état où elles sont aujourd'hui, il est vraisemblable que dans cent ans il n'y aura plus que des Catholiques en Hongrie. » – Lors du voyage du Marquis de l'Hôpital, le statut des protestants était réglementé par la *Carolina Resolutio* de 1731. Le culte public ne leur était autorisé que dans les localités énumérées par la loi 26: 1681, dites *lieux articulaires*, les pasteurs étaient soumis à l'inspection du clergé catholique et les mariages mixtes devaient être conclus devant un prêtre catholique. Pour accéder aux fonctions publiques, il fallait prononcer le serment dit «decretal» invoquant la Vierge et les saints, par conséquent incompatible avec les confessions protestantes. Les étudiants protestants devaient obtenir l'autorisation du Conseil de Lieutenance pour pouvoir se rendre aux Universités étrangères. La situation allait changer à partir du règne de Joseph II.

<sup>60</sup>Tople, Töple : Topl'a (nom hongrois: Tapoly)

tagnes de la droite, traverse le vallon et va se jeter dans le Töple qui continue son cours au pied des montagnes de la gauche vers Bartwa.

Le village de Raokiton se trouve placé à peu de distance de la Makralo et on le traverse. Peu éloigné est celui d'Harmou où on passe aussi. En sortant de ce dernier les deux chaînes de montagnes se resserrent et on repasse encore la Tople qui dans cet endroit s'appelle l'Harnou du nom du village. Peu après et à la jonction d'un ruisseau qui s'y jette, on la repasse encore pour aller au village de Kutzö ou Slutzö<sup>61</sup> d'où elle continue à serpenter entre les montagnes dans le valon où on la passe plusieurs fois de suite pour arriver à Gabalton où nous avons diné. La chaîne de montagnes se succède toujours après Gabalton et on la suit également dans un vallon même plus serré ainsi que la même rivière et nombre de petits courants d'eaux qui sortent des montagnes et conduisent jusqu'à Petrowa et Fritzka les deux derniers villages de Hongrie. En sortant de Fritzka nous avons commencé à monter les Besciades qui sont un rameau ou une branche des montagnes qui regnent de tous côtés dans cette contrée et qui sont comprises sous le terme générique de Carpates. Le sommet de cette montagne où on est longtemps à parvenir, et avec beaucoup de peine, fait précisément la séparation de la Hongrie et de la Pologne. On la descend avec la même difficulté et par une voie très escarpée au milieu des bois, des ravins et beaucoup de danger pour des voitures pour entrer encore dans une gorge qui sert d'égout aux montagnes et où toutes les eaux rassemblées forment un courant qui conduit à Izbé<sup>62</sup>, premier village de Pologne où nous avons couché le 13 avril 1757.

[Relation de la suite du voyage jusqu'à St. Pétersbourg, 13 avril – 2 juillet 1757.]

<sup>61</sup>Chakralo et Makralo: localité non identifiée – Raokiton: Rokytov. – Harmou Harnou: Hervartov. – Kutzö ou Slutzö: Lukov.

<sup>62</sup>Gabalton: Gaboltov. – Petrowa: Petrova. – Fritzka: Frička. – Izbé : Izby.

## 3/b

**Idée de la Hongrie ou mémoire sur la situation de ce pays.<sup>63</sup>**

On nous peint ordinairement la Hongrie comme un pays vaste, mal sain, peu peuplé et peu propre à le devenir par l'intempérie de l'air, les mauvaises qualités des eaux, et la stérilité du terrain. On nous en avoit donné cette idée à Vienne, et si je n'avois vu par moi-même le contraire, je serois encore persuadé que c'est un des plus mauvais et des plus vilains pays de l'Europe, mais après ce que j'en ai vû, qui de l'aveu de tout le monde n'en est pas la meilleure partie, je crois pouvoir dire avec vérité qu'il en est peu de plus fertile et que l'on doit attribuer à des causes étrangères au pays et à ses habitans l'état de dépérissement où il est effectivement aujourd'hui. Il n'y a peut-être pas de Royaume plus pauvre en Europe et j'ose assurer qu'il n'y en a point de plus propre à devenir riche. Il produit de tout avec abondance, sa situation pour le commerce est belle. Le Danube le traverse dans toute la longueur, et dans sa largeur il est coupé par quatre grosses rivières navigables presque à leur source; l'air en général y est sain et rien n'est plus aisé que de le purifier dans les lieux où il ne l'est pas; quelques canaux qui ne seroient point fort chers feroient écouler les eaux qui croupissent dans ses plaines immenses dont les éxalaisons infectent l'air. Ainsi il seroit très facile de le rendre peuplé et conséquament d'en faire un des plus beaux pays du monde. Il n'y manque que des hommes. Si la Cour de Vienne y eut fait passer la moitié de ceux que les Anglois ont enlevé en Allemagne pour leurs colonies d'Amérique, la Hongrie seroit aujourd'hui peuplée et sans contredit la meilleure partie des Etats héréditaires. Des raisons d'Etat empêchent aparament la Cour de Vienne de relever ce Royaume; il faut croire qu'elles soient essentielles puisqu'elle n'y travaille pas, elle paroist au contraire occupée à achever sa ruine. Loin d'abroger comme elle le pourroit aisément plusieurs des loix primitives de ce

<sup>63</sup>Service Historique de la Défense, Armée de Terre (par la suite S.H.D.–A.T.), Mémoires et Reconnaissances, 1611 (Autriche). – Ce document fut publié en 1963. Comme il s'écarte sur de nombreux points de la relation du Marquis de Fougères, il a semblé utile de l'inclure dans le présent volume. N'est omis, que le passage d'environ deux pages, relatif au Palatin, à la diète, aux charges importantes et à la justice, sans doute repris à l'autre rapport.

Royaume qui tendent visiblement à sa destruction, elle y en a ajouté d'autres qui concourent aussi efficacement au même but.

Le compte que j'en vais rendre vous mettra à portée d'en juger. Je n'en garantis pas la fidélité, mais j'ose assurer que je n'écris rien que je ne crois vrai et dont je ne me sois informé avec toute l'exactitude que m'a permis le peu de séjour que j'ai fait dans le pays et la manière dont j'y ai voyagé.

La Hongrie, malgré les démembrements qu'elle a souffert est encore plus grande que la moitié de la France<sup>64</sup> ; on y compte quatre millions d'âmes qui n'en occupent que les meilleurs cantons, ce qui la fait paroître plus déserte qu'elle ne l'est effectivement. Sur ces quatre millions il n'y en a pas tout à fait deux de Hongrois, le reste est composé de dix peuples différents qui tous ont conservé leur langue, leurs manières, et leur religion ; plusieurs de ces peuples y sont établis depuis cent ans et n'en sont pas moins regardés comme étrangers par les Hongrois. Ils en sont détestés parce qu'ils ont contribué de tout leur pouvoir à asservir ce Royaume à la Maison d'Autriche. La Cour, loin de songer à faire perdre ce souvenir qui ne paroist plus aujourd'hui bon à rien, l'entretient avec soin et fomente cette antipathie naturelle. Elle est si forte que malgré la communication qu'ils sont forcés d'avoir ensemble, ils ignorent réciproquement leur langue, ce qui rend le latin la langue générale du pays. Tous ces étrangers ne participent en rien au privilège de la nation, chacun de ces peuples a les siens qu'il a obtenu lors de son établissement et qui sont beaucoup plus respectés que ceux des naturels du pays, ce qui augmente encore l'aversion naturelle de la nation pour ces étrangers. On fait monter à cent mille le nombre des nobles hongrois, et ce sont ces cent mille nobles qui font à proprement parler le corps de la nation, le reste est serf presque par tout et, dans les lieux où ils ne le sont plus, ils sont si fort gesnés par les usages et les loix qu'ils n'ont guerre plus de liberté que les serfs. La noblesse avoit autrefois des privilèges immenses, elle en a conservé beaucoup, mais elle a perdu les plus précieux et ceux qui la mettoient en état de les conserver tous. Le pre-

<sup>64</sup>Après la reconquête, le pays ne fut pas réuni. La Transylvanie demeurait séparée de la Hongrie. Le long de la frontière méridionale on créa les confins militaires relevant de l'administration centrale, et le Banat, reconquis en 1718, restait jusqu'en 1778 sous l'administration directe de la cour. Voir : Jean NOUZILLE, *Histoire des frontières l'Autriche et l'Empire ottoman*. – Paris, Berg international, 1991, 265 p. (« Faits et Représentations »)

mier étoit d'élire ses Rois et le Palatin. La Couronne est aujourd'hui héréditaire; le Roy nomme le Palatin et il n'a plus l'ombre de l'autorité de ses prédécesseurs. Ce Palatin étoit en Hongrie ce qu'étoit le Grand Justicier en Aragon; il y avoit même plus d'autorité, car il étoit le premier ministre né.[...]

[...]Elle [la Hongrie] produit des vins excellents, des bleds, du fourrage et donne généralement tout ce qu'on lui demande ; les montagnes sont pleines de mines, on y trouve des pierres précieuses et une quantité de pétrifications étonnante ; les bœufs y sont d'une grosseur monstrueuse, il y a des bufles privés et une quantité de chevaux prodigieuse, enfin il n'y manque que des hommes, mais il n'est pas probable que ce déffaut puisse être de longtems réparé; il est même vraisemblable qu'il ne le sera pas tant que la loi qui déclare serf tout ce qui n'est pas noble subsistera. Une autre loi la met dans l'impossibilité de s'enrichir ; elle porte que tout Hongrois qui portera lui même son vin et ses danrées ailleurs qu'en Pologne les perdra et sera de la seconde fois puni corporellement<sup>65</sup>. Cette loi qui dans le tems de son institution étoit très bonne parce qu'elle gênoit le commerce d'un peuple qu'on craignoit ne sert plus aujourd'hui qu'à le rendre paresseux. En cultivant un champ autour de sa maison, un paysan a plus de danrées qu'il ne lui en faut pour vivre et pour payer ce que son seigneur lui demande ; il n'en cultive pas d'avantage et les trois quarts des terres restent en friche. La servitude en éloigne les étrangers, ainsi il est vraisemblable que ce beau pays sera longtems le plus misérable de l'Europe. Je dois avant de finir dire que dans les fiefs royaux il y a grand nombre de paysans affranchis, mais cette grâce est ordinairement personnelle, les enfants de ces affranchis retombent par la loi générale dans la servitude. Presque tous les étrangers sont établis sur les fiefs royaux ; voilà tout ce que j'ai appris sur la Hongrie. Voici tout ce que j'y ai vû.

Nous partîmes de Vienne le 22 mars pour aller coucher à Kilsey<sup>66</sup>, maison de chasse du Prince Esterhasi, située à l'entrée de la Hongrie du costé droit du Danube, un peu au dessous et vis à vis de Presbourg. Ce Prince jouit depuis

<sup>65</sup>Le Corpus Iuris contient de nombreux textes sur l'exportation des vins et des denrées. M.Szijártó a eu l'amabilité de me communiquer l'analyse de 11 lois d'entre 1546 et 1723, mais aucune ne correspond à celle citée ici. L'auteur du rapport n'a sans doute pas bien compris ce que son interlocuteur essayait de lui expliquer sur les obstacles pénalisant les exportations hongroises.

<sup>66</sup>Kittsee.

1740 de presque tous les droits de la souveraineté, il a des troupes à sa solde et moyennant un hommage est maître absolu dans ses terres. Le vent rendit le 23 le passage du Danube impraticable ce qui m'empêcha d'aller à Presbourg; je l'ai vu de Kilsey, la ville est assez grande, le château la domine, il est bâti sur une hauteur qui ressemble assez à la montagne où étoit autrefois la citadelle de Nice ; le Danube coule au pied et baigne les murs de la ville, il s'y divise en deux bras dont le plus petit est plus gros que la Seine au Pont Royal, le plus grand a trois cent toises de large. Kilsey est à 8000 de Vienne, avant d'y arriver on passe à Altembourg<sup>67</sup>, petite ville où l'on voit encore les ruines d'un château qui servoit avec celui de Schlos<sup>68</sup> qui est de l'autre côté du Danube à en intercepter la navigation il est dans un seul bras encaissé entre ces deux hauteurs, très profond et très rapide. Nous partîmes de Kilsey le 24 pour aller à Rahab à 8000 où nous arrivâmes d'assez bonne heure pour que j'en ai pu voir les fortifications; elles sont en fort mauvais état et n'ont pas l'air d'avoir jamais été fort bonnes; c'est un octogone très irrégulier avec une mauvaise demie lune de terre sur chaque courtine sans chemins couverts ; la situation en est admirable, le Rahab et le Danube l'investissent de tous les costés, il n'est attaquant que par un front très étroit; c'est une des villes d'Hongrie des mieux bâties, le peuple n'y parle plus allemand, les nobles et tout ce qui est assés aisé pour aller à l'école y parle latin. Je fis le tour des fortifications avec deux nobles hongrois qui me comptèrent beaucoup de miracles faits en faveur de leur ville contre les Turcs, ce qui ne l'a pas empêché de tomber deux fois entre les mains des infidèles; ils m'assurèrent qu'en tems de guerre il y avoit jusqu'à quinze mille hommes de garnison ce que j'ai compris en imaginant qu'ils campoient sur les glaciés car la ville ne peut pas, les tenir ; quoi qu'il en soit la garnison étoit de 500 hommes et suffisante pour la ville. L'évêque est comte suprême dans le comté de Javarin; entre Kilsey et Rahab on trouve Hungarich Altimbourg capitale du comté de Moson, Hostratchs qui n'a pas rang de ville mais qui est bien plus grand que bien des villes d'Hongrie, Weisselbourg autre petite ville assez jolie. À une lieue de Rahab on passe la Leda<sup>69</sup>, rivière assez considérable qui va se jeter dans le Rahab un peu au des-

<sup>67</sup>Deutsch Altenburg

<sup>68</sup>Schlosshof: château du Prince Eugène.

<sup>69</sup>Rahab: Győr, ville. – Javarin: Győr, comitat. – Hungarisch Altembourg: Magyaróvár.

– Weisselbourg: Wieselburg/Moson. – Hostracht : Hochstrass/Öttevény. - Leda: Leitha/Lajta.

sus de son embouchure dans le Danube; nous laissâmes sur notre gauche après avoir passé la rivière un gros village dont je n'ai pu sçavoir le nom, mais que je soupçonne par sa position être St. Godard<sup>70</sup>. Le 25, nous fîmes 7000 et vinmes coucher à Almanach, gros lieu situé à la droite du Danube à 2000 au dessous de Comorre. J'allai avec la permission de M. de l'Hopital en voir les fortifications ; je fus mal payé de ma curiosité, elles ne valent rien, c'est un quaré qui n'a que deux bastions et deux demi bastions ; au lieu des deux demi bastions et de la courtine qui forment ordinairement l'enceinte d'un quaré il y a une grande queue d'hirondelle faite pour remplir la pointe de l'Isle, mais qui ne la remplit pas ; il y a près de 60 pas des murs au Danube et point de fossés entre deux ; elle est couverte du costé de l'Isle par un ouvrage à couronne très bon, très bien batie par l'Empereur L'Eopold. Les Turcs l'ont attaqué deux fois inutilement, ils l'attaquoient des deux costés du Danube et par là elle est certainement imprenable ; le plus étroit des deux bras à 500 toises de large et 40 pieds de profondeur dans presque toute sa largeur. Je m'embarquez pour aller joindre M. de l'Hopital à Almanach, j'y arrivai presque en même temps que lui, quoi que je me fusse arrêté deux heures à Comorre ; nous ne fîmes que 6000, mais c'étoit des mille d'Hongrie, nous mîmes quinze heures à les faire et nous arrivâmes avec beaucoup de peine à 10 heures du soir à Wareswart<sup>71</sup>. Je ne puis pas vous donner une idée sûre des mille d'Hongrie ; des gens qui prétendent l'avoir calculé m'ont assuré que 9 de Hongrie en valoit 13 d'Allemagne<sup>72</sup>. J'ai beaucoup de foi pour tout ce qu'ils m'ont dit, mais ils m'ont paru plus long. De Presbourg à Wareswart on traverse une plaine de 40 lieues de large qui seroit fertile si elle étoit cultivée, mais elle ne l'est qu'autour des villages. On m'a assuré que je les avais tous vû; je vous les ai tous nommés, ils sont tous allemands ; la plûpart de ces villages sont des fiefs royaux. Nous arrivâmes à Bude le 28 après avoir fait 3000 en 7 heures en allant assez vite, où nous nous y arrestâmes pour diner contre notre coutume. Immédiatement après M. de l'Hopital passa à Peste et m'emmena

<sup>70</sup>Certainement pas Szentgotthárd, nom connu en France depuis la bataille de 1664, qui se trouve à plus de 150 km de là ; il s'agit probablement du village d'Abda.

<sup>71</sup>Almanach : Dunaalmás. – Comorre: Komárom/Komárno. – Wareswart: Pilisvörösvár.

<sup>72</sup>Lieu d'Allemagne: 7532,485 m; lieu de Hongrie: 8353,6 m. La distance de Dunaalmás à Pilisvörösvár est effectivement d'environ 50 km.

avec lui, ce qui l'empêcha de voir la citadelle. Bude, quoi que la capitale de la Hongrie ne peut pas s'appeller une ville; ce sont, des maisons baties sans ordre, qui n'ont pas une enceinte de muraille ; on y voit le reste d'une mosquée et des bains très renommés; le palais des anciens Rois d'Hongrie est dans la citadelle. De dessus le Danube, il paroist très beau et la citadelle en fort bon état. Entre la ville et la citadelle, il y a une colonie de Rasciens établie depuis plus de cent ans et aussi détestée que le premier jour ; on tire de son territoire un des meilleurs vins de la Hongrie, il est connu à Vienne sous le nom de Razelsdorf. Le Danube est dans un seul bras à Bude et n'est guere plus large qu'un des deux qui passent à Comorre. Je fus 16 minutes à le traverser, j'avois passez en 12 le bras droit à Comorre. Peste est plus grand et mieux bati que Bude. L'Empereur Charles VI y a fondé un hotel d'invalides qui dans un besoin peut contenir 3000 soldats, ils n'étoient que 1300 à notre passage ; il faut être Hongrois ou étranger pour y être reçu ; les soldats n'y coutent que trois criches par jour. Pour vous donner une idée de la fertilité du pays, je vais vous dire le prix des danrées. La livre de viande coute 2 criches, celle de pain une et demie, le pot de vin six criches, tout le reste à proportion. Nous partîmes de Peste le 28 et arrivâmes après neuf heures de marche à Goedoeloi chez le comte Grajalkowitz Président de Comorre<sup>73</sup> un des plus riches particuliers du Royaume ; les habitans ne comptent que deux mille et demi. Le 29, nous arrivâmes à 10 heures du soir à Kingioes gros lieu situé à la droite de la Kingia après avoir fait quatre mille et demie en 13 heures. Nous passâmes par Azud situé à la droite de la Galga, et par Atvani situé à la droite de la Zaïva. Ces trois villages sont peuplés d'Hongrois Luthériens et Calvinistes meslés de quelques Catholiques. Le pays en est un peu marécageux, mais très facile à déssecher et en général très fertile. A Kingioes commence le Comté d'Agria<sup>74</sup>. Nous y trouvâmes un député de l'Evêque, Comte suprême, chargé de prier M. l'Ambassadeur de venir chez lui avec toute sa suite. M. de l'Hopital cru devoir se rendre à sa priere, et nous y arrivâmes en conséquence le lendemain 30 d'assez bonne heure après avoir fait 3000 en 8 heures. L'Evêque est souverain dans sa ville et jouit des droits régaliens depuis le couronnement de

<sup>73</sup>Voir ci-dessus note n°48, p.37.

<sup>74</sup>Kingioes : Gyöngyös, bourg et ruisseau. - Azud : Aszód. - Atvani: Hatvan. - Zaïva: Zagyva. - Agria, comitat: Heves; Agria, ville: Eger (nom allemand: Erlau).



l'Impératrice. Paul Esterhasi alors Evêque d'Agria<sup>75</sup> profita de la circonstance pour entrer dans les droits de ses prédécesseurs, usurpés par l'Empereur L'Eopold et cédé définitivement par force à l'Empereur Charles VI. L'Impératrice s'est réservée la citadelle et l'hommage. L'Evêque d'aujourd'hui s'appelle Barkozi, il jouit de tous ses droits et les soutient avec une grande fermeté. Il a une garde de souverain, garnison dans sa ville et une maison aussi nombreuse que celle de M. le Duc D'Orléans ; il soutient tout cela avec cent cinquante mille florins de revenus. Sa cave est une des plus grandes de l'Europe, il y avoit dix mille pièces de vin d'Hongrie, elle en peut contenir deux fois autant, elle est toute entière taillé dans le roc. Le pays de Kingios à Agria est admirable, il est un peu montagneux, mais ce sont des montagnes de terre couverte des plus beaux bois et des meilleures vignes du monde, les fonds sont plus fertiles que la Flandre ; ce petit canton est prodigieusement peuplé. Nous y séjournâmes le 31 et partîmes le 1er d'avril escorté par une compagnie d'hussarts de la garde de Mr. l'Evêque pour faire 3000 en 12 heures, et arriver à Onot après avoir passé cinq fois l'Eiu petite rivière qui traverse une belle plaine et va se jeter dans la Teisse à une lieue au-dessous de Tockai. Le territoire de l'Evêque d'Agria se termine à cette rivière. On entre après l'avoir passez dans le Comté de Borchau ; nous fîmes le deux 3000 en neuf heures, nous passâmes au guet la Zaïa, rivière très grosse dans la fonte des neiges ; on la passa ordinairement sur un pont de facines ; elle va se jeter dans la Teisse un peu au dessus de Tockai que nous laissâmes environ à deux lieues sur notre droite. Nous arrivâmes à Cherents, château à demi ruiné, appartenant anciennement au Prince Ragodsi. Le trois, nous fîmes 3000 en 10 heures pour venir coucher à Guntz. Nous passâmes par Villemani gros lieu dont la moitié venoit d'être brûlé, les restes en fumoient encore ; nous laissâmes sur notre droite deux châteaux ruinés appellés Bodagut et Regissi qui ont longtems servi de retraite aux mécontents; ils défendent une gorge qui mène à un guet du Bogdrot rivière assez considérable qui sépare la Transilvanie de la Hongrie. Nous passâmes sur un pont la Ranius, petite rivière qui dans la fonte des

<sup>75</sup>Le prédécesseur de Ferenc Barkóczy (évêque de 1745 à 1761) était Gábor Erdödy (évêque d'Eger de 1715 à 1744). - Émeric (Imre) Esterházy, Primat de Hongrie de 1725 à 1745, fut l'un des artisans de l'accord entre Marie-Thérèse et la diète de 1741, rendue célèbre par l'exclamation «vitam et sanguinem». Voir J.BÉRENGER-C.KECskeméti, *Parlement et vie parlementaire*, p. 204-213.

neiges inonde une plaine de deux lieues et qui va se jeter dans la Tacta<sup>76</sup> un peu au dessus de son embouchure dans la Teisse ; il y a, à ce qu'on m'a assuré, sur les bords de la Teisse, des bois très propres à la construction des vaisseaux ; ils sont bien plus faciles à avoir que ceux qui viennent du Nord, soit par la Mer Noire, soit par la Mer Baltique. De la Teisse au Proprat qui va se jeter dans la Vistule il n'y a que dix mille. Nous arrivâmes le 4 à Cassovie après avoir fait 3000 en huit heures ; cette ville ne gagne pas à être connue ; elle est fort vilaine et a pour toute fortification une simple enceinte de murailles avec un fossé fort large et deux mauvaises demie lunes de terre pour couvrir les deux portes ; telle qu'elle est elle a soutenu et fait lever deux sièges, à ce que prétendent les habitans. Nous y séjournâmes le 5 et en partîmes le 6 au matin pour arriver en huit heures à Eperies quoi qu'il y ait 4000 et que l'on passe six fois la Toriza. On a élevé à Eperies une statue à la Sainte Vierge à la place de l'échafaux sur lequel ont fini par ordre de L'Eopold les plus grandes maisons d'Hongrie ; on s'en souvient encore avec horreur. Le sept nous fîmes le plus long des mille, il nous couta huit heures. Nous couchâmes à Tulzick<sup>77</sup> chez Madame la Baronne de Capi, veuve de l'ancien Judex Curia<sup>78</sup>. Le huit, nous arrivâmes en 13 heures à Bartfa<sup>79</sup>, dernière ville du Royaume de ce costé là, à 2000 des frontières de la Pologne, où j'ai vu pour la première fois de ma vie des flagellans. D'Agria à Eperies le pays est montagneux, mais très fertile et très peuplé ; la plus grande partie des habitans, et les plus riches sont Luthériens. D'Eperies à Bartfa les montagnes deviennent plus rudes et les fonds sont plus marécageux, ce qui ne l'est pas est moins fertile ; elles sont beaucoup plus froides, les neiges s'y conservent presque aussi longtems qu'en Pologne. On quitte les vignes à une demie lieue de Cassovie.

<sup>76</sup>Onot : Ónod. - Eiu : Hejő. - Tockai : Tokaj. - Borchau : Borsod.- Zaïa : Sajó. - Cherents : Szerencs. - Guntz : Gönc. - Villemani : Vilmány. - Bodagut et Regissi : châteaux de Boldogkő et de Regéc. - Bogdrot : Bodrog, affluent de la Tisza.- Ranius : Aranyos. - Tacta: Takta, branche de la Tisza.

<sup>77</sup>Proparat: Poprad. - Eperies: Prešov. - Toriza : Torysa/Tarca. - Tulzick : Tulčík. -

<sup>78</sup>Gabriel (Gábor) Kapy, fut nommé protonotaire du Iudex Curia<sup>78</sup> en 1730 et termina sa carrière comme vice-palatin.

<sup>79</sup>Bardejov.



Ferenc Barkóczy, Archevêque d'Esztergom

## 4

*Le traité de Versailles de 1756 mit fin à 250 ans d'hostilités entre la France et la Maison d'Autriche. Arrangement de circonstance pour contenir la Prusse, l'alliance avait besoin, pour durer et se consolider, d'autres ressorts et motifs que la détérioration de Frédéric II. Un rapprochement commercial eût certainement aidé à bâtir une entente durable. Or, au point de vue français, de toutes les possessions Habsbourg, seule la Hongrie promettait des relations économiques fructueuses, à la fois comme débouché pour des produits français et comme fournisseur de denrées et matières premières (bois de chêne, viande salée etc.) que la France devait acquérir à l'étranger. C'est ce que pensaient les auteurs des mémoires incitant le gouvernement français à conclure un accord commercial avec l'Autriche.*

*«La France tireroit de grands avantages d'un traité de commerce avec l'Impératrice, outre que la balance seroit de son côté. Elle gagneroit beaucoup sur tous les effets qu'elle tireroit de tous les Etats héréditaires surtout sur ceux de la Croatie et Hongrie qui sont encore des pays pour ainsi dire vierges [...] Des négociants français établis à Fiume auraient l'avantage d'être à la porte de païs immenses où le commerce est encore dans sa première enfance, remplis de toutes sortes de produits inconnus à l'étranger [...] et on pourroit donner à juste titre à ce pays le nom de la nouvelle Amérique.<sup>80</sup>»*

## DESCRIPTION 81

**de l'étendue du Littoral de l'Impératrice sur la Mer Adriatique, des abus qui existent depuis longtemps, et de ceux qui se sont introduits dans l'administration de son commerce, des moyens d'y remédier à peu de frais, de**

<sup>80</sup>Mémoire concernant le commerce respectif que la France peut faire avec l'Impératrice-Reine dans le littoral austriaque, Fiume, le 25 avril 1764, signé Combelle. A.E. Paris, M.D. Autriche 38, f° 167 – 171. Selon le mémoire très détaillé, intitulé Essais sur le commerce de l'Etat et particulièrement du Littoral autrichien, rédigé en 1774 (ibid. f° 212-283), la viande salée de Hongrie permettrait de porter «un coup plus ou moins funeste à l'agriculture et au commerce des anglois, nos ennemis et nos rivaux naturels », et le tabac de Hongrie permettrait l'exclusion du tabac de Virginie. Un autre

**l'utilité dont l'Impératrice jouiroit en pareil cas, et des avantages considérables que la France pourroit en retirer.**

*La destruction totale des Anglois pourroit être la suite d'un traité de commerce bien entendu entre les Cours de France et de Vienne.*

Les seules possessions qui peuvent engager l'Impératrice à songer à un commerce maritime, se trouvent situées le long de la Mer Adriatique, et si le Conseil de cette Souveraine s'appliquoit à connoître tous ses avantages, il lui seroit aisé en très peu de tems, sans autre effort que celui d'une bonne administration de réduire les Vénitiens aux titres imaginaires des Roys de l'Adriatique, et de priver cette République des fruits d'une Royauté dont elle a toujours été redevable à la négligence de ses voisins, et qui doivent lui échapper incessamment, sauf à elle à conserver par honneur un titre trop idéal pour mériter alors l'attention de l'Europe.

Il est facile de prouver que l'Impératrice, par le nombre d'Etats fertiles qui avoisinent ce Littoral, peut en moins de six ans s'emparer de tout le commerce de l'Adriatique, et par exclusion entière aux autres.

La Hongrie seule, y compris toutes les provinces qui en dépendent, fournit à l'exécution de ce projet, elle contient des trésors en toute espèce inépuisables, et ses productions pourroient suffire à l'entretien d'un tiers de l'Europe.

L'union entre la France et l'Impératrice, et dont le soutien pour le repos de l'Europe est si essentiel, doit de nécessité conduire ces deux puissances à faire

mémoire adressé à l'Impératrice, en 1779, par «un patriote», très probablement Maurice Benyovszky, pour la convaincre de tourner ses vues vers la Hongrie que seul le commerce permettrait de rendre « *policée, riche et florissante* », parvenu en version française au Ministère, est conservé dans le même registre (Mémoire sur l'établissement du commerce maritime dans les Etats de l'Auguste Maison d'Autriche, *ibid.* f° 289-291.)

<sup>81</sup>Arch. nat. Aff. Etr. B III 431, 1756. Framery. Le document, écrit probablement en 1761 ou 1762, n'est pas daté. Comme l'auteur insiste, à plusieurs reprises, sur "ce temps de guerre", il ne peut être postérieur à février 1763. Autre détail qui concorde avec cette datation, l'auteur, très bien informé sur tous les efforts et projets de nettoyage des cours d'eau, de construction de chemins de halage etc., ne mentionne pas la mission confiée par Marie-Thérèse au lieutenant-colonel Frémaut, en 1764. Une copie abrégée du document est conservée aux Arch. Min. Aff. Etr. Mémoires et Documents, Autriche 42, f° 188-199, Titre : Essai sur les possessions maritimes de l'Impératrice Reine sur les côtes de la Mer Adriatique, sur les abus de l'administration du commerce et sur les moyens de l'améliorer. - Août 1780. Les ajouts et sous-titres repris à ce document sont suivis de (MD).

tous leurs efforts pour borner leurs besoins aux choses dont elles peuvent s'aider réciproquement ; et cette entreprise n'est pas au dessus de leurs forces aussitôt qu'elles en auront bien sérieusement le désir.

L'étendue du Littoral de l'Impératrice, sans la communication avec la Hongrie, ne présente pas des objets aussi vastes.

En effet, en le supposant de trente lieues de France, les ports dont il est soutenu à peine méritent-ils la critique.

*Porto-Ré* (MD)

Celui de Porto Ré<sup>82</sup> situé au milieu du Littoral, port fait avec soin, auquel il ne manque rien pour la sûreté au moins de cent bâtimens, est l'unique dont on puisse s'entretenir, et capable d'en imposer en cas de besoin.

L'entrée en est admirable, quelquefois elle devient difficile, lorsqu'un vent appelé *la Borra* se fait sentir avec trop de force ; mais ce vent prenant violemment et à l'imprévu, tous les environs sont susceptibles de bon ancrage, au moyen de quoi il n'y a point de bâtiment qui ne soit à l'abri des événemens. Ce port n'est nullement considéré dans le pays, il est négligé et abandonné de manière à tirer les larmes des yeux de tout étranger ; qui connoit le beau doit l'admirer, et gémir en même tems du mépris si malentendu qu'en font les propriétaires. La construction de ce port a eû lieu du règne de Charles VI ; alors la Maison d'Autriche propriétaire de Naples et de Sicile, et persuadée qu'elle avoit besoin d'une marine, s'occupa de l'élévation de Porto Ré à l'effet<sup>83</sup> {non seulement} d'y construire des vaisseaux de guerre, mais aussi pour les maintenir pendant l'hyver. Ce port est réellement digne de tout éloge, presque inattaquable par sa situation, et fait pour contenir les bâtimens les plus formidables, l'abord de ce port et son bassin ne sont susceptibles d'aucune inquiétude pour les vaisseaux, ils y arrivent et y sont dans la plus grande sûreté. Il est à supposer que des dépenses aussi considérables déjà faites, et d'une utilité si reconnue à Porto Ré, auroient dû engager de préférence à y faire batir une ville, d'autant que les abords par terre seroient infiniment plus faciles et moins couteux que tous ceux des autres endroits, pour l'arrivée desquels on a songé à applanir les montagnes, ou au moins à les rendre praticables par des chemins qui méritent en effet l'admiration.

<sup>82</sup>Kraljevica.

<sup>83</sup>Les passages en petits caractères, entre accolades, correspondent aux notes marginales du document.

Mais quoiqu'il n'y ait tout au plus qu'une lieue et demie de montagnes, ni aussi pénibles ni aussi hautes pour venir à ce port, et dans lequel les chemins eussent été plus aisés à former, à peine sait-on à Vienne si Porto Ré existe; on pourroit presque dire à peine le sait-on dans le pays, puisqu'il n'y a pas de chemin qui y conduise.

Si l'on eut commencé par y bâtir une ville, on auroit insensiblement reconnu les avantages de Porto Ré, et la Cour eût elle été insensible, il se seroit augmenté alors de lui-même ; le concours des étrangers pour y séjourner joint aux habitans nationaux ou sujets de l'Impératrice qui s'y seroient portés et s'y seroient multipliés, auroient remédié à l'indifférence de la Cour ; c'est la nature du port et du voisinage avec la Hongrie qui auroit d'elle même produit cette population. Les chemins auroient eû lieu aux dépens du pays et non de la Cour.

*Trieste (MD)*

Mais de prédilection on a choisi Trieste dont la situation est aux confins du Littoral, et on a tourné toutes les dépenses de ce côté.

Il paroist que deux raisons ont déterminé, la première : de vouloir enrichir les provinces d'Autriche, de Stirie et de Carinthie, sans penser s'il y avoit comparaison de l'exportation de ces provinces avec le royaume d'Hongrie ; et sans réfléchir qu'à Porto Ré on réunissoit également l'exportation d'Hongrie et de ces provinces, mais on a même refusé à la Hongrie la concurrence avec ces provinces.

La seconde raison étoit de faire commerce avec les Vénitiens, cela les a rassuré contre toute inquiétude sur la destruction du leur; ils ne se refusent pas de penser que cette destruction seroit à la disposition de l'Impératrice si elle adoptoit tout autre port que Trieste, mais la préférence sur Trieste établit la nécessité de commercer avec eux ; d'où il résulte ainsi que par le voisinage, la parfaite connoissance qu'ils ont journellement du commerce de cet endroit ; ils contribueroient volontiers aux frais de la construction de ce port, si l'Impératrice vouloit leur promettre d'y borner ses vues ; sa prédilection pour Trieste par toutes les dépenses qu'elle y fait, leur donne toute tranquillité pour leur commerce ; ils savent à quel point celui de Trieste peut être porté, ils ne sont pas tout à fait maîtres de le réduire ; par politique ils n'y pensent point, de crainte que cela n'engageât le Ministre de l'Impératrice à ouvrir les yeux sur l'impossibilité de l'accroissement de Trieste et sur la nécessité de choisir un autre port du littoral, en lui donnant toute préférence ce qui dérangerait

le système politique qu'ils paroissent s'être proposé, ainsi que les parfaites instructions qu'ils ont à cet égard de toutes les entreprises de l'Impératrice et du nombre d'affaires commerçantes qui se passent journellement à Trieste, dont ils tiennent registre dans la plus grande forme.

Mais si l'on vouloit augmenter le commerce des Etats de l'Impératrice, les Vénitiens sont maîtres de la ramener au même point ; il dépend uniquement d'eux si longtems que l'Impératrice n'aura pas quelques forces par mer à leur opposer, et principalement tant qu'il se fera à Trieste ils n'en concevront jamais aucun ombrage ; s'il étoit possible qu'il reçut quelque agrandissement à leur préjudice, et au delà du bût auquel il paroît qu'ils ne se prêtent que par affectation, ils s'en occuperoient alors très sérieusement ; aussi voit-on que Trieste, non obstant ce qu'il coute à l'Impératrice depuis dix ans, n'a point augmenté ni en population ni en commerce, le défaut de l'un est la conséquence de l'autre, et ces deux points sont de fait. Les dépenses faites à Trieste passent deux millions de florins, et ils sont jettés dans la mer sans aucun profit ; ce que l'on a construit à titre de défense ne peut être de la plus petite utilité, attendu qu'en se plaçant à une certaine distance en mer, et dans des positions dont il est aisé de trouver nombre d'avantageuses, on peut en détruire les fortifications sans courir risque d'être touché d'un seul coup de canon des assiégés.

Il y a un chateau à Trieste, assés fort, mais dont il est impossible de tirer aucun profit puisqu'il est entièrement dominé par une hauteur où il n'existe pas la moindre fortification, et l'ennemi s'en emparant réduiroit le château en cendre en moins de 24 heures.

#### *Fiume (MD)*

Fiume, lors de la question qui fut agitée en plein Conseil du règne de Charles VI pour savoir si il seroit déclaré port franc par préférence à Trieste, avoit beaucoup de partisans ; pour ne pas les désobliger, l'Empereur se détermina alors de décider qu'il auroit la même franchise que Trieste, sauf à porter les plus grandes dépenses à Trieste, sans autre motif que de suivre les vues du Comte Kinsky, ancien ministre du commerce<sup>84</sup>, qui avoit déjà sacrifié beaucoup d'argent pour cet endroit.

Il eut été plus simple de se repentir de ce qu'il en avoit déjà couté pour un

<sup>84</sup>Franz Ferdinand Kinsky.



port dont il étoit impossible de jamais rien faire, et de l'oublier à perpétuité, il seroit même encore plus simple dans ce moment d'en user ainsi, plutôt que d'être obligé de venir un jour à cet abandon total après des dépenses encore plus considérables et après la perte réelle depuis dix ans qui résulteroit d'une inaction de commerce dans les Etats de l'Impératrice, qui n'auroit pas eû lieu si on s'étoit déterminé sur le champ pour tout autre endroit.

La situation de Fiume devoit parler pour lui de préférence ; il tient presque le milieu du Littoral, mais il n'est qu'à une lieue de Porto Ré qui étoit déjà dans le même état où il se trouve à présent, c'est à dire digne de toute admiration ; et comment se pouvoit-il faire alors qu'on s'occupât d'autre chose que de bâtir une ville à Porto Ré, et d'en faire le chemin qui auroit beaucoup moins coûté que ceux de Trieste et Fiume.

On ne sauroit trop le répéter il paroît inconcevable que l'on se soit aveuglé au point de ne pas songer à la construction d'une ville dans un endroit qui renferme tant d'avantages, et exemptoit de toute dépense.

D'ailleurs Fiume qui a été mis en concurrence avec Trieste, ne cède en rien à la situation critique de ce dernier, et il est impossible que l'on puisse également y former un port. Il est d'autant plus singulier que l'on ne soit pas revenu de s'en occuper, que l'on a éprouvé en dernier lieu à Fiume, dans un petit port construit sur la Fiumara<sup>85</sup>, et à l'endroit où cette rivière se jette dans la mer, qu'un mois après ce petit port ou canal construit, il étoit rempli de sable. Il en arriveroit autant à tout port que l'on construirait à Fiume, telle précaution que l'on voulut prendre. Le vent qui règne dans ce pays a la propriété rejeter sur le rivage des monceaux de sable, au moyen de quoi, pour parer à cet inconvénient qui prouve que la mer n'est pas haute dans ces environs, il faudroit avancer en mer un mole et à une telle distance, que les frais en seroient énormes. Le peu de bâtimens qui arrivent à Fiume, étant obligés de se tenir à une lieue en mer, où ils sont assurés au moyen de bons ancrages, de façon que cette rade est sûre, mais l'on ne doit pas s'attendre d'en faire jamais autre chose qu'une rade: de songer à y construire un port, seroit le comble de la folie.

Fiume n'a davantage sur Trieste que par la bonne eau qui s'y trouve et en grande quantité, au lieu qu'à Trieste à peine y a-t-il de l'eau, et celle qui s'y

<sup>85</sup>Fiume : Rijeka. – Fiumara : Rijecina.

rencontre est détestable, sans parler de l'air qui y est mauvais et occasionne beaucoup de maladies. Il ne peut se purifier à Trieste qu'en pensant à combler des salines dont l'entreprise est déjà commencée, et se trouve arrêtée à cause des dépenses que cela occasionne.

*Segna* (MD)

Segna<sup>86</sup>, capitale de la Morlachie, contigüe à la Croatie et le dernier port du Littoral, est regardée comme de difficile abord. Des vents de terre de toute espèce, et qui changent à toute demi heure, souvent même avec impétuosité en rendent les approches dangereuses. C'est cependant l'endroit où il se fait le plus grand commerce, mais ce sont les gens de Segna qui le font, peu de bâtimens étrangers y viennent. Il faut qu'il y ait quelque personne riche à Segna, puisque l'on y fait sans cesse construire des vaisseaux, et que les habitans de Segna sont propriétaires de 36 gros bâtimens marchands. La situation de cette ville est terrible, entourée de montagnes, et des rochers affreux, on ne peut y arriver en voiture, il n'y a pas même de chemin pour la plus petite charette à deux rouës. Ce n'est pas que si l'on vouloit suivre l'ancienne route des Romains, il fût impossible sans grand frais d'en tirer parti, la trace en est encore faite ; mais on ne peut rendre jusqu'à quel point est portée l'indifférence de l'Impératrice pour ce pays quoiqu'au fond on en reconnoisse toutes les ressources, ainsi que de la Croatie. On prétend qu'il y a un système de politique qui conduit à affecter cette grande indifférence pour eux ; il n'est pas moins vrai que dans le cas de besoin on a la preuve que c'est à eux seuls que l'Impératrice a été redevable du salut de l'Etat et principalement du Littoral. { L'histoire de la Croatie et de la Hongrie avec lequel tout ce Littoral peut facilement communiquer, de l'administration de ce pais et de l'immensité de leurs ressources, forme un chapitre à part dans le recueil de ces connoissances du Président de la Vergne sur les possessions de l'Impératrice. Il paroît plus à propos de n'en point charger particulièrement le compte qu'il s'agit de rendre du Littoral. }

En parlant de Segna, il est bon d'observer que les habitans seuls de cette ville, une des plus respectables par son antiquité, en 1508, déterminèrent M. Jourbins à ne plus penser à ses entreprises sur ce pays, et il se trouva fort heureux de quitter promptement toute espèce de vuës sur la destruction de ce

<sup>86</sup>Senj.

Littoral, car sans rapporter nombre de faits constans et qui ne furent pas alors à son avantage, sa seule position d'avoir affaire à des gens comme ceux de Segna, ne pouvoit que devenir critique, s'il s'y fut arrêté longtems. Aussi prit il sagement le parti de quitter cette mer au moyen de la soumission que firent à l'Empereur les gens de Segna de l'anéantir à eux seuls, et en connoissant l'espèce d'hommes qui y existent, leur gout pour la piraterie, et les ruses qu'ils savent employer en conséquence, leur peu de souci de la vie, on est obligé d'avouer qu'ils n'ont pas leurs pareils et qu'effectivement ils sont plus à appréhender de leurs ennemis qu'il n'est possible de le rendre. Ces gens ont acquis ce caractère par le métier qu'ils font depuis plusieurs siècles.

Ils ne connoissent d'autre commerce que celui du sel et du tabac, il ne se passe point de jours, que deux mille chevaux au moins n'arrivent à Segna tous les matins. Ces chevaux sont tous prodigieusement chargés, quoiqu'à somme ; Mrs. de Segna passent en contrebande ce sel et ce tabac dans le Royaume de Naples, et dans les Etats du Pape, enfin dans toute l'Italie.

Comme on a vu l'impossibilité d'y remédier, de les arrêter sur cette contrebande, ces gens exposant tous les jours leur vie en déterminés, le Pape pour parer aux inconvéniens qui résultoient dans son païs de la hardiesse de cette nation, qui a coûté et à Naples et en Italie le sang de tant d'hommes, a déclaré le tabac marchand dans ses Etats.

Il n'y a pas moyen de se refuser à l'étonnement et même à rire, lorsque l'on entend ces gens avec leur physionomie de scélérat, parler de leur désespoir que l'Impératrice est en paix avec les Vénitiens, de la rage qu'ils ont d'aller contre les Anglois.

L'Isle de Veglia appartenante aux Vénitiens, isle fort grande, très fertile, qui étoit autrefois à la Maison d'Autriche, et qui se trouve située vis à vis et le long du Littoral, fait tout l'objet de leurs désirs.

Ces gens sont tous nés matelots, braves, intelligens, et jusqu'à Carlobago<sup>87</sup> ville de Croatie, tous sont de même trempe, pirates, matelots ou soldats de mer. Le nombre que l'Impératrice pourroit lever de ces gens en cas de besoin est très considérable.

Il y a le long du Littoral beaucoup d'autres endroits formés par la nature et que l'on auroit pu choisir pour des ports de mer, sur lesquels on a cependant,

<sup>87</sup>Karlobag.

nullement réfléchi. L'utilité dont ils peuvent être dans de certaines occasions de gros tems inattendu mérite néanmoins considérations et rend la navigation de ce Littoral très sûre.

*Causes qui empêchent les progrès du commerce (MD)*

Il paroît nécessaire de commencer par détailler les raisons qui empêchent le commerce du Littoral de pouvoir s'étendre, en détournant tout étranger de venir s'y établir, et les moyens que l'on a pratiqués pour en opérer la destruction, sauf à reprendre par la suite de quelle manière et jusqu'à quel point il pourroit réussir, ainsi que les avantages dont seroient pour la France, le succès du commerce de ce Littoral dont les ressources sont immenses.

Il est donc constant que la dernière ordonnance sur le commerce, de mois de janvier 1758, composée de 10 articles, doit opérer à la longue l'anéantissement de tout commerce sur le Littoral de l'Impératrice. On a reçu à cet égard l'opposition de tous les marchands de Trieste, Fiume, Segna, et autres endroits, mais il a été dit que provisoirement elle sera exécutée, au moyen de quoi l'on voit évidemment l'intention de la Cour de laisser subsister cette ordonnance. D'où il résulte une gêne affreuse pour tous les négocians qui y sont établis, et certainement il en peut naitre de grands maux ; cela est fait. Cette ordonnance est tellement contraire aux intérêts du commerce, que pour ne pas abuser de la patience de tout lecteur, on en supprime le récit dont le détail et les réflexions seroient aussi ennuyeuses que les 10 articles qui la composent, et qui par leur longueur ont quelque chose d'effrayant, sans qu'il soit possible d'y rien appercevoir de sensé, ni de fondé sur les véritables principes du commerce.

Cette ordonnance réunie à différens privilèges exclusifs sur les choses que l'on a remarqué être d'un débit considérable pour l'étranger, et que le souverain a pris pour son compte sous son nom, ou sous celui de particuliers que le public a reconnu aisément depuis n'être que des directeurs, ne laissera pas subsister longtems le commerce du Littoral, même sur le pied où il se trouve actuellement. Il faut de nécessité que la ruine en soit prompte, s'il n'arrive pas de changemens subites et violents dans une pareille administration.

*Privilèges exclusifs les plus remarquables.*

*Potasses*

La grande quantité de potasses qui se débite en Angleterre, en Hollande dans les Païs Bas et ailleurs exigeoit absolument qu'on donnât des attentions

toutes singulières aux potasses de la Hongrie pour que leur progrès ne fussent pas arrêtés par des exclusifs de tout tems préjudiciable au bien être d'un Etat et encore plus du commerce. Et quoique cela soit très aisé à démontrer évidemment, néanmoins il a plu au Ministère de Vienne de donner cet exclusif qui a porté depuis peu un coup mortel au commerce de Trieste.

La bonté et la perfection de la potasse hongroise sont présentement trop connues, pour qu'on puisse douter de la supériorité qu'elle auroit prise sur toutes les autres, sans même excepter celle de la Moscovie, de Dantzic, Königsborg, Hambourg et Brémen, qui ne surpassent certainement en rien les potasses blanches du Rhin, constamment réputées pour les meilleures.

Cette supériorité est fondée sur la différence du prix. Les potasses du Nord ne peuvent être rendues *franco* à Amsterdam qu'à environs 50 esquilins le cent, pesant d'Amsterdam; ce qui réduit en poids de Vienne et argent d'Allemagne importe 13 fl. 45 xr.

Le prix du quintal, poids de Vienne des potasses de la Hongrie, rendues à Gratz, étoit au mois de septembre 1758 d'environ 5 fl 30 xr

Le transport jusqu'à Trieste 2

Le fret de Trieste à Amsterdam 1

Le droit d'entrée en Hollande 4

La perte du change à 4 pour cent 19

Provision d'achat à 2 pour cent 9 1/2

Partant le prix du quintal des potasses rendues à Amsterdam n'importeroit que 9 2 1/2

Une différence aussi notable dans le prix ne pouvoit que procurer des avantages réels aux propriétaires des bois, en soutenant la bonté de leurs potasses; auquel cas ils devroient espérer avec une augmentation d'un florin et demi par quintal une préférence inmanquable, eû égard à l'abondance des bois qui se rencontrent dans les Etats de l'Impératrice, et qui pour la plupart sont dans un tel éloignement qu'il étoit impossible de les employer plus utilement qu'au calcinement des potasses.

Le prix de ce bois est raisonnable, pour ne pas dire médiocre, et entièrement convenable à l'exportation des potasses, que les sujets de l'Impératrice auroient pu avoir en telle quantité qu'ils auroient été les arbitres d'en hausser ou d'en diminuer l'appréciation conformément à l'exigence des circonstances du commerce et de leurs intérêts sans crainte qu'aucune autre nation pût leur porter le moindre préjudice.

Cette avance n'est pas hasardée, mais fondée sur la nature même de cette branche de commerce trop aisée à fixer dans les Etats de l'Impératrice pour qu'elle aît dû jamais être enlevée à ses sujets par aucune nation du Nord, où s'est trouvée la première source abondante des potasses.

Dans le Nord, les choses à cet égard ont entièrement changé de face et les bois y sont tellement renchérissés, qu'on en peut faire un usage infiniment plus profitable en les employant aux constructions des navires, et aux envois qui s'en font pour la même fin avec beaucoup plus d'émolument que celui qui revint du calcinement des potasses, et qui auroit été réservé aux Etats de l'Impératrice comme un trésor inépuisable.

Où a-t-on imaginé que le progrès des potasses d'Hongrie pourroit par la suite être arrêté par une manœuvre d'une nation qui sauroit l'art de perdre à profit, pour faire tomber le grand débit des potasses hongroises, en donnant les siennes à un prix si modique, qu'alors l'exportation des hongrois ne pourroit plus tourner à compte.

On a vu et on ne voit que trop journellement de ces manœuvres qui effectivement seroient à appréhender s'il arrivoit que le bien être d'une nation entière en dépendit et que de plus cette nation fut en état de soutenir ses manœuvres pendant quelques années. Mais dans cette occurrence on sent aisément qu'une telle appréhension seroit trop frivole pour qu'on dut prendre des mesures en conséquence, et les sujets de l'Impératrice n'en seroient pas moins restés les appréciateurs du prix des potasses fixé annuellement en Hollande depuis 50 jusqu'à 54 esquelins à raison du cent pesant d'Amsterdam, motif pour lequel on auroit cru devoir soutenir avec fondement qu'ils auroient toujours pû vendre à profit, au dépit de quelque nation que ce soit, dussent-ils même donner leurs potasses à 44 esquelins.

Sans doute que le dernier arrangement fait à Vienne provient de certaines insinuations adroites, tendantes à attaquer ce qui a été dit jusqu'à présent, en se retranchant sur l'exemple de la Moscovie, qui, toutes vastes que soient ses forêts, a néanmoins dû prescrire des bornes à la trop grande quantité de potasses qui se calcinoient dans ses Etats.

Ces insinuations paroissent d'abord assés plausibles, elles pourroient frapper et ébranler quelqu'un qui ne seroit pas au fait de ce qui a donné lieu à cette économie devenue nécessaire par rapport à la navigation qui s'est tellement accrue en Moscovie, qu'une prévoyance également sage et prudente a dû pourvoir à la conservation des bois de construction situés sur les côtes de la mer.

D'ailleurs une telle économie ne paroitra, pas surprenante si l'on réfléchit que la Moscovie a joui pendant un tems immémorial d'une exportation avantageuse de ses potasses, tellement en vogue, qu'il étoit à craindre que toutes ses forêts maritimes ne fussent totalement dégradées, ç'a été précisément pour prévenir une telle dégradation qu'elle a dû déterminer la quantité de potasses qu'on pourroit calciner dans la suite.

Quoiqu'on soit encore bien éloigné de devoir craindre une semblable dégradation dans les forêts de la Hongrie et des autres Etats de l'Impératrice, il étoit néanmoins du bon ordre de songer à la prévenir par des mesures propres à mettre les coupes en règle.

À cet effet y auroit-il eû de l'inconvénient et auroit-on raisonnablement à se plaindre d'un règlement suivant lequel aucune coupe ne seroit permise, à moins de laisser un certain nombre de baliveaux proportionné à la conservation des forêts, que si casuellement il ne s'étoit pas rencontré de baliveaux ou qu'ils fussent venus à être détruits et terrassés par les abbatis, pour lors, il auroit dû être interdit, tant à ceux qui ont la direction des forêts de l'Impératrice, qu'aux propriétaires particuliers de continuer leurs coupes aussi longtems, qu'ils n'auroient pas replanté dans les endroits où l'on auroit fait ces coupes.

On n'auroit pas pû se refuser de se prêter à un règlement qui présente le moyen de perpétuer les forêts dans un état florissant et toujours égal, ce qui ne paroitra pas paradoxe, si l'on prend en considération qu'une forêt qu'on supposeroit de cent arpens pendant un siècle, qui est un terme plus que suffisant pour les baliveaux du premier arpent soit derechef en état de coupe, lorsque celle du centième aura été faite.

Voudroit-on de nouveau insinuer et représenter qu'une même prévoyance devoit aussi pourvoir à la conservation des bois de construction, eû égard à la navigation qu'on se propose dans le port de Fiume et de Trieste, et aux envois lucratifs qu'on peut faire de ces mêmes bois? Tout cela ne seroit aucunement opposé au calcinement des potasses dans les forêts reculées de la Hongrie, et ne pourroit tout au plus opérer que pour celles qui sont dans une certaine proximité des ports de mer; ce qui n'empêcheroit pas qu'on ne put y fabriquer quelques potasses du moins avec les branches d'arbre, à l'exemple de ce qui se pratique dans les forêts voisines de la Sarre, dans les trois Evechés et autres terres de la France.

Un tel ménagement fait assés sentir que l'usage des potasses n'auroit jamais dû être interdit, qu'elles auroient été recherchées et auroient passé avanta-

geusement chés l'étranger. Même en payant pour la sortie de gros droits, ç'au-  
roit été le cas.

On reconnoit toute l'utilité qui peut revenir des envois lucratifs qu'on peut  
faire des bois de construction, en attendant que les progrès de la navigation  
pussent déterminer l'Impératrice à en faire un meilleur emploi ; mais en même  
tems on reconnoit et on ne peut revoquer en doute qu'un monopole manifes-  
te soit la destruction du commerce et il n'a pû être fondé que sur des prétextes  
spécieux et purement inventés pour s'approprier les grands profits que pro-  
duisoit le commerce des potasses. {Un privilège à ce sujet doit devenir préjudiciable à la  
nation vûqu'elle n'auroit aucun lieu d'espérer une augmentation du prix courant des potasses.}

Si leur débit étoit confié à des monopolistes qui par cet exclusif seroient à  
même de pouvoir employer toutes leurs forces pour s'emparer généralement  
de toutes les potasses ce qui rendroit les arbitres du prix, sans que personne  
pût entrer en concurrence avec eux.

C'est ce qui est arrivé actuellement à Trieste, et qui contribue de concu-  
rence avec bien d'autres défauts dans l'administration du commerce à en opé-  
rer la ruine, ou à empêcher qu'il ne s'étende au point où il pourroit être porté.

Et au moyen de cet événement équipolent à un monopole dont on a voulu  
attribuer les profits uniquement à l'Impératrice, l'étranger qui s'occupoit de ce  
commerce et de l'exportation s'est éloigné, et il est constant qu'il en coute en  
pure perte à l'Impératrice au dela de 400.000 florins. Les potasses ne se vendent  
point et ce commerce reviendra difficilement, il faut le regarder comme perdu.

#### *Fer*

En Autriche la commerce du fer est absolument soumis à toute la dureté  
des loix du monopole ; aussi ne pourra-t-on jamais transporter avantageuse-  
ment en Hollande, où l'on préférera toujours celui de Suède, non pas pour sa  
meilleure qualité, car celui de Stirie est infiniment supérieur, mais seulement  
par rapport à son bas poids [sic, au lieu de prix]. Celui du fer des Etats de  
l'Impératrice est réglé à Trieste à 16 sequins le millier, poids de Venise, qui est  
moindre que celui de Vienne de 17 pour cent, partant le quintal de Vienne se  
vend à Trieste environ 7 fl 16 x 3/4.

Il est évident qu'un si haut prix forcé ne peut que différer le progrès de cette  
branche de commerce, dont tous les profits reviennent à quelques particuliers  
assez forts pour enlever tout le fer de la première main, ce qui les rend aussi  
les arbitres du prix de l'exportation qui sera toujours borné. C'est ainsi que des



gens préposés par la Cour, ou la Cour elle-même se comporte, on est assuré que ce fer sera recherché pour sa bonté, on le tient très haut pour le compte du souverain, au moyen de quoi tout le monde ne peut prétendre en avoir, cela devient une espèce d'exclusif, il ne peut passer par plusieurs mains, il deviendrait alors trop cher, et il est impossible que le commerce s'en fasse ; s'il s'agissait d'en acheter, pour la France, ou de faire un traité de commerce, il y auroit des mesures à prendre à ce sujet.

Aussi longtems qu'il ne sera plus libre à des négocians moins avides d'acheter également les fers de la première main pour pouvoir en faire une exportation à un prix raisonnable, tel que seroit celui à raison du quintal poids de Vienne pour le fer commun 6 florins, pour le fin 6 florins 30 xr., pour le plus fin 7 florins, il sera absolument impossible de songer à rien faire à cet égard avec les Etats de l'Impératrice.

On dira peut-être que le débit actuel du fer est proportionné au produit des mines, cela étant, on ne doit pas songer à l'augmentation de cette branche, qui paroît ne pas s'étendre plus loin qu'aux ports de la Mer Méditerranée, mais si l'abondance des mines est telle qu'on en puisse s'espérer une plus grande quantité de fer que celle qui s'exporte, n'est il pas sensible qu'on doit arrêter le cours d'un monopole, qui réunissant tous les fers dans un même magasin, met tous ceux qui abordent les ports de l'Impératrice dans la nécessité d'acheter à haut prix des fers que les propriétaires des forges doivent par contre vendre à un si bas prix, qu'on ne doit pas se flatter qu'ils songent à augmenter ou perfectionner leur travail suivant le bon plaisir des monopolistes.

Craint-on peut être qu'en ne tolérant pas cette manœuvre, le prix du fer ne reçoive une si grande diminution, que les travaux des mines et des forges pourroient en être suspendus, cette crainte s'évanouira si l'on réfléchit que cette branche enrichira un plus grand nombre de négocians qui y mettront leurs fonds.

Les profits des mines, des forges, des ouvriers, des rouliers, des commissaires et d'une infinité d'autres en seront augmentés par la facilité et quantité des ventes qui dédommageront pleinement de la diminution du prix, et qui donneront aux sujets de l'Impératrice une concurrence avantageuse sur les autres nations par rapport à l'exportation du fer.

#### *Cuivre*

On peut à peu près raisonner de même du commerce en cuivre qui se fait

avec privilège exclusif par quelques particuliers, lesquels ne donnent que 40 ou 41 fl. du quintal, pour ensuite le revendre à 47 ou 48 fl. Rien n'est plus clair ni plus incontestable que l'avantage de 7 ou 8 fl. est cause que ce commerce ne peut passer dans une seconde main, ce qui retient dans un éloignement total les négocians qui voudroient faire par eux mêmes la traite de ce cuivre, et qui à cet effet, ne balanceroient pas d'en donner un ou deux florins de plus par quintal, s'il leur étoit libre d'en faire des premiers achats.

Dans ce cas on oseroit avancer que l'exportation en deviendrait si considérable qu'on pourroit avec fondement espérer une préférence sur les cuivres des autres nations, car il est de fait que la quantité et la qualité se trouvent dans les Etats de l'Impératrice.

Du reste si quelque raison d'économie d'Etat s'oppose à la révocation d'un privilège tellement exclusif, qu'il détermine et règle la quantité du débit de cuivre qu'on doit pour lors supposer proportionné au produit des mines, ce qui n'est pas à présumer, il faut en ce cas que tout reste dans la même situation, et ne point penser au commerce.

Si au contraire l'abondance des mines de cuivre peut fournir une augmentation marquée, et que les privilégiés sans vouloir s'en charger s'opiniâtrent à rejeter toute concurrence dans leurs entreprises de la part de quelques autres négocians, qui s'offriroient de prendre et d'acheter en tout ou en partie cette augmentation de cuivre même à un prix supérieur à celui des privilégiés, on ne sauroit s'empêcher de supposer des desseins pernicieux à l'État, et qui interdisent tout traité de commerce, lorsqu'on considère que le prix du cuivre hongrois est moindre à Hambourg qu'à Trieste et dans le reste des Etats de l'Impératrice.

N'est-il pas sensible que cette différence du prix s'oppose à l'avancement des fabriques de tout l'ouvrage en cuivre, qui bien loin de pouvoir s'élever et prendre une supériorité au dessus des étrangers, ce qui devrait paroître tout simple et tout naturel lorsqu'on voit qu'elles ont en main la matière première, resteront dans un état d'inégalité aussi longtems que l'on n'aura pas remédié aux inconvéniens qui sont inséparables de ce privilège exclusif. Si la continuation peut en devenir nécessaire par quelque raison d'Etat, ainsi qu'on l'a déjà reconnu, elle ne devrait pas avoir lieu pour la France en cas d'un traité de commerce.

Quant au prix des exportations du cuivre ouvragé, de tout tems avantageux à l'Etat, outre le prix de la vente en gros, le cuivre sans contre dit reçoit enco-

re celui du travail de l'ouvrier, et une exportation simple du cuivre brute au lieu d'un retour avantageux procure assés souvent aux étrangers les moyens de faire l'achat de ce même cuivre à si bon marché, qu'ensuite ils peuvent le renvoyer dans les endroits d'où il a été exporté, et l'y vendre à profit au grand préjudice des fabriques internes.

L'expérience doit faire voir ce qui en est par rapport aux Etats de l'Impératrice, et on est obligé de croire que les ouvrages de cuivre de Nuremberg n'y sont pas rebutés et peuvent encore soutenir la concurrence des fabriques de ses Etats. Il vaut mieux n'en point examiner la cause parce que dans la supposition d'un salaire proportionné à l'habileté de l'ouvrier qui ne présenteroit que des ouvrages parfaits, on voit clairement que le monopoliste n'y trouveroit pas son compte, mais dans le prix exorbitant auquel les sujets de l'Impératrice doivent acheter le cuivre des mains de ces privilégiés, assés téméraires pour le faire passer chés l'étranger, on remarque l'avantage qu'ils en tirent et la grande perte qu'en souffrent les Etats de l'Impératrice.

#### *Toiles*

Il en est de même des toiles de Bohème et de la Basse Silésie, on en fabrique une très grande quantité dans ce païs, et s'il s'en faisoit un commerce considérable à Trieste, elles passeroient en Italie et en Espagne avec très grand avantage, ce profit se répandoit sur tous les négocians de Trieste. Qu'est-il arrivé? L'on a permis l'établissement d'un très grand magasin que l'on dit être à la souveraine ; à ce magasin, il y a eu des tems, où il se trouvoit, des toiles pour près de 300.000 florins. Tout ce qui se faisoit de toiles en Bohème et en Silésie étoit achetté sur le champ pour ce magasin, et en quelque manière harré avant que d'être fabriqué ; par ce moyen tous les négocians de Trieste n'en pouvoient plus acheter au même prix que par le passé, et lorsqu'ils en ont fait des emplettes sur les lieux à plus haut prix, ils ne sont point trouvés en état de les débiter comme coutume chés l'étranger, attendu qu'au magasin on les avoit achetté moins cher, et on pouvoit les donner à meilleur compte. Cette espèce de monopole est encore à présent un sujet de discrédit du commerce de Trieste, et la permission que l'on donneroit d'un fond aussi considérable quoique difficile à refuser, s'il s'agissoit de particuliers, n'en seroit pas moins dangereuse ; mais un souverain qui profite de la possibilité dans laquelle il est d'employer des fonds de cette importance, desquels il

tire à la vérité de gros intérêts ; ne s'en fait pas moins un tort plus réel que l'avantage qu'il perçoit pour un instant de pareils fonds, puisqu'il anéantit par là cette branche de commerce dans ses Etats en la retirant des mains de ses sujets, et la conserve peu de tems entre les siennes au moyen d'autres routes que prend forcément ce commerce par la crainte qu'a sans cesse l'acheteur qu'on ne luy fasse ensuite la loy sur le prix. L'acheteur se méfie toujours quand il se voit obligé de prendre au monopoliste, au lieu que lorsqu'il trouve dans un païs plusieurs commerçants d'une même marchandise, la liberté qu'il a de disputer du prix, lui donne la confiance et il continue ses achats comme par le passé. S'il est gêné, il se dégoûte croyant toujours être duppe ou trompé quand même il ne le seroit pas.

#### *Raﬃnerie du sucre*

La consommation du sucre étant fort grande dans les Etats de l'Impératrice, on a songé pour ne les plus tirer d'Hambourg où se fournissoient ces païs, d'établir une raﬃnerie, mais au lieu de porter des droits considérables sur tous les sucres qui venoient de l'étranger à l'effet de donner un grand débit à la raﬃnerie qui a lieu à Fiume, petite ville du Littoral<sup>88</sup> ; on a donné une espèce de privilège exclusif à cette raﬃnerie de Fiume et on a deﬀendu l'entrée totale des sucres de l'étranger, de manière que les entrepreneurs sont en état de fournir de mauvais sucres dans les Etats de l'Impératrice, et tel que soit le sucre on est obligé de le prendre, à la vérité sur un certain prix ﬁxé, mais le public n'en est pas moins trompé puisqu'ils font passer de force une qualité pour une autre, ce qui rend la ﬁxation du prix chimérique. Il étoit si simple en établissant une raﬃnerie de lui donner la supériorité sur l'étranger en chargeant tous les sucres qui venoient de dehors de droits si forts que la préférence étoit acquise sûrement aux raﬃneries du païs, et néanmoins pour les obliger de travailler de bon sucre, comme il s'en seroit toujours introduit quelque partie d'Hambourg et du païs étranger on auroit toujours eu en main la pièce de comparaison avec laquelle le public auroit retenu des manufacturiers dans l'émulation d'en faire des semblables.

Ce ne sont pas les seuls privilèges exclusifs de cette nature qui existent dans

<sup>88</sup>La raﬃnerie de Rijeka fut fondée en 1752.

ce païs, et qui forment autant d'abus, mais il a fallu s'attacher aux principaux et il sera aisé de tirer la conséquence du mal que produisent journellement tous les autres.

En un mot il est de fait que le commerce loin d'être augmenté depuis vingt ans a Trieste, est tombé considérablement.

On ne peut pas disputer que dans ce tems on ne négocioit à Trieste qu'avec l'argent étranger, actuellement on n'en voit plus. Il paroît impossible de donner une preuve convainquante de la destruction du commerce dans un païs jointe à la diminution de la population qui existe également.

Il seroit difficile aux négocians de Trieste de subsister longtems. Ce ne sont à proprement parler que des expéditionnaires, et quoique cet état n'annonce pas des hazards considérables, ils y sont cependant plus sujets qu'un négociant qui travailleroit pour son propre compte, et qui feroit avec l'acheteur des conditions à son gré, au lieu que les expéditionnaires pour avoir la préférence de quantité d'acheteurs répandus dans l'Autriche, Bohême et autres parties de l'Allemagne sont obligés de suivre l'ancien pied établis à Trieste ; en quoi constitue-t-il un abus ruineux pour le païs.

Tout expéditionnaire sur sa lettre qu'il reçoit d'un marchand lui envoie sa marchandise au prix du jour à Trieste. Il n'a le droit de tirer sa lettre de change qu'après la réception de la marchandise, alors prétexte toujours des avaries ou un manque de qualité dans la marchandise qu'on lui a adressée, et sous ce prétexte menace l'expéditionnaire de lui renvoyer la marchandise s'il ne la diminue pas de prix. L'expéditionnaire qui craint ce renvoi pour les frais qu'il sera obligé de payer et par l'appréhension où il est que la marchandise ne lui reste consent plutôt à une diminution et une perte réelle que de reprendre la marchandise, et comme cela arrive fréquemment, il faut de nécessité, qu'à la longue, tous les négocians de Trieste contractant également sur un pareil pied, s'appauvrissent. Les banqueroutes fréquentes qui y sont arrivés vont à la preuve de ce raisonnement.

#### *Privilege des Grecs (MD)*

La protection que le Ministre de Vienne donne à l'établissement de grecs à Trieste, n'est pas moins dangereuse que la multitude de privilèges dont ce Littoral est infecté.

Ces mêmes grecs se prévalent des traités de paix entre les Cours de Vienne

et de la Porte Ottomane. Il y est spécifié que les sujets respectifs qui négocient d'un Etat à l'autre ne doivent payer qu'une seule douane de 5 % à l'entrée des Etats de chacune des dites puissances.

Sous titre de sujets Ottomans divers Grecs se sont établis à Trieste, et ont prétendu jouir du susdit article des traités ce qui leur fut accordé. Sur quoi les négocians d'ici firent diverses représentations par où ils firent voir que ces gens là ne payent que 5 % de douane, eux comme sujets en payent 17, qu'il n'étoit pas possible qu'ils puissent continuer à négocier. Sur ces remontrances, le Ministre, tant pour les consoler que pour animer la navigation, se détermina à faire publier en faveur des négocians, que ceux qui enverroient leurs navires dans le Levant, et les feroient retourner ici chargés avec des effets du crû du susdit pais, jouiroient dans les expéditions qu'ils pourroient en faire dans les Etats de l'Impératrice du même benefice des sujets ottomans de ne payer que 5 % de douane de transito par tous les Etats. Cela dura pendant environ deux années, et cela fut revoqué, puisque l'on trouva un expédient de faire perdre au sujet ottoman le benefice d'environ 13 % qu'il avoit sur la douane de transito en le chargeant sur celle de la consommation qui doit être payée par l'acheteur. De cette façon la Douane a trouvé le moyen de ne rien perdre de ses droits, mais par contre en supprimant ce benefice aux négocians, ils ont cessé leurs envois, et le peu de navires qui y sont encore, s'appliquent dans la caravanne pendant tout le tems que durent leurs patentes, et ne reviennent que pour en prendre des nouvelles. Au moyen de quoi le commerce du Levant des produits de consommation sur la place se fait par des bâtimens étrangers qui en tirent tout le benefice. Par contre, si l'on avoit laissé subsister, ou si l'on accordoit de nouveau la publication cy dessus spécifiée au benefice de l'expéditionnaire de 5 % pour tout propriétaire de navire, qui expédieroit ses navires en Levant, pour les faire revenir sur le Littoral avec leur chargement, il en résulteroit que l'Impératrice feroit un commerce passif en actif avec le Levant, puisque chaque navire qui partiroit d'ici, prendroit pour ses fonds des marchandises, tant du crû du païs que des manufactures d'Allemagne. De cette façon l'argent resteroit dans son païs.

Secondement, pour la même navigation du Levant, un des principaux articles pour la charge des navires est le bois de construction de marins en toute espèce ; il est ici meilleur et infiniment moins cher que partout ailleurs. Les grecs se prévalent du traité c'y dessus, le chargent en payant seulement 5 % de droit, et un sujet doit payer de 50 à 60 %.

Cet article est la source de tous les abus qui se pratiquent à l'insçu de l'Impératrice et de son Ministère. En effet, en empruntant le nom de grecs, ses propres ennemis et ceux de ses alliés enlèvent avec grand avantage toutes les marchandises du crû de ce païs dont ils ont besoin, s'en approvisionnent à bien bon compte, au moyen du privilège que les grecs ont sur les propres sujets de l'Impératrice pour la sortie des marchandises dont ils font réellement le commerce seuls sans qu'il soit possible sur des objets importants, et que l'on ne peut trouver qu'ici, d'en suivre la destination.

Ils ont d'autant plus d'intérêt à former leur établissement sur ce Littoral et à réclamer l'étendue de leurs privilèges dont la restriction seroit aisée, sinon par le fait, au moins par des tournans équipolents, et qui produiroient le même avantage pour les sujets de l'Impératrice, qu'il n'y a point de Littoral dans l'Europe susceptible d'une aussi grande exportation.

En effet, il est impossible de trouver une position aussi heureuse des païs aussi fertiles qui avoisinent le Littoral. L'étendue de ces païs est immense, à la vérité la population n'est pas la même partout, mais la terre y est si bonne, les produits en sont si considérables, qu'il n'est pas à douter que cette population n'augmentât dans peu dès que l'on trouveroit à y vendre son superflû et à ne laisser aucun terrain inculte. Huit millions d'ames<sup>89</sup> est à peu près tout ce que contient la Hongrie, y compris ses provinces. Cet article est traité fort au long dans le recueil des connoissances sur les possessions de l'Impératrice.

La nature de la terre en Hongrie est telle qu'elle n'occupe pas tous ses habitans, attendu que dans plusieurs contrées, elle produit d'elle-même, sans labour, culture, ni entretien.

Les blés, les aveines, la viande salée, les bois de construction de vaisseaux, les chanvres, laines, fer, cuivre, plomb, létong, fer blanc, alaun, potasses, tabac, miels, cires, toiles grosses, forment les principaux articles de commerce à entamer avec la Hongrie, en observant néanmoins que cela est encore beaucoup plus étendu, puisqu'il n'existe rien de toutes les choses connues qui ne croisse en Hongrie, et avec abondance, à l'exception cependant des sucres, caffés, épi-

<sup>89</sup>Selon les estimations officielles, la population de l'ensemble du territoire (Hongrie, Slavonie, Croatie, Transylvanie et Frontière) se situait, dans les années 1760, aux alentours de 6 millions d'habitants, dans la réalité elle devait avoir dépassé les 7 millions.

ceries, drogueries dont on fait une grande consommation qu'ils n'ont point, ainsi que la moruë, harangs et certains autres poissons salés dont on mange également beaucoup, mais que l'on ne trouve point dans l'Adriatique, et dont il nous seroit heureux d'approvisionner ces païs de préférence.

Nos draps, nos étoffes de soye y sont extrêmement recherchés ; on n'imaginerait jamais qu'ils viennent en Hongrie par Constantinople. Les Hongrois ont peu de manufactures chés eux, d'ailleurs toutes mauvaises, point estimées dans le païs, et on y fait également peu de cas de celles établies en Autriche, Bohême, ou autres païs héréditaires de l'Impératrice dont la France pourroit également tirer de grands profits en y faisant aussi passer par contre les marchandises susdites qui y seroient vuës avec plaisir, d'autant qu'aussitôt que dans l'importation et l'exportation on se borneroit au seul passage par le Littoral de l'Impératrice, il est de fait que le débit deviendrait grand réciproquement, puisqu'alors tout se trouveroit à infiniment meilleur marché, et beaucoup au dessous, du prix que nous achettons en France de l'Étranger, et dont ces païs doivent également se pourvoir chés l'Étranger.

Le transport en tout genre ne s'est fait jusqu'à présent que par la voye de terre, et quoi que dans tous ces païs les chemins y soient beaux, néanmoins on peut juger du prix au quel revient le transport, et à quel point la marchandise est enchérie faute de communication par eau dans toutes ces Provinces. Elle seroit facile à établir ; et si elle ne l'est point il ne nous tourneroit pas à compte ni même à l'Impératrice de rien entreprendre.

La différence de cette communication par eau avec celle par terre qui existe actuellement a donc dû faire la première occupation du Président de la Vergne, puisque ce n'est qu'en la démontrant aisée et point couteuse à l'Impératrice que la France peut tirer de grands avantages de ce Pays.

Pendant le court séjour du Président de la Vergne sur ce Littoral, et au moyen du voyage qu'il a entrepris, des recherches les plus scrupuleuses qu'il a mises en usage, il espère trouver la manière de concourir au bien du Roy son Maitre et de ses Etats ainsi qu'à celui de l'Impératrice, en démontrant les connoissances qu'il a été assés heureux d'acquérir sur les lieux, et la nécessité de songer au plus tôt à cette communication par eau qui n'est d'aucune dépense pour l'Impératrice et de laquelle on peut s'occuper par conséquent dans le plus fort de la guerre.

Jusqu'à ce que cette communication soit décidée dans le Conseil de l'Impératrice, il faut suspendre toute idée de commerce relatif à l'intérêt des



deux Cours, elle seroit inexécutable, et la suite le fera plus aisément connoître, qu'en mettant sous yeux la différence que cela procure dans les prix, on jugera sur le champ, que ce n'est pas sans fondement que le Président de la Vergne paroît si résolu à éloigner tout arrangement de commerce tant que la communication par eau ne sera pas décidée.

Pour prouver que toute proposition de commerce avant cette communication seroit superflue, les articles subséquents demandent à être lus ; ils sont constans, on peut les regarder comme tels, et ils vont jusqu'à la démonstration de la nécessité de cette communication.

I°. Si le quarter du froment venant d'Angleterre qui fait mesures 5 1/4 de Presbourg est d'un prix médiocre en Angleterre et ne vaut pas plus que 1£ 12s 6 pens. {Le prix ordinaire du Quarter froment est en Angleterre 2 £ 2s. 6 pens. La préférence que l'Impératrice doit avoir dans le commerce de bled sur les Anglois ne souffre pas de difficulté ; il faut prendre pour contrepoids le moindre prix anglois ; de là on peut juger de l'avantage et du désavantage.} suivant que le Parlement en a fait l'abonnement pour encourager de 5 sur chaque Quarter qu'on amenoit, en sorte qu'il ne revient au marchand anglois qu'à 1 £ 7s. 6 pens. ou 11 fl.55 xr.

Par contre la mesure de Presbourg le long du Teiss, Danube et Sava, jusqu'à Semblin tout au plus coute 51 xr. {Chaque livre sterlin comptée à 8 fl. 40 xr.} de façon que les 5 /14 mesures de Presbourg en Hongrie qui font le Quarter anglois ne couteroient que 4 fl. 27 xr 3.

Non obstant la grande différence du prix du Quarter froment anglois qui surmonte le hongrois de 7 fl. 27 xr1, les anglois vendent pourtant une prodigieuse quantité de différentes sortes de blés en France, Espagne, Portugal et dans la Méditerranée. {Dans le Bannat Temesvar on vend la mesure de froment qui pèse 90 livres de Vienne pour 45 xr. Dans le district d'Esseck vaut le Killa, qui fait 3 21/38 mesures de Presbourg 2 fl. à 2 fl. 1/4 jusqu'à 2 fl. 1/2, en sorte que le prix ordinaire seroit 2 fl. 1/4. Par conséquent la mesure de Presbourg monte à 38 xr. La mesure d'orges et le froment turc, qui pèse pareillement 90# ou 40 ocka paye 24 xr.}

Aujourd'hui on ne transporte pas un grain de bléd hors de la Hongrie dans les païs susdits, par rapport que le Quarter froment hongrois conduit franc à Trieste et Fiume est plus cher que l'anglois ; parce que les frais de transport de Semblin jusqu'à Fiume ou Trieste comptent deux florins 30 le quintal, dont le Quarter qui pèse 400 livres de Vienne avec le prix du premier achat monteroit à 14 fl. 27.

Il s'ensuit de là que le transport des produits du Païs jusqu'au Littoral est le premier empêchement qui s'oppose au grand commerce.

Le second empêchement vient du nole, il est trop cher et enchérit considérablement les produits d'Hongrie.

Par exemple, le transport du Quarter froment hors d'Angleterre jusqu'à Lisbonne où le débit est le plus grand et le plus sûr, ne compte pas davantage que 5s. ou 2 fl. 10 xr; par contre on paye le nole dans le port de l'Adriatique à 4 fl. 10 xr. {Le staro vénitien qui pèse 114 à 115 livres de Vienne, paye pour Lisbonne 6s. 4p. ou 1 fl. 12 xr de nole, par là un Quarter anglois qui pèse 400 de Vienne et qui contient 3 11/23 stari vénitiens compte 4 fl. 10 1/2 xr.} Ces deux empêchements sont de la plus grande conséquence. Il faut chercher moyen de pouvoir remédier à de tels obstacles.

II°. Pour empêcher le premier obstacle on doit considérer sérieusement la navigation et songer à la réunion des fleuves de ce Païs, car par ce moyen l'Impératrice ne seroit pas seulement en état de se trouver en égale concurrence avec les autres nations, mais même de pouvoir débiter plusieurs de ses produits à meilleur marché et l'importance dans tout ceci est de faire jouir la France de ces avantages par préférence aux autres nations.

III°. La carte du Païs démontre visiblement la possibilité qu'il y a de joindre à la faveur des rivières subsistantes, le Païs hereditaire avec l'Adriatique, il n'y a que quelques milles qui les séparent ; il en résulteroit la diminution entière du prix des transports dans les marchandises ; et cela peut s'exécuter avec la moindre dépense. Pour que la France puisse introduire un commerce privatif avec la Reine d'Hongrie, et se passer des anglois, il faut que l'on débute par penser sérieusement dans ce Païs à établir la communication par eau des endroits les plus éloignés, tels que la Transilvanie, le Bannat, Temesvar, où le bled est à meilleur compte et de la meilleure qualité, avec la Mer Adriatique, et cela est très facile au moyen du Danube et de la Sava, deux principaux fleuves dans lesquels coulent toutes les autres rivières des provinces d'Hongrie et païs allemands appartenant à l'Impératrice ; et s'unissant toutes à Semblin l'ouvrage n'est pas si difficile qu'on se le figure ; alors le profit pour la Hongrie, même pour toutes les provinces allemandes deviendrait un objet de considération aussitôt que le prix de transport jusqu'aux ports de Mer sera réduit<sup>90</sup>.

<sup>90</sup>Voir ci-dessous le chapitre *Canaux* dans le rapport détaillé d'Adrien Lezay-Marnesia, p.279-282.

François Antoine de Steinberg, Conseiller de Chambre de la Cour et surintendant de la mine de mercure en Idria, page 175 dans une de ses œuvres intitulées, « *Information fondamentale du lac de Cirenitz*<sup>91</sup> dans le Crain intérieur », démontre l'avantage que l'on tireroit de cette communication, il contredit cependant page 132 un certain anglois dont l'opinion étoit de joindre la Sava à l'Adriatique avec ces mêmes mots : Suivant mes idées la réunion projetée par l'anglois, de la Sava avec l'Adriatique, ne seroit pas le meilleur parti, je soutiens, dit-il, qu'il seroit plus possible de tirer l'eau de l'Adriatique dans la Sava par le moyen d'une rivière appelée Lisonzo ; avec l'aide des digues la communication se pourroit tirer jusque dans la Sava, ajoute-t-il, mais l'on doit observer que cela demande une grande dépense.

Ce M. de Steinberg étoit sans doute un homme intelligent et d'expérience, puisque l'année 1723 il fut nommé pour faire la recherche sur la possibilité de cette communication des rivières et il fit dans l'année 1724 sa relation à M. le Comte Weichard de Gallenberg, alors Directeur commercial dans le Crain, mais cette relation, tel soin que le Président de la Vergne ait pris pour se la procurer, ne lui est pas parvenue ; ce que l'on peut dire en pareille circonstance avec fondement, c'est qu'il seroit possible de joindre la Sava avec l'Adriatique. Il ne faudroit point regarder ni regretter la dépense, quand même cela couteroit un million de florins et de plus encore.

Cette entreprise pourroit se faire même en tems de guerre, parce qu'il est certain qu'il n'en couteroit pas un obole à l'Impératrice ni à ses sujets, tant la France peut être assurée que les ressources de ces païs sont étendues.

IV°. Le Président de la Vergne met de côté la susdite relation qui lui est inconnue, et il soutient qu'il n'y a que deux sortes de chemins à prendre par lesquels les produits du païs hereditaire puissent arriver la plupart par eau jusqu'à Trieste ou Fiume, lesquels deux chemins différens sont de Laibach à Trieste et Fiume ou de Carlstadt à ces deux endroits.

Le premier chemin conduit par eau de Semblin jusqu'à Labach le long de la Sava, ou jusqu'à Oberlabach, 4 lieues plus proche de Trieste, d'où toutes les marchandises doivent être transportées par terre jusqu'à Trieste ou Fiume.

Le second chemin est le même jusqu'à Lesseck<sup>92</sup> où la Kulpa s'écoule dans

<sup>91</sup>Cerkniško jezero, Slovénie.

<sup>92</sup>Laibach : Ljubljana. – Semblin : Zemun. – Oberlaibach : Vrhnika. – Lesseck : Sisak.

la Sava, laquelle rivière n'est praticable que l'espace seulement d'une heure, encore avec des petites barques jusqu'à Carlstadt ou Doubovatz<sup>93</sup>, d'où on a coutume de transporter le tout par terre sur des chevaux à somme jusqu'à Buccariza<sup>94</sup> ou Fiume.

V°. Pour entreprendre le premier chemin ; il s'agit d'aller en remontant la Sava jusqu'à Labach ou Oberlabach ; la première occasion où on a reconnu la possibilité de remonter ce fleuve fut celle de la guerre de 1733, survenue en Italie. Il fut alors conclu de pourvoir l'Armée Impériale avec des farines et des viandes d'Hongrie, et cela donna l'idée de nettoyer la Sava aussi bien que le tems pouvoit le permettre ; la commission en fut donnée à M. de Kempff, alors conseiller de Chambre de la Cour, et cela a réussi parfaitement ; ses comptes font voir que chaque quintal depuis Belgrad ou Semblin jusqu'à Trieste venoit à 1 fl. 8 xr. { On paye de Belgrade jusqu'à Nard, pour une barque avec la cargaison de m/1 de quintal aux 25 fl. et à chaque maitre de barque qui avoit 7 matelots, on lui payoit 23 fl. qui fait ensemble 186 fl., cela revient sur chaque quintal à 12 xr. Pour aller de Nard jusqu'à Ratschach 100 fl. fait par quintal - 6. De Ratschach jusqu'à Cassel étant de petites barques qui ne portent que 100 quintaux on paye 30 fl., fait le quintal - 18 ; de Cassel jusqu'à Labach par terre, on paye par rapport à une roche qui empêche d'aller par eau le quintal 2 ; enfin de Labach jusqu'à Trieste par terre y compris l'expédition - 30, somme 1 fl. 8 xr. }

Enfin après beaucoup d'épreuves à compte de l'Impératrice on donna au conseiller de la Chambre la ferme de ce transport jusqu'à Trieste, pour 1 fl. 9 xr.

Quoique par l'embarquement sur la Sava on ait diminué beaucoup ce qu'il en coutoit par le transport de terre qui auparavant montoit jusqu'à 2 fl. 30xr. le quintal, avec tout cela le transport auroit été infiniment meilleur marché si l'on avoit pris d'autres précautions :

1° - On devroit nétoyer le chemin le long de la rive de la Sava de tout buisson ou empêchement et l'on devroit là rendre si praticable qu'on puisse la remonter en faisant tirer les barques ou par des hommes ou par des chevaux ; on épargneroit par là beaucoup de tems et de dépenser il seroit mieux et tourneroit plus à compte qu'elles fussent tirées par des chevaux plutot que par des hommes, les chevaux étant plus vites que les hommes, et particulièrement les

<sup>93</sup>Carlstadt : Karlovac. - Doubovatz : Dubovac.

<sup>94</sup>Buccariza : Bakar.

chevaux coutant si peu dans la Hongrie et Croatie. {Après le premier nétoyement susdit [par] M. Kempff, on n'y a plus mis la main et c'est la raison qui fait que du commencement de la Sava jusqu'à Sisseck il n'est presque plus possible de la remonter, les immondices le long de la rive étant en trop grande quantité.}

2° - On devrait nétoyer le lit de la Sava et particulièrement entre Nard et Gourkfeld<sup>95</sup>, attendu que les arbres de la rive du fleuve sont tombés pour la plupart ce qui a donné lieu à beaucoup de bancs de sable qui s'y sont formés.

3° - Il falloit transplanter beaucoup de moulins à barque qu'il y a dans la Sclavonie et la Croatie sur la Sava, car ils occasionnent nombre de passages dangereux, ou les reculer, attendu qu'ils ne doivent pas tenir le lit entier de la rivière ; ce qui est contre la bonne police de la navigation.

4° - On devrait faire en plusieurs endroits comme à Semblin, Ratschach<sup>96</sup> et Gourkfeld des magasins pour conserver les marchandises contre la chaleur et la pluie, attendu qu'il faut décharger les grandes barques sur des plus petites, mais dans l'idée de la communication doit entrer, de nécessité et à peu de frais, la suppression de cette gêne eu égard au changement des marchandises d'une barque à une autre.

5° - Intéresser l'émulation des maîtres des barques qui acquièrent par le grand nombre de voyages l'expérience; tels que ceux qui se trouvent à Semblin et à Ratschach, afin qu'ils soient toujours pourvus d'une assés grande quantité de barques, parce que les Karmanasch<sup>97</sup>, habitants du pays sont des gens la plupart sans intelligence, infidèles, pauvres et paresseux.

6° - Il faut établir un bon ordre pour les bois qui sont du côté de la Sava et distribuer par station de ces mêmes endroits pour fournir les chevaux aux barques à un prix limité ; par contre les possessions de terre de ces païsans devroient être franches de tout impot, et leur donner selon l'ordre imaginé en faveur de la Poste des petits appointements annuels.

6° - (Sic au lieu de 7°.) Le second chemin va pareillement le long de la Sava, de Semblin jusqu'à Sisseck et par cet endroit passent toutes les marchandises jusqu'à Karlstadt en Croatie au moyen de la Kulpa, et de là tout se transporte par terre jusqu'à Buccariza ou Fiume, le tout ensemble pour 1 fl. 11xr.

<sup>95</sup>Gourkfeld : Krško.

<sup>96</sup>Ratece.

<sup>97</sup>Sans doute la déformation de „Karantan”, Slovène de Carinthie et de Carniole.

{On paye le transport sur la Sava depuis Semblin jusqu'à Sisseck pour le quintal 11xr. de Sisseck arrivent les marchandises sur la Kulpa jusqu'à Karlstadt, mais comme à présent cette rivière n'est pas navigable, non par le manque d'eau, mais par les chûtes trop rapides dont divers rochers sont la cause ; le passage est devenu tellement étroit qu'il n'y a plus moyen de s'embarquer qu'avec des petites barques, cet obstacle fait que le quintal transporté coûte 12 de Karlstadt jusqu'à Buccariza ou Fiume la marchandise venant sur des chevaux à somme p. 48. Somme 1 fl. 11xr.}

On devrait aussi faire de grandes réparations à ce chemin, en sorte que les transports pourroient être d'un tiers à meilleur marché, ou presque de la moitié.

1° Il faudroit que le lit de la Kulpa fut nétoyé comme on a dit de celui de la Sava, de toutes pierres qui occasionnent des dangereux et étroits passages, comme aussi de débarrasser le long de la rive de tout empêchement afin que la barque puisse passer sans résistance ni délais. { À présent la Kulpa ne peut être passée qu'avec des barques très étroites par rapport aux mauvais endroits qui s'y trouvent et on ne peut charger plus de 60 jusqu'à 100 quintaux. }

Un certain Ragusien, nommé Angelo Démetri achettoit l'année 1752 quelques milliers de mesures de froment de Dixmes de l'administration Royale qui étoit alors à Temesvar, et il vint par eau jusqu'à Sisseck où il trouva le fleuve Kulpa tellement grossi par la pluie, qu'il fut obligé de faire décharger sa marchandise et vint sur la Kulpa jusqu'à Karlstadt sans avoir eû le moindre empêchement.

On peut bien conclure de cet événement imprévu qu'en faisant sauter les pierres de ce fleuve et nétoyer son lit, mettre même quelques digues suivant le besoin, on pourroit toujours le maintenir dans la même hauteur d'eau, et le rendre par là, navigable.

2° Il n'y auroit point à se repentir d'aucune dépense qui pourroit servir de commodité pour la navigation de ce fleuve depuis Karlstadt jusqu'à Brod, parce que l'on en pourroit tirer de grands avantages, et par ce moyen le commerce tant de la Hongrie que de l'Allemagne hereditaire pourroit être sans cesse de la plus grande utilité.

Le premier avantage consisteroit donc dans la diminution des transports jusqu'à un port du côté de Karlstadt à 14 lieues de Buccariza et 16 de Fiume; éloigné de Brod par contre seulement à 4 lieues au plus du premier endroit et 8 lieues éloignés de l'autre, en sorte qu' on épargneroit un chemin considérable par terre, et on ne payeroit pas alors 48 xr. pour transporter de Karlstadt à Buccariza ou Fiume, et en rétablissant les chemins, on le pourroit encore diminuer jusqu'à 16 xr. le quintal.

Le second avantage qu'on pourroit attendre de cette navigation avantageuse, c'est que l'on seroit en état de transporter dans les ports de mer l'immense quantité de produits que l'on se trouve avoir à présent dans ce pays, même les augmenter de beaucoup ; il faut observer que le pays entre Karlstadt et les ports sont presque déserts et dénués par conséquent des bestiaux. Il s'y trouve aussi des montagnes si difficiles à monter que les grands chariots ne sçauroient être en usage, mais seulement de petits chariots sur lesquels on ne sauroit charger plus de 8 ou 10 quintaux.

Par contre sitot que le chemin par eau jusqu'à Brod seroit fait, trois ou quatre, chariots seroient suffisans pour suppléer à la petite distance qu'il y a par terre de Brod à Fiume.

Le troisième pourroit en outre consister dans la prohibition des chevaux à somme, et à leur place ce seroit de ces petits chariots qui ne sont pas garnis de fer, attelés avec des bêtes à cornes, comme il y en a entre Labach et Trieste, parce que les bœufs sont plus convenables dans les païs de montagne que les chevaux. Lequel règlement le Capitaine Schley conseille de faire à l'endroit convenable de Sakalovitz { Ce Capitaine Schley fut mis dans la milice du païs à Temesvar et Bannat et a fait bien des épreuves, ayant envoyé des produits du Bannat de Temesvar jusqu'à Fiume et Trieste }<sup>98</sup> par conséquent il seroit bon d'engager les habitans de cette contrée à faire de préférence le métier de voituriers ; et en même tems pour le soutien des bétails faire couper les bois pour rendre plus abondant le pâturage; aussi pour le soutien des gens et des bêtes, bâtir de distance en distance quelques petites maisons; de Karlstadt jusqu'à Brod cela seroit une façon sûre de réduire les 48 xr. de transport par terre jusqu'à 30 xr.

7°- Sitot que l'arrangement de cette communication a forcé le bon marché des transports et par conséquence a procuré que de Semblin à Trieste ou à Fiume le transport ne monte pas plus qu'à 45 ou 50 xr, l'on ne sauroit douter que Trieste et Fiume ne deviennent des ports très considérables dans l'Adriatique parce que la Hongrie toute seule sans le reste des Païs héréditaires et sans penser à d'autres produits, peut fournir seulement en bléd plus

<sup>98</sup>Theodor Schley a fait deux expériences de transport du Banat au Littoral : en 1756 par voie de terre et en 1758 par voie fluvial jusqu'à Karlovac . Voir ECKHART, *A bécsi udvar gazdaságpolitikája Magyarországon, 1780-1815* [La politique économique de la Cour de Vienne en Hongrie, 1780-1815], p. 177-178. - Sakalovitz : Peut-être Socol (Roumanie) dont le nom serbe est Sokolovac.

de 700 cargaisons de barques ; l'Angleterre dont la grandeur et la fertilité ne peuvent s'approcher de la Hongrie, n'envoie pas à coup sûr d'une année à l'autre en divers païs la même quantité de semblables marchandises.

8° - Ce bon marché du transport des marchandises de la Hongrie intéresse donc sérieusement l'Impératrice et la France en supposant que l'on voulut se passer entièrement des Anglois, ce qui par une pareille communication devrait avoir lieu; mais la raison qui a porté le Président de la Vergne à porter ses recherches même sur le Pays hereditaire de l'Allemagne appartenante à l'Impératrice, c'est qu'indépendamment des avantages que la France en pourroit encore tirer, il connoît assés le Ministère de Vienne sur cette article pour pouvoir poser en fait que dans le cas où ne feroit pas voir la possibilité par de pareilles communications de faire valoir le commerce des Païs héréditaires, et de partager entre la Hongrie et ces Pays héréditaires le commerce proposé pour l'avantage de l'Impératrice et du Roy ; en ce cas on concluroit plutôt à Vienne à ne rien faire que de songer à enrichir la Hongrie seule de préférence aux autres Pays. L'examen de ces raisons conduiroit trop loin et se trouve détaillé dans le recueil des connoissances qu'il a prises plus au long sur les Possessions de l'Impératrice ; dans l'article suivant il s'agit donc de s'entretenir de l'utilité des Pays héréditaires.

9° - La rivière Morava coule presqu'au milieu du Duché de la Moravie, et s'écoule dans le Danube près de Töben. [...Suit l'historique des tentatives pour rendre navigable la Morava...]

10° - Par le moyen du Danube on n'ouvreroit pas seulement la communication de l'Allemagne hereditaire avec les ports de mer de l'Adriatique { comme le Tyrol par le moyen de la rivière Inn ; de la Stirie par la Muhr et le Traun et de la Moravie par la Morava etc. lesquelles rivières tombent toutes dans le Danube } mais même avec d'autres pays étrangers pas sujets à la juridiction autrichienne, comme la Suabe, Bavière, Salsbourg et une partie de la Franconie, lesquels tous visitent les ports de l'Adriatique et chercheroient d'en tirer de l'utilité attendu que le transport vers l'Adriatique seroit à meilleur marché que celui de Hollande et de Hambourg.

Pour procurer une réelle utilité de la communication de l'Allemagne supérieure, il seroit nécessaire sur tout de faire la recherche la plus exacte, et de voir à combien monteroit par eau de Vienne jusqu'à Semblin le transport chaque quintal, puisqu'il est connu que le transport de Semblin jusqu'à Trieste ou Fiume n'est pas plus haut qu'environ 45 ou 50 xr. et ce



nole est trop cher, il faudroit le diminuer de beaucoup pour les raisons suivantes:

Pour transporter une barque chargée de 1600 quintaux de Vienne à Semblin, il faut donner au maître de la barque pour le nole et le vivre et pour son retour 27 fl. pour 6 hommes dont il a besoin ; supposons qu'ils aient chacun 20 florins, cela fait en tout – 147 fl.

Une semblable barque coute 200 à 240 fl. et il arrive très rarement qu'on aye de quoi la charger pour le retour, et une telle barque retournant vide, il est positif que l'on y trouve encore son compte ; ainsi il faut pour plus de sûreté regarder comme perdue la barque et compter la valeur pour - 240 fl. Somme de toute la dépense - 387 fl. Laquelle dépense en général ne fait que 14 1/2 xr. par quintal.

Comme il est juste que le Maître de la barque puisse non seulement s'indemniser de ses dépenses du nole, mais même y gagner, il semble que de Vienne à Semblin on pourroit mettre de nole sur chaque quintal 20 xr. Ainsi le Maître de la barque auroit un gain suffisant, et un tel quintal qui auroit coûté jusqu'à Trieste ou Fiume par terre 3 et 4 fl. seroit transporté à bien meilleur marché, puisque cela reviendrait à 1 fl. 10 xr. le quintal.

La cherté du nole qui est sur le Danube vient sans doute du nombre fixe de Maîtres de barques qu'il y a à Ratisbonne, et Vienne ; à Ratisbonne il y en a 15 d'établis, et chacun a le nole à mesure de sa richesse ; mais comme il ne vient pas plus de trente à quarante barques par an de Ratisbonne à Vienne, il s'ensuit que pour se nourrir, il faut qu'ils demandent un grand nole, sans cela ils ne pourroient pas subsister.

Il n'y a nulle différence avec les Maîtres de barques établis à Vienne: comme le commerce par la Hongrie et la Turquie n'est pas considérable, on verra que sitot que le chemin du commerce de l'Italie sera fait, sur le champ par le moyen du Danube, Sava et Kulpa beaucoup de milliers de quintaux qui passent à présent par terre de Vienne à Trieste, prendront le chemin de l'eau eû égard à la diminution des frais de transport, ainsi que les marchandises d'Augsbourg et Nuremberg, qui sont destinées pour Venise.

On paye à présent le quintal de marchandises de Nuremberg jusqu'à Venise 8 fl. , mais par ce nouveau chemin indique on ne payeroit que 2 1/2 fl. le quintal, et par le secours de cette différence la navigation sur le Danube seroit en peu augmenté de beaucoup.

11° - Les frais de transport pourroient encore être diminués si l'on vouloit suivre l'idée donnée par le Ma[réch]âl Comte de Kevenhuller<sup>99</sup> alors général commandant en Sclavonie. Il vouloit joindre le Danube à la Sava par le moyen des deux fleuves Wutka et Bosnel<sup>100</sup>, ce dernier va s'écouler dans la Sava au dessous de Brod ; il vouloit tirer un canal dans le pays qui auroit avantage de beaucoup le commerce puisque toutes les barques, sans parler de Wuckowar à Semblin, auroient pu retourner derechef sur la Sava en remontant et arriver par le moyen de ce canal tout droit au dessus de Sava dessous Brod en Sclavonie, où le transport d'un quintal de Vienne jusqu'aux ports de mer autrichiens auroit dû venir à moins de 1 fl. par quintal de nole.

Pour l'exécution de cette proposition il y a eu des plans faits par l'Ingénieur Gadola, et communiqués au Conseil de l'Empire.

On a pourtant négligé cette opération en partie à cause de la guerre qui fut en Italie et qui vint ensuite en Hongrie, et en partie par rapport à la mort de l'Empereur Charles six qui arriva l'année 1740 peu de tems après la résolution prise d'exécuter cette idée, et enfin par la mort du Ma[réch]al de Kevenhuller.

Cette différence dans les prix dont la preuve vient d'être démontrée annonce la nécessité à laquelle on a précédemment conclû de songer à faire toute communication par eau auparavant que de se proposer des points avantageux pour les deux Cours.

Cependant en supposant qu'elle se fit, ce qui est très possible à imaginer puisque l'on s'offre de donner des expédients à l'Impératrice qui ne lui coutent rien ainsi qu'à ses peuples.

La parti qu'il y aurait à prendre pour opérer la destruction totale des Anglois, seroit que la France donnât un détail des choses qui lui sont les plus essentielles et dont elle a journellement besoin, mais pour lesquels jusqu'à présent elle a été obligée d'avoir recours aux Anglois.

Il est de fait qu'elles se trouveront en Hongrie en abondance et à bon marché, vû le secours de cette communication, et pour faciliter plus aisément l'abord de ces marchandises dans les ports de France, il faudroit les décharger autant qu'il est possible des droits de douane auxquels ces marchandises sont sujettes en arrivant en France.

<sup>99</sup>Ludwig Andreas Khevenhüller (1683-1744).

<sup>100</sup>Vuka et Bosut.

Par contre pour toutes les marchandises venantes de France à l'effet de leur donner un débit considérable dans les Etats de l'Impératrice, cette Souveraine soulagera ces mêmes marchandises des droits de douane que l'on perçoit actuellement dans ses Etats, principalement quand elles viendront par le Littoral et au moyen de la facilité de la communication dans ses différens Etats, les marchandises sur lesquelles la Douane sera diminuée acquieront encore plus de débit par l'aisance du transport par eau jusque dans l'intérieur de ses provinces qui les rendra beaucoup moins chers.

Il seroit donc essentiel entre les deux Cours, eû égard à toute espèce de marchandises pour lesquelles on voudroit se dispenser de passer par les mains des Anglois, que l'on auroit, et dont on devroit par accord mutuel se soulager, de les baisser réciproquement tellement de douane qu'indépendamment des autres facilités de transport, au moyen de la même qualité qu'elles auront, elles reviennent infiniment au dessous de ce qu'il est possible aux Anglois de les fournir, et par cet expédient reconnu une fois intéressant pour le bien des deux Etats, il faut absolument que le commerce des Anglois s'anéantisse.

Il paroîtroit plus simple, aucune manufacture n'ayant jusqu'à présent réussi dans les Etats de l'Impératrice au point d'avoir une exportation considérable chés l'Étranger, et la Hongrie particulièrement se refusant, comme il est de fait, à rien prendre des manufactures d'Autriche, Bohème, et autres païs héréditaires, de se donner réciproquement la main, et s'entendre de manière que ces deux Cours pour leurs besoins respectifs s'adressent l'une à l'autre privativement, et se passent entièrement des autres nations fassent même tomber sans ressource le commerce de celle qu'elle aura l'intérêt d'abaisser ; ce seroit par là principalement que le profit de l'union pourroit devenir tel à donner la loi à toute l'Europe.

Pourquoi donc en pareille circonstance, sans attaquer les manufactures de l'Impératrice, qui dans l'exacte vérité, à l'exception de celle de toiles qui ont un assés grand débit, aussi celle des cloux et des faux, qui sont effectivement supérieures aux autres nations, et la manufacture, de canons de fer mélangés établie à Maria Zel, se réduisent toutes pour la plupart à rien, coutent si prodigieusement à la Souveraine, sans qu'elle en puisse tirer la moindre utilité ; pourquoi ne conviendrait on pas d'un tarif de douane à mettre sur les marchandises de France qui passeraient en Hongrie et en Allemagne et également sur les marchandises des Etats de l'Impératrice y compris la Hongrie,

qui iroient en France, mais si bas sur les même choses dont les Anglois font un égal commerce, que cela fit totalement tomber, et détruisit toute correspondance avec eux; {Comme il s'opère un meilleur marché en passant par le Littoral au moyen de la communication il faut toujours s'en tenir au Littoral alors le débit sera encore plus grand.} au moyen de la déclaration à laquelle on seroit assujéti ; en arrivant sur le Littoral des deux Cours, de donner bien exacte du lieu d'où partent les dites marchandises, et du droit immense que l'on feroit payer à celles d'Angleterre.

Il s'ensuivrait que 1°, soit en augmentant pour l'instant le prix des douanes sur toutes marchandises qui viendroient d'autres païs étrangers ou d'Angleterre seulement et laissant celles des deux Cours sur le même taud qu'elles sont actuellement; 2°, soit en laissant celles de tout étranger sur le même taud où elles se trouvent actuellement et diminuant fortement la douane sur celle des deux Cours alliées, il en résulteroit la perte du commerce des Anglois.

On pourroit encore sur certains articles convenir réciproquement d'une espèce de privilège exclusif, l'un sur l'autre.

Par exemple: des blés de la Hongrie, se charger de la part de la France d'en prendre tout le superflu, de la viande salée en faire autant, des bois de construction aussi, et également des autres articles dont on conviendrait, et nécessaires à la France.

L'Impératrice pourroit de même sur le prix convenu et pris de dix années l'une s'obliger de n'en permettre la sortie pour d'autres, au moyen de ce que la France se chargeroit de tout le surplu.

*Aussi par contre de ce que la France se chargeroit de prendre les marchandises susdites, l'Impératrice s'obligerait de prendre tous les sucres, caffés, épiceries, drogueries que la France pourroit lui procurer au prix dont on conviendrait, et aucune autre nation n'auroit la liberté d'en approvisionner ses Etats.*

Cela se réduit, comme l'on voit, aux besoins de consommation et parmi lesquels il n'entre aucun objet de manufacture.

A l'égard des choses sujettes à manufacture, et dont on se pourvoit à l'Etranger on devroit suivre l'arrangement c'y dessus mentionné par rapport au baissement de la douane, sur les marchandises des deux Cours alliées, ou le haussement sur les marchandises venantes d'Angleterre, en laissant subsister de chaque coté les droits actuels des marchandises des deux Cours alliées sur le même pied.

Par ce moyen l'Impératrice ni le Roy ne perdront rien de leurs revenus actuels à moins que par des considérations particulières ils ne préférassent le baissement de la douane sur leurs marchandises réciproques, dont ils pourroient encore se dédommager facilement et par commun accord. { Nota. Ce dernier moyen pourroit être inutile dès que l'on ne formeroit cette opération que sur les marchandises venantes d'Angleterre; les autres Cours étrangères ne se plaindroient point en laissant les douanes de leurs marchandises sur le même taud, ainsi il ne s'agiroit pas de penser de la part des deux Cours à un dédommagement tacite. }

Mais pour cet effet il faudroit conséquemment aux vrais principes de l'alliance, et de l'équité si parfaitement en vénération aux deux Cours, que tout concourra à la bonne foi, et se resserrer dans les loix d'une justice mutuelle, et d'une telle administration dans les païs appartenant aux puissances alliées que cela put attirer la confiance des peuples de l'un à l'autre.

Il seroit aussi important de songer chacun chés soi à une administration qui put engager le sujet et à plus forte raison l'étranger à ne pas s'éloigner du Littoral.

En effet en s'attachant pour un instant encore à l'administration du Littoral de l'Impératrice, elle est telle qu'avec les ressources immenses que cette Souveraine peut tirer de ses pays, à la vérité pour le présent beaucoup plus difficilement faute de communication, néanmoins il se répand de tems à autre quelques tranches de cette abondance, nonobstant les inconvéniens et tous les obstacles qu'y apporte sans cesse l'administration.

On peut voir cependant que loin que le peuple ni les villes du Littoral en profitent, elles souffrent plus que toutes les autres.

Cela provient à coup sûr du déffaut de cette administration et il s'ensuit que le sujet fuit ce païs et l'étranger s'en éloigne, et le déffaut de la population empêche la grande circulation des affaires; la population qui se porte ailleurs attache par ce moyen l'attention de ses sujets à des objets qui n'intéressent pas tant la Souveraine, et les engage à se livrer à la nonchalance dans un païs dont ils vont manger les produits en tranquillité, et où ils ne se retirent qu'à cause du bon marché de la vie, au lieu que si elle n'étoit pas si prodigieusement chère à Trieste, cela seul suffiroit, l'industrie suppleroit au déffaut du bon marché, on ne s'en éloigneroit pas tant, et cela retiendrait dans l'activité si nécessaire au Commerce.

Prenons un simple exemple de cette administration afin de ne pas se jeter dans la critique de tous les autres abus. Qui se seroit imaginé de pareilles res-

sources si voisines du Littoral, et qui ne sera pas même étonné en entendant dire, et cela est de fait, que le pain est en ferme à Trieste ; il est bon de remarquer que quant à présent c'est le seul endroit où l'on ait pris le système de la ferme.

Sur toutes les espèces de revenus dans les États de l'Impératrice on ne connoit que la régie; à Trieste citée pour être la première ville de commerce maritime de l'Impératrice, le pain est en ferme.

Cela est cependant si contraire à l'abondance c'y dessus mentionnée, et qu'il est si facile de se procurer, que du premier instant, on seroit volontiers à ne pas croire, ou de l'existence de cette ferme, ou celle de l'abondance. L'une et l'autre ne sont point à révoquer en doute.

Il y a plus ; c'est qu'indépendamment de cette ferme, il se trouve à Trieste un établissement bien singulier appelé le fontico ; cet établissement a passé entre les mains du Gouvernement ou de l'Intendance, et il appartenait autrefois à la ville.

On s'effraye soi même en voulant expliquer en quoi il consiste: acheter le bléd de tous le país bon marché à en faire des magasins pour pouvoir le vendre cher aux particuliers.

Sans l'abondance qui peut résulter des provinces voisines du Littoral, on croiroit presque que l'origine de cet établissement est relatif à subvenir à des tems de disette; mais ce n'est pas la source de l'établissement puisque l'on peut se procurer aisément l'abondance, et il ne consiste qu'à gagner vis à vis du peuple sur le bléd que l'on a le privilège d'acheter et dont le fontico a la liberté de faire des magasins privativement aux autres. Le récit en est effrayant par la représentation du pur sang du peuple qu'on lui tire imperceptiblement; les effets d'une pareille administration à la longue opère des suites cruelles, et la population de Trieste s'en ressent.

On se persuaderoit encore moins que pour le soutien de ce fontico on vient tout récemment de faire construire un moulin au profit de la Souveraine, de manière que tout le bléd de ce fontico ne passe plus que par les moulins de nouvelle création.

Ainsi on ne se contente pas de gagner sur le bléd, on confirme cet établissement par un moulin construit à l'effet de moudre le bléd du fontico, de manière qu'on a augmenté tout récemment le profit du fontico de 30% de gain sur la farine en sus et au dela de ce que la Souveraine gagnoit sur ce bléd.

On sent à merveille que plusieurs établissements pareils partent d'un vice réel dans l'administration, et détournent d'aller habiter un pays, tel effort que l'on puisse faire d'un autre côté pour y porter le commerce.

Il est inutile de parler ici de la première institution de franchise donnée à Trieste, car on a tellement dégénéré de cette idée, que le nom de port franc est ce qui lui convient le moins quant à présent, et depuis plus de dix ans ; le souvenir en est affligeant pour ceux que cet appas de franchise avoit conduit à Trieste. C'est encore une plaie sanglante et trop fraîche pour inviter les négocians d'autres pays de venir s'y établir, ceux qui depuis ce mal se sont livrés aux paroles qu'on leur a donné s'en sont repentis ; il y a l'exemple d'un nommé Brentano dont la maison et les richesses auroient servi à l'élévation de Trieste ; il s'y est transporté avec condition d'être exempt de toute douane pour son commerce, au bout de très peu de tems il a été molesté et ne jouit pas de l'étendue des promesses qui lui ont été faites.

Quoique l'administration du Littoral de l'Impératrice paroisse étrangère à la France, néanmoins il y entre une espèce de liaison tacite entre les arrangements que la France pourroit faire et l'existence d'une pareille administration, qui à la longue dégouterait les sujets et les étrangers et d'après une union intime d'où proviendrait une telle dépendance des intérêts du Roy avec ceux de l'Impératrice ; la France se ressentirait indispensablement d'une prolongation d'administration vicieuse dans un Etat d'où elle tirerait la plupart des choses qui lui sont nécessaires, et où elle enverrait une si grande quantité d'autres choses.

Si l'éloignement de goût pour un pays est tel qu'une administration pareille doit de nécessité le fomenter, alors les difficultés s'accroissent par le défaut de population qui en résulte, et le grand commerce dont une ville est susceptible pourroit à la vérité y remédier insensiblement, mais il ne faut pas laisser introduire ou subsister des abus tels que ceux du fontico ; c'est le seul exemple que l'on ait voulu donner, et un de pareille nature en suppose bien d'autres.

Il est certain que les vues du Ministre de commerce à Vienne sont des meilleures ; on doit rendre toute justice aux lumières de M. le Comte de Chotek<sup>101</sup>, mais il se trouve chargé d'une très grande besogne, et entouré de gens suffisans et parfaitement ignorans qui n'ont pas les premières connois-

---

<sup>101</sup>Rudolf von Chotek, président de l'administration chargée des affaires commerciales à partir de 1749.

sances du commerce, qui font trophée de ne vouloir se modeler sur personne, ils doivent se tenir pour assurés qu'il ne pourroit y avoir que des imbécilles qui cherchassent à les imiter.

Leur incapacité ne leur fait pas néanmoins perdre de vue l'article de l'intérêt dont on les dit publiquement très susceptibles.

Si M. le Comte de Chotek pouvoit avoir le tems d'examiner de plus près, les trois quarts de ces Ms. seroient remerciés, et ce seroit en user bien poliment, en considération de tout le mérite c'y dessus expliqué et dont ils sont véritablement propriétaires.

Ils tiennent pour la pluspart à la Cour par des femmes de chambre qu'ils ont épousées; la Souveraine est bonne, leur croit des talents et les soutient par de gros appointements qu'il faudroit leur donner mais à condition qu'ils ne se mêleront jamais d'aucune affaire et n'entreroient à aucun Conseil.

La meilleure preuve de leurs talents c'est qu'il se trouve, à ce que l'on prétend de ces Ms. qui jouissent de ces places de conseillers de commerce avec décret de l'Impératrice ; et dans leurs décrets il y est inséré non des éloges sur leur capacité, mais qu'ils jouissent de ce titre en considération du mariage qu'ils ont contracté avec une telle femme de chambre de la Cour.

Voilà leur mérite et ce qui leur vaut la place de Conseiller de commerce; on doit en tirer la conséquence de la manière dont tout peut être mené.

Si la France par vuë de l'intérêt considérable qu'elle trouveroit dans un traité de commerce avec l'Impératrice et de la destruction totale des Anglois qui en résulteroit incontestablement; si l'Impératrice, par vuë de pareil intérêt qui ne seroit pas moins sérieux et moins étendu pour elle, trouvoit dans ce tems de guerre, car ce sont précisément ceux-là qu'il faut saisir, et qui seront à coup sûr les plus propices, toute convenance à se lier par un commerce sur lequel l'exclusif vis à vis des autres nations vaudroit bien la conquête de provinces, et leur remettroit entre les mains la prépondérance sur l'Europe entière, exclusif facile à acquérir par une intelligence bien cimentée et conduite par les mêmes principes d'intérêts et d'administration.

Il seroit de l'utilité des deux Cours, de voir comme vice Président du commerce à Vienne M. le Comte d'Hamilton, Président de Trieste<sup>102</sup>; son mérite

<sup>102</sup>Le comte Niclas Hamilton fut Président de l'Intendance de Trieste de 1750 à 1763 et en cette qualité avait en charge l'administration civile et militaire du Littoral. En 1763, il fut nommé *Landrichter* de Moravie. Voir: Eva FABER, *Litorale Austriaco. Das österreichische und kroatische Küstenland, 1700-1780*. – Trondheim-Graz, 1995.



emporte tout éloge, c'est le fruit de son expérience, et ce n'est qu'en pareille place qu'il pourroit être écouté relativement au bien commun.

Il est à présumer que M. le Comte de Chotek se prêteroit d'autant plus volontiers aux insinuations qu'il seroit à propos en pareil cas de lui faire parvenir que le Président de la Vergne est témoin de l'estime la plus parfaite que ce Ministre a pour M. le Comte d'Hamilton; ce dernier est trop éloigné pour se faire entendre dans les moments pour les deux Cours.

S'il s'agissoit de travailler sérieusement à des propositions sur un traité de commerce, les différens prix en tout genre et en tout lieu des Etats de l'Impératrice, sur toute espèce de marchandises qui se vendent dans ses païs, soit comme productions de ses Etats, soit comme venantes de l'Étranger seroient d'un grand secours; ils sont entre les mains du Président de la Vergne qui est prêt à les remettre sur le champ.

En pareille circonstance l'objet de la monnoye meriteroit encore quelque attention ; il n'envoye point les observations qu'il a faites à cet égard, pour ne point charger de trop de détail le présent Mémoire, il doit seulement observer que s'il ne se fait point quelque arrangement de commerce entre la Cour de France et celle de Vienne pendant le tems de guerre, il n'y a pas lieu d'espérer en tems de paix de pouvoir déterminer à Vienne les principales têtes du commerce de l'Impératrice à songer au bien de leur souveraine ; et tel avantage qu'ils reconnoissent, le peu d'intelligence qu'ils ont dans les affaires et la méfiance dont ils se prévaudront relativement aux plus grands profits qu'ils supposeront que la France en retirera, leur feront imaginer des difficultés d'une longueur inouïe, dont il seroit malheureux pour les deux Cours que le fruit fut le dégout respectif.

## 5

Dans les années 1760, l'intérêt européen pour les mines de Basse-Hongrie s'accrut pour un faisceau de raisons. La production ne faiblissait pas, au contraire, le revenu net de l'exploitation de ces mines passait d'une moyenne annuelle de 250.000 florins dans les années 1730 à une moyenne annuelle de 500.000 florins dans les années 1770-1780<sup>103</sup>. Les innovations techniques, comme les machines de Hell décrites dans le document ci-dessous, ou le procédé d'extraction des métaux précieux des minerais par le mercure, inventé par Ignace Born (1742-1791)<sup>104</sup>, suscitaient la curiosité des milieux professionnels. Trois élèves de l'École royale des Mines reçurent, en 1784, l'autorisation de visiter les mines de Schemnitz. Enfin, l'École des Mines de Schemnitz, élevée au rang d'Académie en 1770, fut, avec l'École de Freiberg, la pionnière de l'enseignement supérieur minier. Christophe Traugott Delius (1728-1779), professeur à Schemnitz, publia en 1773, à l'intention de l'Académie, son *Anleitung zu der Bergbaukunst nach ihrer Theorie und Ausübung, nebst einer Abhandlung von der Grundsätzen der Berg-Kammerwissenschaft*. L'ambassade envoya au Ministère la traduction du sommaire du manuel et celle de l'annexe, intitulée *Traité des principes de la connaissance des mines et des finances qui en dépendent*.

## Des mines de la Basse Hongrie.

(Fragment d'un rapport, vers 1772-1773)<sup>105</sup>

Les mines de la Basse Hongrie<sup>106</sup> sont situées dans des montagnes qui sont des rameaux des Monts Krapacs. {En marge : On prétend qu'il y a de très riches mines

<sup>103</sup> [Histoire de Hongrie] 1686-1790, vol. 2, p. 996-100 par Gusztáv HECKENAST.

<sup>104</sup> L'ambassade de Vienne envoya à Versailles, immédiatement après la parution, la première édition allemande de l'ouvrage de Born (A.E. Paris, C.P. Autriche 351, f° 185, dépêche du 9 juin 1786).

<sup>105</sup> S.H.D.-A.T., Mémoires et Reconnaissances, 1794. (Papiers Guibert).

<sup>106</sup> La région minière dite de la Basse-Hongrie est située dans la vallée du Garam (Gran :Hron)

d'or dans tous les Monts Krapacs et sur tout dans ceux qui sont dans la nouvelle Pologne autrichienne}. Elles sont partagées en sept districts, connus sous le nom des sept villes des montagnes. Tous ceux qui y sont occupés au travail des mines ou des métaux sont sous la juridiction d'un comte supreme qui préside la chambre {barré: supreme des mines}.<sup>107</sup> Ce tribunal est chargé de l'administration des mines, et il juge les affaires civiles et criminelles de ceux qui y sont employés. Il ne relève que de la Chambre des mines à Vienne. {barré: Quoique en Hongrie } il n'y a que des Allemands qui aient des places dans toutes les mines qui font partie du domaine du souverain. Le tribunal supreme est composé d'un comte, d'un vice-comte et de six conseillers, dont deux doivent être nobles. Les appointements du comte sont de 6000 fl, du vice-comte 3000, de 4 conseillers 1500 fl, et de 2 seulement 600. Ils ont en outre des fournitures considérables en fourage, bois et denrées. Il y a deux places d'étudiants avec 300 fl d'appointements et qui sont remplis par de jeunes gentilshommes qui se destinent à la minéralogie. L'acquit de ces connoissances leur est facilité par des cours de mathématiques, de mécanique et de chimie payés par la cour, et où ceux qui y veulent être un jour employés doivent étudier pendant trois ans.

On évalue à 12 mille {barré: hommes} le nombre des personnes occupées aux mines de la Basse Hongrie, dont trois cents avec commissions. Les frais d'exploitation et de régie montent à près de 4 millions de livres, et le produit de tous les métaux n'excede gueres la somme de 5 millions. Toutes les mines des Etats héréditaires sont estimées valoir annuellement 30 millions et faire vivre cent mille âmes.

Celles de la Basse Hongrie donnent de l'or, de l'argent, du cuivre, du plomb mais en petite quantité, et du fer. On évalue la masse totale de l'or à mille marc, l'argent à 52.000, le cuivre à 20.000 quintaux, le plomb à 15.000 quintaux.

en Slovaquie. Elle comprenait les sept villes royales libres minières suivantes: Selmechánya (Banská Štiavnica, Schemnitz), Körmöcbánya (Kremnica, Kremnitz), Besztercebánya (Banská Bystrica, Neusohl), Bakabánya (Pukanec, Pukantz), Bélabánya (Düllen, Banská Belá), Újbánya (Nová Baňa, Königsberg) et Libetbánya (L'ubietová, Libethen). Le district minier dit de la Haute Hongrie comprenant sept villes se trouve également sur le territoire de la Slovaquie, au Nord-Est du district de la Basse-Hongrie. Les mines de la Basse-Hongrie avaient, depuis toujours, une certaine réputation en Europe. Montesquieu visita Besztercebánya et Újbánya en 1728, et en rendit compte dans ses *Notes de voyage*.

<sup>107</sup> Entre accolades: mots rayés dans le texte.

Presque toutes les mines appartiennent au souverain; il y a cependant des particuliers qui en ont aussi quelques unes, mais ils sont obligés de livrer leurs métaux après la fonte, l'or à 74 ducats le marc, l'argent à 19 1/2, le cuivre à 57 fl le quintal, le plomb à 20 fl le quintal avant qu'on en ait retiré l'argent et à 12 après la séparation. Ce même or monnoyé vaut 80 ducats le marc, et l'argent 24 fl. Ce benefice est l'impôt du souverain sur les mines, et la moindre soustraction qu'on feroit de ses métaux seroit punie par la confiscation de la mine.

La paye des simples manœuvres est très modique, et la plus forte n'excède pas six gros, la plus grande partie est entre 2 et 4 gros, ou 6 à 11 sols de notre monnoye. Les femmes, les enfants et les vieillards ont l'avantage de pouvoir y travailler.

On frappe à Cremnitz tout l'or et l'argent qui se tire des 7 villes. Les espèces qui en sortent passent annuellement 4.000.000 de livres. L'alliage est dans la proportion suivante:

les ducats.	1/24
l'argent pur dans les écus de deux, d'un et d'un demi florin n' a sur	
16 parties de pur que	13 <sup>1/3</sup>
dans les pièces de 20 et de 10	9 <sup>1/2</sup>
dans celles de 17 et de 7	8 <sup>1/2</sup>
enfin dans les gros	4 <sup>1/2</sup>

Dans chaque ville il y a un tribunal qui juge en première instance les affaires civiles et criminelles, et veille sur la police ; et l'appel en resort au tribunal supreme des mines.

Les chemins qui communiquent entre toutes ces villes sont très beaux ; ils ont été faits et sont entretenus aux dépends de la cour.

Les mines les plus considérables sont à Schemnitz, Cremnitz et Neuhsol.

#### *Schemnitz*

est situé à la teste d'un valon est dans un endroit fort élevé ce qui y rend les eaux et les bois difficiles à y amener. Les galeries sont très profondes et peuvent s'étendre à 2 lieues en tous sens. Il y en a une qui a 8000 toises (de longueur). Elle a été percée à 140 toises de profondeur, et sert à porter à travers la montagne dans la plaine toutes les eaux qui sont dans les galeries supérieures. Celles qui sont au dessous de la grande galerie y sont élevées par des

pompes que l'eau qu'on introduit de l'ouverture la plus élevée des mines fait mouvoir par sa pesanteur et sa chute accélérée.

Les mines de Schemnitz donnent de l'argent et du plomb ; il se trouve quelque peu d'or dans ces deux métaux. Le quintal du minerai d'argent doit contenir au moins 6 lottes ou 3 onces d'argent pour valoir la peine d'être fondu. Si ce métal ne s'y trouve pas dans cette quantité, on lave le minerai jusqu'à ce qu'il soit assés riche pour être fondu, et on a poussé l'art des lavages au point qu'on réduit 30 quintaux à un seul, et on estime que la peine est payé si les 3 onces d'argent s'y trouvent à la fonte. Le minerai du plomb contient communement 60 livres de métal au quintal et ce quintal renferme 3 onces d'argent et 36 deniers d'or. On fait par semaine 300 quintaux de plomb, mais il est tout employé et il ne suffit même pas aux (différentes) opérations des fontes. Le quintal d'argent peut contenir 3 onces ou 1/533 ème d'or.

On évalue à 5000 les personnes employés aux mines de Schemnitz. Celles qui sont à la journée doivent travailler 12 h sur les 24. Ceux qui ouvrent la mine ont tant par pieds d'excavation. Le prix en est depuis 2 jusqu' à 6 florins suivant la dureté de la pierre. La galerie doit avoir une toise de hauteur et une de largeur. 5 personnes ne creusent dans leur semaine guerres plus de 3 pieds, pendant 15 jours quand le pied est à 6 florins.

C'est à Schemnitz que siège le tribunal supreme ; les écoles d'instruction, le cabinet des machines sont aussi dans cette ville.

Le tribunal supreme siège à Schemnitz. Les écoles publiques de chymie, matématique, mécanique et minéralogie y sont aussi. Il y a de fort beaux cabinets de machines. M. Hel qui est directeur des machines a inventé la fameuse pompe à air<sup>108</sup>.

<sup>108</sup> Il s'agit sans doute de Joseph Charles Hell (1713-1789). Son père, Mathieu Cornel Hell, avait été avant lui directeur des machines à Selmec. J.C. Hell inventa et construisit sa machine à colonne d'eau en 1749, celle à air comprimé en 1753. On sait qu'en 1768 il construisit encore des machines, mais son activité ultérieure est inconnue. Or, si ce mémoire parle bien de lui, et non d'un de ses fils, nous sommes en présence de la dernière en date des données concernant cet éminent mécanicien. L'expression « nouvelle Pologne autrichienne » permet de supposer que le mémoire fut rédigé en 1772 ou en 1773. À cette époque Hell avait 59 ou 60 ans. Vraisemblablement il exerçait encore son activité auprès des mines. Notons encore que la machine de Hell était la première dans l'histoire de la technique européenne à utiliser l'air comprimé. Voir Jenő FALLER, [*Les pionniers de la mécanisation des mines en Hongrie au XVIIIème siècle*], Budapest, 1953, 100 p. ill. (En hongrois).

Les opérations qui se font à Schemnitz pour l'argent sont l'excavation du minéral, la séparation des morceaux riches qu'on envoie à Cremnitz pour être fondus, le broyement des moins riches sous les pilons, les divers lavages qu'on fait de la terre qui en sort, et la collection qu'on fait du résidu le plus riche qui contient au moins 3 onces au quintal et qu'on envoie alors à Cremnitz pour être jeté dans les fourneaux.

Le plomb après la séparation du minerai se traite(?) à un feu modéré, et se jette ensuite dans le fourneau, d'où il s'écoule dans le creuset ; on ne fond que ce métal à Schemnitz à cause de la rareté du bois ; et les autres opérations qu'il a à subir se font à Cremnitz ou à Neushol. Le minerai du plomb contient beaucoup de zinc.

#### *Cremnitz*

est au fond d'un valon ; il est dominé par de hautes montagnes d'où découle une grande quantité d'eau qui sert à faire mouvoir tous les artifices nécessaires pour l'opération des mines. Celles de Schemnitz (*sic, au lieu de Cremnitz*) contiennent de l'or et de l'argent. Le premier métal est toujours mêlé dans le second. Ces mines sont plus riches que celles de Schemnitz, mais moins abondantes. Il y a une galerie ou canal émissaire comme à Schemnitz. Mais les eaux qui sont dans les galeries inférieures sont élevées par 4 pompes efoulantes énormes qui sont mues par 2 roues de 6 toises de diamètre. Les opérations de Cremnitz sont l'extraction du minéral, le cassement et la séparation des parties riches et peu riches.

1° - le broyement des parties peu riches, le premier lavage en sortant de dessous les pilons, le second lavage du résidu du premier, la collection du sable d'or qui s'arrête sur les linges à la teste des écouloirs, le lavage de ce sable, et l'extraction que l'on fait de l'or qui y est mêlé par le moyen du vif argent qui se l'amalgame et qu'on fait ensuite évaporer.

2° - pour les parties riches et le sable qui reste après les deux lavages les opérations sont le grillage, la première et la seconde fonte, la purification de l'argent dans la fournaise, l'effusion de ce métal dans l'eau, son immersion dans l'eau forte pour le séparer de l'or, la collection de la poudre d'or qui est au fond du bocal, l'évaporation de l'eau forte, et la fonte de la poudre d'argent qui reste après l'évaporation.

L'eau forte résulte d'un mélange égal de nitre et de vitriol. 20 livres donnent 6 livres d'eau forte. On la fait dans de grandes cornues bien lutées et enduites de terre grasse. Elles doivent rester 24 heures sur un feu modéré.

La séparation du plomb et de l'argent se fait dans un creuset de 10 pieds de diamètre composé de cendre et de sels bien batus. On met dedans 3 à 4 cent quintaux de plomb. Le creuset se recouvre jusqu'à un demi pied par un couvercle enduit de terre glaise pour rabattre les flammes, que 2 énormes soufflets poussent de 2 fourneaux sur le métal. Le plomb se fond, la litarge s'écoule en écume au dessus du creuset, le plomb en pénètre les pores et l'argent reste au fond. On compte que 3 à 4 cent quintaux de plomb contiennent 3 à 4 cent marcs d'argent.

La monnoye est considerable, mais les opérations n'ont rien de particulier.

### *Neuhsol*

est dans le fond d'une vallée ou passe le Gran<sup>109</sup>. On s'est servi de ses eaux pour faire une espèce de canal de plus de quatre lieues dans le quel on jette le bois nécessaire pour la fonte des mines et que le courant seul de l'eau porte jusque dans la ville et par le moyen de différentes écluses jusqu'au pied de chaque fonderie.

Les mines sont dans les montagnes à 4 lieues de Neuhsol ; il y a 36 fourneaux dans cette ville et son district. On y fond une partie de l'argent qu'on tire de Schemnitz et qu'on y envoie malgré la distance de 12 heures à cause de la grande quantité de bois qui y abonde .

Les opérations pour le cuivre sont les mesmes que celles qu'on fait éprouver à l'argent. Il y en a une très ingénieuse pour séparer ce dernier métal qui se trouve meslé quelque fois avec le premier. Après la première fonte on en jette le métal qui en est sorti dans un autre fourneau avec un mélange égal de litarge : le feu dissout le tout qui s'écoule dans le creuset. On met les pains qui en sont sortis dans des charbons ardents, qui ont une chaleur suffisante pour fondre seulement le plomb, il se liquéfie et entraine seulement les particules d'argent et le cuivre reste séparé de toutes les parties d'argent qu'il contenoit.

La terre verte de Neuhsol est très précieuse pour la teinture et d'une couleur inaltérable. Elle se forme dans les pierres que l'on a jetté anciennement des mines. L'eau en filtrant à travers, ramasse des parties de cuivre, qui meslées avec une pierre calcaire forme cette composition qui s'attache aux conduits qui porte l'eau aux différents artifices. Le souverain achette cette terre 60 florins le quintal et la vend 80. Elle peut contenir 45/100 de cuivre.

<sup>109</sup> Hron, en hongrois Garam.

Le prix des denrées est extrêmement bas dans toute cette contrée. C'est la cause pour laquelle on peut encore exploiter ces mines qui cesseront de l'être dès que l'argent sera devenu plus commun, et cette époque ne doit pas être éloignée<sup>110</sup>. Les frais en sont très coûteux tant par le nombre des personnes inutilement employées que par les dépenses superflues qu'on a faites pour l'exploitation de ces mines. Elles donnent beaucoup moins de métal qu'autrefois depuis une vingtaine d'années. On est même réduit à fondre des morceaux que les anciens avoient rejettés comme trop peu riches. Les mines ont d'ailleurs le désavantage d'être à des profondeurs énormes ; les difficultés et les frais doivent augmenter ensemble. On prétend que l'exploitation en est fort bien entendue. Ils n'ont cependant pas encore pu venir à bout de réduire leurs fontes au nombre où elles sont en Saxe, où par le mélange des métaux et des minéraux et la grandeur de fourneaux, ils donnent au minerai un degré de fusion qui épargne de grandes dépenses en bois, fourneaux, etc., et empêche la perte de beaucoup de parties métalliques. Au reste les mines de la Basse Hongrie ont l'avantage de n'être point malsaines, et ceux qui y travaillent n'éprouvent aucun accident et parviennent à une forte vieillesse.

Les machines sont fort intéressantes, celle à air surtout mérite d'être expliquée<sup>111</sup>. Elle est composée de 2 récipients égaux. Celui d'en bas **C** reçoit les eaux de la galerie **E** par le moyen du tuyau **F** qu'on ouvre et ferme à volonté avec le robinet **I**. Le récipient **C** communique avec le récipient **B** par le tuyau **Q**. Le récipient **B** est au niveau de la galerie ou canal émissaire **P**, à la hauteur duquel il faut faire monter les eaux qui sont dans le récipient **C**. Au récipient **B** est adapté le tuyau **A** par où descendent du haut de la mine les eaux qui font jouer la machine. Au tuyau **A** est adapté le robinet **G** qui ouvre et ferme le passage des eaux à volonté. Il y a aussi 2 tuyaux **L** et **U** qui servent à donner de l'air et à évacuer le récipient **B**. Le tuyau de communication **Q** a aussi 2 robinets **H** et **K** qui se ferment et ouvrent à volonté. Il y en a encore un **R** au récipient **C** et un **S** au tuyau **D** dont on se sert de même. Cela établi, le récipient **C** étant rempli d'eau, le récipient **B** vuide, les robinets **G**, **H**, **K**, **S** ouverts et les **L**, **U**, **F**, **R** fermés, l'eau coule par le tuyau **A** avec impétuosité dans le récipient **B**. L'air comprimé par l'air (*sic*) se condense dans la

<sup>110</sup> En fait, les mines ont continué à fonctionner tout au long du XIXe siècle.

<sup>111</sup> Le texte se réfère manifestement à des croquis qui devaient y être joints. Malheureusement, nous ne les avons pas retrouvés. L'ouvrage de Faller cité ci-dessus, donne plusieurs dessins contemporains des machines, mais ils ne correspondent pas à ceux qui sont décrits dans notre mémoire.



partie supérieure et dans le tuyau **Q**. Cet air comprimé agit par son élasticité sur l'eau renfermée dans le récipient **C**, et comme il ne peut s'échapper, il force l'eau en **C** de passer par le tuyau **D** dans le quel elle remonte jusqu'en **O** où elle dégorge dans le canal émissaire. Quand il n'y a plus d'eau dans le récipient **C**, on ferme les robinets **S** pour ne pas relaisser tomber l'eau qui est en **D** et les **K** et **H** pour tenir l'air comprimé en **Q**, et le robinet **G** pour empêcher l'eau d'entrer davantage dans la machine. On ouvre les soupapes **N** et **L** pour laisser entrer de l'air et écouler l'eau dans le récipient **B**, et les soupapes **R** et **I** pour laisser sortir l'air et entrer l'air qui est dans le récipient **C**. L'eau et l'air étant sortis et rentrés dans les 2 récipients, on rouvre et ferme les robinets comme dans le premier état de l'opération et elle se renouvelle et finit, cela vient d' être expliqué.

P.S.

On peut simplifier et hâter l'opération. Quand toute l'eau a été forcée de sortir du récipient **C**, il suffit de fermer les robinets **S** et **G** pour empêcher l'eau de retomber. Il faut laisser fermés les robinets **L**, **I** et **R** et ouverts les **N**, **H** et **K**. L'air comprimé en **Q** et **C** réagit sur l'eau qui est en **B** et la force de s'écouler rapidement par **M**, et quand elle est prête d'être toute écoulée on ferme les robinets **N** et **K** ; l'air se trouve déjà à moitié condensé dans le récipient **B** et le tuyau **Q**, ce qui accélère l'opération suivante de moitié. L'évacuation de l'air en **C** se fait comme je l'ai déjà dit.

*Machine à eau pour évacuer l'eau des mines de Schemnitz.*

L'eau descend par le tuyau **A** et passe dans le tube **B** ou elle rencontre le piston **C** qui, pressé par l'eau soulève, par le moyen de pièces de bois **G** et **D** les tringles **E** qui aspirent dans les pompes **F**. Dans cet état le robinet **K** est ouvert et laisse couler l'eau dans le tube **B**, et le robinet **I** est fermé et empêche l'eau qui est en **B** de sortir. Le balancier **L** qui est semblable à une auge et dans laquelle roule le boulet de fer **M** de plusieurs quintaux est en **V** et tient ouvert et fermé dans sa chute les robinets **K** et **I**. Le piston **C** étant élevé par l'eau, la tringle **S** qui est attachée à la poutre **G** s'élève en même temps. Sa traverse inférieure **T** passe dans la rainure du levier **R**, le soulève et le balancier jusqu'en **Y**. Alors le boulet perdant l'équilibre roule de **Y** en **Z** et précipite le balancier en **X** qui ouvre et ferme par sa chute les robinets **I** et **K** par le moyen des tringles

**O** et des traverses **P**. Alors, l'eau n'entre plus de **A** dans **B** et elle s'écoule de **B** par le tuyau **H** étant pressée par le poids du piston et des pompes. La tringle **S** descend en même temps que le piston **C** et sa traverse **T** rencontrant en **X** la tringle **R**, elle force le balancier **L** à descendre en **Y** et le boulet roule alors de **Z** en **Y** et par son poids fait culbuter le balancier en **V** et par ce mouvement les leviers **Q** tirés et pressés par les traverses **P** de tringles **O** ferment et ouvrent les robinets **I** et **K** et l'opération recommence. Le robinet **I** sert à empêcher l'eau de couler davantage dans le tube **B** et suspend le mouvement qui recommence quand on l'ouvre et qu'on laisse couler l'eau.



Le Palatin Archiduc Joseph

6.

**Notes sur le Banat, l'Esclavonie  
et la Hongrie.<sup>112</sup>**

(Avant 1778)

*Du Bannas.*

Le Bannas peut avoir 60 lieux de long sur 40 de large. Les deux tiers sont en plaines extrêmement marécageux, le reste est en montagne. Tout ce pays appartient en propre à l'Impératrice qui en a vendu ou amoitié différentes parties mais elle en a conservé jusqu'à présent toutes les seigneuries et jouit à ce titre de toutes les dixmes et des corvées proportionnées au terrain que chacun possède. Personne n'est exempt de ces charges ; les nobles mêmes sont soumis à ces charges ; au reste il est question maintenant de partager le Bannat en plusieurs seigneuries et de les vendre au plus offrant, et l'on compte que les revenus du souverain en augmenteroient infiniment par le soin qu'ils prendroient à faire défricher les terres auxquelles comme en Bohême et en Autriche on feroit paier des fortes impositions. Elles peuvent l'être d'autant plus que ce pays est d'une fertilité étonnante, toutes les

<sup>112</sup> S.H.D. - A.T., Mémoires et Reconnaissances, 1794. (Papiers Guibert).

Les notes reproduites ici constituent deux pièces distinctes. La première, ayant le numéro 21 est uniquement consacrée au Banat de Temesvar. La seconde, portant le numéro 22 se compose de trois parties: Banat, Esclavonie et Hongrie «en-deça du Danube» (ce terme n'est d'ailleurs pas correct, car il s'agit de la région voisine du Danube sur les deux rives).

La partie relative au Banat de la pièce n° 22 est, en substance, identique au texte de la pièce n° 21. Elle comporte cependant quelques passages qui la complètent ou qui s'en écartent. Nous les avons intégrés au texte en les mettant entre accolades. Il nous a été possible ainsi de ne reproduire de la pièce n° 22 que les parties consacrées à l'Esclavonie et à la Hongrie.

denrées y sont d'un tiers meilleur marché qu'en Sclavonie, il y a même des productions précieuses {les meuriers et les vers à soye y sont assés reussis} telles que la soye et on l'a fabriquée pendant plusieurs années à Temesvar avec beaucoup de succès ; mais cette manufacture est considérablement déchuë depuis la mort du dernier président de commerce. On en attribue la principale cause à l'enlèvement qu'a fait la Cour d'un fond considérable qui étoit à Temesvar et qui servoit aux ouvriers pour faire les avances nécessaires pour leur commerce et qui sont réduits depuis ce tems là à vivre au jour de la journée.

Le produit de ces manufactures sont des taffetas, des satins, des brocars et même des étoffes tramées d'or. Au reste les grandes richesses du Bannas sont les mines. Il y en a six de cuivre et une de fer, la dernière est exploitée pour le compte du souverain, les six autres le sont pour celui des particuliers, chacune sont divisées en 132 actions et on contribue pour les frais qu'elles entraînent à proportion du nombre qu'on en a; dès que les frais en ont été remboursés et que le produit les surpasse, le souverain a 2 pour cent, et on est encore obligé de lui fournir tout le cuivre qu'on retire à 32 fl le quintal que l'on revend 50 aux Turcs à 30 lieues de là. Il y a des inspecteurs dans chaque mine qui veillent à ce que rendent les minières et les fourneaux pour qu'on ne fraude pas le souverain. Néanmoins les particuliers gagnent encore beaucoup, nous en avons vu un auquel 66 actions rendoient 30 à 40.000 florins par an. {En suputant d'après le profit de différents particuliers intéressés dans toutes ces mines, on peut conclure qu'elles rendent tout frais fais six cent mille florins par an dont deux cent quarante mille pour l'Impératrice. Les ouvriers qui y travaillent ne sont point exposés aux maladies qui sont souvent communes à leur état. Ces mines n'ont point d'exhalaisons pernicieuses.} Le nombre des ouvriers qui travaillent dans ces mines est très considérable, elles ont de plus l'avantage d'être point mortelles. Temeswar est la capitale du Bannat et le siège de tous les conseils et de tous les tribunaux. Toutes les affaires politiques, de finances, civiles et criminelles ne sont soumises qu'aux loix du souverain qui y est absolu sans aucune restriction. On dit que Temesvar est une place très forte, mais sa situation au milieu des marais la rend malsaine, sur tout en été, et y occasionne beaucoup de fièvres qui désolent toute la plaine du Bannas. {Elles ne sont pas cependant à beaucoup près aussi mortelles qu'on le publie.} On a déjà commencé à saigner plusieurs de ces marais avec succes,

mais jusqu'à ce qu'on ait des forests, on est obligé d'en conserver une partie en faveur des roseaux qu'ils produisent et qui sont la seule ressource des habitants pour se chauffer et faire la cuisine. Le Bannat est presque tout peuplé d'étrangers, et on les y reçoit tous avec empressement, surtout les Allemands qu'on établit sur les bords du Danube où l'on forme actuellement une frontière composée d'un régiment d'infanterie et d'un de hussards.

L'Impératrice donne à chacun en arrivant une habitation, 4 chevaux, les charues et ustenciles de l'agriculture et du ménage nécessaires avec une certaine quantité de bétail et du terrain pour le cultiver. On compte que chaque famille établie revient à 400 florins et jusqu'à ce qu'ils le soient on leur donne par jour 6 creutzer pour les personnes faites et 3 pour les enfants. Mais ceux qui sont chargés de ce soin ne s'en acquittent pas avec toute la fidélité requise et ces nouveaux colons se plaignent qu'on a pas observés à beaucoup près les promesses qu'on leur avoit faites. Néanmoins ils ne peuvent pas quitter leur nouvelle patrie sous peine de mort. Ils sont enrégimentés, disciplinés, exercés comme les Sclavons. Ils paient de plus qu'eux annuellement 4 florins par tête pour leurs armes, et tant par pièce de bétail qu'ils ont au delà du nombre de bétail qu'on leur a accordé. Le Bannas a de belles prairies, d'excellens pâturages, des vignobles excellens, des bains et des herbes salutaires dans les montagnes, un climat très doux et tempéré, des rivières très poissonneuses qui l'entourent de toute part, et il me paroist qu'il ne lui manque pour un commerce très avantageux que des débouchés et une meilleure administration. Mais on a voulu trop se hater de jouir, et comme ce pays paioit avec facilité ses impositions, on a voulu les augmenter. Le cultivateur, désespéré de voir qu'il ne travailloit plus pour lui, n'a plus cultivé que ce qui lui étoit absolument nécessaire et l'a consommé à mesure, de sorte que depuis quelques années, on est réduit envers eux à des exécutions militaires, et elles ont produit un nouveau mal en ce qu'elles ont obligés plusieurs personnes à vivre du métier de voleur dont le nombre s'est tellement accru qu'ils infestent le pays et malgré les poursuites que l'on fait, n'empêche pas de mettre un grand obstacle au commerce qui n'y est déjà que trop gêné par les énormes droits d'exportation auxquels sont soumis même les denrées du pays. Les chevaux n'en sont pas exempts, mais ils sont assés modérés à leur égard puisque moiennant vingt ducats on peut avoir une jolie paire de sauvage. Pourtant le pays rend infiniment moins qu'avant l'augmentation des nouvelles imposi-

tions. Elle rendoit alors un million de florins. Il y a en quartier dans tout le Bannas 3 régiments de cavalerie et un d'infanterie qui est dans les places.

{Le Bannas a tous les avantages que peuvent donner un sol fertile et un climat tempéré ; il ne lui manque pour un commerce très utile que des débouchés et une meilleure administration et des impôts levés plus équitablement. L'augmentation qu'on en a faite et la mauvaise perception qu'on a établie, en ont fait tomber les revenus malgré les exécutions militaires au dessous ce qu'ils rendoient cy devant. Cette contrainte a donné naissance à plusieurs bandes de voleurs qui malgré les poursuites que l'on fait infestent le pays et genent le commerce qui y est déjà bien restreint par les énormes droits d'exportations auxquels sont même soumises les productions du pays. Le Bannas peut rendre 11 à 12 cent mille florins. Les laines du Bannas sont estimées et pourroient devenir meilleures avec un peu de soin. Les chevaux sauvages, y sont à si bon marché qu'on peut les choisir dans les harras à cent sous la pièce. Il n'y a dans tout le Bannat que trois regiments de cavalerie et un d'infanterie. Les recrues s'y font comme en Boheme et les Etats héréditaires de la Maison d'Autriche en Allemagne.}

*De l'Esclavonie.*

L'Esclavonie peut être considérée comme une vaste plaine élevée au dessus des rivières qui l'entourent. Le froid de l'hivers et les chaleurs de l'été y sont excessives; ces dernières occasionnent des fluxions de poitrine et des fièvres dangereuses à cause du froid glaçant de la nuit qui succède subitement à la chaleur du jour. Les ruisseaux sont rares dans l'intérieur du pays ; cette disette d'eau oblige les habitans de s'établir sur les bords des grandes rivières. Tout le sol de ce Roiaume est partout très fertile.

La nombre des habitans ne répons pas à la bonté de la terre, les villages sont éloignés de quatre et cinq lieues. Toutes les nations y sont cependant admises indifféremment. Les raziens, les valacs, les croates, les bohemiens, les hongrois, les allemands, sont agriculteurs, les juifs et les grecs vivent du commerce. La diversité qui règne dans la langue de ces différentes nations se fait aussi remarquer dans leurs habillemens. Ceux des paisans sont très misérables, et ne consistent qu'en des tuniques de peaux de moutons et de sandales de cuir qu'ils préparent eux mêmes. Leurs batimens ressemblent à leurs vêtemens, et

un homme avec les instrumens nécessaires peut se construire dans moins de quinze [jours] une maison telles qu'on les voit dans ce pays. L'usage des greniers, des caves et basses cours est totalement inconnu. Les fourages et les grains sont exposés en monceau aux injures de l'air ou enfouis dans des trous que l'on creuse sous terre. Les nouveaux batimens que le souverain a fait construire de loing en loing pour leur servir de modèle n'a put les déterminer à abandonner leur ancienne routine. Tous les peuples de ce pays sont forts, vigoureux et endurcis à la fatigue. La taille commune y est de 5 pieds 5 à 6 pouces. Le peu de besoin qu'ont tous ces peuples et la difficulté qu'ils ont à se défaire de leurs superflus fait qu'ils ne cultivent que ce qui est nécessaire pour sa subsistance. Cette nation avec un air sauvage est belliqueuse, douce et honnête lorsqu'on n'emploie pas la contrainte avec elle.

Toutes les religions y ont leur libre exercice. La dominante est la grecque et trois quarts de la nation la suit avec le plus grand zèle. Les prélatures du clergé grec sont à la nomination du souverain qui en a fixé le nombre. Le gouvernement s'applique avec succès à les sortir de l'ignorance. Les évêques de cette communion ne possèdent point de terres et sont retenus dans la dépendance par les pensions que leur fait le gouvernement qui sembleroit craindre qu'il ne soufflat le fanatisme parmi une nation dont le zèle pour l'identité de sa croiance a fait sortir dix huit mille âmes, qui sont émigrés en Russie sous le seul règne de l'Impératrice Elisabeth.

Le sol est propre pour produire toutes sortes de grains, mais ils y sont à si bas prix dans les années communes et les habitans s'entendent si mal à les recueillir et à les conserver qu'une grande partie des champs restent en friche faute d'un débit avantageux de leurs productions. Les bois, les fruits y sont rares, les vins médiocres, les meuriers ne commencent qu'à naître ; ils réussissent parfaitement et promettent des grands avantages pour l'avenir. La richesse actuelle sont les pâturages qui servent à nourrir les chevaux et le bétail qui en est la plus précieuse production. Ce dernier néanmoins ne produit pas d'aussi grands avantages qu'on devroit naturellement en attendre, à cause du peu de soin que l'on prend pour la multiplication et pour le garantir des rigueurs de la saison et de l'intempérie de l'air auquel il est exposé toute l'année. Les laines se ressentent notemment du peu de soin que l'on prend des bergeries. Ce pays a partagé cy-devant avec la Hongrie un commerce avantageux de bœufs que l'on envoyoit en Lombardie au nombre de vingt cinq milles



par an, et qui est tombé à cause des droits de sortie dont on l'a surchargé. Les chevaux sont en grande quantité mais petits et d'une vilaine figure, ils sont néanmoins nerveux et légers. Il n'est pas douteux, si on établissoit des harras qu'on n'en put tirer des chevaux de prix, mais ces établissements ne pourront pas avoir lieu tant que les paysans n'auront pas plus de moiens et que les seigneurs seront absents de leurs terres. Au reste, le plus grand obstacle aux productions est la paresse des habitans que l'on ne peut vaincre qu'à force d'argent, et qui se communique aux nouveaux colons qui viennent s'établir, à moins d'en faire des colonies séparées. Un simple manœuvre coute jusqu'à 16 sols par jour et il ne fait pas la moitié de l'ouvrage d'un allemand ou françois et encore ne veut il travailler que d'après ses idées.

5° Le commerce se ressent des mêmes inconvéniens. Il n'y a de manufactures qu'à Possega ; les étoffes de soye qu'on y fabrique sont très médiocres et fort chères à cause des premières matières qui coutent 22 fl la livre. Les peaux et les cuirs sont un objet considérable et qui se débite dans toute l'Allemagne. Semlin est l'entrepôt des marchandises qui se répandent de Turquie dans l'occident de l'Europe. Les marchandises de Turquie sont les cotons et les laines en natures, teintes, effilées, des cuirs des moroquains, des étoffes de soye unie, satinée à fleurs et tramées d'or et d'argent, des huiles, des vins, des bois de chauffage et de construction, des étoffes de coton grossières, quelques chevaux, plus de cent milles porcs à quinze et seize francs la pièce, des couleurs, des drogues médicinales, et quelques épisceries et pelleteries mais en petit nombre. La Hongrie donne en échange des métaux, de la quincaillerie et quelques draps, mais ils y sont peu estimés et l'on préfère ceux de Languedoc dont la légèreté, le bas prix et la vivacité des couleurs sont bien supérieures. Il a passé jusqu'en 1770 annuellement en Turquie deux millions d'écus à la reine, on gagnoit 14 pour cent et autant par les retours en or; mais un droit de sortie de 8 pour cent qu'on a mis sur chaque écu en a fait tomber l'exportation à cent soixante mille par an, et comme on a prohibé en même temps tous ceux de convention de l'Empire qui font le même profit en Turquie, ils se sont fraiés une nouvelle route pour ce pays par Marseilles et les autres ports de mer. Les sujets des deux Empires qui commercent dans les Etats respectives ne paient que le cinq pour cent des marchandises qu'ils font entrer. Une des fautes du Conseil d'Autriche a été de faire paier aux sujets Autrichiens jusqu'à 30 et 50 pour cent du prix des marchandises qu'ils font venir de Turquie

tandis que les sujets du Grand Seigneur ne paient que le cinq pour cent. Aussi ce commerce est il tout entier entre les mains des derniers. Quoiqu'il soit encore gêné par des droits de péages, de transites, de chaussées, etc. la Suisse ne laisse pas de tirer par cette voie annuellement plus de 6000 quintaux de coton. On peut juger par cet exemple, quel avantage produiroit ce commerce avec des principes de finances plus modérés. Un des grands obstacles au débit des denrées sont les chemins d'Esclavonie et d'Hongrie qui sont indispensablement mauvais par le défaut de pierre et de gravier. Les canaux qu'on a projetés en Esclavonie ne sont pas encore commencés et il seroit difficile à faire dans un pays où il n'y a pas 60 hommes par lieux carrés ; le seul débouché raisonnable seroit aligner un chemin par Cralstatt et Fiomée. La sécheresse qui dure six mois de l'année dans ces contrées laisse les chemins praticables et on pourroit en profiter pour exporter par le Golfe Adriatique toutes les productions de l'Esclavonie, de la Basse-Hongrie, du Bannat et d'une partie de la Transilvanie où toutes les richesses sont stagnantes ; mais il faudroit en même tems changer le génie de la nation, lui faire sentir les avantages du luxe en l'accoutumant aux commodités de la vie et de la tourner par là insensiblement au commerce.

6° L'Esclavonie ayant été incorporée dans la Hongrie en 1096, le gouvernement y est le même et la noblesse y jouit des mêmes prérogatives qui sont trop connus pour les détailler.

7° L'Etat militaire est composé des régiments de province des villes militaires et des troupes en garnison ou en quartier. Tous les habitans de la frontière qui confine la Turquie sur une largeur de trois à quatre lieux composent les régiments de province. Cette étendue de pays est divisée en trois parties dont chacune fournit un régiment d'infanterie et le tiers d'un de houssards. Tous les hommes en état de porter les armes de 15 jusqu' à 60 ans y sont enrégimentés, et chaque régiment est divisé en trois corps égaux, armés, disciplinés et exercés également. En tems de guerre, un de ces corps doit toujours être à l'armée. Un autre se tient prêt à le relever l'année suivante et avec le troisième cultive les terres et fait valoir le bien des absens. A la fin de chaque campagne ces corps retournent chez eux. Ces régiments sont très nombreux, les soldats et houssards sont obligés de se fournir d'habits, de chevaux et d'équipages, le souverain ne leur fournit que les armes. Ils n'ont de paie que quand ils sortent de chez eux, ce qui n'a pas lieu tant qu'ils ne quittent pas la fron-

tière, lors même qu'ils font le service. En récompense, ils sont exempts de toute imposition. Les houssards sont tirés d'entre les habitans les plus aisés et les mieux faits de la frontière, ils sont obligés d'entretenir en tout tems un cheval destiné uniquement au service et qui doit être agréé par l'inspecteur. Les officiers de ces régiments sont généralement tirés du corps même, et sont payés en tout tems par le souverain. Ils sont répandus sur toute l'étendue de la frontière, l'état major réside à peu près au centre de chaque division. Le colonel préside le conseil de guerre où se juge en dernier ressort les affaires civiles et criminelles de la frontière militaire qui jouit dans son territoire de tous les droits seigneuriaux. On exerce ces troupes tous les dimanches et fêtes, et on les réunit de tems à autre pour les manœuvrer ensemble. On en a vu des régiments entiers au camp de Peste en 1771 où ils ont manœuvrés avec toute la précision des régiments les mieux exercés. Les trois régiments d'infanterie portent les noms des villes Peterwardein, Brode et Gradisca. Toutes les nations et religions y sont admises et tolérées. Chaque particulier a des biens en propre dans le village dont il est. L'Empereur dans son voyage d'Esclavonie et au camp de Peste s'est singulièrement attachés ces régiments provinciaux. Tous ces paisans sont regardés comme des soldats, et ne peuvent pas abandonner leur pays sans encourir la peine de désertion.

Les habitans des villes libres militaires sont aussi obligés de prendre les armes en tems de guerre, mais ils ne sont jamais tenus à sortir de leur pays. Ces villes sont au nombre de six. Semlin, qui est la principale, ne paie que cinq mille florins d'imposition pour elle et son territoire en considération du service militaire que doivent ses habitans. Ils sont enrégimentés et exercés comme ceux des frontières militaires, mais avec moins de soin. Ils n'ont jamais de paie, mais en tems de guerre ne sortent point de chez eux. Il y a peu de troupes réglées en Esclavonie. Elles se réduisent à un régiment de cuirassiers qui est en quartier par 10 et 20 hommes ; les cavaliers ont 4 kreutzer et demi et 36 onces de pain par jour, le soldat n'a que trois kreutzer. Les paysans sont obligés de fournir les rations des chevaux à 6 kreutzer, 12 # de foin et six livres d'avoine et à 2 kreutzer les 36 onces de pain, et encore y trouvent ils leurs comptes dans les bonnes années. Les divers corps ne s'assemblent qu'au mois d'aoust à Peterwardein où ils campent et manœuvrent ensemble pendant six semaines. Le régiment de Bathiani, cuirassiers de 8 à 900 hommes, qui s'y trouve en quartier depuis 9 ans a perdu 450 cavaliers par l'intempérie du cli-

mat. Toute l'infanterie est en garnison dans les places. Esseg et Peterwardein sont les deux seules fortifiées. Les ouvrages en sont très bien entendus, et on travaille encore actuellement à renforcer ceux de Peterwardein. Il y a un état major dans les deux places aussi bien que dans Brode, Gradisca et Semlin, mais il est peu nombre. Les recrues se font par enrôlement ou par levée, les engagements sont très modiques, et chaque soldat ne revient guerres plus de deux florins équipés de tout. Après leur capitulation de six ans ils obtiennent leur congé. Chaque commitas fournit une certaine quantité de soldats qui ne reçoivent point d'engagement et qui sont licenciés après leurs six ans de service. Toute l'infanterie en garnison en Esclavonie ne monte qu'à 5 bataillons.

8° Les revenus du souverain sont le produit des impositions sur les terres, les duanes, les domaines et les droits casuels. Le 1er article est peu considérable, les duanes le sont infiniment plus. Elles sont en régie qui doit être dispendieuse par le grand nombre des employés pour empêcher la contrebande qui est indispensable sur une frontière de plus de cent lieux d'étendue. Les domaines sont immenses et le souverain possède à ce titre presque l'amoitié de ce royaume, et outre les impositions qu'il perçoit comme souverain, il jouit en qualité de seigneur de tous les revenus qui sont attachés. Ces domaines sont régis par la chambre de finance d'une manière fort dispendieuse.

9° La justice se rent au nom du souverain selon les loix et coutumes du Royaume. Le conseil de guerre des frontières militaires la rent en dernier ressort. Les villes libres ont des juges qui la rendent en première instance. Leur jugement passe pour n'être pas toujours conforme à l'équité et ce dénit de justice est encore une des entraves qui gêne le commerce. On appelle cependant de leurs sentences aussi bien que de celles de juges du seigneur aux tribunaux des commitas. Les nobles y sont jugés en première instance et passent de là successivement devant les cours de justice qui sont à Peste.

*Note sur la Hongrie en deçà du Danube*<sup>113</sup>.

La partie de la Hongrie en deçà du Danube s'étend de plusieurs degrés du Nord au Midy et varie dans sa température dont la diversité se fait sentir encore plus

<sup>113</sup> La note porte sur la rive droite, dite au-delà du Danube ou Transdanubie.

dans la plaine et dans les montagnes. Ces dernières ne sont proprement que des colines qui occupent les trois quarts des treizes comitatus qui sont dans cette partie du Royaume. L'air y est beaucoup plus froid que dans les plaines surtout quand on a passé la hauteur de Bude. Le sol est très fertile dans toute l'étendue de ce pays. Sa population est beaucoup plus considérable que celle d'Esclavonie, et elle augmente tous les jours. On voit même des villages entiers de nouveaux habitants venus d'Allemagne, car on y reçoit toutes les nations et religions. Le pays en approchant de Vienne est beaucoup plus peuplé et mieux cultivé, et l'on voit peu de terres en friche jusqu'à la distance de 40 lieux de cette capitale. Cet éloignement passé, la Hongrie ressemble beaucoup à l'Esclavonie et ce n'est que là que l'on commence à avoir une agriculture plus perfectionnée et à connoître les commodités de la vie. La taille des habitants est un peu moins élevée que celle des Esclavons, mais ils sont plus vifs et plus légers. Leur haine pour les Allemands est généralement partout excessive. Ce qui est un effet d'antipathie car ils sont naturellement honnêtes et disposés à obliger les étrangers.

La religion catholique est dominante, ses évêques jouissent de revenus considérables et des plus grandes prérogatives. Les grecs ont aussi leurs évêques qui relèvent de l'archevêque de Carlovitz en Esclavonie.

Les productions de la Basse Hongrie sont des grains de toute espèce, des vins, du chanvre, des chevaux et du bétail. Les bois sont rares le long du Danube où l'on trouve de vastes marais qui produisent des roseaux qui supplée au manque des forests. Les grains sont dans une surabondance qui sert à alimenter Vienne, une partie de l'Autriche. Les vins de Bude sont très estimés, et peuvent encore beaucoup gagner par la façon de les faire. On en exporte une grande quantité en Allemagne et dans toute la Pologne. Le bétail est la plus grande richesse de ce pays, on compte qu'il en sort annuellement plus de 120 mille bœufs. Le menu bétail y est encore plus multiplié. Les chevaux font un revenu considérable pour ce pays. Ceux des paysans sont petits mais propres pour monter les troupes légères, et ne coutent gueres que moitié de ce qu'ils reviendroient en France. Les seigneurs y ont des haras considérables qui produisent de beaux et d'excellens chevaux. Le prix des grains est triplé depuis les dernières disettes<sup>114</sup>, la récolte abondante de cette année a presque

<sup>114</sup> 1770 et 1771.

rétabli les choses sur l'ancien prix. Toutes ces provinces se sont singulièrement enrichies dans ces dernières disettes, et ce gain leur a inspiré une nouvelle ardeur pour l'agriculture. Elles seroient bien plus florissantes si les paisans avoient des propriétés et travailloient pour leurs comptes, mais presque toutes les terres des seigneurs sont cultivées par corvées. Les paisans n'ont que des petites possessions qui sont chargées d'impositions, de dixmes, de cens, de corvées qui ne leurs laissent ni le tems ni la faculté de faire des avances à une terre qu'ils ne possèdent même que précairement. Les paisans libres qui ont des propriétés sont en trop petit nombre pour faire une exception. Ces pais changeroient certainement de face à l'avantage des seigneurs et des cultivateurs si les premiers vouloient affermer leurs terres à leurs vassaux; et avec un peu de soin dans les pâturages on pourroit multiplier le bétail auquel il faudroit construire des retraites pendant l'hyvers. Il n'y a d'autre commerce que celui des matières premières, on n'y fabrique que des cuirs, et quelques étoffes de drap grossier. Tout ce qui n'est pas de nécessité première se tire de l'étranger. Il n'est pas douteux que l'on n'y put établir des manufactures très avantageuses, mais comme ce royaume est encore fort dépeuplé, et qu'on le regarde comme une pépinière de soldats et le magasin de l'Autriche, les souverains ont constamment rejettés ces établissemens d'autant plus que les paÿs héréditaires d'Allemagne, malgré le débouché de la Hongrie, fabriquent plus qu'ils ne peuvent débiter, et que la Maison d'Autriche aime bien mieux voir ses manufactures dans les paÿs où elle est absolue et où elle peut les taxer arbitrairement, que de les laisser établir dans un paÿs libre où elles seroient exemptes de tous droits. Les seigneurs pourront peut être par la suite, à l'instar de ceux de Bohême, y établir des manufactures. Les nobles et les villes libres jouissent des mêmes droits qu'en Esclavonie. Les domaines du souverain y sont moins considérables, mais ils y sont régis comme dans cet autre royaume.

Il y a ordinairement beaucoup de troupes en quartier dans cette partie de la Hongrie, surtout de la cavalerie à cause du bas prix des fourages et du grain. Dans le moment actuel les troupes y sont moins nombreuses qu'à l'ordinaire, et à l'exception de cinq bataillons qui sont en garnison dans les places le long du Danube, on ne compte que trois régimens d'infanterie, et un de dragon, et un de cavalerie en quartier dans cette vaste étendue de paÿs. La Hongrie fournit dix régimens d'infanterie de deux mille cent homme chacun

et huit de houssard de 860 cavaliers. Il y a en outre beaucoup de ces habitants dans les régiments autrichiens. Quand la Cour a besoin des troupes extraordinaires elle traite avec chaque commitas qui lui fournit une certaine quantité de soldats pour un tems limité. Il n'y a de places fortes que sur les bords du Danube, la première est Bude dont il n'y a que le château qui soit en état de soutenir un siège; il est plus fort par sa situation escarpée que par ses ouvrages, qui ne tiennent en rien de notre système actuelle de fortification. Grann est totalement démantelé ; Commorn a une situation très forte, situé dans une isle au confluent de deux bras du Danube. Il n'est attaquable que par sa face occidentale, mais les flancs de ses bastions sont si étroits qu'on parviendrait à l'abri du feu jusqu'au chemin couvert. Raab est la place la plus forte de cette partie de la Hongrie. Sa situation au milieu d'une plaine que l'on peut inonder d'un côté des eaux du Raab est encore améliorée par de bons bastions couverts de plusieurs ouvrages avancés qui en rendroient le siège difficile et meurtrier, mais on néglige ses fortifications dont les remparts auroient grand besoin d'être réparés.

Il y a à Peste un superbe hôtel des invalides<sup>115</sup> qui contient actuellement 1400 soldats et 200 officiers. Il sert aussi de magasin et il y a des dépôts considérables de farine aussi bien qu'à Wisselbourg. On comptait plus de 200 bateaux sur le Danube de la charge de près de 3000 quintaux chacun qui ne sont occupés qu'à remonter du grain pour L'Empereur; on les réduit en farine qu'on met dans des tonneaux hermétiquement fermés.

<sup>115</sup> L'hôtel de ville de Budapest y fut installé en 1900.

7 – 9

## LA DÉCENNIE DE JOSEPH II.

La cour de France ne cessait de se poser des questions sur Joseph II. C'est lui qui devait succéder à Marie-Thérèse, donc c'est de lui que dépendait l'avenir de l'alliance Versailles-Vienne. En 1768 (ou 1770 – cette parenthèse figure sur le document), on envoya à Vienne un jeune homme de bonne famille appelé Geiger, avec le but avoué d'étudier le droit public allemand et avec l'instruction secrète d'observer Joseph II :

« L'Empereur est un jeune prince dont on ne connoit pas encore le caractère ni les principes. Il marque beaucoup de goût pour le militaire ; il a témoigné une estime particulière pour le Roy de Prusse. Et si l'on croyoit le bruit public, il n'auroit nul penchant pour la France. »<sup>116</sup>

L'instruction donnée au marquis de Noailles (1743-1822), nommé ambassadeur à Vienne en octobre 1783, précise, conformément à la routine, la position du gouvernement sur les dossiers diplomatiques du moment (guerre entre la Russie et l'Empire Ottoman, conflit franco-néerlandais etc.). Cependant, à Versailles, comme ailleurs en Europe, on s'interrogeait sur les chances de Joseph II de faire aboutir ses réformes. D'où la phrase du dernier paragraphe de l'Instruction, citée ici en italiques :

« Indépendamment des objets qui ont été indiqués dans le présent mémoire, et sur lesquels l'ambassadeur du Roi entretiendra une correspondance suivie avec le ministre des affaires étrangères, il fera aussi entrer dans ses relations tout ce qui peut faire connaître l'état intérieur de la monarchie autrichienne, celui de ses forces militaires ainsi que de ses ressources en tout genre. *Il parlera aussi des principes et des succès de l'administration.* Le Roi désire qu'il forme, quelque temps après son arrivée, un tableau général de la situation de la Cour de Vienne relativement à tous ces objets. »<sup>117</sup>

<sup>116</sup> A.E. Paris, M.D. Autriche 40, f° 157.

<sup>117</sup> *Recueil des Instructions données aux ambassadeurs et ministres de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française*, Autriche, vol. XXVII, p. 523-525.



Diplomate chevronné, appartenant au meilleur monde, Noailles était vraiment à même de suivre de près les faits et gestes et d'étudier le caractère de Joseph II. Les dépêches d'un ambassadeur du Roi Très Chrétien auprès du chef de la Maison d'Autriche devaient évidemment observer, même chiffrées, des règles strictes de bienséance. Mais l'urbanité du style, les sous-entendus et les non-dits ne masquent pas l'essentiel : Noailles ne ressentait guère de sympathie pour Joseph II et trouvait son action catastrophique pour ses sujets et dangereuse pour l'Europe.

Après l'occupation de la Crimée par Catherine II « *dès les premières apparences de la possibilité d'une guerre avec la Turquie, l'Empereur a défendu dans ses Etats l'exportation des bleds* », alors que la Hongrie en regorgeait, la récolte de 1783 ayant été excellente. Pour Noailles « *c'étoit avoir mal vu en politique et en finance.* » Puis vient une interrogation ironique, motivée par le danger que courait l'alliance franco-autrichienne:

« Il faut chercher, cependant, Monsieur le Comte, une raison suffisante qui ait déterminé l'Empereur à faire ce que nous voyons. Ce Prince n'est pas, à beaucoup près, dépourvu de qualités, qui peuvent ajouter au respect dû à sa personne. Certainement il n'agit pas sans réflexion. Il y a des opérations peut-être un peu brusques dans les détails de son administration intérieure, mais c'est précisément parce que ce Prince ne craint point de faire des essais pour arriver à quelque succès plus ou moins certain, qu'on doit croire qu'il a autant de ressort dans l'âme que d'activité dans l'esprit. Personne ne doute de son application aux affaires, de la sévérité de ses principes en fait de gouvernement et de l'utilité qu'il cherche dans tout ce qu'il entreprend, jusque dans ses voyages.... Le Prince de Kaunitz, au milieu de ses singularités, qui ne sont pas toujours parfaitement commodes pour ceux qui ont à faire à lui, doit être néanmoins regardé comme un homme d'Etat. Comment donc concilier l'espèce d'estime qu'inspirent les talents du maître et de son ministre, avec leur conduite actuelle vis à vis de la Porte et de la Russie ? .. »<sup>118</sup>.

Une dépêche de décembre 1786, relève, à propos des affaires ecclésiastiques en Allemagne que :

« Joseph II a beau vouloir adopter des principes comme chef d'Empire, différents de ceux qu'il suit comme Souverain de la Monarchie autrichienne. Cette contradiction est trop apparente pour qu'il en résulte rien de bon. J'oserai même ajouter qu'elle est trop forte pour être longtemps soutenue par un Prince qui prend des résolutions en tout genre aussi promptement que fait l'Empereur. »<sup>119</sup>

<sup>118</sup> A.E. Paris, C.P. Autriche 347, f° 119.

<sup>119</sup> A.E. Paris, C.P. Autriche 351, f° 447.

En décembre 1785, l'ambassadeur conclut son rapport sur les deux premières années de sa mission à Vienne par une exécution en règle :

« L'Empereur depuis cinq ans qu'il regne, n'a fait que des réformes et des changemens aussi nuisibles à la fortune de ses sujets que contraires à l'industrie nationale. Il rapporte tout au militaire, sans penser aux moyens de vivifier sa monarchie. La grande simplicité qu'il met dans sa manière de vivre, jointe à son goût pour être seul, a fait dire à quelqu'un que ce Monarque offroit l'exemple unique dans l'histoire d'un solitaire à la tête de 18 à 20 millions de sujets. »<sup>120</sup>

Noailles rejoignit son poste au moment même de la radicalisation de la politique hongroise de Joseph II. En 1784, la Hongrie devint le terrain où pouvait s'observer avec précision le divorce entre le monarque et l'une des classes politiques de la Monarchie. À cela s'ajoutait la sympathie croissante de l'ambassadeur pour la Hongrie, entretenue par un lien d'amitié avec un des hauts fonctionnaires hongrois en poste à Vienne. Dans le volume 1686-1790 de l'[Histoire de Hongrie] publié en 1989 et sa monographie *Hungary and the Habsburgs, 1765-1800. An Experiment in Enlightened Absolutism*<sup>121</sup>, Éva H. Balázs a donné une excellente description sommaire des rapports du Marquis de Noailles sur la Hongrie et de la documentation, inhabituellement abondante, s'agissant d'affaires intérieures, qui accompagnait les dépêches<sup>122</sup>.

<sup>120</sup> A.E. Paris, C.P. Autriche 350, f° 265 .

<sup>121</sup> Budapest, Central European University Press, 1997, 304 p.

<sup>122</sup> La plupart des documents relatifs à la Hongrie, envoyés par Noailles en 1784 et 1785, ont été réunis dans le registre A.E. Paris, M.D. Autriche 42 :

1.- Remontrance sur l'usage de la langue allemande en Hongrie (Traduit du latin). Adresse au nom du comitat de Bars à Joseph II pour le maintien de l'usage du hongrois et du latin, f° 83-87.

2.- Protestation du comitat \*\*\* contre le transfert de la Couronne hors du pays, f° 88-89.

3.- Texte latin de l'ordonnance sur la substitution de l'allemand au latin, f° 90-91.

4.- Le « Précis » de 1785 publié dans le présent volume (f° 134-159) et ses annexes :

5.- Le diplôme du couronnement de Marie-Thérèse (loi 3 :1741), f° 161-163 et

6.- *De generali insurrectione* (loi 63 :1741), f° 165-170.

7.- Remontrance du comitat de Bars en latin, f° 171-173.

8.- *Norma Fixorum Judiciorum in omnibus Regni comitatibus inducenda*, f° 175-179.

9.- Adresse de protestation contre le rescrit du 17 avril sur la suppression des postes de comtes suprêmes et contre l'arrêt du Conseil de Lieutenance, daté du 2 avril, prescrivant de ne tenir qu'une seule congrégation du comitat par an, f° 181-185 .

10.- Ordonnance du 18 mars 1785 relevant les comtes suprêmes de leur fonction, f° 186.

11.- *Inchyto Comitatus Barsiensi*, Vienne le 19 mars 1785. Démission du comte suprême après un

Des autres provinces de la Monarchie, seule la Belgique, limitrophe de la France, objet de négociations interminables sur un échange avec la Bavière et en rébellion quasi ouverte dès 1787, occupe davantage de place que la Hongrie dans la correspondance de l'ambassadeur.

En mars 1784, Joseph II entreprit le démontage de l'édifice constitutionnel hongrois. Noailles informa immédiatement Vergennes de chacune des mesures prises et des réactions qu'elles provoquaient en Hongrie. L'offensive commença avec le transfert de la Couronne royale à Vienne :

« ...La Couronne de Hongrie, objet d'une ancienne vénération, et même de superstition pour le peuple hongrois est tenuë solennellement en dépôt à Presbourg avec 60 hommes qui sont affectés journellement à sa garde.... L'Empereur a ordonné, dit-on, sans plus de formalité, de transporter la Couronne dans son Trésor.... »<sup>123</sup>

La dépêche sur l'édit linguistique fut envoyée en juin:

« ...Depuis que l'ordre de l'Empereur a été publié en Hongrie pour qu'à certaine époque on eût à se servir de la langue allemande exclusivement dans les Départements civils et dans les tribunaux des Judicatures, il vient de ce país-là des lettres qui annoncent un degré de plus de mécontentement. On voit évidemment que le projet est ici d'établir un gouvernement dur. Rien ne répugne davantage à la constitution de la Hongrie... »<sup>124</sup>

Les remous suscités par la conscription des maisons reviennent à plusieurs reprises dans la correspondance:

« ... L'Empereur suit son plan pour la Hongrie. Il avoit envoyé, il y a deux mois, un ordre sur lequel on s'étoit permis quelques remontrances au sujet de la conscription pour les maisons des nobles. Cet ordre vient néanmoins d'être renouvelé à la Chancellerie. Les vrais Hongrois ne sont rien moins que contents et accusent leur chancelier de trop de faiblesse.

L'autorité de l'Empereur est sans doute à l'abri de tout échec, il pourroit pourtant arriver des

quart de siècle d'administration, f° 187. –Le démissionnaire était le baron François Koller, *Personalis* de 1762 à 1765.

Le même registre contient (f° 204-207) une protestation contre l'ordonnance accordant aux enfants illégitimes tous les droits des enfants légitimes :« *Extrait traduit du journal allemand de Schlözer appelé Staats-Anzeigen, 36ème partie, 9e volume, page 506, nombre 58. Sur la nouvelle législation de la Monarchie autrichienne, 17 décembre 1786.* »

<sup>123</sup> A.E.Paris, C.P. Autriche 347, f° 127 v°, 6 /3/1784

<sup>124</sup> A.E.Paris, C.P. Autriche 347, f° 334, 16 /6/1784 (chiffré).

éclats fâcheux. Ils sont toujours à craindre avec une nation nourrie depuis 800 ans dans l'opinion de ses privilèges, où il règne un esprit national et où il se trouve plus de pauvres que de riches, par conséquent plus de gens qui ne sont pas accoutumés à apprécier la vie tout ce qu'elle peut valoir. Il est difficile d'espérer que, d'un trait de plume, on puisse changer les plus anciennes mœurs d'un país... »<sup>125</sup>

« ...À l'égard de la Hongrie, l'Empereur a donné la semaine dernière les ordres les plus sévères portant que tout noble qui s'opposeroit à la conscription fût mis aux fers et amené ici. Le Chancelier de Hongrie est parvenu à empêcher que cet ordre ne fût expédié. »<sup>126</sup>

En octobre 1784, Noailles put envoyer à Vergennes le compte rendu d'une assemblée de comitat, unanime contre la conscription :

« ...L'Empereur n'éprouve pas seulement, Monsieur le Comte, des contradictions au dehors, il en a aussi dans l'intérieur de ses Etats. La Hongrie fait actuellement une résistance assés marquée à l'établissement de la conscription qui a été annoncée pour le premier Novembre. Je ne puis être mieux informé par un chef qui m'a parlé avec confiance au retour de l'Assemblée qu'il avoit été présider dans son comitat. C'est un homme rempli d'honneur et de principes qui voudroit ménager ce qu'il doit à son Souverain et à sa patrie. Il m'a dit comment il s'étoit exprimé à l'Assemblée des Etats, après y avoir fait lire la Patente de la conscription. Sans dissimuler ce qu'elle avoit de contraire à la constitution, il a représenté que les loix n'étant pas éternelles, non plus qu'aucun ouvrage de la main des hommes, elles pouvoient subir des changemens utiles lorsqu'ils étoient combinés avec le besoin et la différence des tems. Il a vivement exhorté ceux à qui il parloit à ne point se roidir contre la volonté de l'Empereur, mais à chercher quelque nouveau moyen d'éclairer sa justice sur les formes qu'il y auroit à prendre pour remplir ses intentions.

Lorsque le Comte eut cessé de parler, le Vicomte qui devoit prendre la parole après lui, énonça fortement les objections qui se présentoient à faire contre la conscription. Il fit remarquer principalement que dans cette nouvelle disposition, se trouvoit comprise la classe même des paysans<sup>127</sup> sans propriété, c'est à dire des gens à qui il ne restoit d'autre bien que la liberté de leur personne. Le Vicomte prenant de là son texte, s'étendit avec beaucoup de véhémence sur le projet de réduire le Royaume au dernier état de servitude. Ses conclusions furent formelles contre la conscription.

<sup>125</sup> A.E. Paris, C.P. Autriche 347, f° 399, 24/7/1784 (chiffré).

<sup>126</sup> A.E. Paris, C.P. Autriche 348, f° 25, 18/8/1784 (chiffré).

<sup>127</sup> Il ne s'agit pas de paysans de condition servile mais de nobles sans fortune qui cultivent leur propre terre ou sont installés sur des tenures paysannes.

Il fut relevé par un Acatholique, vieillard de 75 ans, lequel donna d'abord les mêmes raisons pour la négative. Il finit son discours par deux traits qui reçurent un applaudissement général. Il demanda ce que l'Empereur, qui disoit travailler continuellement au bien de ses sujets, avoit fait jusqu'ici pour eux. En second lieu, il mit en opposition l'ordre donné pour la conscription, avec un rescript signé de l'Empereur neuf jours après la mort de l'Impératrice sa mère, par lequel il avoit promis de maintenir les privilèges de la Hongrie. À ces derniers mots, l'orateur fut interrompu par une acclamation universelle et on refusa unanimement d'admettre la conscription. Elle paroît avoir eu le même sort dans tous les comitats.

L'Empereur étant à Presbourg, fatigué de toutes les remontrances qu'il recevoit à ce sujet, en jeta une sur la table avec colère, en disant qu'il feroit voir qu'il étoit le maitre. Ces paroles aiant été entendues et bientôt répandues dans la ville la consternation fut telle que chacune se retira et lors que Sa Majesté alla le soir au spectacle, Elle trouva la salle presque vide.

Le refus de la conscription est si fortement et si unanimement prononcé en Hongrie, qu'on doute qu'elle puisse avoir lieu pour le tems où elle a été ordonnée. Le mécontentement pour le même sujet est encore plus violent en Croatie. Il y a eu des cris de *Vitam et sanguinem pro libertate...*»

### Suit le commentaire désabusé et inquiet de Noailles:

« J'ai peine à dire sur quelles raisons l'Empereur s'appuie pour se mettre au dessus des représentations de Hongrois. Sa Majesté Impériale n'a pas dissimulé qu'elle ne craignoit aucune opposition à ses vues, parce qu'elle comptoit 1° sur la force de trois cens mille hommes; 2° sur l'affection des paysans qui se verroient affranchis de la servitude vis à vis de leurs seigneurs; 3° sur son esprit de tolérance qui lui concilieroit l'attachement des Protestants.

On ne peut douter d'après cela que sa bienfaisance naturelle ne soit trompée et qu'elle ne le soit par des notions que dément la véritable connoissance du pays.

Premièrement, il y a dans ce qui compose la force militaire de l'Empereur, soixante mille Hongrois, qu'on n'emploieroit pas avec succès contre leur propre patrie. En second lieu, les paysans étoient plus contents de l'ancien gouvernement qu'ils ne le sont du régime actuel. À l'égard des Protestans, ils se montrent dans la circonstance présente, tout aussi animés que les autres, si ce n'est plus, pour le maintien des privilèges du pays. Quant aux Acatliques Grecs non unis, qu'on y prenne garde, car ils pourroient avoir recours à la Russie, dont ils regardent le Souverain ou la Souveraine comme leur patriarche.

Ce qui achève d'attrister, Monsieur le Comte, surtout quand on est élevé comme nous le sommes tous en France, à regarder la gloire de notre Maitre comme devant nous être aussi chère que notre honneur personnel, c'est de voir des Autrichiens, des Bohemes, des Hongrois désirer que

les Hollandois tiennent ferme, dut-il en arriver une guerre embarrassante pour l'Empereur. Ils ont l'air d'espérer d'un nouveau bouleversement, un meilleur ordre de choses....»<sup>128</sup>

À partir de novembre 1784, une série de dépêches portent sur la révolte des paysans roumains de Transylvanie, l'attitude ambiguë et hésitante de la Cour pendant plusieurs semaines, pour annoncer, en janvier 1785 « *l'heureuse nouvelle, que ce qui restoit de séditeux en Transylvanie étoit dispersé* »<sup>129</sup>.

Dès février 1785, Noailles annonça, en même temps que les ordres donnés pour le désarmement des paysans (précaution compréhensible après les violences récentes) que le plan d'une réforme générale du gouvernement hongrois était en cours<sup>130</sup>:

« De pareilles mesures prises aujourd'hui me paroissent indiquer l'exécution prochaine du plan qui a rapport à la réforme générale du gouvernement hongrois. Pour être instruit de ce changement avec quelque certitude dans les détails, il faut attendre que les nouvelles ordonnances voyent le jour. Ce sera, dit-on, pour la fin du mois de mars et l'on ajoute que l'intention de l'Empereur est que dans l'espace de deux mois cet ouvrage soit consommé et conduit à sa perfection. Quelqu'un qui est bien instruit de tout ce qui regarde la Hongrie m'a assuré positivement que le Prince de Kaunitz avoit été consulté sur le nouveautés qui se préparent ; qu'il avoit dit qu'on pourroit rechercher un mémoire qu'il avoit remis anciennement à Marie Thérèse, par lequel il démontrait que la Hongrie faisant partie des Etats héréditaires de la Maison d'Autriche, n'exigeoit pas plus de ménagemens que la Moravie, la Bohême et d'autres pays de la domination autrichienne qui avoient subi, à la volonté du Souverain, des changemens dans leurs loix et dans leur constitution... »<sup>131</sup>

En envoyant l'ordonnance sur la réforme administrative, la mise à l'écart des comtes suprêmes, la suppression de l'autonomie des comitats et l'organisation des dix districts avec la liste des administrateurs désignés, Noailles ne cache pas son scepticisme:

<sup>128</sup> A.E. Paris, C.P. Autriche 348, f° 171-174.

<sup>129</sup> A.E. Paris, C.P. Autriche 348, f° 217-220, 248, 250, 287, 297, 345, 349 et A.E. Paris, C.P. Autriche 349, f° 3, 34 et 45.

<sup>130</sup> A.E. Paris, C.P. Autriche 349, f° 127 ; *ibid.* f° 92-96 : Circulaire du Conseil de Lieutenance et Instruction sur la manière de rassembler les armes dans les différents comitats de Hongrie pour les déposer & conserver dans les lieux où il y a des troupes.

<sup>131</sup> En fait, dans le mémoire, adressé en 1761 à Marie-Thérèse, contenant les 12 principes à suivre dans le gouvernement de la Hongrie, Kaunitz recommandait, certes, de ne plus convoquer la diète, « source de tous les troubles » mais il déconseillait d'attaquer de front la constitution. Voir Franz A.J. SZABO, *Kaunitz and enlightened absolutism, 1753-1780* (Cambridge, Cambridge University Press, 1994), p. 313-314.

« Reste à savoir, Monsieur le Comte, si les ressorts de cette nouvelle machine joueront d'abord facilement. Il me paroît qu'on en doute... »<sup>132</sup>

Fidèle à son habitude, Noailles ne se contenta pas d'envoyer à son ministre l'acte officiel. Il eut recours à nouveau à son ami et informateur hongrois pour connaître l'accueil qu'allait réserver le pays à la réforme :

« J'ai l'honneur de vous envoyer, Monsieur le Comte, le précis des instructions qui ont été données par l'Empereur pour la nouvelle administration dont l'établissement s'est fait en Hongrie le 1er de ce mois. En lisant ces instructions, on seroit tenté de croire que les dispositions qu'elles contiennent affectent moins le fonds que la forme de la Constitution de ce Royaume. Un Hongrois avec lequel je suis lié, homme sage, instruit, très versé dans les affaires de son pays m'a mis au fait de la matière. Il m'a remis par écrit quelques une de ses observations, dont vous trouverez également, Monsieur le Comte, la note ci-jointe. »<sup>133</sup>

Ce passage annonce, en fait, deux des documents, publiés ci-dessous : les commentaires critiques de l'interlocuteur hongrois, mis en forme par l'ambassadeur (document n° 7) et le texte écrit, décrivant le droit et les institutions d'avant l'avènement de Joseph II, remis lors de l'entretien (document n° 8). Reste à savoir, qui était l'informateur de l'ambassadeur, « *un homme rempli d'honneur et de principes qui voudrait ménager ce qu'il doit à son souverain et à sa patrie* », « *homme sage, instruit, très versé dans les affaires de son pays* ». Comme il résidait à Vienne, il est raisonnable de supposer qu'il exerçait un poste de responsabilité à la Chancellerie de Hongrie. Les renseignements que fournit la correspondance de l'ambassadeur et le texte des documents pointent dans la direction de Joseph Ürményi (1741-1825), conseiller à la Chancellerie et comte suprême du comitat de Bihar jusqu'à sa nomination à la tête d'un des dix districts organisés au printemps de 1785<sup>134</sup>. Les idées exposées devant l'as-

<sup>132</sup> A.E. Paris, C.P. Autriche 349, f° 190, 22 mars 1785.

<sup>133</sup> Lettre particulière à Vergennes du 15 juin 1785, A.E. Paris, C.P. Autriche 349, f° 355. Suivent trois pièces annexes (f° 356-366) : (i) Tableau des personnels et des appointements dans les nouveaux districts ; - (ii) Précis de l'Instruction aux Commissaires royaux des dix districts ; - (iii) Texte allemand in extenso de l'Instruction aux Commissaires des districts.

<sup>134</sup> Nommé conseiller à la Chancellerie en 1774, il fut chargé par Marie-Thérèse de diriger l'élaboration de la réforme scolaire dite *Ratio Educationis*. *Personalis* de 1789 à 1795, il fut limogé après les procès politiques, pour reprendre du service en 1801. Gouverneur de la Galicie jusqu'à 1806, il termina sa longue carrière publique comme Grand Juge.

semblée de son comitat à propos de la conscription (les lois ne sont pas éternelles, il ne faut pas heurter de front Joseph II, mais essayer de le convaincre) correspondent à celles qu'Ürményi avait développées dans les mémoires de la Chancellerie, destinés à dissuader Joseph II d'opérer la réforme administrative de 1785<sup>135</sup>. Le véritable culte que voue l'auteur des deux documents à Marie-Thérèse fait également penser à Ürményi qui devait sa carrière à l'Impératrice-Reine et qui la servait brillamment.

Les grands commis hongrois de la décennie de Joseph II, les Ürményi, les Pászthory et les Haller, rêvaient d'un système d'absolutisme constitutionnel, dans lequel le souverain aurait tout loisir de faire le bien de ses sujets, en harmonie avec les institutions représentatives, diète et comitats, encadrées et animées par les patriotes éclairés. Ils savaient que pour sortir de l'immobilisme et prendre le chemin de la modernisation, il fallait une volonté puissante, capable de passer outre la résistance des États et Ordres. Ils comptaient donc sur le monarque disposant d'un pouvoir absolu pour débarrasser le pays des anachronismes paralysants. Mais ils ne voulaient, ni ne pouvaient adhérer à un programme de table rase qui, bien au-delà du progrès qui leur paraissait souhaitable, mit en question tout l'édifice social et tendait à liquider l'existence légale du Royaume. Ils savaient aussi qu'un passage en force de la volonté novatrice du souverain, au mépris des règles considérées légitimes par la population, ne pouvaient conduire à un succès pérenne. D'où la nécessité, à leurs yeux, de légitimer les réformes d'en haut par les outils traditionnels, en d'autres termes, de rendre constitutionnels les changements imposés. Le concept d'absolutisme constitutionnel semble appartenir à la catégorie des oxymores, mais il fut effectivement mis en œuvre sous le court règne de Léopold II, alors qu'Ürményi, en sa qualité de Personalis, présidait la Chambre basse de la diète.

<sup>135</sup> Dans la biographie du Palatin Joseph (*József nádor élete*, Budapest 1944, p. 76-77), DOMANOVSKY cite l'exemplaire de ce mémoire remis par Ürményi au Palatin en 1810 : « *Keine Geseze können so heilig seinen oder durch Altertum dergestalt consolidirt dass selbe nach Zeit und Umständen in der Maass (sic !) ...nicht ungeändert werden könnten etc.* »



## 7.

*Commentaires sur les Instructions pour l'administration de la Hongrie*<sup>136</sup>

Le siècle où nous vivons est pour la Hongrie le plus étonnant et le plus remarquable. Les périodes le plus tumultueuses ont eu leur tems de calme et de tranquillité. Ce Royaume agité de mille manières, s'éleva au milieu des troubles, eut des momens pendant lesquels il pût respirer. Son destin fut fixé par les sages mesures prises depuis la paix de Passarowitz jusqu'à la mort de Marie Therese. La Hongrie commençoit à fleurir à l'envi des peuples voisins, les habitans joignoient leurs travaux et leurs forces aux soins de leur Souverain. La fortune avoit perdu son caractère d'instabilité. Si les changemens relatifs à l'amélioration de ce pays s'étoient succédés avec le même ordre méthodique qu'on a employé pendant 60 ans, il n'y auroit eu d'autres innovations que celles qui, par succession de tems, auroient paru nécessaires, et se seroient trouvées étroitement liées avec les moyens qui restent encore à prendre pour rendre ce Royaume un des plus florissans.

On étoit, de tout tems, très éloigné d'attenter aux loix du pays et de les interpréter arbitrairement. On savoit que ces loix furent créées par le consentement unanime du Souverain et des Etats, et modifiées successivement par ce double consentement. Mais depuis qu'on a adopté un nouveau système dans la législation et qu'on a établi pour principe une distinction, jusqu'à présent inconnue en Hongrie, entre les loix fondamentales et les loix directives, en disant que ces loix fondamentales étoient inébranlables et les autres dépendantes de la direction arbitraire du Souverain, tout va changer de face. Il est aisé d'entrevoir où tend la distinction malignement inventée et suggérée au Souverain par la flatterie des gens qui, voulant faire valoir de plus en plus la suprême autorité, ne cherchent que leur propre avantage, et oublient ce que chaque bon citoyen doit préalablement à l'Etat.

Or, l'Instruction en question étant fondée sur ce nouveau système, la charge de Comte suprême est conférée par le Souverain et selon la loi fondamentale *nemo in persona vel bonis aut juribus suis non citatus, non convictus damnificari potest*. Cette loi est violée. L'élection de Vicomtes fut accordée par

<sup>136</sup> A.E. Paris, C.P. Autriche 349, f° 367-370.

des loix positives aux Etats de chaque comitat. Les Etats sont privés de cette prérogative, puisque les nouveaux Administrateurs peuvent agir comme il leur plait envers les Vicomtes et que les gages de ces derniers sont augmentés par la Cour ce qui les met tout à fait dans sa dépendance.

Les Etats se rassembloient jusqu'à présent autant de fois par an que les affaires soumises à leurs délibérations communes sembloient l'exiger. Dorénavant, les dits Etats ne pourront se rassembler qu'une fois dans l'année, et ce ne sera pas même pour délibérer sur des affaires qu'on traitoit autrefois avec leur concours, mais uniquement pour écouter le rapport de tout ce qui aura été arrêté dans les Assemblées particulières des districts, qui seront tenues autant de fois que le Comte Suprême Administrateur ou les Vicomtes le trouveront à propos ou nécessaire. D'ailleurs dans ces Assemblées générales, il ne sera question que de la révision des décomptes des Receveurs généraux relativement à la contribution publique.

Toutes ces ordonnances sont contraires aux loix fondamentales qui ont pour objet les droits et prérogatives des nobles. Les nouvelles dispositions tendent assés clairement à l'abolition de ces mêmes prérogatives.

Les gages des Comtes suprêmes, des Vicomtes et du magistrat de chaque comitat ont été jusqu'à présent payés par une caisse particulière de chaque comitat. Les anciens Comtes suprêmes ont été privés de leurs gages qu'ils ne tenoient pas de la Cour et le Souverain en dispose aujourd'hui à sa volonté.

Les nouveaux Administrateurs ont la liberté d'arranger tout à leur gré dans les comitats confiés à leur direction. Une autorité aussi étendue et soutenue de l'assistance militaire peut faciliter beaucoup leur opération. Cependant, il est à prévoir qu'ils éprouveront des oppositions et des contradictions. Ce n'est pas dans les commencemens, mais seulement dans la suite de leur administration. Ceux là seront à plaindre et finiront par être victimes de leurs sentimens patriotiques, qui voudront sauver les droits et les privileges de la Patrie.

Tout ce que l'Instruction contient relativement à la contribution n'est qu'une récapitulation de ce qui est généralement prescrit par les loix et ordonnances précédentes et qui s'observent jusqu'à ce moment-ci assés ponctuellement.

Les villes royales ont été jusqu'à présent considerées et traitées conformément à leurs privileges. Elles envoyaient leurs députés aux Etats assemblés du comitat, et les dites villes royales, gouvernées séparément par leur magistrat, dépendoient directement *tanquam peculia regia* de la Chambre de Hongrie.

Mais par l'Instruction on les a assujetties à la disposition et régie des nouveaux Administrateurs.

Ceux-ci sont également chargés des affaires des douanes et du trentième comme du Commissariat provincial qui doit veiller au paiement exact de la contribution. Comment est-il possible qu'un seul homme puisse embrasser tant d'objets à la fois dans quatre, cinq et plusieurs comitats ! Quel que soit le nombre des subalternes qu'on lui accorde, cette multitude d'occupations dont il sera surchargé, mettra en peu de tems le tout en désordre. À la vérité, il a le pouvoir de déplacer à son gré ceux qui sont en charge, mais ce même pouvoir ne peut qu'inspirer du découragement et de la défiance dont les effets ne sauroient être avantageux pour les affaires.

## 8

**Précis de ce qui est relatif aux loix et au gouvernement du Royaume de Hongrie.<sup>137</sup> (1785)**

La Hongrie gouvernée autrefois par des ducs, qui, soit forcés par la multiplication des peuples habitans de la Scite, soit entraînés par l'ambition d'étendre leur puissance les animoient d'abandonner leurs cabanes, et rendre leur sort meilleur par l'émigration dans un païs plus fertile, et plus agreable, reconnoit Saint Étienne pour son premier Roi, et fondateur de la monarchie l'année mille après la naissance de nôtre Seigneur. Les sages loix de ce Roi sont temoins de sa pitié, de l'excellence de son caractère et des lumières supérieures dont il étoit doué: la religion chrétienne doit à lui son établissement dans ce Royaume, et c'est lui, qui a jetté les premiers fondemens du gouvernement. Les rois ses successeurs ont suivi les mêmes maximes, autant que leur genie les y portoit, ou les circonstances relatives aux differens événemens le permettoient. Le Code, ou la compillation de toutes les loix créées depuis ce premier Roi, jusqu'à la mort de Marie Terese, dont la mémoire restera toujours gravée dans les cœurs de ses fidèles sujets, est imprimé sous le titre: *Corpus Juris Hungarici tripartitum*. Un homme très instruit, nommé Étienne de Verböcz, protonotaire du *Judex Curiae*, qui tient la seconde dignité dans le Royaume, a redigé l'année 1514, par ordre d'Uladislav Roi d'Hongrie, les loix, qui existoient en partie écrites, en partie connues par l'usage, puisque l'on étoit accoutumé depuis des siècles de suivre et observer des constitutions reçues par le consentement des rois et les États, d'où le droit d'Hongrie fut surnommé *Ius consuetudinarium*. Les loix faites dans les Diètes posterieures furent ajoutées au même Code.

<sup>137</sup> A.E. Paris, M.D. Autriche. 42, f° 134-159. (La pièce originale ne porte pas de titre, c'est le dernier paragraphe qui le désigne comme «précis de ce qui est relatif aux loix et au gouvernement du Royaume de Hongrie et des provinces adhérentes»). L'auteur manie avec aisance le français, mais il trébuche assez souvent sur les genres, comme le font souvent les Hongrois, dont la grammaire ne fait pas de distinction entre féminin et masculin. En fait, ce document, rédigé à l'intention de Versailles, semble être fondé sur les mémoires soumis par Joseph Ürményi à Joseph II, au début de 1785, pour le persuader de rendre la réforme envisagée compatible avec les règles et pratiques constitutionnelles du pays.

Le dit Etienne Verböcz a commencé son ouvrage pour le mieux faire comprendre, par un commentaire suivant les auteurs classiques du droit romain, en le divisant *in Personas, Res et Actiones*. Cet ouvrage agréé successivement par le dit Souverain et les États du Royaume, a obtenu la validité des loix y corrélatives, et les allégations dans les procès provoqués à tel et tel titre de cet ouvrage sont reconnûes valables dans les tribunaux respectives<sup>138</sup>.

Le Royaume d'Hongrie ayant été électif jusqu'au couronnement du Roi Joseph I, fils de l'empereur Léopold, la noblesse hongroise, sçavoir les Prelats, Barons, Magnats, tous compris sous le nom des Nobles, en qualité des Etats jouissant du droit d'élir leur Roi, étoient de tout tems très attentives à s'assurer le maintien dans leurs droits, immunités, et prérogatives, tant établies au commencement de la royauté, qu'accordés successivement par les rois élus. Il y a quatre loix principales nommées: *Prærogativæ Cardinales*, que les Etats du Royaume envisagent comme les piéres angulaires, sur lesquelles repose la machine de leurs avantages enviée par d'autres peuples, et détaillés dans le 9<sup>me</sup> titre de la première partie de ce Code<sup>139</sup>. Les voici:

1<sup>re</sup> Qu'aucun noble, sans être cité, et condamné juridiquement, ne puisse à la demande ou sollicitation de qui que ce soit jamais être detenu, ou arrêté hormis dans des cas qui y sont spécifiquement exprimés;

<sup>138</sup> L'*Opus Tripartitum Juris Consuetudinarii Inclyti Regni Hungariae*, code du droit coutumier compilé par E. Werböczy, fut publié, pour la première fois, à Vienne, en 1517. L'édition de Vienne de 1628 y ajoute, en deux volumes, les lois promulguées entre 1000 et 1608. Le recueil des lois parut pour la première fois, en 1696, sous le titre de *Corpus Juris Hungarici*. Le *Tripartitum* couvre, en particulier, les privilèges attachés au statut nobiliaire, les questions de propriété, d'héritage, de tutelle, les privilèges, les procédures et l'exécution des sentences ; c'est la troisième partie qui concerne les bourgeois et les paysans. Dans les procès civils entre nobles, les tribunaux devaient suivre les principes et règles codifiées par Werböczy jusqu'à la fin de l'ancien régime. Le *Tripartitum* fut reconnu comme loi dans la Principauté de Transylvanie.

La coutume de publier ensemble le Recueil de Lois et le *Tripartitum* s'est maintenue au XVIII<sup>e</sup> siècle, comme en témoigne la page de titre du premier volume de l'édition des Presses Universitaires de Buda de 1779 (de 878 pages in-f°): *Corpus Juris Hungarici seu Decretum generale Inclyti Regni Hungariae Partiumque eidem annexarum in duos tomos distinctum. Tomus primus, continens Opus Tripartitum Juris Consuetudinarii eiusdem Regni*, Authore Stephano de Werboecz, &c. ac Decreta Constitutiones et Articulos Serenissimorum et Apostolicorum Regum, Ac Inclytorum Statuum & Ordinum Regni Hungariae, Partiumque eidem annexarum, à Sancto Stephano usque ad Magnum Leopoldum in publicis eorundem Comitibus conclusos, & editos.

<sup>139</sup> D'où l'appellation abrégée *Primæ Nonus*, utilisée dans le langage juridique courant.

2<sup>me</sup> que les nobles ne soient sujets à personne d'autre qu'à leur Roi légitimement couronné et que le Roi même sur la simple délation ou suggestion, de qui que ce soit, ne puisse jamais les attaquer en leur personne ou leurs facultés *præter viam juris*;

3<sup>me</sup> que les nobles puissent librement jouir de leurs droits et revenus légitimes dans le recoint de leur territoire et qu'ils soient exempts de tout paiement spécifiquement exprimé, mais qu'en échange ils soient obligés de servir avec leurs armes pour la défense du Royaume;

4<sup>me</sup> qu'en cas que quelque Roi voudrait agir contre les libertés déclarées dans le décret ou constitution du Roi André Second, nommé *Hyerosolomitain*,<sup>140</sup> il soit permis aux nobles de résister et contredire sans encourir par telle démarche *notam infidelitatis*<sup>141</sup>.

L'élection du dit Roi Joseph I. s'est faite l'année 1687 et à cette occasion la succession héréditaire du sexe masculin de la maison d'Autriche fut établie, mais dans le serment que ce Roi a prêté, la clause contenue dans la Constitution du dit Roi André Second fut omise, comme dérogative à l'autorité royale et même pas compatible avec la qualité de fideles sujets.

À la Diète ou rassemblement des États tenu l'année 1723 fut accordée la succession dans la royauté aux filles de l'empereur Charles VI et leurs descendants, si bien que ceux des filles de l'empereur Joseph I en vertu de la loi sub A<sup>142</sup>.

Les lois que le dit Code contient ont été faites relativement aux circonstances dans lesquelles le Royaume se trouvoit; les principes républicains y prévalèrent jusqu'au commencement de ce siècle. Le clergé y dominoit de tout temps comme le plus docte et le mieux instruit, et se procuroit aussi les dignités les plus éminentes et les prérogatives les plus distinguées; le Primas de Hongrie est à l'imitation de l'Électeur de Mayence le Chancelier du Royaume: *Summus Secretarius Cancellarius* ; il a le double sceau du Souverain, en vertu duquel il confère le titre de noblesse au nom du Souverain, après qu'il y a consenti, et le diplôme de noblesse est signé par le Roi et le Primas, Presque tous les évêques ont été en même temps revêtus de la charge de Comte Suprême ou chef d'un comitat, non obstant que par la 8<sup>ème</sup> loi faite l'année 1439 il fut défendu aux prélats de posséder des dignités, séculaires, cependant

<sup>140</sup> André II participa à la 5<sup>ème</sup> croisade en 1217-1218.

<sup>141</sup> Voir ci-dessus note n° 14, p. 18.

<sup>142</sup> Il s'agit de la loi 2: 1723 qui ne figure pas parmi les annexes du « Précis ».

depuis 20 ans cette charge de comte suprême ne se donne plus aux Eveques et prelates, et il n'y a que le Primas de Hongrie en consequence d'une autre loi, et l'Eveque d'Erlau qui a été nommé Eveque lorsque la charge de comte suprême du comitat de Hevess fut encore attachée à l'évêché, qui sont encore revêtus de cette dignité.

Les Primas exerçoient autrefois, et surtout lorsque les rois résidoient en Hongrie, la charge de *Summus Secretarius Cancellarius* avec toute l'activité y relative et tentoient même de s'y maintenir, lorsque les rois avoient ses chanceliers à leur cour, pour traiter les affaires du Royaume. Ces tentatives faisoient souvent naître des démêlés auxquelles les souverains étoient enfin forcés de mettre ordre.

Les Primas jouissoient aussi autrefois de la prérogative de représenter le Roi dans le tribunal supreme de la justice comme *Secretarius Cancellarius* et on le nommoit *Personalis præsentiæ Regiæ*, mais par la 4<sup>me</sup> loix de l'année 1507 cette prérogative fut abolie, et déclaré que dorénavant un seculier avec la dénomination: *Personalis præsentiæ Regiæ in Judiciis Locumtenens* doit être revêtu de cette charge.

Aux Primas fut aussi accordé du tems passé une revenûe de l'exploitation des mines, et en vertu de plusieurs loix des années 1343, 1439, 1557 et d'autres il fut obligé d'entretenir un homme affidé qui devoit prendre soin afin que la monoïe soit batûe dans la juste valeur ; cet homme fut nommé *Pisetarius*, et la revenue du Primas à ce titre *Pisetum*. Les Primas ne furent pas toujours en possession de recevoir cette revenue. Après des sollicitations reiterées du Primas défunt Eszterhazy, Marie Terese lui a accordé à ce titre *Pisetum* 20000 fl. par aversion, que le Departement de monoïe lui païoit annuellement: on fixoit cette revenûe quelquefois à la 50<sup>me</sup> partie du produit des mines.

Les evechés ont été multipliés en consequence de la population augmentée. Il y en avoit jusqu'à l'année 1770 deux archevechés et onze evechés. Marie Terese en a créé encore 5 par la diminution des diocèses de l'archeveché de Gran et des evechés de Vesprim et Raab ou Jaurin<sup>143</sup>, suivant l'intention du

<sup>143</sup> Les deux archevêchés sont ceux d'Esztergom et de Kalocsa, les onze evechés, ceux de Nyitra/Nitra, Veszprém, Győr, Pécs, Vác, Eger, Csanád, Nagyváradi /Oradea, Bosnie, Zagreb et Gyulafehérvár/Alba Iulia. Marie-Thérèse créa en 1770 les évêchés de Rozsnyó/Rožňava, Besztercebánya/Banská Bystrica et de Szepes/Spis dans le Nord et ceux de Szombathely et de Székesfehérvár en Transdanubie.

En 1804, l'évêché d'Eger sera élevé au rang d'archevêché, et deux nouveaux diocèses, avec siège à Kassa/Košice et Szatmár/Satu Mare, seront organisés au sein de ce nouvel archidiocèse.

Cardinal Paszmany, Primas de Hongrie, qui vivant du tems de Ferdinand II, souhaitoit deja vers l'année 1626 de partager sa diocèse comme trop étendue par la création de deux evechés, mais tout le clergé rassemblé alors dans un Synode Provincial s'y est opposé.

Chaque eveché de même, que les deux archevechés sont pourvus d'un chapitre, dans lequel se trouve un nombre fixé des chanoines avec un grand prevot, lecteur, chanteur, custos et autres dignités usitées dans les chapitres. Les archeveques et eveques conféroient du tems passé les canonicats et dignités ajointes, mais depuis l'année 1763, le Roi se reservoit ce droit de collation.

Il y a dans chaque chapitre un archiv, où non seulement les lettres patentes et autres documens qui regardent l'eveché, mais aussi les lettres et papiers des familles qui concernent la possession de leurs terres, testamens, le partage des heritages, contracts, transactions et droits des familles sont conservés et enregistrés. Le lecteur du chapitre doit en avoir soin, et ces archives sont qualifiées de la nomenclature *locus authenticus* et respectés en cette qualité. Lorsqu'un document y recherché est attesté par la signature du lecteur et muni du sceau du chapitre, il est reconnu pour authentique dans tous les tribunaux du Royaume<sup>144</sup>.

De pareils archives authentiques se trouvent aussi dans quelques couvens des religieux de l'Ordre de St. Norbert, et outre cela dans chaque comitat et c'est à l'aide de ces archives que les familles hongroises ont une grande facilité de prouver leur droit de possession, leur genealogie, la connexion avec d'autres familles et les partages des heritages faits par leurs ancetres, qui à cause de frequentes guerres suscitées dans la patrie, des invasions des Turques et Tartares, et des guerres civiles intentées par les mécontents, ont eu la prevoyance de faire remettre de pareils documens plusieurs fois copiés et signés dans ces differens archives des chapitres ou des comitats respectives.

Le Roi confere aussi les prévautés, abbayes, et autres benefices ecclesiastiques, et quoique quelques familles, nommemant: Esterhazy, Palffy et Erdödy ont aussi le droit de conferer des prevautés et abbayes fondées par leurs ancetres. Il faut pourtant que ces beneficiés demandent en outre une abbaye ou prevauté titulaire de la collation royale. Il y en a plusieurs, comme aussi des

<sup>144</sup> Le volume XII-XIII, 1962-1963, de la revue internationale des archives *Archivum* comporte une étude de G. BONIS sur les *loci credibiles* de Hongrie.



evêchés titulaires qu'on nomme *in partibus infidelium*, qui existoient autrefois lorsque la domination des rois s'étendoit jusqu'à ces provinces occupées successivement par les Turques ou les Vénitiens.

L'Empereur Ferdinand II a destiné 17000 fl. pour subvenir aux besoins des curés moins bien dotés et augmentoit le nombre des curés à mesure que les habitants de la Hongrie se multiplioient.

L'Empereur Charles VI a non seulement ordonné que le Département des finances de Hongrie continue ce paiement, mais portant ses vues plus loins, pour le bien de la religion, a créé l'année 1732 une Caisse des Curés, *Cassa Parochorum* sous la direction du Conseil Locontential et d'intelligence avec le Saint Siege a ordonné que chaque eveque comme aussi plusieurs beneficiés qui tenoient des riches prévautés ou abbayes doivent annuellement contribuer une somme proportionnée à leurs revenus à la dite Caisse des Curés. En consequence de cet arrangement la Cour de Rome a expédié des breves aux eveques et autres beneficiés, par lesquels Sa Sainteté leurs imposoit de payer annuellement 4, 5 ou 6 mille florins à cette Caisse des Curés. Le Primas de Hongrie de ce tems là s'est taxé lui même à 8000 fl. et pendant qu'un eveché est devenu vacant, la Chambre royale, puisque le Souverain jouit de tous les revenus des evechés et autres benefices ecclésiastiques *sede vacante*, ayant en outre le droit de les laisser vacans aussi longtems qu'il lui plait, payoit la même somme à la dite Caisse des Curés.

Depuis 15 ans le clergé de Hongrie est obligé de paier selon la conscription de chaque benefice ecclésiastique qui se fait lorsqu'il devient vacant, 20 pour cent des revenus, dont 10 pour cent sont employé pour la restauration des forteresses, *pro Fortificatione* et 10 pour cent pour la Caisse des Curés, *ad Cassam Parochorum*. Outre les eveques du rite latin au nombre de 16, il y en a encore 4 *græci uniti ritus* et un archeveque nommé metropolit *græci non uniti ritus*, ou schismatiques avec 7 eveques du même rite<sup>145</sup>. Les eveques *græci uniti ritus* sont suffragans de deux archeveques latini ritus, les eveques schis-

<sup>145</sup> Les quatre diocèses uniates étaient ceux de Munkács/Mukačevo, Nagyvárad/Oradea, Körös/Križ, en Croatie et de la Transylvanie.

L'organisation de l'église orthodoxe serbe de Hongrie comprenait l'archevêché de Sremski Karlovci et les évêchés de Temes, Arad, Buda, Bač, Vršac, Pakrac et Karlovac.

Les orthodoxes roumains de Transylvanie avaient un évêché à Nagyszeben/Sibiu/Hermannstadt à partir de 1761.

matiques sont sujets à leur archeveque ou metropolit. Ces evechés schismatiques subsistent depuis l'année 1690. C'étoit dans ce tems là, que les peuples Albanois, Clementins et autres venoient de différentes contrées possédées par les Turques se jeter avec le patriarche d'Ipek<sup>146</sup>, leur chef ecclésiastique sous la protection de l'empereur Léopold, lequel leur accordoit ensuite des privileges qui avoient pour principal objet les affaires de leur religion et clergé, savoir : le droit d'elire leur metropolit dans un congrès de la nation, tenu en présence d'un commissaire de la Cour, d'elire leurs eveques dans un synode, &c. &c. Grand coup politique du dit monarque pour s'assurer par là de plus la fidélité de ces peuples attachés à leur clergé avec un enthousiasme qui surpasse toute croyance, nourris par celui très ignorant dans la plus profonde ignorance, et aveuglement menés à son profit. Ces evechés schismatiques ne sont pas dotés comme ceux du latini ritus, ils jouissent maintenant d'une pension annuelle que le Souverain leur accorde.

Les affaires de ce peuple schismatique relativement à leurs privileges furent traitées depuis leur avènement en Hongrie jusqu'à l'année 1777 tantôt par la Chancellerie d'Etat, tantôt par le Conseil de Guerre et finalement par un dicastère particulierement créé pour ces affaires, lesquelles furent de tous tems maniées avec beaucoup de circonspection, que la haine de la nation hongroise contre ces peuples, dont les forces furent employés autrefois contre les Hongrois mécontents, exigeoit, et on a même publié à leur egard le Règlement cy joint sub B, mais depuis la dite année la Chancellerie de Hongrie en est chargée<sup>147</sup>.

Il y avoit déjà avant ces schismatiques d'autres de la même religion établis en Hongrie. Différentes loix en font même mention, en decernant leur extirpation, mais ceux comme non privilégiés furent toujours traité comme les autres habitans du paÿs.

Les principales dignités et charges seculieres du Royaume sont :

Le Palatin élu par les Etats à l'occasion d'un rassemble[ment] general

<sup>146</sup> Conformément à la promesse faite par Léopold Ier lors de la campagne des armées impériales dans les Balkans, les Serbes insurgés contre les Turcs, puis réfugiés dans le Sud de la Hongrie sous la conduite d'Arsène Černojević, patriarche de Peć (Kosovo), reçurent un statut privilégié d'autonomie administrative et religieuse.

<sup>147</sup> La pièce ne figure pas parmi les annexes du mémoire. - La députation illyrienne fonctionnait de 1745 à 1777. Une Chancellerie illyrienne spéciale allait avoir une existence éphémère sous Léopold II (1790-1791).

nommé la Diète. Le Roi propose aux Etats plusieurs sujets, et entre ceux même un protestant ou réformé. Celui qui est élu par la pluralité des voix prête le serment prescrit dans le Code en présence du Roi et des Etats. Les prérogatives de cette illustre dignité s'y trouvent spécifiquement détaillées. Une des principales est, que le Palatin a aussi le droit de même comme le Souverain, de conférer des biens caduques au décès du dernier d'une famille et de faire expédier les lettres patentes *Donationes Palatinales* avec cette seule différence que ce droit de conférer des terres est limité au nombre de 32 sessions. Une session étoit autrefois évalué à un arpent de terre labourable ou d'une forêt et mesuré après l'aune royale, dont le constitutiv étoit du tems passé la même mesure cy jointe sub C, 16 fois prise<sup>148</sup> ; mais comme le constitutiv d'une session a depuis beaucoup changé, il y a eu plusieurs questions à ce sujet et le fisque royale tentoit à plusieurs reprises, de rendre moins valables les donations Palatinales, qu'il prétendoit excéder l'activité accordée au Palatin par les loix. Maintenant il ne s'agit plus que de prouver des deux, sçavoir le fisque royale ou l'homme commissionné par le Palatin étoit le premier à se mettre en possession d'un bien caduque de 32 sessions, par l'extinction de la famille donataire, et de cette circonstance éclaircie et prouvée dépende la validité de la nouvelle collation de tels biens faite par le Roi ou le Palatin.

Il est le premier de quatre juges principaux du Royaume, il preside au Conseil Royal Locontentiental créé par le 97<sup>me</sup> article de l'année 1723 et au supreme tribunal de justice nommé *Tabula Septemviralis*. Il a le sçeau avec ses propres armes, qui est respecté et reconnu authentique dans les ordonances qu'il fait expédier en vertu de la dignité dont il est revêtu, il nomme le Vice Palatin qui a le sçeau du Palatin sous sa garde, a sa place à la Table Royale, de laquelle les procès vont en appel au dit supreme tribunal et tire ses gages de la Chambre royale ; de même un protonotaire, qui en cette qualité, fait le rapport des procès entamés ou dévolus en appel à la Table Royale.

Le *Judex Curiaë* nommé par le Souverain tient le second rang. Il est aussi un des juges principaux, preside en absence de Palatin dans les dicasteres, dont celui est le chef loyal, a pareillement le sçeau authentique avec ses propres armes, nomme le Vice *Judex Curiaë* et son protonotaire, qui réçoivent de même leurs gages à la Chambre royale.

<sup>148</sup> La mesure jointe au document est de 185 mm.

Le *Banus Regnorum Dalmatiæ, Croatiæ et Sclavoniæ* tient le troisième rang, comme Vice Roi de ces Royaumes. Il traite leurs affaires, preside au tribunal nommé *Tabula Banalis* établie à Agram, a son Vice Banus et un protonotaire; les procès jugés par ce tribunal passent en appel à la Table Royale de Hongrie.

Le *Tavernicorum Regalium Magister* est le troisième des juges principaux du Royaume; le Roi le nomme, il a son Vice Tavernicus, et est juge en appel des procès décidés par les magistrats de plusieurs villes libres et royales. Depuis peu il fut aussi autorisé de juger les procès relativement aux affaires des mines, devolues autrefois en appel au Departement des Mines établi à Vienne.

Le *Personalis Præsentia Regiæ in Judiciis Locumtenens* est le quatrième des juges principaux. Nommé aussi par le Souverain, il obtient lorsqu'il prête le serment, le petit sceau royal pour l'expédition des procès jugés par la Table Royale à laquelle il preside, et des ordres, sçavoir: *Mandata promotoria, dilatoria, &c. &c.* dressés toujours au nom du Souverain, et c'est de là qu'on nomme ses ordonnances *ex minori cancellaria*. Il est aussi juge en appel des procès jugés par les magistrats de plusieurs villes libres et royales, et preside à l'occasion de la Diète aux Etats rassemblés dans la Chambre basse. Il est effectivement le chef de la noblesse, et quoique honoré par une nouvelle loi faite l'année 1751 du titre de *Magnat*<sup>149</sup>, doit pourtant en vertu d'autres lois, être toujours un de nobles du Royaume.

Après le *Tavernicorum Regalium Magister* viennent ceux qui sont décorés des premières charges de la Couronne, nommé *Barones Regni*, sçavoir: le Grand Maître, *Curia Regiæ Magister*, Grand Chambellan, *Cubiculariorum Regalium Magister*, le Capitaine de la Garde Noble Hongroise, Grand Ecuyer, *Agazonum Regalium Magister*, Grand Ecuyer tranchant, *Dapiferorum Magister*, Grand Echanson Royal, *Pincernarum Regalium Magister* et le Grand Portier Royal, *Janitorum Regalium Magister*. Entre ceux il n'y a pas de rang fixé, l'ancienneté de leur nomination decide la précedence entre eux. Ce qui rend cette dignité plus illustre, c'est que dans tous les diplomes, privileges et collations de noblesse, les noms de dits Barones Regni, de même des eveques, et du comte suprême du comitat de Presbourg comme des temoins doivent être inserés.

<sup>149</sup> Loi 6: 1751 conférant au *Personalis* le *titulus magnificentia*.

Les deux conservateurs de la Couronne suivent les Barones Regni. Ils sont élu par les Etats, auxquels le Roi propose plusieurs sujets merités, et lorsqu'une de ces places devient vacante, le Souverain peut conferer cette charge *modo provisorio* jusqu'à la Diète future, dans laquelle ceux doivent être confirmé par les Etats, s'ils ne veulent pas user de leur droit, d'elire d'autres de ceux que le Roi leur proposera.

Les comtes supremes des comitats ont le rang après les deux conservateurs de la Couronne. Il y en a de deux espèces. On nomme ceux qui tiennent cette charge par une concession des rois comme attachée à la famille *Supremi et perpetui Comites*.

Les voici :

Le Palatin en cette qualité des Comitats Pest, Pilis et Sold.

Le Primas de Hongrie, du Comitat du Gran,

Le Prince Eszterhazy du Comitat d'Edenburg.

Comte Batthyany d'Eisenburg.

Comte Althann de Szalád.

Comte Schönborn de Beregh.

Comte Csaky de Zips.

Comte Erdödy de Varasdin.

Comte Nadasdy de Comorn.

Comte Kohary de Hont.

Comte Illeshasy de Trentshin et Lypto.

Comte Pálffy de Presbourg.

Ceux précèdent les autres que le Roi nomme à son gré lorsqu'un comitat vient à vaquer.

Il y a en tout 59 comitats<sup>150</sup>. Le magistrat de chaque comitat est composé d'un vi-comte, qui est élu par les Etats du même comitat, savoir : ceux qui possèdent des terres, seigneuries ou autres biens ; son substitut de même ; un trésorier ou receveur general, deux ou quatre receveurs particuliers, selon que le comitat est plus ou moins étendu, autant des juges des nobles et leurs substituts,

<sup>150</sup> Ce chiffre de 59 est difficile à interpréter. En 1780, on comptait en Hongrie 48 comitats (dont deux intégrés dans des comitats voisins) et deux districts libres, en Slavonie 3 comitats et en Croatie 4 comitats et un district libre. Après la réorganisation administrative de 1784-1785, le nombre des comitats passait pour l'ensemble du royaume et parties annexes à 56, dont 38 en Hongrie, 4 en Croatie, 3 en Slavonie et 11 en Transylvanie.

un ou deux notaires, un fiscal, quelques assesseurs de la Table du comitat, et quelques autres nommés *Jurassores*, c'est à dire: *jurati assessores* qu'on emploie en différentes occasions pour aider les autres du magistrat dans leurs fonctions.

Les loix prescrivent le terme de trois ans pour le renouvellement des magistrats, mais le comte supreme peut le prolonguer, lorsqu'ils trouve moins necessaire de changer les magistrats, d'autant plus, qu'il y a presque toujours des caballes approchantes à celles, qui se pratiquent en Angleterre, lorsqu'il s'agit de créer les représentans au Parlement.

Les comtes supremes conferrent provisionnellement les charges du comitat devenües vacantes depuis le renouvellement du magistrat, mais quant aux notaires ou secretaires du comitat, ils les nomment à leur gré.

Les comtes suprêmes et lorsqu'ils sont absens, les vi-comtes ordonnent le rassemblement des Etats, dont chaque comitat est composé<sup>151</sup>. Ils sont obligés de venir à ce rassemblement nommé *Generalis Congregatio*, ou eux-mêmes, ou d'y envoyer quelqu'un de leur part. Ces rassemblemens, presque conformes aux dietines polonoises se tiennent presque chaque mois, et durent selon la multitude des affaires, deux ou trois jours, mais dans les cas pressans, on convoque ceux des Etats, qui peuvent venir, le plutôt pour y assister, et alors c'est *Congregatio particularis*. Toutes les determinations sont enregistrées et les expéditions cachetées avec le sçeau du comitat, donné par le Souverain et remis au vicomte après son élection.

On publie dans ces rassemblemens des Etats du comitat preallablement les ordonnances de la Cour ou du Conseil Locontentiential, ensuite on traite les affaires du comitat pour ce qui regarde la contribution, les troupes qui y sont en quartier, les plaintes des sujets, les causes civiles et criminelles, &c. &c.

A l'occasion d'une Diète generale du Royaume, chaque comitat invité par le Roi *per literas regales* y envoie deux deputés élus dans un rassemblement des Etats du comitat et pourvus d'une instruction, selon laquelle ils doivent agir en tout ce qu'on y traite.

Les villes libres et royales sont au nombre de 50. Elles obtiennent leurs privilèges du Souverain, qui a le droit d'en créer à son gré, et leur fait expédier

<sup>151</sup> Joseph II supprima l'autonomie des comitats en juin 1786. Les congrégations ne furent plus réunies, les officiers élus furent remplacés par des fonctionnaires nommés et la correspondance entre comitats interdite.

le diplôme de Libération. Chaque ville a son magistrat, savoir: un consul, juge, sénateurs, notaires et autres subalternes. Le renouvellement du magistrat se fait chaque année, le jour marqué dans les privilèges données à chaque ville. Les dites villes invitées pareillement à la Diète generale *per literas regales* y envoient aussi une chacune deux députés avec des instructions.

Les dites villes paient leur contribution separement du comitat, dans lequel ils sont situées, et dans ces villes, les magnats, barons, prelates, et nobles qui y possèdent des maisons, jardins, &c. sont aussi sujets à payer la contribution de leurs possessions, quoique chaque ville libre et royale represente un noble, puisque le fond de terre, sur lequel sont baties leurs maisons, n'est pas annobli par là qu'un magnat, prelat ou noble le possède et que dans les villes libres et royales, *onus inhæret fundo*.

Le Souverain qui a le droit de faire publier la Diète, ou convocation des Etats quand bon lui semble, et la dissoudre de même à son gré, y invite aussi *per literas regales*, les princes, comtes, barons, tous compris sous le nom de magnat, qui sont tous obligés de comparoître à la Diète en personne ou par un député. Les veuves des magnats pareillement invitées *per literas regales* doivent aussi y envoyer leur député, et ceux qui jouissent du droit de naturalisation *indigenatus* sont traité de même. Les députés des magnats absents, des veuves des magnats et de ceux qui sont naturalisés, ont leur place assignée à la Chambre basse, et y donnent leur voix après les députés des chapitres, des comitats, et des villes libres et royales.

Relativement à ceux qui jouissent du droit de naturalisation, il est à remarquer que Ferdinand I, Roi de Hongrie, a accordé aux Etats par le 77<sup>me</sup> article de l'année 1550, qu'à l'occasion d'une Diète, le Souverain ne conferera le droit de naturalisation *indigenatus* aux étrangers merités, qu'avec leur consentement, *cum scitu et participatione fidelium suorum Ordinum*, mais hors de la Diète, ce droit de naturalisation reste réservé au Roi. Celui qui obtient le droit de naturalisation dans une Diète, est obligé de paier 2000 ducats à la caisse du Royaume, preter le serment prescrit, pour être ensuite enregistré dans les articles diétales, après quoi il jouit de toutes les prérogatives attachées à la noblesse hongroise. Ceux auxquels le Roi conferre l'indigenat, doivent paier 600 florins au bureau des taxes de la Chancellerie de Hongrie, exoperer des lettres patentes y relatives et expédiées par la dite Chancellerie, preter le serment, et à l'occasion de la

Diète future, solliciter l'enregistrement en payant la dite taxe de 2000 ducats<sup>152</sup>.

Au reste, pour ce qui regarde la façon de traiter les affaires à l'occasion d'une Diète, il est à remarquer :

1<sup>mo</sup> Que ce qui engage le Souverain de convoquer les Etats est généralement exprimé dans les dites lettres invitatoires, *literae regales*.

2<sup>do</sup> Le jour pour commencer la Diète est nommé dans les mêmes lettres, qui doivent être expédiées trois mois avec [sic] le jour fixé pour le commencement de la Diète, afin que les Etats aient le tems suffisant pour se préparer, les comitats et les villes libres et royales puissent instruire leurs députés, et les munir du plein pouvoir.

3<sup>o</sup> Lorsque les Etats sont rassemblés, on commence la Diète par l'invocation solennelle du St. Esprit. On nomme ensuite les députés de tous les ordres des Etats, pour inviter le Souverain, de paroître à la Diète. S'il y vient, comme Marie Terese d'auguste mémoire a assistée aux trois Diètes tenûes pendant son règne, sçavoir les années 1741, 1751, 1764, on dresse le ceremoniel pour la réception. Si le Roi envoie à la Diète des commissaires avec le caractère representatif, comme cela est arrivé du tems de Charles VI, le Souverain envoie le ceremoniel aux Etats.

4<sup>o</sup> Quand le Souverain arrive dans la ville, où la Diète se tienne, soit Presbourg, Edenburg, ou telle autre (car il depend uniquement de la volonté du Roi de tenir la Diète dans quel endroit qu'il lui plait, et c'est ainsi que du tems passé, et nommément lorsque le Royaume fut encore électif, que les Etats convoqués se rassembloient *in Campo Rakos*, c'est une vaste plaine peu éloignée de la ville de Pest), le Roi fait inviter les Etats, de venir un jour fixé à la Cour. A leur comparition le Roi s'assoit sous un dé [dais] dressé pour cette fonction et y entouré des barons du Royaume, sçavoir le Grand Maître, Grand Chambellan, Grand Ecuyer, &c. &c. Le Chancelier de Hongrie fait une harangue relative aux circonstances de cette convocation des Etats ; après le Souverain remet au Primas de Hongrie les propositions ou *Postulata Regia* et celui ci répond au nom des Etats, en assurant qu'on traitera les objets des propositions royales avec le zele le plus ardent.

<sup>152</sup> Voir ci-dessus, note n° 17, p. 19.



5<sup>o</sup> Depuis ce jour là, les Etats tiennent leurs séances regulierement dans les deux Chambres haute et basse. Dans celle nommée la Chambre haute, le Palatin préside. Le Primas, avec tous les archeveques, eveques diocesains et titulaires, prevôts et abbées occupent les places selon l'ancienneté de leur nomination à la droite du Palatin, mais le Primas, ou quelque autre du clergé ne peut jamais presider aux seances dietales ou celles des departemens où quelqu'un du dit clergé se trouveroit employé. A la main gauche du Palatin sont placés les barons du Royaume, savoir: le Judex Curiae, le Grand Maître de Hongrie, &c. &c. après ceux les deux conservateurs de la Couronne, ensuite les comtes suprêmes hereditaires, les comtes supremes nommés au gré du Souverain et les autres comtes et barons compris sous le nom de magnats.

Dans la Chambre basse preside le *Personalis Præsentiæ Regiæ Locumtenens* accompagné de tous les assesseurs de la Table Royale à une table séparée et élevée d'un degré, ensuite les députés des chapitres occupent une table et les députés des comitats rangés comme le Royaume est divisé en quatre cercles, savoir : çï et au delà du Danube, çï et au delà du Tybisque occupent quatre tables ; les députés des villes libres et royales sont placés à deux tables vers la porte de la Chambre et les députés des magnats absens et des veuves des magnats se placent après les députés des chapitres, de sorte que la Chambre basse est composée de plus de 500 députés et la Chambre haute d'environ 300 personnes.

6<sup>o</sup> Le *Personalis Præsentiæ Regiæ in Judiciis Locumtenens* est à l'occasion d'une Diète ce que le Sprecher est au Parlement d'Angleterre avec la difference pourtant, que celui çï est pour seconder les Etats, et le *Personal* les intentions de la Cour. Il propose les affaires aux Etats, et après que telle ou telle chose soit des demandes de la Cour ou de celle des Etats et débattée par les Etats, le dit *Personal* nomme un des députés des chapitres avec quatre députés des comitats et autant des députés des villes libres et royales et deux députés des magnats absens pour faire le rapport à la Chambre haute du resultat de ce que les Etats ont déterminé. Le député du chapitre porte la parole. On délib[è]re ensuite à la Chambre haute sur le même sujet et après la Chambre haute envoie un eveque diocésan, un baro regni, deux comtes supremes des comitats et quelqu'uns des magnats pour donner la reponse aux Etats, qu'on soit ou d'accord avec eux ou qu'on soit d'une opinion contraire. L'eveque diocesan envoyé porte la parole à cette occasion. Ces messages sont

reitérés jusqu'à ce que les deux Chambres s'accordent. Après un des protonotaires qui ont à la Diète la fonction des referendaires dresse l'écrit qui doit être présenté au Souverain sur l'affaire concertée, et cet écrit est lû préalablement en présence de tous les Etats qui se rassemblent pour cet effet dans la Chambre haute. Après que cet écrit a été approuvé, le Palatin et le Primas le signent et le présentent au Souverain, ou le lui envoient selon que l'affaire que cet écrit contient est de plus grande ou de moindre importance.

7° A la conclusion de la Diète, après que les articles, sur tout ce qui fut accordé par le Souverain, et dont on est convenu avec les Etats sont rédigés en forme des loix, le Roi fait venir les Etats en sa presence, le Palatin lui presente les dits articles. Il les signe, exhorte les Etats d'agir efficacement pour accomplir et observer avec toute l'exactitude possible le contenu de dits articles. Le Palatin repond au nom des Etats avec des expressions de la plus parfaite soumission et on envoie ensuite de la part du Souverain à chacun de ceux qui ont été invité à la Diète *per literas regales* un exemplaire des articles imprimé, signé par le Souverain et muni de son sceau royale.

8° La somme de la contribution accordée par les Etats n'est jamais inserée dans les articles diétales. On ne l'accorde que d'une Diète à l'autre et cette affaire ne reçoit par consequent pas la qualité des loix attachées aux articles diétales.

Le Code de Hongrie nommé *Jus consuetudinarium* exigeroit de remonter au premier tems de l'histoire hongroise pour montrer les sources de ces coutumes et les rendre plus intelligibles, mais le compilateur de ce Code a sagement reconnu qu'il n'y a rien de plus obscur que le comentaire des coutumes sur les coutumes mêmes et les coutumes considerées comme loix nous donnent bien clairement à connoître qu'elles doivent leur existence aux differentes circonstances du tems dans lesquelles elles furent établies et par l'observation non interrompûe confirmées.

Il y a des coutumes ou loix qui ne subsistent plus du tout, il y en a d'autres qui furent successivement modifiées et accomodées selon que les rois furent contraints de se prêter à la volonté des Etats, ou que ceux furent forcés à reconnoître la puissance de leur Souverain. Sans être bien versé dans l'histoire du Royaume et en avoir une exacte connoissance, qu'on ne peut facilement acquérir, faute des historiens affidés surtout pour les siècles plus reculés, il n'est presque pas possible d'aprofondir specifiquement tout ce qui est relatif à ces coutumes. On a cependant generalement reconnu que dans la plupart des

loix il y a un grand fond de justice et d'équité ou des raisons très valables qui ont engagé les rois et les Etats à leur creation.

C'est ainsi que remontant à l'origine de la noblesse hongroise qui se trouve amplement détaillée dans la première partie du Code, elle fut anciennement accordée pour les services militaires rendûes et à l'égard d'autres vertus et qualités dont quelqu'un fut doué, et lorsque le Roi a donné ensuite à quelqu'un en recompense des merites aquis et des services rendûes un village, château ou quelque autre droit de possession par des lettres patentes nommées *Donatio*, il fut et est aussi présentement reconnu vrai noble jouissant de toutes les prérogatives attachées au titre de noblesse. En consequence de ces prérogatives il est non seulement exempt de tout païement au titre de contribution, taxe de passage, &c, &c., mais il peut aussi aspirer en qualité de noble à toutes les charges, et dignités qui existent dans le Royaume. Il y a plusieurs exemples que des nobles ont été élus Palatins et obtenû d'autres charges et dignités les plus éminentes. L'immunité de tout païement dont jouissent les nobles ne s'étend pourtant pas à être exempts de païer les droits de douane lorsqu'ils trafiquent et en ce cas, obligés de païer les droits d'importation et exportation on les traite comme des marchands. Jusqu'au siècle passé il n'y avoit pas même d'autres comtes en Hongrie que ceux qui étoient chefs des comitats *supremi comites*, de sorte qu'on trouve plusieurs documens dans lesquels le père comme chef d'un comitat est titré de comte, et ses enfans traités en qualité des nobles. On acquiert aussi le titre de noblesse par l'adoption lorsqu'un noble adopte en qualité de fils, pour lui succéder dans la possession de ses terres quelque paisan ou quelque autre d'ignoble condition, mais en ce cas il est necessaire que le Roi y consent, et ce n'est donc pas l'adoption, c'est plutôt le Roi, qui par son consentement crée le noble renonçant même à la succession dans les biens caduques de celui qui mourroit sans laisser des heritiers legitimes.

Il y a encore une espèce des nobles, nommés *Armalistæ*, sçavoir ceux qui obtiennent du Roi pour des merites aquis, ou de l'argent avancé, après avoir païé quelque somme d'argent au bureau des taxes de la Chancellerie de Hongrie, des lettres patentes de noblesse sans donation des terres, mais ceux de la même espèce comme les anoblis en France sont obligés par le 6<sup>e</sup> article de l'année 1723 de païer annuellement une taxe, ou redevenûe proportionnée à leurs facultés que les comitats ou les villes royales dans lesquels ils subsistent, exigent.

L'exemption de la noblesse hongroise de la contribution ou tel autre paiement de ses terres et possessions *ab omni tributaria servitute*, l'oblige en échange à l'*Insurrection*, c'est à dire, à servir leur Roi en tems d'une hostile irruption dans le Royaume de Hongrie et les provinces voisines en personne avec leurs propres armes et chevaux. Il y a, dans le Code, un nombre des loix à ce sujet, dans lesquelles les cas de la generale ou particulière insurrection se trouvent détaillés, mais la pièce ajointe sub D, sçavoir l'article 43<sup>me</sup> (sic) de l'année 1741 contient toutes les mesures prises à l'occasion de la dernière insurrection de la dite année<sup>153</sup>.

Qui n'entrevoit pas en tout ceci combien que la justice et l'équité naturelle y brille, et que toutes ces constitutions sont faites en une, pour que les qualités essentielles soit de la liberté et immunité des impôts attachées au titre de la noblesse, soit des fieves bien plus forts encore, pour affermir la fidelité des sujets à leur Souverain ne soient pas altérées.

La loix qui laisse la libre disposition des biens *aquis* de sorte que l'aquisiteur n'est pas obligé de laisser la portion legitime *Legitima* à ses enfans, qu'il peut même les desheriter, sans alleguer la cause de l'exheredation, a pour raison, afin que les enfans persistent toujours dans la parfaite obéissance envers leurs parens. En échange, quant aux biens imobiles, qu'un pere de famille a herité de ses ancetres, celui-ci non seulement est obligé de les laisser à ses enfans, et il n'ose pas même les aliener hormis dans les cas specifiquement exprimés dans les loix, mais les enfans ont même dans de certains cas le droit de demander du vivant de leur pere la portion legitime de ces biens, qu'on nomme *bona avitica* ; la raison en est que cette sorte de biens est considerée par la devolution de pere en fils comme appartenant si bien à l'un qu'à l'autre et pour assurer même parlà encore plus leur inalienabilité.

Les veuves qui en se mariant n'ont pas renoncé aux faveurs accordés par les loix par un contract de mariage usité en Autriche ou autre païs, en jouissent pleinement aussi longtems qu'elles ne changent pas de nom en se remariant, *quamdiu nomen mariti gerunt*, elles restent en possession des biens de leurs maris decedés, elles sont les tutrices naturelles et legitimes de leurs enfans, et ne sont pas obligées de rendre compte de l'administration de ces biens. La rai-

<sup>153</sup> F<sup>o</sup> 165-170: De Generali Insurrectione modo infrascripto declarata. Articulus LXIII.

son de ces loix est fondée sur l'amour conjugal, et de leurs enfans, affermi par ces avantages et reconnu par la perseverance dans le veuvage. Si néanmoins la parenté ou les magistrats s'aperçoivent que les veuves sont mauvaises œconomes, on y mette ordre par la provision d'autres loix.

Les veuves ne peuvent pas être attaquées, ni à cause des dettes de leurs maris défunts, ni pour quelque autre raison ou prétension pendant le cours de la première année de leur veuvage. On les munit d'une lettre patente expédiée par la Chancellerie de Hongrie nommée *Prorogata vidualis*. La raison en est que la veuve affligée par la mort de son mari merite de la compassion et qu'on lui laisse le tems pour faire la recherche des documens et preuves nécessaires à defendre ses droits et ceux de ses enfans, pour s'y maintenir avec la pleine securité.

La prescription relativement à la retention ou reaquisition des biens n'a pas lieu selon les loix entre les frères et sœurs condisionels c'est à dire, qui partagent les biens de leurs ancetres et y succedent mutuellement, non plus quant à la dote; le *quartalitium*, qui est une partie dûe au filles et évaluée des biens hereditaires, et pour ce qui regarde les terres engagées *Jura impignorantia* et reambulations metales. Les avantages que les familles tirent de ces loix sont très considerables. C'est le moyen de retablir celles qui sont tombé en decadence par quelque desastre ou tel autre evenement imprévû.

Le droit de ceux qui ont aquis quelque bien immobile devolû par les lettres patentes du Souverain nommées *Donationes* à leurs successeurs est parlà maintenu jusqu'à l'extinction de telle famille, et on voit ainsi que les principes établis dans l'aquisition des biens sont autant justes qu'équitables.

Quoique les procès en Hongrie soient selon leur differente qualité d'une longue durée, les benefices nommées *remedia juris* accordées par les loix aux parties y intéressées sont encore établies par des principes de justice et d'equité, sçavoir pour que personne ne puisse se plaindre de n'avoir pas eu assés de tems de faire toutes les recherches possibles des preuves, documens, et consequemment n'être pas depourvû des moyens pour defendre sa cause.

La souveraine puissance d'anoblir et de conferer les biens immobiliers est reservée par les loix au Roi, c'est parlà que les biens possédés par la noblesse hongroise sont considerés comme des fiefes dependans de la Couronne, qui selon qu'ils sont accordés *ad masculinum vel utrumque sexum* retombent à la Couronne et la collation royale en cas d'extinction du sexe exprimé dans les

lettres patentes dites *Donationales* dont il y a deux principales espèces : *Donatio pura* lorsque le Souverain confère des biens uniquement à l'égard des services rendûes et merites acquis par le donataire ; *Donatio mixta* est la collation des biens immobiles en partie pour des services rendûes et en partie pour une somme d'argent que le donataire est obligé de païer et laquelle somme exprimée dans les lettres patentes est rendûe en cas que les biens ont été conférés uniquement *ad sexum masculinum* au sexe féminin descendant du premier acquisateur s'il en existe encore. En consequence de cela le dernier possesseur des biens que ses ancetres ont obtenu par la collation royale, n'ayant pas d'enfans, n'ose pas les rendre (sic) à qui que ce soit sans le consentement du Roi, et ne peut même pas les engager pour une somme qui surpasse la commune estimation de ces biens, pour ne pas faire du tort au droit royale de conférer les mêmes terres à quelque autre. Tout cela est correlativ au droit de la Couronne et du fisque royale, lequel en échange est obligé de se charger de *l'eviction* en cas que quelque autre se mette en prétension et prouve par des documens authentiques d'avoir quelque droit à la terre que le Roi vient de conférer dans la supposition qu'elle est redevolue à la collation royale. Dans ce cas, et puisque dans les lettres patentes expédiées sur les donations accordées par le Souverain la clause *Salvo jure alieno præsertim vero Ecclesiarum Dei* se trouve toujours inserée, si le fisque royale succombe et que les prétensions formées sont reconnûes par le tribunal suprême de la justice pour valables et legitimes, il doit dedomager le nouveau donataire en lui assignant d'autres terres de la même valeur, que celles étoient qui viennent d'être loyalement adjudgées à un autre. En consequence de cela il est à remarquer que le fisque royale est obligé de comparoitre devant les tribunaux d'y repondre et defendre la cause du Souverain comme chaque particulier, et il arrive frequemment que le fisque royale succombe.

La redevolution des biens obtenu par la collation royale a aussi lieu, lorsque le donataire est convaincu de crime de lese majesté ou dans le cas *notæ infidelitatis* qui se trouvent specifiquement exprimés dans l'article ou loix 10<sup>e</sup> de l'année 1723, mais en ces cas c'est la confiscation qui procure la redevolution des biens à la couronne.

Un grand nombre des loix prescrit ensuite ce que le donataire doit observer après qu'il a obtenu la donation des biens par les lettres patentes, comment ces lettres doivent être publiées dans le cours de l'année qu'elles ont été

signées par le Roi et expédiées par la Chancellerie de Hongrie dans quelque vilage de ceux qui furent conferés au donataire en présence de tous ceux qui veuillent entrevenir à cette publication, et qu'en cas que quelqu'un contredit à l'occasion de la publication de ces lettres patentes, celui qui a contredit doit être immédiatement cité le tribunal *ad dandam contradictionis suæ rationem*. Les revenûes dont les rois jouissoient autrefois sont specifiquement denotées dans le dit Code. Entre autres il y a des terres possedées sous la nomenclature: *Bona coronalia* que les rois ne pouvoient pas même aliener et celles qui furent ou vendûes ou données par les rois précédens, peuvent être revindiquées par le Souverain en consequence des loix y relatives. Marie Terese de glorieuse memoire a fait entamer au nom du fisque royale le procès contre la veuve d'un comte Zichy qui possedoit la terre de *l'ancienne Bude*, qui étoit comme des terres de la Couronne et l'a revindiqué par un amiable accord<sup>154</sup>.

Les affaires des mines furent réglées par une ordonnance de Maximilien II, Roi de Hongrie, qui regnoit depuis l'année 1566 jusqu'à l'année 1576, et toutes les ordonances successivement publiées pour ce qui regarde les mines y sont relatives.

Quant aux revenûes du sel, et douanes, comme appartenans au droit du Souverain: *Regalia Summi Principis*, les Etats n'y ont plus une influence. La Chambre royale de Hongrie en a la regie et opère en consequence des ordres qu'elle reçoit du Souverain par la voie de la direction generale des finances.

Enfin les Etats de Hongrie ont aussi, du tems passé, dans les cas de la pressante necessité accordé à leur Roi des subsides. Mais comme depuis le sisteme de ce Royaume fut presque entierement changé et qu'à ceux qui voudroient s'instruire de ce qui se pratiquoit autrefois à ce sujet, le Code en fournit abondamment les connoissances y relatives, il paroît plus propre, pour atteindre le but de cet écrit, de fixer l'epoque de l'actuel traitement des affaires en Hongrie au commencement de ce siècle.

Les tristes circonstances, dans lesquelles la Hongrie dominée par les Turques, ravagée par les Tartares, déchirée par ses propres citoyens mécontents se trouvoit pendant près de deux siècles, la pacification faite avec les Protestans et Reformés l'année 1609 et les avantages qu'on leurs devoit même

<sup>154</sup> L'accord fut conclu en 1762.

successivement jusqu'à l'année 1715 accorder, faisoient entrevoir à Charles VI, la nécessité indispensable de remédier aux desordres, dans lesquelles ce Royaume fut plongé par ces funestes évènements. Il portoit déjà ses vûes à son avènement au trône. La Diète de l'année 1708 ayant été interrompue par la dernière rebellion fomentée par le prince Ragoczy, l'accomodement avec les mécontents ayant été fait dans le même tems, que Joseph I, Roi de Hongrie est mort l'année 1711. Charles VI continuoit le rassemblement des Etats et les actes de cette Diète conclue l'année 1715 rendent temoignage de la clairvoyance de ce sage Souverain et de son amour pour la Hongrie. Il y jeta les premiers fondemens pour rendre ce peuple heureux. Il a entre autres très utiles arangemens abrogé par le 28<sup>e</sup> article, la judicature arbitraire des proto-notaires, qui en qualité des juges décidoient le procès à leur gré ; réglé l'ordre de la succession du fisque royal par le 26<sup>e</sup> article, prescrit les solennités requises pour la validité des testamens par le 27<sup>e</sup> article et les affaires religieuses autrefois traitées en concurrence des Etats furent par l'article 30<sup>e</sup> réservées au Souverain, de sorte que ceux qui dorenavant auroient des plaintes à former *in materia religionis* soient obligés de recourir pour y remédier *ad Regiam dumtaxat Majestatem*. En vertu de la même loi, les plaintes y relatives formées du tems passé furent examinées par des commissaires choisis à cet effet. Leur ouvrage, fut ensuite rapporté au Souverain lequel a fait finalement publier l'année 1731 un règlement, selon lequel toutes les affaires qui regardent les Protestans et Reformés doivent à l'avenir être traitées et décidées. Ce même règlement fut confirmé par Marie-Thérèse de glorieuse mémoire l'année 1743.

Charles VI allant en toute chose à pas mesurés attendoit pour l'exécution du plan qu'il s'est formé, le moment favorable, qui se presentoit à l'occasion de la paix de Passarovic conclue l'année 1718 et depuis ce tems là il employoit tous les moyens possibles à rendre le Royaume de Hongrie fleurissant.

Il choisissoit alors un comte Esterhazy, évêque de Vesprim mort ensuite comme Primas, et archevêque de Gran<sup>155</sup>, une des têtes les plus éclairées que jamais la Hongrie a eu, pour travailler à un système solide et propre pour l'exécution de ses bonnes et salutaires intentions.

Ce digne Prélat a travaillé pendant 5 ans qu'il demeuroit à Vienne, tout

<sup>155</sup> Émeric [Imre] Esterházy, 1663-1745.



retiré, et ne conversant qu'avec ceux du Ministère qui influoient dans les affaires, a préparé toutes les matières qui devoient être traitées et ajustées avec les Etats, qui furent ensuite rassemblés l'année 1723.

Dans cette Diète fut établi par le 2<sup>e</sup> article, la succession du sexe féminin de la Maison d'Autriche dans le gouvernement du Royaume de Hongrie.

On y regla aussi l'administration de la justice dans les tribunaux de la Table Septemvirale (de laquelle il n'y a plus ni appel à un autre tribunal, ni revision à solliciter au trône du Souverain) de la Table Royale et quatre autres tribunaux nommés: *Tabulæ Districtuales* placés selon la distribution du Royaume en quatre parties, sçavoir: çï et au delà du Danube, çï et au delà du Tibisque nouvellement créés.

De même le Conseil Locontentional fut établi; auquel toutes les affaires qu'autrefois la Cour devoit immédiatement traiter avec les comitats, et villes royales furent confiées.

La contribution fut aussi accordée, pour être païée annuellement d'une Diète à l'autre.

Et une juste combinaison d'autres loix, qui doivent leur existence à cette Diète, fait bien clairement entrevoir les vûes que Charles VI avoit, pour avancer ce Royaume même par le commerce.

Ce grand Monarque poursuivoit à la Diète de l'année 1729 à procurer l'effet de ses justes intentions. Toutes les constitutions faites dans cette Diète avec le consentement des Etats en rendent temoignage, et la contribution fut accordée à cette occasion de deux millions sept cent mille florins, à païer annuellement jusqu'à la future Diète.

Marie Terese a fait pendant les 40 ans qu'elle regnoit, trois fois convoquer les Etats sçavoir: l'année 1741, 1751 et 1764. Le couronnement de ce bon et bien aimé Roi, et l'insurrection générale à laquelle les Etats du Royaume se sont preté avec autant de zele et d'amour que de promptitude, font des deux époques les plus memorables de la première Diète. A l'occasion de la seconde et troisième, la contribution fut augmentée d'un million et trois cent mille florins de sorte que maintenant la Hongrie païe à titre de contribution quatre millions de florins. Il y a cependant dans ces quatre millions, 100.000 florins accordés pour l'entretien de la Garde noble hongroise levée l'année 1760 d'une façon qui fait une nouvelle époque autant rémarquable pour cette incomparable souveraine, que honorable pour la nation qui faisoit même alors

briller leur respectueux attachement à leur Roi, chaque comitat accordant de paier une somme proportionnée à ses forces pour l'entretien de cette Garde jusqu'à ce qu'à la dernière Diète de l'année 1764 cette affaire fût pleinement affirmée dans le rassemblement general des Etats.

Après que la contribution est accordée par les Etats, c'est aussi à eux, de faire la juste repartition, afin que le paiement se fasse avec la proportion relative aux forces du peuple de chaque comitat. Cette répartition est de double espèce. La première est la generale, qui se fait pendant la Diète, par des personnes choisies du nombre des deputés pour assister à la même Diète, que l'on suppose avoir la pleine et exacte connoissance de tous les benefices ou malefices de chaque comitat. Ces deputés, après avoir évalué la somme totale de la contribution accordée *secundum Portas* (ce nom *Porta* est idéal) et que le constitutiv d'une *Porta* est fixé en consequence du nombre des *Porta* et de la contribution accordée, fixant ensuite le nombre des *Porta* dont chaque comitat doit être chargé, et en consequence de ce nombre, combien qu'un chacun doit contribuer.

En voici l'explication plus claire:

Le Royaume de Hongrie a maintenant 5661  $\frac{3}{4}$  *Portas*. La *Porta* fut évaluée à l'occasion de la dernière Diète, en consequence de la contribution augmentée, à 688 florins 50 sous. Le comitat de Presbourg avoit depuis l'avant dernière rectification faite à la Diète de l'année 1751 jusqu'à l'année 1765, 321 *Portas*, dont le constitutiv étoit alors après la somme de 3.400.000 <sup>156</sup> florins évaluée à 580 florins 58 sous et desquelles il païoit annuellement 186.490 fl. 18 sous, et à l'occasion de la dernière rectification on lui en a relaché 18 *Portas* de sorte que ce comitat ne paie actuellement la contribution que de 302 (sic) *Porta* mais comme la contribution fut augmentée dans la dernière Diète de 600.000 florins, ce comitat paie pourtant plus qu'il n'a païé ci devant, savoir 208.716 fl. 30 sous.

Lorsqu'on entame l'operation de cette rectification, on examine la decadence ou l'agrandissement des forces du même comitat, arrivés depuis la dernière repartition faite par les Etats, et la juste combinaison de toutes les circonstances y relatives fait decider, si ce comitat doit être à l'avenir plus ou moins chargé.

Cet ouvrage étant successivement approuvé par les Etats et ratifié par le

<sup>156</sup> Le texte comporte le chiffre, évidemment erroné, de 30.400.000.

Souverain, chaque comitat instruit de la somme qu'il est obligé de païer, fait avec la concurrence des Etats du même comitat; savoir ceux qui y possèdent des terres, la repartition particuliere. La clef de cette particuliere repartition est nommé *Dica*, et le constitutiv de cette *Dica* est évalué par une nouvelle subrepartition selon les circonstances intrinseques de chaque comitat. C'est ainsi que dans quelques comitats un pair de bœuffes taxés relativement à ce que le contribuant propriétaire de ces bœuffes gagne par leur travail, fait le constitutiv d'une *Dica* et en païe 2,1 florins, et plus ou moins encore, et de la même façon le produit de ses terres, comme aussi le reste de ses facultés sont taxées, puisque les païsans n'ont pas la propriété des terres qu'ils habitent et cultivent, mais seulement la surface *superficies terræ* leurs appartient.

Quoique les païsans ne possèdent pas en propre les terres qu'ils cultivent, les seigneurs ne tirent pourtant pas de grandes avantages de leurs sujets, surtout depuis les nouveaux reglemens publiés encore du tems de l'auguste Marie Terese, par lesquels un nombre des excès illegitiment pratiqués par plusieurs seigneurs territorials fut abrogé et les païsans beaucoup soulagés.

Les corvées sont reduits à un jour par semaine, les seigneurs furent obligé d'assigner à chaque païsan, qui est en état de labourer avec sa famille et domestiques 24 arpens de terre geometriquement demesurés, ceux qui ne suffisent pas à cultiver autant de terrain, sont considerés comme des demis païsans ; on leur assigne 12 arpens et encore moins selon la qualité de la glebe, et ces soit dit demi païsans ne fournissent que la moitié des corvées sumarquées et cette soudivision va jusqu'au tiers et quart d'un païsan. Les dits païsans selon cette differente qualité ne païent en outre à leur seigneur territorial qu'un florin par an, quelques onces de beur, un veau et quelques pièces de volaille. En échange ce même païsan, qui tient jusqu'à 24 arpens de terre avec d'autres benefices, savoir le bois des forets seigneuriales, le terrain cédé à la communauté d'un village pour y faire paître les bestiaux, païe en titre de contribution au Souverain 50, 60 et jusqu'à 80 florins, selon que les comitats sont differemment situés et les habitans pour leur commerce ou leur subsistance plus ou moins avantagés.

On païe trois quarts de la contribution accordée pendant les 6 mois d'hiver, et un quart durant les 6 mois d'été, en consideration que pendant l'hiver les communautés des villages peuvent vendre leurs denrées tirées de la racolte, et vendange, jouissent du droit de cabaret, ou de vendre leur propre vin à pot et à pinte et de differens autres benefices tant accordés par leur seigneur territo-

rial en vertu des contracts faits avec lui si ce sont des sujets nommés *liberæ emigrationis* que d'ailleurs denotés dans les loix à l'égard des sujets hereditaires, auxquels il n'est pas même permis de changer de maitre, de sorte que si quelque seigneur en réçoit un tel pour en faire son sujet, il est forcé par les loix *jure repetitionis colonorum*, de le rendre à son ancien maitre.

Pendant le mois d'Octobre, les magistrats des comitats travaillent à la subrepartition de ce que chaque village doit païer pendant le cours de la nouvelle année militaire, qui commence le 1er Novembre, et à la fin du dit mois d'Octobre, chaque village en reçoit le spécifique de ce paiement, et ensuite la communauté de chaque village fait l'individuelle repartition de ce que chaque habitant ignoble du village est obligé de païer.

On fait tous les mois les decompptes avec le Militaire qui est en quartier dans le comitats respectives en concurrence d'un officier du regiment et du comitat pour ce que les provinciaux sont obligé de fournir pour la subsistance des militaires et de leurs chevaux de service, en consequence du reglement militaire fait à l'occasion de la Diète de l'année 1751 avec le consentement des Etats. Cet entretien des troupes, imputés *in sortem contributionis* et ce qu'elles consomment en outre pour leur subsistance facilitent beaucoup le païement de la contribution.

A l'occasion de ces decompptes on tache aussi d'ajuster toutes les plaintes formées par les militaires contre les provinciaux et réciproquement, mais s'il n'y a pas moïen de les aplanir, alors on tache de les accomoder dans les decompptes semestrales qui se font au mois de Mai et au mois de Novembre entre les commissaires de guerre, placés en differents districts du Royaume et les deputés des comitats, pour évaluer ce qui reste encore à payer à titre de la contribution. Mais en cas que l'on ne réussit pas, à accomoder amiablement ces plaintes, on les remette finalement par la voie des dicastères respectives à la decision du Souverain.

De dits decompptes on forme des tabelles qu'on envoïe à la Chancellerie de Hongrie par la voie du Conseil Locontentiental, pourque le Souverain puisse être informé, quel comitat a exactement païé la contribution tant en argent comptant que par l'imputation de ce qu'il a fourni au militaire qui est en quartier dans ce même comitat et quelle somme le comitat doit encore païer à titre de contribution.

Dans chaque comitat il y a une double caisse, celle pour recevoir la contribution accordée par les Etats au Souverain, et une autre, à laquelle les habitans ignobles et les annoblis nommés *Armalistae* doivent contribuer, pour fournir aux besoins domestiques de chaque comitat, savoir : pour païer les gages du comte

supreme, du vi-comte et des autres officiers, dont le magistrat de chaque comitat est composé, comme aussi les gages du directeur du commissariat provincial, du vice directeur et de 7 commissaires provinciaux placés dans différentes contrées du Royaume; item pour l'entretennement des captives l'exécution de la haute justice decretée contre les malfaiteurs, la reparation des maisons des quartiers militaires, de la maison où le rassemblement des Etats du comitat se tient, et différentes autres depenses selon les occasions qui se presentent.

La somme de cette caisse domestique est relative à l'étendue du comitat et aux besoins auxquels le comitat doit subvenir. Il y a des comitats dans lesquels le constitutiv de la caisse domestique monte jusqu'à 12 et 14.000 florins. Le receveur général ou trésorier de chaque comitat doit rendre compte de toute la perception et erogation de ces deux caisses aux Etats du comitat trois mois après que l'année militaire est finie, qui les examinent avec toute l'exactitude possible. Après leur revision on les envoie au Conseil Locontential et après que toutes difficultés formées à leur égard sont éclaircies et entierement levées, le dit receveur general reçoit du comitat des lettres patentes par lesquelles il est déclaré absous et plus responsable pour le passé de ce qui est relativ à l'exercice de son emploi.

Le vi-comte est obligé de visiter plusieurs fois par an inopinément les deux caisses du comitat et en faire ensuite la rapport aux Etats du comitat.

La population du Royaume de Hongrie, monte selon les dernières informations fournies par les comitats et villes royales à quatre millions et cinque cent mille ames. Le militaire, savoir les regimens d'infanterie et de cavallerie qui levent les recrues dans le Royaume pour leur completion et les troupes confi-nières de l'Esclavonie, de deux generalats de Varasdin et Carlstatt, comme aussi de la Transylvanie calculé à cent soixante et dix mille hommes et le clergé qui passe le nombre de quarante mille hommes n'y est pas compris<sup>157</sup>.

La consommation du sel de Hongrie qui approche à un million de quintal, ou poids de cent livres, est un revenu bien considerable du Souverain. Il se

<sup>157</sup> Ces chiffres, bien inférieurs aux chiffres réels, correspondent aux estimations antérieures au recensement de 1785. Le recensement de 1785 et les deux révisions de 1786 et de 1787 ont donné les résultats suivants :

Population de la Hongrie, 1787	6.466.384
Population de la Croatie-Slavonie, 1787	648.462
Population de la Transylvanie	1.440.986
Population totale (sans les confins militaires), 1786	8.491.806
Population des confins militaires, 1780	709.353

vende à differens prix, selon que les depositaires du sel sont plus ou moins éloignés des mines du sel, savoir à 2 florins 30 sous et à 2 florins.

Autrefois le prix du sel fut fixé avec la concurrence des Etats, de sorte que lorsque le Conseil Locontentient fut créé l'année 1723, les Etats sont accédé au haussement du prix du sel à 15 sous par quintal, pour paier les gages du dit Conseil, mais depuis on a déclaré aux Etats que le sel est compris *inter Regalia Summi Principis* et le prix du sel fut à plusieurs reprises haussé selon que la Cour le trouvoit necessaire pour subvenir aux besoins publiques.

L'avantage que le Souverain tire des mines, d'or, d'argent, de fer et de cuivre, n'est pas tant considerable pour la production que pour la circulation de près de deux millions de florins qui font vivre un nombre des habitans employés dans les mines et bien païés qui facilitent le debit de toutes les especes des denrées des contrées voisines.

Le Roi de Hongrie jouisse des revenûes des terres et seigneuries qu'il possede en propre, de la même façon comme chaque particulier seigneur territorial et est sujet aux loix y relatives, aux ordonances du comitat dans lequel ces terres sont situées, et les intendans de ces terres doivent aussi comparoitre aux rassemblemens des Etats du comitat.

Le Royaume de Croatie paie separement de la Hongrie la contribution de 109.707 florins 12 sous par an. Il est gouverné par un Vice Roi nommé *Banus*, nom qui fut autrefois donné à tous les gouverneurs de provinces voisines de la Turquie, de même que celui de *Vaivoda*, mais toutes les affaires y traitées doivent être rapportées par le Conseil Locontentient de Hongrie à la Cour. Il y a aussi deux Tables pour l'administration de la justice, savoir: *Tabula Judiciaria* et *Tabula Banalis* mais les procès y jugés sont portés en appel aux Tables Royale et Septemvirale établies en Hongrie.

Depuis dix ans, on a en faveur du comerce de la Hongrie, établi à Fiume un gouvernement conforme à celui qui preexistoit à Trieste<sup>158</sup>. Les causes civiles qu'on traite à Fiume et dans tout le Litoral maritime hongrois vont en appel à la Table Banale en Croatie et delà aux Tabales (sic) Royale et Septemvirale de Hongrie. Dans les procès mercantiles, d'échange et du consulat maritime, qui ont été traités

En 1786 le recensement fait état de 13.263 prêtres en Hongrie et en Croatie-Slavonie, de 5.224 en Transylvanie, soit d'un total de 18.614 ecclésiastiques, ministres protestants et popes orthodoxes compris.

<sup>158</sup> Le Littoral de Fiume fut rattaché directement à la Hongrie en 1779. De 1776 à 1779 il faisait partie de la Croatie en tant que comitat.

au tribunal *primæ instantiæ* à Fiume ou Buccari, on appelle au gouvernement royal établi à Fiume comme le tribunal de revision. Pour ce qui regarde les causes criminelles, on les traite à Fiume et Buccari in *Consilio publico capitaneali*.

Les villes de Zeng, Carlobago, avec quelques petits ports de mer, les seuls que le Roi de Hongrie possède encore en Dalmatie, dépendent tous du dit gouvernement royal établi à Fiume.

La contribution du District de Temesvar récemment incorporé à la Hongrie et divisé en trois comitats<sup>159</sup> monte à 372.000 florins.

La grande Principauté de Transylvanie quoiqu'elle étoit autrefois une province appartenante à la Couronne de Hongrie, jouissoit pourtant de certaines coutumes différentes de celles qui furent établis en Hongrie. Le Code de Hongrie en rend témoignage par plusieurs loix. Cette province fut gouvernée anciennement par des vaivodes, et depuis près de trois siècles avoit même des loix distinctes faites par ses Etats sous le nom de *Compilatæ constitutiones*. Successivement la dite Principauté avoit des princes particuliers de sa nation pour ses maîtres, mais l'année 1686 le dernier Prince nommé Appafy a remis à l'Empereur Leopold la souveraineté et propriété de la Transylvanie. Depuis ce tems là, elle fut gouvernée separement de la Hongrie, tantôt par des comissaires royales, tantôt par des gouverneurs només et y envoyés par le Souverain. Dans cette province il y a de même qu'en Hongrie des comitats et des dicastères. Les Etats s'y rassemblent avec le consentement du Souverain. La contribution en dernier lieu y accordée monte à 1.516.394 florins 55 sous par an. Autrefois ceux qui traitent les affaires de la Hongrie n'avoient aucune influence dans celles qui regardent la Transylvanie. Depuis deux ans, la Chancellerie de Transylvanie fut unie à celle de Hongrie et toutes les affaires transylvaines sont dirigées par le même chef, le Chancelier de Hongrie<sup>160</sup>.

Voici le précis de ce qui est relatif aux loix et au gouvernement du Royaume de Hongrie et des provinces adherentes, dont les souverains, en maintenant les loix et coutumes du païs, soutenant les droits, privilèges et prérogatives des Etats ont de tout tems tiré les plus grandes avantages et contribué eux mêmes par ce moyen à l'agrandissement de ce noble Royaume.

## 9.

<sup>159</sup> La réincorporation des trois comitats (Krassó, Temes et Torontál) eut lieu en 1778.

<sup>160</sup> La Chancellerie de Transylvanie fonctionnait à Vienne de 1695 à 1784, puis de 1791 à 1848.

Le 19 avril 1785, le marquis de Noailles, envoya à Vergennes une pièce écrite au vitriol contre Joseph II, avec le commentaire suivant:

« Il paroît souvent ici, Monsieur le Comte, des écrits qui sont dirigés contre le Gouvernement. Tout cela, me disoit quelqu'un dernièrement, pourroit opérer à la longue des événemens, si l'on sentoit plus vivement dans ce pays-ci. Je répondais qu'il n'y a point à regretter dans ce cas là que les esprits ne soient pas plus inflammables. Malgré la très grande liberté de presse, il y a défense cependant d'imprimer un ouvrage que j'ai eu en manuscrit, intitulé *Invraisemblances*. Je joins ici, traduit de l'allemand avec les notes qu'on m'a fournies pour l'intelligence du texte. »

Le pamphlet, intitulé *Unwahrscheinlichkeiten* fut effectivement imprimé, sans nom d'auteur, censément à Fribourg (en réalité à Presbourg<sup>161</sup>), en 1785. Suivant en cela dictionnaire biographique des écrivains hongrois de Szinnyei, on l'attribue parfois à Joseph Grossinger (Komárom, 1751- Graz, 1830), ancien jésuite, auteur d'ouvrages religieux, philosophiques (il traduisit Mendelssohn en latin), historiques et linguistiques; le catalogue de la Bibliothèque Ráday de Budapest ne mentionne pas de nom d'auteur, mais n'exclut pas que l'auteur pût être Johann Rautenstrauch. Grâce à la précision fournie par marquis de Noailles, on peut affirmer, avec certitude, que l'auteur des *Invraisemblances* était Franz Rudolf Grossinger dit aussi Grossing, né en 1752, jésuite jusqu'à la dissolution de l'Ordre, comme son frère Joseph, mais son destin fut beaucoup plus aventureux. Selon Szinnyei il mourut emprisonné à Kufstein après 1789. Passionné par la politique, il obtint en 1777 le poste de secrétaire aulique, qu'il perdit après la mort de Marie-Thérèse. Ses ouvrages critiques contre le droit hongrois, écrits pour plaire à Joseph II, furent connus et commentés dans les milieux bien informés, dès avant leur parution en latin et en allemand<sup>162</sup>. Dans les *Invraisemblances*, au contraire, il se présente comme patriote hongrois zélé. La note en marge de la 10ème *Invraisemblance* observe: « On prétend à Vienne que l'auteur étant en place présentait autrement dans ses écrits le contenu des articles relatifs à sa Patrie ». Le pamphlet circulait encore à la fin du règne de Joseph II, comme en témoigne la copie manuscrite mentionnée par

<sup>161</sup> Le lieu d'impression a été identifié par Éva H. BALÁZS.

<sup>162</sup> *Jus publicum Hungariæ unica complexum dissertatione* (Halle, 1786) et *Ungarisches allgemeines Staats- und Regimentsrecht* (Vienne, 1786).



Lajos Hajdu<sup>163</sup>.

L'original allemand n'a pas été réédité depuis 1785. La version française devait circuler en manuscrit dans la cour de Versailles, mais n'a pas été publiée jusqu'à présent.

## **Invraisemblances.**

*Regi atque regno muta libertas obest. Seneca in Œd. act 3, v. 525.*

Fribourg 1785.<sup>164</sup>

1\*

Il est invraisemblable qu'un Monarque, qui ne regarde ses ministres que comme des sujets, comme des valets gagés, et non comme ses amis, puisse jamais obtenir de leur bouche, avec une entière franchise, la pure vérité, et même des vérités amères, si les circonstances étoient de nature à l'exiger.

\*[Note en marge: Auteur hongrois et protestant, nommé Grossinger, retiré dans les Etats du Roi de Prusse, après avoir perdu à la Cour de Vienne une place de secrétaire aulique<sup>165</sup>.]

2

Il est invraisemblable qu'un Monarque seul puisse pénétrer et prévoir tout, comme il n'est pas vraisemblable qu'il tire aucun secours de ceux qu'il a choisis uniquement, parce qu'il les a trouvés disposés que ce qu'il est lui-même. Ils ne voient pas par leurs propres yeux que l'éclat de la Majesté et l'intérêt ont facinés, mais seulement par les yeux de leur Monarque.

3

Il est invraisemblable qu'un Ministère ainsi composé, l'Etat et le Monarque puissent prospérer ou éviter un revers peut-être imminent.

4

<sup>163</sup> HAJDÚ, Lajos, *II. József igazgatási reformjai Magyarországon* [Les réformes administratives de Joseph II en Hongrie]. (Budapest, Akad. Kiadó, 1982), p. 408.

<sup>164</sup> A.E. Paris, C.P. Autriche 349, f° 236 – 249.

<sup>165</sup> Les deux rumeurs de Vienne relayées par Noailles (l'auteur du pamphlet était protestant et s'était retiré sous la protection du roi de Prusse) n'étaient pas fondées. Il est vrai, cependant, que Grossinger passait beaucoup de temps en Allemagne dans les années 1780.

Il est invraisemblable qu'entre des millions de sujets, il ne s'en trouve pas un au moins dont le cœur soit pénétré de ces choses.

5

Il est invraisemblable que le hasard donnât au Monarque, qui fût si fort despote, si excessivement tyran, qu'il dût rendre malheureux un patriote par la raison qu'entre des millions d'hommes, il prendrait seul la liberté de porter la parole pour le bien de sa Patrie, et de dire hautement et courageusement, en face de son Monarque des vérités absolument nécessaires tant à l'appui du public qu'à l'avantage du monarque lui-même. Car

6

Il est invraisemblable qu'un sujet, qui ne connoit que trop sa propre nullité et le pouvoir suprême de son Prince, puisse avoir eu le dessein d'offenser son Souverain, en ne faisant entendre que la voix de la vérité et le sentiment de l'amour de la Patrie.

7

Il est invraisemblable qu'un Monarque doive se considérer lui même comme sous le seul titre de chef de ses États, tandis qu'il fait sentir à ses sujets de grands coups de griffe par ses mains, avec la pesante trace de ses pieds, beaucoup plus que la force spirituelle de sa tête. Façon de regner qui ne peut convenir qu'à un Prince qui se regardera non seulement comme le chef de l'Etat, mais aussi comme l'Etat tout entier, ne voulant pas comprendre alors que si l'Etat est malheureux, il en partage les revers. Car c'est toujours ce qui arrive et à quoi on touche peut-être. Il ne faut jamais regarder l'Etat collectivement que comme un simplement moral, dont la tête individuelle est physique et passible.

8

Il est invraisemblable qu'un corps puisse rester longtemps frais et sain, quand on ne travaille qu'à le soumettre à des températures étrangères et qu'intérieurement on ne fait aucune difficulté d'affaiblir chacun de ses membres, en particulier de diriger tous les sucs nourriciers vers le seul chef, de tyranniser itérativement les parties principales, et surtout de blesser le tissu entrelacé, le noble système des nerfs. Dans un corps qui devient si mal orga-

nisé, le chef surtout court toujours des risques.

9

Il est invraisemblable qu'un Monarque dont les yeux peuvent contempler tous les Etats circonvoisins, doive laisser borner ses affections par les mêmes limites, qui fixent l'étendue de ses propres Etats. Mais comme cela est aussi improbable du côté d'un voisin que du côté de l'autre, le succès d'une entreprise dans tous les cas ne peut être déterminé qui suivant la proportion de l'activité opposée. Or il n'est pas vraisemblable qu'une partie veuille jamais être active contre l'autre, quand elle sera nécessairement forcée à y chercher l'amitié et des secours.

10\*

Il est invraisemblable qu'une Monarchie doive même une fois s'élever à une puissance et à une grandeur plus considérables, si toutes les Monarchies, ses voisines, sont dans le dessein de l'affaiblir & même de l'anéantir en suivant l'occasion. Ceci devient encore plus invraisemblable, si la Monarchie d'une grandeur superflue est composée de ces pays et de ces peuples qui y trouvent leur malheur le plus sensible tandis qu'on les épuise pour en former la puissance, l'opulence et la grandeur.

\*[Note en marge : On prétend à Vienne que l'auteur étant en place présentait autrement dans ses écrits le contenu des nombres 10 et 11 relatifs à sa Patrie.]

11

Il est invraisemblable qu'une Monarchie puisse être redoutable à ses ennemis, si en même tems elle ruine entièrement ses plus puissans amis; si elle agit en traîtresse avec ceux auxquels elle a véritablement à rendre grâces de son existence; si elle cherche de tous les côtés à affaiblir ceux qui étoient et seroient encore ses plus puissans et ses plus prompts défenseurs contre ses rivaux.

12\*

Il est invraisemblable qu'un Monarque remporte jamais la victoire s'il fait la guerre avec des esclaves contre des peuples libres.

\*[Note en marge: Cet article fait allusion à la milice conscripte et forcée qu'on veut introduire

en Hongrie.]

13

Il est invraisemblable qu'un Monarque puisse se promettre la victoire, sis ses soldats qui auparavant soupiroient après la guerre, vont en campagne avec la répugnance la plus apparente, et retrouvent dans leur propre patrie un autre ennemi.

14

Il est invraisemblable qu'un Monarque puisse conquérir des pays étrangers, quand il doit employer toute sa puissance contre ses propres pays.

15

Il est invraisemblable qu'un Monarque puisse employer avec un heureux succès ses gens de guerre contre ceux dont ils ont, pendant beaucoup d'années, reçu toute sorte de bien.

16

Il est invraisemblable qu'un Monarque puisse se promettre une fidélité durable de ses sujets, si lui-même n'est pas homme de parole. Car la seule parole d'un Monarque doit être aussi sacrée que le serment de tous ses sujets.

17

Il est invraisemblable qu'un Monarque soit jamais un heureux législateur, s'il détruit les loix par lesquelles ses prédécesseurs ont toujours heureusement régné et fixé l'amour de leurs sujets.

18

Il est invraisemblable que les lois d'un Monarque aient de la durée, lorsqu'il persécute ses sujets comme rebelles, uniquement parce qu'ils défendent les loix de leur pays.

19\*

Il est invraisemblable qu'un Grand qui est infidèle à sa Patrie soit fidèle au Monarque par un autre motif que son propre avantage. Non, il n'est pas vraisemblable qu'un tel homme demeure fidèle à son Prince aussitôt qu'il apper-

cevra d'un autre côté un plus grand avantage pour lui.

\*[Note en marge : Ceci regarde ceux d'entre les Hongrois qui ont suggéré ou partagé les innovations dont se plaint la nation. On prétend que le nombre en est grand. Le public ne leur épargne aucune des dénominations qui peuvent compromettre leur qualité de citoyen.]

20

Il est invraisemblable qu'un pays et aussi un Monarque puissent être heureux, tant que le pays regardera les amis du Monarque comme ennemis des sujets, et le Monarque les amis du pays comme ennemis.

21

Il est invraisemblable qu'une Monarchie puisse être en bon état, si le Monarque croit éblouir par les Grands Colliers d'un Ordre, par les Etoiles d'un autre Ordre, par les Croix d'un troisième, par les clefs de Chambellans, les titres d'Excellence et une infinité d'autres choses d'un éclat aussi faux; si enfin on les tient pour les marques infaillibles d'un jugement sain, d'une connoissance profonde et d'une fidélité à l'épreuve.

22

Il est invraisemblable que ceux-là soient les meilleurs conseillers des Monarques, sur lesquels tombe la malédiction générale de tous les sujets, et qui n'ont que le suffrage de quelques Puissances étrangères parce qu'ils haïssent la plupart des peuples regnicoles.

23\*

Il est invraisemblable qu'un Monarque qui cache ses secrets aux hommes vraiment patriotiques et qui les met sous le nez des étrangers, exécute jamais heureusement un plan.

\*[Note en marge: Ce que dit ici l'auteur s'est vérifié dans plusieurs occasions où l'on n'a eû que par des étrangers les premiers avis des changemens projetés à l'insçu des personnes mêmes qui étoient secrètement choisies pour y concourir.]

24

Il est invraisemblable qu'un simple juriste puisse mettre en pratique des maximes d'Etat avantageuses et qu'un simple dessinateur de cartes puisse faire

des plans heureux de guerre.

25\*

Il est invraisemblable que les affaires de l'Etat puissent être faites avec succès, si les conseillers intimes demandent conseil aux secrétaires de leur Département avant de conférer avec le Monarque sur une affaire. Ces secrétaires domestiques ne sont point des enfans du pays. Il sont plus souvent des espions gagés par les Puissances étrangères.

\*[Note en marge: Ce 25e article ne paroît pas douteux aux gens du pays qui critiquent assés ouvertement le choix qu'on a fait des hommes actuellement en place.]

26

Il est invraisemblable qu'un Monarque puisse se choisir de dignes hommes d'Etat si, dans ce cas, il ne demande conseil qu'à ses ministres; car ceux-ci ont une liaison de sang et de possessions trop étendue pour qu'ils veuillent proposer pour le service de l'Etat quelqu'un qui ne leur tienne en rien. Et alors il est aussi peu probable que ceux-là puissent avoir le cerveau le plus sain, qui logent le moins d'esprits vitaux dans leurs nerfs.

27

Il est invraisemblable qu'un Monarque puisse connoître par lui-même toutes les bonnes têtes de ses Etats, et il n'est pas croyable que celles-ci lui soient trouvées par ceux qui pourroient perdre leur propre considération en les voyant élever aux places considérables de l'Etat. Il n'est pas croyable que des hommes d'une grande force d'esprit, lorsqu'ils voient les petites têtes sans nombre être en faveur, et qu'ils se trouvent habituellement négligés, ne cherchent pas enfin par dégoût l'occasion de s'en venger par des indemnités.

28

Il est invraisemblable qu'il règne une vraie satisfaction de l'esprit dans un pays, où l'on ne cherche à mettre dans les mains du peuple que des livres qui outragent la juridiction ecclésiastique, qui ne parlent en faveur du droit canon et qui, après chaque troisième feuille, louent le Très Gracieux Souverain; où l'on ne place dans les chaires que ceux qui enseignent aux fils des Présidens et des Conseillers auliques l'art de faire des complimens ou de

composer peut-être une ode d'apothéose pour la fête nominale de l'universelle Madame la Conseillère aulique.

29\*

Il est invraisemblable que la tolérance puisse produire quelque fruit utile ou faire l'impression désirée sur les esprits de tous les partis, si le Monarque, non seulement ne fait profession en règle d'aucune secte de religion établie, mais encore ne fait nulle difficulté de porter par lui-même les plus rudes coups à la religion dominante de ses Etats.

\*[Note en marge: On ne croit pas les principes de l'auteur assés épurés pour qu'il ose juger de ceux des autres, encore moins des Souverains.]

30\*

Il est invraisemblable qu'un Monarque devienne plus riche et plus puissant par la richesse qu'il ravit à ses sujets, parce qu'il ne fait que transporter d'un endroit à l'autre ce qui, même sans cela, existoit déjà dans son pays. Un pareil Prince devient plutôt beaucoup plus pauvre et plus impuissant qu'auparavant, parce que l'argent n'est pas destiné à rester en tas, mais à circuler pour la dépense et l'entretien.

Ajoutons que le Souverain devient plus pauvre par la raison même qu'il prend à ses sujets une trop grande partie de leur superflu. Car il leur ote le seul moyen d'accroître et de partager une autre fois ce superflu avec leur Monarque, suivant l'empire de la nécessité. Dans la vérité et selon toute raison, un Souverain et ses Etats ne peuvent devenir que par l'argent étranger plus riches qu'ils n'étoient auparavant.

\*[Note en marge: Un sujet de l'Empereur d'un rang distingué et d'une grande expérience disoit en lisant ce nombre, qu'il seroit à souhaiter que les principaux ministres de Sa Majesté Impériale et nommément le Comte Hatzfeld, voulussent approfondir la vérité d'un article tel que celui-ci, vérité à laquelle ils opposent des préjugés dont ils se sont fait des principes.]

31\*

Il est invraisemblable qu'un Monarque rende jamais ses Etats heureux par le commerce s'ils sont contraints de méconnoître leurs propres productions et de confondre le plomb et l'or, si le Monarque même fait un monopole des principales productions de ses Etats et si l'alchymie est l'étude favorite du ministre des Finances.

\*[Note en marge: L'auteur veut désigner, en particulier le Comte de Zinzendorf qui ajoute, dit-

on, à son goût pour les minéraux l'espérance pratique de les reproduire dans un laboratoire mystérieux. Tout le monde n'est pas d'accord sur ses essais alchimiques.]

32

Il est invraisemblable qu'un Monarque puisse jamais recevoir de vraies nouvelles de toutes les affaires de ses Etats, et conséquemment faire les applications nécessaires, si les Présidens et généralement les Grands ne s'occupent des améliorations que pour avancer leur propre intérêt.

33.

Il est invraisemblable qu'une affaire puisse jamais être examinée suivant l'équité si on n'écoute que l'avis des défenseurs pour voir ensuite le secrétaire du Rapporteur inscrire les suffrages et les vota.

34\*

Il est invraisemblable qu'un Monarque soit le père de ses sujets quand, du vivant des maris, il aime à augmenter le nombre des veuves et des orphelins.

\*[Note en marge: On indique ici un grand sujet de mécontentement et de murmures qui a été le retranchement d'une partie des gages et des pensions dans tous les Départemens et dans toutes les classes.]

35

Il est invraisemblable qu'un Monarque puisse être heureux si ses sujets sont malheureux; c'est lui-même qui les rend malheureux, il n'est donc pas croyable que ces mêmes sujets infortunés par lui, le rendent heureux.

36

Il est invraisemblable qu'un Monarque soit aimé de ses sujets lorsqu'il veut gagner leurs cœurs les armes à la main. On connoit qu'il opère dans ses sujets une vraie crainte, mais sans amour.

37

Il est invraisemblable qu'un Monarque, en abolissant les moines et les autres prêtres qu'il juge être des essaims fanatiques, parvienne à détruire avec eux toute erreur et toute superstition, si on pense que cette suppression ne



tombe que sur ceux qui ont des revenus suffisans.

38

Il est invraisemblable qu'un Monarque fasse sortir les religieuses de leurs couvens seulement afin que la population ne soit point empêchée, si on ne leur permit point le mariage, si on ferme à mille hommes jeunes, bien portans et bien faits tout chemin à un honnête mariage.

39

Il est invraisemblable qu'un Monarque soit un homme de réflexion, s'il détruit aujourd'hui ce qu'il édifia hier & s'il fait rebâtir aujourd'hui ce qu'il fit hier abatre.

40

Il est invraisemblable qu'un Etat, dans lequel on envoie pour assieger les places étrangères les fils les plus chers à leurs mères et les enfans gâtés des familles, tandis qu'on enferme dans les forteresses du pays les hommes d'honneur et de courage, puisse suivre un bon plan pour l'agrandissement de sa puissance.

41

Il est invraisemblable que dans un pays où les écoles sont abattues et de petites maisons bâties, où tout chemin aux sciences est fermé aux pauvres, tandis qu'il est permis au riche d'être un ane en classe ; où enfin le digne naturel du pays est repoussé des places de la Cour et le fanfaron étranger élevé aux places d'honneur ; il est impossible que dans ce pays il puisse y avoir de bons choix pour les genies regnicoles, et conséquemment à l'avantage du pays et du Monarque lui-même.

42

Il est invraisemblable qu'un Monarque ait calqué sa méthode de gouverner sur de bons principes, s'il lui suffit d'annoncer sa volonté comme l'unique raison de toutes ses entreprises, sans permettre à qui que ce soit une objection raisonnable.

43

Il est invraisemblable que celui-là soit un honnête homme, un sincère ami du Monarque et non plutôt un traître d'Etat commis par des puissances ennemies ou au moins fausses amies, qui lui donne le conseil de ne point s'assujettir aux loix, traités et pactes de ses prédécesseurs, de tourmenter les peuples qui ont toujours été généreusement disposés pour sa Très Sérénissime Maison et toujours puissans contre ses ennemis, et de produire enfin dans ses propres Etats mille désordres également dangereux.

44\*

Il est invraisemblable qu'une nation qui fit volontairement son pays de Royaume électif qu'il étoit, un Royaume héréditaire, doive avoir eu une autre raison que les mérites éclatans de son Roi d'alors et l'espérance non douteuse que toute la postérité du Roi d'alors continueroit de se conduire avec le pays aussi loyalement. Il est donc invraisemblable qu'une telle nation, si elle se trouve déçue dans sa confiance, acquiesce à une conduite pernicieuse et illégale de son Roi et ne doive pas chercher en quelque autre lieu une occasion favorable de se délivrer d'un joug insupportable.

On ne peut se persuader enfin qu'une occasion si souhaitée ne puisse pas se trouver, surtout lorsque depuis des siècles, les Puissances voisines recherchent cette nation avec la plus grande ardeur.

\*[Note en marge: L'auteur énonce d'une manière violente ce qui, avec plus de modération, fait souvent partie des réflexions des Hongrois.]

45

Il est invraisemblable qu'un Monarque qui se sent être plus puissant que ne le sont les Monarques ses voisins, qui d'année en année s'approprie toujours de plus en plus de pays, qui fait toutes les dispositions apparentes pour réunir sous sa domination tout ce qui est autour de lui, doive trouver dans les Princes ses voisins de sincères amis et alliés, surtout s'il est public qu'il n'a encore tenu parole à personne.

46

Il est invraisemblable que dans une Constitution monarchique d'Etat et de Guerre ainsi établie, les autres n'ouvrent pas les yeux et ne cherchent pas à mettre à profit les occasions.

47

Il est invraisemblable que le monstre sanguinaire qu'on appelle Equilibre de l'Europe n'essuie pas encore dans ce siècle une forte hémorragie.

48\*

Il est invraisemblable aussi que dans cette tragédie, le Pape et les moines ne jouent pas également leur rôle. Et

\*[Note en marge: C'est un Protestant qui parle d'après l'idée qu'il s'est faite des religieux de l'Eglise Romaine.]

49

Il est invraisemblable que les Jesuites, en vertu de leur zèle enraciné pour les ames ne doivent point bénir l'ame du monstre ci-dessus nommé.

50

Il est invraisemblable enfin, au moins pour moi, que ces Invraisemblances dans ce Monarque, qui doit se trouver bien averti par elles, ne doivent point être de quelque profit ; ou que ce qui est écrit ici ne s'accomplisse en lui.

*Incassumque suum monuit Neronem.  
Th. Farnaby in Præf. ad Senecam.*

## NAPOLÉON ET LA HONGRIE DES ANNÉES 1800-1809

À la fin de 1800, un Français (officier? diplomate?), de retour de captivité en Hongrie, s'empresse de faire part au Premier Consul de ses connaissances et impressions acquises sur place, selon lesquelles, le pays était prêt à la sécession. Ses informations devaient venir de notables qui avaient appartenu au courant réformiste du début des années 1790 et qui ne se résignaient pas à se rallier au bond en arrière que représentait le régime instauré par François I. L'évocation des manœuvres prussiennes, du temps de Joseph II, prouve que l'auteur du mémoire avait été en contact avec des gens bien informés.

« *Considération sur les levées en masse de la Hongrie*<sup>166</sup>

On doit regarder comme très exagéré tout ce qu'on lit dans les gazettes allemandes sur l'insurrection de Hongrie ; cependant quand on considère l'esprit belliqueux de cette nation et les préventions qu'on a inspiré au peuple contre les français, préventions qu'il est difficile de détruire puisque le paysan ne sait pas lire et que la classe plus élevée ne lit même guère que ce que veut la Cour de Vienne, on n'est pas étonné de la confiance que l'Empereur a dans cet arrière-ban.

L'archiduc Palatin qui est la tête de ces levées ne peut pas grand chose par lui-même, mais il est secondé par son épouse, jeune princesse qui a plusieurs qualités brillantes réussit une popularité qui la fait adorer des Hongrois. On se rappelle tout ce qu'a fait ce peuple en faveur de *Marie-Thérèse* ; il n'est pas impossible qu'une jeune princesse russe donne le même spectacle à l'Europe.

Il seroit peut-être facile de détruire les espérances de la Cour de Vienne et de faire même servir contre elle cette insurrection armée qu'elle invoque.

Le premier moyen est de détruire les préventions des Hongrois. On y parviendra en répandant des écrits et surtout en envoyant des émissaires. Ils seront chargés de réveiller leur animosité contre la maison d'Autriche qui n'a cessé depuis *Marie-Thérèse* de violer leur constitution et de fouler aux pieds tous leurs usages.

<sup>166</sup> A.E. Paris, M.D. Autriche, 8, 1737 – 1806. Pièce 39, f° 314.

Ces émissaires trouveront déjà des partis formés ; le plus prononcé est celui des Protestants qui composent la moitié de la population de la Hongrie. On viendra à bout de connoître les principaux chefs en consultant les hongrois réfugiés à Paris et les prisonniers de guerre un peu instruits. A Berlin on en a des listes très exactes, car chaque fois que le roi de Prusse en vouloit à l'Empereur, il commençoit par fomenter des troubles en Hongrie et Mr. Luchesini accusé d'y avoir formé pendant son séjour à Vienne une des plus terribles conspirations pourroit donner des renseignements très exacts. Dans tous les cas, l'ambassadeur Beurnonville pourroit venir à bout de pénétrer ce secret et même agir de son côté d'une manière utile.

Les Hongrois désirent depuis des siècles d'avoir un roi qui réside chez eux ; tous les emplois, toutes les hautes charges sont donnés à des allemands ou des autrichiens ce qui irrite tous les hommes qui y auroient des prétentions et leur fait vouloir un changement.

Il faudroit leur faire entrevoir les moyens de briser les liens qui les enchaînent à l'Autriche. Peut-être ce moyen est-il dans la personne même de la Palatine qui, élevée avec soin par Catherine II, doit être déjà familiarisée avec l'idée de monter sur un throne. Des hommes adroits pourroient sonder son ambition et l'irriter, en lui montrant la facilité de la satisfaire<sup>167</sup>.

Le roi de Prusse verroit cette révolution avec plaisir et Paul voudroit peut-être soutenir la couronne sur la tête de sa fille.

Le grand nombre de protestants de la religion grecque et, en général, tout ce qui n'est pas catholique se rangeroient du côté d'une princesse qui professe la religion grecque.

L'auteur de ce mémoire ayant resté longtemps prisonnier de guerre en Hongrie, ne propose ces idées qu'après y avoir fait des observations qui lui font croire à la réussite de ce projet. »

Apparemment, le mémoire eut des suites, puisqu'il semble avoir inspiré les quatre questions principales auxquelles les émissaires envoyés en Hongrie en 1802 devaient trouver la réponse<sup>168</sup>. Au cours des années suivantes, diplomates et militaires, autrichiens et français, notamment l'archiduc Charles et Talleyrand, se mirent plus d'une fois à jouer avec l'idée de réorganiser l'espace Habsbourg autour de la Hongrie, nouveau centre de l'Empire ou royaume indépendant, mais c'était des exercices intellectuels abstraits plutôt que des échafaudages de plans pratiques. En fin de compte, l'impératif européen de préserver une Puissance face à la Russie et à la Turquie l'emportait après chaque défaite des armées autrichiennes.

<sup>167</sup> Voir note n° 183 p. 176.

<sup>168</sup> Voir ci-dessous p. 214.

Par deux fois, les troupes françaises entrèrent en Hongrie. En novembre 1805, de Presbourg, le maréchal Davout invita la nation hongroise à se retirer de la guerre. Son appel passa à peu près inaperçu et, quelques jours plus tard, Austerlitz mit fin aux combats.

En mai 1809, immédiatement après avoir occupé Vienne, Napoléon lança un deuxième ballon d'essai:

« PROCLAMATION.<sup>169</sup>

Au Quartier Impérial de Schönbrunn,  
le 15 Mai 1809.

HONGROIS !

L'Empereur d'Autriche, infidèle à ses traités, méconnaissant la générosité dont j'avais usé envers lui, après trois guerres consécutives, et, notamment, après celle de 1805, a attaqué mes armées. J'ai repoussé cette injuste agression : le Dieu qui donne la victoire, et qui punit l'ingrat et le parjure, a été favorable à mes armes : Je suis entré dans la Capitale de l'Autriche, et je me trouve sur Vos frontières. C'est l'Empereur d'Autriche, et non le Roi de Hongrie, qui m'a déclaré la guerre. Par Vos Constitutions, il n'aurait pu le faire sans Votre consentement: Votre système constamment défensif et les mesures prises par Votre dernière Diète ont fait assez connaître que Votre vœu était pour le maintien de la paix.

Hongrois ! le moment est venu de recouvrer Votre indépendance. Je Vous offre la paix, l'intégrité de Votre territoire, de Votre liberté et de Vos constitutions, soit telles qu'elles ont existé, soit modifiées par Vous-mêmes, si Vous jugez que l'esprit du temps et les intérêts de Vos concitoyens l'exigent. Je ne veux rien de Vous: Je ne désire que Vous voir nation libre et indépendante. Votre union avec l'Autriche a fait Votre malheur: Votre sang a coulé pour elle dans des régions éloignées; et Vos intérêts les plus chers ont été constamment sacrifiés à ceux de ses Etats héréditaires. Vous formiez la plus belle partie de son Empire; et Vous n'étiez qu'une province toujours asservie à des passions qui Vous étaient étrangères. Vous avez des mœurs nationales; une langue nationale: Vous Vous vantez d'une illustre et ancienne origine. Reprenez donc votre existence comme nation! ayez un Roi, de Votre choix, qui ne règne que pour Vous, qui réside au milieu de Vous, qui ne soit environné que de Vos Citoyens et de Vos soldats!

<sup>169</sup> C.H.A.N., AF IV 1639, Pl. III, f° 50. Le brouillon français est également conservé dans cette plaquette. Il est suivi de l'appel de 7 pages, *Nobilis Hungarus ad Hungaros*, adjurant la noblesse hongroise de ne pas repousser l'offre de Napoléon.

Hongrois, voilà ce que Vous demande l'Europe entière, qui Vous regarde: Voilà ce que je Vous demande avec elle. Une paix éternelle, des relations de commerce, une indépendance assurée: tel est le prix qui Vous attend, si Vous voulez-être dignes de Vos Ancêtres et de Vous-mêmes.

Vous ne repousserez pas ces offres libérales et généreuses; et Vous ne voudrez pas prodiguer votre sang, pour des Princes faibles, toujours asservis à des Ministres corrompus et vendus à l'Angleterre, à cet ennemi du Continent, qui a fondé ses prospérités sur le monopole et sur nos divisions!

Réunissez-Vous en Diète Nationale, dans les Champs de *Rákos*, à la manière de Vos ayeux, et faites-moi connaître Vos résolutions.

NAPOLEON

Par l'Empereur: Le Prince de Neuchatel, Major-général,  
ALEXANDRE. »

La proclamation fut imprimée sous forme d'affiches, sur trois colonnes : texte français, latin et hongrois, ou français, allemand et hongrois. De très nombreux ouvrages lui ont été consacrés, la plupart cherchant à identifier le traducteur hongrois<sup>170</sup>. Elle ne put guère circuler en dehors de la frange du territoire sous contrôle français, et ne suscita ni adhésion ni d'ailleurs indignation. La conclusion de Lezay s'avéra juste. En effet, en 1809, la Hongrie ne fit « *rien de son côté pour se détacher de l'Autriche* »<sup>171</sup>.

Après Wagram, les armées de Napoléon poussèrent jusqu'à Győr défirent l'insurrection de la noblesse hongroise et occupèrent cinq comitats : Vas, Sopron, Moson, Pozsony et Győr (en allemand, respectivement Eisenburg, Oedenburg, Wieselburg, Pressburg et Raab) ainsi que la Croatie entre l'Adriatique et la Save intégrée dans l'Illyrie sous administration française.<sup>172</sup> Des ingénieurs géographes furent immédiatement chargés de reconnaître le territoire occupé. Ce recueil s'achève sur quelques mémoires accompagnant les reconnaissances militaires faites dans les comitats de Győr et Moson.

<sup>170</sup> Voir KOSÁRY Domokos, [Introduction aux sources et à la littérature relatives à l'histoire hongroise], II (Budapest 1954), p. 555 – 557 et [Histoire de Hongrie] vol. 1790-1848, II, p. 1357.

<sup>171</sup> Voir ci-dessous, p.231.

<sup>172</sup> Les documents relatifs à cette campagne sont conservés en partie au Centre Historique des Archives Nationales - C.H.A.N., série AF IV, en partie au Service Historique de la Défense, Armée de Terre (S.H.D.-A.T.) à Vincennes. Nous reproduisons quelques pièces de la série « Mémoires et Reconnaissances » de ce dernier dépôt. Aux Archives Nationales, dans la section des archivés privées, se trouve le fonds du Baron Bignon, administrateur général des provinces autrichiennes occupées en 1809. Ce fonds renferme de nombreux documents concernant l'administration des cinq comitats hongrois conquis, thème particulier, différent de celui du présent recueil.

10 – 16

## GÉRARD LACUÉE

1802

Né à Agen, le 25 décembre 1774, Gérard Lacuée, officier de carrière, est en 1802, chef de brigade et aide de camp du Premier Consul. En 1801–1802, il est affecté, pour un an, à l'ambassade de France à Vienne en qualité de secrétaire.

Il meurt le 17 vendémiaire an XIV (9 octobre 1805) à la prise du pont de Guntzbourg, lorsque colonel, il commande le 59<sup>e</sup> régiment de ligne.<sup>173</sup>

Lacuée passait un mois en Hongrie, entre le 6 mai et le 29 juin 1802, vers la fin de son détachement à l'ambassade de Vienne. Les rapports qu'il adressait à Bourrienne<sup>174</sup> sur la Hongrie et sur la monarchie en général sont conservés dans la série AF IV des Archives nationales.<sup>175</sup>

La valeur exceptionnelle du témoignage de Lacuée n'est point diminuée par les inexactitudes de détail dont nous signalons quelques unes en notes.

<sup>173</sup> S.H.D. - A.T., Classement général alphabétique, officiers. Dossier personnel.

<sup>174</sup> Louis Antoine Fauvelet de Bourrienne (1769-1834), secrétaire de Napoléon de 1797 à 1802.

<sup>175</sup> Les textes que nous publions furent étudiés et utilisés pour la première fois par Ede WERTHEIMER [L'Autriche et la Hongrie dans la première décennie du XIX<sup>e</sup> siècle – Budapest 1884 – En hongrois].

I. KONT les signale dans sa Bibliographie française de la Hongrie (Paris, 1913).



10.

**Lettre de Lacuée à Bourrienne, Vienne, 23 Germ. an X (13 avril 1802)**

[...]Encore un mot cependant sur mon voyage et sur la nécessité<sup>176</sup> d'aller à Presbourg pendant la diète, c'est là le seul moyen de bien connaître le pays si intéressant qui peut le devenir davantage et sur lequel on n'a encore écrit rien de raisonnable du moins en français [...]

11.

**Note sur l'insurrection hongroise<sup>177</sup>**

Le roy de Hongrie peut requérir les nobles de prendre les armes toutes les fois que l'état est en danger. Chaque famille noble doit alors fournir un de ses membres pour marcher en personne à la déffense du royaume, elle l'équipe, l'arme et l'entretien à se frais; ainsi le veut la constitution hongroise. Mais aujourd'huy les nobles pauvres remplissent seuls le devoir, les riches fournissent des recrues pour marcher à leur place. Les lers composent ordinairement la cavalerie et ceux-ci l'infanterie. Cette insurrection est formée et organisée par comitats, chacun a son corps dont il nomme les officiers, le palatin commande l'armée et le roy nomme les lieutenants généraux. L'espèce des soldats en est bonne, celle surtout de la cavalerie, mais les officiers toujours choisis parmi les grands du pays sont détestables, étrangers à l'art militaire ils le sont même au caractère de leur nation depuis que dupes de la politique autrichienne ils vivent à Vienne où se dissipent leurs richesses, se perd leur esprit national et s'use leur antique influence. Mais les officiers fussent-ils bons, cette troupe toujours levée à la veille du combat, sans tenue, discipline et expérience est peu dangereuse quoique brave, son courage s'use au ler choc, elle ne tient pas devant l'artillerie, c'est ce qu'on a éprouvé dans les guerres contre les prussiens et en vain a-t-on cru y remédier en augmentant l'armée insurrectionnelle d'une réserve d'artillerie.

D'après la constitution cette armée levée seulement pour la déffense du pays ne

<sup>176</sup> C.H.A.N., AF IV 1675, Plaq. 1, f° 35.

<sup>177</sup> Ibid., f° 36.

doit dépasser les frontières que pour suivre un ennemi déjà vaincu et alors elle est aux frais du roy: dans cette dernière guerre on a permis au souverain de la faire servir à la déffense de ses autres états, mais à peine a-t-elle quitté ses frontières que le parti de l'opposition a murmuré et qu'une partie des corps s'est débandée.

L'insurrection formée d'après les bases constitutionnelles ne serait guères que de 30 à 33 mille hommes mais elle est aujourd'huy plus considérable, parce que les riches presque tous dévoués à la cour fournissent un grand nombre de recrues au lieu de s'armer eux-mêmes. Le prince de Sterazy<sup>178</sup> en a seul fourni plus de deux mille.

Les 2 insurrections de la dernière guerre ne se sont jamais battues. La lère était sur les frontières de Stirie lors du traité de Leoben. Elle était de 40 à 45 mille hommes dont 20 mille de cavalerie.

La seconde forte de 60.000 hommes dont 20 de cavalerie s'est avancée jusqu'à une ou deux lieues au delà de Vienne.

L'une et l'autre étaient fortes de 26 bataillons d'infanterie et de 9 ou 10 régiments de cavalerie légère.

L'almanach militaire que j'ai envoyé, offre l'ordre de bataille de cette armée et le nom de ces régiments qui tous n'avaient pas la même force et qu'on ne peut évaluer qu'à peu près.

On compte si peu sur cette levée dont on a voulu faire un épouvantail pour nos armées, qu'une des propositions de l'empereur à la diète de Presbourg, sera probablement de renoncer à cette institution, à condition qu'on mette des régiments hongrois sur le pied dont j'ai envoyé le modèle. Il est à présumer que le parti de l'opposition murmurerait contre cette demande 1° parce qu'elle vient de la cour, ensuite parce qu'elle est outrageant pour l'orgueil hongrois qui croit qu'une armée de ses nobles vaut toutes les forces de l'Empire et peut-être aussi parce qu'elle détruit un puissant moyen de véritable insurrection. Mais le parti de l'opposition n'est plus dangereux pour la cour il ne sert plus qu'à faire croire qu'il y a encore de la liberté dans le royaume. Les bals, les spectacles, les dîners de Vienne luy ont achetté les grands de Hongrie<sup>179</sup>.

[Le passage final de la note fait des observations similaires sur l'insurrection de Bohême, d'à peu près vingt-cinq à trente mille hommes, et composée de 24 ou 25 bataillons.]

<sup>178</sup> Nicolas Esterházy (1765-1833), mécène et collectionneur.

<sup>179</sup> Lezay ne pensait pas autrement. Voir *infra* p. 224 et 228.

## 12.

**Lettre de Lacuée à Bourrienne, 10 messidor an X (29 juin 1802)<sup>180</sup>**

J'ai profité mon cher Bourrienne de la permission que contenait votre lettre du 16 floréal pour aller en Hongrie où j'ai passé près d'un mois. Mais je renonce pour le moment à voir le Tyrol. Demander à faire ce voyage sans offrir d'autre motif que celui de parcourir ce pays, ce serait m'exposer à un refus presque certain du Gouvernement autrichien.

La diète est toujours rassemblée et ne se séparera probablement que vers le mois de décembre. Les hongrois ont été étonnés de la modération de l'empereur, ses demandes que vous connaissez déjà, ont été accordées sans aucune restriction. Les impositions sont augmentées de 2.000.000 de florins, les états se sont engagés de fournir de 6 à 7.000 recrues par an pendant la paix et 12.000 si la guerre est présumable. Les demandes des états étaient, comme vous l'avez vu dans les journaux, relatives à la démonétisation des pièces de 12 et de 24, et à une plus grande liberté de commerce ; l'empereur a accordé la libre sortie des grains et a répondu vaguement sur tout le reste. En insistant on n'obtiendra que peu de chose pour le commerce et rien pour les monnayses. C'est tellement l'intention de S.M. que dans les ateliers de Kremnitz on a cessé tout travail pour s'occuper exclusivement de la nouvelle démonétisation.

La parti de l'opposition est faible est déconsidéré ; il n'a réussi qu'à troubler quelques séances il ne réussira qu'à prolonger la diète. Les changements remarquables opérés depuis quelques temps et sans secousse dans la constitution de ce royaume le rendent bien moins inquiétant pour la maison d'Autriche. Les palatins qui devraient être choisis parmi les magnats et qui étaient les plus fermes soutiens de l'indépendance sont pris aujourd'hui hors du royaume : les archiducs sont depuis 2 règnes en possession de cette place importante. Les grands attirés à Vienne par les plaisirs de la capitale, vendus à la cour par la vanité des cordons et l'ambition des places n'habitent plus la Hongrie dont la plupart ignorent jusqu'à la langue et où ils sont peu estimés. Les charges que leur décernaient la constitution ont été données à de simples gentilshommes qui ont cessé d'être les ennemis du roy et ont grossi son parti

<sup>180</sup> C.H.A.N., AF IV 1675, Plaq. 1, f°38.

dans la haute chambre. Les prêtres luy sont dévoués plus que jamais aujourd'huy que la piété de l'empereur rend au clergé les biens et les privilèges détruits par Joseph 2. Tous les gens sensés voient combien leurs efforts seraient inutiles et se réduisent au silence. Le parti patriote n'est donc composé dans la diète que de quelques jeunes gens à tête exaltée, dirigés par 5 ou 6 ambitieux qui veulent se faire acheter. Ils y réussissent quelquefois et c'est là surtout un des moyens dont se sert la cour pour affaiblir et déconsidérer ses antagonistes. Dès lors la défiance entoure les chefs des factieux, leur parti même ne les voit plus guidés que par leur instinct, ils cessent d'être dangereux. C'est aujourd'huy le comte Charles Zichy<sup>181</sup> qui est à la tête de l'opposition on luy prête le désir d'être ministre des finances, ses amis font courir le bruit que le roy voulait acheter son silence avec cette place et qu'il a refusé.

Le but constant des empereurs est de faire de ce royaume une simple province de la monarchie autrichienne. Outre les moyens dont je viens de vous parler, ils en employent d'autres tendant à affaiblir ce pays qu'ils redoutent encore.

Ainsi son commerce est anéanti, des obstacles sans nombre étouffent son industrie, on empêche les lumières d'y pénétrer, on ruine l'agriculture en n'offrant aucun débouché à ses productions. Cela s'appelle en *style de chancellerie* traiter la Hongrie comme une colonie, et voilà l'unique raison pourquoi ce magnifique royaume reste stérile dans les mains des empereurs, pourquoi ce sol si fertile est peut-être un des moins peuplés de l'Europe. Ainsi, l'on rend, il est vrai, les hongrois hors d'état de nuire, mais pour en être impuissante leur haine n'est pas moins pronocée contre les autrichiens. (J'ai eu lieu de m'en convaincre pendant un voyage que j'ai fait dans l'intérieur du pays.) Ils en abhorrent jusques au nom. Aussi suis-je bien persuadé que l'insurrection faite contre nous était peu redoutable non seulement à cause de son organisation et de son inexpérience, mais aussi parce qu'elle était peu animée contre les français et bien moins pour l'empereur. Ce pays est loin d'être purgé des fer-

<sup>181</sup> Le comte Charles Zichy (1753-1826). Entré jeune au service gouvernemental, son ascension fut rapide. *Tavernicus* en 1785, il fut chargé de la présidence de la Chambre des Comptes hongroise et, à la fin de 1788, Joseph II le nomma *Iudex Curiae*. En cette qualité il assura, jusqu'à la fin de la vacance de l'office palatinal, la présidence du Conseil de Lieutenance et, en 1790, celle de la Table des Magnats à la diète. Limogé après les procès politiques de 1795, il fut rappelé aux affaires en 1801. Il fut, en effet, nommé président de la Chambre aulique des Comptes, peu après l'envoi de cette lettre et allait occuper des postes ministériels à Vienne jusqu'à la fin de sa vie.

ments d'insurrection, et si avant qu'on y ait achevé de briser tout ressort d'énergie un événement quelconque leur fournissait les moyens de la développer, ils secoueraient avec ardeur le joug autrichien, surtout si la puissance qui leur donnerait du secours leur était assez étrangère pour qu'ils n'eussent point à redouter sa domination. La facilité avec laquelle le dernier palatin organisa une conjuration, que sa mort et ses aveux qu'il fit à son agonie empêchèrent seuls d'éclater et peut-être de réussir est une preuve de cette assertion.<sup>182</sup>

L'empereur n'a rien à redouter de pareil du palatin actuel<sup>183</sup>, il est sans ambition et entièrement dévoué à son frère. Sa modération et son esprit conciliant l'ont fait réussir en Hongrie, vu d'abord avec prévention, il a fini par s'y faire aimer. Il a su flatter les hongrois en leur parlant de leur indépendance, son discours d'ouverture est remarquable en cela. L'empereur est mon frère, y dit-il, mais s'il voulait jamais violer le moindre de vos droits j'oublierais les liens du sang pour me rappeler que je suis votre palatin.

<sup>182</sup> Pyrotechnicien passionné, l'archiduc Alexandre-Léopold (1772-1795) préparait le matin du 10 juillet 1795, les fusées du feu d'artifice projeté pour la soirée. Une explosion accidentelle détruisit le laboratoire, tua net les aides de l'archiduc et le brûla atrocement. Il mourut deux jours plus tard.

Des bruits commençaient à circuler, immédiatement, selon lesquels le palatin aurait été mêlé au mouvement dit « jacobin » (dont les chefs venaient d'être décapités) et que l'accident mortel fut provoqué délibérément. En fait, Alexandre-Léopold n'était pas impliqué dans le mouvement, au contraire, c'était lui qui déployait la plus grande énergie pour détruire les conjurés.

La découverte de ce mouvement provoqua d'ailleurs un net tournant dans son attitude. Élu palatin à la diète de 1790, par acclamation, à l'âge de 18 ans, il s'acquitta de ses fonctions dans un esprit ouvert, en entente parfaite avec son père et soutint les projets de réforme modérée élaborés par les "députations" désignées à la diète. La peur d'une sécession hongroise en pleine période révolutionnaire le fit changer d'attitude et il devint partisan de l'instauration d'un régime absolu et conservateur, comme le montre le mémoire qu'il adressa, peu avant sa mort, à son frère, l'empereur. (Voir MÁLYUSZ Elemér, *Sándor-Lipót főherceg nádor iratai*. [Les documents de l'archiduc palatin Alexandre-Léopold, 1790-1795] – Budapest, 1926, in-8, 939 p. – Fontes Historiae Hungaricae Aevi Recentioris.)

La bibliographie des ouvrages consacrés à ce mouvement ne cesse de s'enrichir. La publication la plus importante reste cependant, celle due à Kálmán BENDA: *A magyar jakobinusok iratai* [Documents des jacobins hongrois], 3 vols, Budapest, 1952-1957.

<sup>183</sup> L'archiduc Joseph (1776-1847), frère de l'empereur François et d'Alexandre-Léopold, élu palatin par la diète de 1796 épousa, en 1799, la princesse Alexandra Pavlovna. Celle-ci mourut, le 16 mars 1801. Ce mariage et les liens affectueux entre l'archiduc et les membres de la famille impériale de St. Pétersbourg étaient à l'origine de nombreuses spéculations politiques concernant une sécession éventuelle de la Hongrie avec l'aide de la Russie. (Voir Sándor DOMANOVSKY, *József nádor élete* [La vie du palatin Joseph], I-II. – Budapest, 1944, 466, 558 p.)

Ce fut luy suggéra à l'empereur la dernière démarche qui appaisa les troubles élevés dans la diète sur la conscription militaire.

Les français sont admirés en Hongrie comme partout ailleurs. Il n'est pas de petit gentilhomme qui ne connaisse nos principaux généraux, nos principaux ministres nos principaux orateurs et les traits les plus vaillans de notre histoire dont plus que nous, ils ont oublié les horreurs. Les nouvelles de France y excitent autant et peut-être plus d'intérêt que celles de la diète. À la première séance de cette diète, j'étais aux tribunes assez mal placé derrière un hongrois qui me prenait pour un autrichien et me coudoyait. Je pris le meilleur parti de le détromper et luy parlai allemand – il me demanda de quelle nation j'étais – français luy répondis je – et depuis quand en Allemagne – depuis la paix – il me céda sa place et me força de la prendre.

On assure que l'empereur a vu plusieurs fois et secrètement le baron de Thugut<sup>184</sup>. Cet ex-ministre est encore très redouté des amis de la paix. On craint qu'il ne meurt.

[Dans la suite de la lettre, Lacuée donne des nouvelles des troubles de Turquie et fait état de son désir de terminer son séjour en Autriche, le terme d'un an s'approchant.]

<sup>184</sup> Franz von Thugut (1736-1818), ministre des Affaires étrangères (Chancelier) de 1794 à 1798 et de 1799 à 1800.

## 13.

**Passages de la lettre de Lacuée à Bourrienne.****Vienne, 10 fructidor, an X (28 août 1802)<sup>185</sup>**

On dit et cela paraît probable que l'empereur espère quelque résistance de la députation de la diète et de la diète elle-même. Mais alors qu'espère-t-il gagner du temps, et je vous le répète encore, je ne luy suppose pas d'autre pensée. L'occupation de Passau fut-elle vraie, je ne doute point qu'il finisse par se contenter de son lot, si le 1<sup>er</sup> consul ne se rend pas à ses démarches presque suppliantes.

La diète de Presbourg que l'on croyait prête à se dissoudre restera sans doute assemblée tout l'été<sup>186</sup>. Le parti de l'opposition s'est relevé avec plus de force que jamais. Les affaires d'Allemagne qu'on regarde généralement comme humiliantes pour l'empereur, luy ont donné sans doute cette audace ; d'un autre côté, le roy, trop fier des succès qu'il avait obtenus, n'a pas conservé le langage mesuré qu'il avait d'abord adopté ; il n'a voulu savoir aucun gré des impositions sur le sel et les a regardés comme un droit de sa couronne, il a mis des entraves à la liberté d'exportation et l'a rendue presque illusoire. Cette conduite a soulevé toute la chambre basse. L'affaire du recrutement n'était pas encore finie, on l'a reprise et discutée avec vigueur. Le roy tient à ce qu'il soit illimité en temps de guerre, les états prétendent ne fournir que 12.000 hommes la 1<sup>ère</sup> année et veulent qu'on rassemble la diète si l'on en désire un plus grand nombre. Il est probable que le roy sera forcé de céder. Le parti de l'opposition règne dans la seconde chambre, la plupart des magnats qui composent la 1<sup>ère</sup> se sont retirés dans leur terre et prouvent ainsi à la cour qu'elle ne possède en eux ny amis chauds ny dangereux ennemis. Le comte Zichy a tenu parole et n'a pas paru à la diète depuis qu'il est désigné comme ministre. Sa nomination ne sera publiée que dans quelques jours. C'est un comte Erdödy que je connais seulement de nom qui le remplace à la tête de l'opposition<sup>187</sup>.

<sup>185</sup> C.H.A.N., AF IV 1675, Plaq. 1, f°41.

<sup>186</sup> Inaugurée le 2 mai, la diète restait assemblée jusqu'au 31 octobre 1802.

<sup>187</sup> Peut-être s'agit-il du comte Jean Erdödy, ban de Croatie, à qui l'on prêtait des sentiments patriotiques. En tout état cause, l'information relayée par Lacuée est sujette à caution. Le loyalisme de Zichy ne s'était jamais démenti. De 1802 à 1812, l'opposition diétale était dirigée par Joseph Vay, voir ci-dessous note n°287, p. 300.

Quelque ressentiment que l'empereur nourrisse contre la France et son premier magistrat il n'en a pas moins vu avec plaisir le nouveau *Sénatus-consulte*<sup>188</sup>. La tranquillité de l'Europe lui paraît attachée à l'existence et au pouvoir de Bonaparte ; il le regarde comme l'unique digue capable d'arrêter le torrent révolutionnaire qui menaçait tous les trônes.

## 14.

### **Note sur l'organisation et l'état intérieur de la monarchie autrichienne**<sup>189</sup>

L'Autriche jouait un des premiers rôles politiques de l'Europe longtemps avant d'être sortie de la barbarie. Sous Charles 6, livrée encore au régime féodal, sans arts, sans lumières, presque sans commerce, elle devait ressembler aux nations barbares qui l'avoisinent. Marie-Thérèse entreprit de réformer ses mœurs et s'occupa la 1<sup>ère</sup> de l'administration intérieure de ses états. On ne trouve point de loi, d'institutions, de monuments d'une date antérieure à la sienne, on n'en trouve point de postérieurs à Joseph 2<sup>d</sup>. Ces deux souverains ont fait faire à leurs peuples de grands pas vers la civilisation. La 1<sup>ère</sup> agit avec une prudence, une sagesse, un esprit de suite qui assurait la durée de ses institutions. Le 2<sup>d</sup> arrivé sur le trône avec des projets tous faits, ne consulta pour leur exécution ny les circonstances, ny les préjugés de son siècle et de son pays, il entreprit des réformes au-dessus de ses forces, prit trop souvent le gigantesque pour le grand et fut la victime des idées théoriques. Obligé de revenir sur plusieurs de ses mesures il survécut à beaucoup de ses lois, et peu lui survécurent. Léopold vint perdre sur le trône impérial la réputation qu'il s'était faite à Florence. Ennemi personnel de son frère, il le devint de ses idées et renversa la plus grande partie de ses lois. François second, dévot sans moyens, mal entouré, occupé par de longues et pénibles guerres a laissé empirer l'état intérieur de la monarchie, a épuisé ses ressources par négligence et par de fausses mesures. Elle est bien éloignée aujourd'hui de la prospérité, des lumières, de la civilisation du reste de l'Allemagne.

<sup>188</sup> Sénatus-consulte du 16 thermidor an X (4 août 1802) instituant le consulat à vie.

<sup>189</sup> Pièce jointe à une lettre de Lacuée à Bourrienne (10 septembre 1802), C.H.A.N., AF IV 1675, Plaq. 1, f° 43 – 53bis.



### *Population*

Située sous un des plus beaux climats de l'Europe avec un terrain fertile de 34.000 lieues quarrées<sup>190</sup> d'étendue, elle n'a qu'une population d'à peu près 24.000.000 d'habitants. C'est comparativement le 1/3 de celle de la France.

La lieue quarrée contient en Bohême 1.000 individus, en Autriche 800, en Gallicie et en Hongrie moins de 600. La douceur du Gouvernement opère cette différence bien plus que les circonstances locales. Car les provinces les moins peuplées sont cependant les plus fertiles, on a beaucoup trop exagéré l'insalubrité de leur climat: cette cause n'existe que dans peu de cantons; le servage et la mauvaise administration existent dans tous.

Les différentes provinces conquises et réunies successivement ne forment plus aujourd'hui qu'une seule monarchie, mais 20 peuples différents par leur stature, leurs mœurs, leur langage l'habitent, se mêlent peu et nourrissent entr'eux une haine secrète qui se développe quelquefois. La différence de langage n'est pas, comme dans quelques uns de nos départements, une différence d'idiomes formés par la corruption de la langue nationale, ce sont des langues essentiellement différentes ayant leur grammaire, leur dictionnaire, souvent leurs lettres particulières. Il est aisé de concevoir quels obstacles en résultent pour l'instruction, le commerce et l'administration.

Cette peuplade vagabonde connue sous le nom d'égyptiens ou de bohêmes qui si longtemps infesta la France, erre encore dans la Hongrie et quelques cantons de l'Autriche. Son existence donne une idée de la civilisation de ces pays. Elle y est très nombreuse, parcourt les campagnes, vit de pillage, entretient la crédulité, le libertinage et l'oisiveté des habitants, et se recrute de tous les gens sans aveu.

### *Constitution*

Les différents états autrichiens ayant tous conservé des privilèges lors de leur réunion à la couronne, il en est résultée longtemps une différence très variée dans la forme de leur constitution. Façonnés peu à peu au même joug, ils sont devenus, la Hongrie exceptée, de simples provinces de la monarchie autrichienne. On les distingue aussi en pays allemands et pays hongrois ; les premiers sont soumis à une monarchie absolue, elle est tempérée chez les seconds.

<sup>190</sup> Une lieue française faisant 4451,9 mètres, 34.000 lieues carrées correspondent à 673.000 km<sup>2</sup>.

Cette révolution s'est opérée surtout par la destruction du régime féodal. Les souverains de l'Autriche ont depuis longtemps aboli le régime dans tous leurs pays allemands, mais les droits féodaux lui survécurent : ce qui gênait l'autorité royale fut aboli, on laissa subsister tout ce qu'il y avait d'odieux et d'onéreux pour le peuple, et les Seigneurs, pour n'être plus rien dans l'état, n'en restèrent pas moins les fléaux de leurs paysans. Ces derniers, sous Charles 6 encore, serfs attachés à la glèbe, ont vu depuis améliorer leur sort, Marie-Thérèse les rendit propriétaires des biens qu'ils n'avaient qu'en ferme, Joseph détruisit la servitude et diminua les corvées. Leur misère est cependant encore extrême, ils payent à leurs seigneurs le 10<sup>e</sup> des récoltes, fournissent 100 journées de corvée par an et supportent en outre tout le poids des impositions.

Ces droits, qui ne sont plus que droits pécuniaires, sont inhérents à des terres aliénables et peuvent passer des mains d'un prince dans celles d'un paysan. La noblesse n'en est donc plus investie, elle perdit avec eux la plus grande partie de son influence. Depuis, les souverains l'ont déconsidérée en la prodigant d'abord, en la vendant ensuite : elle l'est tellement aujourd'hui que la bourgeoisie dédaigne le titre de gentilhomme et même celui de baron. Ses droits politiques sont nuls, la seule de ses prérogatives réelles est d'être moins imposée que le peuple et d'être jugée en dernière instance seulement par des tribunaux particuliers ; toutes les autres presque nules pour la petite noblesse sont de pur amour propre pour les nobles titrés. L'empereur actuel cherche à augmenter sa considération presque détruite par Joseph 2<sup>d</sup>.

L'abaissement des nobles et la destruction du régime féodal ont suffi pour anéantir la puissance des diètes. Rien ne gêne plus l'autorité royale dans toute l'étendue des pays allemands. Tous, excepté les nouvelles possessions polonaises et vénitiennes, ont bien encore conservé des états, mais le pouvoir de ces états, attaqué dès Léopold 1<sup>er</sup>, et détruit entièrement sous les derniers règnes, se réduit aujourd'hui non pas à consentir mais à répartir l'impôt d'après des bases données. Aussi ne jouissent-ils plus d'aucune considération, ils s'assemblent, travaillent, se séparent sans exciter sensation ny curiosité.

L'article des finances expliquera pourquoi les souverains laissent subsister cette ombre d'institution qu'une circonstance pourrait rendre dangereuse et qu'on détruirait maintenant sans effort. C'est dans leur existence qu'est la manière la plus sûre et la plus facile de faire des emprunts.

Le Tyrol est le seul des pays allemands où les diètes usent encore avec liberté du pouvoir de consentir l'impôt et le recrutement; son importance militaire et le caractère des montagnards qui l'habitent n'ont pas permis de tenter les mêmes usurpations. Les paysans y ont, comme les nobles et les bourgeois, le droit de voter aux états; c'est assez dire que leur sort est incomparablement meilleur là que partout ailleurs.

La nation hongroise jouit d'une constitution plus libre, si l'on entend par nation les 100.000 nobles qui habitent ce royaume: les 7.000.000 de paysans qui en composent le peuple sont sans contredit les plus malheureux de l'Europe<sup>191</sup>.

Cette vaste et fertile contrée est encore livrée à toutes les horreurs du régime féodal. La noblesse et le clergé y possèdent toutes les terres; les paysans ne sont que leurs fermiers. Marie-Thérèse et Joseph second ont tenté en vain d'améliorer leur sort, ils n'ont perdu que le nom de serf, et conservent toute la misère, toute la stupidité et tout l'esclavage.

Les nobles se sont laissés ravir tous leurs droits politiques, mais ont gardé la plupart de leurs droits pécuniaires et de leurs anciennes prérogatives. Ils consistent en impôts féodaux qui équivalent à peu près au 5e de la récolte et à 100 journées de travail par an<sup>192</sup>. Leurs privilèges se ressentent encore du temps barbare où ils furent créés. Les principaux sont de ne payer aucune espèce de contribution, de ne pouvoir jamais être saisis encore moins contraints pour dettes, d'être jugés par des tribunaux particuliers, de ne pouvoir être arrêtés qu'après

<sup>191</sup> Le recensement de 1804 fait état pour la Hongrie (sans la Transylvanie, la Croatie et la Slavonie) d'une population de 7,555.920 personnes, noblesse non comptée. La noblesse comprenait, en 1787, 325.894 personnes, pour 1804 on estime le nombre des nobles à environ 350.000. La proportion de 1804 serait donc de 1 noble pour 21 non-nobles, où figureraient, en dehors des paysans, composant la grande masse, le clergé et la bourgeoisie. En 1842, on estime la population à environ 10,000.000 et le nombre des nobles à 544.000 ce qui fait une proportion approximative de 1 à 19.

Le chiffre de Lacuée provient probablement de ce qu'il confronte le nombre des chefs de famille nobles à la population roturière. Voir KOVACSICS József, *A történeti statisztika forrásai*. [Les sources de la statistique historique]. – Budapest, 1957, in-8, 461p., et MÓRICZ Miklós, *Lélekszámadatok a történeti Magyarországra vonatkozóan az 1772-1869 évekből* [Données sur la population de la Hongrie, 1772-1869] dans *Történeti Statisztikai Közlemények*, I, 1957, p. 26-42).

<sup>192</sup> Voir, ci-dessous, les passages relatifs à la paysannerie dans le rapport de Lezay (p. 276-278) et le mémoire de Brousseau p.332-334). On trouvera un exposé de l'évolution de la condition paysanne depuis la réglementation de Marie-Thérèse jusqu'à l'affranchissement dans K. KECSKEMÉTI, *La Hongrie et le réformisme libéral* (Rome, 1989), p. 131-155.

l'instruction de leurs procès; leurs biens ne peuvent jamais être vendus qu'à un noble hongrois; la couronne hérite de ceux qui meurent sans enfant.

Le roy qui n'est plus éligible depuis Charles 6<sup>193</sup> y possède seul l'exercice du pouvoir exécutif et devrait partager avec la diète le droit de faire les loys, mais il s'en est emparé peu à peu et ne luy a plus laissé que celui de consentir les levées en hommes et argent.

Les diètes sont divisées en deux chambres. La lère est composée du haut clergé et de la noblesse titrée, la seconde des gentils hommes et des bourgeois. On appelle la lère, table des magnats, tous les nobles titrés ont le droit d'y voter dès l'âge de 20 ans.

La 2de prend le nom de table des nobles, chaque province et chaque ville libre y envoient 2 députés. Mais ces députés sont, du moins pour les nobles, des chargés d'affaires et non des représentants ; ils ont leurs instructions, ne peuvent s'en écarter et doivent en demander de nouvelles si les premières sont insuffisantes. Le roy fait des propositions aux magnats qui les transmettent à la 2de chambre. Les 2 tables discutent la question et correspondent par des députations. Elles votent séparément mais les scrutins sont ensuite réunis, et la pluralité des voix forme la décision. Elles devraient être réunies tous les quatre ans au moins ; les souverains ne les convoquent que lorsqu'ils ont des demandes à leur faire<sup>194</sup>.

Le roy a le droit de créer les nobles et les magnats; les diètes donnent l'indigénat, et il faut d'abord être indigène avant de devenir noble.

Pour prévenir les usurpations du pouvoir exécutif, les états nomment un palatin qui gouverne en l'absence du roy, commande l'armée nationale, dirige en chef l'administration et préside la table des magnats; il a le droit d'arrêter les actes et édits royaux, d'en appeler à la diète, de la convoquer et de protéger sa réunion par les armes. Les souverains ont réussi depuis deux règnes à

<sup>193</sup> De 1301, date la mort d'André III, dernier des Arpadiens, jusqu'en 1687, la royauté était élective en Hongrie, du moins théoriquement. En réalité, la succession était assurée dans la dynastie Habsbourg depuis 1526. En 1687, Léopold Ier fit reconnaître l'hérédité de la Maison d'Autriche par la diète. En 1713, Charles VI (Charles III, comme roi de Hongrie) publia le règlement de la succession dynastique dite *Pragmaticque Sanction*, prescrivant de transmettre, sans partage, l'ensemble des royaumes et pays Habsbourg à l'héritier mâle ou, à défaut, à l'héritier de sexe féminin. Elle sera promulguée loi en Hongrie par la diète de 1723 (loi n° 2:1723.)

<sup>194</sup> Le passage sur le fonctionnement de la diète s'inspire, visiblement, d'informations soit inexactes soit mal comprises par Lacuée. L'exposé de Lezay (ci-dessous p. 272-275) est beaucoup plus précis. Voir aussi ci-dessus p.139-141.

faire remplir cette place par des archiducs. Elle cesse par là de leur être dangereuse, jusques à ce qu'un de ces princes ait assez d'ambition et de dissimulation pour conspirer avec succès.

Les royaumes de Croatie, Dalmatie, Esclavonie sont réunis à la Hongrie et jouissent de la même constitution.

Celle de la Transylvanie a beaucoup de rapports avec elle.

Il faut excepter les confins de la Turquie dont l'organisation est purement militaire et que j'ai tâché de faire connaître ailleurs.

### *Religion*

La religion catholique est dominante dans le royaume, c'est celle du gouvernement, de la noblesse, de la très grande majorité du peuple, c'est la seule salariée par l'état. Les religions grecque et protestante sont tolérées, la juive y est soufferte.

Les princes de la maison d'Autriche ont toujours été, par sentiment et par politique, les plus fermes appuis du culte romain ; les idées ambitieuses et religieuses paraissent être également héréditaires dans cette famille.

Ce fut Marie-Thérèse qui, quoique pieuse, dévote même, diminua le droit de suprématie du pape, restreignit les droits politiques du clergé, mit des obstacles à l'agrandissement des moines. Joseph 2<sup>d</sup> entreprit de faire cesser les persécutions religieuses et de détruire le monachisme; on suppose même qu'il projetait de réformer son église. Ses projets mal conçus, plus mal exécutés, n'ont jamais eu un plein succès, mais il en est résulté, du moins pour les grecs et les protestants, une tolérance que le temps a consolidée.

Les 2<sup>ds</sup> dispersés dans toute la monarchie, ont pour chaque secte un consistoire général, et, par province, une surintendance.

Les 1<sup>ers</sup> réunis dans la Transilvanie et la Hongrie sont reconnus par la constitution du pays et possèdent de grands biens.

Le gouvernement salarie le culte romain, mais les dépenses sont considérablement diminuées par les donations, les fiefs, les biens fonds dont jouissent tous les ministres.

Les loix banissent les juifs du royaume, l'usage les y fait supporter. Ils jouissent même en Hongrie et en Gallicie du droit d'exercer leur religion. L'espèce de tolérance qu'on leur accorde n'est qu'individuelle, elle ne s'accorde pas facilement et se paye par une taxe moins onéreuse qu'humiliante. Cette nation est ici, comme partout ailleurs devenue méprisable à force d'être méprisée.

On calcule qu'il y a dans la monarchie 17.000.000 de catholiques, 5.000.000<sup>195</sup> de réformés ou d'évangélistes, 1.600.000 grecs unis ou non unis et 400.000 juifs.

*Organisation du gouvernement*<sup>196</sup>

L'organisation du gouvernement se ressentait encore il y a peu de temps des privilèges que conservèrent les provinces. Chacune d'elles avait un chancelier particulier qui surveillait et dirigeait toutes les parties du service public. On avait divisé le pays et non le travail.

L'organisation actuelle se rapprocha beaucoup de celle de la France.

Les différentes branches de l'administration sont confiées à des conseils particuliers : il y en a pour la Marine et la Guerre, les Finances, la police et la justice.

Ces conseils sont composés de conseillers et d'un président; la voix des premiers n'est que consultative, les présidents ont seuls la décision et la responsabilité.

Le ministère de l'intérieur est exercé par les chanceliers de Bohême et de Hongrie, on a réuni à la première de ces chancelleries toutes celles des pays allemands, à la seconde, celles des pays hongrois.

La cour s'est réservé l'administration des affaires étrangères: elles sont dirigées par son vice-chancelier sous la direction du ministère du cabinet.

Ce dernier ministère s'est agrandi des débris de tous les autres. Les chefs qui d'abord étaient les secrétaires intimes des souverains ont augmenté leur pouvoir et par leurs propres talents et par la nullité des roys. C'est d'eux que partent aujourd'hui tous les ordres du gouvernement, ils ont sa pensée secrète et souvent cette pensée est leur ouvrage. Ils viennent d'envahir les affaires étrangères, et exercent une surveillance directe sur les autres ministères, ils sont, par le fait, ce qu'étaient les 1<sup>ers</sup> ministres sous Louis XV.

Chacun de ces ministres et chanceliers correspond avec le souverain de qui les ordres émanent directement et qui forme sa décision dans le ministère d'état et de conférence. Ce conseil, présidé par l'empereur, est composé d'un nombre illimité de ministres. Il n'a le droit de prendre aucun arrêté, d'ordon-

<sup>195</sup> Près de 3.000.000, presque tous en Hongrie et en Transylvanie.

<sup>196</sup> Les chapitres "Organisation du gouvernement", "Administration et police" et "Justice" sont consacrés à la situation dans les provinces dites allemandes à l'exclusion de la Hongrie. Néanmoins il nous semblait utile de les reproduire dans ce volume. Sur les institutions propres à la Hongrie voir les autres rapports (pièces no. 19 et 21, en particulier).

ner aucune mesure et ne possède d'autre influence que celle de la persuasion. Quelques uns de ces ministres sont spécialement attachés à des branches particulières de l'administration. Le souverain leur renvoie les demandes des conseils respectifs d'administrations, ils font leur rapport; le ministère discute, l'empereur décide et transmet ses ordres par le ministre du cabinet.

*Administration et Police.*

La monarchie est sous le rapport de l'administration divisée en gouvernements, ceux-ci en cercles, les cercles en seigneuries.

Des présidents de régence et des capitaines de cercle y exercent à peu près les mêmes fonctions que nos préfets et sous-préfets. Les fonctions municipales sont remplies par des bourguemestres que les seigneurs ont conservé le droit de nommer ; dans les villes royales elles le sont par des magistrats qu'élisent les bourgeois.

Marie-Thérèse institua les capitaines de cercle, principalement pour adoucir le sort des paysans, et les rendit juges de leurs discussions féodales avec les seigneurs. Elle leur inspira même de la partialité pour les vassaux, elle voulut qu'ils fussent plutôt leurs protecteurs que leurs juges. Les abus n'ont point dégénéré cette institution.

Le dépôt de la tranquillité est aussi confié à ces magistrats et à leur supérieur; il y a pour cela dans toutes les villes et villages des gardes bourgeoises assez vigilantes, et que les communes entretiennent. Au dehors, les gardes chasses seigneuriaux font respecter les propriétés rurales, et les violent plus souvent encore ainsi qu'il est aisé de le croire.

Le ministre de la police ne s'occupe que des objets de haute police, ses fonctions se réduisent presque à la seule ville de Vienne.

Plusieurs circonstances rendent la police plus facile et moins dispendieuse dans la monarchie que dans la plupart des autres états.

Les villages sont très nombreux, on voit rarement de maisons isolées dans les campagnes, ainsi l'on se connaît et l'on se surveille davantage, ainsi encore ces réunions fréquentes empêchent les rassemblements de brigands.

Chaque maison même isolée est numérotée et appartient à un village. Les listes de conscription indiquent le nom de ses habitants, ceux qui ne sont point sur ces listes peuvent être saisis comme soldats, on ne peut quitter son canton sans en prévenir le magistrat, ny changer de domicile sans payer une taxe.

Ainsi le vagabondage est presque impossible, les moyens de cacher un crime et d'en fuir le châtement bien difficiles.

Enfin et surtout les métiers sont organisés en compagnies qui, par l'institution même, ont un esprit de corps et font, dans leur sein, une police très sévère.

Les listes de conscription dont je viens de parler font connaître, le nom, l'âge, la qualité et la fortune de chaque habitant. Elles sont dressées annuellement et servent surtout au recrutement de l'armée. J'ai dit ailleurs quels individus y sont sujets.

Le capitaine de cercle désigne ceux qui doivent partir et ce moyen lui sert beaucoup pour le maintien de la tranquillité.

Ces listes sont aussi statis[tic]ues et font connaître la qualité et la quantité de toutes les productions. Le gouvernement en tire parti quand les besoins de la guerre le forcent à des réquisitions. Il pourrait peut-être les utiliser davantage dans les mesures ordinaires d'administration.

#### *Instruction publique.*

Aucun gouvernement ne fournit à ses sujets plus de moyens de première instruction, que le gouvernement autrichien. Mais il paraît s'être borné là, si l'organisation d'autres écoles est bonne, passable même, la manière d'enseigner en détruit souvent l'effet.

Les écoles y sont divisées en écoles du peuple, gymnases, lycées et universités. Les lères se soudivisent en écoles primaires, principales et normales.

Dans les premières (trivial Schull) on enseigne les éléments de lecture, d'écriture et de calcul, ceux de morale et de religion. Il y en a une par village ou au moins par paroisse. Les paysans payent aux précepteurs une somme modique et sont condamnés à une amende du double s'ils n'y envoient pas leurs enfants.

Les principales sont établies dans les villes et destinées à leurs habitants. On ajoute aux mêmes éléments quelques notions d'histoire, de géographie, de mathématique et de l'art d'écrire. Les apprentis de métier doivent justifier les avoir suivies pour être reçus compagnons.

L'enseignement est le même dans les écoles normales; mais ici l'on élève à la fois le précepteur et l'enfant. Les candidats qui se destinent à la carrière de l'instruction publique suivent les classes et apprennent à enseigner en enseignant eux-mêmes sous les yeux du maître. Chaque chef lieu de gouvernement a une de ces écoles, elle fournit de précepteurs les villes et les campagnes de



l'arrondissement. Marie-Thérèse créa cette institution, non seulement pour élever de bons précepteurs, mais encore pour rendre l'enseignement uniforme dans toute la monarchie, pour luy servir de norme et de là dériver son nom.

Toutes ces écoles sont sous la direction des présidents de régence et des capitaines de cercle. Des inspecteurs nommés par eux les visitent tous les 3 mois.

Le gouvernement supporte les frais qu'exigent ces écoles. Les donations et les biens fonds dont elles jouissent diminuent considérablement cette dépense.

Les gymnases et les universités ont la même organisation et les mêmes défauts qu'avaient jadis nos collèges et nos universités. Les lycées sont des écoles intermédiaires entre les deux précédentes. Toutes les 3 sont soumises à la même administration et aux frais du gouvernement ; on doit faire sur ce dernier article la même observation que sur les écoles du peuple.

Quelque mauvais que puisse être l'enseignement, il n'en est pas moins étonnant qu'avec une si bonne organisation, l'Autriche soit le pays le plus ignorant de l'Allemagne et peut être de l'Europe. La principale cause en existe sans doute dans la censure qui pousse la rigidité jusques au ridicule, exerce son influence sur les manuscrits, les bibliothèques, les cours publics et particuliers. Cette censure est exercée par des hommes instruits pour la plupart, mais tous sévères par intérêt, flatterie ou fanatisme. Aux yeux de pareils juges, il n'est point d'ouvrage d'un genre quelconque qui n'aye une influence sur la religion ou le gouvernement. On a vu arrêter l'impression d'un livre de médecine parce que l'auteur disait, dans une de ses notes, que les chemins de la Carinthie étaient en mauvais état. Une pareille tyrannie contre laquelle il n'y a point de recours, étouffe le génie. Il ne paraît point d'ouvrage remarquable. Le peu de ceux qui se sentent quelques moyens accourent en Prusse et en Saxe, et tout s'éclaire, tout s'illustre autour de l'Autriche qui reste dans la plus profonde ignorance. La censure redouble de rigueur pour les livres imprimés dans l'étranger. Aucune société littéraire n'excite l'émulation, aucun journal critique ne forme le goût, ainsi s'éteint, tous les jours davantage, l'amour de la littérature. On manque généralement encore plus de désir que de besoin de s'instruire.

*Justice.*

L'autorité du roy étant absolue, le pouvoir judiciaire n'est pas entièrement indépendant, mais il est assujéti à des formes que le souverain s'est imposé la loi de respecter et qu'il viole rarement. Le droit de faire grâce est le seul qu'il se soit réservé.

Les tribunaux sont divisés en civils et criminels, 2° en tribunaux du peuple et des nobles, 3° en tribunaux de lère et de 2de instance.

Les seigneurs ont conservé le droit judiciaire dans leurs terres, des baillys nommés par eux jugent les procès civils des paysans et instruisent les procès criminels. Il y a un bailly par seigneurie, et un tribunal criminel par suzeraineté.

On conçoit quels abus cette institution entraîne ; les seigneurs payent les juges, voilà la cause de sa conservation.

Les villes libres ont le droit de nommer leurs juges civils et criminels : le roy s'est réservé cependant la nomination du tribunal criminel de chaque capitale de gouvernement. C'est de luy que les nobles sont justiciables.

Leurs causes civiles sont jugées par des cours de justice appelées *Landrechts* qui siègent dans chaque chef lieu de gouvernement, et dont les conseillers sont nommés par le souverain après avoir été examinés par les tribunaux supérieurs. Les avocats reçus auprès de ces cours tiennent aussi leurs commissions du roy. Quelques uns d'entr'eux destinés à plaider les causes du souverain doivent aussi déffendre gratuitement celle des paysans contre les seigneurs. Cette belle institution est de Marie-Thérèse et n'a point dégénéré.

Aucun de ces tribunaux ne prononce en dernier ressort. Leurs jugements sont soumis à des tribunaux d'appel dont tous les rangs sont justiciables, dont ressortent les causes civiles et criminelles. Les juges et les avocats en sont nommés par le roy, ils doivent surveiller les tribunaux inférieurs, en examiner les candidats. Leurs jugements ne sont cependant pas définitifs, une haute cour de justice les revoit et peut les casser et les approuver. Cette haute cour dont le roy nomme les membres et que préside le ministre de la justice diffère de notre tribunal de cassation en ce qu'elle juge le fonds en même temps que la forme.

L'Autriche manque encore d'un code civil uniforme ; chaque province a ses loix et quelquefois sa coutume.

On s'occupe à ce grand œuvre mais sans y apporter l'éclat et la méditation qu'il exige. Quelques conseillers instruits peut-être, mais absents, rédigent le travail que l'empereur adopte ou rejette.

Ce fut Marie-Thérèse encore qui délivra la justice criminelle des formes barbares dont elle était entourée. Elle abolit la question et se réserva de juger le crime de *sorcellerie* qui faisait encore dresser des bûchers et contre lequel les préjugés du peuple ordonnaient de faire des loix. Joseph 2 abolit la peine de mort, et luy substitua des traitements plus barbares que Léopold fit cesser.

L'empereur actuel vient de rétablir la peine de mort et l'aggraver peut-être. Il aurait été essentiel de vérifier, si les crimes avaient augmenté depuis son abolition, il le serait autant d'observer s'ils diminueront aujourd'hui. Mais ici tout est secret : il faut s'en rapporter à l'opinion des magistrats, qui sont pour l'affirmative ou la négative, suivant qu'ils ont adopté le système de douceur ou de sévérité.

Le code criminel autrichien n'en est pas moins resté l'un des plus doux de l'Europe. Mais les formes judiciaires ne sont pas aussi favorables que les lois à l'accusé. On lui refuse un défenseur, son procès est instruit en secret par les mêmes magistrats qui doivent prononcer sa sentence.

#### *Industrie et commerce*

La monarchie autrichienne, l'une des plus fertiles de l'Allemagne, située sous un climat favorable, arrosée par de nombreuses rivières, est cependant l'une des plus mal cultivées. Plusieurs causes y entravent encore l'agriculture. On doit compter parmi les principales les restes du régime féodal et l'état malheureux des paysans.

Le luxe de domestiques qu'affichent les grands, et qui surpasse de beaucoup celui de tous les autres états, lui enlève un grand nombre de bras. La superstition fait cesser les travaux dans les temps les plus précieux de l'année. Les terres immenses des nobles et du clergé, confiées à des valets, cultivées par corvée sont presque en non valeur. Le droit de chasse entretient dans les campagnes une quantité prodigieuse de bêtes fauves qui font moins de mal peut-être que la multitude d'hommes employés à les garder, et les nombreux rassemblements de seigneurs qui viennent les chasser. Enfin aucun grand propriétaire ne fait cultiver les champs sous ses yeux et ne donne ainsi aux paysans des leçons pratiques pour.

Quelques arrêtés de police et d'administration empêchent même toute amélioration. Un usage, resté du droit féodal empêche non pas de vendre mais de vendre séparément une grande quantité de biens ruraux, chaque maison de village en a plus ou moins de cette espèce dont on ne peut se défaire qu'en masse et avec la maison elle-même. La plupart sont épars loin de la chaumière et le cultivateur ne peut ni faciliter son travail, ni surveiller sa propriété.

La Hongrie, la Moravie, la Galicie sont couvertes de déserts dont l'inculture est souvent la seule cause d'infériorité. Ailleurs de grands lacs, de vastes marais couvrent la terre, faute de bras, d'industrie, de désir d'être mieux.

L'agriculture était dans un état plus déplorable encore lorsque Charles 6 tenta de faire naître le commerce. Il voulut profiter du Danube pour communiquer avec la Turquie, et songea bientôt ensuite à favoriser le second débouché naturel, celui de la Méditerranée, par l'Italie. Il fit construire une grande route de Carlstadt à *Fiume* ; rendit franc le port de Trieste, que Marie-Thérèse fit entourer d'un môle, et au bout de quelques années une ville considérable et commerçante s'éleva sur les débris d'un modique village. Au milieu de ces mesures sages on fit des projets et des entreprises extravagants, et, dans l'instant où le pays était encore dans la barbarie, on créa une compagnie orientale, qui finit par une espèce de banqueroute, après avoir éteint des capitaux considérables. Longtemps après la chute de cette compagnie, le traité de Passarowitz établit des rapports plus intimes et plus commerciaux entre les deux nations et le commerce naquit sans que le gouvernement s'en mêlât.

Le successeur de Charles<sup>197</sup> sentit qu'il devait créer l'industrie avant de songer à la prospérité du commerce. Il créa des manufactures qu'il dirigea lui-même; le souverain devint fabricant. Les grands imitèrent son exemple. Un grand luxe de bâtiments commença par éteindre des fonds considérables. Des commis peu intéressés aux entreprises surveillèrent des manufactures, elles dépérèrent et ne purent subir aucune comparaison avec les étrangères. On dédaigna leurs ouvrages. Pour y remédier le roy défendit l'importation de toute marchandise fabriquée, l'émulation mourut et avec elle toute amélioration. Mais l'insuffisance des manufactures nationales ne permettant pas de laisser exister longtemps une pareille mesure, on la mitigea en créant des fortes taxes sur les marchandises importées, et le gouvernement voyant ou croyant voir dans ces droits une nouvelle source de revenus publics les multiplia. Il fallut payer non seulement à l'entrée du royaume mais encore de celle des différents états qui le composent.

L'industrie autrichienne se ressent encore de tous les maux auxquels elle dut son existence. La plupart des manufactures sont administrées par des grands seigneurs et par conséquent le sont mal. On récompense les fabricants par des lettres de noblesse, dès lors leurs mœurs, leurs habitudes changent. Les établissements qu'ils faisaient fleurir tombent en ruine, comme ceux des

<sup>197</sup> François de Lorraine (1708-1765), époux de Marie-Thérèse, élu empereur en 1745.

comtes. Le luxe des grands propriétaires, qui tous font plus de dépense qu'ils n'en pourraient faire, éteint le crédit. Les entrepreneurs qui n'ont plus les fonds nécessaires, sont obligés d'avoir recours aux juifs qui ruinent leurs entreprises. Enfin et surtout, les causes que j'ai rapportées plus haut, ne laissant pas à l'agriculture les bras qui lui sont nécessaires, il en reste bien moins pour les fabriques, et la main d'œuvre est hors de prix. Aussi l'industrie est-elle dans les états héréditaires bien au dessous de ce qu'elle est dans les pays voisins, et rien ne fait présumer qu'elle sorte avant longtemps de cet état d'apathie.

La Bohême est de toutes les provinces celle où les habitants sont les plus industriels. Elle possède un grand nombre de fabriques de toile ; ses verreries sont l'objet d'un commerce considérable. Après elle vient l'Autriche où se manufacture tout le coton venu de la Turquie. Il ne faut parler ny de la Hongrie, ny de la Gallicie; on ne remarque là aucune espèce d'industrie. L'agriculture y est dans son enfance. Le gouvernement loin de l'encourager, tâche tous les jours de l'étouffer davantage.

Les causes qui gênent l'industrie de l'Autriche pèsent également sur son commerce. Les droits énormes des douanes, leur exercice difficile s'opposent encore à son activité et le système adopté pour la Hongrie aggrave bien davantage son état.

Le gouvernement, soit qu'une politique mal entendue lui fasse vouloir réduire ce pays à force de privations, soit qu'il prétende retirer par les douanes les impositions que lui refusent les états, accable de droits sans nombre les exportations de la Hongrie soit en Autriche, soit dans l'étranger. Il est même plusieurs denrées dont toute exportation à l'étranger est prohibée. Le bled parce qu'on craint la famine en Autriche, le vin parce que sa vente nuit à celle du vin d'Autriche. Par une suite du même système on y éteint toute industrie. Le gouvernement veut le rendre tributaire des pays allemands, celà s'appelle en style de chancellerie de traiter comme une colonie. Il en arrive nécessairement que les productions naturelles de cette belle contrée s'y perdent faute de débouché et qu'on y néglige tous les jours davantage l'agriculture ; que les riches propriétaires viennent chercher à Vienne les commodités de la vie ; que faute de fonds, les pauvres ne consomment rien, qu'à peine ils peuvent payer les contributions et que cet état empire tous les jours. Ainsi se perdent les avantages qu'on pourrait retirer de ce pays destiné par sa situation à être l'entrepôt du commerce avec la Méditerranée et la Turquie. Il faut enfin attri-

buer à ce système la négligence que l'on apporte dans les moyens de communication avec ces deux points importants.

La nature en effet a déjà mis de grands obstacles au commerce de la monarchie autrichienne. Toutes ses rivières ont un cours diamétralement opposé à son but principal et la plupart sont non seulement peu navigables mais encore d'une amélioration peu facile.

Tous ces vices ne pourraient disparaître, que par les soins et la surveillance d'une administration chargée des canaux de la navigation. Cette administration n'existe pas, les sujets capables de la composer existent encore moins. On n'a pas ici l'idée d'une école des ponts et chaussées. Cette administration pourrait seule aussi lever les obstacles naturels, et donner aux communications la même direction qu'au commerce lui-même, c'est à dire joindre le Danube à la Méditerranée. Ce projet difficile à exécuter par la vallée de la Save et de la Drave qu'il faudrait traverser, n'est cependant pas impossible. Les plans en ont été déjà faits, mais l'ambition des souverains qui les tient armés depuis si longtemps, la politique adoptée contre la Hongrie s'y sont constamment opposés et s'y opposent encore quoique les possessions vénitiennes soient maintenant un motif de plus d'exécuter ces grands travaux. Il est même probable, que le gouvernement dans la pénurie extrême où il est d'hommes à talent, ferait des essais malheureux et découragerait pour longtemps. On peut en juger par un nouveau canal que l'on vient de creuser. Il était destiné à conduire de la houille de *Neustadt* dans le Danube. On l'a fait très étroit mais on s'est bientôt aperçu que les frais étaient trop considérables pour un objet si médiocre et l'on a cherché à le rendre plus utile. Il a été résolu de le conduire à Trieste; il devenait beaucoup trop étroit pour servir à un commerce sûrement considérable, on y a remédié en faisant des bateaux propres à sa navigation et déjà l'on a deux fois manqué leur construction. Mais ce n'est pas là le seul oubli. Le canal était fait à moitié quand on s'est aperçu qu'il n'y avait point d'eau. On la cherche encore inutilement et cependant les travaux s'écroulent.

Un seul chemin de terre qui conduit de Carlstadt à Fiume peut servir au commerce de la Hongrie avec la Méditerranée. Celui de l'Autriche est entretenu par les chemins de Styrie et de Carinthie, il est inutile de dire combien ils sont insuffisants.

Les nouvelles possessions vénitiennes ont été souvent envisagées comme un grand dédomagement donné à la maison d'Autriche, par les avantages de

commerce qu'elles peuvent lui procurer. Mais on oubliait sans doute la pénurie où y était déjà le commerce avant les guerres. Encore faudrait-il à l'Autriche des avances qu'elle est incapable de faire, pour remettre les choses où elles étaient même lors de la chute de Venise. Les communications avec ces nouveaux états sont beaucoup trop difficiles pour qu'elle puisse en retirer un grand parti dans les circonstances actuelles. Ce ne serait que dans le cas d'un changement de système qu'elle pourrait avec le temps jouir en partie, des avantages qu'on a beaucoup trop exagérés et que, même dans cette hypothèse, elle devait presque entièrement espérer du seul port de Trieste.

Il résulte de ces faits que le commerce est encore en Autriche dans un état bien au-dessous de celui qu'on devrait attendre de ses facultés et même de sa situation. L'industrie y est nulle, elle ne peut donc commercer qu'avec ses productions, et l'agriculture y est encore dans l'enfance.

#### *Finances*<sup>198</sup>

Les revenus autrichiens se composent 1°) de la contribution foncière 2°) d'impôts indirects, 3°) des domaines royaux, 4°) des revenus des mines. En parlant de chacun de ces articles j'indiquerai les modes de perception.

1°) La contribution foncière consiste en impôts sur les terres des paysans, 2°) sur celles des nobles, 3°) sur les maisons, 4°) sur les capitaux.

Le 1er s'appelle *rusticale*, le 2d *dominicale*, ils composent l'impôt territorial et se perçoivent d'après un cadastre dressé à la hâte sous Marie-Thérèse et plein d'erreurs grossières. Pour former ce cadastre on estima les terres et imposa celles des nobles au 100è du capital, celles des paysans au cinquantième ; les circonstances ont rendu ces bases fausses aujourd'hui, et l'on estime que le paysan paye à peu près le quart et le seigneur à peu près le 10è de son revenu. Les seigneurs sont chargés de la perception de cette contribution et en versent le produit dans la caisse des états. Cette mesure fait que l'imposition rarement arriérée ne coûte rien à percevoir pour le gouvernement, mais on sent combien les paysans doivent en souffrir quelque favorables que leur soient les loys. Les biens des seigneurs sont responsables pour la contribution de tous leurs vassaux.

<sup>198</sup> Lacuée décrit ici le système des impositions dans les provinces "allemandes". Pour les impôts en Hongrie voir pièces no. 19, 21 et 24.

Le 3<sup>e</sup> se prélève sur les maisons des villes, on l'évalue le 7<sup>e</sup> du revenu. Les communes sont responsables de sa perception.

Le 4<sup>e</sup> est principalement établi sur les fonds publics; j'en parlerai plus longuement à l'article de la dète.

Les impôts indirects compris sous le titre générique de *Kamerale* consistent:

1°) *En droits sur le tabac*. La vente de cette marchandise est exclusivement réservée au gouvernement. Une régie fait manufacturer et moudre les feuilles qu'elle reçoit de Hongrie ou achète dans l'étranger.

2°) *En droits de douane et de péage* sur les grandes routes. L'un et l'autre sont en régie. J'ai déjà parlé de l'excessive cherté des premiers, les seconds sont peut-être d'un prix plus haut que ceux de France. La perception en est moins gênante, mais celà tient plus à une longue habitude qu'à une bonne administration.

3°) *En loteries*. Elles sont en grand nombre, bien combinées et d'un rapport assez considérable.

4°) *En droits du timbre*, qui se perçoivent sur les marchandises, les papiers propres aux actes publics, les almanachs, les gazettes et ils sont en régie.

5°) *En revenus des postes aux lettres et aux chevaux*.

6°) *En droits d'accise* sur les liqueurs et les commestibles, le principal est celui de la bière. Le droit de la brasse étant un privilège des communes et des seigneurs, sa perception est facile, mais comme la plupart des autres il coûte plus au peuple qu'il ne rapporte à l'état. Tous ces droits sont en régie.

7°) *En taxes* sur les employés et notamment sur ceux qui augmentent de grade ou ont une charge nouvelle.

8°) Enfin on a rangé sous ce titre et j'ignore pourquoi les manufactures appartenant au gouvernement, telle que celles de porcelaine à Vienne, de miroirs à *Fahrenfeld*, de coton à Linz, etc.

Il faudrait ajouter une foule de petits droits longs à détailler, difficiles à connaître, et d'une estimation presque impossible. Tous sont en régie, et soit que celà tienne au mode ou à l'inhabileté des régisseurs, le gouvernement se trouve fort mal de cette manière et semble vouloir adopter le système des fermes.

Toutes ces régies dépendent du ministère des finances, elles versent leurs fonds dans les caisses du gouvernement, ou dans celles des états et de la banque.

Les domaines royaux consistent en forêts, en terres, en fiefs appartenant au souverain. Leur nombre est très considérable, surtout en Hongrie. Mais l'ad-



ministration en est mauvaise et ne saurait gueres être bonne. Une comission dépendante, du ministre des finances en a la direction et entretient dans les provinces des commissaires qui dépendent d'elle seule et versent les fonds dans les caisses des différents gouvernements.

#### *Les mines*

Cette source des revenus est très considérable. Elle comprend les mines de métaux et celles de sel. Une commission dépendante du ministre des finances administre les unes et les autres. Elle entretient dans chacune des ingénieurs, des chimistes, des mécaniciens chargés de leur exploitation. Toutes les mines métalliques n'appartiennent pas au gouvernement, mais il a les plus considérables et perçoit de forts droits sur les autres, le minerai devant être apporté dans ses fonderies et y être acheté à bas prix. La Transilvanie, la Hongrie, la Bohême, la Carinthie, le Tyrol sont les provinces de la monarchie les plus riches sous ce rapport.

Le sel exploité dans les mines royales est l'objet d'un monopole considérable. Mais comme les droits sont perçus à l'extraction et restent les mêmes pour chaque province, l'impôt qui en résulte est moins onéreux qu'il ne l'était en France, la contrebande y est bien plus difficile.

La maison d'Autriche ayant presque toujours été engagée dans des guerres considérables a dû chercher dans des impôts extraordinaires les moyens de les soutenir et de payer les dettes qu'elles lui faisaient contracter. Marie-Thérèse établit le *Schuldsteuer* impôt pour les dettes de l'état, vers le milieu de la guerre de 7 ans ; il a duré jusques à la fin du règne de Joseph. Celui des classes (*Classens Steuer*) vient de le remplacer. Institué pendant la guerre, il est destiné à rester encore longtemps établi. Les contribuables pour cet impôt sont divisés en 5 classes. Les propriétaires des biens fonds et des maisons, 2° ceux des fonds publics, 3° ceux qui ne sont pas compris dans les deux premières classes, 4° sur les domestiques et manœuvres, 5° sur les juifs.

Les lers sont taxés d'après leur cote d'imposition savoir 45 p. 100 de la contribution des biens nobles, et de 15 p. 100 sur celle des biens roturiers et des possesseurs de maisons de ville. Chaque artisan paye en outre 6 florins.

Les 2ds payent 10 % sur les intérêts des fonds publics non exempts d'impositions.

Les 3èmes sont les possesseurs de revenus provenant de contrats, pensions, rentes viagères, etc. Ils sont divisés en une infinité de classes, dont la plus basse composée de ceux dont le revenu est de 100 à 300 florins paye 2 1/2 % du reve-

nu, la plus haute dont le revenu est de 150.000 florins et plus, paye 20%. Les contribuables de cette 3<sup>e</sup> classe sont taxés d'après la déclaration qu'ils font eux-mêmes. Ils affirment cette déclaration par serment, et des commissaires répandus dans les provinces observent si les déclarations sont justes. Une amende quadruple serait la punition de celui qui frauderait la loi. Il est facile de sentir que malgré cette précaution, l'impôt n'est pas aussi productif qu'il devrait l'être.

Cette contribution pèse enfin sur les dernières et plus misérables classes de la société. Il pèse surtout avec force sur les juifs qui en sont le rebut. Les domestiques, les manœuvres, les apprentis et garçons de métier, les servants enfin payent depuis 1 florin et demie jusques à 1/4 de florin. Les juifs sont taxés à 30 p. 100 de leurs contributions ordinaires.

On calcule que la somme de tout les revenus de la maison d'Autriche s'élève à peu près à 80 ou 85.000.000 de florins.

Savoir

La contribution foncière	30.000.000
Les impôts indirects	25.000.000
Les domaines	6.000.000
Les mines	10.000.000
L'impôt extraordinaire	15.000.000

Ces sommes ne doivent être regardées que comme des aperçus, il n'y a point de moyens de les connaître exactement.

*La trésorerie nationale* est sous la direction du ministre des finances et divisée en autant de caisses particulières qu'il y a de branches différentes de dépenses. Elles aboutissent toutes à une caisse générale qui leur distribue les fonds et vise les mandats qu'elles doivent payer. Ces caisses sont administrées par un receveur, un payeur et un liquidateur.

Des receveurs sous les ordres de cette administration générale ont des bureaux particuliers dans chaque gouvernement.

Les états versent dans les caisses de ces receveurs ; les produits de la contribution foncière après avoir prélevé les dépenses d'administration et les intérêts de leurs dettes. C'est chez eux encore que les différents régisseurs versent les revenus des impôts indirects perçus dans le gouvernement. Les fonds de ces caisses particulières servent d'abord à payer les dépenses civiles et militaires de la province et sont ensuite versés dans le trésor public. Tel est le système général, mais on a été obligé d'y faire beaucoup d'exceptions. Une

grande partie des revenus sont engagés, la plupart le sont à la banque et quoique cette banque dépende du ministre des finances, elle veille directement à la perception des impôts qui lui sont destinés, et en reçoit directement aussi les produits dans sa caisse.

Les dépenses sont réglées tous les 6 mois dans le ministère d'état et de conférence sur le budget que présente le ministre des finances, et sur les demandes des autres ministres ou chanceliers. Chacun de ces derniers reçoit pour sa dépense particulière pendant les 6 mois suivants un crédit que le trésor public acquitte à Vienne ou dans les différents gouvernements, suivant le lieu où les paiements doivent être effectués.

[Les passages suivants traitent des dépenses du gouvernement autrichien, de la Banque de Vienne, des billets de banque et des dettes de l'état.]

Il s'en faut néanmoins que les ressources de ce gouvernement soient épuisées. Des réformes dans sa constitution politique ou dans le système d'administration en produiraient d'immenses.

Les biens considérables du clergé, ceux peu taxés de la noblesse pourraient, par de sages mesures, donner de nouveaux fonds et procurer de nouveaux impôts. Mais l'empereur craint de toucher à la religion en attaquant les terres du clergé. Il croit écarter la révolution en respectant les privilèges de la noblesse.

L'état actuel de la Hongrie qui s'épuise sans être utile, pourrait être amélioré. Et ce royaume devenu province de la monarchie, délivré du régime féodal, rétablirait aisément l'équilibre dans les finances. La faiblesse actuelle des nobles permet à la maison d'Autriche d'opérer cette révolution ; mais il craint les innovations et ne la tentera pas.

En refusant d'adopter ces mesures qui lui ont été proposées, l'empereur rend la banqueroute inévitable, en la retardant, il la rend plus terrible: telle est l'opinion de tous les négociants qui par intérêt ont dû étudier les finances de l'Autriche.

**Lettre de Lacuée à son oncle, 19 thermidor, an XIII (7 août 1805)<sup>199</sup>**

Vous trouverez cy-joint, mon cher oncle<sup>200</sup>, un mémoire que j'ai rédigé dans le temps pour être mis sous les yeux de Sa Majesté l'Empereur et Roy : j'ai la presque certitude qu'elle n'en a point eu connaissance, et comme il me paraît renfermer quelques faits assez importants dans la circonstance actuelle, je vous prie de le lire et, si vous en jugez comme moi, de le présenter vous même à notre souverain.

Il résulte des faits renfermés dans ce mémoire que l'Autriche porte dans sa constitution elle même le germe de sa destruction. C'est principalement sur la Hongrie que je désirerais fixer l'attention de Sa Majesté. Dans l'état actuel des choses, cette province est celle qui peut le plus aisément échapper à l'Autriche ; avec une meilleure politique elle contribuerait à sa prospérité infiniment plus que toutes les autres.

Si la puissance autrichienne doit encore exister après la guerre prête à éclater, du moins est-il dans la force des choses et dans les hautes destinées de notre Empereur, qu'elle se trouve réduite à un degré d'affaiblissement tel qu'elle perde toute son influence en Allemagne, ne puisse plus porter aucun ombrage à la France ny contre les projets de son souverain. La Bavière devenue plus puissante par son alliance avec la France et par les bienfaits de Sa Majesté est sans doute un des moyens d'atteindre ce but. Mais il ne l'atteint que momentanément. Dès que l'Autriche connaîtra toute la valeur et toutes les ressources de ses pays hongrois, et qu'elle adoptera un système propre à les utiliser, elle trouvera bientôt les moyens de recouvrer sa force et de se remettre au rang des premières puissances. Et si ce changement arrive sous un des successeurs de Sa Majesté, qui n'ait point son génie fort et vigilant, elle pourra reconquérir toute son influence en Allemagne et redevenir encore la rivale de la France. La perte de la Hongrie et l'organisation de cette province en royaume indépendant me paraissent devoir nécessairement réduire pour jamais la

<sup>199</sup> C.H.A.N., AF IV 1675, Plaq 1, f° 55-55bis.

<sup>200</sup> Jean-Gérard Lacuée, comte de Cessac (1752-1841), académicien, homme politique, en 1805, président de la Section de Guerre du Conseil d'Etat.

maison d'Autriche à une entière nullité en Allemagne et à un degré d'affaiblissement nécessaire aux projets de Sa Majesté.

L'esprit dont sont animés les hongrois m'a paru tel qu'on pouvait le désirer pour arriver à ce but. Ils sont tous animés de la haine la plus profonde contre la maison d'Autriche et encore plus humiliés de son joug qu'opprimés de son despotisme. Il y a bien dans ce pays quelques têtes remuantes qui désireraient une liberté plus étendue, c'est à dire un gouvernement moins fort et moins stable que celui des français. Mais en général un véritable esprit de patriotisme règne dans la Hongrie, ce qu'elle désire avant la liberté, c'est d'avoir une patrie, c'est d'être corps de nation. Les hongrois tiendraient aussi fortement à la conservation de leurs privilèges nobiliers, parce que les institutions féodales s'y sont conservées presque intactes, que la propriété, la considération, le pouvoir y sont inséparables de la noblesse, que quiconque n'est pas noble hongrois n'a pas le droit de posséder le plus petit champ et que les ilotes à Sparte n'avaient pas une existence politique plus nule que les paysans en Hongrie. Ces idées s'entretiennent par l'état extrême d'ignorance et d'abrutissement dans lequel est ce peuple, ses mœurs, son langage, ses vêtements tout tend à le séparer de la noblesse à le faire considérer presque comme une race différente. Ces idées sont si fortes et si générales que les têtes qui rêvent le plus ardemment la liberté et l'égalité parfaites, ne songent nullement à détruire l'asservissement des paysans. Je ne pense pas que les hongrois tinsent infiniment aux autres clauses de leur constitution: ils ne songeront certainement plus à rendre leur couronne élective, ils renonceront facilement à l'institution anarchique du *palatinat* et consentiront aisément à recevoir un prince étranger sur leur trône. En parcourant ce pays je suis demeuré convaincu que si une armée française y pénétrait et qu'un général d'un caractère sage et d'une belle réputation y présentait l'espérance d'une monarchie indépendante dans laquelle la constitution conserverait quelques formes et la noblesse ses privilèges plutôt que ses droits, les hongrois viendraient en foule se ranger sous ses drapeaux.

On trouverait là un peuple belliqueux et des hommes capables de le conduire. Les arts de la civilisation n'y ont pas assez pénétré pour amolir les caractères. Les magnats vivent dans leurs châteaux, les nobles dans leurs manoirs: toujours armés, toujours à cheval, les exercices du corps sont leurs amusements. Leur vie, leurs goûts, leurs lectures, leurs entretiens, tout les porte à la guerre.

Ce serait encore de tous les peuples le plus facile à organiser et discipliner parce qu'il y reste encore beaucoup de vestiges des anciennes institutions militaires. Chaque comitat a un régiment auquel appartiennent tous les nobles. Ce régiment a ses chefs et son uniforme particulier. La réunion de ces régiments formait l'armée palatine, qui marchait sous le nom d'insurrection et qui alors était formidable. Aujourd'hui les nobles s'y font remplacer par les paysans de leur terre et l'insurrection n'offre plus que des bandes indisciplinées et incapables de soutenir le combat.

Il paraît probable que lorsque le succès aura couronné les armes de Sa Majesté dans l'Autriche antérieure, la Hongrie deviendra le théâtre de la guerre. Mais d'après les idées que je viens de présenter, ne conviendrait-il pas de s'emparer de ce théâtre avant les autrichiens. Si lorsque le passage de Linz et les marches de la Grande Armée en Autriche effrayeront l'empereur sur le sort de sa capitale et le forceront à réunir ses forces pour la défendre, un détachement de l'armée d'Italie pénétrait la Hongrie par *Trieste, Fioume et Karlstadt* ou qu'un détachement de la Grande Armée pénétrait par *Oedimbourg* – il me semble qu'on y prendrait nécessairement l'Autriche au dépourvu, que la Hongrie dégarnie de troupes aurait la circonstance la plus favorable pour son insurrection, que les ennemis n'oseraient abandonner l'Autriche pour défendre cette province et que sa conquête pourrait être très rapide. Alors l'empereur François 2d perdrait toutes les ressources de la Hongrie qu'on appelle le grenier de l'Autriche, il serait obligé de nourrir la guerre dans des pays pauvres et ruinés. La conscription qui alimente ses régiments hongrois, les meilleurs de son armée, serait tarie. Peut-être même perdrait-il en eux toute confiance, si l'insurrection avait tout le succès que je crois pouvoir lui supposer. Alors enfin il devrait concevoir de vives inquiétudes sur la Pologne qui, comme la Hongrie, rêve son indépendance et ses malheurs si terribles et si récents rendraient plus sage et plus capable d'en jouir.

Veuillez réfléchir ces idées et si vous croyez qu'elles méritent quelque attention les soumettre à Sa Majesté.

Agréez l'expression de ma respectueuse autant que vive reconnaissance.

Lacuée  
19 thermidor an 13.  
Colonel du 59e

## 16.

### **Note sur la cour de Vienne et sur la situation actuelle de la Maison d'Autriche<sup>201</sup>**

#### *De la cour de Vienne.*

[En début de mémoire, notes sur les personnages importants de la Cour: l'empereur, le comte de Colloredo, le baron de Thugut, la reine de Naples, le prince Charles, Cobentzl, etc.]

#### *Situation extérieure.*

Quelque réel que soit aujourd'hui l'épuisement de la monarchie autrichienne, le temps a donné une telle force à sa constitution, qu'elle pourrait encore soutenir quelques campagnes même sans contracter des alliances. Son armée battue est plus complète, mieux tenue que la nôtre victorieuse. Ses bataillons de garnison n'ont cessé de lever et de former des recrues. On pourrait aisément la porter à 350.000 hommes. La conscription ne pèse que sur cette classe pauvre, nombreuse, abrutie à qui il ne manque que le nom de serf. Elle la supporte sans murmures, des siècles d'oppression et d'ignorance l'y ont accoutumée. Il ne faudrait donc s'attendre ni à des séditions ni même à de grandes difficultés pour le recrutement. On a beaucoup exagéré celles des dernières années.

L'empereur n'aurait pas de l'argent aussi facilement. Il trouverait cependant moyen de pourvoir aux premières dépenses sans avoir recours aux subsides étrangers. Le gouvernement n'a plus de crédit mais les états en ont encore et ils en payeront leur existence. 2°, les créanciers de l'état sont liés à la Banque, on exigerait une augmentation des mises, et l'exactitude avec laquelle sont payés les intérêts fait que cette mesure atteindrait encore son but.

Mais je parle ici de derniers efforts : ils produiraient au plus deux campagnes qui, glorieuses n'amélioreraient guères la position et qui, malheureuses perdraient l'état. Quelque peu éclairé que soit le cabinet de Vienne, il a la sagesse de le sentir et le sent d'autant plus qu'il a de notre force une idée grande et vraie. En second lieu, d'après les changements opérés en empire, les états héréditaires deviendraient sur le champ le théâtre de la guerre.

<sup>201</sup> Pièce jointe à la lettre du 19 thermidor au XIII, « rédigée dans le temps » probablement en 1802. C.H.A.N., AF IV 1675, Plaq. 1, f° 56-63.

Ils en supporteraient le fardeau et la présence des français pourrait réveiller des idées révolutionnaires chez les hongrois et en faire naître dans les pays allemands. Cette crainte des idées révolutionnaires a une grande influence sur les intentions pacifiques de la cour de Vienne et distingue cette époque de celle qui suivit le traité de Campo Formio. Elle s'augmentait alors par la paix elle-même, aujourd'hui la marche du gouvernement s'affaiblit considérablement et l'empereur regarde le 1er Consul comme la seule digue qu'on peut opposer à leur torrent. Enfin une raison plus influente, peut-être par cela même qu'elle est plus minutieuse, c'est que la guerre rendrait au prince Charles une grande partie de son crédit : des hommes tels que je viens de les peindre se déterminent bien plutôt par des intrigues de cour que par des raisons d'état.

[Notes sur les diplomates russes, autrichiens, anglais, l'affaire des indemnités, allusion à la diète de Hongrie.]

*Situation intérieure.*

Si après avoir examiné la situation extérieure de l'Autriche on jette les yeux sur son état intérieur, on le trouvera plus déplorable encore.

J'ai tâché de faire connaître son épuisement dans des notes adressées récemment au premier Consul. Il est produit par de longues et malheureuses guerres, par des siècles d'une mauvaise administration. Il empire tous les jours par les préjugés de tout ce qui tient au gouvernement. Les deux premières causes peuvent cesser et leurs effets se réparer. L'Europe sait quelles playes peuvent fermer 3 ans d'un gouvernement fort et éclairé. Mais le mal que font les préjugés est incurable comme eux-mêmes.

On est étonné des désastres de l'Autriche quand on a observé la richesse de son sol, sa population si nombreuse, comparée à sa civilisation, ses institutions fortes, auxquelles la douceur des peuples n'oppose aucun obstacle. Mais ces institutions manquent d'âme, il n'y a en Autriche aucun homme dans aucun genre et jamais état n'a présenté aussi fortement ce signe certain de la décadence des empires.

Ses armées sont, je l'ai déjà dit, plus disciplinées, mieux exercées, mieux recrutées que les nôtres. L'impôt terrible de la conscription n'a pas excité de murmures depuis plus de 15 ans qu'on le lève avec rigueur. On ne peut pas accuser la valeur de leurs soldats. Mais aucun chef n'est en état de les com-



mander. Le prince Charles est le seul à qui l'on puisse confier une armée, et je n'ai pas besoin de dire combien il est au dessous de sa réputation. Les généraux en sous ordre sont moins rares mais ne présentent aucune espérance pour le commandement en chef. La dépendance des ministres à laquelle ils sont condamnés, le despotisme de ces ministres, tous inhabiles à la guerre, la jalousie qu'ils ont des généraux, achève de détruire tous les bons effets qu'ils pourraient retirer de leur armée. Ce fut toujours le système de la cour. On se rappelle que le prince Eugène fut obligé de vaincre malgré le ministère et combien de fois Kaunitz gêna les opérations de Laudon.

Pendant que le besoin de la paix dirige toutes les démarches au dehors, au dedans, elles sont dictées par la crainte des idées révolutionnaires. On attribue nos troubles aux lumières philosophiques du siècle précédent, aux atteintes portées à la noblesse et au clergé et l'on tâche d'entretenir l'ignorance du peuple, et de relever les droits des nobles abolis par Joseph. Surtout l'empereur par sentiment et ses ministres par politique, cherchent à rendre à la religion sa force et son lustre et rendent aux prêtres et aux moines leur influence et leurs richesses.

La tolérance accordée par Joseph, est trop établie dans l'opinion pour qu'on ose la détruire brusquement. Le gouvernement y travaille par de petites et sourdes mesures. On rend à la superstition toutes ses armes. Les protestans sont peu à peu éloignés de toutes les places, on les inquiète par une police minutieuse. Cependant, industrieux ici, comme partout ailleurs, ils ont dans leurs mains presque tout le commerce de la monarchie, ils cherchent successivement un autre asyle, et l'Autriche éprouvera, sans secousse tout le mal que nous fit la révocation de l'édit de Nantes.

Les juifs qui partagent le commerce avec les protestans, persécutés plus qu'eux et comme eux effrayés, cherchent aussi à exporter leurs richesses. Une faible démarche du gouvernement attirerait en France ces deux sectes plus riches que nombreux.

J'ai parlé ailleurs avec détail de la pénurie des finances et de l'enfance du commerce autrichien. Tout ce que l'expérience apprend là dessus aux autres peuples est perdu pour ce gouvernement. La haine des innovations y fait fuir toute amélioration.

La misère du peuple n'est nulle part aussi remarquable que dans cette monarchie, parce que nulle part il ne porte aussi exclusivement le fardeau des

impositions royales et nobiliaires. 20 années de guerre et plusieurs de disette y ont mis les denrées à un prix excessif, un papier monnaie discrédité, une petite monnaie plus discréditée encore sont ses seuls moyens d'échange. Il éprouve presque tout le mal que nous firent les assignats. Il souffre mais sans se plaindre. Quelques murmures ont éclaté en Bohême lors de la démonétisation des pièces de 12, une compagnie de cavalerie les a apaisés à Prague par sa seule présence. Un régiment de cuirassiers les a prévenus à Vienne.

Les habitants des pays allemands sont trop habitués à l'esclavage pour se soulever jamais. Le polonais tremble de voir augmenter l'oppression dont il gémit et en Hongrie, la politique de la cour fait taire les principaux seigneurs et peut jusques à un certain point mépriser les clameurs de la chambre basse.

Le gouvernement agit, en effet différemment sur chacun de ces 3 états. Son administration est paternelle pour les premiers, les seconds sont traités en pays conquis et la Hongrie en colonie.

Les pays allemands n'ont à souffrir que des maux produits par les circonstances ou par l'incurie, mais non par la méchanceté ny les caprices du souverain. Aussi ne le haïssent-ils point, ils luy sont attachés par habitude et le servent sans enthousiasme ny dévouement. Ils connaissent sa bonté mais sentent sa faiblesse et un sentiment profond de mépris se joint à leur attachement. Le gouvernement a peu à craindre et peu à espérer du caractère de ces peuples.

La Pologne est gouvernée comme si l'on ne devait en retirer que de l'argent et des hommes. Elle sert à soulager les pays allemands. C'est sur elle surtout que portent les levées faites pendant la guerre.

Quelque dur cependant que soit le gouvernement, ces pays ont considérablement gagné en bonheur et en population. L'Autriche a prouvé que le despotisme le plus dur était moins oppressif que l'aristocratie féodale. Mais le peuple est trop abruti pour sentir cette amélioration et la nation, c'est à dire la noblesse, a perdu tous ses privilèges et a pour ceux qui les luy ont ravés une haine que la terreur peut seule comprimer. Aussi le gouvernement augmente-t-il d'efforts pour augmenter cette terreur. Les personnages marquants sont prisonniers dans leurs châteaux, la police surveille les autres avec inquiétude.

Il n'y a dans les deux Gallicies aucun attachement pour la maison d'Autriche. Les circonstances seules font qu'elles ne contiennent aucun sujet de crainte, mais il n'y a point de doute, que la nation ne retrouvât quelque-

nergie, si les évènements lui présentaient l'occasion de secouer le joug actuel, et qu'elle ne se jettât avec empressement dans les bras de la puissance qui voudrait je ne dis pas la délivrer, mais même la conquérir : dans ceux de la Russie ou de la Prusse.

Lorsque l'Empire Ottoman était dans toute sa force et que la Hongrie pouvait passer à son gré de la domination autrichienne à la domination turque, la cour de Vienne tendait sans cesse à réduire le caractère et à diminuer la puissance des hongrois. Elle chercha toujours plus à les asservir qu'à les gouverner. Cette politique avait du moins alors un but et un prétexte, mais aujourd'hui elle n'en suit pas moins le même système, quoique la faiblesse de la Porte et l'isolement de la Hongrie, la mettent sous son entière dépendance.

Ce pays est regardé comme un état séparé dont on s'efforce d'étouffer l'industrie et de reculer la civilisation pour le rendre tributaire des pays allemands. Ce système, que j'ai assez développé ailleurs pour ne point m'y appesantir ici, fait que ce royaume, le plus vaste des états héréditaires, est celui dont les ressources sont les plus médiocres, qu'il est le plus fertile et le moins productif, situé sous le plus beau ciel et le moins peuplé, dans la meilleure position pour le commerce et sans commerce et sans industrie.

Les plaisirs de Vienne et les honneurs de la cour ont bien gagné la plus grande partie des magnats, mais dès qu'ils passent dans le parti royal, ils perdent toute leur influence et le caractère de la nation reste encore entier. Le souverain n'a même pas à sa dévotion toute la chambre haute, il ne compte que des ennemis dans la basse, où l'on trouve autant de talents, plus d'énergie et à qui la constitution donne presque autant d'influence.

Montesquieu a peint les hongrois comme le soutien de leurs rois et le fléau de leurs tyrans. Les persécutions de l'Autriche ne les ont pas changés. La force leur manque seule pour secouer le joug et cependant la moindre de ses prévenances suffirait pour conquérir leur amour et s'assurer de leur dévouement. Mais un préjugé dont les meilleures têtes ne sont pas exemptes éloigne de toute idée de douceur. Si les autrichiens savaient haïr ils haïraient les hongrois et pour en être impuissante la haine de ceux-ci n'est pas moins prononcée.

Les idées révolutionnaires qui ont pénétré en Hongrie y ont fortement réveillé l'amour de l'indépendance. On sait qu'une conspiration tramée peut-être par le second chef de l'état, faillit éclater en 95. Les principaux auteurs

périront sur l'échaffaud. Leur mémoire est honorée, on ne blâme que leur imprudence et ce sentiment de la faiblesse contient seul aujourd'hui la nation<sup>202</sup>. Si une puissance quelconque, assez éloignée d'elle pour qu'elle n'eût point à redouter son joug, lui fournissait les moyens pour s'insurger il n'est pas douteux qu'elle ne brisât ses fers avec énergie et qu'elle ne trouvât en elle même assez de moyens pour se maintenir indépendante<sup>203</sup>. Cette occasion se serait présentée lorsque le général Bonaparte était sur les frontières, s'il avait fait quelques démarches, si surtout il avait offert aux hongrois la liberté, non telle que nous l'entendons mais telle qu'ils la désirent, l'indépendance des nobles et l'asservissement des paysans. Elle se présenterait avec plus d'avantages si la guerre se ralumait, parce qu'ils auraient dans le gouvernement actuel une confiance que ne pouvait leur inspirer le Directoire et ses projets de république.

Il est inutile d'ajouter qu'on a beaucoup exagéré la force des insurrections hongroises et les secours que pouvait s'en promettre l'Autriche. J'ai donné là-dessus des renseignements positifs. Ces levées n'ont jamais produit que des bandes indisciplinées, qui n'ont du courage que chez elles et animées par l'amour de la patrie. Les empereurs n'en ont jamais retiré des secours que dans les guerres contre les turcs. Elles ont fui devant les prussiens qu'elles détestaient et nous sommes loin de leur inspirer les mêmes sentiments. On en était peut-être à les redouter.

La Hongrie ne sert donc aujourd'hui la maison d'Autriche que par les troupes réglées qu'elle lui fournit. 12 régiments d'infanterie 7 ou 8 de hussards sont les seules ressources que lui offre ce vaste royaume qui, seul, administré avec sagesse et gouverné par un homme d'état, se placerait bientôt au rang des premières puissances.

Je ne parlerai point dans ces notes des nouveaux pays vénitiens, j'ai tâché de prouver ailleurs combien on en avait exagéré l'utilité, et quand elle serait réelle ils ne pourraient devenir importants pour la maison d'Autriche que lorsque des canaux les auraient liés aux états héréditaires, auraient rendu au

<sup>202</sup> Remarque qui confirme que Lacuée s'informait par préférence auprès de la « gauche » de l'époque, certainement minoritaire au sein de la classe politique. L'insuccès de la proclamation de Napoléon en 1809 révélait d'ailleurs le manque de fondement de la vue optimiste du Lacuée. Lezay formulait une opinion beaucoup plus nuancée.

<sup>203</sup> La conclusion de Lezay est exactement contraire. Voir *infra* p. 223-224 et 246 -251.

commerce sa véritable direction, et porté dans l'Adriatique les eaux du Danube qui coulent inutilement vers l'Orient. Mais l'enfance des arts est telle dans la monarchie, qu'on ne saurait assurément parfaire ces canaux, que leur utilité est mise en problème par les ministres et que l'Autriche est le seul pays de l'Europe où l'on ne parle pas du canal de l'Istrie.

Au reste, les habitants de ces pays ont vu avec douleur leur nouvel état. Ils désiraient ardemment passer sous la domination du Grand Duc. L'empereur y trouvera des sujets aussi faibles et moins dévoués que dans les pays allemands. Leur population, sous le rapport militaire sera loin de le dédommager de l'excellente race de soldats qu'il a perdu avec les Pays Bas.

Tel est l'état intérieur de la monarchie autrichienne: quelques provinces fidèles mais sans énergie, la plupart inquiètes du joug et prêtes à le secouer.

Au milieu de ces maux qui empirent tous les jours on doit remarquer des moyens qu'une main habile rendrait aisément puissants. Des siècles d'ineptie et de revers ont pu seuls parvenir à produire cette faiblesse et ce délabrement. Quelques années d'un gouvernement fort et l'abandon de quelques préjugés répareraient tous les maux. Mais je ferai observer ici, comme dans les chapitres précédens, la disète absolue d'hommes capables de gouverner. La force des institutions, celle surtout qu'elles retirent du temps, a seule retardé la chute de cet Empire. Encore un choc et il n'existera plus.

## ADRIEN LEZAY-MARNESIA (1769-1814)<sup>204</sup>

1802

*Adrien Lezay-Marnesia, fournit sans contredit la description la plus pénétrante de la Hongrie du début du XIXe siècle. Rien ne le préparait particulièrement à accomplir cette mission, néanmoins il s'en acquittait brillamment grâce à son génie et à sa connaissance de l'Europe.*

*En guise de biographie, nous publions plus bas la notice écrite par Röederer à la demande de Napoléon.<sup>205</sup> Comme Lezay était un ami personnel de Röederer, ce dernier fut choisi par le Premier Consul pour assurer la liaison entre lui et l'émissaire. Les Archives nationales reçurent en don, en 1936, le fonds Röederer qui contient de nombreuses lettres retraçant les préparatifs de la mission.<sup>206</sup>*

<sup>204</sup> Le rapport de Lezay sur la Hongrie se compose de trois pièces :

- Lettre du 18 octobre 1802 (C.H.A.N., AF IV 1677, Pla. 1<sup>I</sup>, f° 59-61) ;
- Extrait des différents mémoires (Ibid., f° 63-64) ;
- Le rapport détaillé (Ibid., f° 65-75 et C.H.A.N., AF IV 1677, Pla. 1<sup>II</sup> f° 76-105.).

Des extraits en ont été publiés par Raoul CHÉLARD, dans son article « Napoléon et la Hongrie » (*Revue Britannique*, 1897, 6, p. 5-23). Cette publication est très partielle et ne respecte pas toujours le texte original.

I. KONT signale également ces documents dans sa *Bibliographie française de la Hongrie* (Paris, 1913)

<sup>205</sup> Pierre-Louis Röederer (1754-1835), en 1802, membre du Conseil d'État.

Une excellente biographie de Lezay a paru peu avant la publication de ces documents par l'Institut Imre Nagy: WESTERHOLT (Egon, Graf von), *Lezay Marnesia Sohn der Aufklärung und Präfekt Napoleons* (Meisenheim am Glan, 1958, in-8°, 241 p.). L'auteur n'a pas retrouvé le rapport sur la Hongrie : "Im Archiv des Quai d'Orsay und den Archives Nationales befinden sich keine Akten über Lezays Ungarnreise" (p.86)

<sup>206</sup> La plupart des lettres relatives à la mission se trouvent dans le registre 29 AP 18, regroupées sous le titre « Mission en Autriche ». Quelques pièces cependant se trouvent, avec une cinquantaine d'autres lettres et notes de Lezay d'entre 1795 et 1812, dans le registre 29 AP 11, contenant des lettres adressées à Röederer, classées dans l'ordre alphabétique des correspondants.

Les documents ont été en partie publiés : RÖEDERER (Comte P.L.), *Œuvres... publiées par son fils le baron A.M. Röederer* (Paris, Firmin-Didot, 1853-1859) III, p. 468-470, dans le chapitre "Missions secrètes en Angleterre et en Hongrie" (Voir Westerholt, *Op. cit.*).

Le 10 mars 1802, Bourrienne envoie le billet suivant à Rœderer: « Le Premier Consul me charge, Mon Cher Collègue, de vous demander une notice qui lui fasse connaître le Citoyen Adrien Lezay sous le point de vue des talens, de la moralité et de la politique et ce à quoi il pourrait être utile. »<sup>207</sup>

Voici la notice qui fut envoyée :

« Adrien Lézay fils de feu le Marquis de Lézay-Marnesia député de Franche-Comté à l'Assemblée Constituante qui s'est ruiné depuis par des acquisitions au Scioto<sup>208</sup>. Adrien Lezay a été officier au Régiment du Roi. Il était à Goetingen à l'époque de la loi contre les émigrés. Il est rentré immédiatement après le 9 thermidor an II.

Il a publié alors un écrit intitulé *les ruines*, ouvrage de jeune homme, beaucoup de phrases, comme tout le monde en faisait à cette époque.

Lorsque l'on commença à discuter la constitution de l'an 3, il écrivit sur les projets qui avaient quelque vogue et dans un très bon sens.

Il attaqua le *Jury Constitutionnaire* proposé alors par Sieyès et devenu depuis le *Sénat Conservateur*. Il imprima son article dans le journal de Paris et le signa.

Benjamin Constant, écrivit en l'an 4, un ouvrage intitulé de *la Nécessité de se rallier au Gouvernement* ; il fondait cette nécessité sur ce que le Gouvernement pouvait toujours *déchaîner la terreur* ; Adrien Lezay, lui répondit par un autre écrit intitulé de *la Nécessité où est le Gouvernement de se rallier à l'opinion publique*. Je joins ici cet écrit.

En l'an 5, à une époque où il était du bon ton de détester ce qu'il y avait de bon comme ce qu'il y avait de mauvais dans la Révolution, il fit *pour la Révolution* l'ouvrage intitulé *Des causes de la Révolution et de ses résultats*. Je le joins ici : il renferme des morceaux fort remarquables par la force du stile et de la pensée<sup>209</sup>.

La loi de fructidor an 5, l'obligea de sortir de France parce qu'il n'était pas rayé de la liste des émigrés. Il alla en Suisse où il se fit aimer et considérer du parti français ; il y composa et publia un projet de constitution pour la République helvétique. Cet écrit est plein d'amour pour la liberté.

Il paraît que, pendant ce séjour en Suisse, le patriotisme d'Adrien Lézay s'est un peu exalté, et que ses idées se sont exagérées dans la société de Mde de Staël qui lui fut utile dans son exil.

<sup>207</sup> C.H.A.N., 29 AP 18, p. 342. – Publié: RŒDERER, *Op. cit.* III, p. 468 ; le nom de Lezay ne figure pas dans le texte publié.

<sup>208</sup> La Compagnie du Scioto, créée en 1788 pour la colonisation du territoire de l'Ohio fit faillite dans des conditions scandaleuses, ruinant un groupe de colons français.

<sup>209</sup> Voir : François FURET, « Une polémique thermidorienne sur la Terreur. Autour de Benjamin Constant », in *Passé Présent*, n° 2, 1983, pp. 44-55. – Voir également : la Préface de Philippe RAYNAUD dans Benjamin CONSTANT, *De la force du gouvernement actuel de la France et de la nécessité de s'y rallier* (1796). - *Des réactions politiques. - Des effets de la Terreur* (1797), Paris, Flammarion, 1988, pp. 14-20.

Quand le 18 brumaire arriva A. Lézy fut incertain sur ce qu'il devait en penser en Suisse. Le 1er Consul eut la bonté de lui accorder une surveillance, il vint à Paris. Malheureusement, les obligations qu'il avait eues en Suisse à Mde de Staël, l'ayant ramené dans sa maison, il y entendit les grands orateurs de l'opposition.

Entendant les déclamations et ne voyant pas les choses, ayant toute sa vie remué beaucoup d'idées et jamais manié d'affaires, il se laissa aller à quelques préventions, mais taciturne par nature et ennemi de tous les orateurs de Mde de Staël, il ne communiqua point avec eux : il écrivit pour lui seul des observations dans lesquelles se fait sentir un peu d'amertume ; une méprise de la police l'ayant fait conduire au Temple, ces papiers seuls confidens de sa pensée furent saisis ; mais il fut reconnu en même temps qu'il était étranger aux trames qui avaient éveillé le zèle de la police. Le 1er Consul ne voulut pas qu'un citoyen fût puni pour des opinions métaphysiques qu'il n'avait communiquées qu'à son propre papier et Lezy fut libre.

Il quitta Paris, passa six mois à Metz chez le Préfet et s'y occupa de l'administration.

La mort de son père l'appella en Franche Comté où il est resté depuis 18 mois.

Il s'y est attaché à l'agriculture et a conçu pour son perfectionnement des vues qu'il a cru pouvoir présenter au 1er Consul à Lyon.

Il est vivement animé du désir de voir prospérer le 1er des arts, son zèle égalerait à cet égard son intelligence, s'il trouvait l'occasion de les exercer.

Depuis 18 mois, les craintes que lui avait fait concevoir la concentration du pouvoir en France se sont évanouies à l'aspect des travaux du Gouvernement. Il est de ceux qu'anime aujourd'hui le désir de voir assurer la conservation du 1er Consul, par un ordre de choses qui rendrait inutile à ses ennemis tout attentat sur sa personne et en même temps l'éternelle conservation de son ouvrage.

Il est un de ceux qui ambitionnent de voir garantir le présent, par de précautions pour l'avenir, et l'avenir par l'influence et l'ascendant du temps présent.

Il n'appartient pas moins au gouvernement par son caractère que par ses opinions. C'est une âme et un esprit très élevé. Il se passionne pour tout ce qui a de la grandeur.

Dans l'audience que le 1er Consul voulut bien accorder à Adrien Lezy, il lui fit cette question avec bonté, *peut-on compter sur vous*. Voici ce que m'écrivit à ce sujet Adrien Lezy : « *En demandant de l'emploi au 1er Consul je m'engageois, si j'entends bien la valeur des choses, je m'engageois plus que par des paroles. La parole d'honneur était dans ma démarche.*

*Si le Gouvernement m'emploie, il peut compter sur moi, il peut encore compter sur moi, s'il refuse de m'employer. Entendez bien ceci.*

*Le Gouvernement qui a déjà sauvé peut seul assurer le salut de la France. Je lui dois ma rentrée, je lui dois ma radiation : à ces titres toutes mes actions lui sont engagées. »*



Les mœurs privées d'Adrien Lezay sont plus qu'irréprochables, elles sont pures, douces, nobles et modestes.

Le cœur et la tête remplies d'idées de bien public, d'améliorations agricoles et manufacturières, je crois qu'il feroit beaucoup de bien dans une préfecture, qu'il y seroit très utile et très aimé. »<sup>210</sup>

Lezay comptait obtenir un poste dans l'administration. Cependant Napoléon décidait autrement, du moins pour l'immédiat.<sup>211</sup> Le 20 avril, il écrivit à Roederer :

« Je désirerais, citoyen, employer le citoyen [Lezay] à un voyage politique et géographique en Hongrie, à peu près avec les instructions de celui qui est déjà à votre connaissance. Faites-moi savoir si cela lui convient. Cela l'occuperait naturellement tout l'été.

Je vous salue  
Bonaparte. »<sup>212</sup>

Lezay est déçu en apprenant quelle mission lui est confiée, et explique sa réticence :

« Je vous prie d'abord d'assurer le Premier Consul de ma reconnaissance. Il faut lui dire aussi que sentant tout ce que m'impose la confiance qu'il place en moi, je ne peux lui laisser ignorer des circonstances qu'il doit connoître pour juger si je suis en état de remplir ses vues.

Je ne sais pas la langue des pays auxquels il me destine (l'Allemand n'étant point celle que l'on y parle.) Sans cette connoissance, je ne devine pas comment je pourrais en acquérir d'autres. L'objet de la mission n'est apparemment pas d'écrire ce que Basching a imprimé et d'extraire les Livres des Publicistes.

Ce n'est pas la langue du pays seulement qui me manque. Moi, taciturne, chez un peuple parleur, que ne serois-je pas chez un peuple silencieux, et comment avec ma réserve vaincre la sienne?

Je ne sais si cette réserve qu'inspire, en général, un étranger chez un peuple peu fréquenté, n'iroit pas vis-à-vis d'un François jusqu'à la défiance dans les pays héréditaires. Voici ce qui me semble peu propre à la détruire. Les uns savent que je suis pauvre, les autres que j'ai été riche. Si je voyage conformément à ma fortune actuelle, mon voyage est suspect à ceux qui me croient riche ; il le

<sup>210</sup> Brouillon de la notice, C.H.A.N., 29 AP 18, p. 343-344.

<sup>211</sup> Après sa mission de Hongrie, Lezay fut nommé ministre de France à Salzburg. En 1806 il obtint la préfecture de Coblenz, puis en 1810, celle du Bas-Rhin. C'est là qu'il mourut en 1814, victime d'un accident.

<sup>212</sup> ROEDERER, *Op.cit.* III, p. 469, sans le nom de Lezay.

devient pour ceux qui me connoissent pauvre, si je voyage conformément à ma fortune ancienne. Une mission avouée peut tout expliquer.

On sait que je me suis fort occupé d'agriculture. On sait entre autres que des agriculteurs voyageurs m'ont paru le meilleur moyen de nous approprier les bonnes pratiques étrangères. Une mission qui me déclareroit chargé d'aller recueillir ces pratiques suffiroit pour rendre raison et du choix du Gouvernement et de mes moyens de voyage ; je dirai même pour rendre praticables des recherches impossibles même à tenter sans ce titre. Au nom de l'agriculture, on peut tout aussi bien parler loix que charrues, et administration publique qu'économie rurale. On peut parler de tout au sujet d'une chose sur laquelle tout influe.

Sans ce moyen je ne puis remplir la Mission. Avec ce moyen il est de mon devoir de dire que je suis très peu propre à la bien remplir. Je crois que, dès longtemps connu de vous, il est du votre de le répéter au Pr. Consul. J'espère qu'alors, changeant sur moi de vues sans changer d'intention, il voudra m'employer dans des choses où je peux le servir mieux peut-être que beaucoup d'autres, au lieu de m'employer dans celle où beaucoup d'autres le serviroient à coup sûr mieux que moi. Veuillez lui dire, que tout en voulant lui prouver mon dévouement en ce qu'il prétend de moi, j'ose encore le prier de l'employer de préférence dans une préfecture.

Adieu, que la Ciel me protège. Si l'on ne vous trouve pas on me rapportera la lettre.

2 floréal.» (22 avril 1802) <sup>213</sup>

Quelques jours plus tard, il ne cache pas son amertume et son découragement:

« Battu de tous les vents, il m'est permis de varier comme eux. Patience encore pour une fois, je prendrai la mission pourvu qu'elle soit avouée ; trop peu sûr que le Premier Consul me plaçât d'une autre manière sur le champ, pour sacrifier ce qu'il m'offre à ce que je désire.

La mission sera mal remplie parce qu'elle est hors de mes moyens, et elle se réduira à échanger des coups d'épée, avec les magnats, pour le gouvernement françois. Me diriez-vous que l'homme d'honneur n'entrepren pas ce qu'il ne saura pas exécuter? L'honneur m'a dit qu'il faut donner du pain à ceux auxquels on en doit: autre voix plus puissante me le dit bien sans lui.

Ma femme restera, puisque pour vivre nous sommes condamnés à souffrir. Voyageant par la diligence jusqu'à Prague et parcourant la Hongrie à cheval, je puis facilement mettre deux mille livres de réserve, somme énorme pour qui ne possède pas une obole.

<sup>213</sup> C.H.A.N., 29 AP 18, p. 346.

Avec le reste je puis voyager décemment, car il n'est pas question de faire figure. Ce n'est d'ailleurs pas avec 15000 francs que l'on figure dans un pays habité par les plus grands seigneurs de l'Europe sans en excepter les Anglois, je parle des Hongrois.

Adieu ; ayez s'il est possible prompte réponse et que je parte. Vous me dites hier un mot de notre ancien tems : pensez-vous que je ne sache pas vous servir mieux que ne portent vos instructions ! Cette goutte de rosée dans ma brulante sécheresse m'a soulagé.

Ad. Lezay.

Dimanche matin. »<sup>214</sup>

Le 7 mai, Napoléon envoie ses instructions pour le voyage dont voici ce qui concerne la Hongrie :

« On ira dans toutes les capitales des provinces de la Hongrie et on réunira toutes les cartes qu'on pourra se procurer dans le pays, en joignant une description abrégée de chaque province.

En Hongrie qui est le principal objet des observations, on doit s'attacher à réunir tous les éléments tendant à résoudre cette question.

Si le général Bonaparte eût marché de Gratz en Hongrie quelle espèce d'obstacles les habitants lui eussent-ils présentés? Quelle espèce de partisans y eût-il trouvés? Quelle était alors la force de l'armée insurrectionnelle hongroise et ce qu'elle était six mois après à l'époque du traité de Campo-Formio?

On parcourra les frontières de la Hongrie avec la Turquie et on traitera cette question: Quel accroissement de puissance aurait l'Autriche de l'envahissement de l'empire turc et des provinces voisines de cet état? Jusqu'à quel point ces idées de réunion, de l'envahissement de l'empire turc, sont-elles populaires dans le pays?

On verra également la Dalmatie vénitienne, et on traitera cette question : Quelle influence la réunion de l'Istrie et de la Dalmatie a-t-elle aujourd'hui et peut-elle avoir un jour sur la prospérité de la Hongrie, soit par les débouchés qui existeraient déjà, soit par les canaux que l'on pourrait creuser?

Enfin, le programme de voyage est de connaître d'une manière déterminée les résultats qu'ont produits en Hongrie la révolution française et les succès des armées françaises? »<sup>215</sup>

Lezay, les ayant reçues, pose de nombreuses questions pratiques :

<sup>214</sup> C.H.A.N., 29 AP 18, p. 347.

<sup>215</sup> RÆDERER, *Op. cit.* III, p. 469.

« Les instructions que vous m'avez remises, quoiqu'assez détaillées pour me persuader qu'on ne veut rien y ajouter de bouche, ne le sont pas assez pour que je puisse me mettre en route avant qu'on les ait complétées.

Je vois bien par ces instructions ce qu'il faut que j'observe : Rien qui me dise & comment & par qui, & à qui je dois adresser mes observations.

Les transmettrai-je au fur et à mesure?

Ou seulement à la fin du voyage?

Dans le 1er cas sera-ce par lettres?

Ou par mémoires?

Et les ferai-je parvenir directement?

Ou par les Ambassadeurs?

À qui les adresserai-je?

Et sous quelles adresses?

Tant que je serai sur la lisière de la Suisse ou de la Rép. Italienne, il me sera possible de correspondre par l'entremise de notre Ambassadeur en Suisse ou bien du Cit. Melzi. Mais une fois au cœur des Etats héréditaires, je ne vois plus aucun moyen de correspondre avec sûreté!

Si par hasard on avait à me faire parvenir quelques instructions nouvelles quand je serai parti, je me demande à quel signe je pourrais reconnoître leur authenticité? On pourrait convenir p. e. que je n'adhérerai qu'à votre signature?

Ce voyage de 1200 lieues au moins, dont 800 ne peuvent être faites qu'à petites journées tant par la nature des lieux que par celle de la mission, est un voyage non de cinq mois comme on me l'avait annoncé, mais de dix mois au moins pour peu qu'on veuille répondre avec une certaine exactitude aux questions du programme: questions dont aucune ne peut se résoudre en courant et dont plusieurs, exigent d'assez longs séjours. Il est donc nécessaire, que je sache à l'avance où je prendrai des fonds quand j'aurai épuisé ceux que j'emporterai d'ici?

J'ai en Suisse un ami plein de lumières et que je pourrais employer à mes vues sans les faire connoître. Pourrais-je le prendre avec moi s'il y consentoit? Il sait plusieurs langues que j'ignore.

Il seroit essentiel que je me misse en route au plutôt. L'hiver arrive dès le mois d'octobre dans les montagnes que j'ai à parcourir. À moins d'avis contraire, je partirai deux jours après avoir reçu les fonds qu'on me destine, délai nécessaire à mes préparatifs de voyage.

Voilà ce qui m'est venu à la pensée. Je vous prie de présenter ces différentes questions et d'obtenir mon prompt départ.

Je vous salue. Adrien Lezay.

Paris. Samedi.<sup>216</sup> »

Conformément à la demande de Lezay que Napoléon a approuvée dès le 29 avril, Roederer établit l'ordre de mission suivant :

« Paris, le 7 Prairial an X ( 27.5.1802)

Le Conseiller d'Etat chargé de la direction et de la Surveillance de l'Instruction Publique.

Au Citoyen Adrien Lezay.

Le Premier Consul, Citoyen, a lu avec beaucoup de satisfaction le mémoire que vous lui avez remis à Lyon concernant l'agriculture, les moyens de la perfectionner et ceux de l'enseigner en France. Il désirerait savoir si quelqu'expérience confirme vos idées relativement à l'enseignement. Vos observations sur la manière d'élever les bestiaux en différentes parties de l'Europe, notamment les bœufs en Hongrie, ont aussi fixé son attention et il désirerait qu'elles fussent confirmées par le témoignage de vos yeux.

En conséquence, le Premier Consul verra avec plaisir que vous fassiez un voyage en Suisse, en Allemagne et particulièrement en Hongrie.

Il m'a chargé de prévenir l'Ambassadeur de France à Vienne de vous donner les recommandations et l'appuy qui pourront vous être nécessaires.

Je vous salue.<sup>217</sup>»

Le 30 mai, Napoléon reçoit Lezay. Le lendemain, ce dernier s'adresse à nouveau à Roederer au sujet de ses frais de voyage:

« J'ai été reçu hier du Premier Consul. Je partirai quand j'aurai mes diplômes. Une recommandation pour Mr de Champagny<sup>218</sup> peut aussi m'être nécessaire.

N'étant point connu du Pr Consul, je ne me suis pas trouvé en mesure pour lui dire que je manquerais de fonds dans mon voyage. Connu de Mde de Bonaparte je lui en ai touché quelque chose, mais la nature de la mission ne me permettoit pas de m'expliquer. Pour vous, je vous le dis formellement puisque vous êtes dans le secret. Je vous le dis pour ma justification à venir et fâché qu'on m'ait mis dans le cas de le dire. Je vous prie donc de garder cette lettre.

<sup>216</sup> C.H.A.N., 29 AP 18, p. 366 (corrigé 356).

<sup>217</sup> C.H.A.N., 29 AP 18, p. 350 – Sans signature. Copie ou brouillon du certificat remis à Lezay.

<sup>218</sup> Jean-Baptiste Nompère de Champagny (1756-1834), Ambassadeur de France à Vienne de 1801 à 1804.

Dans le 1er plan de voyage 18 mille francs étoient bien plus que suffisants, je vous le témoignai alors. Dans le plan arrêté douze mille francs sont très loin de suffire : et il sera trop tard de s'en apercevoir quand je serai sur les frontières de la Turquie.

Il s'agit d'un voyage de plus de douze cents lieues, dont le deux tiers à faire à petites journées et près d'un quart sous escorte (Transylvanie, Buckovine, Dalmatie et Banat). A peine six ou 8 mois suffiront-ils?

Ayant à faire d'autres stations et d'autres routes que celles des voitures publiques, il faut que je voyage dans une voiture à moi, et pour cela que je l'achète.

Un domestique ne m'est pas nécessaire pour ma personne: il l'est pour le service d'une correspondance qui ne peut être confiée aux postes étrangères et pour un grand nombre d'aquits populaires que je ne puis obtenir moi-même.

Enfin, devant et voulant voir partout le monde le plus considérable, il faut bien que j'en suive les allures et ces allures sont toujours plus chères que celles d'un simple commis.

Je suis fâché d'être sans moyens personnels ; ils m'auroient dispensés d'une justification de mauvais genre et pour laquelle je vous l'avoue, je ne me croyais pas fait.

Je vous salue de tout mon cœur. Adrien Lezay.

Paris 11 prairial (31.5.1802)<sup>219</sup> »

Deux jours avant de partir, il soumet à Roederer quelques suggestions pour modifier son programme:

« Vous devez avoir reçu hier l'autorisation du Ministre de la Police pour mes passe-ports. Seriez-vous assez bon en me l'envoyant, pour y joindre la lettre pour Mr. de Champagny et les diplômes, s'ils sont prêts. Je compte me mettre en route après-demain.

L'objet principal du voyage étant la Hongrie, j'ai dessein de le faire dans un ordre un peu différent de celui qu'établit le programme et de me rendre dans ce pays en quittant le Tyrol. En effet, je verrai la Styrie, l'Istrie, la Carinthie aussi bien dans cinq mois qu'aujourd'hui, mais je ne verrois pas la Hongrie après la diète comme je puis la voir pendant la diète, et il seroit assez bizarre de remettre à la voir qu'elle ne fût plus visible. C'est chose déjà assez subtile que l'esprit d'un peuple en repos. La diète finie, c'est à dire les esprits calmés, plus moyen de rouvrir les bouches qui restent presque toujours fermées et qu'un voyageur françois peut à coup sûr moins qu'aucun autre faire parler.

D'ailleurs à la diète je pourrai former des rapports qui me mettront à même de voir le reste du pays avec plus d'avantage; Vienne peut seule me fournir les recommandations dont j'ai besoin pour être accueillis des principaux magnats ; si au lieu d'arriver de la Capitale j'arrivois des frontières, il

<sup>219</sup> C.H.A.N., 29 AP 11.

faudrait, faute de connoissances ou de recommandations me résoudre à ne voir que les cabaretiers de pays et les cuistres d'universités.

Ainsi je verrai d'abord, la Suisse et les Grisons, puis le Tyrol et de là, par Vienne et Presbourg ; pour gagner de Presbourg les frontières de la Turquie et revenir par la Dalmatie, l'Istrie, la Carniole, la Styrie, Carinthie, etc...

Comme cet itinéraire peut seul me faire obtenir des résultats de quelque importance sur la Hongrie, je vous demande de le soumettre au Premier Consul. S'il ne l'agrée pas, vous seriez assez bon pour m'informer par un mot que vous m'adresseriez à Berne, poste restante, ou mieux encore sous le couvert de Mr de Verninai.

N'étant point sûr que je vous trouve quand j'irai vous chercher je vous prie de recevoir mes adieux. Heureux comme je pense que vous l'êtes, je ne puis vous souhaiter que de l'être toujours de même.

Adrien Lezay.

Paris, vendredi.<sup>220</sup>»

Le 14 juillet, il est à Genève<sup>221</sup>. Il arrive à Vienne vers la mi-septembre. Ses fonds sont presque épuisés et il écrit à Rœderer :

« Les fonds qui m'ont été remis ne me suffisent pas malgré l'économie avec laquelle je les ai employés. Ma femme, à la vérité, m'a suivi, mais j'avais emprunté mille écus chez Mr Récamier pour couvrir ce surcroît de dépenses.

Je vous prie donc, puisque le Premier Consul vous a choisi pour seul intermédiaire de lui dire ma position et de prendre ses ordres. Je lui dis dans ma lettre que je vous en prie. Avec ce qui me reste, deux mille écus sont au moins nécessaires. La Hongrie n'est plus ce pays dont on vantait le bon marché et il ne me faut pas moins de trois mois pour le parcourir. J'ai besoin de prendre avec moi un homme qui parle les différentes langues de ce royaume, mille dépenses inattendues et nécessaires se présentent chaque jour: jusqu'ici je me suis refusé les aises que le moindre courrier s'accorde, et cependant mes fonds sont très diminués. Peut-être auroient-ils pu suffire à un voyage de 4 mois, pour un voyage de 7 mois ils sont insuffisants.

Comme je n'ai pas un jour à perdre, je vous prie instamment de n'en pas perdre un seul, pour me procurer une décision, afin que je revienne aussitôt si le Premier Consul le préfère, et que ce qui me reste d'argent ne se consume pas en attente inutile, ou que je pousse mon voyage si l'on consent à m'envoyer les fonds dont j'ai besoin pour le continuer.

<sup>220</sup> C.H.A.N., 29 AP 11.

<sup>221</sup> Voir lettre à Rœderer C.H.A.N., 29 AP 11.

Je suis convenu avec Mr. de Champagni que si des fonds vous sont remis pour moi, je vous prierai de les remettre à Mr. Perégaux son banquier et d'adresser ici un mot d'avis, soit à Mr. de Champagni, soit à moi. J'avois d'abord songé comme vous me l'aviez indiqué, à demander ce qui me manque à Mr. de Champagni. Mais il m'a expliqué les difficultés presque insurmontables qu'il trouveroit à se faire rembourser une avance qu'aucun titre ne l'autorise à faire, et pour mon compte, j'aime infiniment mieux en matière semblable, attendre un ordre que de le devancer.

En attendant, je vais faire une tournée dans une province de la Hongrie voisine de Vienne : elle sera d'une quinzaine de jours après lesquels je reviendrai ici prendre votre réponse, et selon sa nature je prendrai mon parti.

Mr. de Champagni m'a accueilli avec toute la bonté possible, et nous a établis chez lui; j'ai trouvé dans sa maison un monde si aimable que je me sens bien moins à Vienne qu'à Paris. Mr. Lacuée son premier secrétaire de légation est un jeune homme de la plus grande distinction.

Les gens considérables de ce pays sont assez maussades dit-on. Cependant les moyens que me procureroit leur connoissance pour mon voyage de Hongrie me font désirer de les voir et pour être admis dans ce monde il faut avoir été présenté à la Cour. Ma famille l'étoit à celle de France. Si vous pouviez me procurer une lettre d'agrément sur cela du Ministre des Relations extérieures, vous me feriez plaisir. Son neveu qui est ici a été présenté de cette manière.

Je vous prie de me rappeler au souvenir de vos enfants, d'offrir à Mde Roederer mes hommages les plus respectueux, et de croire à mon dévouement.

Adrien Lezay.

A l'Hotel de l'Ambassadeur de France à Vienne ce 17 septembre.<sup>222</sup>»

Aucun document ne nous a permis d'établir la date exacte du voyage de Lezay en Hongrie, ni l'itinéraire qu'il avait suivi. D'après cette dernière lettre, il devait quitter Vienne vers le 20 septembre et il y était à nouveau un mois plus tard. Est-ce à cette première occasion qu'il poussait jusqu'à la grande plaine ou faisait-il un second voyage, selon son intention, après le 20 octobre? Nous n'avons aucune précision.

Il est certain que Lezay allait à Presbourg, à Bude et à Pest et parcourait la plaine du centre, et vraisemblablement l'ouest de la Transdanubie. D'après ses

<sup>222</sup> C.H.A.N., 29 AP 18, p. 353 – Champagni s'adresse également à Roederer au sujet de l'avance que sollicite Lezay. Il consentirait à l'accorder, mais demande un ordre à cet effet pour pouvoir être remboursé par la suite. (Lettre du 18 septembre 1802. –Ibid., p. 354).



rapports, il s'informait, de préférence, auprès d'aristocrates éclairés et de notables appartenant à l'opposition diétale. Peu de noms sont mentionnés, mais ils sont révélateurs, comme celui de comte Ferenc Széchenyi<sup>223</sup>.

Dans le conflit intérieur de la monarchie, Lezay se range du côté des Hongrois. Le projet d'avenir ambitieux et qu'il esquisse pour la Hongrie est bâti sur les mêmes idées-force que le vaste programme de modernisation que formulera, quelque trente ans plus tard, le comte Istvan Széchenyi, fils de Ferenc.

## 17.

Lettre de Lezay, 18 octobre 1802.<sup>224</sup>

Général,

Ce ne sera qu'après un second voyage en Hongrie que je connoîtrai ce pays en détail : mais j'en ai vu assez pur reconnoître que de tous ceux qui sont sous la domination de la Maison d'Autriche c'est le plus important et le plus négligé.

Sa population est très foible quoique sa fertilité soit extrême malgré ses fleuves, sa position & l'abondance de ses produits son commerce n'est presque rien; les revenus publics qui devroient être considérables le sont peu; le sol est riche & le pays pauvre.

Bien d'autres avantages son perdus. La Hongrie a un reste d'esprit public que ses rois ont tourné contre eux en se tournant contre elle; elle a dans son antique constitution les fondements d'une monarchie très heureusement assortie aux tems présents quant à la distribution des pouvoirs, très mal quant à celle des droits ; dans ses paysans une race fort belliqueuse mais trop peu policée ; dans sa noblesse, un corps tour-à-tour militaire & politique qui, tant que la Hongrie put se considérer comme une monarchie fit la plus grande force de l'Etat ; qui maintenant qu'elle se voit regarder comme un simple fief de l'Autriche, ne signifie plus rien ni dans la paix ni dans la guerre.

<sup>223</sup> Cette même année 1802, Ferenc Széchenyi (1754-1820) fonda la Bibliothèque nationale de Hongrie qui porte toujours son nom.

<sup>224</sup> C.H.A.N., AF IV 1677, Plaq. 1<sup>1</sup>, p° 59-61.

La Hongrie a 12.000 lieues quarrées<sup>225</sup> & compte à peine 8 millions d'âmes; mais plus de la moitié de ce grand territoire est inculte & les 9/10 de ses habitants sont des serfs. Pour tant de place 8 millions de propriétaires seroient peu; huit millions de serfs sont beaucoup.

A ces valeurs mortes il faut joindre les terres allodiales qui forment le tiers des biens-fonds du Royaume & qui sont franchises de tout impôt. Soixante mille hommes de troupes réglées, lesquelles sont, à la vérité, l'élite des armées autrichiennes & 50 millions de livres environ sont tout ce que la Maison d'Autriche retire de ce pays qui avec la population, la culture & le commerce dont il est susceptible pourroit valoir à lui tout seul autant que la monarchie toute entière.

La couronne ne s'avoue pas les obstacles qui viennent d'elle, mais elle s'exagère beaucoup ceux qui viennent de la part de la noblesse. Aussi n'est ce point sans une humeur extrême qu'elle la voit en possession du droit de régler les contributions du pays, soit en hommes soit en argent, sans les payer elle-même, & de lui opposer en bien des points une résistance incommode. De là le dessein formé dès longtemps de réduire ce Royaume en province autrichienne.

Joseph II le suivit à découvert & sans ménagement: il faillit tout brouiller. En ce temps il faisoit une guerre assez malheureuse aux Turcs, & son armée avoit affamé le pays. Il dût céder. Ce Prince dont il n'est rien resté parce qu'il ne laissoit rien au temps eût la douleur de voir son ouvrage mourir avant lui & peu de jours avant sa mort, il signa un édit qui, sauf l'édit de tolérance & deux autres<sup>226</sup>, révoquoit tous ceux qu'il avoit rendu jusque là<sup>227</sup>.

Ses successeurs ont pris une route plus détournée. Ils se sont d'abord assurés par des places ou des espérances des principaux magnats ; des autres par la crainte des tribunaux devant lesquels leurs dettes & leur humeur processive les amène sans cesse & qui sont à la dévotion de la Cour : puis voulant rendre à tous les nobles leur condition si misérable qu'ils en viennent à souhaiter celle

<sup>225</sup> Ce territoire de 240.000 km<sup>2</sup> comprend les 46 comitats et 2 districts de la Hongrie, les 3 comitats de Slavonie et les 3 comitats de Croatie.

<sup>226</sup> Les édits portant sur l'abolition de la servitude personnelle des paysans et sur l'organisation du clergé.

<sup>227</sup> Il révoqua notamment le décret portant réorganisation de l'administration, celui instituant la langue officielle allemande dans toute la monarchie, l'application de la *Sanctio Criminalis* en Hongrie etc.

de l'Autriche, mais ne pouvant les atteindre par les impôt, ils ont chargé toutes les exportations de droits si forts qu'ils équivalent à des prohibitions.

Une façon de faire si odieuse a jusqu'ici manqué son but, & peut bien l'avoir éloigné.

En 1795 on découvrit une conjuration à laquelle l'Archiduc Palatin Léopold n'étoit, dit-on, pas étranger. Quelques têtes tombèrent il y eût des prisonniers envoyés à Munkatsch ; un an après le Palatin mourut & le Juge de la Cour des Nobles perdit sa place<sup>228</sup>.

En détruisant les conjurés on n'avoit pas détruit les mécontents, & la Cour put le reconnoître lorsque l'année d'ensuite une armée françoise parût sur les frontières de la Hongrie.

Dans un danger semblable Marie-Térèse eût besoin de son peuple, elle le trouva. L'insurrection qui selon les constitutions de l'Etat n'est obligée qu'à la déffense des frontières, se porta jusque sur le Rhin ; & lorsqu'en 1743 Frédéric II vint attaquer la Silésie, l'on vit près de 40.000 hommes y voler volontairement après s'être insurgés d'eux-mêmes.

L'insurrection de 96 en produisit de 30 à 35 mille dont moitié fût laissée dans les comitats de la Theisse. Trois mois après le traité de Campo Formio elle fût licenciée sans avoir vu l'ennemi.

On dit que celle de 1800 s'élevoit à 50.000 hommes ; mais il y avoit, à proportion moins de nobles dans celle-ci que dans la précédente. On essaia de la tirer de la Hongrie & l'on porta son Quartier général à Laxembourg qui n'est que 3 lieues en avant des frontières. Mais on ne l'empêcha de se débander qu'à grande peine; il y eût des mutins à punir & elle n'agit pas plus que l'autre.

En général, il y a peu de Hongrois qui n'ait en haine les Autrichiens ; en mépris la Maison régnante; en admiration les armées françoises.

Mais malgré ces dispositions & quoique dans le tems où l'armée d'Italie menaça les frontières les esprits fussent encore pleins des exécutions qui venoient de se faire, il me paroît douteux que le Général Bonaparte fût parvenu à déterminer une révolution, soit populaire soit toute autre.

<sup>228</sup> Voir supra note n° 34 . Non seulement Charles Zichy, perdit sa place de *Iudex Curiae*, le 20 juillet 1795, mais furent également mis à la retraite le Personalis, Joseph Ürményi et le conseiller Joseph Haller. Trois autres conseillers du Conseil de Lieutenance, dont le baron Joseph Vay, furent mis à la retraite et des professeurs de Pest, et des académies de province furent licenciés.

L'on peut diviser les Hongrois en paysans, bourgeois des villes libres & en nobles.

Les paysans formant cinq nations d'origines & de langues différentes, sans idées, presque sans besoins, pourroient (il y en a deux exemples) être poussés à la révolte par l'excès des mauvais traitements; à une révolution, par l'appas d'une condition plus heureuse ou plus libre, je ne le pense pas. La liberté du moins ne leur resteroit pas quand même ils auroient fait des pas pour l'acquiescer parce qu'ils en sont trop loin; & ils feroient effort contre elle jusqu'à ce qu'ils fussent débarrassés de ce qu'ils en auroient de trop, comme un peuple auquel il en faut, s'agite et fait effort jusqu'à ce qu'il ait celle qui lui manque. Je ne puis croire à une révolution de la part des paysans ; s'ils avoient fait un mouvement, ce mouvement auroit été en faveur de la Maison d'Autriche qui les protégeoient contre les seigneurs qui les oppriment.

Les villes libres payent fort peu d'impôts. Leurs habitants, inhabiles à posséder des terres sont presque tous voués à un commerce ou à une profession<sup>229</sup>. Je pense que des gens qui n'ont d'autres propriétés que des propriétés mobilières & de l'argent comptant craignent surtout deux choses : les invasions, parce qu'à leur suite arrivent les contributions militaires; & les troubles civils, parce qu'on en voit très peu qui ne soient accompagnés de pillages.

Les privilèges de la noblesse sont encore plus considérables que ceux des villes libres: dès lors elle s'opposeroit encore plus à toute révolution tendante à les détruire; elle qui depuis deux siècles n'a tenté de révolution que pour se rétablir dans ceux qu'elle a perdus ou pour défendre ceux qui lui restent.

Ennemie de la Maison d'Autriche parce que celle-ci a attenté à ses prérogatives, elle le seroit tout autrement de la puissance qui tenteroit de les anéantir ; & l'on se tromperoit beaucoup sur la Hongrie si l'on comptoit pouvoir la détacher de cette Maison en usant des moyens avec lesquels Léopold I & Joseph II se l'aliénèrent au point d'être à la veille de la voir s'échapper de leurs mains.

Les prétentions des protestants sont satisfaites: autre moyen de troubler l'Etat qui n'est plus.

<sup>229</sup> Ce raccourci de Lezay appelle deux correctifs. D'une part, une proportion non négligeable des familles notables patriciennes avaient leurs lettres de noblesse. D'autre part, comme le relève Lezay dans le rapport détaillé (voir ci-dessous p. 255) les bourgeois des villes libres possédaient, en pleine propriété, des terres dans les limites du territoire (parfois fort étendu) de leur ville. L'agriculture était la principale branche de l'activité économique dans les villes de la Plaine, et elle tenait une place essentielle même dans des villes aussi urbanisées que Sopron.

Une révolution tendant à détacher le Royaume de Hongrie de la Monarchie autrichienne & à rétablir la noblesse dans la plénitude de ses droits, quoique très difficile, seroit je crois, la seule possible, si jamais la guerre ramenoit une armée sur les frontières de la Hongrie. Mais ce qui pourroit aujourd'hui ne pas être impraticable devoit l'être en 96, & où le Premier Consul peut réussir le Général Bonaparte sous le gouvernement du Directoire eût probablement échoué.

Le caractère de la Révolution française & toutes celles qu'avoit suscitées la France au dehors; celui des hommes qui la gouvernoient en ce tems; le peu de stabilité qu'avoient alors les chefs soit de l'Etat soit de l'armée auroient d'abord ôté toute créance aux assurances les plus positives.

L'Autriche est près, la France est loin: pour qu'on se décidât par la présence d'une armée, il eût fallu pouvoir compter l'avoir toujours présente.

Les Rakoczi ni les Tököli ne sont plus. Les Hongrois de nos jours ont appris à se gouverner par leurs calculs plus que par leurs passions, & ceux qui par leur nom ou par leurs richesses pourroient se mettre à la tête d'un Parti sont la plupart vendus à la Couronne<sup>230</sup>. J'ai bien entendu murmurer, mais sans en tenir compte. Il y a loin de quelques clameurs à une prise d'armes.

La réunion de Transylvanie a rendu les révoltes plus dangereuses aux révoltés. Son Prince étoit presque toujours ennemi des Rois de Hongrie & les magnats considérables possédoient presque tous des biens dans sa principauté, en sorte qu'ils y trouvoient un appui dans les troubles, & dans les revers un azile.

Tant que la Turquie fût pour l'Autriche une ennemie redoutable, la Hongrie placée entre deux, pût se laisser aller aux révoltes, certaine d'avoir toujours derrière elle un appui ; & sa situation bien plus que sa constitution lui valut le maintien de ses droits. Mais avec la puissance de la Turquie déchu-

<sup>230</sup> Nul doute que Lezay, comme d'ailleurs Lacuée, relayaient les vues des dirigeants de l'opposition diétale. Ce passage permet même de supposer que Lezay prit connaissance de l'un des documents «subversifs» à l'origine des procès de 1795, le *Catechismus occultae societatis reformatorem in Hungaria* où on lit: «*Questio: Quomodo cabinetum Viennense Hungarorum servitutem conservat? Responsio (fin): ...Magnates hi ita ab aula Viennensi præparati primas tenent dignitates et patriam vendunt, leges illius eludunt et proventus suos Hungaricos Viennae consumunt. Ex quo iidem ita magnates ab aula Viennensi corrumpi coeperunt, Hungari nec Rakoczium nec Tökölum nec Berchinium etc. resuscitare possunt. Ita amor patria in nomine duntaxat subsistit.*» Texte publié dans Kálmán BENDA [Documents des jacobins hongrois], vol. p. 1002-1014.

rent les libertés hongroises: chaque victoire des Hongrois sur les Turcs en étoit une de la Maison d'Autriche sur la Hongrie.

Dans l'état où est la Hongrie, elle ne se pourroit soutenir d'elle-même: elle le pourroit avec la Gallicie. Le noble polonais a perdu ce que le noble hongrois craint de perdre. Même intérêt pourroit bien leur faire oublier leurs anciennes inimitiés s'il s'en présentoit l'occasion.

Il faudroit donc la réunion de bien des circonstances pour détacher la Hongrie de l'Autriche; il n'en faudroit qu'une pour la lui rattacher à jamais, & d'un pays si loin de sa valeur, faire un puissant royaume. Il ne faut pour cela que transporter de Vienne à Bude le siège de la monarchie.

Ce simple déplacement fait une grande révolution. Car il n'est pas même besoin que l'avantage de la Hongrie ou celui que ses maîtres pourroient en retirer par là entre pour rien dans leurs motifs; il suffiroit qu'ils en vinssent à connoître d'une manière générale le rapport dans lequel la dernière guerre & les derniers traités ont mis l'Autriche avec le reste de l'Europe.

Pendant qu'à l'Occident une puissance énorme s'élève, une autre tombe à l'Orient. Touchant à l'une & l'autre, la Maison d'Autriche peut voir que sa domination est finie pour toujours en Europe, si cessant sur le Haut-Danube, elle ne la porte sur le Pont-Euxin.

Longtems elle servit de barrière à l'Europe contre les Turcs : c'est maintenant contre les Russes qu'elle paroît appelée à lui en servir.

S'il se faisoit jamais un partage de la Turquie européenne, la Maison d'Autriche en auroit vraisemblablement sa part. Le prolongement de ses Etats à l'Est l'obligeroit peut-être aussi de reculer à l'Est sa capitale; & ce résultat seul seroit pour elle d'un plus grand avantage que la part même qu'elle auroit obtenue dans ce partage. Si le partage n'arrive pas, je crois qu'elle restera où elle est, & ce qu'elle est.

Vienne 18 Octobre 1802.

Salut et respect  
Adrien Lezay.

Ayant été assez heureux pour me procurer d'une carte de la Haute Autriche, je l'adresse au Premier Consul. Cette carte sortie de la Chancellerie

de Guerre passe pour fort exacte, & comme elle est d'une rareté extraordinaire j'espère que le Premier Consul l'agréera.

Je profite de la même occasion pour lui faire passer une carte de Hongrie, le moins mauvaise qu'on ait de ce royaume. Elle n'est pas commune: le Maréchal Lascy l'ayant fait faire pour la Chancellerie de Guerre.

Vienne 20 octobre 1802

Salut et respect  
Adrien Lezay.

[Fol. suivant, écriture différente<sup>231</sup>:

Cette première feuille contient l'extrait des mémoires susceptibles d'analyse.

Les autres sont entièrement de détails et à consulter.]

<sup>231</sup> C.H.A.N., AF IV 1677, Plaq. 1<sup>1</sup>, f° 62.

## 18.

**Extrait des différents mémoires.**<sup>232</sup>

*Généralités sur l'étendue, la force, les revenus de la Hongrie.*

D'après ce que j'ai pû recueillir, je porte l'étendue de la Hongrie à douze mille lieues quarrées; sa population à huit millions d'âmes; ses troupes de ligne à soixante-quatre mille hommes, ses confins militaires à soixante-sept mille; son insurrection en cas d'extrême nécessité à près de quatre-vingt mille, & ses revenus publics à vingt millions de florins.

*Frontières.* Au Nord, à l'Est & au Midi, ses frontières sont excellentes. A l'Ouest, elle en manque, mais l'Autriche lui en sert, & la couvre d'un bout à l'autre, hors la petite partie de Croatie située sur l'Adriatique qui reste à découvert.

A considérer sa surface, il paroît que moitié est encore ou inculte ou fort peu cultivée, & que ses huit millions d'habitants pourroient être aisément portés à dix-huit.

*Distribution.* Un tiers de ce territoire environ est dans les mains des nobles & franc de tout impôt; le reste est inféodé par eux aux paysans qui payent le seigneur, le curé & le roi. Seulement un peu moins d'un vingtième de terres est possédé par les bourgeois.

*Proportion des classes entre eux.*

L'on compte que les bourgeois sont au reste de la population comme 1:20.

Les nobles comme 1:21 & les ecclésiastiques comme 1 à 490. L'on ajoute que pour un homme qui consomme, il s'en trouve six qui produisent, proportion de moitié l'inverse de celle qui devrait exister & qui enlève à ce royaume l'avantage que sa position lui donnoit.

*Destination de la Hongrie.*

De fournir les pays qui sont à sa gauche, des produits bruts, ceux qui sont à sa droite des produits manufacturés qui leur manquent, & d'être, tout-à-la-fois, le magasin aux vivres de l'Autriche & la grande manufacture de l'Orient. De cette population, l'on compte que les 3/8 sont Hongrois, trois autres huitième Slovaques

<sup>232</sup> C.H.A.N., AF IV 1677, Plaq.1<sup>1</sup> f° 63-64.



& Croates, un huitième Allemand & le reste Wallaque, Ratze<sup>233</sup> & Juif. Quatre millions sont catholiques, deux millions protestants, & deux millions attachés à l'Eglise grecque non-unie, moins quelques milliers de grecs-unis & de juifs<sup>234</sup>.

La bourgeoisie est pauvre parce qu'elle n'a que peu de terres, peu de fabriques & peu de commerce. La petite-noblesse & le bas-clergé sont pauvres aussi. Le haut-clergé et la haute-noblesse ont des richesses immenses.

À de grandes richesses, cette haute noblesse joint de grands droits & suffisamment de lumières.

*Noblesse n'a plus les mêmes sentiments qu'autrefois.*

Elle regretta longtemps les droits qu'elle a perdus & remua pour les reprendre. Ce fût lorsque la succession encore mal assurée dans la Maison régnante laissoit encore aux ambitions des Empereurs ; que les dissensions religieuses pouvoient favoriser les dissensions civiles, & les Etats voisins soutenir les rebelles.

*L'esprit de la noblesse a changé.*

Elle ne remue plus aujourd'hui. Par les mariages elle s'est apprivoisée avec les Autrichiens; par les emplois avec la Cour; par le séjour de Vienne avec les mœurs allemandes.

Le droit qu'a perdu la Hongrie d'élire ses rois, ne lui semble plus une perte. Serrée par la Monarchie autrichienne qu'il faudroit avoir pour ennemie si elle ne l'avoit pour maîtresse, elle sent qu'elle n'useroit de son droit d'élection si elle le possédoit encore que pour élire un prince de la Maison régnante.

*La Hongrie est enveloppée de pays qui autrefois favorisoient ses troubles & qui les empêchent aujourd'hui.* Après avoir aidé longtemps à son indépendance, les pays qui l'entourent ont fini par aider à sa sujétion en passant à l'Autriche. La Gallicie & la Transylvanie, deux provinces remplies de soldats, forment autour d'elle avec les confins militaires, comme une chaîne qui l'assure à jamais à ses maîtres.

<sup>233</sup> Serbes.

<sup>234</sup> Les estimations de Lezay concernant la population totale de l'ensemble Hongrie-Croatie-Confins, la proportion des Hongrois et la proportion des catholiques sont correctes. Pour ce qui est des autres chiffres, ceux avancés par Lezay sont assez éloignés de ceux retenus par [l'Histoire de Hongrie, vol. 1686-1790], publié en 1989. Les tableaux statistiques de cet ouvrage (p. 69-70) donnent les pourcentages suivants, au plan des nationalités: Hongrois 43,58%, Allemands 9,18%, Slovaques 12,63%, Roumains 9,84%, Croates 11,30%, Serbes, 8,10%, Ruthènes 4,23%; au plan des religions: Catholiques 55,97%, Calvinistes 13,25%, Orthodoxes (Grecs non unis) 16,58%, Luthériens 7,57%, Uniates (Grecs unis) 5,55%, Juifs 1,02%.

*Causes prochaines de révolution manquent dans la bourgeoisie.*

La bourgeoisie n'est pas assez pauvre pour être séditeuse; elle l'est trop pour avoir de l'ambition.

*Chez les paysans.*

La faim & l'excès des mauvais traitements pourroient seule révolter les paysans. La terre est si fertile & le paysan si sobre qu'il est à l'abri de la faim; les mauvais traitements sont devenus plus rares depuis qu'ils sont devenus dangereux aux seigneurs.

*Griefs.*

Cependant la noblesse voit avec mortification son roi régner de loin sur le royaume ; la bourgeoisie qui, faute de pouvoir acquérir des terres, n'auroit pour s'enrichir que le commerce ou l'industrie, se plaint des obstacles qu'y met le prince; & le paysan tout dur qu'il est ne peut faire la pitié qu'il fait, sans se trouver lui-même bien à plaindre.

Mais quoique chacun souffre ou dans son amour-propre ou dans ses intérêts, il n'est personne qui voulût changer son malaise contre une révolution; personne, qui le voulant le pût, & je ne vois dans le royaume que le roi seul qui fût assez puissant pour y soulever des troubles sérieux, si désespérant toutes les classes à la fois, comme le fit Joseph II, il alloit encore, plus imprudent que lui, prendre pour assembler ses peuples le tems de leur plus grande fermentation.

*Possibilité d'une révolution éloignée. Obstacles à une révolution prochaine.*

En un mot: l'on n'est pas content; l'esprit du siècle pousse les peuples à rechercher curieusement les fautes de ceux qui les gouvernent, & ceux-ci comprennent trop peu la nécessité de mieux gouverner à mesure que les peuples deviennent plus difficiles ; sous ce rapport, les éléments d'une révolution éloignée existent; ceux d'une révolution prochaine n'existent pas ; en dedans il n'y a plus de moyens, en dehors plus d'appui suffisant.

On peut rétablir des appuis. Mas l'Autriche est trop près pour que des appuis éloignés fussent efficaces. Si l'on vouloit absolument remuer la Hongrie, il faudroit commencer par mettre dans son voisinage une puissance qui fût pour elle ce que furent autrefois dans ses troubles, la Pologne & la Transylvanie.

*La grande force défensive de l'Autriche paroît venir de ce que l'on ne peut pas l'attaquer par ses derrières, et jusqu'à ce qu'on le puisse elle sera inébranlable. Eût-*

*elle perdu Vienne & tout fût-il fini pour les provinces allemandes qu'elle se retirerait en Hongrie d'où je crois qu'il serait difficile de la déloger.*

Je détaille un peu plus au long dans un mémoire ce qu'il me semble de la Turquie. L'Autriche est trop heureuse d'avoir ses derrières appuyés à une puissance devenue si foible que loin d'être encore dangereuse, elle lui garde, en quelque façon cette frontière & tient la place d'une puissance sans en être une. L'Autriche seroit tombée dans cette dernière guerre, si ses ennemis, faute de pouvoir la séparer de ses magasins qui sont la Hongrie & la prendre à revers, n'avoient été forcés de l'attaquer toujours par le front & par un flanc très fort qui est toute la frontière sur l'Italie. Elle tombera, si jamais il se forme vers la Wallachie, une puissance qui tombant par le Bas-Danube sur ses derrières tandis que le Haut-Danube la France l'attaqueroit de front, seroit d'ailleurs établie là, selon que la France l'entendrait, ou pour soutenir la Turquie, ou pour ramasser ses débris.<sup>235</sup>{La grande force de l'Autriche paroît venir de ce que l'on ne peut pas l'attaquer par ses derrières, et jusqu'à ce qu'on le puisse, elle sera inébranlable. Eut-elle perdu Vienne & tout fut-il fini pour les Provinces Allemandes qu'elle se releveroit en Hongrie d'où je crois qu'il seroit difficile de la déloger.}

*Hongrie trop foible pour exister par elle-même.*

La Hongrie est trop foible aujourd'hui, je ne dis pas pour arriver, mais pour aspirer même à l'indépendance. Il lui faudroit pour exister par elle même ou les deux Gallicies au Nord, ou à l'Est la Moldavie jointe à la Wallachie, ou au Midi, toutes les provinces turques qui s'étendent de la Wallachie jusqu'à la Croatie hongroise.

Mais l'idée de se séparer de la Monarchie autrichienne lui viendrait difficilement. Ce qui la fait souffrir ce n'est pas d'être unie, mais d'être mal unie ; c'est de ne plus être comptée que parmi les provinces autrichiennes après l'avoir été parmi les puissances de l'Europe. Son orgueil, sa prospérité, tout en souffre ; mais ses rois y perdent aussi. Elle ne vaudra pour eux comme pour elle, tout ce qu'elle peut valoir, que lorsqu'ils la gouverneront de Bude.

*Résultats.* Dans la situation présente, 1<sup>o</sup> Le roi et le royaume ne tirent l'un de l'autre que la moindre partie des avantages qu'ils pourroient en tirer.

<sup>235</sup> Les passages en petits caractères, entre accolades, correspondent aux notes marginales du manuscrit de Lezay.

2<sup>o</sup> Le pays n'est pas bien traité par le prince.

3<sup>o</sup> Le prince est peu aimé.

4<sup>o</sup> Mais tout se réduit là. Le prince ne fera rien, ni pour ramener la Hongrie ni pour l'aliéner tout-à-fait, & la Hongrie ne fera rien de son côté pour se détacher de l'Autriche.

5<sup>o</sup> Les François, en cas d'invasion, trouveroient peu d'appui dans les habitants mais aussi peu de résistance. Le Moriamur<sup>236</sup> des Hongrois ne s'entendra plus de longtems.

## 19.

### Le rapport détaillé de Lezay.<sup>237</sup>

*Armée Hongroise. Défense.*

#### 1. Forces militaires.

1. Armée de ligne.
2. Confins militaires.
3. Insurrexion des nobles.  
Examen de la manière dont le  
recrutement s'opère.  
Caisses de pensions.

#### 2. Coupe du pays.

#### 3. Frontières.

#### 4. Attaque par la Croatie.

*Force défensive.*

La distance où se trouve la Hongrie des autres grands Etats de l'Europe n'est pas le seul obstacle aux invasions qu'ils pourroient projeter contre elle.

<sup>236</sup> Allusion à la séance du 11 septembre 1741 de la diète, où la noblesse se porte au secours du trône menacé de Marie Thérèse au cri de "*Vitam et sanguinem pro rege nostro*".

<sup>237</sup> C.H.A.N., AF IV 1677, Plaq. 1<sup>I</sup>, f<sup>o</sup> 65-75 et Plaq. 1<sup>II</sup>, f<sup>o</sup> 76-105.

Ses frontières, la coupe du pays, & ses forces militaires en offrent d'autres.

*Forces militaires.*

Comme les autres Etats de l'Europe, la Hongrie a des troupes réglées. Elle a de plus ses confins militaires & son insurrexion des nobles : deux établissements qu'aucun autre ne partage avec elle.

*I. Troupes réglées.*

Par les résolutions de la diète actuelle<sup>238</sup>, les troupes réglées de la Hongrie sont portées à soixante-trois-mille-deux-cents-soixante-quatre hommes, qui se renouvellent en dix ans par une levée annuelle de six-mille-quarante-trois recrues. (La cavallerie se renouvelle en douze ans).

Les Etats s'obligent, en outre, à remplir les vacances par mort, réforme ou désertion, & à doubler le nombre des recrues pour la première année de guerre.

Cette armée composée de douze régiments d'infanterie, chacun de trois-mille-huit-cents-cinquante-sept hommes & de dix régiments de hussards, forts de seize-cents-quatre-vingt-dix-huit hommes chacun, forme l'élite des armées autrichiennes.

En soixante ans, le contingent fourni par la Hongrie s'est triplé. Il étoit de vingt-et-un mille hommes en 1741. Il fut porté à cinquante-sept mille en 1791. Il excède soixante-trois mille hommes aujourd'hui, ce qui ne fait pas, après tout, la cent-vingtième partie de la population du royaume.

Le soldat hongrois est très brave. Il est plus vif, plus facile à former & bien plus sensible à l'honneur que l'autrichien.

{L'Autrichien n'est guères plus autrichien qu'allemand, mais le Hongrois est tout hongrois. Il y a une langue hongroise, un costume hongrois, une constitution et des mœurs hongroises, des races hongroises de chevaux, de bœufs, de moutons & de chiens; jusqu'au pays a sa coupe à lui qui le distingue dès la première vue de tout le reste de l'Occident.

En tout, la Hongrie, comme le Hongrois tiennent beaucoup plus de l'Orient que de l'Europe. Le faste oriental se retrouve tout entier dans le magnat, l'indolence orientale dans le paysan, la passion des chevaux & le penchant au vol, communs à tous les peuples de l'Asie, dans la nation.

L'entrée de l'Empereur à la Diète est à coup-sûr, le plus éblouissant spectacle que puisse concevoir un européen. Dans cette cérémonie la fortune d'un hongrois passera toute à l'équipement de

<sup>238</sup> Loi 1: 1802.

sa personne & de son cheval. On se croiroit à la Cour du Mogol, tant on voit de diamants & de démonstrations de richesses.

La vue d'un pâturage hongrois couvert de bœufs qui ressemblent de loin à des éléphants & sous la conduite de pasteurs vêtus de peaux de leurs brebis & armés de petites haches est un autre tableau de l'Orient. Sur ces plaines à perte de vue, où l'on est à tout pas comme en Egypte, trompé par l'effet du mirage, j'ai rencontré des chars à deux rangs de chevaux dont cinq de front à la volée & trois attelés au timon, les hommes en moustaches et à cheveux frottés de lard qui pendent en longues tresses, leurs femmes et leurs enfants en bottes de maroquin, eux ou en bottes ou en sandales, les jambes nues, ainsi que la moitié des cuisses & des reins. Je me suis cru en Tartarie.

Avec des mœurs aussi fortement prononcées, il faut bien que les caractères le soient aussi. Dans le magnat qui est presque indépendant comme un roi, de même que dans son paysan qui ne compte pour gueres plus que son bétail, l'on retrouve la fierté hongroise; & ce paysan, si humble vis-à-vis son seigneur, ne sera pas moins fier que lui vis-à-vis d'un seigneur étranger. J'ai vu par là que pour que toute une nation soit fière il n'est pas nécessaire que toute la nation soit libre, la grandeur de magnat fait encore l'orgueil du paysan, & quand celui-ci entend dire que les libertés du royaume ont été défendues avec succès contre les entreprises de la Maison d'Autriche, il en triomphe comme si c'étoient les siennes. La Hongrie ne sera avilie que lorsque la classe d'hommes dans laquelle elle s'honore le sera & ce royaume alors ne vaudra pas plus pour son roi que pour lui-même.}

Il est aussi plus sobre & plus industriel. Dans l'une des campagnes d'Italie, les magasins furent enlevés & les troupes manquoient de chaussures; le Hongrois sut s'en faire avec les peaux des chevaux morts, & l'Autrichien continua de marcher les pieds nus. Chez le Hongrois, peuple en partie pasteur, la division du travail existe à peine; en sorte que chaque homme est le propre artisan de tous les ouvrages dont il a besoin. L'Autrichien, au contraire est agricole & chez lui le travail est infiniment plus divisé: d'où il résulte qu'il y a plus de ressources dans la nation prise en masse, mais qu'il y en a moins dans l'individu & que d'après le genre de vie des deux peuples, le Hongrois sera toujours plus propre à la vie militaire que l'Autrichien.

En revanche, le soldat hongrois est beaucoup plus porté à la maraude, autre effet de la vie pastorale. La Hongrie est le pays de l'Europe où il se fait le plus de vols. Ici la principale richesse consiste en bestiaux et en chevaux, propriété mobile qui aide en quelque façon au larcin en aidant elle-même à son enlèvement. Je crois que l'on comptoit dans l'autre siècle, deux-mille-deux-cents pendus par an pour vol; en 94 ils n'alloient pas à plus de cent-quarante: preuve assez bonne de l'extension qu'a prise l'agriculture.

Du reste, le Hongrois déserte rarement et revient toujours. L'Autrichien déserte bien plus quoiqu'il soit plus heureux chez lui. Mais c'est la faim qui fait ici les déserteurs. La paye du soldat fut fixée à 5 kreutzers ou un peu moins de quatre de nos sols, en 1764. Elle est encore la même aujourd'hui que les denrées ont doublé de valeur.

*Suite : Cantonnement des troupes.*

Les troupes de la Monarchie autrichienne ont des garnisons fixes; & jusqu'à cette année, elles se recrutaient la plupart dans le cercle de leurs cantonnements. Cet usage est pris des Romains.

{Le régiment a son arrondissement, la compagnie même a le sien. La suppression des magasins est une suite de cette dispersion des troupes.}

Il est économique en bien des points. Les étapes sont dispendieuses. Les habillements souffrent beaucoup des routes. L'on sait d'ailleurs que les plus grandes infidélités des commissaires ne se cachent nulle part mieux que dans les mouvements des troupes.

Un autre point est que le soldat ayant, l'un près de l'autre sa famille & son régiment, peut sans cesser de faire son service, être presque toujours en congé. Par là, le corps gagne sa paye & l'agriculture son travail. Dans ce système, l'on pourra donc à mêmes frais & sans dépeupler les campagnes, avoir une armée plus nombreuse; & à l'ouverture d'une guerre, il suffira d'un roulement pour avoir toutes ses troupes sur pied & au complet.

{Dans ce système de recrutement dans un cantonnement fixe, la conscription militaire n'a plus l'inconvénient d'interrompre l'éducation, objection que l'on sera fondé à faire contre le système dans lequel les conscrits seroient envoyés à de grandes distances de leurs foyers.}

Je vois encore qu'ici, la famille concourt avec le régiment à la police du corps. Il est à croire que le soldat sera moins déréglé sous cette double surveillance que lorsque loin des témoins qu'il respecte, il se verra comme égaré dans une garnison lointaine.

Ainsi il gardera l'esprit de famille, sans perdre pour celà, l'esprit de corps. Il retiendra les mœurs de la campagne où il doit revenir un jour, au lieu d'y rapporter les maladies & les mauvais exemples des grandes villes. Enfin il n'aura pas perdu l'amour et l'habitude du travail, comme celà se voit chez les soldats qui se retirent du service après avoir erré de garnison en garnison & qui après avoir quitté le mousquet ne savent plus reprendre la charrue.

Les mariages des soldats se trouvent favorisés dans ce système; les levées d'hommes le sont aussi. Ce qui porte au service les mauvais sujets, c'est la perspective de quitter leurs pays; mais ce qui en détourne les bons. L'on ne verroit point autant de désertions & de révoltes parmi les jeunes gens que l'on enrôle si le chagrin de quitter leurs familles ne venoit pas se joindre à celui de changer brusquement de condition.

Enfin l'on peut, dans ce système occuper les soldats aux travaux publics & les tenir aguerris par la paix. Rome en usa ainsi. Constamment occupée de sa grandeur elle y fit constamment travailler ses armées; & quand elles n'avoient plus à vaincre, il leur restoit encore à élever les monuments de leurs victoires.

Est-il utile de marier ainsi le militaire avec le civil? On seroit porté à le croire dans un temps où le militaire paroît fort disposé à faire peuple à part.

Je n'ai rien remarqué dans la Monarchie autrichienne qui me parût contribuer à sa puissance autant que ce système ce qui fait que je me suis plu à l'examiner en détail.

*{Caisses de pensions.*

24 millions de sujets & 100 millions de florins forment les forces de la Maison d'Autriche, mais ce sont les institutions appliquées à ces forces qui forment vraiment sa puissance. Elle en a d'admirables, surtout en ce qui touche l'économie & c'est ce qui explique comment avec un tiers des revenus de la France, elle se trouve en état d'avoir sur pied autant de soldats qu'elle. Voici une autre institution.

Au moyen d'une légère retenue sur les traitements des offices, l'Etat s'est mis à même, sans toucher au trésor, d'assurer des retraites à tous les fonctionnaires publics & même des pensions à leurs veuves.

Tout employé après 10 ans de service peut, de plein droit se retirer avec le tiers, après 25 ans avec moitié & après 40 ans avec la totalité de ses appointements.

Un gouvernement qui veille de si près sur le bien-être de ceux qui le servent est sûr d'être fidèlement servi. Ceux qui le servent n'ont plus besoin d'abuser du présent pour assurer leur avenir ; ils feront un sérieux apprentissage d'une profession sûre: l'Etat pourra compter sur eux parce qu'ils peuvent compter sur lui.

Les positions avoient jadis en France une caisse pour ceux d'entre eux que l'âge ou divers accidents mettoient hors du service. Il pourroit en être de même dans presque toutes les conditons, & c'est ce qui est à Vienne.



Les moyens économiques de la Maison d'Autriche sont dans le Prince, l'esprit d'épargne qui est en quelque sorte héréditaire en lui ; dans la nation, l'intégrité des employés & l'extrême probité des peuples.

La considération attachée aux grands emplois fait la meilleure partie de leur salaire ; la sécurité sur leur sort où vivent les employés qui se conduisent bien, est une caution de plus de leur bonne conduite.

La perfection de l'administration est un autre principe d'économie & cette perfection est la suite de long séjour que fait chaque employé dans son emploi.

Ce n'est point le mérite, ici c'est le tems qui fait parvenir : d'où il résulte que l'on a d'excellents administrateurs & des généraux fort médiocres, parce que le tems qui donne du mérite à l'administrateur en ôte au militaire. L'esprit de détail étant la suite de ce système, les détails seront très soignés dans cette monarchie, et par là même elle manquera d'ensemble ; il y aura des commis point de ministres, des chefs de corps point de généraux en chef, une administration admirable & un gouvernement fort imparfait.

Mais lorsqu'un Prince de quelque génie montera sur le trône, on reverra la monarchie ce qu'elle fût sous Charles V & sous Léopold I.

Comme l'Autriche est toujours la dernière à profiter des avantages de la guerre, elle sera la première à profiter de ceux de la paix. L'esprit de méthode qui ralentit toutes les opérations militaires, abrège celles de l'administration, & c'est l'Autriche, si je ne me trompe qui doit être à plus tôt remise, quoiqu'ayant été la plus mal traitée.}

## *II. Confins militaires.*

A partir de la Dalmatie & en suivant la Croatie, l'Esclavonie & la Transylvanie jusqu'à la Bukovine, sur une longueur de plus de 100 milles d'Allemagne<sup>239</sup> & une largeur plus ou moins grande, la Hongrie a, sous le nom de confins militaires, un district détaché de l'administration civile, & qui pour l'administration civile, judiciaire & économoque aussi bien que pour l'administration militaire ne relève que du Conseil aulique de Guerre siégeant à Vienne.

Ici le juge est un général; le maire, un capitaine; la loi, l'ordre du jour. En un mot tous les actes de la vie privée sont réglés militairement & tout habitant est soldat.

<sup>239</sup> 1 mille d'Allemagne = 7532,485 m., 1 mille d'Autriche = 7585,94 m.

C'est ici que le régime féodal se retrouve dans toute sa force. L'homme est attaché à la glèbe, mais il l'est encore au mousquet; & il tient à titre de solde le morceau de terre qu'il cultive. En tems de guerre il est payé. Comme l'Etat lui fournit l'uniforme il paye à l'Etat une contribution qui s'élève au neuvième de ses récoltes. D'ailleurs il ne paye ni seigneur ni évêque.

Le soldat est payé en terres; mais l'officier l'est en argent, circonstance importante qui fait la différence de ce système au système féodal du Moyen Age.

Si l'officier avoit à s'occuper de la manutention de ses terres, il est à croire qu'il s'occuperoit peu ou qu'il s'occuperoit mal de celle de son régiment. Mais il y a une autre raison en faveur du nouveau système.

Les grands barons ayant reçu de grandes terres trouvèrent en elles de grands moyens pour les transmettre à leurs enfants, puis pour se rendre en quelque sorte indépendants, & enfin pour faire la guerre au souverain. Ici l'officier est payé mois par mois, par la caisse, tandis que les barons tenoient entre leurs mains la terre qui leur servoit de paiement; tant qu'on en est content on le paye; sinon il est congédié & tout est fini là. La première féodalité devoit finir, celle-ci pourroit être éternelle.

On compte dans les confins quatre-cents-quatre-vingt mille hommes, dont quatre-vingt mille en état de porter les armes, & soixante-sept mille environ les portant.

Ils sont distribués sous cinq généralats en dix-sept régiments d'infanterie, un de hussards & un corps de *csaikistes*<sup>240</sup> ou pontonniers composé de huit cents hommes.

Tous les ans ces troupes sont réunies, exercées & passées en revue. Voici comment elles sont distribuées.

1. Allemand-bannal & Illyrique-bannal<sup>241</sup> sous le général-commando du Ban de Croatie.
2. Allemand-Illyrique & Wallaque-Illyrique<sup>242</sup> sous le général-commando de Temeswar.
3. Gradiska, Brod & Peterwaradin sous le général-commando d'Esclavonie.
4. Les régiments de Lickan, Ollokatsch, Ogulin & Sluyn, puis ceux de Kreuz & de St. Georges<sup>243</sup>, les premiers sous le général-commando de Karlstadt, les autres sous le généralat de Varasdin.

<sup>240</sup> À prononcer *tchaikistes*. *Sajka*, en hongrois et en serbe signifie canot ou bateau léger.

<sup>241</sup> Ces deux régiments étaient appelés 1er et 2e régiment banal.

<sup>242</sup> En fait, trois régiments: Allemand du Banat, Illyrique du Banat et Roumain (Valaque) du Banat.

<sup>243</sup> Lika, Otočac, Ogulin, Sluin, Križ, Djurdjevac.

5. Deux régiments de Szekler, deux de Wallaques, infanterie & un régiment frontières-hussards, sous le général-commando de Transylvanie<sup>244</sup>.

Le corps des czaïkistes a son état-major à Titel vers le confluent de la Theiss dans le Danube, & tous ces général-commando subordonnés à celui de Peterwaradin sont sous la direction du Conseil aulique.

Moyennant cette armée toujours en service, les frontières de la Hongrie sont préservées des pillages des turcs et de la peste. De demie-lieue en demie-lieue sont établis des corps-de-garde; de l'un à l'autre sont placés dans des czartash, espèces de guérites élevées sur de hauts piliers, comme le sont à peu près les hutes de nos télégraphes, des sentinelles qui se voyent et s'entendent les uns les autres & qui découvrent le pays à une grande distance, tout en étant à l'abri des surprises, s'isolant de la terre en tirant à eux les échelles par lesquelles ils arrivent à leurs guérites.

Un service de paix si semblable à celui de la guerre y dispose merveilleusement. Les troupes des confins militaires ont toujours passé pour très bonnes, et lorsque la Maison d'Autriche est en paix avec la Turquie, elle ne manque jamais à employer la meilleure partie dans ses guerres. Les régiments des confins militaires étoient pour la plupart en Italie dans les dernières campagnes & ce district avoit fourni en outre des corps-francs.

La valeur militaire de ce petit district est égale pour l'Empereur à celle de la Hongrie entière. En Hongrie, huit millions d'habitants lui fournissent une armée de soixante-trois mille hommes. Dans les confins sur quatre-cents-quatre-vingt mille hommes il tire soixante-sept mille soldats qui ne coûtent rien pendant la paix, qui sont toujours prêts à la guerre, qui ne craignent ni la mort, ni la faim, ni les maladies & qui ne désertent jamais.

La constitution qui produit cette armée a bien des vices, mais il faut voir à quels hommes elle s'applique. Ils seroient gouvernés par le bâton de leurs baillifs & de leurs juges, s'ils ne l'étoient pas par celui de leurs caporaux.

Ce sont des gens, en général très peu civilisés, qui sont pleins d'aversion

<sup>244</sup> L'organisation des régiments-frontière de Transylvanie différait sensiblement de ceux de Hongrie-Croatie. Les territoires (sièges sicules et saxons, comitats) restaient administrés par les autorités civiles et, du moins en principe, le recrutement se faisait par engagement volontaire. La résistance sicule à l'enrôlement «volontaire» provoqua des heurts avec l'armée régulière culminant dans le massacre de Mádéfalva, dit *Siculicidium*, en 1764.

pour l'administration civile, & qui lorsque l'on a voulu les y soumettre dans les comitats d'Arad & Czanad ont quitté le pays par grandes bandes pour aller s'établir dans la Nouvelle-Servie. Tant que la condition du paysan hongrois ne sera améliorée, l'habitant des Confins sera très loin de l'envier.

De son côté, l'Empereur est peu disposé à réunir les Confins militaires à la Hongrie. Il la contient par eux ; & sans eux elle est moins puissante. Il en tire plus de soldats qu'il n'en pourroit tirer s'ils retournoient sous le régime provincial, & s'il en tire moins en argent, ce n'est rien en comparaison de ce qu'il en tire de plus en hommes.

### *III. Insurrexion des Nobles.*

L'insurrexion des nobles, autre grand reste du système féodal peut au besoin mettre sur pied une armée plus nombreuse encore.

On a coutume de compter dans le royaume soixante-dix-mille familles nobles; & l'on estime qu'en une extrême nécessité, elles pourroient l'une dans l'autre, fournir chacune un cavalier & un hussard de suite. Les anciennes chroniques de tems de la Maison d'Anjou parlent de diètes tenues dans les bruyères de Rackos<sup>245</sup> où quatre-vingt mille nobles paroisoient à cheval & en armes.

Il y a deux principales espèces d'insurrexion : l'insurrexion portale qui se règle d'après l'évaluation des moyens & l'insurrexion générale ou personnelle dans laquelle chaque noble, sans distinction d'état est tenu de se présenter suivi de son arrière-ban. L'archevêque de Gran dans une insurrexion portale amène et entretient mille chevaux & mille hommes de pied, l'évêque d'Erlau en doit autant. A la journée de Mohach<sup>246</sup> où périt le roi Louis II avec la fleur de la noblesse hongroise, six évêques & un archevêque restèrent sur le champ de bataille<sup>247</sup>.

L'obligation de s'insurger & de faire la guerre à ses dépens tant qu'elle est sur le territoire, est à peu près la seule obligation de la noblesse hongroise

<sup>245</sup> Vaste lande en face de Buda, entre Danube et le ruisseau Rákös, où se tenaient les diètes à partir du XIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à 1540.

<sup>246</sup> Le 29 août 1526.

<sup>247</sup> Le commandant en chef de l'armée, Pál Tomory, archevêque de Kalocsa, l'archevêque d'Esztergom, et les évêques de Csanád, Diakovar, Pécs, Vác et Várad. Le roi Louis II périt noyé lors de sa fuite.

envers l'Etat: noble prérogative mais qui fut tellement ruineuse tant que la Turquie fut puissante que la plus grande partie des nobles est restée ruinée, & que plusieurs d'entre eux renoncèrent à la noblesse quoiqu'elle emporte l'exemption de toute espèce d'impôts & le droit exclusif à la plupart des fonctions publiques. Le comte François Széchény, l'un des plus grands seigneurs du Royaume, m'a assuré que les dernières insurrexions lui avoient coûté, pour sa part, au delà de cent-vingt mille florins, quoiqu'elles n'aient pas été plus de quatre mois sur pied. L'on porte à plus d'un million de florins la part de frais du Prince Eszterhazi.

Les deux dernières insurrexions étoient des insurrexions mixtes. Celle de 97 s'élevoit à ce que l'on présume, à une trentaine de mille hommes; la dernière à quarante mille. Mais rien n'est plus incertain que ces nombres, parce que la Cour & les Etats, chacun selon son intérêt, sont dans l'usage, la Cour de les exagérer, & les Etats de les réduire.

Ces deux insurrexions n'ont point servi; l'occasion n'en est pas venue. Je crois que dans les circonstances elles auroient mal servi, non que je pense qu'on ne puisse plus tirer aucun service dans nos tems de cette institution du Moyen Age, mais parce que des princes autrichiens ne sauront jamais tirer parti des Hongrois.

L'insurrexion seroit de peu d'effet dans la guerre offensive; elle peut être d'un très grand secours dans la déffense du pays & c'est le but de son institution.

Chez un peuple où tout est cavalier, enfants, femmes & vieillards, & avec une espèce d'hommes qui se forme si vite aux armes, on a bientôt une cavalerie légère. La déffense du pays contre les Turcs se fondeoit sur cette sorte de troupes; la nature du pays indique qu'il ne peut être déffendu avec succès qu'au moyen d'une cavalerie légère très nombreuse. Aussi les hussards viennent-ils de là.<sup>248</sup>

<sup>248</sup> Au cours des dernières décennies de nombreux ouvrages et articles ont paru en français sur l'histoire des hussards. À signaler plus particulièrement la revue *Vivat Hussar* publié par le Musée international des Hussards (Musée Massey) de Tarbes, le volume André CORVISIER (sous la dir.), *Les Hussards et la France*, Paris 1993, 232 p. et les travaux de Ferenc TOTH, notamment, « Éloge des hussards hongrois en France. Un manuscrit inédit du comte Lancelot Turpin de Crissé » dans *Centre de Recherches sur l'Histoire du Monde Atlantique, Documents et Enquêtes* n° 25 et « Identité nationale en exil: le rôle du sentiment national hongrois dans la constitution des régiments de hussards en France au XVIII<sup>e</sup> siècle » dans David A. BELL, Ludmila PIMENOVA et Stéphane PUJOL, *La recherche dix-huitième. Raison universelle et culture nationale au siècle des Lumières* - Paris, Honoré Champion, 1999.

Je me représente assez les Parthes et leur pays par les Hongrois et la Hongrie. {Le faste des grands est un autre rapport entre les deux nations.} Entre la Theiss et le Danube, comme entre l'Euphrate & le Tygre, est une plaine immense et brûlante, sans arbres, sans eau potable, sans chemins, sans maisons que de loin en loin, & qui des Monts-Krapacs jusqu'à Belgrade ne forme dans un espace de cent lieues qu'un pâturage couvert été et hiver de troupeaux innombrables. C'est là que le Hongrois, après avoir ruiné les comitats placés entre l'Autriche & le Danube, & avec les riches comitats de la Theiss & de Banat sur ses derrières, pourroit se croire inexpugnable, & que ce peuple équestre détruiroit en fuyant l'armée qui n'auroit pas pour le combattre une nombreuse cavallerie & des hommes à l'épreuve d'un climat où la fraîcheur des nuits & l'insalubrité des eaux pardonnent rarement aux étrangers.

{Dans la guerre de Joseph II contre les Turcs, l'armée impériale forte de deux-cents-mille hommes, eût du commencement de juin 1788 jusqu'à la fin de May 1789, cent-soixante-et-douze mille malades, & perdit trente-trois mille hommes.}

Avec quelques exercices annuels, avec des officiers expérimentés, avec de bons instructeurs & un noyau de vieux soldats que l'on mêleroit aux nouvelles levées, avec un Prince qui mettroit à relever l'esprit des Hongrois le même soin que celui-ci met à l'abattre, avec un champ de bataille comme les plaines de Ketskemet & Debretzin, une telle armée seroit invincible.

J'ai beaucoup ouï dire qu'il seroit d'un égal avantage pour la noblesse & pour le roi de remplacer ces coûteuses insurrexions qui rarement sont prêtes à tems, par une contribution régulière d'hommes & d'argent. Il est certain qu'après avoir causé la ruine de la noblesse lorsqu'elles étoient fréquentes, elles ont fini depuis qu'elles sont devenues rares, par n'être pour l'Etat lui-même qu'un établissement très incommode qui ne sert presque plus & qui continue cependant à motiver la franchise de tout impôt des biens nobles.

Mais s'il importe de la réformer, il importe encore plus de ne la pas détruire. Les nouvelles institutions ont tant de peine à prendre pied qu'il faut bien se garder de détruire celles avec lesquelles les nations ont vieilli & auxquelles se rapportent leurs plus grands souvenirs. Rien ne paroîtroit plus facile que de rendre l'insurrexion plus régulière, que d'en tirer un service courant, et d'arranger tout de manière que les nobles et l'Etat s'en trouvasent mieux.

*Coupe de pays et frontières.*

{En terme de chancellerie l'on comprend sous le nom de Hongrie, le Royaume de Hongrie proprement dit & les Royaumes d'Esclavonie & de Croatie, avec la partie de la Dalmatie qui est comprise entre la Dalmatie vénitienne & l'Istrie. La principauté de Transylvanie ne fait point partie de la Hongrie ; elle a les Etats & la Chancellerie séparées.

Autrefois la Hongrie avoit un territoire immense. La Transylvanie, la Moldavie, la Vallachie, la Servie, la Bosnie, la Croatie turque, la Dalmatie vénitienne au Nord, la Gallicie & la Lodomérie faisoient partie de ce royaume<sup>249</sup>.}

L'on peut considérer la Hongrie comme un vaste bassin dont le milieu est occupé par le plat pays, les côtés par des collines & l'enceinte extérieurement par des montagnes très élevées.

Ce bassin appartient au Danube qui reçoit toutes les eaux de la Hongrie, si ce n'est deux rivières des Krapacs & les petits ruisseaux de Dalmatie.

En entrant en Hongrie, il file d'abord Est-Sud-est pendant soixante lieues, parallèlement à la Drave & à la Save. Il descend ensuite droit au Midi, parallèlement à la Theiss dont il marche éloigné d'une trentaine de lieues; & après en avoir descendu soixante dans cette direction, il reprend celle d'Est-Sud-est qu'il garde jusqu'à la Mer Noire.

La Hongrie n'a point de places fortes du côté de l'Autriche & elle manquoit aussi de frontières naturelles. Depuis qu'elle est au même maître elle en a eues d'excellentes dans cette longue chaîne d'Alpes qui s'étend de la Mer Adriatique jusqu'en Bohême.

Parallèlement à ces Alpes, coule à soixante lieues d'elles le Danube, de la hauteur de Gran jusqu'à celle d'Essegg, lieu vers lequel il prend la Drave.

Tous les pays compris entre ce coude du Danube, la Drave & les Alpes autrichiennes, est un pays coupé de bois, de collines, de rivières & de très grands lacs. Il est fertile et bien peuplé.

La frontière méridionale, depuis la Carniole jusqu'à Belgrade, est formée, en première ligne, par la Save & en seconde ligne par la Drave puis le Danube.

<sup>249</sup> Les pays de la Couronne hongroise (Couronne de St.Étienne) furent: les royaumes de Hongrie, de Croatie et de Slavonie (Esclavonie) et la Transylvanie. Les autres pays énumérés par Lezay, n'avaient jamais été incorporés dans l'État. Leur nom apparaît cependant dans le titulature des rois de Hongrie, soit en raison de liens de vassalité plus ou moins durables, soit en souvenir de prétentions appuyées sur des liens de parenté entre familles régnantes.

Les contrées comprises entre ces deux lignes sont à l'Ouest une partie de la Croatie & à l'Est l'Esclavonie. Une chaîne de hautes montagnes presque totalement couvertes de forêts traverse ces pays mal peuplés dans la même direction que les fleuves, et vient finir à Carlowitz un peu au dessous de Peterwaradin. Sur toute cette frontière, il y a des sentinelles à portée de fusil les uns des autres, des corps-de-garde, de petits forts, et quelques places fortes dont les deux principales sont Eszegg sur la Drave et Peterwaradin sur le Danube. Ce sont là les Confins militaires.

Le même cordon de troupes se prolonge le long du Danube sous le Banat de Temeswar. Il continue, mais double et triple, selon que la frontière naturelle devient plus ou moins foible, depuis le point où le Danube abandonne les possessions de la Monarchie et remontant au Nord, il longe toute la Transylvanie jusqu'à la Bukowine.

Des montagnes élevées qui ne laissent que peu d'entrées dans le pays rendent cette frontière orientale d'une force extrême. (Aussi les Turcs l'évitoient-ils toujours. Ils venoient ordinairement par la Save, ou comme ils le firent dans la dernière guerre, par Orsowa dans le Banat.)

De la Transylvanie elles remontent en s'élevant toujours jusqu'au Nord du royaume, et là tirant à l'Occident jusqu'à la Moravie, elles séparent la Hongrie des deux Gallicies par une frontière également très forte : l'épaisseur de leur chaîne et leur élévation étant considérable. {Le Krivan a 1200 toises audessus de la Mer Noire.}

Du côté de la Turquie la foiblesse de cet Empire, du côté de l'Allemagne la force entière de la Maison d'Autriche, ajoutent beaucoup à la force défensive de la Hongrie. Pour arriver à quatre marches de ce royaume il fallut une année de victoires au général Bonaparte.

{De Gratz à Furstenfeld, bourg-frontière, quinze lieues de pays boisé et montueux. La petite rivière de Feistritz qui sépare la Hongrie de la Styrie sépare aussi le pays plat de la montagne. De Furstenfeld à Stein-am-Anger, ville qui servit de Quartier-général à la première insurrexion, l'on compte 15 petites lieues en pays plat, fertile et bien peuplé. La Raab, rivière médiocre et qui ne porte point encore de bateaux partage du Nord au Midi et parallèlement aux Alpes cette plaine.

Stein-am-Anger étoit une position bien choisie. Quelques lieues au Nord, le lac Neusidel qui a 7 à huit lieues de long. Quelques lieues au Midi, le lac Balaton qui n'a pas moins de 20 lieues de longueur. Sur ses derrières l'armée avoit la Raab, puis la forêt de Bacony qui a plusieurs milliers d'arpents d'étendue. Dans cette position Presbourg et Pest étoient couverts.}



La seule partie de la Hongrie où l'on puisse aborder immédiatement est cette petite partie de la Croatie qui descend sur l'Adriatique. Elle a de petits ports qui sont Zeng, Buccari, Porto-ré et Fiume. De ces ports partent deux routes à travers les montagnes qui viennent aboutir à Carlstadt, ville de la Croatie sur la Kulpa, et qui est à trente lieues<sup>250</sup> environ de la Mer.

Mais une armée qui viendrait par le Nord de l'Italie n'aurait point d'avantage à attaquer la Hongrie par ce côté.

Devant d'abord, afin d'assurer ses derrières, s'assurer du Tyrol, elle aurait plutôt fait, une fois qu'elle s'en seroit rendue maîtresse, de suivre la marche que suivit l'Armée d'Italie en 97, et de déboucher en Hongrie par la route de Carinthie sur Agram, et par celle de Styrie sur Stein-am-Anger ou Oedembourg.

Pour arriver jusqu'à la Croatie en évitant le Tyrol et les autres montagnes, il n'y a d'arrivée que par mer.

Mais pour avoir à disposer d'une armée de plus que l'ennemi, pour dérober la destination de la flotte qui la transporterait, et combiner les mouvements de cette flotte avec ceux de l'armée qui l'attaquerait par la Haute-Autriche, il faudrait un trop grand concours de hasards favorables.

#### 4. *Réflexion.*

(*Continuation. 4. Attaque par la Croatie.*)

La création de l'Armée de Réserve, son passage au Mont Saint Bernard et sa descente en Italie avant même que son existence ne fût connue du général ennemi, sont des miracles plus surprenants.

L'attaque par la Croatie peut offrir des difficultés qui la fassent rejeter, mais elle mérite au moins qu'on l'examine parce qu'aucune ne parait présenter les mêmes avantages.

Le résultat d'une campagne heureuse en Italie seroit l'occupation des anciens Etats de Venise.

Celui d'un débarquement dans la Croatie seroit l'occupation de la Hongrie méridionale.

Maître de la Hongrie méridionale, on l'est des magasins des armées autrichiennes; on est sur les derrières de celle qui couvre les Etats d'Italie comme

<sup>250</sup> Lieues françaises.

celle qui couvre l'Autriche et l'on empêche celle-ci de se retirer en Hongrie si elle venoit de perdre ses positions au dessus de Vienne, en sorte que le Royaume tombe.

L'occupation des Etats vénitiens ne paroît pas offrir ces avantages. Une frontière de mer reste toujours sur le flanc de l'armée victorieuse, et l'armée vaincue a toujours sa retraite soit par la Carniole sur l'Autriche, soit par la Croatie sur la Hongrie, tellement que ces deux pays restent couverts.

Quant aux difficultés, je crois qu'il y en a réellement moins pour arriver par la mer à la Croatie que par terre aux Etats de Venise. Je crois aussi qu'il y en a moins dans l'attaque des Monts Cappells qui sont entre la côte et le cours de la Save, que dans l'attaque du Tyrol et de toute cette chaîne d'Alpes qui règne de la Suisse jusqu'à la Mer Adriatique.

Une alliance offensive avec la Turquie rendroit cette attaque tout autrement facile et sûre<sup>251</sup>.

Alors au lieu de débarquer sur terre ennemie, le débarquement pourroit s'opérer vers l'Albanie; {Il y a là de bons ports: Durazzo, autrefois Dyrrachium, Dolcigno, Valona.} Les Monts Cappells seroient évités; le point d'invasion pourroit être choisi sur toute la ligne de la Save, et en cas de non réussite une retraite seroit assurée.

Jamais l'on ne déploiera plus de forces et plus de moyens de tous genres que ceux que l'on a déployés contre la Monarchie autrichienne dans la dernière guerre. La manière dont elle a résisté prouve qu'elle résistera de même tant qu'on l'attaquera de même, c'est à dire par son front et par son flanc gauche.

{Attaquer par mer la Maison d'Autriche n'est autre chose que l'attaquer par le point le moins fort. Cette attaque à coup sûr seroit aussi la moins prévue.}

Pour la battre en ruine il faut l'attaquer à revers, et moyennant une armée de Hongrie lui couper sa retraite et ses magasins; ce qui arrivera lorsque fai-

<sup>251</sup> Le général Valcroissant soumit au gouvernement de la République, en 1793, une idée assez semblable. Le mémoire de Valcroissant (S.H.D. – A.T., Mémoires et Reconnaissances, carton no. 1586) porte le titre de: « Plan pour une grande diversion en Hongrie ». – « Ce plan consiste à aller en Bosnie lever un corps de troupes composé d'Albanois, de Bosniens, de Serviens et Monténégrins pour faire des courses en Hongrie et donner des inquiétudes au Cabinet autrichien; développement des moyens d'exécution » – dit l'analyse contemporaine de la pièce. Le plan de Valcroissant est plutôt romanesque, et surtout il a un caractère tactique, tandis que Lezay préconise une attaque stratégique de l'armée française contre les forces autrichiennes à travers le Littoral et la Croatie.

sant les fausses-attaques en Italie, on portera l'attaque véritable sur la Save et le Bas-Danube.<sup>252</sup>

1. Obstacles à une Révolution prochaine.<sup>253</sup>
2. Effet de la Révolution françoise sur les les Esprits, & de la possibilité d'une Révolution éloignée.

1. *Obstacles à une Révolution prochaine.*

{Il y a toujours en tout pays une certaine quantité d'esprits brouillons, ou d'hommes perdus dans l'ordre de choses qui existe & par conséquent toujours prêts à le troubler à la première occasion : Sous ce raport une révolution est toujours prochaine parce qu'une conspiration est toujours possible. Je cherche ici la pente de la nation & non pas de quelques individus. Je veux savoir si dans les cas où quelques individus remueroient, la nation se mettroit à suivre le mouvement.

Ces thèses générales sont du reste peu concluantes. Les causes ne sont que peu de chose auprès des occasions. La cause la plus décisive peut rester sans effet pendant des siècles; & une occasion misérable peut donner à la moindre cause les effets les plus étendus.}

Les différentes révolutions qui ont agité la Hongrie portent communément à croire que l'on pourroit encore en exciter dans ce Royaume; & comme la France eût grande part à celles des deux siècles passés, on imagine qu'elle n'a pas perdu tout moyen de les renouveler. En y regardant de plus près, l'on voit que les circonstances qui les favorisoient alors, ou ne sont plus, ou sont fort altérées.

La Turquie étoit en ce tems plus puissante, la Maison d'Autriche l'étoit moins; & la Pologne, autre appui des rebelles, ainsi que la Transylvanie, bien loin d'appuyer encore les révoltes, sont devenues des freins puissants contre elles, en passant dans les mains de l'Autriche.

L'on s'étonne souvent que le gouvernement autrichien refuse si opiniâtrement à la Hongrie de lui réunir les provinces environnantes qu'il en tient détachées & qui en faisoient autrefois partie. Je parle des deux Gallicies, de la Transylvanie, ainsi que des démembrements de l'Esclavonie, du Littoral hon-

<sup>252</sup> Fin de AF IV 1677, Plaq. 1<sup>I</sup>.

<sup>253</sup> Début de AF IV 1677, Plaq. 1<sup>II</sup>.

grois & de la Croatie qui sont dans l'arrondissement des Confins militaires. Il faudroit bien plus s'étonner s'il consentoit jamais à lui donner les moyens de lui résister qui lui manquent, & à s'ôter ceux qu'il a de la contenir. Il ne faut que jeter les yeux sur la carte, & voir comment, par la moyen de ces provinces pleines de soldats, l'Autriche entoure la Hongrie, pour reconnoître son dessein. Cette enveloppe armée qu'elle a jettée tout autour du Royaume le retient comme prisonnier & lui répond de sa fidélité mieux que les quarante mille hommes de troupes qu'elle y tient constamment en garnison. Que ces provinces fussent réunies à la Hongrie au lieu d'en être séparées, elles feroient avec elle une puissance si formidable que bien loin de rester dépendantes de l'Autriche, elles finiroient un jour par la faire elle même arriver sous leur dépendance.

{Non seulement par leur étendue qui est de 6.000 milles quarrés<sup>254</sup>, mais par leur fertilité naturelle, ces pays surpassent de beaucoup les Etats héréditaires allemands, qui sont la plupart situés dans des montagnes peu fertiles.}

La Hongrie qui a d'excellentes frontières des trois autres côtés, en manque entièrement du côté de l'Autriche : autre titre à sa sujettion que rien ne peut changer.

Les besoins même de l'Autriche tiennent la Hongrie dans sa dépendance: ce n'est qu'à elle que ce pays peut vendre les principaux objets de son commerce actuel qui sont des grains, des vins, des laines, des bœufs & autres sortes de bestiaux. Avec des marchandises aussi volumineuses ou aussi lourdes, & dans l'état présent de son industrie, de ses chemins, de ses rivières & de ses canaux, il lui faut un marché très voisin; en sorte qu'elle dépend de l'Autriche par le besoin qu'elle a de lui vendre, comme l'Autriche dépend d'elle par le besoin qu'elle a de lui acheter.

{Le partage de la Pologne a appris aux Hongrois ce que c'est qu'un Royaume électif placé entre deux grands Royaumes héréditaires.}

La Hongrie n'est pas bien sous les Princes autrichiens; mais elle n'a oublié ni les troubles civils dont elle eût à souffrir sous ses rois électifs, ni les maux effroyables dont elle fut accablée par les Turcs, jusqu'au tems où les rois de la Maison d'Autriche écartant les uns & les autres, lui donnèrent, du moins, le repos.

<sup>254</sup> Ici Lezay utilise le mille allemand.

Les pays les plus mal traités ne sont pas les plus près des révolutions, comme il seroit naturel de le croire. Ce sont les peuples à demi-bien quand ils sont à demi éclairés, qui remuent pour se mettre mieux.

Les différentes classes qui forment la nation hongroise ne sont pas toutes malheureuses; & celles qui le sont, le sont moins qu'elles ne paroissent devoir l'être par l'institution parce que le siècle est devenu plus doux que la loi.

Marie-Thérèse, par son Urbarium adoucit à bien des égards la rigoureuse condition des paysans. Réduits comme ils l'étoient à la servitude entière, elle ne pouvoit les passer subitement à une entière liberté sans les rendre encore plus misérables; par les droits qu'elle leur accorda, elle les mit en état d'en obtenir peu à peu davantage<sup>255</sup>.

Les bourgeois payent peu d'impôts, les nobles n'en payent point. Les magnats qui ne voient plus haut qu'eux que les rois, sont devenus les plus fermes appuis du trône à mesure qu'ils virent l'ordre de succession s'affermir dans la maison régnante, de turbulents qu'ils furent, tant qu'il resta pour eux quelque espérance d'y monter.

{Sous quelques rois, notamment sous Louis II (1525), la petite noblesse prit parti contre les Grands du Royaume. Ceux-ci étoient attachés à Louis II, la petite noblesse inclinoit pour le Voïvode de Transylvanie, Jean de Zapolya qui prétendoit à la couronne; & elle alla si loin que s'étant séparée des autres ordres elle forma une Diète à Hatwan, où elle nomma un palatin, divers grands officiers, & humilié pour un moment la majesté royale.

Alors cette petite noblesse étoit fort vexée par les grands, mais les fréquentes guerres lui donnoient beaucoup d'importance. Aujourd'hui il lui reste sa pauvreté, mais sans son ancienne vigueur.

Le nom de Hongrie donne à ceux qui la voient de loin l'idée d'un pays toujours en révolte; les orages de ses diètes, semblent annoncer un pays prêt à s'enflammer. Mais je me trompe fort ou ces orages dans la diète sont justement ce qui empêche qu'il n'en éclate dans le pays; ce sont si je puis m'exprimer ainsi des orages artificiels qui, bien loin de préparer des explosions, les préviennent le plus sûrement, en évaporant la trop grande chaleur des esprits.}

Dans les pays où il y a de la populace & qui sont sujets aux famines, il éclate souvent des révoltes & par elles des révolutions. La Hongrie n'a point de

<sup>255</sup> Voir ci-dessous, p. 276-277 le résumé de la réglementation urbariale de Marie-Thérèse (décret du 29 décembre 1766).

populace, & sa fertilité jointe à la sobriété naturelle de ses habitants la tient en paix sur ses subsistances<sup>256</sup>.

Comme les révolutions qui partent des classes misérables ont leur occasion la plus ordinaire dans les famines, de même les causes les plus ordinaires de celles qui partent des classes aisées sont certaines lumières qui excitent en elles l'ambition de s'élever plus haut, quand ces lumières se trouvent associées à des richesses & exclues des honneurs.

Ici, la bourgeoisie ne manque ni de certaines lumières, ni de l'activité d'esprit qui en résulte; mais la part d'action que les loix lui accordent dans les affaires publiques, empêche, ce qu'elle feroit probablement d'ailleurs, qu'elle ne la cherche avec violence<sup>257</sup>.

Dans un siècle comme celui-ci, c'est sans doute un très grand bonheur pour la Maison d'Autriche, que de n'avoir pû réussir à renverser cette constitution hongroise qu'elle attaque depuis deux-cents ans, & que les Hongrois aient pû malgré elle se maintenir dans l'administration de leur pays. Cette part aux affaires les a rendus moins ardents à blâmer, & plus ardents à soutenir un gouvernement dont ils font partie.

Outre une part assez grande au gouvernement même, toute l'administration est dans leurs mains. Le Palatin & le Conseil de Lieutenance dans les offices de gouvernement, les comtes-suprêmes dans ceux d'administration civile, & les juges des Cours royales & septemviraux dans les affaires d'administration judiciaire, sont à peu-près les seules nominations royales. Tout le reste est nommé par les communes & les comitats.

Tous les ans les Etats de chaque comitat, tous les trois ans ceux du Royaume se réunissent: combinaison la plus propre de toutes à éloigner une révolution.

Les Assemblées générales de la nation deviendroient à la longue, des foyers de résistance & peut être de rébellion si elles étoient perpétuelles ou même plus fréquentes.

<sup>256</sup> La Hongrie de l'Ancien régime n'était point à l'abri des famines. Celle de 1786 sévissait surtout dans le Nord-Est, et celle de 1795 dans le centre et le Sud. Des mouvements paysans éclatèrent périodiquement, la plupart, il est vrai, n'allant pas jusqu'à des atrocités sanglantes. En 1784-1785, cependant, une véritable guerre paysanne s'est déroulée en Transylvanie. La dernière en date des révoltes paysannes eut lieu en 1831 dans le Nord-Est de la Hongrie.

<sup>257</sup> Voir les *Souvenirs 1785-1870 de Feu Duc de Broglie* (2ème éd. Paris, Calmann-Levy, 1886). Passages très intéressants sur les bourgeois de Győr, ville dont le duc de Broglie fut intendant en 1809.

Des assemblées partielles, au contraire, qui n'ont à ordonner que dans un comitat, & sur des objets de détail, sans aucune communication entre elles<sup>258</sup>, peuvent se réunir souvent, sans le moindre danger pour le gouvernement, & veillent mieux sur l'administration par de fréquents retours que si elles la perdoient longtems de vue.

Mais un plus grand but est rempli par le retour de ces deux sortes d'assemblées. Par elles, la nation se sent encore vivre & son activité qui la rendroit remuante contre le pouvoir si elle n'en avoit pas sa part, ne s'emploie qu'à défendre celle qu'on lui a faite. Elle n'est pas réellement libre, mais elle croit l'être, & ces images de la liberté lui tiennent lieu de la liberté même.

Je cherche les éléments d'une révolution prochaine, je ne les trouve nulle part. Dans cette nation composée d'une foule de nations, de classes & de religions différentes, {Dans la guerre de 1779, Frédéric II fit proposer à la Russie de pénétrer par la Gallicie en Hongrie. Il se flattoit que l'on porteroit aisément à la révolte les sujets de l'Autriche attachés au rite grec, lesquels sont répandus au nombre de 3 millions, dans la Transylvanie, la Croatie, l'Esclavonie & le Banat.

Ce moyen de troubler la Hongrie, que vraisemblablement ce prince envisageoit comme le seul, puisqu'il ne parle ni des magnats, ni des bourgeois, ni des paysans, ni des protestants, Joseph II l'a enlevé à ses ennemis par l'Edit de tolérance de 81, & Léopold par l'acte de 91<sup>259</sup>.

Aujourd'hui les grecs non-unis jouissent de privilèges plus étendus que les catholiques même. Leurs évêques qu'ils choisissent eux-mêmes ont séance à la diète, & leurs familles héritent d'eux lors même qu'ils meurent ab intestat. De plus les revenus des sièges vacants restent à l'Eglise, & ne sont pas comme dans l'Eglise catholique perçus par le roi.} je ne trouve ni assez d'accord entre toutes les parties pour qu'elles s'unissent ensemble contre le prince, ni assez d'opposition entre elles pour qu'elles se tournent les unes contre les autres.

Sans communauté d'intérêts, elles sont aussi sans communication. Faute de commerce elles sont comme immobiles & étrangères entre elles; faute de mariages des unes aux autres, elles sont à se toucher depuis des siècles sans se fondre.

<sup>258</sup> À partir du règne de Joseph II, le gouvernement interdit maintes fois la correspondance entre comitats, sans parvenir à y mettre fin.

<sup>259</sup> Lois 26 : 1790 sur la liberté des cultes protestants et 27 : 1790 conférant aux orthodoxes des droits identiques à ceux des autres habitants.

Joseph II trouva le secret, en blessant toutes les classes à la fois, de leur donner un intérêt commun dans le même moment. Ce prince heurtoit jusqu'à celles en faveur desquelles il travailloit; aussi, faillit-il causer en Hongrie la même révolution que dans les Pays-Bas. En rassemblant ses peuples mal-à-propos, un autre prince a décidé la plus grande révolution des tems modernes. Avec des princes de cette espèce, une révolution est possible à toute heure.

Je n'ai voulu parler que de celles qui dépendent de la disposition des peuples & de l'état des choses. Sous ce rapport, je ne crois point à une révolution prochaine : je crois à une révolution mais encore éloignée.

## II. *Effet de la Révolution française.*

Cet esprit d'examen qui, des classes éclairées de la société s'est répandu dans toutes, & qui paroît avoir si fort contribué à la révolution de France, s'est aussi répandu de la France dans les autres Etats. Il agit en Hongrie comme ailleurs ; & rien ne pouvant désormais l'arrêter, il déterminera, tôt ou tard, ou une réforme dans le cabinet, ou une révolution chez les peuples.

On veut être mieux gouverné. Il est vrai que l'on voit qu'il y a beaucoup de vuide dans les nouvelles théories, mais l'on n'en voit pas moins qu'il y a bien des absurdités dans les pratiques anciennes. Le même esprit qui du tems de Luther amena la réformation religieuse, agit en ce moment pour en amener une de même genre dans l'ordre politique.

{L'esprit de la révolution qui caractérise ce siècle a maintenant son foyer dans les Universités d'Allemagne, & c'est de là qu'il se répand par les jeunes gens qui en sortent, dans le Nord de l'Europe.

L'Autriche en est moins infectée qu'aucun autre pays, parce que l'Autrichien est fort sage & que son gouvernement est des plus doux.

Mais si les peuples ne l'accusent pas de violence, ils l'accusent hautement d'incapacité & leur haine n'auroit pas des suites plus dangereuses que leur mépris. Les fautes énormes qu'il a commises pendant la guerre étoient véritablement trop grossières pour que le peuple même n'en jugeât pas ; aussi l'ont elles peut être encore plus compromis vis-à-vis ses sujets que vis-à-vis ses ennemis même. Ici, il y a plus de lumières dans la nation que dans le gouvernement, inconvénient très grave, mais que celui-ci ne saura jamais balancer, en leur fournissant un emploi & en les approchant de lui pour s'en aider, au lieu de les laisser tourner contre lui. Lorsque dans des tems comme ceux-ci, les peuples en sont venus à se croire plus habiles que ceux qui les gouvernent, l'idée de se mettre à leur place ou de les en ôter, a déjà cessé d'être très loin d'eux.}



L'amour du bien public n'a que peu de part à ces vœux. Je croirois volontiers que la génération qui se montre si difficile sur le gouvernement ne vaut pas celle qui, sans se plaindre, le supportoit. Mais à mesure que les commodités de la vie ont augmenté par les progrès de l'industrie & des richesses, on a voulu, aussi, se sentir plus à l'aise sous l'autorité publique. On se contentoit autrefois d'obéir au gouvernement, maintenant, on le juge.

Ses fautes sont comptées; on n'oublie pas les sacrifices qu'on lui a faits ; l'on évalue les forces de la nation, & chacun sait par cœur ce passage de l'histoire de France : que la France en 89 étoit une monarchie illimitée & qu'en 93, il n'y avoit plus ni monarque, ni monarchie.

{La France a en ceci un avantage énorme sur tous les autres peuples, c'est qu'ayant été la première, malade de cet esprit, elle est la première guérie, car en cette maladie, il n'y a que le mal qui guérisse. Les autres n'ont encore pris que le poison tandis qu'elle a pris déjà l'antidote.}

Un si frappant exemple a mis une audace effroyable dans l'esprit des sujets, & le gouvernement a tout fait pour en arrêter le débordement. La censure des livres est d'une rigueur extrême ; mais elle les fait cacher & n'empêche pas de les lire. Je vois à Pest ainsi qu'à Vienne les livres les plus prohibés. {Dans une monarchie aussi forte & aussi affermie, ce n'est pas sur le gouvernement, c'est sur le ministère que pourroient se porter avec succès les attaques de la presse, mais, semblable contrôle est toujours au profit du prince qui, d'ailleurs, quoiqu'il fasse, en saura toujours moins que le dernier de ses sujets sur les dispositions publiques, s'il ne laisse pas s'établir ce débat contradictoire entre le public & ses ministres.

Il ne lui importe pas moins cependant de donner audience à son peuple qu'à ceux qui en son nom l'administrent afin de savoir par lui ce qu'il ne peut savoir par eux & n'ayant pas moins d'intérêt à connoître l'état véritable des choses, que ceux-ci à le lui cacher. La lecture des écrits publics est la seule audience que le chef d'un grand empire puisse donner à ses sujets.} L'on cherche aussi à raffermir la religion, mais Joseph II qui supprimoit des monastères afin d'établir de nouvelles cures, alloit bien mieux au but que son neveu qui repeuple ses Etats de moines & leur confie l'éducation. L'on fait aussi distribuer des livres de prières aux régiments.

Le danger résultant de l'attention des peuples sur le gouvernement est encore augmenté par le peu d'attention que le prince apporte à bien gouverner.

L'Autriche a pû recouvrer par la paix la même étendue de pays & de population qu'elle en avoit perdu par la guerre; mais elle y a laissé sa considération & ses finances.

{Ces pertes ne s'indemnisent pas, car, l'on peut dire d'ailleurs que les indemnités de l'Autriche valent mieux que ses pertes : les provinces qu'elle a reçues étant bien plus près d'elle que celles qu'on lui a enlevées.

La Gallicie en comprenant la Buckovine a 1300 milles carrés & près de 3 millions d'habitants. Sous le gouvernement autrichien l'on n'en comptoit que deux millions dans la Flandre autrichienne.

Les Etats de Venise comptent pour deux-millions-cinq-cents-mille âmes, la Lombardie ne comptoit pas pour plus de quatorze-cent-mille âmes. Trente, Brixen & Salzbourg arrangent merveilleusement les frontières. En un mot tout cela seroit admirable si ce n'étoit conquête de vaincu.}

Il est resté de cette guerre, parmi les Autrichiens, une consternation dont ils ne reviendront pas de longtems. Ils parlent aujourd'hui des François comme les Mexicains parloient des Espagnols. Toute idée de rivalité s'est évanouie ; ils admirent nos chefs, ils méprisent les leurs, & l'idée qu'ils ont de la France, de ses armées, de ses généraux & de celui qui mène tout cela, fait comme une seconde puissance qui tient l'Autriche dans l'accablement & nous dispense pour longtems d'employer la puissance réelle.

{J'ai vu en traversant la Styrie combien la conduite de l'armée françoise en 97 avoit laissé des dispositions favorables à la recevoir sans résistance de la part des habitants même si une guerre heureuse l'y ramenoit. Voici les paroles d'un des principaux personnages de la Régence : Interrogez chaque habitant, il vous dira qu'il n'y a pas plus de tranquillité dans Gratz, au milieu de la paix où nous sommes, qu'il n'en régna pendant le séjour qu'y fit le Général Bonaparte.

Ainsi, pendant que d'une part le soldat autrichien est à demi-vaincu par l'idée de la supériorité de nos armes, l'habitant l'est par l'idée de notre clémence. Il est certain que s'il en eût été partout de même, nous aurions de grandes avances pour la première guerre.}

Le papier du gouvernement dont le cours est forcé, perd à peu près le quart de sa valeur & va toujours perdant. Toutes les opérations qu'on a fait jusqu'ici pour y remédier ont été fausses. L'on ne sait point où tout cela s'arrêtera.

Dans une position si critique il n'est ni aisé d'emprunter, ni sûr de mettre de nouvelles taxes: car l'impôt ne peut augmenter que le mécontentement n'augmente.

Les troupes cachent peu le leur. Dans le renchérissement général leur solde est demeurée la même. Ce prodigieux accroissement de troupes soldées, d'où il résulte que pour les payer même mal il faut écraser les peuples d'impôts, prépare à lui seul une révolution.

Il y a des ressources immenses dans le pays, {la population des Etats-héréditaires mais notamment de la Hongrie, de la Gallicie, de la Moravie & de l'Istrie peut être facilement doublée : il en est de même des revenus publics qui sont très modérés partout } il n'y en a point

dans le gouvernement. Qu'un homme d'un génie ordinaire parût à la tête de cette monarchie, je crois qu'il la remontreroit bientôt trop puissante.

{Cette monarchie ne pèche que par le monarque. C'est un corps très puissant & très sain qui n'a de foible que la tête.

L'honneur n'est point le principe de cette monarchie. Son principe, c'est le sentiment du devoir, sentiment moins propre que l'autre aux succès militaires, mais qui se continue de classe en classe & de génération en génération, lie inébranlablement tous les sujets de ce vaste empire à leur maître.

Hors les Hongrois chez lesquels la fidélité est remplacée par le point-d'honneur, tous ces peuples sont pleins de droiture, de fidélité pour leur prince & d'amour de la règle.

Ici les infidélités des gens en place sont la chose du monde la plus rare. Et comme le gouvernement a reconnu combien la probité des peuples lui est utile, il l'entretient soigneusement, en la leur rendant utile à eux-mêmes & la comblant de préférences.

Tous les pays qui composent cette monarchie ont chacun, leur administration particulière. Circonstance favorable aux peuples, en ce que, par là, ils sont administrés selon leurs différences, mais en même tems favorable au gouvernement, qui moyennant ces différences est à l'abri des résistances ou des révoltes générales.

La position géographique de cet Etat ne fait pas moins pour sa déffense, que la régularité de ses peuples pour sa sûreté intérieure.

Des Etats qui le touchent, la Prusse & la Russie ne le touchent que par un côté. La Turquie le touche par deux, mais qui sont l'un et l'autre très forts, outre qu'elle est très foible ; la frontière qui donne sur la Suisse & sur l'Italie est très forte elle-même ; & la ligne la plus découverte qui est la ligne de l'Inn, est aussi la plus courte & la plus éloignée de tout puissant voisin.

Ainsi la Monarchie n'a rien à craindre d'un seul ennemi. Pour la faire tomber il en faut deux.

Mais un nouvel ennemi procure assez communément un nouvel allié ; & à moins d'une guerre où l'impétuosité de l'attaque déconcerteroit toute déffense, je crois que la Maison d'Autriche pourra se croire inébranlable, tant qu'elle n'aura qu'un ennemi sur les bras, ou qu'on n'aura pas découvert un second point d'attaque moins déffendu que la frontière d'Italie.}

Ce cabinet eût deux vertus : l'économie qui s'est changée en une sordide avarice ; & la fidélité à ses maximes qui, transportée de l'allure ordinaire des gouvernements aux tems extraordinaires où nous sommes, n'a plus été qu'une routine stupide.

Joseph II risqua tout en voulant devancer son tems : l'Empereur d'aujourd'hui achève de tout compromettre en restant en arrière du sien. Le gouvernement autrichien est en arrière de tous les autres. Les connoissances y manquent, le talent de les employer manque surtout.

La crainte de la Révolution française a tout glacé d'effroi. On voit le danger des lumières, on les repousse de partout. Mais c'est connoître mal le dix-neuvième siècle que d'employer pour le combattre les armes du douzième; & les moyens que l'on emploie pour prévenir une révolution intérieure n'ont d'autre effet que d'assurer aux ennemis du dehors les avantages que les peuples éclairés ont dans la guerre, dans les finances, dans le commerce & dans les arts, sur les peuples qui le sont moins.

Il y a dans la ban-lieue des villes libres, quelques terres qui peuvent être possédées par les bourgeois. Ce sont les seules. Ainsi la bourgeoisie qui ne peut s'enrichir par le commerce parce qu'il est fort borné, ne le peut pas non plus par l'acquisition des biens-fonds, & par conséquent reste pauvre.

D'un autre côté, les terres nobles, sauf quelques cas très rares, sont inaliénables<sup>260</sup>. Et comme ce qu'un noble a pu vendre, un noble seul l'acheter, il en arrive que quand même un noble pourroit se ruiner, la noblesse ne le pourroit pas.

Cette double circonstance qui empêche invinciblement la noblesse de se ruiner & la bourgeoisie de s'enrichir, retardera la révolution préparée par l'esprit du siècle. Du jour où il y aura en Hongrie une noblesse ruinée & une bourgeoisie riche, la révolution sera commencée à moins que la carrière publique ne s'étende pour les bourgeois à mesure que s'étendra leur ambition & les moyens de la satisfaire.

1. Situation embarrassante de la Maison d'Autriche à l'égard de la Hongrie.
2. L'Empereur ne peut tirer parti de la Hongrie qu'en la faisant le centre de la Monarchie.
3. La formation d'un nouvel Etat placé entre la Monarchie autrichienne & la Turquie pourroit avoir des avantages.
4. Avantages que retireroit la Monarchie autrichienne de la réunion des provinces turques qui sont à l'Est & au Midi.

#### *1.2. Situation embarrassante de la Maison d'Autriche à l'égard de la Hongrie.*

<sup>260</sup> En vertu du régime dit de l'*aviticitas*, introduit en 1351, les biens nobiliaires immeubles ancestraux restent attachés à la famille. En cas d'extinction d'une famille, branches collatérales comprises, la propriété revient à la couronne.

La Maison d'Autriche auroit bien deux manières de retirer de la Hongrie plus qu'elle n'en tire: ce seroit de la faire autrichienne ou de se faire hongroise. Ni l'un ni l'autre, que je pense n'arrivera.

{La Hongrie avec huit millions d'hommes & plus de quatre mille milles quarrés, ne paye qu'un peu plus de quatre millions de florins de contribution.

La Gallicie n'a que 1294 milles quarrés, deux millions et demi d'habitants & produit environ quatre millions de contribution.

La Bohême a 980 milles quarrés, 2 millions neuf-cents mille habitants, & fournit 7 millions & plus au fisc. Elle met sur pieds 14 régiments d'infanterie & 5 bataillons de grenadiers. La Bohême est je crois le pays de l'Europe qui a le plus de villes, on en compte 548. – La Hongrie n'en a pas 80.}

Tout oblige le roi à beaucoup ménager la Hongrie. Il cherche bien à lui faire envier, par toutes les gênes qu'il lui impose, le sort des états allemands. {L'autorité est fort douce en Autriche: absolue par le droit, très tempérée par les usages. L'on a senti que moins la constitution étoit populaire plus le prince devoit l'être. Dans cette Monarchie le monarque se laisse approcher du peuple, mais il marque aux grands leur distance.} Mais je doute qu'il se hasarde de longtems soit à lever l'impôt sans le consentement des Etats, soit à y soumettre les nobles. Quant à chercher à se rendre agréable aux hongrois et à en obtenir tout ce qu'elle voudroit en allant habiter au milieu d'eux, ce n'est pas davantage dans l'humeur de la Maison d'Autriche, qui est fort attachée à ses anciens Etats & qui croiroit en quelque sorte renoncer à l'Empire si elle s'en éloignoit. Le grand mal de ces princes qu'il faut être prince habile pour tirer toute la valeur de la Hongrie.

Lorsque les armées françoises se portèrent l'une jusqu'à Gratz & l'autre jusqu'à St. Polten, elles avertirent François II que Bude valoit désormais mieux que Vienne pour capitale.

On dit que Mr. Thugut étoit de cet avis & qu'il avoit proposé à son maître de se retirer pour jamais en Hongrie. C'étoit comme un nouveau Royaume qu'il eût aquis par cette naturalisation. Rien n'est plus fier et plus capable d'enthousiasme que le Hongrois. {Marie-Thérèse & son fils Joseph II ont éprouvé tout ce que l'enthousiasme de l'amour & de la haine peuvent chez les hongrois. Je crois que le plus beau tableau de l'histoire moderne est celui de Marie-Thérèse réfugiée chez les Hongrois, doutant si une ville lui restera pour faire ses couches & recevant le serment de sa brave nation. – A la mort de Joseph II, le peuple se permit les expressions les plus passionnées de la haine pour son roi. En plusieurs lieux les ordonnances furent brûlées au pied de la potence: de son vivant même on avoit vu les villageois fuir leurs villages plutôt que de suivre les nouvelles loix, & lorsque la couronne du

royaume, que ce prince toujours violent, avoit fait enlever de Hongrie, revint à Bude, des villes & des villages éloignés de plusieurs jours de marche accoururent sur la route pour célébrer ce grand événement.}

Ce peuple accoutumé à se venger par des services n'auroit pas cru payer trop cher de tout son sang un honneur qu'il a demandé sans l'obtenir, pendant trois siècles.

Depuis que la Maison d'Autriche règne sur la Hongrie le Prince et la Nation ont été constamment étrangers l'un à l'autre; & comme le prince n'a vu dans ce pays qu'une colonie à exploiter au profit des provinces allemandes, le pays n'a vu dans son prince qu'un maître qui le sacrifie à pays qui ne le vaut pas.

La constitution germanique oblige dit-on l'Empereur de résider dans l'Empire. Si moyennant les changements qui se sont faits parmi les électeurs, cette Maison venoit à perdre l'Empire de l'Allemagne, & que par un démembrement de la Turquie, elle s'étendit à l'Est, il se pourroit que changeant d'intérêts elle en vînt à changer aussi de résidence.

### 3. *Continuation.*

La guerre de Passavan Ouglou contre la Porte avoit montré qu'il ne reste à cette puissance rien de sa force : la paix qu'il a faite avec elle a laissé croire qu'elle a encore quelques états qui la soutiennent de dehors.

{La guerre d'Egypte, la résistance des Mamelucs, l'indépendance de tout pacha qui veut se rendre indépendant, la 2<sup>e</sup> campagne de Joseph II, tout prouve que la Turquie est un empire fini ; voilà qui est bien visible pour l'homme éloigné des affaires aussi bien que pour l'homme qui les gouverne. Quant aux conjectures sur l'avenir de cette puissance, & sur les intérêts des autres, je conviens qu'il ne m'auroit point appartenu d'en faire, si on ne me l'avoit expressément ordonné. Tout étoit vague & indéterminé dans ma mission : tout est vague, je le sens bien dans mes résultats & je suis très loin de donner mes aperçus pour un état des choses. Ce que m'a le mieux appris mon voyage c'est la difficulté de bien voyager, & l'avantage qu'a sur le voyageur le plus attentif l'habitant du pays, qui a seulement une capacité médiocre.}

Mais elle est trop près de tomber pour que rien l'en empêche. Si ce n'est par les mains des puissances européennes, c'est par les mains des pachas mêmes qu'elle sera mise en pièces.

Quoiqu'il paroisse plus difficile de soutenir que de renverser cet empire, personne ne croit que le Premier Consul veuille mettre sa gloire à retarder plutôt qu'à décider sa chute.

Comme l'Orient de l'Europe ne pourroit pas changer de face sans causer à l'Ouest un très grand changement, il paroît que celui qui vient de s'opérer dans le système politique de la partie occidentale auroit peu de durée si celui qui menace l'autre n'avoit été déjà prévu & éventuellement réglé.

{L'Europe ne laisseroit point deux puissances comme la Russie & la Maison d'Autriche se partager les 34 mille lieues carrées qui forment le territoire européen de la Turquie.

Mais les puissances plus éloignées n'entreroient jamais en partage avec des avantages égaux à ceux des deux puissances aussi voisines, car leurs parts ne seroient jamais que des enclaves toujours prêtes à être envahies & toujours difficiles à défendre, tandis que celles des deux autres seroient des réunions.

Former plusieurs états indépendants, ne seroit pas plus praticable, parce qu'enveloppés par deux grands, ils finiroient un jour par en être engloutis.

Si jamais la Russie venoit même passagèrement à s'allier avec l'Autriche & qu'il n'y eût pas à l'Est de l'Europe un grand état intéressé contre une semblable alliance, les états de l'Ouest pourroient être en danger.

Il paroît donc plus sûr de former un nouvel état des possessions turques en Europe, que de les partager entre les autres grands états, ou d'en former plusieurs petits.

L'étoffe d'un puissant empire est dans le territoire; mais elle n'est pas dans les peuples, ils sont tout-à-la-fois trop en arrière de la police européenne & quoique dans la barbarie, trop éternés pour reprendre rang en Europe, s'ils ne sont, du moins, gouvernés par des européens.

L'Autriche & la Russie ne peuvent former entre elles une alliance bien durable ; mais elles peuvent s'allier, d'abord pour se partager la Turquie, puis pour se garantir leurs parts ; & le partage une fois fait, il ne seroit plus tems de venir en demander compte à deux puissances qui par lui seroient devenues prépondérantes.}

Il peut convenir à la France de placer sur les derrières de l'Autriche une puissance qui la tienne toujours en échec, & qui attaqueroit par le Bas-Danube, tandis que les armées françaises attaqueroient par le Haut de ce fleuve; qui fourniroit à la Hongrie & à la Gallicie un point-d'appui pour se remuer; qui seroit en état de soutenir la Porte tant qu'elle devroit durer & de la recevoir à sa chute.

En formant de la Moldavie & de la Wallachie un seul état ; en lui faisant donner pour Hospodar quelque François d'un nom capable d'imposer & dont la fortune seroit toute liée à celle de la France ; en l'assistant pour s'affermir d'une colonie armée qui porteroit l'art militaire & la police occidentale dans ces contrées déjà chrétiennes, peut-être rempliroit-on toutes ces vues.

{Ces deux pays ne formeroient point à eux seuls un grand empire ; mais pour pouvoir le faire, il faut le commencer petit & même si petit qu'il ne donne point trop d'ombrages. L'espèce de protectorat de la République des 7 îles que la Russie s'est fait donner est une grande vue cachée sous de petits dehors.}

Dans la situation chancelante où se trouve la Turquie, elle seroit prête apparemment à faire les plus grands sacrifices à celle des puissances de l'Europe qui voudroit lui fournir de l'appui, & le plus sûr appui seroit celui que l'on mettroit le plus près d'elle. Quant aux autres puissances, elles ne mettroient probablement pas plus d'obstacle à cette étrange formation si quelque circonstance la préparoit, qu'à tant d'autres plus importantes.

*4. Avantages que retireroit la Maison d'Autriche  
de la réunion de la Moldavie & de la Wallachie  
à ses domaines.*

Dans un démembrement de l'Empire turc, la Moldavie & la Wallachie tomberoient vraisemblablement à l'Autriche, si l'on n'en avoit pas formé d'avance un Etat séparé. L'accroissement de forces qu'elle en retireroit ne peut point s'estimer au juste, sans savoir l'administration qu'elle donneroit à ses nouvelles acquisitions; cependant l'on peut croire qu'elles seroient pour elle d'un prix immense.

La Wallachie & la Moldavie qui bordent à l'Est & un peu au Midi les possessions de la Maison d'Autriche sont des pays d'une fertilité extraordinaire en bled, vin, fruits, lin, chanvre & la plupart des productions nécessaires à la vie. On trouve aussi dans l'un & l'autre de ces contrées des forêts d'une immense étendue, remplies de chênes propres à la construction & de sapins propres aux mâtures : deux produits qui manquent aux pays situés autour de la Méditerranée & qui par les rivières qui descendent du pays dans le Danube & moyennant la sortie libre de la Mer Noire peuvent leur arriver.

On ne sait rien d'exact sur la population. Elle est très foible en Wallachie & va s'affoiblissant de jour en jour, parce que de jour en jour les demandes du Sérail devenant plus considérables, les vexations des princes pour y fournir se multiplient. Quant à l'étendue de ces deux pays réunis, elle peut être égale au tiers de la Hongrie.



Réunis aux Etats de la Maison d'Autriche ces pays n'ajouteroient rien à la force de ses frontières : à l'Est elle ne peut en avoir de plus fortes que celles que lui procurent les montagnes de Transylvanie & de la Bukovine.

Formant un Etat à eux seuls, ils ont eux-mêmes de ce côté une frontière très forte qui est comme le dédoublement de celles de la Transylvanie & de la Bukovine; les mêmes chaînes de montagnes qui les en séparent étant assises moitié sur un Etat moitié sur l'autre.

En revenant de l'Est à l'Ouest par le Midi, les possessions de la Maison d'Autriche sont bordées le long du Danube et de la Save par la Serbie, la Bosnie & la Croatie turque. Cette dernière province moins fertile que les deux autres, fourniroit par sa réunion, le cours de la rivière d'Unna que l'on soupçonne être plus propre que la Kulpa à former la jonction du Danube avec l'Adriatique.

La Bosnie et la Serbie par leur extrême fertilité & par leur voisinage avec la Dalmatie vénitienne pourroient fournir à ce pays le plus stérile de l'Univers les subsistances qui lui manquent pour avoir la population nécessaire à une navigation de quelque importance. Le Verbas qui sépare la Croatie turque de la Bosnie pourroit comme l'Unna fournir à ce que l'on croit une jonction avec l'Adriatique.

1. Administration.
2. Revenus publics.

#### 1. *Administration*

La Chancellerie hongroise siégeant à Vienne, transmet les volontés du Roi au Lieutenant qui aujourd'hui est aussi Palatin ; & qui en cette dernière qualité est chef de l'administration, comme en l'autre il est chef du gouvernement. Celui-ci les transmet à son tour aux différents départements de l'administration.

L'administration religieuse est divisée en dix-huit diocèses catholiques, 3 grecs-unis, huit non-unis<sup>261</sup> & quatre surintendances pour les religionnaires.

L'administration fiscale en huit commissariats généraux.

<sup>261</sup> Voir ci-dessus notes n° 143, p.130 et 145 p.132.

Celle des mines et monnoies en quatre inspectorats qui relèvent immédiatement de Vienne.

Celle de l'instruction publique en cinq académies non compris l'Université de Pest.

{L'uniformité d'instruction & sa conformité au principe du gouvernement sont assurés dans les Etats héréditaires par les écoles normales.

L'enseignement primaire, comme le fondement de tous les autres & comme étant le seul que reçoive le fond même de la nation est le plus important de tous & celui qu'il importe le plus au gouvernement de diriger.

Lorsqu'il voudra prévenir l'abus des lumières qui n'est que leur mauvaise distribution, il aura soin que chaque profession ait celles qui lui sont relatives ; & si dans les diverses méthodes d'enseignement primaire il en existoit une qui en donnant, comme les autres, les connoissances réglât mieux qu'aucune autre les capacités de l'esprit, cette méthode, qui est celle de Pestalozzi, auroit droit à ses préférences.<sup>262}</sup>}

Et l'administration civile en cinquante-deux comitats ou comtés dont chacun a ses tribunaux, son comte suprême, sa caisse domestique & sa députation à la diète du royaume.

Le comte suprême est nommé par le roi & à vie. Le vice-comte, les receveurs, notaires, juges & autres officiers du comitat par le comitat même qui les paie sur sa caisse particulière & qui les renouvelle de trois ans en trois ans, avec la faculté de les continuer.

Les Etats ou congrégations générales des comitats, composés de tous les évêques, magnats, nobles & députés des villes libres qui sont son arrondissement, se rassemblent sur la convocation du comte suprême ou de son lieutenant, soit pour nommer leurs commettants à la diète & leur donner leurs instructions, soit pour faire publier les loix ou faire des représentations sur elles, soit enfin pour délibérer sur les affaires politiques ou économiques du comitat.

Les quarante-huit villes libres, ainsi que les bourgs privilégiés qui se trouvent dans les différents comitats sont hors de leur juridiction ; & sous l'autorité du roi elles s'administrent elles-mêmes par le moyen des magistrats qu'elles se choisissent. Toutes ont la haute justice. Ainsi, la bourgeoisie forme un corps très distinct & sans contact avec la noblesse.

<sup>262</sup> Lezay a visité l'Institut de Pestalozzi en juillet 1802. Il en parle avec enthousiasme dans plusieurs de ses lettres à Röederer.

Les bourgs et les villages ont aussi leurs conseils & leurs juges pour la police municipale & ces petites magistratures sont nommées par leurs ressortissants.

La justice est administrée par des tribunaux qui varient non seulement selon la qualité des affaires mais selon celle des personnes : les juges sont différents pour un noble & pour un paysan, & il en est encore de même de la justice.

Toutes les difficultés entre paysans ainsi qu'entre eux et leur seigneur sont portées en première instance à la cour du manoir, que préside le seigneur lui-même assisté par des nobles.

Les comitats, selon leur étendue, sont divisés en trois ou quatre cercles qui ont chacun leur juge des nobles devant lesquels sont portées en première instance les difficultés entre nobles qui sont de l'arrondissement, pour successions, partages & dettes, jusqu'à concurrence de trois mille florins. Si la somme est plus forte, l'affaire va d'abord devant le vice-comte, & si les objets en contestation ou les parties sont en des comitats différents elles vont devant les tables districtuales qui sont au nombre de quatre dans le royaume.

Il y a appel pour toute espèce de cause ainsi que pour toute espèce de personnes jugées en première instance. L'appel du paysan pour cause urbariale ou relative à la sujettion va au conseil royal, le noble au tribunal du comitat, ou bien à la table royale, & de là à la table septemvirale, dernier recours soit en matière civile soit en matière criminelle.

Ces deux dernières cours sont des tribunaux très augustes & d'une grande dignité.

Le personal, deux prélats, deux barons de la table, le vice-palatin, le vice-juge de la cour des nobles & six membres nobles laïcs composent la Table royale. La présence de neuf juges est nécessaire à la validité d'un jugement.

La Table septemvirale présidée par le palatin que remplace le juge de la cour des nobles est composée de deux archevêques, trois évêques, six magnats & neuf simples nobles.

Je ne vois que deux choses dans toute cette jurisprudence: des nobles qui se jugent entre eux ; & des paysans toujours jugés par leur partie lorsqu'ils sont en procès avec des nobles.

Ces loix sont compliquées & fort obscures, elles engendrent une foule de procès. Ces procès sont souvent interminables parce qu'elles sont remplies de formalités.

Les loix criminelles furent longtems redoutables.

Jusqu'à l'empereur Joseph II les sentences de mort étoient sans appel, & la moindre ville libre a sa haute justice.

La perte de la vie pour crime de lèse-majesté & de haute trahison entraînoit aussi celle des biens, sans égard aux droits des enfants. Cette législation barbare a été réformée par un acte de la diète de 91. Maintenant une partie seulement des biens personnels du coupable, c'est-à-dire les aquets, tombe au fisc, & le reste retourne aux enfants.

La peine de mort fut longtems infligée au paysan qui levoit la main contre un noble. Aujourd'hui le paysan peut s'en racheter à prix d'argent.

## *2. Revenus royaux.*

Les terres ecclésiastiques & nobles qui ne font, je crois, guères moins du tiers des biens-fonds du royaume étant franches de tout impôt, les revenus royaux sont loin de ce qu'ils pourroient être. Ils sont au-dessus néanmoins de ce qu'ils paroissent.

Une partie d'entre eux, telle que la contribution foncière ne coûte aucun frais de recette au gouvernement.

Ce sont aussi les comitats & les villes libres qui payent de leur caisse domestique les frais de leur administration.

Les chemins sont entretenus, & les transports militaires qui en sont susceptibles sont faits par des corvées.

Le clergé a ses revenus & ses dîmes, l'instruction publique a ses fonds, etc.

Enfin, par un abonnement à prix fixe, passé en 1751, les Etats s'obligent à fournir par jour au soldat, à raison d'un florin par mois, deux livres de pain fort poids; & à raison de trois florins par mois, le foin et l'avoine nécessaires à l'entretien du cheval. Aussi l'empereur tient-il constamment en Hongrie dix-sept régiments de cavallerie. Un colonel de cuirassiers m'a assuré que l'entretien de chaque cheval avoit coûté cette année quinze florins par mois au royaume.

Avec l'augmentation de deux millions de florins que la diète vient d'accorder au roi, l'on porte à vingt millions de florins environ ou cinquante millions de francs, les revenus royaux en Hongrie. Voici comme on les distribue:

Contribution foncière	4 395 249 flor.
Supplément accordé cette année	500 000
Domaines royaux	4 000 000
Sel	4 288 053

Supplément accordé cette année	1 500 000
Mines	1 096 399
Fiscalités	500 000
Douanes	1 500 000
Taxe des Juifs	90 000
Cens des villes	40 000
Retenues sur les pensions	40 000
Subsides ecclésiastiques	70 606
Les postes, lotteries & barrières ne sont point comprises dans ce revenu de	18 020 307

Ce qui fait que l'on croit pouvoir le porter à vingt millions, surtout d'après la foible estimation de plusieurs des articles de cet état.

Par le droit public de la Hongrie, le roi est l'héritier des nobles qui meurent sans enfants. J'ai ouï dire que depuis Ferdinand premier jusqu'à ce jour la valeur de toutes les terres nobles du royaume avoit, moyennant ces fiscalités, passé au fisc.

Par les constitutions ecclésiastiques, le roi a la jouissance de tous les bénéfices vacants, & comme il en a la nomination, il prolonge à son gré les vacances ce qui dure quelque fois trois ans. En général le haut clergé est fort riche.

L'on porte les revenus de l'évêque d'Erlau à plus de trois-cents mille florins, et ceux de l'archevêque de Gran à même somme. Je croirois donc que les annuités produites par ces deux sortes de casualités surpassent l'estimation.

Les mines sont une autre branche lucrative, mais peu connue du public. J'ai bien entendu dire que leur produit baissoit. Je crois que le gouvernement cache en ce point-ci sa richesse et montre ses besoins en tous les autres afin de justifier les demandes qu'il fait aux Etats par l'étendue des charges & l'insuffisance des moyens. La perception de ces revenus ordinaires se monte à deux millions de florins à peu près ou au dix pour cent des recettes.

Mais dans les cas extraordinaires les secours que trouve le prince, le sont aussi. En 1791, la noblesse lui donna quatre millions en don gratuit. En 1796 il reçut des Etats du royaume deux millions quatre cents mille mesures de bled, poids de 72 livres, trois millions sept cents soixante mesures d'avoine, vingt mille bœufs, dix mille chevaux & cinquante mille recrues. Le prince Eszterhazy en avoit fourni pour sa part quatre mille. Cela n'empêcha pas l'insurrexion de se mettre sur pied l'année suivante. Mais bientôt après la paix vint.

*Situation territoriale & commerciale de la Hongrie.*

1. Territoire & population.
2. Situation géographique par rapport au commerce.
3. L'état actuel de la population est-il un empêchement suffisant à l'établissement des manufactures.
4. La politique de la Maison d'Autriche met des obstacles plus réels à l'établissement des manufactures en Hongrie & à l'activité de son commerce extérieur.
5. Commerce actuel.

*Note sur les cartes de Hongrie.*

La capitaine Lipsky adjudant dans Vecsey prépare à Pest une carte de la Hongrie qui sera très parfaite mais qui ne doit paroître que dans deux ans<sup>263</sup>.

Mr. de Görög, précepteur du jeune prince Eszterazi a fait paroître les 27 premières feuilles de la carte de Hongrie par comitats. Ce sont de petites cartes fort exactes mais de formats & d'échelles différents<sup>264</sup>.

En cartes achevées, celle de Lascy passe pour la moins défectueuse ; Artaria en a publié une en 94 qui est assez exacte pour le Nord, mais qui ne l'est ni pour le Midi, ni pour la Croatie<sup>265</sup>.

Celle de Schrembel en 4 feuilles aussi, est au contraire la plus exacte pour la Croatie, mais le Nord n'est pas aussi exact que dans Artaria<sup>266</sup>.

*1. Situation de la Hongrie par rapport à son territoire et à sa population.*

Au centre de la Hongrie est un pâturage de cent lieues en longueur sur cinquante de large qui fournit tous les ans à Vienne plus de cinquante mille bœufs & à la Hongrie même la plus grande partie de ceux qu'elle consomme.

<sup>263</sup> Joannes de LIPSZKY, *Mappa generalis Regni Hungariae partiumque adnexarum, Croatiae, Slavoniae et Confiniorum Militarum, Magni item Principatus Transylvaniae...* – Pest 1805.

<sup>264</sup> Demeter GÖRÖG, *Magyar Atlas [Atlas hongrois]...* – Pest, 1802-1811.

<sup>265</sup> F.MÜLLER, *Nouvelle carte du Royaume de Hongrie, de Croatie, de Slavonie et de Transylvanie...* – Vienne et Mayence, Artaria, 1792.

<sup>266</sup> I.WUSSIN, A. von WENZELY, *Generalkarte von Ungarn, Siebenbürgen, Sclavonien &c. &c.* – Wien, F. A. Schraembl, 1790.

Tout autour de ce pâturage, mais plus particulièrement à l'Est & au Midi sont les fertiles comitats qui approvisionnent de bled le royaume & quelques pays de l'Ouest.

Viennent ensuite des collines couvertes de vignobles qui produisent assez de vin pour le royaume & les pays voisins.

Enfin pour dernière enveloppe sont des montagnes couvertes la plupart de bois & remplies de mines de sel & de métaux précieux.

Ainsi tout produit en Hongrie. Elle est fertile et elle l'est encore généralement. J'ai vu qu'en bien des lieux la terre qui n'est pas cultivée vaut celle que l'on cultive.

Si aux terres que l'on laisse en jachères & qui font plus du tiers des terres exploitées, l'on ajoute les terres qui restent en pâturage & celles qu'occupent des marais de plusieurs lieues de surface qui pourroient être mis en valeur, l'on trouvera que la moitié de ce pays fertile est ou inculte, ou réduite au plus foible de ses produits ; & que seize à dix-huit millions d'habitants pourroient aisément vivre du seul produit du sol où vivent pauvres huit millions.

{Le sol est plus fertile et l'homme consomme moins en Hongrie qu'en France, ainsi sur une étendue moindre on peut mettre une plus grande population. 18 millions d'habitants en Hongrie se logeroient plus aisément que 32 millions en France.}

Au centre, le pays est peu peuplé parce que la vie pastorale qu'on y mène souffre peu de population ; à l'Est & au Midi, parce que le climat n'est pas sain ; il l'est à l'Occident parce que le voisinage de l'Autriche fournit des débouchés à l'industrie ; & dans les comitats du Nord, où les difficultés du pays & les travaux des mines excitent l'industrie, il y a forte population quoique la terre soit peu fertile.

En général c'est moins du manque des bras que du mauvais emploi des bras que souffre la Hongrie. Les journées de corvée consomment beaucoup de tems et produisent peu d'ouvrage ; elles consomment un tems d'autant plus précieux, que par leur nature même, elles tombent sur les époques des saisons où le cultivateur a moins à perdre.

J'ajoute que le manque de population est moins funeste que sa mauvaise distribution.

Au lieu d'être distribuée également, comme le demanderoit un aussi vaste territoire pour qu'il y eût quelque proportion de l'un à l'autre, elle se trouve ramassée par gros villages ou par grandes villes, qui se trouvent nécessaire-

ment séparés par de très grandes solitudes, en sorte que le cultivateur se trouve tout-à-la-fois loin de sa culture & loin de son marché. J'ai souvent marché plusieurs lieues sans trouver une habitation, et quand j'en retrouvais, c'étoient des grandes villes, puis derrière de nouveaux déserts<sup>267</sup>.

Il y a des villes toutes agricoles, entre autres Ketschkemet & Theresianopol qui ont vingt-trois à vingt-six mille habitants; & où le cultivateur est obligé d'aller chercher à deux et trois lieues sa culture. La même chose a lieu pour les corvées. Les cultures s'étendant souvent loin des villages & les villages étant fort éloignés les uns des autres, l'Urbarium a dû régler que le tems nécessaire au paysan pour se rendre au lieu de la corvée lui soit imputé quand il seroit obligé de faire au delà de deux lieues et demi. Autrement il faut qu'il soit là depuis le lever du soleil jusqu'au coucher.

Ce n'est que par l'économie du tems que l'on peut compenser la rareté des bras. La perte du tems est énorme en Hongrie, et elle n'a rien des choses qui l'épargnent: elle n'a ni machines, ni canaux, ni bonnes routes.

L'on a souvent voulu peupler les contrées peu peuplées du royaume en y attirant des colons. Cela n'a pas eu grand effet. Ceux qu'on a mis dans le Banat, & sur les bords marécageux de la Theiss et du Bas-Danube, sont morts la plupart: ce qui a fait revivre pour la Hongrie, le nom de tombeau des Allemands. D'ailleurs ce devoit être le rebut des peuples que ces colons, pour venir se faire serfs ici. Les princes qui vouloient peupler le pays s'y prenoient mal. Ils devoient commencer par rendre le pays plus sain & la législation plus humaine<sup>268</sup>.

L'on retrouve beaucoup ici de l'indolence orientale dans le paysan. C'est que sa situation est semblable à celle des peuples de l'Orient. Simple possesseur de la terre que lui accorde l'Urbarium, il ne peut être dépossédé que difficilement & il ne peut rien acquérir. Ainsi n'ayant que peu à craindre, & rien

<sup>267</sup> Les espaces vides entre les agglomérations de la Plaine s'accroissent considérablement du fait de l'occupation turque et des troubles des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Les villages disparaissaient, leurs habitants se réfugiaient, pour se soustraire aux vexations continuelles, dans les villes, propriétés du Sultan. Le repeuplement des régions dévastées commença dans les années 1710.

<sup>268</sup> C'est un des rares passages où le raccourci de Lezay pêche par inexactitude. Si les premiers contingents de colons volontaires recrutés dans l'Empire ne purent s'implanter solidement, les campagnes de colonisation entreprises après 1730 et, plus encore, pendant le règne de Marie-Thérèse, eurent des résultats durables, en particulier dans le Banat de Temesvar.



à espérer, il ne travaille que pour vivre, & comme il vit de peu, il vit avec peu de travail sur cette fertile terre.

Si la constitution physique de la Hongrie n'étoit contrariée par sa constitution politique, je crois que ce pays seroit avec les provinces turques qui l'avoisinent, le plus peuplé de l'Europe.

{Excepté le déffaut de débouché, suite des mesures du Cabinet & nullement des difficultés naturelles, toutes les circonstances semblent être arrangées pour le plus grand encouragement de l'agriculture.

1° Les grands capitaux au lieu d'être dans les mains des grands capitalistes sont dans celles des grands propriétaires dont une grande partie réside encore dans les campagnes.

2° Les terres sont infiniment moins divisées & celles qui composent la même propriété beaucoup moins éparpillées qu'en France par exemple. Il y a peu de paysan qui ait moins d'une demie-session, c'est-à-dire de 9 arpents de terre labourables, avec des prés & des pâturages à proportion, & les terres composant ce domaine sont presque toujours contigues.

3° Sur presque tous les points, des rivières grandes ou petites ouvrent des routes naturelles qui, pour être praticables, n'auroient besoin que de quelques premiers travaux.

4° Le Danube qui emmène toutes les rivières de la Hongrie est aussi la route marquée pour emmener l'énorme masse de superflu qu'elles pourroient lui amener.}

## *2. Situation géographique de la Hongrie par rapport au commerce.*

Hors le Poper qui descend des Krapaks dans la Vistule & quelques petits ruisseaux de la Dalmatie, toutes les eaux de la Hongrie sont emmenées par le Danube & coulent par conséquent à l'Est; ce qui fait vulgairement dire que le cours de ses fleuves est opposé au cours de son commerce, parce qu'ils descendent de pays auxquels elle pourroit vendre ses produits vers des pays abondamment pourvus eux-mêmes en produits de même nature. Il est vrai qu'à sa gauche sont les pays héréditaires allemands qui n'ont en suffisance ni bled, ni bestiaux, ni vins, ni laines ; et qu'à sa droite elle a la Moldavie, la Wallachie & les autres provinces turques, lesquelles abondent en subsistances.

La Hongrie, ayant à sa gauche, des pays auxquels est nécessaire un supplément considérable de produits naturels & à sa droite, d'autres pays qui manquent presque entièrement de ceux de l'industrie, me semble dans une situation géographique admirable pour le commerce. Sous un gouvernement attentif elle seroit à la fois l'unique manufacture de l'Orient & le grand maga-

sin aux vivres des provinces autrichiennes. Sous le gouvernement qu'elle a, c'est un royaume misérable qui rachète à grand prix les produits manufacturés dont il a vendu à vil prix la matière.

### 3. *Suite.*

Malgré le renchérissement des denrées, renchérissement occasionné par les énormes extractions que l'Empereur a faites pendant la guerre, & par trois sécheresses consécutives, la Hongrie est encore aujourd'hui pour le simple habitant, l'un des pays de l'Europe où l'on vit à meilleur marché. Sous ce rapport, elle est favorablement disposée pour les manufactures.

A considérer sa population d'une manière générale, on pourroit d'abord croire qu'elle est encore trop faible pour ce genre d'industrie. Mais il est bon de remarquer que cette population quoique faible par rapport à l'étendue du territoire, ne l'est ni par rapport à la quantité de la terre employée, ni par rapport à l'emploi de la terre.

Les comitats placés entre l'Autriche, le Danube & la Drave ont une population égale à celle de nos départements peuplés. Ceux qui sont situés dans les montagnes depuis la Moravie jusqu'à la Bukovine ont excès de population.

C'est dans les comitats du Centre & de l'Est de la Hongrie que la population est faible, mais dans les comitats de l'Est, la fertilité extraordinaire du sol qui rapporte jusqu'à vingt-cinq pour un, et dans les autres le peu de bras que comporte la vie pastorale, compensent le défaut de population, tellement que dans les uns un grand produit est obtenu par peu de bras, & que dans ceux qui sont en pâturages, s'il y avoit plus de bras, il y en auroit au delà de ce que l'emploi actuel du sol peut en souffrir. Les comitats placés entre la Theiss & le Danube c'est-à-dire ceux du Centre fournissent les boucheries de Vienne; ceux au delà de la Theiss, le supplément de bled qui lui manque.

Je rappelle ces détails parce qu'ils sont nécessaires pour montrer comment dans la partie de la Hongrie qui est très peu peuplée, son peu de population suffit pour obtenir une très grande masse de subsistances & de matières premières, tandis que la partie peuplée de ce royaume pourroit se livrer aux travaux de manufacture & approvisionner le Levant en produits manufacturés, comme l'autre approvisionner l'Autriche en produits bruts. Le Danube est la voie marquée pour porter jusqu'au pied du Caucase les marchandises européennes.

Du reste l'on a coutume d'exagérer beaucoup la population nécessaire à l'établissement des manufactures. Quelque milliers d'horlogers genevois et neuf-châtelais suffisent pour fournir de montres la moitié de l'Europe, de la Chine & des Indes. Je ne crois pas que toutes les laines de France soient mises en ouvre par plus de cent mille ouvriers; et si le tiers en étoit appliqué au même emploi de la Hongrie, bientôt elle seroit la maîtresse d'une des plus importantes branches du commerce du Levant, sans avoir nui, ou plutôt en servant son agriculture. La perte qu'éprouve un pays à vendre ses matières premières étant d'une toute autre importance que celle qui peut résulter pour son agriculture de la soustraction qu'on lui fait des bras que l'on emploie à mettre en œuvre ses produits.

Les laines améliorées de la Hongrie égalent celles de Carcassonne qui fournit la Turquie de petits draps, comme Orléans & Marseille la fournit en bonneterie.

La quincaillerie, les armes à feu, la bijouterie & autres objets recherchés en Asie pourroient tout aussi bien partir du port de Pest que de nos ports.

Les vins de Hongrie, par leur chaleur, par leur durée, par la qualité que le transport ajoute à celle qu'ils ont naturellement, ont, encore, par le voisinage, l'avantage pour la Russie sur tous les autres. Je crois que les tabacs y trouveroient également un débouché avantageux, etc. etc.

#### 4. *Obstacles.*

Jusqu'ici le gouvernement autrichien a mis beaucoup d'obstacles au commerce de la Hongrie en l'accablant soit de prohibitions, soit de taxes équivalentes.

1° En s'opposant à sa prospérité, il croit la tenir d'autant mieux dans sa dépendance.

2° Comme c'est de la Hongrie qu'il tire les grains & les bestiaux dont il aprovisionne Vienne, ainsi que le tabac dans la ferme duquel il est intéressé, il a cru ne pouvoir acheter à meilleur marché qu'en se faisant seul acheteur.

Ainsi la sortie des tabacs & des bestiaux est prohibée. Celle des grains n'a été accordée aux Etats ou plutôt arrachée par eux, que dans cette diète. Faute de débouchés & par l'effet de la fertilité, l'on a vu souvent le paysan être obligé de donner à ses animaux le bled qui n'étoit pas nécessaire à sa consommation & qu'il ne pouvoit exporter. Celle des vins n'est permise qu'autant qu'ils sont mêlés avec un tiers de ceux d'Autriche.

Voici une autre suite de cette partialité envers les Etats héréditaires allemands. Les matières premières et les denrées étant à plus bas prix en Hongrie qu'en Autriche les fabriques autrichiennes auroient pu souffrir de la concurrence si on l'eût laissée s'établir. On a donc empêché la sortie des produits manufacturés en permettant celle des produits bruts pour l'Autriche. Mais on ne s'en est pas tenu là. Les marchandises autrichiennes entrent librement en Hongrie, de manière que l'Autriche jouit tout-à-la-fois de l'achat & de la vente exclusives en ce royaume.

Je ne dois pas oublier une circonstance qui suffiroit à elle seule pour empêcher un peuple d'avoir un commerce extérieur. La Hongrie manque encore de tribunaux de commerce, & c'est par les lenteurs & les formalités judiciaires que sont obligées de passer toutes les discussions commerciales.

{L'intérêt de l'argent est à 6 pour cent, autre obstacle à un grand commerce. Tous les grands capitaux sont dans les mains non des capitalistes, mais des propriétaires des terres. Faut des débouchés nécessaires, n'emploient que la plus foible partie de leurs revenus en améliorations territoriales, & tant qu'un noble ne pourra pas être arrêté pour dette & exproprié s'il le faut, il sera sans crédit, & dès lors sans moyen de faire un grand commerce.}

C'est inutilement qu'un pays sera favorablement situé pour le commerce si les loix & ses mœurs ne s'y disposent pas. Les avantages de localité ne sont point en ceci les premiers. L'on voit qu'une partie des nations qui ont été fameuses pour le commerce ne durent rien aux lieux qu'elles habitoient, & que celles qui leur durent quelque chose durent bien plus à leur esprit & à leur constitution.

##### *5. Commerce actuel.*

Ainsi le principal commerce de la Hongrie se fait avec l'Autriche qui, tant par les compagnies exclusives qu'autrement, en tire annuellement pour deux millions Fl. de grains, trois millions de bestiaux, deux millions de laines, huit cent mille florins de vin, onze-cents-soixante mille florins de cuivre pour le compte du roi, & huit cent mille florins de tabac pour le compte de la ferme.

La Moldavie & la Wallachie tirent par Debretzin pour quatre à cinq millions de florins de marchandises fabriquées en Allemagne.

Les villes du Bas-Danube sont l'entrepôt du coton que l'on tire du Levant par terre & des laines de Wallachie.

Karlstadt dans la Croatie l'est celui du commerce qui se fait par Fiume, Buccari & Porto-ré avec l'Adriatique ; commerce dans lequel les exportations n'ont pas encore excédé quinze cent mille florins, & les importations deux millions.

Enfin le centre de tous ces commerces, est la ville de Pest: ville qui par sa position sur le Danube & à peu près au milieu de royaume est vraiment désigné pour métropole.

*Constitution de la Hongrie*

1. *Constitution.*

2. *Etat des personnes.*

*Constitution de la Hongrie.*

La nation hongroise reçut par la Bulle d'Or d'André II, un droit étrange. C'étoit celui de résister aux volontés de ses souverains si elles devenoient jamais tyranniques. Ce dangereux article s'est effacé de sa constitution, mais pas entièrement de son caractère<sup>269</sup>.

Quoiqu'une constitution ait rarement tout son effet sur celui qui gouverne, elle ne manque jamais d'en avoir un très grand sur ceux qui sont gouvernés. La constitution de la Hongrie n'a point empêché la Maison d'Autriche d'entreprendre sur les franchises de ce royaume; mais elle y a entretenu une certaine hauteur de sentiments et de courage qui tourne quelquefois en résistance mais plus souvent en un généreux dévouement. Et quoique ses rois paroissent plus sensibles aux légers embarras qu'aux avantages qui en résultent, ils ont pu cependant reconnoître quand ils ont eu besoin de leurs peuples qu'il y a plus de ressources à trouver dans la fierté hongroise que dans la servilité autrichienne.

Les Etats partagent encore aujourd'hui avec le roi le droit de proposer des loix & de rejeter les propositions qui leur sont faites. Mais le roi nomme aux grands emplois civils, judiciaires, militaires & ecclésiastiques, ce qui corrige cette espèce d'égalité.

Le roi fait communément deux, rarement trois propositions à la diète. On les débat, on négocie, & après quelques sacrifices prévus, elles sont presque toujours admises.

<sup>269</sup> Voir ci-dessus p. 18, note n° 14

Les Etats se divisent en deux Tables ou Chambres. Dans la première, présidée par le Palatin qui est le chef suprême de l'administration du royaume, sont 1° les comtes suprêmes ou chefs de l'administration des comitats; 2° les grands barons ou officiers de la couronne; 3° les prélats & 4° les simples magnats.

La seconde Chambre que l'on nomme aussi la Chambre des Etats, formée 1° de la Table Royale, l'une des deux grandes cours de justice & c'est son président, désigné sous le nom de Personal qui préside aussi cette Chambre; 2° des députés des comitats, munis de pouvoirs spéciaux; 3° de ceux des villes libres, et 4° de ceux des magnats absents.

J'ai vu dans un autre pays des Assemblées nationales d'où les grands fonctionnaires & généralement les hommes attachés au service public étoient exclus formellement. C'étoient des gens hors des affaires qui étoient appelés à les régler & qui manquant des connoissances positives partoient de thèses générales pour arriver à une législation sans accord avec l'état des choses.

Ici se trouvent, en vertu de leurs fonctions mêmes, les chefs de la religion, des loix & de l'administration comme pour tenir les délibérations fixées sur l'état des choses, et empêcher qu'elles ne s'égarent sur des matières vaines ou dangereuses. Les députés des comitats connoissent les besoins des administrés, les comtes-suprêmes ceux de l'administration ; les évêques & les juges sont entre deux, veillant à la conservation des loix religieuses et civiles & pour que celles que l'on propose s'accordent avec celles qui existent. C'est une admirable sagesse qui a ainsi réglé ces choses.

Aucune proposition ne naît dans la première Chambre. Elle est comme médiatrice entre la Chambre des Etats et le monarque, & son office se réduit à négocier entre deux.

Quand les propositions royales ont été adressées à la diète, on les écrit puis on les distribue & deux jours après on les débat.

Ce débat n'a pas lieu dans la première Chambre. Dans l'autre il ne commence même pas par être général.

La Chambre des Etats se sous-divise en plusieurs sections qui, bien que réunies dans le même local, délibèrent néanmoins séparément, sous forme de conversation, avant d'en venir à une délibération générale. Les comitats en deça et au delà du Danube forment chacun une section, les comitats en deça et au delà de la Theiss en forment deux également.

Ainsi la discussion ne devient générale qu'après s'être déjà comme amortie dans les débats particuliers. Les orateurs sachant précisément par un premier essai jusqu'à quel point leur opinion est partagée ne se perdent point en discours inutiles, & le Personal qui préside, n'a besoin pour connoître la disposition générale que de connoître celle des orateurs.

Cependant la Chambre des Etats tient la première Chambre au courant de la discussion par des députations fréquentes: celle-ci de son côté entre par d'autres députations en négociation avec l'autre & les compositions vont se formant de l'une à l'autre jusqu'à ce que l'on s'accorde.

L'influence des comtes-suprêmes qui siègent à la Chambre haute sur les membres de leurs comitats qui siègent à la Chambre basse amène d'ordinaire des compositions favorables. Et comme d'ailleurs, avant que de se rendre à la diète, ils avoient assisté dans leurs comitats à la rédaction des mandats des députés, cette connoissance les met à même de les appuyer dans la Chambre haute. Quand on en est venu à s'accorder il s'ensuit une résolution, sinon la proposition tombe.

Le caractère de cette constitution est que, toutes les affaires au lieu de commencer par être brusquement débattues en public, comme on le voit ailleurs, se négocient et se traitent toutes par médiations.

Le Palatin est un autre conciliateur entre le roi et les Etats.

Il va de l'un à l'autre ; il donne les motifs des demandes, il explique les refus; il obtient des amendements. Je ne puis m'empêcher d'admirer l'art avec lequel cette constitution ayant mis si près l'un de l'autre deux pouvoirs disposés naturellement à s'attaquer a su mettre entre deux, comme pour les empêcher de se joindre, un Palatin qui calme tout.

Dans la diète actuelle le roi a obtenu des Etats à peu près tout ce qu'il vouloit. C'étoit un supplément de taxes de deux millions de florins & une levée annuelle de six mille recrues. Mais il a dû, de son côté, permettre l'exportation des grains. Ainsi, des deux côtés il faut donner pour obtenir, & si l'on fait des sacrifices, on s'en console par ceux que l'on reçoit.

Je ne saurois apprécier l'opposition. Il est assez visible que par la manière dont se traitent les affaires, l'opposition doit croître & décroître dans le cours du débat d'une même question. Avant que l'on ne soit entré en négociation l'opposition est forte, à mesure que les compositions avancent elle foiblit; & les mêmes hommes que j'avois vu tonner sur les propositions royales me dirent vers la fin de la diète qu'ils se retiroient satisfaits.

D'après l'accord de 91, les diètes sont triennales, et leur durée est de trois mois. Celle-ci en aura duré sept et n'est venue qu'après plusieurs années. En n'accordant la capitulation relative au recrutement que pour trois ans, les Etats ont voulu entr'autres assurer le retour de la diète au tems promis.

*Continuation. - Etat des personnes.*

Une pareille constitution peut paroître bien douce à ceux, qui en jouissent. C'est dommage que le nombre en soit si petit.

La Hongrie a huit millions d'hommes: mais ce n'est pas là qu'est le peuple. Ici le peuple c'est la noblesse (populus). Ce que l'on nomme peuple ailleurs n'est connu dans les loix hongroises que sous le nom de misera contribuens plebs.

Par le droit comme par le fait, la totalité des charges sociales est supportée par ceux qui ne font point partie de la société, & la totalité de ses avantages est recueillie par ceux qui ne font rien pour elle.

Ce n'étoit pas ainsi jadis. Il y eut un tems où les fréquentes invasions des turcs nécessitèrent de fréquentes insurrexions & dans ses guerres perpétuelles les nobles étoient pour ainsi dire les seuls qui payassent de leurs bras & de leurs fortunes. À cette condition ils étoient francs de tout impôt.

Cette charge est devenue rare & les franchises sont restées les mêmes. Les nobles ne payent rien : tous les emplois publics leur sont ouverts & la noblesse est la condition nécessaire pour la plupart.

Les magnats qui sont la noblesse titrée, forment presque exclusivement la Chambre haute. Environ quatre cents familles sont revêtues de ce titre, mais dans le nombre il y en a d'étrangères. L'indigénat s'accorde rarement.

Les magnats sont généralement fort riches & quelques uns d'entre eux ont des fortunes immenses. Comme par droit de naissance ils forment une partie de la législation, ils sont versés dans la connoissance des loix, des intérêts de leur pays, & cette classe est distinguée par ses lumières.

Le noble ne peut être arrêté pour dettes: les biens peuvent être mis en séquestre mais non vendus; ce qui fait que la plus grande partie des riches sont dérangés.

La petite noblesse est fort pauvre. Elle vit comme le paysan, ou se livre aux affaires soit dans les dicastères publics & le barreau soit dans les chancelleries des grands seigneurs, lesquels sont obligés par la nature de leurs propriétés d'avoir à leur service un grand nombre de régisseurs. Rien de plus grand qu'un grand seigneur hongrois, de plus petit qu'un noble pauvre.



Les bourgeois des villes libres ont peu de droits, mais aussi peu de charges. Pour eux la carrière publique se borne aux magistratures de leurs villes & aux fonctions municipales. Ils ont leurs tribunaux particuliers qu'ils nomment eux-mêmes ainsi que leurs officiers municipaux, leurs députés siègent au dessous de ceux des comitats dans la seconde Chambre, & jusqu'à ces derniers tems ils choisissent presque toujours des nobles pour les représenter.

La bourgeoisie hongroise a peu d'aisance. Elle fit pendant longtemps le seul commerce qui se fit en Hongrie ; peu à peu il s'est transporté dans les bourgs, & la perte de celui qu'elle faisoit avec la Silésie a achevé de lui enlever ses ressources.

En vertu de l'Urbarium, les terres urbaiales ou roturières ne peuvent plus être retirées au paysan par un simple acte de la volonté du seigneur ; il faut que les assises du comitat en décident sur plaintes & preuves d'insolvabilité, & sa cession<sup>270</sup> ne peut en aucun cas redevenir allodiale. Le paysan au contraire peut quitter son seigneur pourvu qu'il le prévienne.

Le paysan ne doit plus être maltraité de coups sans raisons. Vingt-quatre coups de bâton pour les hommes en santé, vingt-quatre coups de fouet pour les femmes, la prison ou le pain & l'eau pour les infirmes & les vieillards, sont les seules punitions que le seigneur ait le droit d'infliger corporellement.

D'après cette même ordonnance, un paysan entier, c'est-à-dire jouissant d'une cession entière, ou de vingt-quatre arpents de terres labourables & de douze arpents de prairies non compris un arpent pour l'emplacement de la maison, de la grange, cour & jardin doit annuellement à son seigneur 1° le neuvième des produits du sol, des agneaux, des chevaux & des ruches; 2° quarante-huit sols par an pour droit d'habitation; 3° trois livres douze sols pour équivalent de beurre fondu, volailles, et; et 4° cent quatre journées de travail personnel, ou cinquante deux journées avec charrette & un double attelage.

Si l'on compare ce que le paysan paye avec ce qu'il reçoit, l'on ne trouvera point son contrat onéreux pour lui.

En estimant à trente sols le prix de sa journée, et en réunissant le prix de cent quatre journées avec celui des autres redevances, je vois qu'il loueroit environ trente-sept arpents de terre, cent-soixante-deux livres, c'est-à-dire

<sup>270</sup> La tenure dite *sessio* comprenant maison et dépendances, labours, prés et pâturage.

l'arpent à raison de quatre livres sept sols; le bled valant environ vingt-huit francs le septier de Paris. Mais il est vrai que c'est un prix de cherté.

C'est la nature et non pas la valeur de ces redevances qui est véritablement onéreuse. Elle l'est pour le seigneur comme pour son paysan. En donnant cent quatre journées de son tems le paysan donne beaucoup & le seigneur reçoit peu. J'ai entendu dire à plusieurs que le travail produit par trois journées de corvée ne valoit pas celui qu'un journalier payé pouvoit faire en un jour.

Dans les travaux les plus pressants de la campagne, c'est-à-dire dans le tems des moissons, des fenaisons & des vendanges, le paysan doit deux journées consécutives par semaine.

Il ne peut vendre son vin que de la St. Michel à la St. Georges ; le monopoleur qui le sait en profite. Il y a d'autres arrangements pour l'obliger à donner son tabac au plus bas prix possible. Où le seigneur a une auberge, la vente des liqueurs fortes est interdite. Le droit de distiller des eaux de vie est payé deux florins par alambic. Le droit de tenir des étales de boucherie est pareillement interdit comme nuisant au privilège du seigneur, etc.

Ainsi les conséquences de cette sujettion sont plus funestes pour ces paysans que leur sujettion même. Elles attaquent toute industrie et le monopole des seigneurs sur leurs paysans ne contribue pas moins que le monopole du roi sur le royaume à arrêter tous les progrès de ce pays.

Quoique le souverain, les seigneurs & les paysans n'aient tous qu'à perdre à ce régime, il faudra bien du tems pour le changer, parce que les différents intéressés à sa réforme ont tous leurs préjugés qui le défendent. Les seigneurs le défendent non comme un avantage, mais comme un droit ; les paysans comme une habitude ; la cour comme une chose établie. L'Empereur Joseph II a rendu les réformes plus difficiles en échouant dans celles qu'il avoit entreprises.

Le comte Georges Festetics de Tolna<sup>271</sup>, l'un des plus puissants magnats du royaume a essayé d'affranchir les paysans de sa belle terre de Tshakathurn au confluent de la Muhr & de la Drave. Il a réussi en partie. Mais sur quarante-sept mille paysans, moitié ont cru que, plus habile qu'eux, il vouloit les tromper; d'autres ont dit qu'il vouloit changer les coutumes, & ces plaintes sont

---

<sup>271</sup> Georges Festetics (1755-1819), officier de cavalerie de 1773 à 1791. Pionnier de la modernisation de l'agriculture, il fonda dans son domaine de Keszthely, la première académie d'agriculture de Hongrie, le Georgicon. – Tshakathurn: Čakovec.

arrivées jusqu'à la cour. Cependant, ceux qui se sont rachetés prospèrent. Un jour on voudra suivre leur exemple, mais celui du comte Festetics ne sera peut-être pas suivi par son successeur. Et comme, d'un côté, il faut presque toujours le cours de deux générations pour faire agréer la réforme à tous ceux que l'on veut réformer, & que de l'autre, il est bien rare que deux réformateurs se suivent, les réformes restent presque toujours à leurs commencements. Les paysans hongrois ont été plusieurs fois émancipés, entre autres sous Sigismond en 1405. Cent ans après, Wladislas II les remit en servitude, fatigué des furieuses révoltes auxquels ils se portèrent sous son règne. Mais entre ces deux princes, ils avoient plusieurs fois reperdu & recouvré tour-à-tour leur liberté. Marie-Thérèse, en ne défaisant à la fois qu'un chaînon de leur chaîne les a plus approché de la liberté que si elle eût tenté de la leur donner tout en un coup.

Outre ce que le paysan paye à son seigneur, il paye encore la dixme à son curé. C'est aussi lui qui paye presque toute entière la contribution des quatre millions et quelque cent mille florins qui est assise sur les terres. Comme la bourgeoisie en possède fort peu, elle ne paye pour sa part que quatre-cent mille florins à peu près ; et le seigneur qui possède le reste en allodial de même que le clergé ne payent rien. Enfin le paysan paye à la caisse domestique et cet impôt n'est guères moins considérable que la contribution foncière. Il paye aussi de son travail. Il fait des corvées pour les routes. Il fournit des chevaux pour transporter les militaires. C'est aussi lui qui doit pourvoir au transport des députés à la diète & des grands magistrats du comitat dans les différents lieux de leur juridiction.

Lorsque l'on lit dans l'Urbarium de Marie-Thérèse, qui est un adoucissement aux loix jusqu'alors en vigueur, tout ce qui est ordonné & tout ce qui est défendu aux paysans, l'on croit lire une condamnation.

*Communications*<sup>272</sup>.

1.2. Canaux.

Canal de François II entre la Theiss & le Danube.

Projet d'un canal d'Istrie abandonné. Ce qu'on lui substitue.

3. Rivières.

4. Routes par terre.

<sup>272</sup> Voir ci-dessus: *Description de l'étendue du Littoral de l'Impératrice...*, en particulier, p.77-83.

### 1.2. *Canaux*<sup>273</sup>.

L'on a fait de tous tems en Hongrie des projets pour tirer parti de ses fleuves. Il y a plus de cent ans que l'on parloit déjà d'unir la Mer Baltique avec le Pont Euxin en joignant le Waag au Poper.

L'on a beaucoup parlé depuis de lier le Danube avec l'Adriatique. Un françois appelé Lemaire, en fit la proposition à Joseph II & ce canal d'Istrie a fait grand bruit<sup>274</sup>. Mais il paroît que tous ces plans étoient faits d'imagination & qu'on avoit négligé même de prendre des niveaux.

Le volume et le poids des marchandises dont la Hongrie trafique rendent les canaux plus nécessaires à ce pays qu'à aucun autre. La difficulté d'établir de bonnes routes dans cette grande plaine de sable qui sépare comme en deux la Hongrie, est une autre raison en faveur des routes sur l'eau. Faute de canaux il n'y a point de véritable communication marchande au dehors & peu même au dedans.

Le comitat de Marmarosh qui fournit de sel le royaume & le Banat qui fournit à l'Autriche une partie des bleds nécessaires à sa provision sont aux extrémités les plus orientales de la Hongrie : le Marmarosh au Nord & le Banat vers le Midi. (Les sels de la Transylvanie arrivent par le Marosh dans la Theiss & se distribuent dans la Hongrie méridionale par le Danube & par la Save.)

La Mer Adriatique par laquelle la Hongrie pourroit exporter quelques unes de ses productions est à une autre extrémité.

Enfin plusieurs marchandises pesantes comme la houille ne peuvent se débiter au loin, qu'à un prix très haut, parce qu'elles ne sont pas en état d'aller chercher par terre un marché éloigné. C'est le cas des houilles d'Oedembourg & de Neustadt.

Depuis quelques années il s'est formé une compagnie dans le dessein de tirer les canaux nécessaires pour ces transports. Cette compagnie qui compte parmi ses actionnaires l'Empereur lui-même & les plus grands seigneurs de la Monarchie tels que les princes de Lichtenstein et de

<sup>273</sup> Les noms de lieu de cette section, correctement orthographiés, figurent dans l'Index locorum.

<sup>274</sup> F.J. MAIRE, *Bemerkungen über den inneren Kreislauf der Handlung in den österreichischen Erbstaaten zur nöthigen Erläuterung der hydrographischen General- und Partikularkarten von diesen Ländern; oder Hauptentwurf der zu eröffnenden schiffbaren Wasserstrassen von allen Meeren Europens an bis nach Wien.* -Strasbourg-Leipzig, 1786, in-8, 108, 150 p. Mentionné dans KOSÁRY Domokos, [Introduction aux sources et à la littérature relatives à l'histoire hongroise], II, Budapest 1954, p. 257.

Stharemborg, l'évêque d'Agram, les comtes Bathyani & Szecseny<sup>275</sup> etc. a déjà commencé ses travaux & c'est un François nommé Charpentier qui les dirige<sup>276</sup>.

Le canal du Danube à la Theiss auquel on a donné le nom de canal de François II est achevé. La navigation ne sera en plein cours qu'au printemps, mais plusieurs bateaux ont déjà passé.

Ce canal principalement destiné à transporter de la Theiss au Danube les sels du Marmarosh & à faire arriver à ce fleuve les bleds des comitats riverains, part de Monostorzeg sur le Danube & va s'emboucher dans la Theiss à Földwar.<sup>277</sup>

Il a 58.000 toises de longueur, dix-huit pieds de large aux écluses qui sont au nombre de cinq, & vingt et un pieds d'un bord à l'autre. Il doit coûter un million de florins, il en a coûté trois par le renchérissement des travaux occasionnés par les sables qu'il traverse.

Afin de rendre ce canal encore plus utile on se propose de le joindre à celui de Bega qui traverse le Banat de Temeswar, en tirant de Földwar à Betskerék une communication de l'un à l'autre. Ce projet dont le devis est de 320.000 florins & qui fait partie du plan général auroit pour but de favoriser le transport des bleds du Banat & le dessèchement des marais qui rendent le pays si malsain en seroit la suite. Si cette partie du plan étoit exécutée l'on viendrait dans un seul trait de navigation, du voisinage de la Transylvanie jusqu'à Monostorzeg sur le Danube & de là jusqu'à quelques lieues de la Mer Adriatique.

Ici commence le grand dessein de pousser la navigation, non jusqu'à cette mer, parce que l'on y voit de trop grandes difficultés mais de l'en approcher jusqu'à Brod<sup>278</sup>, village qui n'en est qu'à cinq ou six milles.

<sup>275</sup> Johann Joseph Liechtenstein (1760-1836), général, mécène des sciences et des arts; Théodore Batthyány (1729-1812), auteur d'un plan de voie navigable Danube-Save-Kupa; François Széchényi; Georg Adam Starhemberg (1724-1807).

<sup>276</sup> Voir Miroslava DESPOT, Quelques lettres de de l'ingénieur français Charpentier à l'évêque de Zagreb Maximilien Vrhovac, au sujet de la régularisation de la Kupa. Avant propos et notes de... dans *Annales de l'Institut Français de Zagreb*, 2e série, n° 6-7, 1957-1958, p. 71-96. Une copie de cet article m'a été aimablement communiqué par M. Josip Kolanović, ancien directeur des Archives nationales de Croatie. Le plan de Charpentier fut publié à Vienne en 1801: *Mémoire concernant les moyens de rendre la rivière dite Kulpa, navigable depuis Lodajich jusqu'à Brod, pour le port de bateaux plats chargés de deux à trois cent quintaux*.

<sup>277</sup> Ce canal abrège de beaucoup la navigation. Au lieu de descendre la Theiss jusqu'à Titel & de remonter le Danube jusqu'à Monostorzeg, navigation pénible & en quelques points dangereuse, on tire droit de Földwar à Monostorzeg. (Note de Lezay)

<sup>278</sup> Brod na Kupi.

Il s'agiroit de prendre la Wuka qui s'embouche dans le Danube à Wukowar un peu au dessous de la Drave, & après l'avoir rendue navigable dans le cours de deux lieues environ jusqu'à Nustar, de la lier à la Save par le Boszut en tirant une première communication de la Wuka au Boszut entre Nustar & Winkoweze, & une seconde du Boszut à la Save, tirée de Babinagreda à Shamatz. La totalité de ce canal qui coûteroit d'après le devis 800.000 florins en y comprenant les travaux nécessaires pour rendre le Boszut navigable entre Winkoweze & Babinagreda, auroit 46.100 toises.

La Save oppose de grandes difficultés à la navigation. Elle a de grandes inondations; & son lit qui change souvent, est semé d'arbres déracinés qui ne sont pas moins dangereux que les rochers auxquels ils sont mêlés. Son cours est d'ailleurs embarrassé par une multitude de moulins contre lesquels il n'est pas rare que les bateaux viennent échouer.

On avoit commencé sous Marie-Thérèse à nétoyer la Save, mais comme les inondations ramènent sans cesse de nouveaux arbres & la déplacent souvent de son lit, il faut pour rendre la navigation régulière, quelque chose de plus que des soins de détail. Il entre dans le plan de la Compagnie d'assurer le cours de la Save (depuis Gradiska où ce fleuve se forme en deux bras, & de les rendre tous deux navigables) jusqu'à Siszeg où il prend la Kulpa. Il faudroit la diguer dans le cours d'une lieue et demie entre Topusza, Degoy & Szredegko.

L'on n'a jusqu'ici employé la Kulpa que de Szisek à Karlstadt, quoiqu'elle soit navigable jusqu'à l'embouchure de la Dobra entre Karlstadt & Ozaïl.

Dans le même projet la Dobra seroit rendue navigable depuis son embouchure jusqu'à Novigrad. De Novigrad on regagneroit la Kulpa par un canal d'un mille et demi de long, tiré de Novigrad à Ladasiz. Il y auroit à percer une petite montagne & la partie souterraine du canal auroit 900 toises.

Enfin de Karlstadt à Brod, la Kulpa seroit diguée. On a préféré ce moyen à celui de tirer un canal qui d'après le devis auroit coûté un million six cent soixante mille florins, & qui devoit avoir 48.100 toises de long.

De Brod, dernier point de la navigation, on a tiré par Delnitsa à Fiume une route d'environ cinq milles & qui évite les montagnes. A Delnitsa elle se partage, & l'une des branches tire directement à Fiume, une autre à Porto-ré & la troisième à Zeng.

Si tout ce grand ouvrage se finit comme semble l'annoncer la fortune & la dignité de ses principaux actionnaires, il paroît devoir procurer de très grands

avantages au royaume. Les marchandises du Levant qui prennent leurs cours par Trieste & dont la plus grande partie se transporte de là par terre en Allemagne à travers la Carniole & les autres pays héréditaires, viendroient alors par Fiume, & une fois rendues à Brod qui n'en est qu'à cinq milles, elles feroient le reste par eau jusqu'au centre de l'Allemagne.

{Les avantages de cette navigation seroient très grands, mais la grande route marquée pour le commerce de la Hongrie sera toujours le Danube & la Mer Noire.

Pour arriver du Banat jusqu'aux embouchures du Danube il ne faut pas plus de 40 jours.

Pour qu'un bateau chargé de bled arrive du Banat jusqu'à Karlstadt il ne faut pas moins de 4 mois. De Karlstadt à Fiume le transport des marchandises s'est jusqu'ici fait par terre, & tous les délais inévitables compris, l'on ne compte pas moins de sept mois pour que les marchandises parties du Banat soient rendues dans un port du littoral.

Les frais de transport du Banat jusqu'au littoral seront toujours considérables parce qu'on a toutes les rivières à remonter. En prenant la route de la Mer Noire on suit au contraire le cours du fleuve.}

Il est vrai que le littoral hongrois n'a que de mauvais ports. A Fiume il faut que les gros bâtiments se déchargent sur de plus petits à une lieue en mer. Porto-ré ne peut recevoir qu'une cinquantaine de navires. Buccari en reçoit davantage, mais la moindre partie seulement s'y trouve à l'abri des vents. Zeng est un petit port sans sûreté. La réunion de l'Istrie vénitienne fournit quelques mouillages, mais ils sont tous à l'ouest & font partie du littoral autrichien.

### 3. Rivières.

De cent-soixante rivières qui coulent en Hongrie, je ne crois pas qu'il y en ait plus de six qui aient jusqu'à présent servi à une navigation régulière. Celles ci même, qui sont le Danube, la Theiss, la Save, la Drave & la Kulpa sont encore loin d'être réglées pour une navigation sûre & commode.

Le Danube éprouve en été de grandes baisses. Les bateaux ont été arrêtés pendant toute la sécheresse de cette année. Les moulins dont il est en quelques endroits comme barré, les îles nombreuses, les amas de sable dont son lit est embarrassé au dessous de l'embouchure de la Drave, les écueils & les tournants qui se trouvent sous la Transylvanie, les bateaux qui sont mal construits & les bateliers qui sont très négligents rendent sa navigation difficile en beaucoup d'endroits & dangereuses en quelques uns.

L'Empereur Joseph II vouloit lier par le Danube un grand commerce avec la Moscovie & la Turquie & dès 84, il s'étoit entendu sur cet objet avec ces deux puissances. Moyennant un droit de 5 pour 100 l'entrée de la Mer Noire & la sortie par les Dardanelles étoit accordée par la Porte.

{Un accident arrivé à l'un des vaisseaux vers la porte de fer a établi contre cette navigation un préjugé qui est établi pour longtems. Il paroît que la Porte, inquiète de voir le pavillon impérial descendre le Danube prit des mesures pour que le vaisseau échouât. La seule navigation du Danube suffiroit pour changer la face de la monarchie autrichienne, & la jonction du Danube à l'Adriatique ne sera jamais qu'un intérêt de seconde importance.} Plusieurs vaisseaux firent le voyage. La guerre survint & ces premières tentatives furent perdues. Cependant en 91, le traité de Sined fut confirmé par celui de Sistow. Mais le génie persévérant de Joseph II n'étoit plus là pour vaincre les obstacles qui accompagnent tous les commencements des grandes choses.

L'on a perdu de vue les avantages & l'on ne s'est ressouvenu que des tourments de Galambatz. Les vins de Hongrie qui sont trop chauds pour le Midi ne pouvoient se porter avec plus d'avantage qu'en Russie.

Les trois autres grandes rivières qui viennent de l'ouest partagent plusieurs des inconvénients du Danube, & sont sujettes ou à des baisses ou à des inondations considérables. La Drave charrie beaucoup de sables, la Save des arbres déracinés, l'une & l'autre changent de lit & coulent très lentement dans la Hongrie après avoir eu un cours très rapide dans les provinces allemandes. La première commence à être navigable à Backstein vers les confins de la Carinthie & de la Styrie, l'autre depuis Salok & de Gürzfeld à Belgrade elle porte des bateaux chargés d'environ trente milliers. La Kulpa qui est moins considérable doit être navigable à partir de Brod et l'est déjà de quelques lieues au dessus de Karlstadt. Un grand nombre d'autres rivières porte bateaux, mais la Theiss est la seule dont la navigation soit d'une très grande importance. C'est elle qui amène les sels du Marmarosh, & par la rivière de Marosh qu'elle reçoit à Szegedin, ceux de Transylvanie. Son cours navigable n'est pas long. Le canal François II qui la lie au Danube est d'autant plus utile qu'elle est fort lente & qu'il raccourcit beaucoup sa navigation.

#### 4. Routes.

Les principales routes par terre sont celles de Pest à Vienne puis en Allemagne par Komorn & Presbourg; de Pest en Pologne par Kaschau,



Eperies & Kaesmark; de Pest dans la Transylvanie par Debretzin ou bien par Szegedin & Temeswar ; de Pest en Turquie par Neusatz & Semlin ; de Pest en Italie par Kanisha, Karlstadt & Fiume. Toutes ces routes, principalement au delà de Pest ne sont guères que des voies errantes tracées par les ornières. En été, tout est route, plus de routes en hiver, les boues rendent une partie de ce royaume impraticable en cette saison.

*Suite.*

Les pays héréditaires allemands ont au contraire de bonnes routes, généralement trop étroites pour la commodité des voitures, mais par là même très commodes à entretenir.

La méthode suivie pour leur entretien le rend très peu coûteux. Tout le cours d'une route est partagé par petites portions entre des brouettiers qui passent leur vie sur la route, & y travaillent non à certaines époques, mais tous les jours. Par là, on ne leur laisse jamais le tems de se dégrader, & l'on n'a point à réparer parce que l'on entretient toujours.

Il y a d'autres pays où les routes sont réparées d'année à l'autre, au lieu d'être journellement entretenues. Ces routes sont toujours mauvaises & coûtent beaucoup à l'État. Comme il s'écoule plusieurs mois d'une réparation à l'autre elles sont mauvaises jusqu'à l'époque où l'on a coutume de les réparer; & elles sont souvent après encore bien plus, par la grande quantité de matériaux bruts dont on les recharge en un coup ; en sorte que moitié de tems par les dégradations, l'autre moitié par les réparations, elles sont toujours mauvaises.

Les routiers autrichiens font de sept à huit lieues par jour. Ailleurs ils ont peine à en faire six. C'est donc un sixième de moins sur le transport & une épargne encore plus grande sur le ménagement des voitures, chevaux & équipages. Il paroît que de bonnes routes valent mieux pour un pays que le meilleur traité de commerce; elles en sont véritablement un entre tous les pays qu'elles parcourent.

## NOTES ET RAPPORTS DIVERS, 1807-1809

### 20.

Lettre de Léon Dupleix, adressée à l'Empereur, Vienne, le 21 mai 1807<sup>279</sup>

Sire,

Chargé par son Excellence Monseigneur Marescalchi de me rendre en Hongrie, d'y suivre les opérations de la Diète, de chercher à connaître la disposition des esprits, et d'en instruire Votre Majesté Impériale et Royale, j'ai l'honneur de lui soumettre le résultat de mes observations pendant le tems qu'il m'a été permis de séjourner dans ce pays.

Lors de mon arrivée à Bude (le 20 avril), la Diète ne s'était pas encore occupée de l'examen des propositions royales ; elle se montrait même si peu disposée à y accéder, qu'on regardait généralement le but de la Cour comme totalement manqué.

Pourquoi, disait-on, demander une augmentation de contribution ? nous n'avons pas de dettes et ne voulons pas en contracter pour payer celles des allemands. Le recrutement des régiments hongrois doit se faire par des enrôlements volontaires, et si nous avons bien voulu, une fois, ordonner une levée forcée, nous n'entendons pas qu'il en soit de même à l'avenir. Quant à l'insurrection, nos lois fixent les cas dans lesquels elle peut être appelée, et nous ne voyons pas le besoin de l'organiser, dans un moment où nous sommes en paix et désirons de la conserver.

On vit alors la nécessité de préparer les esprits. On suspendit les sessions; les députés furent souvent réunis en comités particuliers; on chercha à apai-

<sup>279</sup> C.H.A.N., AF IV 1676, Plaq. 1<sup>1</sup>, pièce n° 12.

ser les meneurs; et la Diète consentit enfin à aborder la discussion des demandes qui lui étaient soumises.

Tel était, Sire, l'état des choses, lorsque les magistrats m'enjoignirent (le 6 mai), de continuer mon voyage, dont le but apparent était Constantinople. Je partis et arrivai à Temesvar, quelques heures après l'Archiduc Charles. Le Prince visita les fortifications, passa en revue la garnison et partit le lendemain pour rejoindre l'Empereur, qui, de son côté, s'était rendu à Meszeyhoedisch<sup>280</sup> (à quelques lieues d'Arad) où il possède un haras considérable. Ce voyage, qui m'avait d'abord fait concevoir de grandes inquiétudes, ne s'est pas prolongé jusqu'aux frontières; et l'Empereur et le Prince étaient de retour à Bude le quinze de ce mois.

Je fus joint à Temesvar par un courrier venant de Varsovie. Je lui remis les dépêches dont j'avais été chargé à mon passage à Vienne, pris un passeport pour rétrograder, et ralentis ma marche de manière à pouvoir profiter de la facilité que me donnait la connaissance de la langue allemande, pour pénétrer les dispositions des habitants des contrées que je parcourais. C'est ainsi que j'appris que les Illyriens et les Grecs, qui habitent la Hongrie, sont portés de cœur pour les Russes et les Serviens; que ces derniers ont reçu des provinces hongroises qui les avoisinent de grands secours en armes, munitions et vivres; que dans le Banat et généralement sur les frontières de la Turquie, l'on est obligé d'exercer la surveillance la plus active pour maintenir la tranquillité et empêcher la désertion des Valaques; que le prix croissant des denrées, les difficultés des relations commerciales, occasionnées par la rareté des numéraires, qu'on est par fois obligé d'acheter avec perte de soixante pour cent, excitent un mécontentement général; qu'à Ketskemet, gros bourg sur la route de Segedin à Pest, où se tient un grand marché, on a refusé pendant un instant de recevoir les billets de banque; et qu'on n'est parvenu à rétablir l'ordre qu'en faisant arrêter ceux qui semblaient être les auteurs de cette émeute<sup>281</sup>.

<sup>280</sup> Mezőhegyes. On trouve une description du haras de Mezőhegyes dans Jules de CHAMPAGNY, *Notice sur les haras impériaux d'Autriche*. – Paris, s.d. (années 1840), 21 p.

<sup>281</sup> La disparition de la monnaie métallique causait de graves problèmes dans la vie économique. Voici, à ce propos, le résumé d'un document du Staatsrat (1801 : 435) établi par Ferenc ECKHART:

“En 1801, la Chancellerie hongroise rendait compte des plaintes provenant de 63 unités administratives autonomes (comitats ou villes royales libres) au sujet de la pénurie des pièces d'or, d'argent, voire de cuivre. Aux foires – écrit la Chancellerie – d'innombrables billets s'accumulent, et les caisses royales refusent de les changer, des spéculateurs s'en chargent avec 5% de marge bénéficiaire (“disagio”). Les comitats se plaignent des nombreux désavantages occasionnés par le manque d'argent solide : les propriétaires

J'obtins avec peine la permission de m'arrêter pendant deux jours à Pest. J'en profitai pour m'informer de tout ce qui s'était passé depuis mon départ. Voici, Sire, les renseignements qui m'ont été donnés par un membre de la Diète. "On consentira sûrement à donner des secours pécuniaires; mais seulement comme don gratuit, et sans conséquence pour l'avenir. Il est juste de compléter les régiments hongrois et l'on s'entendra sur les moyens de le faire. On pourrait même admettre l'organisation de l'insurrection, mais en prescrivant au Roi des conditions qui le mettraient hors d'état de suivre le plan qui peut l'avoir porté à former cette demande."

L'Empereur a bien senti que c'étaient ces deux derniers articles qui éprouveraient le plus d'opposition ; et persuadé que l'opinion de l'Archiduc Charles en qui ses sujets ont la plus grande confiance, pourrait beaucoup influencer sur leur décision, il s'est fait remettre par ce Prince un rapport, écrit en latin qui a été imprimé et distribué à une partie des députés. Je n'ai pu jeter qu'un coup d'œil sur ce projet; je crois cependant en avoir saisi les points les plus importants, que je vais prendre la liberté de tracer à Votre Majesté Impériale et Royale.

Après des considérations sur l'ancienne organisation des milices hongroises, le Prince démontre les vices du mode d'insurrection, les abus occasionnés par le recrutement volontaire pour les régiments de ligne, et l'insuffisance de ces moyens dans les cas urgents. Il représente les difficultés des circonstances actuelles la position pénible de l'Empire d'Autriche, et la nécessité d'entretenir une force militaire assés imposante pour faire respecter la neutralité, et repousser, en cas de besoin, les agressions des puissances voisines.

L'organisation qu'il propose m'a paru absolument calquée sur celle des gardes nationales de l'Empire français; avec cette différence seulement que, d'après ce projet, c'est dans les cohortes de l'insurrection qu'on prendrait à

ne peuvent pas payer les journaliers, car ces derniers préfèrent ne pas s'embaucher, plutôt que d'être payés en billets. Souvent, on ne peut acheter les denrées les plus nécessaires ni du sel, car tant les offices royaux que les vendeurs particuliers refusent d'accepter les billets ou de rendre la monnaie si le prix est inférieur à la valeur du billet. On préfère ramener les bestiaux des foires que de les vendre pour des billets. Les marchands étrangers paient du "rabat" à qui accepte le billet et exportent la monnaie métallique. L'or et l'argent provenant des mines de Hongrie ne sont pas mis en circulation, mais en son exportés." Voir : Ferenc ECKHART, *Op. cit.* [La politique économique de la Cour de Vienne en Hongrie, 1780-1815] p. 194.

La situation n'a fait qu'empirer jusqu'à la fin des guerres napoléoniennes.

l'avenir les recrues nécessaires au complètement des régiments de ligne, dans lesquels le tems de service serait limité, ce qui n'avait pas eu lieu jusqu'à présent. Tout soldat qui obtiendrait son congé rentrerait dans les cohortes, et pourrait en tems de guerre, être rappelé sous les drapeaux.

Les quatorze régiments hongrois, dit le Prince, dont la force doit être de soixante douze mille hommes, se trouvent réduits à cinquante cinq mille. Il est urgent de les compléter. Ce qui sera d'autant plus facile que la Hongrie fournit à peine un homme sur cent trente cinq, (non compris les nobles, qui ne font pas partie des états de population) tandis que les états héréditaires fournissent plus du double. Il serait à propos, ajoute le Prince, d'augmenter de douze mille hommes l'état militaire de la Hongrie. Cette augmentation commandée par les circonstances, cessera avec les raisons qui la font juger nécessaire. Il parle ensuite de l'importance de pourvoir l'armée du nombre de chevaux et de chariots nécessaires au transport de son artillerie et de ses bagages. Enfin il embrasse tout ce qui peut contribuer à augmenter la force de ces troupes et les mettre en état d'agir au premier signal<sup>282</sup>.

Tel est, Sire, en résumé, le plan auquel le crédit du Prince peut donner beaucoup de poids. Mais ces dispositions, les levées extraordinaires dans les états héréditaires, font naître des doutes sur les intentions pacifiques de la Cour ; et comme la Hongrie veut la paix, et qu'elle n'est pas à s'apercevoir qu'on a l'intention de la sacrifier aux états allemands, pour lesquels elle est bien éloignée d'avoir quelque considération, il est à présumer que les vues du Roi ne seront pas remplies. Les gens sages n'oublient pas que c'est à la générosité inouïe de Votre Majesté Impériale et Royale que leur pays doit le bonheur d'avoir été préservé des calamités de la dernière guerre. Ils conçoivent que si elle se déclarait de nouveau, il en deviendrait probablement le théâtre et que les maux qui en résulteraient seraient irréparables, dans le délabrement actuel des finances.

J'ai été obligé, Sire, (le 17 de ce mois) de quitter la Hongrie, au moment où les liaisons que j'avais formées me mettaient à même d'être exactement instruit des résolutions de la diète. Je regrette d'avoir été mis par là dans l'impossibilité

---

<sup>282</sup> Rapport de l'Archiduc Charles à François I, daté du 5 mai 1807. Publié dans DOMANOVSKY S., *József nádor iratai* [Documents du palatin Joseph], II, p. 667-673. – En fin de compte la diète de 1807 offrit 12.000 recrues et un sixième de tous les revenus de la noblesse, soit environ 10.000.000 de florins

de donner à Votre Majesté Impériale et Royale des preuves plus marquées de mon zèle et de mon dévouement absolu pour son auguste personne.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect, Sire,  
de Votre Majesté Impériale et Royale,  
le très humble, très-obéissant  
serviteur et fidèle sujet  
Léon Dupleix

Vienne, le 21 mai 1807.

## 21.

### Coup d'œil sur la Hongrie. Etat politique ou constitutionnel<sup>283</sup>

Depuis que la Hongrie fait partie de la Monarchie autrichienne, elle a perdu toute son importance politique relativement aux affaires extérieures de paix ou de guerre et doit obéir à la voix du ministère autrichien.

La Hongrie a d'ailleurs sa constitution particulière toute différente de celle des autres provinces héréditaires de l'Autriche.

Le pouvoir législatif est partagé entre le Roi et les Etats composés de nobles, le Roi ne peut faire aucune innovation sans l'assentiment de ceux-ci. Le pouvoir exécutif lui est réservé ; mais les limites de ces deux pouvoirs n'étant pas bien déterminées, il en résulte une opposition continuelle entre eux.

Les tribunaux politiques du pouvoir exécutif sont: la Chancellerie hongroise à Vienne, et le Conseil royal hongrois séant à Pest. Tous les décrets qui en

<sup>283</sup> C.H.A.N., AF IV. 1677 – Plaq. 1<sup>IV</sup>, f° 250 - 262. En ce qui concerne l'auteur du « Coup d'œil », il nous est impossible d'avancer une hypothèse quelconque. En tout cas, il était bien renseigné, à la fois sur la politique viennoise et sur les problèmes intérieurs de la Hongrie. Il devait puiser ses informations en partie à Vienne, parmi les personnages de la Cour, en partie parmi les hommes politiques hongrois, et il prêtait certainement une oreille attentive aux paroles des notables serbes et croates. Peut-être servait-il dans la diplomatie française, à moins qu'il ne fût un « agent secret » ce qui expliquerait l'anonymat. La datation pose moins de problèmes. D'après les événements relatés et les personnages mentionnés, il semble que la pièce ait été écrite en 1808, avant la fin de la diète (5 novembre).

sortent contre les lois ou touchant des objets sur lesquels les lois se taisent sont contre-dits dans les comtés. Quoique chaque comté ait son chef (*Supremus Comes*) nommé par le Roi, il ne peut pourtant rien ordonner sans la convocation de tous les nobles. Chacun d'eux a sa voix dans de telles assemblées : c'est ce qui rend l'administration publique languissante et anarchique.

Le Roi ne peut exercer le pouvoir exécutif que conformément aux lois, et ces lois lui laissent peu d'action pour tout ce qui concerne le militaire.

Dans l'ancien tems, une obligation constitutionnelle et exclusive imposée aux nobles, était celle de combattre.

L'insurrection\* était de deux espèces : personnelle et portale.

La dernière était composée de soldats choisis en nombre arbitraire dans chaque *Porta*. On appelle ainsi en Hongrie une étendue de pays qui comprend dix cours rusticales, plus ou moins. C'est pour suppléer à cette dernière levée que l'on a établi en 1715 un nombre de troupes fixes, et régulièrement organisées, payées sur le produit d'une contribution imposée sur les plébéiens. Dans la diète de 1765, le nombre de ces troupes avait été fixé à 60.000. Les Etats exigèrent en même tems que ce nombre ne fût jamais augmenté et refusèrent même de suppléer à ce qui pourrait y manquer. Le seul moyen qui reste au Roi pour tenir la milice au complet est donc l'enrôlement volontaire. En 1802, la loi lui accorda il est vrai de faire compléter la milice par une levée forcée, mais ce pouvoir lui fut ôté dans la diète de l'an dernier, malgré tous les efforts de la Cour pour le ressaisir et pour s'attribuer une autorité exclusive sur le militaire. Ainsi quand le Roi veut avoir des soldats extraordinairement, il doit convoquer les Etats, et il ne peut exiger par une levée forcée dans la classe plébéienne, que le nombre qui lui est accordé.

Le Roi ne pouvant déterminer l'insurrection de son autorité privée, il en résulte que son organisation est tardive, et d'autant plus que les Etats font usage presque chaque fois, de mesures et de dispositions différentes. Les insurrections modernes diffèrent essentiellement de celles des tems anciens. Quoique les lois imposent à chaque noble l'obligation de se rendre au camp en personne, les deux dernières de 1797 et de 1800 (celle de 1805 n'ayant pu être achevée à cause des progrès rapides des armées françaises)

\*Ce mot répond à peu près à celui de conscription. Il s'entend d'une levée extraordinaire parmi les nobles (Note de bas de page dans le texte).

furent presque entièrement composées de plébéiens substitués par les nobles.

L'équipement et l'entretien de cette milice sont aux frais des nobles qui contribuent à raison de leurs biens. Les insurgens ne sont pas obligés de camper hors du royaume, excepté dans le cas d'une grande nécessité et sous la condition expresse que le Roi fournit à leurs besoins et les commande en personne. C'est par ce motif qu'en 1800, lorsque les troupes hongroises furent appelées en Autriche, une partie refusait de passer le fleuve *Lencha* [sic, au lieu de *Leitha*] et s'y opposait les armes à la main.

Le pouvoir législatif ne peut être exercé par le Roi, comme je l'ai dit, qu'à la Diète et en commun avec les Etats.

Dans la Chambre supérieure des magnats, sont compris les prélats, les grands dignitaires du royaume, les comtes suprêmes, les princes, comtes et barons. Le président en est le Palatin.

La Chambre inférieure est composée de 52 députés des chapitres, couvents et comtés, de 30 députés plus ou moins des villes royales libres, et enfin des nonces envoyés par les magnats absents. Le président a le titre de *Personal* et c'est toujours d'ailleurs pour l'ordinaire, le président de la Chambre suprême de Justice.

Les deux chambres se communiquent leurs sentiments sur les divers objets portés à la diète, lorsqu'elles sont d'accord sur quelque objet, l'affaire est présentée à la Cour sans la ratification de laquelle la loi ne peut être rendue. D'ailleurs il dépend du Roi de déterminer les objets qui doivent être traités au Congrès, et de le dissoudre à sa volonté, quoique la loi porte que la diète doit s'assembler tous les trois ans.

Chaque comté peut être considéré comme une petite république. La grande variété des statuts et principes suivis dans l'administration judiciaire, politique et économique de ces comtés produit cette diversité d'intérêts et d'opinions qu'il est si difficile de concilier dans les congrès.

Il y a deux tribunaux suprêmes pour l'administration de la justice. Ils sont compris sous le titre de Cour royale.

1° Le Tribunal royal judiciaire dont le *Personal* est le président. Il reçoit en 1<sup>re</sup> instance, les procès les plus importants touchant la propriété des biens appartenant aux nobles. Il sert aussi de tribunal d'appel pour tout le royaume.



2° Le Tribunal *septemviral*. Il reçoit en appel tous les procès qui ont passé par le premier, et décide en dernière instance. Le président légal en est le *Palatin*. Le Grand-Juge le préside ordinairement.

Il y a en outre quatre tribunaux, un dans chaque district du royaume; ils jugent en 1<sup>re</sup> instance certaines causes de nobles, déterminées par la loi.

Il y a dans chaque comté des sièges inférieurs de justice pour les nobles. Ils jugent en 1<sup>re</sup> instance les causes qui leur sont attribuées par la loi. Leur juridiction s'étend aussi aux affaires politiques et économiques du comté. Dans chaque comté il y a un tribunal d'appel présidé par le Vicomte. Enfin le juge des paysans en 1<sup>re</sup> instance est le noble ou propriétaire de terre.

Il y a les plus grands désordres dans l'administration de la justice. Il n'existe ni Code civil ni Code criminel. La confusion des lois et l'intérêt particulier des juges donnent lieu à des chicanes sans fin. Les procès durent un siècle entier, à cause des défauts dans la procédure, de la longueur de l'instruction et de la multitude des causes portées au tribunal d'appel suprême.

#### *Etat militaire*

##### *De la troupe de ligne et de l'insurrection*

Les troupes de ligne sont de 60.000 hommes. Il y a un tiers à peu près de cavalerie. La milice sur les confins de la Croatie et de l'Esclavonie monte à environ 30.000. L'an dernier, les Etats ont offert pour compléter la troupe de ligne, 12.000 recrues ; et j'ai su, en passant, que dans le Congrès actuel, ils en ont offert 20.000 quoique la Cour en exigeât 80.000. Je ne sais pas si ce nombre suffira pour réparer les pertes essuyées dans les dernières guerres. On estime à 350.000 hommes l'état complet de l'armée autrichienne.

L'entretien des militaires stationnés ou de passage en Hongrie, coûte fort peu au Roi. Aux termes d'un vieux règlement, le paysan doit leur fournir des vivres pour eux et leurs chevaux, à un prix si modique, qu'il en résulte pour lui une perte qui excède du double la contribution ordinaire. L'entretien des militaires est, cette année, d'autant plus onéreuse et plus difficile que le bled, et surtout le foin et l'avoine manquent.

Il est en général fort difficile de déterminer les nobles à augmenter la troupe de ligne, parce qu'ils craignent qu'elle ne les opprime, cette troupe étant composée de paysans qui sont leurs ennemis naturels. C'est dans *l'insurrection* que les Etats se confient pour leur sécurité. Celle actuelle diffère des précédentes,

1° En ce qu'il a été permis au Roi de s'en servir pendant trois ans, et à sa volonté ; 2° parce que tout noble depuis 20 jusqu'à 50 ans doit s'y rendre en personne. Lors de mon départ, l'organisation n'était pas terminée. Le tems m'apprendra quelle modification éprouvera nécessairement cette seconde obligation. Suivant le projet, les nobles de chaque comté doivent s'assembler une fois par an, pour s'exercer au maniement des armes pendant quelques semaines ; mais il est à présumer que les vues de la Cour sont de rendre cette insurrection permanente. En tout cas je doute que cette troupe puisse être opposée avant six mois à une armée ennemie. J'évalue le total de cette insurrection de 50 à 60 mille hommes : il faut ajouter qu'ils sont bien loin de pouvoir être comparés aux 20 mille soldats de ligne, d'abord à cause de la grande défiance des nobles, de leur crainte pour la mort qu'ils ont tant de raisons d'éviter ; parce que tous les grades sont ordinairement accordés à des nobles riches, à des jeunes gens sans mérite et sans expérience, ou à des vieillards sans talents, et enfin parce que cette noble milice s'accoutume très difficilement à la discipline.

#### *Etat économique*

La Hongrie jouit de tous les avantages d'un climat tempéré. Elle produit du vin, du bled, des végétaux ; et des bestiaux de la meilleure qualité et dans une abondance qui excède la consommation intérieure, de sorte que l'on en exporte une quantité considérable. La nature du sol et du climat est si favorable à ces produits, qu'il est hors de doute qu'on les doublerait, si l'industrie était encouragée et le commerce libre. La Hongrie possède en outre de riches mines d'or et d'argent. On évalue à 200.000 florins, l'argent qui se rend chaque mois de Chemnitz [sic, au lieu de Cremnitz] dans le Trésor Royal à Vienne. On en retirerait encore davantage si le fisc, s'emparant arbitrairement des produits ne payait les entrepreneurs avec des billets de banque, ce qui les décourage. Tous les autres minéraux utiles comme le fer et le cuivre, se trouvent en Hongrie, et en grande quantité. En un mot, cette contrée pourrait devenir une des plus riches et des plus heureuses de l'Europe, si le gouvernement savait mettre à profit sa nature physique, améliorer et augmenter les produits et les appliquer par une sage administration au bien-être du royaume.

Le commerce intérieur est mal réglé. Il n'y a ni canaux ni chemins propres à faciliter la communication et l'échange des produits entre les différentes provinces, d'où il arrive que telle production qui abonde dans telle partie du royaume est achetée au poids de l'or dans une autre. La police est une institution inconnue en Hongrie : aussi le prix des vivres est-il exorbitant ou trop modique. Il n'est pas rare de voir régner la famine dans une partie du royaume, tandis que l'autre jouit d'une abondance superflue.

On s'accorde à convenir que la Hongrie gagne annuellement 7 millions de florins par l'activité de son commerce : mais la balance pourrait être bien plus avantageuse.

1° Si elle avait des fabriques et manufactures, et si elle ne devait pas tout acheter des fabricants autrichiens, au prix qu'ils prétendent, lequel est encore augmenté par les impôts (toute importation de l'étranger étant prohibée);

2° Si le commerce extérieur des produits et matériaux du pays était permis.

Mais la Cour d'Autriche défend quand il lui plaît l'exportation des produits hongrois en pays étranger, dans l'intention de faciliter et de rendre plus actif le commerce avec les provinces héréditaires de l'Autriche ; car, par cette prohibition, la quantité de produits indigènes s'accroît, et le nombre des acheteurs diminuant, les fabricants autrichiens sont à même de se les procurer à un prix modique, et lorsque l'exportation est permise, elle est grevée de tant d'impôts que non seulement les hongrois ne peuvent entrer en concurrence avec les commerçans autrichiens, mais même retirer un prix raisonnable du produit de leur sol. En un mot, le gouvernement autrichien traite la Hongrie comme une colonie, et c'est là ce qui excite depuis si longtemps les plaintes des Etats dans chaque Congrès.

Les revenus que le Roi tire de la Hongrie sont très considérables : la contribution des plébéiens s'élève à 7 millions de florins, et son recouvrement ne coûte pas un sou, ce recouvrement étant confié à des magistrats payés par la caisse domestique. Les droits *régaux*, les domaines et autres ressources fournissent deux fois autant. Néanmoins, le Roi n'en tient aucun compte à la nation ; ces revenus se confondent avec ceux des autres provinces héréditaires, et disparaissent sans que la moindre partie soit employée à des institutions utiles dans l'intérieur. L'argent et l'or provenant des mines est englouti à Vienne, et l'on ne voit circuler que des billets de banque. On sent vivement le poids de la diminution du crédit public. Le sort des fonc-

tionnaires et employés qui vivent de leurs traitemens est surtout très malheureux à cause du prix énorme du nécessaire, occasionné par la disparition de l'argent.

Le Roi trouve une grande ressource dans la Loi Constitutionnelle, en vertu de laquelle il est successeur de tous les biens des nobles qui meurent sans successeurs, et qui se rendent coupable du crime de lèse-majesté. Au lieu de conférer par donation ces biens comme la loi l'exige, aux hongrois de mérite, le Roi ne consultant que son intérêt particulier, les vend sans aucun égard, à ceux qui en offrent le prix le plus élevé.

*Population.*

Suivant les nouvelles données statistiques, la population de la Hongrie est de 7 millions d'hommes sans y comprendre la Transylvanie dont la population est évaluée à 1 million 1/2. Eu égard à l'étendue physique du territoire qui est de 4 mille lieues quarrées, cette population pourrait doubler si les obstacles qui s'opposent à son accroissement étaient éloignés.

Les habitans considérés par rapport aux langues sont 1° les Hongrois ; 2° les Esclavons et les Illiriens ; 3° les Allemands qui habitent pour la plupart les villes royales libres.

Le nombre des premiers forme à peine le tiers de la population entière.

Il y a en Hongrie 80.000 juifs et 10.000 Bohémiens.

Considérée politiquement, la Hongrie renferme trois classes d'habitans:

1° les nobles parmi lesquels sont compris les magnats, les nobles qui possèdent des terres libres et des vassaux, et les nobles dont la personne est privilégiée.

2° les habitans des villes royales libres.

3° les paysans.

Le nombre des nobles mâles peut monter à 100.000 et celui des bourgeois ou habitans des villes à 180.000.

*Esprit public*

*et ses modifications suivant les différentes classes.*

Il n'existe pas d'esprit public commun à tous, parce que les intérêts des diverses parties qui composent l'Etat, sont trop différents. L'intérêt de la Cour est d'affaiblir les ressources du royaume, parce qu'elle redoute la prépotence

des nobles ; et d'en tirer tout le profit possible, soit pour ménager les autres provinces héréditaires, soit pour accroître son intérêt particulier. Elle tâche de s'indemniser par divers moyens des immunités des nobles, et ces moyens sont aussi oppressifs pour les autres classes qu'onéreux pour les nobles. Les nobles toujours en défiance du ministère qu'ils voyent prêt à vouloir envahir leurs privilèges, se plaignent des infractions aux lois, cherchent avec empressement toutes les voies pour restreindre le pouvoir exécutif, sauver leurs immunités et affermir le système féodal vieux et chancelant. Les contribuables sont les victimes de ces intérêts opposés. Ils se plaignent en secret des charges qui résultent pour eux, et des immunités de la noblesse, de la faiblesse et de l'usurpation des nobles, et des désordres naturels d'un Etat aristocratique, mais sans savoir à qui s'adresser pour obtenir quelque soulagement. Les paysans privés du droit naturel et civil, de celui de propriété, gémissent sous les fardeaux dont ils sont accablés. Chaque partie sent la nécessité d'une réorganisation, mais elles ne sont point d'accord sur les principes. Le Roi la voudrait sans que son intérêt en souffrît ; les nobles, sans qu'elle portât atteinte à leurs immunités, et les contribuables pour que leur sort s'améliorât. Ainsi, quoique les Etats pressent la Cour de remédier aux maux dont le royaume est affligé de faire corriger les lois civiles et judiciaires, le système d'éducation publique, de faire régler les contributions, etc. etc., cette réforme dans l'administration, supposé qu'elle pût s'effectuer par les moyens ordinaires dans la Diète, ne produirait pourtant pas les résultats qu'on en attend, parce qu'il est présumable que ni le Roi ni les nobles ne voudront renoncer à leurs intérêts particuliers, et sans cette renonciation l'établissement du bien-être public est inexécutable. Les hommes éclairés se persuadent que la régénération de la Hongrie est réservée à un génie vaste et puissant, qui élevé au-dessus de toutes les vues particulières, n'aurait pour but que le bonheur de la masse entière.

La diversité des nations diversifie encore l'esprit public. Les Hongrois proprement dits, les Esclavons, les Illyriens, les Allemands ont tous un caractère différent et des mœurs particulières. Les premiers s'arrogent la préséance, comme les descendants de ceux qui par leurs vertus héroïques, subjuguèrent la Hongrie dans le 8<sup>e</sup> siècle.<sup>284</sup> Ils appellent les autres (hospites) étrangers.

<sup>284</sup> À la fin du IX<sup>e</sup> siècle (vers 896).

Ceux-ci à leur tour opposent l'égalité civile de toutes les nations gouvernées par les mêmes lois. Ainsi le nationalisme fait naître l'esprit d'antipathie entre ces divers peuples. L'empressement des Etats, depuis la mort de l'Empereur Joseph II, pour substituer dans les affaires publiques la langue hongroise à la langue latine, en usage depuis 8 siècles dans les tribunaux, afin d'unir les différents peuples et leur donner un caractère uniforme, accroît plutôt le mal et augmente leur aversion l'un pour l'autre. À chaque nouvel effort pour introduire cette langue dure, et qui n'est connue que dans une partie du royaume, les autres peuples s'indignent de l'arrogance d'une nation peu nombreuse qui ne fonde ses droits que sur des titres chimériques.

Les Hongrois proprement dits sont les plus encroûtés dans l'aristocratie ; les Esclavons et les Illyriens ont le plus de penchant pour les innovations, et les Allemands suivent le torrent.

La différence des cultes produit aussi une grande division dans l'esprit public. Les protestans se défient de la Cour et du clergé catholique, ayant toujours été persécutés ; et parce que la liberté de leur culte est aujourd'hui restreinte par la loi et par des mesures indirectes de la Cour. Les Illyriens ne vivent pas en meilleure harmonie avec les protestans qu'avec les catholiques. Tous trois ont une tendance diverse, selon les divers principes de leur confession, et leurs rapports avec l'Etat. Les catholiques nobles, surtout le clergé riche, sont les plus attachés à la Cour ; les protestans à l'aristocratie, et les Illyriens sont les plus disposés à se défier de tous les deux. La politique autrichienne feint de pas apercevoir la jalousie qui existe entre ces divers peuples, à cause du caractère national et du culte ; mais elle la foment pour opposer ainsi et contre-balancer l'un par l'autre.

*Personnages distingués*

Le Palatin Archiduc Joseph, frère de l'Empereur.

L'archevêque et Primat du Royaume, le prince Charles-Antoine<sup>285</sup>, frère de l'Impératrice.

Joseph Urmeny, Grand-juge.

Le général Giulay, Gouverneur de Croatie et d'Esclavonie.

Le comte Brunswick, Grand-Trésorier et le comte Secheny, Grand Chambellan. Ces deux personnages sont les premiers Grands-dignitaires.

<sup>285</sup> Charles-Ambroise Habsbourg d'Este (1785-1809), nommé primat de Hongrie en janvier 1808.

Les comtes Barkoczy, Czicuki, Revay, Illeskazy ; les deux premiers sont conseillers-auliques du Conseil séant à Pest; le 3<sup>e</sup> grand-Préfet du Prince-primat et tous sont comtes suprêmes de divers comtés.

Le prince Esterhazy, Capitaine de la Garde hongroise.

Etienne Aczel, Personal ou président du tribunal suprême et qui préside aussi la Chambre inférieure des Etats.

Le baron Fischer, Évêque d'Erlau, et *Verhovatz*, Évêque d'Agram en Croatie.

Peter Ballogh, Inspecteur général des protestans, comte suprême et assesseur au tribunal d'appel.

Etienne Stratimirovich, archevêque des Illyriens ou des grecs non-réunis.

A la Cour: Le Chancelier comte *Erdödy* ; le Vice-chancelier *Somoggi*, le Ministre comte Charles *Zichy*, ex-président de l'administration des finances ; le comte Joseph *Eszterkasy*, conseiller et référendaire à la Chancellerie hongroise ; Semsey, ci-devant Personal, Conseiller d'Etat<sup>286</sup>.

*Personnes qui jouissent du plus grand crédit ;  
leurs rapports à la Cour et à l'intérieur.*

<sup>286</sup> Joseph Ürményi: voir ci-dessus, p. 122-123. - Ignace Gyulay (1763-1831), général, ban de Croatie de 1806 jusqu'à sa mort. En 1830, Président du Conseil aulique de Guerre. - Joseph Brunswick, Tavernicus de 1802 à 1825. - François Széchényi (1754-1820), fondateur de la Bibliothèque nationale. - François Barkóczy, administrateur du comitat de Pest. - Antoine Moïse Cziráky (1772-1852), comte suprême du comitat de Fejér; Grand-juge de 1828 à 1839 puis Ministre d'Etat et de Conférence. - Paul Révay, comte suprême du comitat de Turóc. - Étienne Illésházy (1762-1838), comte suprême des comitats de Trencsén et de Liptó. - Nicolas Esterházy (1765-1833). - Étienne Atzél (?-1815), fait carrière dans les instances judiciaires, un de personnages-clés de l'accusation lors des procès politiques de 1794-1795. Vice Grand-juge en 1802, Personalis de juillet à novembre 1808. - Étienne Fischer (1754-1822), archevêque d'Eger à partir de 1807. - Maximilien Vrhovac (1752-1827), évêque de Zagreb à partir de 1787, franc-maçon. - Pierre Balogh d'Ócsa (1748-1818), leader de l'opposition diétale en 1790, comte suprême du comitat de Torontál en 1791 puis de Zólyom en 1802. - Étienne Stratimirović, archevêque orthodoxe serbe de 1790 à 1836. - Joseph Erdödy, Chancelier de 1807 à 1819 puis Ministre de la Conférence. - Jean Somogyi (1756-1809), homme politique catholique, conseiller d'Etat, vice-chancelier en 1809. - André Semsey, Personalis de 1802 à 1808, vice-chancelier en 1808 puis Président de la Chambre des Comptes jusqu'à 1824. - Joseph Esterházy, Grand Portier Royal de 1827 à 1830. - Sur Charles Zichy voir note n°181, p.175.

Il n'y a maintenant personne en Hongrie qui jouisse d'un véritable crédit à la Cour et dans l'intérieur en même temps. Ceux qui sont bien vus à la Cour ne le sont pas au dedans, et *vice versa*. Au reste, la maxime de la Cour est de ne pas se fier aux Hongrois. Aussi le petit nombre qui y sont employés ne jouissent pas d'une grande confiance.

Les personnages suivants sont en ce moment les plus considérés à la Cour.

Le Palatin. - On lui accorde des talens et de la modération. Mais comme il a peu d'activité et qu'il flotte entre l'intérêt du royaume et celui du Roi, il n'est ni haï ni aimé dans l'intérieur. Comme il n'a pas encore déployé ses talens militaires, son crédit près de la milice insurrectionnelle dont il est le chef légal, n'est pas décidé.

L'archevêque primat. - C'est un jeune homme qui ne connaît ni les langues du pays ni la constitution. Il ne jouit que du crédit que lui donne naturellement son rang et sa naissance. Dans le dernier Congrès il appuyait les propositions du Roi avec enthousiasme, et par les discours énergiques dictés par le Grand-Préfet. Ce n'est pas là un bon moyen pour gagner la confiance des nobles.

Joseph Urmeny, ex-gouverneur de Gallicie. - Il est porté par la Cour quoiqu'il ait manifesté jadis des principes qui lui étaient contraires, parce qu'elle a besoin de ses talens et de ses lumières. Son âge et son dégoût pour les affaires diminuent son crédit.

Le général Giulay, gouverneur de Croatie. - C'est lui qui a le plus contribué à la paix de Presbourg. Il jouit de la confiance de la Cour, témoin sa promotion à la dignité de 3<sup>e</sup> degré, promotion à laquelle aspirent les premières familles de la Hongrie. Il n'a pas une grande influence à la Diète, parce qu'il manque de connaissances civiles, et que les nobles ne l'aiment pas.

Etienne Aczel. - Il a obtenu du crédit à la Cour par son zèle et la finesse qu'il a montrée dans plusieurs Diètes, en qualité de secrétaire-rapporteur. Il est arrivé ainsi à l'éminente dignité de Personal. Les nobles le haïssent à cause de son ambition immodérée.

Le prince Charles, Généralissime de l'armée. - Quoiqu'il possède la confiance des militaires, il est pourtant accusé par les nobles d'être l'ennemi de la constitution et des lois concernant l'insurrection, et par ces motifs on l'abhorre.

Quant à ceux qui jouissent de quelque crédit dans l'intérieur, il y a dans chaque comté quelque noble qui se fait valoir par ses richesses ou ses lumières; mais leur crédit ne s'étend pas au-delà des bornes du comté où ils demeurent.



Parmi ceux qui par une opposition éloquente et hardie aux vues de la Cour, ont acquis de la réputation dans la Chambre inférieure des Etats, on remarque principalement les conseillers *Emeric Pechy*, *Bezere*<sup>287</sup> et *Joseph Vay*<sup>287</sup>, assesseur au tribunal suprême d'appel. Ce dernier est un homme distingué. Sa sagesse, sa parfaite connaissance de l'esprit de l'aristocratie et des principes de la Cour, lui ont procuré un grand ascendant sur l'esprit des nobles. La Cour tâche d'attirer à elle et de gagner des hommes aussi dangereux, par des emplois et des distinctions, et elle y réussit quelques-fois. D'ailleurs elle a aussi des moyens d'empêcher qu'ils ne soient choisis par la Diète. Le Congrès une fois dissout, leur crédit et leur influence diminuent et quelquefois deviennent nuls.

Lorsque l'armée française s'approcha des frontières du Royaume, une terreur panique saisit tous les esprits, et l'on était dans l'attente de grands évènements. Le Palatin réunit près de lui un conseil formé des individus qui avaient le plus grand crédit sur les nobles, pour l'aider à prendre les mesures les plus conformes pour empêcher le renversement de la Constitution. Enfin on s'arrêta au parti d'une neutralité apparente. L'insurrection n'ayant pas encore été organisée, il n'y eût pas moyen de penser à une résistance sérieuse. Les nobles n'avaient pas envie d'exciter et d'armer la masse qui aurait plutôt tourné ses armes contre eux que contre les français. En attendant les plébéiens s'applaudissaient en secret. Quant aux nobles, ils n'avaient qu'un parti à prendre, celui de la résignation. Personne ne pèsait le danger qui menaçait la patrie ; mais chacun calculait ce qu'il pouvait gagner ou perdre. Ce fût sur ces entrefaites que les français entrèrent à Presbourg. Leur conduite galante gagna d'abord ceux qui avaient redouté leurs violences. L'armée française aurait pu ensuite traverser la Hongrie et même entrer dans la capi-

tale. Si elle n'eut pas été reçue partout à bras ouverts, personne au moins n'eût ôsé lever la main contre elle. Cette indolence des Hongrois déplut beaucoup au Roi, et d'autant plus qu'il se brouillait avec son frère.

*Rapports politiques à l'égard des Russes.*

Les Russes ont depuis fort longtemps, en Hongrie, la réputation de barbares. Leur alliance avec l'Autriche et la marche de l'armée Russe à travers la Hongrie pendant les guerres avec les français ont adouci cette idée. Cependant dans la dernière guerre, lorsque l'armée Russe passa dans la Hongrie pour retourner dans sa patrie, elle n'a pas laissé une opinion favorable après elle, ayant commis quelques barbaries. Les Etats se plaignent encore aujourd'hui que les dépenses considérables faites pour l'entretien de ces hommes extrêmement voraces, n'ont pas encore été remboursées par la Cour.

La Cour, et ses partisans parmi les nobles, penchent certainement plus vers les Russes que vers les Français ; mais beaucoup de nobles et toutes les autres classes voudraient, s'ils avaient à choisir, s'unir plutôt aux Français qu'aux Russes. La Cour met beaucoup de soin et d'empressement pour gagner l'amitié de l'Empereur des Russies, et s'unir étroitement avec lui; non seulement parce qu'elle se flatte de pouvoir ainsi balancer la puissance de l'Empereur des Français, mais parce qu'elle craint que les Illyriens qui habitent l'Esclavonie, la Croatie et le Banat, au nombre de 2 millions, et qui sympathisent avec les Russes par leur culte et par leur langue ne s'unissent avec leurs voisins les Serviens insurgés qui jouissent de la protection de l'Empereur de Russie, et ne se rangent sous sa domination. C'est ce qu'elle a d'autant plus à redouter, que la milice des confins, composée d'Illyriens, est très mécontente du gouvernement.

*Intrigues, intrigantes et leurs moyens.*

Depuis la mort de l'Impératrice Marie-Thérèse, qui était ambitieuse et intrigante, les intrigues ne sont pas si fréquentes à la Cour, ou du moins sont moins connues du public. On a déplacé tous ceux qui étaient protégés par la feue Impératrice et dont le caractère était douteux. Les frères de l'Empereur, surtout Charles, dont la feue Impératrice se défiait, ont regagné leur crédit. Depuis le mariage de l'Empereur la politique a changé de face. Les personnes

qui sont près de l'Empereur et de l'Impératrice sont choisies parmi les anciennes familles autrichiennes qui, ayant longtems servi la Maison d'Autriche, ont une réputation de sincérité et d'attachement, et par leurs inclinations et leur âge ne sont pas disposées à l'intrigue. Quoique l'éducation de l'Impératrice, élevée dans la retraite, et sa jeunesse, la rendent l'instrument passif des intrigues, on ne sait pourtant pas jusqu'ici qu'elle ait été influencée par une autre que par sa mère qui est de la Maison d'Este d'Italie. Toutes les premières charges, soit ecclésiastiques, soit militaires ou civiles de la monarchie autrichienne, ayant été conférées aux frères de l'Empereur et de l'Impératrice, et la famille impériale entière vivant en parfaite harmonie, les mystères de la politique sont concentrés dans les cercles de la famille. Au reste la famille impériale n'est animée que par un intérêt, celui de défendre de tous ses efforts et avec tous ses moyens, les débris de son pouvoir et de ses Etats. On n'aurait pas tardé à prendre l'offensive, si l'on eût pu s'assurer de l'alliance de l'Empereur des Russies ; mais l'entrevue des deux Empereurs à Erfurt a déconcerté les vues de la Cour, quoiqu'elle se flatte que l'amitié de l'Empereur de Russie pour l'Empereur Napoléon n'est que simulée. Pour mieux voiler ses intentions hostiles elle a mis à la tête du ministère le comte Zinzendorf qui passe pour s'être toujours opposé à la guerre avec les français. Les mesures de défense et leur direction sont confiées au Prince Charles. Quant au Roi, il oublie le monde entier au milieu de sa famille et des plaisirs conjugaux.

Les intrigues au moyen desquelles la Cour poursuit ses vues en Hongrie, sont assez ouvertes. On connaît la faiblesse des nobles qui se laissent entraîner par des impressions flatteuses. Le couronnement de la Reine n'était une cérémonie ni ordinaire ni nécessaire ; mais la Cour se souvenait de l'an 1741 où l'Impératrice Marie-Thérèse, paraissant au milieu des Etats assemblés, obtint tout ce qu'elle voulut par sa beauté et par ses larmes. On avait aussi besoin d'un prétexte pour une Diète extraordinaire. On loue la générosité de la nation hongroise ; on exagère la grandeur du danger qui menace la constitution ; on rappelle la magnanimité et les sacrifices des anciens hongrois pour leur Roi et pour la constitution. Les partisans de la Cour gagnent les opposants de la Chambre inférieure, dans les cercles particuliers, par la persuasion et par les promesses. Ceux qui s'exposent pour la Cour sont sûrs d'être récompensés. Quand quelque proposition du Roi est fortement contredite, on laisse évaporer la chaleur que les Etats ont montré dans la discussion, et par une extrême

lenteur dans la suite des débats, on fatigue et dompte leur patience. Au moyen de ces finesses, les Etats de Hongrie deviennent la dupe de la Cour d'Autriche.

*Opinion de Napoléon.*

On lui accorde universellement un grand génie. La Cour et les nobles qui lui sont dévoués l'accusent d'orgueil et d'une insatiable ambition. Comme ils sentent leur infériorité, ils tâchent de s'en dédommager par une sinistre interprétation de toutes ses entreprises, et en rabaissant ses vertus et son mérite. La plus grande partie des aristocrates ne l'aime pas, parce qu'ils pensent que dans le cas où le royaume lui serait soumis leur premier sacrifice devrait être la perte de leurs immunités. Mais il y en a beaucoup parmi les nobles qui, éclairés sur les vrais intérêts de la Hongrie, et animés par des sentiments nobles, consentiraient à sacrifier leurs prérogatives, pourvu que l'administration publique fût réorganisée. Toutes les autres classes regardent ce grand souverain comme le libérateur des peuples opprimés par des chefs faibles ; l'homme prédestiné par la Providence pour humilier les grands sans vertus et sans mérite, et le régénérateur des royaumes en décadence.

## 22.

**Lettre non signée., Vienne, le 8 Aoust 1809.**<sup>288</sup>

On raconte que le Palatin a été déposé. La cause de sa disgrâce doit être d'avoir voulu se faire reconnaître Roy de Hongrie sous la protection de sa Majesté l'Empereur Napoléon, et par la médiation de l'empereur de Russie, son beau-frère. Quoique cette nouvelle paraisse dénuée de fondement, cela me donne occasion de rappeler, que l'Archiduc Palatin Alexandre, frère et prédécesseur du palatin actuel, avait formé le plan, de concert avec le comte Charles Zichy, de se faire déclarer Roy de Hongrie. La conspiration fut découverte, et comme le palatin travaillait à un feu d'artifice à Laxembourg, pour le jour de nom de l'impératrice, le feu prit au laboratoire, l'archiduc fut grillé, et mourut deux jours après dans les plus affreuses douleurs. Avant sa mort, il demanda à parler à l'empereur. Le comte Zichy, alors *Judex curiae*, la 3e place en Hongrie après le palatin et le primat, fut déposé ; et défense lui fut faite, d'approcher de Vienne de 20 lieux. On ignore comment il a pu rentrer en grâce, et devenir ministre des finances et favori intime de son maître. Le public crut que cet accident étoit arrivé par hasard, et l'affaire fut ensevelie dans le silence.

[Suivent des nouvelles sur la disgrâce de l'archiduc Charles, une révolution en Russie, etc.]

<sup>288</sup> C.H.A.N., AF IV 1676, Plaq. 1<sup>1</sup>, f° 90.

## 23.

**Camille de Tournon, Vienne, le 24 août 1809.**

*Philipp-Camille-Marcellin-Casimir, comte de Tournon-Simiane, né en 1778, fut nommé, en 1806, auditeur au Conseil d'Etat et en cette qualité, envoyé en Bavière où il assura la fonction d'intendant de Bayreuth. Fait prisonnier par les Autrichiens en 1809, il fut emmené en Hongrie. Libéré après Wagram, il fut nommé préfet de Rome. De 1815 à 1823 il continua sa carrière préfectorale, administrant la Gironde puis le Rhône. Conseiller d'Etat et pair de France, il présidait le Conseil de Bâtiments civils. Il siégeait dans la Chambre haute jusqu'à sa mort, survenue en 1833.*

Note remise par M. Camille Tournon  
Auditeur au Conseil d'Etat,  
Intendant de Bayreuth.

*Note sur la Hongrie.*

24 août 1809<sup>289</sup>

La Province de Bayreuth étant restée depuis le commencement de la guerre absolument dénuée de troupes, je crus de mon devoir d'y continuer mon séjour, pour lutter, par l'influence qu'une administration de trois ans m'avoit acquise sur l'esprit des habitants, contre les intrigues des agens autrichiens qui cherchoient à les soulever. Mon but paroissoit atteint et la plus grande tranquillité régnoit dans la province, lorsque le 10 juin un corps ennemi y pénétra. Averti fidèlement et promptement, je mis en sûreté les caisses et les papiers, mais je restai de ma personne pour connoître plus positivement par mes agens la force de l'ennemi et pouvoir en rendre compte à S.A.S, le Major général et à S.Ex. le Maréchal Duc de Valmi. Retenu jusqu'au dernier moment par mon vif désir d'avoir des renseignements exacts, retardé ensuite par un accident, je fus arrêté à deux lieues de Bayreuth par un parti d'hussars, qui peu après saisit mes équipages.

Conduit à Prague et ensuite à Brünn du 11 au 25 juin, j'entrai en Hongrie par Trentschin et me rendis par Loewens<sup>290</sup> et Waitzen à Pest où j'arrivai le 6

<sup>289</sup> C.H.A.N., AF IV 1677, Plaq. 1<sup>V</sup>, f° 349-353.

<sup>290</sup> Levice/Léva.

juillet, et de là passant par Hatwan et Tokai, je fus conduit au château fort de Munkatz. Mon retour a eu lieu par Ungwahr, Katschau, Erlau, Pest, Gran, Neuhäusel et Presbourg ce qui fait une route d'environ 400 lieues.

Ce voyage qui a duré un mois, et un séjour d'autant de temps pendant lequel j'ai trouvé l'occasion de m'entretenir avec un assez grand nombre de personnes, m'ont fourni le moyen d'observer l'opinion publique. Le sentiment que j'ai remarqué partout est celui de la crainte des faits de la guerre et le désir le plus vif d'obtenir la paix. Ce désir est général chez les Hongrois, et les sacrifices que l'Empereur d'Autriche feroit pour parvenir à ce but, s'ils sont au dépens des autres Etats héréditaires, leur paroîtront plus avantageux que nuisibles à leur nation. Plusieurs gentilshommes m'ont témoigné ouvertement ce sentiment et l'un d'eux, homme influent et colonel de la 3<sup>e</sup> insurrection me dit ces propres mots. Plut à Dieu que notre Roi perdit Vienne et fut forcé de résider à Bude. Les nobles semblent voir dans l'affaiblissement de la Maison d'Autriche une sorte de garantie du maintien de leur constitution, leur unique et véritable idole.

On ne peut exprimer la haute opinion que toute cette noblesse a de Sa Majesté, et à quel point Elle est redoutée, et respectée. Son portrait est partout et son histoire est plus connue de ces gentilshommes que celle de leurs propres monarques<sup>291</sup>.

Je n'ai remarqué nulle part la moindre animosité contre les Français : partout, soit chez les nobles, soit chez les paysans j'ai trouvé un accueil bienveillant et le désir de m'obliger. Le gouvernement ne cesse cependant d'exciter la haine contre nous par les fables les plus absurdes.

Tout ce qui n'intéresse pas directement la Hongrie, leur paroissant peu important, rien ne les a autant frappé que la victoire et la prise de Raab et l'occupation de Presbourg à la suite de la victoire de Wagram. La terreur fut si grande après la bataille de Raab, que non seulement la Cour, mais le commandant de Hongrie, Maréchal Alvinzi quittèrent Ofen et même Pest et prirent la route de la Theisse. Ce dernier revint cependant à Pest et l'Impératrice seule se rendit à Erlau. Je traversais alors les comitats sur la rive gauche, et

<sup>291</sup> Le culte de Napoléon était effectivement répandu en Hongrie. Dans une lettre adressée à un ami, en 1811, François Kazinczy barrait le nom du mois pour écrire, au-dessus, en gros caractères: «le jour de la fête de Napoléon». Archives nationales de Hongrie, P 1700, liasse 2, dossier 8.

quoiqu'on s'attendit à chaque instant que les Français passeroient le fleuve, je ne vis que de l'inquiétude, mais dans le peuple rien, qui annonça qu'il voulut s'armer et prendre part à la guerre. Tout ce que j'ai vu et entendu alors et depuis m'a donné la conviction que si nos troupes entroient en Hongrie, elles n'auroient nullement à en combattre les habitans et les trouveroient parfaitement calmes et soumis. Quoiqu'on fasse pour l'exciter, il n'existe dans la noblesse et à plus forte raison dans le peuple, aucune espèce d'enthousiasme ni d'élan.

Je n'ai pas de données positives sur la force de l'insurrection, mais en combinant divers calculs que j'ai entendus faire, je ne puis croire qu'elle excède 50.000 hommes dont près de moitié à cheval. Les corps que j'ai vus sont parfaitement montés, bien habillés et bien armés. La cavalerie est toute composée de nobles. Dans l'infanterie les soldats sont des paysans. Il existe une grande jalousie entre la troupe de ligne et l'insurrection. J'ai entendu plusieurs officiers parler de ce nouveau corps avec un mépris outrageant. On reproche à plusieurs escadrons d'avoir fui au premier coup de feu. L'insurrection de son côté se plaint de ce que la ligne ne la soutient pas. Dans beaucoup de lieux sur la route, on m'a raconté les excès qu'ils avoient commis. En général le Hongrois, même les nobles, comptent peu sur cette milice. Il est de fait qu'elle a été levée contre le gré de la nation, après beaucoup de difficultés et par suite des séductions employées par l'Impératrice auprès des membres des Etats. Plusieurs bataillons des comitats voisins d'Erlau sont revenus presque entiers chez eux, ce qui engagea à leur appliquer les peines portées contre les déserteurs des troupes de ligne. Les comitats voisins de la Transilvanie, n'avoient pas au commencement de ce mois, complété leur contingent.

On se plaint généralement que les emplois d'officiers sont donnés à des jeunes gens sans expérience, qui n'y ont de droits que par leur rang et leur fortune. Plusieurs officiers supérieurs n'ont même jamais servi. On se plaint aussi du manque total de subordination, et j'ai été témoin qu'un cavalier envoyé en ordonnance au commandant de Munkatz, refusa d'attendre quelques heures sa réponse, parce que, disoit-il, il étoit noble et point fait pour attendre.

Chaque cavalier a reçu une somme (je crois 500 fl) pour son cheval et son équipement. On a imposé pour faire face à cette dépense, une capitation de 20 florins par famille et un tant pour cent sur les revenus. Mais chacun est obligé de fournir de ses propres ressources à la presque totalité de son entretien, les appointemens en papier n'étant nullement augmentés en proportion de la dépréciation.



On recrute avec activité pour les régimens de ligne. 40.000 hommes sont demandés depuis deux mois. La cavalerie trouve facilement des hommes, mais l'infanterie n'y peut parvenir qu'en faisant faire la presse dans les villages. J'ai été deux fois témoin des violences exercées à cette occasion.

Dans les comitats de Beregh Saz, Ungwar, Kaschau et autres voisins des Karpathes et que j'ai parcourus à mon retour on redoute extrêmement une invasion des Russes qui occupent la partie de la Galicie située au delà de cette chaîne. On forme à Bartfeld un camp de 7 à 8.000 hommes de dépôts et d'insurrection sous les ordres du général Enzmann. J'ai rencontré à Hatwan 2 escadrons de la Cavalerie noble s'y rendant de Pest.

De Bartfeld jusqu'en Transilvanie, il n'y a de ce côté des montagnes que 10 à 12 dépôts consistant en demi invalides qui réunis, formeroient à peine 2.000 hommes. En Bukowine se trouve un corps d'environ 8 à 10.000 hommes sous les ordres du général Mecrfeld<sup>292</sup> dont le quartier général étoit au commencement du mois à Stanislaw. Il paroît que les Russes s'étendent jusqu'au pied des montagnes, car les courriers venant de Stanislaw et allant à Krakovie passaient à Munkatz et dans un ordre donné par le général Mecrfeld à une compagnie qui se trouvoit à Munkatz de se rendre en Bukowine, il étoit recommandé de prendre la route la plus longue pour éviter les Russes.

Ce général a, le 30 juillet, fait une proclamation aux Galiciens insurgés dans laquelle, se plaignant qu'ils n'ont pas obéi à son ordre du 10 juillet, il leur renouvelle ses menaces et ses exhortations, leur annonçant que ses troupes fort accrues, sont prêtes à les écraser ; qu'à la vérité il existe un armistice entre les puissances belligérantes, mais qu'eux, sujets rebelles, n'y sont pas compris. Il finit par leur annoncer que 10 des leurs, étant tombés entre ses mains, plusieurs ont déjà été pendus, et que les autres attendent le même sort, qui menace tous ceux qui seront faits prisonniers.

Tous les magasins d'effets militaires qui se trouvoient en Galicie ont été conduits à Munkatz et de là dans l'intérieur de la Hongrie. Il n'a été publié par le gouvernement aucune pièce relative à la Russie, et en général sur ce point comme sur tous les autres on ne laisse rien transpirer de ce qui se passe.

<sup>292</sup> Maximilien Merveldt, général de cavalerie (1764-1815).

De Munkatz à Pest je n'ai trouvé aucunes troupes, mais de Gran à Presbourg, surtout aux environs de Neuhäusel tous les villages en sont remplis. On m'a dit le 21 en passant dans cette dernière ville que le grand quartier général y étoit établi. Cette ville paroît aussi être le centre des établissements militaires, car je vis à peu de distance un parc immense de voitures et plusieurs troupeaux de bœufs extrêmement considérables. De Gran jusqu'au delà de Neuhäusel je rencontrai plusieurs convois d'équipages militaires très nombreux se dirigeant sur le Danube. J'aperçus sur quelques voitures des uniformes et des toiles.

Je crois devoir joindre ici quelques aperçus topographiques sur la partie de la Hongrie que j'ai parcourue.

En partant de Brünn la route de Hongrie se dirige par Austerlitz sur Tirnau, mais à 4 lieues d'Austerlitz une traverse conduit à Ostrau petite ville sur les bords de la Marsch. Après avoir passé cette rivière, on traverse la chaîne de montagnes qui commençant à Presbourg s'étend entre la Moravie et la Hongrie. Au point où je l'ai passée auprès de Hungrisch Brod, cette chaîne est médiocrement élevée, ses pentes sont douces et bien boisées ; la route est à peine praticable, mais seroit facile à améliorer. Ce pays stérile, on n'aperçoit que de loin en loin de mauvais villages, à 4 ou 5 lieues d'étendue en largeur. Sur le revers et au pied de la montagne commence à Rozinska une gorge étroite qui se termine au bout de deux lieues à la vallée de la Waag.

Cette vallée est une des plus fertiles et des mieux cultivées de la Hongrie. Sa largeur près de Trentschin est d'environ une lieue et cet espace est couvert de beaux villages.

La rivière Waag est navigable pour des radeaux. Elle coule avec beaucoup de rapidité sur un fonds pierreux. Ses bords sont bas, sans arbres et sujets à varier. Elle forme plusieurs îles de gravier et en été elle est guéable sur un grand nombre de points ; mais ses crues en hiver sont rapides, et terribles. Le pont de Trentschin est en bois et a 8 arches. Un château en ruines commande la ville.

La chaîne de montagnes sur la rive gauche est d'une élévation considérable et jusqu'aux pieds revêtue de forêts. Les montagnes s'exhaussent beaucoup vers le nord, mais entre Trentschin et Neustadt leur passage est facile pour les voitures, la route étant solide et la pente bien ménagée. Ce passage est dans toute cette partie, le seul praticable pour les voitures.

Au delà de cette chaîne on entre dans une plaine ondulée d'environ 6 lieues de largeur de l'est à l'ouest. Couverte et enclose à l'ouest par les montagnes dont je viens de parler, à l'est par une seconde chaîne, au nord par des montagnes qui remplissent l'intervalle entre les 2 chaînes, la plaine s'étend au sud aussi loin que la vue peut atteindre. Peu de pays sont aussi peuplés et aussi riches en grains et en bestiaux. Les montagnes au nord ont des pentes très rapides. La route du Danube à Cracovie passe dans une de leurs vallées après avoir coupé la plaine. Ce chemin et tous ceux pratiqués dans ce canton sont passables en été, mais peu solides en hiver.

La chaîne à l'est est beaucoup plus élevée que celle dont je viens de parler et d'un très difficile accès. Il n'y existe qu'un chemin presque impraticable à travers une forêt de plus de 5 lieues de largeur sur une longueur immense. Cependant, comme la pente est médiocrement rapide, qu'on n'y trouve pas de rochers, le passage pourroit être frayé avec peu de peine. Au delà des montagnes est la vallée de la Gran, pays d'une richesse et d'une fertilité remarquable. Les montagnes sont au nord à peu de distance, tandis qu'au sud la vallée s'ouvre et s'étend jusqu'au Danube.

La rivière de Gran que j'ai vue sur plusieurs points dans un espace de 10 à 12 lieues est peu rapide et de la largeur de la Marne à Château Thierry, mais moins profonde. En été elle est guéable sur tous les points. Son passage qui, ce me semble, n'offriroit de difficultés nulle part seroit surtout facile en face de Loewens à droite de la route qui vient de Trentschin. La Gran après avoir traversé obliquement une superbe plaine, se rapproche d'une chaîne, qui comme les précédentes a la direction nord-sud et se termine au Danube. La rivière bat pendant quelques lieues le pied des montagnes et se perd dans le fleuve.

La route qui partant de Presbourg arrive à ce même point de l'embouchure de la Gran en longeant le Danube, parcourt un pays à peu près plat, généralement fertile, bien peuplé et presque dénué de bois. On aperçoit au nord les extrémités des diverses chaînes que l'autre route traverse et qui viennent se terminer à la plaine. Toute cette partie de la Hongrie offre de grandes ressources en tous genres. La récolte des grains y a été excellente : une seconde récolte de maïs, très importante dans ce pays, y donne de belles espérances ; enfin la vigne est cultivée sur toutes les pentes et sur les revers des montagnes.

Vis à vis de l'embouchure de la Gran est la ville de ce nom avec un château en ruines sur un rocher. A ce point le Danube, qui depuis les montagnes de

Presbourg avoit coulé dans une plaine, rencontre de nouveau une gorge étroite formée par les montagnes très élevées et très escarpées. La route qui suit la rive gauche est presque toujours au bord du fleuve et dominé par des montagnes à pic. Mais leur revers du côté du nord étant moins rapide, il me semble qu'il seroit possible de les tourner et de les gravir.

Du point de Waitzen où le fleuve se coude et prend sa direction au sud jusqu'à Pest une plaine couverte de dunes s'étend aussi loins que l'œil peut atteindre.

Sur la rive droite, une masse de montagnes extrêmement escarpées occupe l'angle formé par le Danube entre Gran et Ofen et forme un espèce de promontoire autour duquel le fleuve se replie. Une superbe route traverse ces montagnes l'espace de 12 lieues dans une partie où elles ont peu d'élévation de sorte qu'elle présente peu de difficultés. Tout cet espace est à peu près inculte.

La montagne d'Ofen est dans la direction du sud, de l'est et du nord-est la dernière qu'on rencontre jusqu'aux extrémités de la Hongrie. On assure que de sa cime on apperçoit Belgrade.

Le pont de bateaux qui réunit Ofen et Pest, a 700 pas ordinaires (d'environ 2 pieds), de longueur.

J'ai suivi pour me rendre à Munkatz la direction nord-est. De Pest à la Theysse, on ne rencontre, quelques coteaux près de Hatwan exceptés, qu'une plaine rase et sans bornes. Le sol est d'une grande fertilité et quoique très mal cultivé, il a donné cette année une récolte excellente. Le froment, le seigle, l'avoine et le maïs sont les produits ordinaires. Les pommes de terre et les divers légumes y sont peu connus. Des pâturages immenses sont couverts de bestiaux et de chevaux. Dans tout ce pays on ne trouve pas un ruisseau, mais seulement de petites mares sans courant. Cependant l'eau se trouve partout à peu de profondeur, mais trouble et douceâtre. Souvent on parcourt un espace de 5 à 6 lieues sans appercevoir un arbre et les habitans n'ont pour se chauffer que la bouze de vache séchée. Les villages sont considérables, mais distans les uns des autres. On n'apperçoit jamais de fermes isolées.

En voyageant dans cette direction, on a constamment à gauche la chaîne de montagnes qui se termine au Danube à Waitzen.

En approchant de la Theysse le sol devient marécageux, mais en quelques parties il est d'une fertilité extraordinaire. Une chaîne de montagnes se détachant de celles qu'on apperçoit à l'est coupe la plaine en deux parties au point

de Tokai. La Theysse coule au pied de cette chaîne du côté de l'est. Elle est médiocrement élevée et cultivée en vignobles presque jusqu'au sommet. La Theysse à Tokai peut avoir la largeur de la Seine à Paris. Après avoir traversé la rivière, on rentre dans la plaine qui sans interruption s'étend jusqu'au pied des Karpathes. En approchant de ces montagnes tout ce pays n'est plus qu'une immense forêt marécageuse où l'on élève une quantité prodigieuse de chevaux et de bœufs. Peu de parties sont cultivées et les habitants à demi sauvages y sont extrêmement misérables.

Une route parallèle à celle-ci passant par Katschau, Miskolz, Erlau, Hatwan traverse un pays montagneux, mais riche et bien cultivé. Cette route en très bon état conduit de Pest à Brodi par Dukla et Lemberg.

Camille de Tournon.

auditeur au Conseil d'Etat.

Vienne, le 24 aoust 1809.

## MÉMOIRES DE RECONNAISSANCES MILITAIRES

Nous publions ci-dessous cinq mémoires de reconnaissances militaires effectuées par des ingénieurs géographes français dans la région occidentale de la Hongrie, occupée par les armées de Napoléon lors de la campagne de 1809. Le Service Historique de la Défense, conserve plusieurs dizaines de reconnaissances semblables dans les cartons 1594 et 1595 de la série « Mémoires et Reconnaissances »<sup>293</sup>, notamment sur la vallée de la Morava (March), sur les environs du lac de Neusiedel, sur le camp retranché de Raab (Győr) etc. Chaque mémoire de reconnaissance est accompagné d'un ou de plusieurs plans dont quelques uns sont d'une qualité cartographique et d'une beauté remarquables : ainsi la carte en trois sections jointe au mémoire du chef de bataillon Brousseau, celle sur la Raab par le lieutenant Guibert, publiées dans les « Témoignages » de 1960. Quant au choix des cinq textes, deux points de vue l'ont déterminé : 1° nous avons pris ceux qui semblent renfermer le plus de détails d'intérêt non-militaire ; 2° nous nous sommes bornés, dans la mesure du possible, au territoire actuel de la Hongrie, ainsi avons-nous laissé de côté, par exemple, les reconnaissances de la Morava, par ailleurs excellentes.

Les cinq pièces ont été traduites et publiées en hongrois, par M. László Horváth dans la revue des Musées du comitat de Győr-Sopron-Moson, « Arrabona », n° 39, 2001, p. 435-468.

### 24.

**Notes militaires sur la reconnaissance du Danube depuis Haimburg jusqu'à Raab ; et des rivières la Leitha et la Rabnitz, y compris la partie de la Haute Hongrie limitée par ces cours d'eau et le Lac de Neusiedler-sée.**<sup>294</sup>

<sup>293</sup> Catalogue général des Manuscrits des Bibliothèques publiques de France. Archives de la Guerre par Louis Tuetey (3 vols. in 8°)

<sup>294</sup> S.H.D. - A.T., Mémoires et Reconnaissances, 1595, pièce 21.

*Notes descriptives du cours du Danube depuis Haimburg jusqu'à Raab, et du terrain compris entre cette partie du fleuve, la Leitha et la Rabnitz*

*Apperçu général*

Le Danube depuis Haimburg jusqu'à Raab a 23 lieues de développement son cours se divise en plusieurs branches, et son lit dans les hautes eaux occupe en largeur une demie lieue de surface. Le grand nombre d'isles qu'il forme rendent son abord difficile, et fait qu'on ne peut pas toujours déterminer sa ligne de navigation de la rive droite. Cependant à quelques parties près, on peut le longer sur toute l'étendue de cette rive, principalement lors des basses eaux.

*Cours du Danube depuis Haimburg jusqu'à Presburg, 4 lieues*

Depuis Haimburg jusqu'à Presburg, le fleuve est fortement encaissé par les hauteurs escarpées des environs de *Presburg*, appelées *Dei* [sic] *Weisseberg* ; mais depuis cette dernière ville jusqu'à *Raab* il coule dans une plaine très étendue sur ses deux rives, et il roule ses eaux sur un fond de sable mouvant. Ses bords et ses isles varient leur forme presque tous les ans. Les changements qu'il éprouve sous ce rapport suivent toujours ses débords.

Ses crues périodiques arrivent ordinairement au printemps et en automne, celles de cette première époque sont communément les plus dangereuses à cause des glaces et des dégels du fleuve. La crue du 20 février 1809 fut des plus désastreuses et une des plus fortes qu'on ait jamais vue ; le Danube s'éleva à 18 pieds au dessus de ses moyennes eaux, et couvrit de six à sept pieds de haut les isles comprises entre le grand Danube et tout le terrain bas où se trouvent les villages de *Kitzée*, *Karlbürg* &c ainsi que ceux qui bordent le bras du Danube appelé *Dwina-Fluss*. Plusieurs villages furent entièrement détruits par cette inondation, entre autres ceux d'*Engerau* et de *Sandorf*. Les ravages produits par les eaux annuellement sont inappréciables et laissent souvent la culture du terrain incertaine, même impossible dans les parties les plus basses de ces contrées.

Depuis *Haimburg* jusqu'à *Presburg*, le Danube parcourt un développement de 4 lieues. Son cours se trouve resserré vis à vis *Theben* par les hauteurs d'*Haimburg* sur sa rive droite et de *Dei Weisseberg* sur sa rive gauche. Sa largeur à la hauteur du pont de bateaux qu'on a le projet d'y établir, est de 180 toises. On aborde ce passage en passant un des bras du fleuve sur un petit pont

de bateaux long de 25 toises. L'isle formée par ce bras est couverte de bois et de broussailles très épaisses, et se trouve, à raison du peu d'élévation de son sol, exposée souvent à être entièrement couverte par les eaux du fleuve lors de ses moindres cruës. On peut longer très commodément ses deux rives, notamment la rive droite, en suivant la grande route de poste qui conduit de *Haimburg* à *Presburg*. Cette route est très viable et bien entretenue depuis *Haimburg* jusqu'à son embranchement avec celle de *Kitzée* ; mais depuis ce point jusqu'au village d'*Engerau*, la chaussée ayant été construite sur une digue faite en terre, n'a pu résister aux grandes eaux du Danube, et se trouve tellement rompue sur plusieurs points, qu'elle est devenue absolument impraticable. On passe maintenant par *Kitzée*, ou lorsque la saison le permet, on prend un chemin tracé à droite de cette digue, qui mène au pont de *Presburg* par la plus courte distance. On arrive au pont de bateaux établi vis à vis *Presburg* en passant dans le village d'*Engerau*, qui est entièrement brûlé, et où l'on traverse plusieurs bras du Danube sur lesquels il s'y trouve des ponts en bois, tous établis sur bateaux et bien construits. Le pont de bateaux vis à vis *Presburg* a 150 toises de longueur.

La route qui mène de *Theben* à *Presburg* en suivant la rive gauche, longe toujours le fleuve de très près, elle est ouverte dans le roc sous plusieurs points, et parcourt un terrain montueux et âpre qui la rend difficile. Elle est large de 3 à 4 pieds, très dégradée par les eaux dans de certaines parties, et n'est point praticable à nos transports.

*Cours du Danube depuis Presburg jusqu'à Raab, 19 lieues*

Depuis *Presburg* jusqu'à *Raab*, le Danube en suivant sa rive droite, a 19 lieues de cours. Parmi le grand nombre d'isles qu'il forme, on remarque celles de *Rakendorf*, *Klein Schütten* et *Neusigeith*. La première a une lieue et demie de long sur demie lieue de large, elle est formée par un bras du Danube qui sort à la hauteur de *Rakendorf* et va déboucher à *Sandorf*. Le seigneur de *Rakendorf*<sup>295</sup> a diminué beaucoup ce cours d'eau, en construisant la digue qui couvre ce village. Cette digue est solidement faite en pierres dans sa partie la plus attaquée par les eaux ; elle met obstacle à l'action du grand Danube qui,

<sup>295</sup> Le bourg de Rajka/Rackendorf faisait partie du domaine de Magyaróvár qui appartenait à l'archiduc Charles.



dans ses débords, se porte fortement sur cet ouvrage et inondait entièrement, avant sa construction, le village de *Rakendorf* et ses environs. Le bras qui forme l'isle n'est plus alimenté maintenant que par l'eau qui filtre au travers de la digue et se trouve guéable sur tous les points. Cette isle ne contient que des bois et des prairies ; elle paraît fortement travaillée par les inondations. La dernière surtout l'a diminuée considérablement, et lui a fait changer de figure sur plusieurs côtés.

*Isle Klein Schütten*

A un quart de lieue au dessous du village de *Sandorf*, sur la rive droite, le Danube se divise de nouveau, et forme l'isle appelée *Klein Schütten*. Cette isle a 8 lieues de long sur une lieue et demie dans sa moyenne largeur, elle se subdivise en plusieurs petites isles dont les plus considérables sont celle d'*Obergass* et *Neusigeith*.

*Bras du Danube appelé Dwina-Fluss*

Le bras du Danube appelé *Dwina-Fluss*, qui forme l'isle *Klein Schütten* a vingt-six lieues de développement depuis son origine jusqu'à la *Raab* ; guéable nulle part même dans ses basses eaux ; d'un cours lent ; large de cinquante toises et variant peu cette largeur ; encaissé dans une berge de dix pieds de haut, dont la droite a souvent un léger avantage sur la gauche ; pouvant le longer et l'aborder très facilement même en voiture ; il s'y trouve six grands passages établis par des bacs de 60 pieds de long sur dix-huit pieds de large. Ces bacs sont assez bien construits, et peuvent porter les poids les plus lourds. Les principaux de ces passages sont vis à vis *Altenburg*, et vis à vis *Raab*. L'isle est traversée dans toute sa longueur par une grande route qui est diguée dans les parties les plus basses de l'isle, notamment près de *Raab*, où le terrain est le plus exposé aux inondations ; cette route est assez viable dans la belle saison ; en tems de pluie elle deviendrait mauvaise pour peu qu'elle fût fréquentée. Les chemins qui viennent y aboutir sont plus ou moins mauvais suivant l'élévation du terrain sur lequel ils se trouvent ; ils sont souvent interrompus par des ravins formés par des inondations qui y laissent des eaux stagnantes, et en rendent les passages difficiles après les pluies.

*Chemin et bac de passage*

Les principaux chemins l'isle, sont ceux qui conduisent aux bacs établis sur

le grand Danube. On en compte quatre : savoir, deux au nord de l'isle qui communiquent de la rive droite à la rive gauche par *Sumrain* ; une autre vis à vis de *Lipold*, qui sert à communiquer de ce village à celui de *Botak* sur la rive gauche, et le quatrième vis à vis *Médève*. Ces passages sont supprimés depuis quelques mois, les Autrichiens ayant descendu les bateaux à *Comorn*. Les plus fréquentés sont ceux établis au nord de l'isle, et qui servent à communiquer de *Rakendorf* à *Sumrain*. Le premier ou le plus essentiel est celui établi à la hauteur de *Rakendorf*, il est un de ceux dont les habitans se servent le plus souvent pour les transports. L'autre est situé à l'extrémité Nord de l'isle, et sert aussi au transport des foin et des bois de l'isle qui dépendent presque tous des villages situés sur la rive gauche du Danube. Il faut passer sur un pont en bois, long de 18 pieds, très solide et nouvellement construit, pour se porter sur ce dernier passage. C'est le point de l'isle le plus travaillé par les eaux du Danube : la dernière inondation a emporté plus de 1000 toises carrées de terrain sur lequel se trouvaient des chênes de haute futaie d'âge mûr et de la plus belle venue. Ces eaux agissent continuellement et avec force sur ce terrain, et l'on peut prévoir d'avance, que d'ici à dix années, cette partie de l'isle aura changé de forme.

#### *Digues*

En 1800, les Comtés de *Raab* et d'*Altenbourg* se réunirent pour construire des digues qui devraient mettre cette isle à l'abri des hautes eaux ; elles furent terminées avec beaucoup de peine en 1807 ; mais cet ouvrage mal fait surtout mal entrepris, n'est point entretenu depuis trois ans, et la dernière inondation a ruiné pour longtems ce faible obstacle aux eaux du Danube. Chaque village des plus menacés répare annuellement la partie qui le couvre, mais ne se met pas pour cela à l'abri des eaux qui arrivent de toutes parts. Dans les parties basses de l'isle, c'est à dire aux environs de *Raab*, les maisons des villages sont construites sur des buttes de terre de huit pieds de haut, élevées exprès pour les mettre à l'abri des inondations. Les digues ont huit pieds de hauteur, construites en terre, et ont dix huit pieds de base ; le sommet a deux pieds de large.

#### *Inondations*

Les inondations ne sont pas toutes assez considérables pour avoir des effets aussi grands que celle du mois de février de cette année ; aussi les habitans cal-

culent que tous les quatre ou cinq ans, à peu près, il arrive que leur isle est entièrement couverte par les eaux du Danube ; en sorte que depuis *Kitzée* ou *Wolfenthal* jusqu'à *Raab*, le Danube s'étend sur toute la plaine limitée par ces deux points extrêmes, et couvre de 4 à 5 pieds de hauteur toute cette partie basse de la Hongrie. Les bois qui couvrent l'isle, notamment sur les bords du fleuve rendent les débordements moins dangereux pour le terrain découvert, et font que les eaux sont stagnantes; elles séjournent ordinairement huit jours, et quelquefois même jusqu'à quinze. C'est alors qu'elles causent les plus grands dégâts dans l'isle, et qu'elles la dépeuplent des nombreux troupeaux de bœufs et de chevaux qui s'y élèvent.

Cette isle contient vingt quatre villages en y comprenant le faubourg de *Raab*, appelé *Reyfallu*. Les villages situés dans la partie haute, c'est à dire au nord, sont assez riches et bien bâtis, le terrain qui en dépend est fertile, plus élevé et moins exposé aux ravages du fleuve. Les villages de la partie basse, c'est à dire, ceux compris depuis *Hederwart* jusqu'à *Raab*, sont pauvres mal bâtis et dévastés souvent par les inondations; qui permettent rarement au cultivateur de recueillir la récolte des grains ; aussi ne voit-on que des prairies et très peu de terres cultivées dans cette partie. Cependant la population est considérable. D'après les données qu'on s'est procuré près des habitans, et le plus souvent par observation, la population est aux habitations comme 8 est à 1. Le commerce des bestiaux qu'on élève dans cette isle, et le voisinage de *Vienne* et de *Presbourg* donne aux habitans les moyens d'exporter avantageusement un grand nombre de bœufs et beaucoup de foin. Ces peuples sont laborieux, industriels et économes, et quoique la féodalité les accable de charges, il paraît que d'après l'exposé de leur population, ils trouvent dans le commerce et dans la fertilité du sol, de quoi adoucir la servitude la plus absolue. Un grand nombre est affecté de goëtres: cette maladie paraît endémique aux habitans de cette isle, et même chez un grand nombre de ceux qui peuplent les villages bordant le grand Danube et la *Rabnitz*. On attribue cette maladie aux mauvaises eaux potables, principalement à celles de l'isle, qui se trouvent à deux ou trois pieds de profondeur contiennent beaucoup de terre calcaire en dissolution. Le terrain le plus élevé et le plus fertile rapporte prodigieusement, et si l'industrie des propriétaires parvenait un jour à garantir cette isle des inondations périodiques qui la dévastent, elle pourrait devenir alors une des parties les plus productives de la Hongrie. Le sol est léger, la

terre végétale qui le compose a dix pieds de profondeur, et produit ordinairement dans le rapport de 1 à 10. On y cultive avec succès le froment, le seigle et le bled d'Espagne; ce dernier grain surtout y réussit parfaitement ; mais la plus grande production est le foin. Toutes les isles qui bordent le grand Danube fournissent le fourrage aux villages de l'isle, et à une grande partie des villages bordant la rive gauche du fleuve.

*Isle d'Obergass et Neusigeith*

L'isle d'Obergass est formée par un bras du Danube qui sort à une lieue au dessus du village de *Frauendorf*, et après un cours sinueux de cinq lieues de développement, il rentre dans le fleuve par deux côtés, l'un non loin du hameau appelé *Oborgass*, et l'autre qui est son principal débouché, au dessous de l'isle de Neusigeith. L'isle d'Obergass a deux lieues de long sur une lieue de large. Elle est la propriété d'un gentilhomme Hongrois, qui a sa demeure au nord de l'isle. Ses productions ne consistent qu'en foins. Le hameau d'*Oborgass*, composé de quatre misérables maisons couvertes en paille, a très peu de terres cultivées. Le terrain de cette isle est très bas, et régulièrement inondé deux fois par an. Le grand Danube vis à vis de cette isle est embarrassé de bancs de sable et de petites isles à fleur d'eau, qui se trouvent couvertes au moindre débord, et portent le Thalweg du fleuve sur la rive gauche. Le Danube à cette hauteur est large et très divisé. Le bras qui forme l'isle est guéable sur plusieurs points dans les basses eaux et a 30 toises de largeur moyenne. Ses eaux coulent lentement jusqu'à leur principal débouché dans le Danube, au dessous de l'isle de *Neusigeith*.

*Isle de Neusigeith*

L'isle de *Neusiegeith* est moins considérable que l'isle d'*Oborgass*, elle est formée par le même bras du Danube qui enveloppe cette dernière. Le terrain est plus élevé et mieux cultivé ; cette isle contient vingt maisons qui s'y trouvent éparses, et paraissent moins misérables que celles de l'isle d'*Oborgass*. L'isle de *Neusigeith* dépend entièrement du seigneur de *Waika*, village sur la rive gauche du Danube. Les habitans y cultivent le bled de Turquie avec succès dans les parties du terrain le plus élevé, et laissent en pâturages celui qui se trouve exposé aux inondations. Le bras du Danube qui l'environne a 30 toises de large ; il est guéable en beaucoup d'endroits.

Le Danube depuis l'isle de *Neusiegeith* jusqu'à l'embouchure de la *Raab* est plus facile à longer et à aborder ; on peut, à quelques obstacles près, s'en approcher facilement depuis le village de *Bodack* jusqu'à *Winek* ; on y trouve beaucoup de moulins sur bateaux placés toujours à la hauteur des villages qui bordent le fleuve. Ceux qui ont le plus de moulins sont *Asswang*, *Bagis* et *Winek*. Le premier village en a vingt deux, le second vingt huit et le troisième a ses moulins à l'embouchure de la *Raab*, au nombre de 12. On en aperçoit beaucoup sur la rive gauche, mais il est difficile d'en déterminer le nombre de la rive droite, le Danube ayant un grand nombre d'isles couvertes de bois, qui masquent presque toujours la rive gauche. La largeur du fleuve varie singulièrement ; elle se trouve de 800 toises sur plusieurs points, de 100 toises et même de 90 toises sur beaucoup d'autres, en se servant des isles qui se trouvent placées au milieu de son cours. L'une de ces largeurs se voit au dessous des moulins d'*Aasswang*, et va se terminer sur la rive gauche à une isle basse boisée et bordée de sable. On peut arriver aisément à cette hauteur avec toutes sortes de voitures.

Le second point est placé à une lieue au dessous du premier et s'appuie à une isle boisée et assez élevée qui paraît n'être séparée de l'autre rive que par un bras de 30 toises de largeur. Les abords sont difficiles, marécageux en tems de pluie, et couverts de bois. Ce point du fleuve demanderait quelques préparatifs pour le rendre propre à être abordé dans tous les tems.

*Cours de la Raab depuis la ville de Raab jusqu'à son embouchure dans le Danube*

Depuis la ville de *Raab* jusqu'à son embouchure dans le Danube, la *Raab* a deux lieues de cours. Elle reçoit à la hauteur de cette ville, le bras du Danube appelé *Dwina-Fluss* et la *Rabnitz*. La *Raab* a 60 toises de largeur, elle est profonde et très embarrassée d'isles, la rive droite ayant un avantage de 4 toises sur la rive gauche, et débouchant dans le Danube près du village de *Winek*. On voit à son embouchure dix neuf moulins, tant sur le Danube que sur la *Raab*. Le village de *Winek* se compose de 40 feux ; les maisons sont pauvres, mal baties et souvent dégradées par les inondations. On passe cette rivière au dessous de *Raab*, sur un bac près de l'auberge située sur la rive droite. La rivière à cette hauteur a 60 toises de large. Le Danube à l'embouchure de cette rivière a 150 toises de largeur, est très rapide et d'un cours débarrassé de tout obstacle. Lorsque les inondations du Danube arrivent, il y a un refoulement

considérable des eaux de la Raab et de la Rabnitz, en sorte qu'elle remonte très souvent jusqu'au marais de *Hansäg-Morats*, et quelque fois même jusqu'au lac de Neusidler-See. Alors toutes les parties basses du terrain qui se trouvent aux environs du marais et du lac sont entièrement inondées, et les eaux s'étendent bien avant sur les plaines qui bordent la Rabnitz et le Marais de *Hansäg*.

Les villages de l'isle *Klein-Schütten*, qui se trouvent aux environs de Raab, sont les plus exposés aux inondations, les eaux s'élevant à plus de six pieds au dessus du sol de cette partie de l'isle.

Toutes les maisons de ces villages sont construites sur des buttes ou élévations faites en terre de 8 pieds de haut, qui les mettent à l'abri de ces accidents.

*Cours de la Rabnitz*<sup>296</sup>

*Cours de la Rabnitz depuis sa source jusqu'à son embouchure dans la Raab*

La Rabnitz sort du lac de Neusiedler-See, et se perd dans le vaste marais de *Hänsäg* jusqu'au dessus du pont de *Beö-Sárkány*, où elle prend une direction déterminée. Depuis ce point jusqu'à son embouchure dans la Raab, elle a onze lieues de développement.<sup>297</sup>

*Du pont de Beö-Sárkány jusqu'à la hauteur de Leiden on compte 4 lieues.*

En partant du pont de *Beö-Sárkány* jusqu'à la hauteur du village de *Leiden*, on compte 4 lieues. A 500 toises au delà de ce pont, sur la rive gauche, on passe le canal qui fait suite au grand canal d'*Esterház*, projeté sur toute la longueur du marais de *Hansäg*. Ce canal vient se terminer à une sinuosité de la rivière qui se trouve à 600 toises au dessous du pont. Les bords de la Rabnitz sont très marécageux, principalement sur la rive gauche ; la droite est généralement plus élevée et moins humide ; les abords de cette rivière sur sa rive gauche sont impraticables dans la saison des pluies, et même très difficiles en été, dans le tems des plus grandes chaleurs. Elle coule sur un fond de vase mouvant ; très peu rapide ; sinueuse et encaissée dans plusieurs endroits de 3

<sup>296</sup> Voir *infra*, pièces n° 25 et 26.

<sup>297</sup> En marge : Le paragraphe est faux. La Rabnitz a sa source dans les montagnes sous le nom de *Repcze*. - Avec une écriture différente que celle du rapport.

à 4 pieds ; sa largeur moyenne est de six toises; sa profondeur est de 3 à 4 pieds; son fond, toujours vaseux et très mobile, devient dangereux lorsqu'il est mis en mouvement par de fréquents passages.

On la passe sur un pont vis à vis *Beö-Sárkány* et on y arrive de la rive gauche sur une digue de 400 toises de long et, de 12 pieds de large, interrompue fréquemment par de petits ponceaux faits en bois et recouverts en madriers, de 10 toises de long sur 12 pieds de large. Le pont de *Beö-Sárkány* a 15 toises le long sur 12 pieds de large, il est fait en bois et en très mauvais état. On la passe aussi vis à vis *Leiden*, sur un pont en bois de 19 toises de long et de 12 pieds de large, construit en madriers, et se trouvant également en très mauvais état. A cette hauteur la rivière a six pieds de profondeur. On arrive au pont de *Leiden* par un chemin digué en assez bon état, et propre à tous les transports.

*De Leiden à Nicolo une lieue*

De Leiden à Nicolo, la Rabnitz a une lieue de développement, elle coule sur un fond plus solide ; des abords deviennent faciles ; elle est guéable vis à vis de *Nicolo*, et a 20 toises de largeur. Tous ses gués doivent être choisis avec précaution, le terrain vaseux qui en fait le fond devenant très mobile pour peu qu'il soit mis en mouvement.

*Nicolo* contient 200 feux et 1500 habitans ; on y voit un château assez bien bâti, et le village paraît riche.

*De Nicolo à Börcs 3 1/2 lieues*

En continuant de suivre son cours jusqu' à demie lieue au dessous du gué précédent, les prairies qui la bordent deviennent marécageuses, et opposent des difficultés pour la longer. Ce n'est qu'à demie lieue au dessus de *Börcs* qu'on peut l'aborder facilement. Ce village est situé sur une hauteur qui longe la rive gauche, laquelle est élevée de 36 pieds au dessus des eaux de la Rabnitz, et assez escarpée près du village. On la passe à gué, vis à vis de ce village et les abords de la rive gauche paraissent très faciles. Le terrain de cette rive est en général ferme, decouvert et solide jusqu'au village d'*Abda*.

*De Börcs à Abda 1 1/2 lieue*

Depuis *Börcs* jusqu'à *Abda*, la rivière a une lieue et demie de cours ; sa largeur augmente sensiblement, et on peut la longer et l'aborder facilement jus-

qu'au pont d'*Abda*, qui est le principal passage de cette rivière pour communiquer à Raab. Les deux rives sont découvertes et la rivière se trouve encaissée dans une berge de 3 pieds de hauteur. Le pont d'*Abda* a 19 toises de long sur 12 pieds de large ; il est fait en bois, recouvert en madriers, et se trouve en très mauvais état. Le village de *Börchs* contient 120 feux et 800 habitants ; il est mal bâti, ses maisons sont couvertes en paille, et il paraît jouir de peu d'aisance. Le village d'*Abda* est composé de 80 feux et a 500 habitants. Ce village, très mal bâti paraît avoir beaucoup souffert pendant la bataille de Raab.

Depuis le pont jusqu'à l'embouchure dans la Raab, la rivière a une lieue de développement ; elle n'est guéable nulle part, d'un cours très lent, profonde, et ses abords deviennent difficiles jusqu'au faubourg de *Raab*. On la passe à cette hauteur sur un pont en bois de 25 toises de long sur 18 pieds de large.

#### *Grandes routes*

##### *Route de Presbourg à Raab*

On compte quatre postes et demie d'Allemagne de *Presbourg* à *Raab*, ou dix huit lieues communes de France. Pour prendre cette direction on passe le Danube sur un pont volant, établi entre Presbourg et le village d'*Engerau* sur la rive droite. Depuis ce point jusqu'à *Raab* la chaussée est assez roulante dans la belle saison ; tirante depuis *Engerau* jusqu'à *Karlbouurg*, en tems de pluie ; dangereuse et même impraticable pendant les inondations du Danube. Dans ce cas on passe par *Kitzée* et on allonge la route de 4 lieues. Depuis *Karlbouurg* jusqu'à *Barronfeld*, la chaussée est cailloutée, en bon état et très viable. De ce point à *Hochstrass*, elle se trouve très mal entretenue et difficile pendant les pluies. De là jusqu'à *Raab* elle est établie sur une digue de cinq pieds de haut, très roulante et dans le meilleur état. Elle a 24 pieds de largeur, et fossoyée sur ses bords depuis *Presbourg* jusqu'à *Hochstrass*.

#### *Grande route d'Altenburg à Bruck*

##### *Route d'Altenburg à Bruck*

D'*Altenburg* à *Bruck* 12 lieues. La route longe toujours la rive droite de la Leitha, et parcourt une plaine fertile et bien cultivée jusqu' au village de



*Nikelsdorf*. De ce lieu le terrain commence à devenir un peu montueux, et continue ainsi jusqu'à la ville de *Bruck*. Cette route est assez roulante, passablement entretenue, et a 18 pieds de largeur. Il n'y a point de postes établies sur cette route.

### *Communications principales*

#### *Communications et chemins*

Tout le terrain dont il s'agit dans cette reconnaissance, est constamment plan à quelques faibles collines près, dont le dessin fait assez connaître le peu d'élévation. Toutes les communications principales, tous les chemins sont viables et praticables à nos voitures, et deviennent dans la belle saison propres à tous les transports. Parmi les routes du second ordre, sur lesquelles il y a des établissemens de poste, on distingue celle qui conduit de *Kitzée* à *Eisenstadt*, en passant la *Leitha* sur le pont en bois de *Göterndorf*, et continuant de suivre cette direction par les villages de *Neudorf*, *Parendorf* et *Breitenbrun* &c. Cette route, ou plutôt cette communication est dans le meilleur état et très bien entretenue depuis *Kitzée* jusqu'à *Breitenbrun* ; de ce point jusqu'à *Eisenstadt*, elle est montueuse, difficile et embarrassée de cailloux roulés, étant souvent exposée aux dégradations des eaux qui, pendant les grandes pluies, suivent le revers des montagnes de *Leitha-Gebürg* pour se jeter dans le lac de *Neusidler-See*.

#### *Chemin d'Altenburg à Eisenstadt, 12 lieues*

Une autre direction qui conduit d'*Eisenstadt* à *Altenburg*, passe par les villages de *Zaneg*, *Halbthurn*, *Münichhofen*, *Göls*, *Weiden*, *Neusidel*, *Gois*, *Breitenbrün* &c à *Eisenstadt*. Ce chemin a 16 lieues de long et très praticable en tous les tems (à deux mauvais passages près pendant les pluies, l'un à un quart de lieue avant d'arriver à *Zaneg* , et l'autre au sortir de ce village).

#### *Chemin d'Altenburg à Eszterhasz, 11 1/2 lieues*

Le chemin d'*Altenburg* à *Eszterhasz* a 11 1/2 lieues de longueur; d'*Altenburg* on passe par *Zaneg*, *St. Peter*, *St. Johann*, *Wust-Sommeren*, *Antan*, *Tatten*, *Walern*, *Paumhaken*.

Le chemin qui communique à ces villages est assez bon jusqu'à *Wust-Sommeren*, où l'humidité du terrain compris entre ce village et celui d'*Antau* a obligé l'élévation d'une digue sur laquelle il passe, et dont la dégradation rend ce passage toujours difficile et impraticable pendant les pluies. Une autre partie de cette direction également mauvaise se trouve au sortir du village de *Tatten* et vient des mêmes causes que la précédente. De *Paumhacken* à *Eszterhasz*, le chemin devient une belle route, établie sur une digue de 4 pieds au dessus du marais, large de 20 pieds, bordée d'arbres, et traversée par 19 ponceaux faits en bois et recouverts en madriers. Cette route très praticable en été dans les chaleurs, peut devenir difficile aux fortes charges pendant les pluies.<sup>298</sup>

*Lac de Neusiedler-See.*

*Neusiedler-See.*

Le *Neusiedler-See*, appelé *Ferto* par les Hongrois, est un des plus grands lacs de la Hongrie ; il gît à peu près dans la direction du Méridien, a 8 lieues de long sur 3 1/2 lieues dans sa plus grande largeur. D'après tous les renseignements pris sur les lieux, il paraîtrait contenir peu d'eau. On évalue sa profondeur moyenne à 3 ou 4 pieds. Les soldats français cantonnés dans les villages riverains, ont été à pied, pendant les chaleurs d'août, à plus des deux tiers de sa largeur sans perdre fond. La partie Nord paraît être la moins profonde, des sondes faites à cheval par le soussigné dans le mois d'août, à plus de 800 toises du bord, vis à vis Neusiedel, n'ayant donné que deux ou trois pieds de profondeur. Le fond est peu vaseux, à l'exception de l'emplacement de quelques sources d'eaux vives qui s'y trouvent environnées de sable et sont assez multipliées.

Ce lac est peu poissonneux. Celui qu'on y pêche n'est point recherché, ayant toujours une forte odeur de vase qui le rend très désagréable au goût. Les villages situés sur ses bords, communiquent entre eux au moyen de petits bateaux plats très légers, portant une voile latine, et qu'ils conduisent aussi à rames à défaut de vent. Ces bateaux leur servent pour la pêche et les transports des diverses productions de ces villages. Les habitants don-

<sup>298</sup> Voir *infra* pièce n° 28.

nent aux eaux du *Neusiedler-See* des crues périodiques extraordinaires tous les 7 ou 8 ans, en sorte que les plaines qui l'environnent sont entièrement inondées. Mais quoiqu'on soupçonne que ces crues doivent suivre les grandes inondations du Danube, et que les eaux de la *Raab* et de la *Rabnitz* étant réfoulées jusqu'au lac y contribuent sans doute, on s'est assuré que, depuis l'établissement du canal d'*Eszterhasz* dans les marais d'Hansäg, ses crues extraordinaires sont devenues moins fréquentes et beaucoup moins dangereuses.

*Marais d'Hansäg.*

*Marais du Neusiedler-See ou Hansäg-morast*

Le lac de Neusiedler-See débouche ses eaux dans le Marais d'Hansäg, d'où sort la Rabnitz, petite rivière qui ne commence à déterminer son cours que près du village de *Beö-Sárkány*. Ce marais long de 8 lieues, a trois lieues dans sa plus grande largeur ; boisé sur plusieurs points, il contient deux petits lacs, dont le principal appelé *Königsée*, large de 150 toises à peu près, et très profond, a des bouillonnements marqués avant et après les tems d'orage, suivis d'un bruit souterrain semblable à plusieurs voitures roulant sur un pont de bois. Les crues instantanées de ces lacs et du Danube font conjecturer des communications souterraines entre leurs eaux. Cette hypothèse donnerait l'explication des inondations spontanées des plaines environnantes, citées plus haut, et qui, suivant les rapports des malheureux habitants, détruisaient entièrement leur récolte, et souvent même leurs habitations, lorsque l'inondation était de longue durée. La crue qui eut lieu à la suite de l'hiver de 1789, fut une des plus dangereuses du dernier siècle. Les habitants font encore voir les traces dévastatrices de ce terrible évènement ; les eaux du *Neusiedler-See*, disent-ils, s'élevèrent dans l'espace de 48 heures de 14 pieds au dessus de leur niveau moyen, et séjournèrent pendant sept jours sur la plus grande partie du terrain de ces fertiles contrées. Tous les villages qui bordent le lac et le marais furent détruits en partie, et généralement tous furent endomagés ; beaucoup d'habitants périrent et surtout un grand nombre de bestiaux, source principale de leurs richesses. Le souvenir de cet évènement désastreux, exagéré sans doute par la plupart des contemporains, ne laisse cependant pas que de rendre possible les effets généraux de cette inondation, qui d'après leur rapport, assez d'accord avec l'aspect topogra-

phique de ce pays de plaine, aurait couvert sur une surface de plus de 250 lieues quarrées de terrain, tant sur les bords du lac et de la Rabnitz, que sur la rive droite et sur la rive gauche de cette partie du Danube, comprise depuis Presbourg jusqu'au delà de *Comorn*.

Le Marais d'*Hansäg* est impraticable pendant l'été ; il est cependant possible de le passer à pied et avec précaution près du lac *Königsée*. Lorsque les chaleurs de la belle saison ont été de longue durée, dans ce cas on doit avoir soin de se procurer un guide intelligent, qui soit bien au fait de ces voyages, toujours dangereux, puisque les points de passage varient très souvent après les pluies, et exposent le voyageur à une perte certaine sans cette précaution.

En 1800, le prince d'Estérhazy fit ouvrir un canal de désèchement sur la longueur du marais d'*Hansäg*, de 14.800 toises de développement. L'exécution de cet ouvrage dura six ans, et a contribué beaucoup à augmenter les fourrages qu'on y recueille, et à diminuer les effets des inondations.

Ce canal a 18 pieds de large sur six pieds de profondeur. Les cultivateurs riverains remarquent depuis quelques années une diminution sensible des eaux du *Neusiedler-See* et du marais, et ont l'espoir d'être un jour à l'abri de ce fléau destructeur, qui avant l'ouverture du canal, ravageait périodiquement deux fois par ans leurs villages et leurs récoltes.

Il y a peu de tems qu'on pouvait se porter en bateau du château d'*Esthérasz* à *Raab*, au moyen du canal qui joint la Rabnitz à la hauteur du village de *Kapi*. Ces moyens de transport, très avantageux sous divers rapports, ont été interrompus par les attérissements qui paraissent encombrer ce canal en de certains endroits, et rendent sa navigation difficile depuis trois ans que l'entretien en a été négligé.

Le marais d'*Hänsäg* sert à élever un grand nombre de bêtes à cornes. On évalue à 300 pièces celles qui en sont exportées annuellement. Les fourrages qu'on y recueille sont immenses depuis l'établissement du canal, et forment aussi une des branches d'exportation considérable. Les villages situés à plusieurs lieues du bord du marais en tirent leur foin et leurs bestiaux, et y viennent couper leur bois de chauffage pendant l'hiver. Cette exploitation se fait ordinairement dans cette saison rigoureuse où la solidité de cette terre mouvante y permet les transports en voiture, et donne les moyens de rentrer les foins, qui, coupés l'été, pendant les chaleurs, sont res-

tés rassemblés en meules jusqu'au mois de janvier, époque à laquelle les paysans vont les prendre dans le marais. Un autre établissement non moins utile fait également par le prince d'Esterhazy, est la route qui communique du château d'Esterhasz à *Paumhaken* ; elle est faite sur une digue de 4 à 5 pieds d'élévation ; longue de deux lieues, large de 20 pieds, bordée d'arbres et très roulante, elle est traversée par dix neuf ponceaux faits en bois, tous en assez bon état.

### *Leitha Rivière*

#### *Apperçu général*

Les deux petites rivières la *Schwarzau* et la *Pütten* prennent leur source, la première au pied du *Geiersberg*, et la seconde près du *Simmering-berg* (montagnes qui sont les deux principaux contreforts du *Schnéeberg*). Après un cours d'environ 25 lieues, ces deux rivières se réunissent à la hauteur du village de *Haderwerd*, et donnent le nom de *Leitha* à la rivière qu'elles forment. Ce n'est donc qu'un peu au dessus de ce village que la *Leitha* a été reconnue; comme ce n'est aussi que de ce point qu'elle devient assez considérable pour être de quelque importance, soit qu'on la regarde comme obstacle ou comme ligne militaire.

#### *Cours de la Leitha depuis Haderwerd jusqu'à son embouchure 59 lieues*

La *Leitha* a environ 59 lieues de développement, quoique depuis *Haderwerd* jusqu'à son embouchure dans le bras du Danube près d'*Altenburg* on ne compte que trente lieues en suivant les chemins qui la longent. Elle est encaissée sur sa rive droite par les montagnes de *Leitha-gebürge* ; sa rive gauche est une plaine continue jusqu'à la hauteur de *Bruck*, où les ramifications du *Hundsheimberg* (montagne près de Haimburg) commencent à donner de l'escarpement à ses deux rives. Sa vallée est fortement resserrée par la réunion de ces hauteurs à *Gross Rohrau*, et devient plaine depuis *Potzneusidel* jusqu'à son embouchure dans le Danube. Elle coule en plaine sur un lit vaseux ; assez profond, d'un cours lent, très sinueux, ayant ses bords boisés par intervalle, se trouvant souvent marécageux et inabordable sur plusieurs points. On la passe sur des ponts en bois établis vis à vis des villages situés sur ses deux rives. Un seul en pierre sert à la passer vis à vis de *Bruck*. Le sol qu'elle arrose est très

fertile et bien cultivé. Les villages sont bien bâtis, très peuplés et annoncent l'aisance des habitans ; elle est guéable sur plusieurs points ; sa largeur moyenne est de 10 toises, sa profondeur moyenne de 4 pieds. Ses débords ont à peu près les mêmes périodes que ceux du Danube, c'est à dire l'un en automne et l'autre au printemps ; ce dernier est le plus dangereux et devient souvent funeste aux usines et aux villages riverains.

Depuis *Haderwerd* jusqu'à *Seibersdorf*, la rive gauche de la Leitha est exposée annuellement à ces inondations, lesquelles s'étendent souvent à demie lieue dans la plaine lorsqu'elles sont considérables. Depuis ce dernier village jusqu'à *Gättendorf*, sa vallée se trouvant resserrée par un terrain monotueux laisse peu d'effets à ses débords ; ce n'est que de ce dernier village jusqu'à son embouchure, qu'elle étend ses eaux à plusieurs lieues de ses rives, principalement sur la gauche, où leur dégât était tel, que la ville d'*Altenburg* a cru devoir faire ouvrir un canal d'écoulement de 9000 toises de longueur a 18 pieds de large sur quatre pieds de profondeur ; il est à sec pendant l'été, et on le passe sur des ponts en bois établis sur plusieurs points. Les débords de la Leitha sont devenus beaucoup moins dangereux depuis qu'on a creusé un second lit à ses eaux superflues, et les prairies qui la bordent ont augmenté beaucoup en productions.

### *Retranchemens*

#### *Retranchemens*

On voit près de la petite ville de *Petronell* d'anciennes lignes qui se dirigent sur la Leitha près de *Gross-Rohrau*, et de là s'étendent jusqu'au lac de *Neusiedler-See*.<sup>299</sup> Ces retranchemens sont assez bien conservés depuis la ville jusqu'au village de *Parendorf* ; de ce lieu jusqu'à celui de *Neusiedel*, l'éboulement des terres est plus considérable, et il n'en reste en plusieurs endroits que quelques traces, souvent même interrompues par les efforts des cultivateurs qui ont cherché à unir ce terrain pour l'ajouter à leurs champs. Cet ouvrage de

<sup>299</sup> Un rapport particulier sur cette ligne de retranchemens est conservé aux Archives de la Guerre : "Rapport sur les retranchemens dont la gauche s'appuie à Petronel sur le Danube et la droite au lac de Neusiedel" (Frontières de l'Autriche et de la Hongrie) (S.H.D.-A.T., Mém. Rec., 1594, pièce no. 29 ; Plan joint : pièce no. 30).

campagne se compose d'un fossé de 10 à 12 pieds de large, sur 5 à 6 pieds de profondeur, surmonté d'un parapet de 4 à 5 pieds de commandement, flanqué de redans et fortins carrés ou à étoiles, placés à 200 toises d'intervalle entre eux. Ces fortins ont communément 25 toises de face, leurs fossés plus larges et plus profonds que ceux du reste de l'ouvrage donnent aussi plus de relief à leurs parapets.

Ces forts de campagne ne sont point également espacés sur la ligne, et plusieurs sont assez bien conservés, principalement ceux qui se trouvent sur le développement compris depuis Gross-Rohrau jusqu'à Petronell.

Ces retranchemens ont été faits contre les Turcs dans les premiers jours de mai 1683, par le prince Charles de Lorraine, généralissime des troupes de l'empereur Léopold. Ce prince ayant été obligé, le 29 juin de la même année, de céder près de Raab, aux forces imposantes de l'armée turque, commandée par le grand visir *Kara Mustapha*, prit position derrière ces lignes le 1<sup>er</sup> juillet suivant, et fut forcé de les abandonner peu de jours après, pour se placer avec ses troupes sur les murs de Vienne, ne pouvant défendre un développement d'ouvrage aussi étendu avec 24.000 hommes dont se composait son armée, contre celle du grand visir, forte de 250.000 hommes au moins, qui marchait droit à Vienne pour en former le siège. Cette armée imposante était parfaitement secondée d'un autre côté par un corps considérable de Hongrois mécontents qui, sous les ordres d'un comte *Tékély*,<sup>300</sup> prenaient la même direction, en débouchant en Autriche par *Oedenburg, Eisenstadt, Neustadt* &c.

C'est sous les murs de la capitale, entre le village de *Nusdorf* près du Danube et la rivière de Vienne près de *Schönbrunn*, que le 11 septembre de la même année, le roi de Pologne Jean Sobiesky, réunit son armée à celle du prince de Lorraine, et remporta le lendemain 12, une victoire décisive sur les Turcs qui, en délivrant Vienne, sauva l'empire d'Allemagne d'une invasion presque certaine.

### *Bois*

#### *Bois*

Les bois qui couvrent le terrain reconnu, sont la plupart taillis, mêlés de chênes et de bouleaux, fourrés et bien entretenus. L'isle de *Klein-Schütten* en

<sup>300</sup> Imre Thököly.

contient beaucoup de haute futaye dont l'espèce la plus commune est de sapin et de chêne. Ces bois sont très utilement placés sur les bords du Danube, servant à garantir le terrain bas qu'ils environnent des glaçons portés par les inondations du printemps, événemens suivis tous les ans des effets les plus funestes pour les cultivateurs. Les avantages de ces plantations sont devenues sous ce rapport, d'une si grande importance pour cette isle, que l'administration des eaux et forêts du pays en a fait un objet de police rurale, et oblige les habitans riverains à les multiplier le plus possible.

Les bois qui couvrent les montagnes près d'*Haimburg*, sont généralement de sapins et paraissent bien administrés. Il en est de même pour ceux qui bordent la rivière de *Leitha* ; tous sont de la plus belle venue.

Les bois qui couvrent les montagnes de *Leitha-Gebürge* sur les bords du lac *Neusiedler-See*, sont également mêlés de chênes et de sapins mais cette dernière espèce domine toujours sur le sommet des montagnes. Ils sont plantés sur un sol roccailleux, contenant peu de terre végétale, laquelle paraît être du mauvais rapport. Les plus beaux se trouvent ordinairement sur les versants de ces montagnes, et sont pour la plupart de chêne et de bouleau. Toutes ces forêts sont bien percées, ce qui donne beaucoup de facilité pour leur exploitation.

### *Villages*

#### *Villages*

Les maisons qui composent les villages compris dans la présente reconnaissance, sont généralement bien bâties, n'ayant communément qu'un seul étage; assez vaste, et couvert en chaume; l'intérieur est propre, aéré par deux croisées, et les chambres du rez de chaussée sont ordinairement voutées en briques. Ces villages ont presque tous un château parmi lesquels il s'en trouve de construits dans le meilleur goût. La disposition des maisons est toujours régulière, elle forme une rue large de 15 à 20 toises, sur laquelle viennent aboutir plusieurs petites rues latérales lorsque ces villages sont considérables. Toutes ces maisons ont entre elles 3 à 4 pieds d'intervalle, afin d'arrêter les progrès des fréquents incendies, dont les effets sont toujours dangereux pour des habitations presque toutes couvertes en paille ou en bardeaux. Il est assez ordinaire à ces villages d'avoir une espèce de place dans leur rue principale, au milieu de laquelle se trouve communément une mare d'eau ou étang, qui sert



à abreuver les bestiaux et à élever la volaille, dont toutes les espèces se multiplient beaucoup dans ce pays de plaine, notamment celle de l'oie. Cet oiseau domestique s'exporte par troupeaux en Autriche, surtout à *Vienne* et à *Presbourg*, et devint pour le cultivateur, un objet de commerce assez lucratif, à raison de la proximité de ces grandes villes.

### *Paysans*

#### *Paysans*

Depuis la Diète tenue par les états du Royaume de Hongrie en 1791, les paysans ne sont plus serfs attachés à la glèbe, étant libres de quitter leur domicile, et de choisir un autre seigneur. On les appelle depuis cet acte, colons libres ou métayers. Cependant, cet affranchissement à quelques modifications près, adoucit peu l'état de servitude dans lequel ces malheureux paysans sont réduits depuis plusieurs siècles. Ils ne peuvent changer de maître sans des certificats signés par leur seigneur et par le juge royal de l'endroit. Ils doivent le(s) prévenir six mois d'avance avant de le(s) quitter ; et comme son domicile et la plus grande partie de son mobilier, les prérogatives et tous les pouvoirs sont les attributs du maître, dans tous les cas il en résulte la ruine entière du prétendu colon, précédée de l'époque d'un nouvel établissement dur et pénible, et suivi des dégoûts et des vexations attachés presque toujours aux déplacements de cette nature pour cette classe grossière et peu éclairée. C'est d'après ces considérations féodales que les seigneurs emploient tous les moyens possibles pour arrêter les progrès de l'industrie et la prospérité de leurs vassaux, afin que moins riches en capitaux ils ne puissent opérer ces migrations sans le plus grand danger pour leurs familles. On distingue en Hongrie trois classes de paysans, savoir les métayers, les demi-métayers et les huitièmes de métayer. Le seigneur donne à ces métayers ou colons une certaine surface en terres labourables et en prairies, qui varient suivant la classe du laboureur, la qualité du sol, et les différentes coutumes des comtés. Les charges qui leur sont imposées suivent les mêmes variations.

La taxe d'un paysan cultivant une métairie, consiste depuis 120 jusqu'à 200 journées de main d'œuvre par an, dont la moitié est convertie en corvées faites avec un attelage de deux chevaux ou quatre bœufs. Le travail commence au lever et finit au coucher du soleil. Le paysan est obligé de faire, pen-

dant l'hiver, au moins le quart de ces corvées. Le seigneur a le droit d'en exiger deux par semaine, pendant la moisson.

La taxe du demi-métayer est fixée communément de 50 à 100 journées. Celle du huitième de métayer consiste de 80 à 150 journées de main d'œuvre. Le journalier paye pour sa taxe outre un impôt d'un florin pour le loyer de sa maison, 40 à 60 journées de travail, qu'il doit donner par an à son seigneur.

Un métayer doit en outre à son seigneur et à son curé, la dixième partie de tout ce qu'il récolte ; excepté cependant les productions du jardin contigu à son habitation.

Cette dixme est prélevée aussi sur les moutons, les chèvres, les agneaux et sur les ruches ; si le nombre de ces articles est au dessous de dix, il paye alors 4 Kreutzer par chaque agneau, 3 Kreutzer par chaque chèvre et 6 Kreutzer par chaque ruche qui lui restent. Le vin, le chanvre éprouvent les mêmes contributions. Chaque métairie doit en outre tous les ans à son seigneur deux poules, deux chapons, deux oies, une douzaine d'œufs, du beurre &c. Trente métairies ensemble doivent un veau ou 1 florin 30 Kreutzer en argent comptant. Si l'on ajoute à ces impôts ceux qui s'étendent encore, tant sur la classe des bourgeois, que sur celles des paysans et qu'ils payent au prince et aux états du Royaume, on conçoit difficilement comment ce peuple peut prospérer sous le fardeau énorme de contributions et d'impôt si multipliés<sup>301</sup>.

On désigne ces dernières taxes ainsi :

La taille personnelle ; elle se divise en cinq classes

1° La capitation que payent les colons.

2° Les garçons et les filles passés l'âge de 15 ans.

3° La capitation des habitants qui ne cultivent point de métairies.

4° L'impôt sur les domestiques mâles et femelles.

5° La capitation des journaliers.

L'impôt sur le bétail se perçoit sur toutes les espèces, même sur celui qui pâit sur les paccages des communes.

Taille réelle à laquelle sont imposées les terres labourables suivant leur qualité.

Impôt sur l'industrie qui concerne les artisans divisés en trois classes

<sup>301</sup> Une partie seulement des informations sur les charges imposées aux paysans est fiable; les données rapportées par Lezay (ci-dessus p. 276-278) correspondent aux prescriptions de l'Urbarium de Marie-Thérèse. Sur cette réglementation et la condition paysanne à la fin de l'Ancien régime, voir ci-dessus, note n° 192, p.182.

- 1° Les Marchands,
- 2° Les roulers,
- 3° Les fabricants d'eau de vie,
- 4° Les fermiers,
- 5° Les moulins,
- 6° Les pressoirs pour faire le vin,
- 7° Les moulins à couper le bois de teinture,
- 8° Les boucheries et les cabarets,

C'est sous la dénomination de tous ces impôts fixés sous quarante ou cinquante titres différents, que le comté de *Wisselbourg* paye au roi annuellement 104,702 florins d'Autriche, ou 152 porten. (Le porten se compose de 688 fl. 50 Kr). C'est par porten que la répartition des contributions est faite en Hongrie. La diète fixe le total des contributions pour tout le royaume en général, et en fait la répartition par comtés et par villes, lesquels répartissent eux-mêmes entre les bourgeois et les paysans la somme à laquelle ils sont imposés par la diète<sup>302</sup>.

Marie Thérèse publia un statut qui règle respectivement les droits et les charges du seigneur et de son vassal : on l'appelle *Urbarium*. Il a été confirmé provisoirement par la diète de 1791, jusqu'à ce qu'il en fut rédigé un meilleur.

### *Culture, Productions*

#### *Culture, productions*

La culture des grains forme la branche principale des productions du pays reconnu. Elle y est si commune et si grande, que dans les années médiocres, son produit suffit non seulement à la consommation intérieure du pays, mais qu'une quantité considérable en peut être réservée pour l'exportation.

On y cultive le froment, le seigle, l'orge, l'avoine, beaucoup de bled de Turquie, le maïs et le bled sarazin. L'isle de *Klein-Schütten* est surtout renommée pour sa grande production de bled de Turquie.

<sup>302</sup> Sur le système « portal » de la répartition de l'impôt, voir ci-dessus p. 149-150 dans le «Précis» de 1785. En 1809, la contribution était répartie entre quelque 6200 portes de Hongrie et 135 portes de Croatie.

Suivant les renseignements qu'on s'est procuré sur le terrain reconnu, les semences y sont aux récoltes annuellement, dans le rapport ci-après :

Pour le froment comme		1 à 8
“ seigle “		1 à 10
“ orge “		1 à 6
“ avoine “		1 à 7
“ sarazin “		1 à 10
“ bled de Turquie		1 à 20

Dans les contrées inférieures de cette partie du pays reconnu, on aperçoit souvent des terres en friche, les paysans donnent pour le motif de cet abandon, les ravages des inondations périodiques, et leur impossibilité de suffire à la culture de toutes ces terres. Ils ajoutent encore qu'elles leur sont utiles dans cet état, puisqu'elles servent de paturages pour leurs nombreux troupeaux de bétail. Il est d'usage dans ce comté de laisser le bled dans les champs après la moisson jusqu'à la perception de la dixme. Cette opération faite, on en forme des tas considérables qu'on laisse en plein air jusqu'à ce que les gerbes soient piétinées par des chevaux ou par des bœufs dans une aire qu'on fait ordinairement à côté de ces amas.

Le froment est cultivé dans la partie du terrain la plus fertile de la plaine et le moins exposé aux inondations. Les environs de *Kitzée*, *Altenbourg*, *Hallassen* dans l'isle de *Klein-Schütten*, de *Brück*, *Haimburg* et *Neusiedel*, sont particulièrement propres à cette culture. Dans la partie montueuse, le seigle est plus communément cultivé, ainsi que l'orge qui sert à la confection de la bière. L'avoine est un objet important dans l'économie rurale de la Hongrie ; on la sème dans toutes les parties du terrain reconnu. Quoique la consommation de ce grain soit considérable dans les comtés de *Wisselburg* et de *Raab*, on en exporte encore une grande quantité à *Vienne* et à *Presbourg*.

Le sarazin est aussi une branche de culture avantageuse pour le laboureur ; on le sème, avec succès sur le revers des montagnes de *Leitha-Gebürge*, et dans les parties les plus basses du terrain exposé aux inondations.

Le bled de Turquie réussit sur tout ce terrain, mais il est particulièrement cultivé, et croit en abondance dans la partie haute de l'isle de *Klein-Schütten* aux environs de *Kitzée*, *Altenbourg*, et en général partout où on sème le froment.

L'état florissant de l'agriculture du comté de *Wisselburg* et de la partie de celui de *Raab*, compris dans la présente reconnaissance comparativement aux autres contrées de la Hongrie, beaucoup plus fertiles et cependant moins riches, a pour principe plusieurs causes déterminées par la position géographique de ces comtés et par des circonstances locales favorables au développement de l'industrie des habitants.

Le pays objet de cette reconnaissance fut peuplé dans l'origine de croates (troisième branche des anciens slaves leurs ancêtres) qui occupaient dans le 4ème siècle toute la Hongrie et une partie de la Moravie. Ce peuple commença à s'établir sur les bords du lac *Neusiedler-See*, dans le comté d'*Oedenburg*, et s'étendit insensiblement dans ceux de *Wisselbourg* et de *Raab*. La proximité de l'Autriche favorisa dans tous les tems plusieurs de ses habitants à s'y établir, mais depuis que la couronne de Hongrie est devenue un héritage de la maison d'Autriche, ces migrations ont été de plus en plus encouragées par elle, et ont concouru beaucoup à développer la culture des terres et l'industrie de la nation Hongroise.

Depuis l'an 1765 jusqu'à 1787, Joseph 2 fut celui de tous les chefs de cette maison qui, en encourageant les émigrations des Allemands en Hongrie, parvint à attirer dans ces deux derniers comtés, un grand nombre de cultivateurs Souabes, Autrichiens et Bavaois. Ces laborieux colons, aidés de plusieurs avantages qu'on leur faisait en s'établissant, et secondés surtout par une terre libérale, se sont beaucoup multipliés depuis cette époque, et ont apporté avec leur méthode de culture le germe d'une amélioration agricole qui s'est développée avec succès, même chez les naturels du pays. D'une autre part, le voisinage de l'Autriche, celui de la capitale de l'Empire, et les rapports de ces habitants avec leurs nouveaux hôtes plus éclairés sur leurs intérêts communs, ont rendu la langue allemande familière aux deux peuples, et les exposent un peu moins aux vexations féodales, dont les effets sont si funestes à l'accroissement de la population dans l'intérieur du royaume.

C'est à ces considérations que le terrain reconnu doit en partie l'état de prospérité dont il jouit, et que le voyageur est étonné au premier abord, de voir la grande population de ces villages, laquelle est évaluée, par un milieu pris sur un grand nombre d'observations faites sur les lieux, de 8 à 9 individus par feux.

*Esprit public et opinion des habitans sur la guerre dernière*

*Esprit public des habitans.*

L'opposition que la nation Hongroise a toujours mise aux prétentions de ses rois, principalement depuis que la couronne est devenue héréditaire dans la maison d'Autriche, est connue depuis longtems. L'origine des causes qui ont porté ce peuple différent de langue, de mœurs et de gouvernement de celui qui lui donne des souverains depuis plusieurs siècles à une antipathie aussi marquée, serait le sujet de recherches longues et approfondies qui ne peuvent être l'objet principal du présent mémoire, puisque le pays reconnu comprend à peine deux des comtés du royaume. Cependant les habitans des comtés de *Wisselburg* et de *Raab* n'aiment point les Autrichiens, ni en général tous les étrangers ; cette haine nationale est partagée même par un grand nombre de colons d'origine allemande, qui s'y trouvent établis depuis plusieurs générations. Les principaux griefs des habitans, en général, se rapportent à ceux représentés si longtems aux diètes du Royaume. C'est à dire aux remontrances des états sur les violations continuelles de leurs droits et privilèges, fondés sur la grande charte de la nation, publiée par le roi *Uladislas II* en 1514<sup>303</sup>, laquelle Charte a été alternativement confirmée ou violée par les empereurs d'Autriche, suivant les circonstances politiques où ils se sont trouvés en Europe. Les deux principaux leviers dont la maison actuellement régnante s'est constamment servi avec le plus grand succès, surtout dans les deux derniers siècles, pour renverser ce que les Hongrois appellent leur liberté, sont la protection accordée successivement aux protestans contre les catholiques du Royaume, et dans d'autres tems, aux derniers contre les premiers<sup>304</sup> ; et ses efforts pour encourager les colons allemands à s'établir en Hongrie. Le premier lui a fourni les moyens d'affaiblir la nation en la divisant dans ses opinions reli-

<sup>303</sup> Il s'agit du *Tripartitum* de *Werböczy* et des quatre prérogatives nobiliaires essentielles formulées dans le *Primæ nonus*. Voir ci-dessus le « Précis » de 1785, p. 128-129

<sup>304</sup> Comme la fidélité de la Maison d'Autriche à Rome ne s'est jamais démentie, même si, tout en se réclamant de l'idéal de l'État catholique, elle dut se résigner à tolérer l'existence des églises protestantes en Hongrie et en Transylvanie, l'accusation de favoriser les protestants pour diviser la nation ne pouvait viser que *Joseph II*. Elle provenait certainement de l'un des interlocuteurs catholiques de *Brousseau*.

gieuses, le second devait accoutumer insensiblement les Hongrois à un régime nouveau, qu'ils avaient toujours refusé les armes à la main. Souple, accommodante dans l'adversité, elle devenait toujours impérieuse, intraitable après des avantages ; et à chaque armement qu'elle était obligée de faire pour réduire les mécontents, elle ne manquait jamais de tirer le plus grand parti de l'occasion, pour saper sans ménagement, et sous divers prétextes, les droits et les privilèges des Hongrois, qu'elle avait souvent amenés secrètement à l'état de révolte.

Cette politique mise en pratique avec quelques modifications déterminées par les événements imprévus, a fait dans tous les tems l'objet principal des manœuvres du conseil Autrichien, et le sujet des guerres et des insurrections violentes qui ont dépeuplé ce beau pays pendant trois siècles, notamment sous les règnes de Léopold et de Joseph II.

Le souvenir de ces vexations, l'état de nullité et de mépris où la noblesse Hongroise croit se trouver depuis ce tems-là, laisse des traces dans l'opinion de la nation qui s'effaceront difficilement, et expliquent l'indifférence et le peu d'énergie qu'elle a mis à secourir son souverain dans la guerre de 1805 et dans la dernière. Tous les Hongrois sont pénétrés depuis longtemps d'une opinion qui paraît nationale et que plusieurs m'ont émis en réponse à mes questions sur leur état politique actuel ; c'est que, les prospérités de l'Autriche ont toujours été fatales au royaume de Hongrie, et depuis que la famille de Habsburg occupe le trône, la liberté de leur nation n'était jamais plus en danger, que lorsque la fortune favorisait son souverain. C'est en partant de ce principe que les derniers succès des Français ont été vus froidement par le plus grand nombre, et que déjà l'esprit d'indépendance et d'anciennes haines pour le nom allemand laissait flotter l'opinion de la nation Hongroise sur la situation critique où se trouvait l'Autriche dans ces derniers tems.

A Vienne, le 1 octobre 1809

Le chef de Bataillon au Corps impérial  
des Ingénieurs Géographes

J. BROUSSEAUD.

## 25.

**Rapport à Son Excellence Monsieur le Maréchal, Duc d'Auerstaedt**<sup>305</sup>

Monsieur le Maréchal,

Chargé par les ordres de votre Excellence de parcourir les bords de la Rabnitz et des marais qui forment vers Raab le prolongement du lac de Neusiedel, dès les premiers villages que j'ai rencontré sur la rive gauche de la rivière en la remontant depuis le pont sur lequel passe la route de Vienne à Raab, j'ai rencontré un pays très abondant. Partout de nombreux troupeaux de chevaux, de bêtes à corne paissent dans les pâturages marécageux de cette contrée, partout les prairies se fauchent et se couvrent en ce moment d'une grande quantité de meules de foin, partout enfin, une moisson abondante et prochaine promet à l'armée des moyens assurés de subsistance. La rive droite présente à peu près le même spectacle. Le marais même nous offrira les mêmes ressources en bétail et en fourrage: mais qu'il me soit permis de faire à Votre Excellence quelques observations que je crois importantes et qui me paroissent intéresser également et l'armée et le pays.

1° Le voisinage de l'armée a beaucoup plus épuisé la rive gauche que la rive droite, la proximité de la première la mettant beaucoup plus en butte aux réquisitions irrégulières et même aux régulières qui ont été frappées par les autorités. Ce pays, qui dépend du Comitat de Vieselburg, fournissoit en effet à la subsistance de l'armée, même avant qu'elle y ait étendu ses cantonnements. Il y a dans cette partie tel village qui est déjà épuisé de chevaux, parce que ceux qui ont été requis pour le service de l'armée ne sont pas rentrés, et qui a déjà fourni soit à l'armée, soit à Vienne de 60 à 70 bœufs en marge : celà par ex. de St Peter. La proportion n'est pas à beaucoup près aussi forte sur la rive droite. Il n'y manque que peu de chevaux, les réquisitions régulières de bétail n'y ont pas été aussi fréquentes et les irrégulières n'y ont pas eu lieu. Il conviendrait donc dans ce moment de laisser respirer la rive gauche, jusqu'à ce que la rive droite ayant également fourni, on puisse redemander à la première.

<sup>305</sup> S.H.D. - A.T., Mém. Rec. 1594, pièce 35.



Il est un objet également important relativement aux ressources à espérer du pays pour la suite. Voici en quoi il consiste: toute la partie de la Hongrie occupée par l'armée françoise n'a pas assez de bras pour faire la moisson de ses bleds; elle tire ses moissonneurs de l'intérieur de la Styrie, de la Basse Autriche et de cette partie de la Hongrie qui avoisine les deux premières provinces. Le jour de la St Jean (24 juin) est le jour, où des milliers de moissonneurs arrivent à Bamhacken, et où les propriétaires du Comitat de Vieselburg viennent les engager et les emmènent dans leurs voitures. Or hier, 24 juin, j'étois à Bamhacken, j'y ai vu une grande quantité de voitures qui y étoient venues chercher des moissonneurs, presque toutes s'en sont retournées à vuide. Il ne s'en est présenté qu'une trentaine qui pour cette raison ont fait des demandes de salaire exorbitantes, trois fois plus que l'on n'a jamais donné dans les années les plus chères.

Ne serait-il pas à propos de faire faire un appel dans les pays qui sont en usage de fournir des moissonneurs à la partie de la Hongrie que nous occupons, et d'en engager les habitants à y aller comme de coutume, en leur promettant sûreté et protection, tant dans les lieux de leurs travaux que dans leurs maisons abandonnées. Sans cette mesure, ou toute autre analogue, on courra risque de voir la moisson rester sur pied et l'armée être privée d'une subsistance précieuse et assurée.

Kitzée, le 25 juin 1809

De Castres  
Capitaine ingénieur-géographe.

## 26.

**Mémoire de la reconnaissance militaire de la Rabnitz<sup>306</sup>**

La Rabnitz est formée par la réunion des eaux qui découlent du revers oriental d'un contrefort qui, échappé des montagnes qui séparent la Basse Autriche de la Styrie, vient du Sud au Nord border la rive droite de la Leitha. Les principaux courants portent les noms d'*Ickva*, de *Répcze*, de petite *Raab*, dérivée de la grande *Raab*, etc. Ils se réunissent dans les marais qui prolongent vers l'est le lac de Neusiedel en un seul cours d'eau qui prend le nom de Rabnitz et qui vient se jeter à Raab avec la rivière de ce nom dans le Danube de Vieselburg.

Les bords de la Rabnitz se ressentent du voisinage des marais d'où elle découle. Sans être absolument impraticables, les prairies qui la bordent sont coupées d'une prodigieuse quantité de fossés marécageux, qui semblent être, ou d'anciens lits de la rivière, ou les dégorgeoirs dans la Rabnitz d'autres marais situés plus avant dans les terres. Partout où ces fossés ne règnent pas, la prairie est assez ferme, et on peut trouver facilement des directions contournées pour arriver au bord de la rivière, mais il arrive souvent alors que l'on trouve ce bord vaseux et couvert de roseaux; d'autres fois cependant, le fond est mêlé d'argile et de sable et a assez de consistance. En général il est très rare de trouver à la fois les deux rives dégarnies de flaques et les bords fermes de chaque côté.

A la hauteur où sont présentement les eaux, la rivière est inguéable et le restera tant que les barrages que les habitants assurent avoir été faits à Raab subsisteront; ce n'est que dans les très grandes sécheresses qu'elle est guéable dans les lieux que nous indiquerons ci-dessous.

Le marais au-dessus de Beö-Särkany étant absolument impraticable, c'est à ce village que l'on a borné la reconnaissance de la Rabnitz ; on va entrer dans les détails de son cours et on indiquera ensuite les réflexions qu'a fait faire la position géographique de cette rivière combinée avec celles de la ville de Raab, des marais et du lac de Neusiedel.

<sup>306</sup> S.H.D. - A.T., Mém. Rec. 1594, pièce n°36.

Beö-Sarkainy est un des points où l'on peut traverser la rivière et sa vallée; le chemin qui, à travers la prairie, mène sur St. Peter, a été rehaussé, au moyen des terres provenant des fossés que l'on a fait de chaque côté. Le fond du chemin qui est le même que celui du marais doit être très gras pendant les pluies et très difficile au printemps après le dégel ; cette communication ne peut guères s'interrompre qu'en coupant les ponts en bois construits, l'un de 50 à 60 pieds sur la rivière et l'autre de 15 à 18 sur un canal de dessèchement qui a été tiré du marais et se réunit à la rivière par sa rive gauche. Des coupures faites dans le chemin réussiroient encore à arrêter la cavalerie et surtout l'artillerie. Quant à l'infanterie, elle pourroit presque partout manœuvrer à droite et à gauche du chemin dans la prairie qui est généralement sèche et solide.

Au-dessous de Beö-Sarkainy, une langue de terre sur laquelle sont bâtis les villages de Kapi et de Redi s'élève de quelques pieds au dessus du sol des prairies et des marais ; elle est cultivée en grains, se prolonge jusqu'à un canal de dessèchement, qui, du village de Markota, arrive dans la rivière et domine à 5 ou 600 toises toute cette rive ; la rivière dans cette partie est abordable sur plusieurs points et notamment vers Kapi et vers Redi, elle est même guéable en ce moment à ce dernier village, mais le gué est profond et difficile.

Au-dessous du point d'où nous venons de parler, est, entre les villages de Sövényhaz et de Leithen une communication à travers la vallée; elle est absolument semblable à celle de Beö-Sarkainy.

Entre Leithen et Nicola, la rive gauche est sèche, mais la droite est humide; il y avoit jadis un pont près du dernier village ; un très mauvais chemin y arrivoit par la rive droite ; le pont a été emporté.

A la ferme de Marny, il y a un gué praticable dans les basses eaux ; on arrive facilement à cette métairie par la rive droite ; dans les chaleurs on peut traverser avec des voitures légères les marais de la gauche.

Au village de Boerts, il y a aussi un gué dans les basses eaux, le village par sa position le défend et le domine.

C'est au village de Brückel que la route de Vienne à Raab passe la Rabnitz sur un pont de bois d'environ 100 pieds de long. La rive gauche le domine de quelques pieds. Il existe actuellement sur cette rive en avant du pont une batterie pour une pièce de canon et un épaulement pour l'infanterie ; c'est à ce point que les Autrichiens tenant le camp retranché de Raab avoient leurs avant-postes.

Au-dessous de Brückel jusqu'au village de Fischerdorf, les deux rives sont également basses, mais solides ; plus bas, la rivière entre dans les faubourgs de Raab; elle coule entre des digues qui présentent de chaque côté les mêmes obstacles et les mêmes facilités.

Par ce que nous venons de dire sur la Rabnitz, on voit que la nature marécageuse de sa vallée, le petit nombre de ponts, de gués et de points abordables qu'elle offre, en font une ligne assez bonne à garder.

En tenant l'isle au delà du Danube de Wieselburg avec des ponts et des têtes de pont sur ce bras, en occupant la ville de Raab, une aile d'armée seroit enfermée dans une vaste redoute, entre la Rabnitz, les marais et le lac de Neusiedel ; il ne seroit possible d'arriver à elle qu'en passant le Danube et le bras de Wieselburg, où la Rabnitz vers l'un des points que nous venons d'indiquer, ou en traversant les marais par la chaussée d'Esterhaza à Pamhacken, ou enfin en tournant le lac de Neusiedel, toutes opérations qui, pour la plupart offrent beaucoup de difficultés.

Kitzée, le 27 juin 1809

De Castres  
Capitaine ingénieur-géographe.

27.

**Mémoire sur la reconnaissance de la rivière de la Raab depuis Marczalto jusqu'à son embouchure à Raab dans le Danube<sup>307</sup>**

Depuis l'embouchure de la Raab jusqu'à *Marczalto* ce qui fait environ 7 lieues d'une heure de chemin, les bords de cette rivière sont partout marécageux et dans quelques endroits inabordables, tel que le marais de Raba-Patona sur la rive droite qui rend les approches de cette rive impraticable dans toutes les saisons de l'année.

Au dessus de Sobor, à une demie lieue en avant du côté de Marczalto, il seroit impossible d'aborder la rive gauche.

Aucune partie de la rivière n'est guéable depuis Raab jusqu'à Marczalto.

Les ponts en bois de Raba Patona et d'Arpas ont été rompus par les Hongrois. Ce dernier village étoit le point sur la rivière de la Raab par où passoit la grande route d'Oedenburg à Papa et à Raab ; elle passe maintenant par Sobor et va rejoindre la grande route un peu au dessus de Gross Malomsok par des chemins de traverse qui sont assez mauvais.

Les points de communication qui restent pour aller de la rive gauche à la rive droite et réciproquement sont le bac de Csesen qui peut contenir 15 chevaux, le pont de Bodonhely, celui de Sobor et de Marczalto. Le pont de Bodonhely sera défendu par un retranchement déjà fort avancé le 24 juin 1809.

Les communications sont assez bonnes, on pourroit avec peu de réparations les rendre praticables partout pour l'artillerie.

Il a paru au soussigné, qu'en brûlant le bac de Csesen, coupant les ponts de Klein Malomsok, Marczalto, gardant le retranchement qui défend le pont de Bodonhely et brisant les digues établies au milieu des marais et qui servent de communication de l'une à l'autre rive, la Raab deviendrait une fort bonne ligne militaire et que l'ennemi qui se trouveroit sur la rive droite trouveroit alors de grandes difficultés s'il vouloit tenter quelques passages.

Les terres de la rive gauche de la Raab sont productives en grains, en bois et surtout en fourrages. Les prairies voisines de Raba Patona, de Bodonhely,

<sup>307</sup> S.H.D. - A.T., Mém. Rec. 1594, pièce n°38.

d'Arpas et de Sobor en produisent une très grande quantité. La rive droite produit plus de grains, mais moins de fourrages. La première offre encore de grandes ressources en bestiaux et en fourrages, quoiqu'elle soit sujette assez fréquemment aux excursions des fourrageurs qui viennent frapper des réquisitions et partent des villages de Teth, Szemere etc. qui se trouvent sur la grande route de Papa à Raab et distants d'une lieue de la rive gauche. Quant à la rive droite, son voisinage de cette grande route où est passée une partie de l'Armée d'Italie a tellement dégarni les villages circonvoisins de ses rives, que les habitants manquent à présent des choses de première nécessité.

La bouverie à 1/4 de lieue de Raba-Patona qui se trouve indiquée sur la reconnaissance faite par le sous signé contient encore beaucoup de bœufs qui peuvent être employés pour la nourriture de l'armée.

Kitzée, le 28 juin 1809

Guibert  
Lieutenant Ingénieur.

## 28.

**Mémoire de la reconnaissance militaire de la chaussée entre Esterhaza et Pamhacken à travers les marais du lac de Neusiedler-See<sup>308</sup>.**

Cette chaussée qu'il semble que pour plus d'économie on auroit pu tracer en ligne droite fait plusieurs contours considérables, elle ne paroît pas avoir de fondation, mais elle a été élevée au-dessus du sol du marais avec du gravier de manière qu'elle est unie comme une allée de jardin. Elle est assez large pour que quatre voitures puissent y passer de front, mais cet avantage est illusoire en ce que les nombreux ponts qui la traversent sont étroits et ne peuvent donner passage qu'à une seule voiture. Ces ponts facilitant l'écoulement des eaux, la chaussée est très peu élevée au-dessus du sol, et malgré cela, ce n'est que dans les eaux extraordinaires comme celles de cette année par exemple (1809) qu'elle est noyée et impraticable pendant quelques jours.

Les ponts sont en bois, mais assez solidement construits.

Les marais à droite et à gauche de la chaussée sont généralement impraticables, cependant de l'infanterie légère pourroit trouver le moyen de s'y aventurer dans certains endroits où les bestiaux qui y paissent l'été n'ont de la vase que jusqu'au jarrêt.

Vers le milieu de la chaussée quelques saignées que l'on a fait et les fossés qui dans cette partie bordent la route, ont un peu desséché le sol, et l'ont converti en prairies simplement humides dont les plus voisines de la route s'exploitent avec des bœufs et des voitures légères.

De quelques côtés que l'on veuille occuper la chaussée, les moyens sont les mêmes, rompre les ponts, faire des épaulements en travers, et même en établir pour l'infanterie dans les prairies humides du centre, au moyen de fascines que l'on couperoit aux saules qui bordent la route, ou des bottes de joncs que l'on trouveroit en grande quantité à Esterhaza ou à Pamhacken.

Quant au débouché près de chacun de ces villages, celui d'Esterhaza se défendrait mieux que l'autre, à raison de ce que le terrain à droite du péage

<sup>308</sup> S.H.D. - A.T., Mém. Rec. 1594, pièce n°33.

s'avançant dans les marais, il y fournit l'emplacement d'une batterie qui donneroit au loin des feux sur la chaussée et prendroit en flanc les troupes au moment où elles approcheroient de la maison du péage.

Les moyens de forcer le passage soit de l'un ou de l'autre côté se bornent à l'attaquer de front ou tout au plus à jeter quelques tirailleurs sur les flancs dans les endroits les moins profonds du marais. Il n'est pas besoin d'ajouter que cette entreprise seroit très difficile surtout si l'ennemi en rompant les ponts avoit eu soin d'en emporter les bois qui sont très rares à trouver dans ce pays.

Kitzée, le 25 juin 1809

De Castres  
Capitaine ingénieur-géographe





Le pont de bateaux qui réunit Ofen et Pest

## Index nominum

Sont indiquées, également, en regard des noms, les pages où les personnages sont désignés par leur titre ou dignité (Premier Consul, Archiduc Palatin, Empereur etc.).

En petit corps: auteurs des ouvrages cités et personnes mentionnées dans l'Introduction.

Alexandra Pavlovna, grande duchesse : 167, 168, 176.

Alexandre I, empereur de Russie : 301, 302, 304.

Althan, famille : 136.

Alvinczi, József [Joseph] : 306.

André II, roi de Hongrie : 18, 129, 272.

André III, roi de Hongrie : 183.

Anjou, Maison d' : 239.

Apafi, Mihály [Michel] : 17, 154.

Archiduc Alexandre-Léopold, palatin : 12, 176, 222, 304.

Archiduc Charles : 168, 202-204, 286-288, 299, 301, 302, 304, 315.

Archiduc Joseph, palatin : 123, 167, 276, 288, 299, 301, 302, 304.

Atzél, István [Étienne] : 298, 299.

Aubeterre, M. de : 25,

Auguste, roi de Pologne : 21, 22, 27

Balázs, Éva H. : 117, 155.

Barkóczy, Ferenc [François], évêque d'Eger : 37, 52.

Barkóczy, Ferenc [François], administrateur du comitat de Pest : 298.

Basching : 212.

Batthyány, famille : 136.

Batthyány, Károly József [Charles Joseph] : 31.

Batthyányi, Tivadar [Théodore] : 280.

Beauharnais, Joséphine : 216.

Bell David : 240.

Benda, Kálmán : 176, 224.  
Benyovszky, Maurice : 56.  
Bercsényi, Miklós [Nicolas] : 21, 22, 224.  
Bérenger, Jean : 11, 14, 16, 19, 52,  
Berthier, Louis Alexandre, prince de Neuchâtel : 170.  
Bethlen, Gábor [Gabriel], Chancelier de Transylvanie : 31.  
Béthune, marquis: 17.  
Beurnonville, ambassadeur : 168.  
Bezerédy, Ignác [Ignace] : 300.  
Bignon, Louis Pierre Edouard : 170.  
Bonaparte, Napoléon : Napoléon I<sup>er</sup>, empereur  
Bónis, György : 131.  
Born, Ignace : 93.  
Bourrienne, Louis Antoine : 171, 172, 174, 178, 179, 210.  
Braibant, Charles : 9, 14.  
Brentano : 90.  
Brogie, comte : 27.  
Brogie, Achille Léonce, Victor Charles, duc: 249.  
Brousseau, J. : 182, 313-328.  
Brunet, M. : 12.  
Brunszzik József [Joseph] : 297, 298.  
Caraffa, Antonio : 18.  
Catherine II, impératrice de Russie : 116, 168.  
Ėernojeviaĕ, Arsène : 133.  
Champagny, Jean-Baptiste : 216, 217, 219.  
Champagny, Jules : 286.  
Charles V de Lorraine: 28, 36, 330.  
Charles V, empereur : 236.  
Charles VI, empereur, roi de Hongrie: 30, 31, 39, 51, 52, 57, 59, 85, 129, 132, 139, 147, 179, 181, 183, 191.  
Charles XII, roi de Suède: 22,  
Charpentier, 280.  
Chélard, Raoul : 209.  
Choteck, Rudiolf : 31, 90-92.  
Christiane Eberhardine, reine de Pologne: 27.

Cobentzl, Johann Ludwig Joseph : 202.  
 Colloredo, Franz de Paula : 202.  
 Colloredo, Rudolf Joseph : 31, 32.  
 Combelle: 55.  
 Constant, Benjamin : 210.  
 Csáky, famille : 136.  
 Cziráky, Antal Mózes [Antoine Moïse] : 298.  
 Daun, Leopold : 30, 32.  
 Davout, Louis Nicolas, duc d'Auerstaedt : 169, 339.  
 De Castres, ingénieur-géographe : 339-343, 346, 347.  
 Delius, Christophe Traugott : 93.  
 Demetri, Angelo : 81.  
 Des Alleurs, marquis : 23.  
 Despot, Miroslava : 280.  
 Domanovszky Sándor : 123, 176, 288.  
 Du Héron, marquis : 21.  
 Dupleix, Léon : 285-289.  
 Eckhart, Ferenc : 82, 286, 287.  
 Elisabeth, impératrice de Russie: 107.  
 Engelhard, baron : 38.  
 Enzmann, général : 308.  
 Erdődy, famille : 131.  
 Erdődy, Gabriel : 52.  
 Erdődy, János [Jean] : 178.  
 Erdődy, József [Joseph] : 298.  
 Este , Maison d' : 302.  
 Este, Charles-Ambroise d' : 297, 299.  
 Esterházy, famille : 131, 136.  
 Esterházy, Imre [Émeric], archevêque-primat : 52, 130, 147.  
 Esterházy, József [Joseph] : 298.  
 Esterházy, Miklós [Nicolas † 1790] : 328.  
 Esterhazy, Miklós [Nicolas † 1833]: 173, 240, 264, 298, 327.  
 Esterházy, Paul Antoine († 1762) : 35, 48.  
 Esterházy, Paul Antoine († 1866) : 265.  
 Faber, Eva : 91.

- Faller, Jenő : 96, 100.  
Ferdinand I<sup>er</sup> empereur, roi de Hongrie : 19, 39, 138, 264.  
Ferdinand II, empereur, roi de Hongrie : 131, 132.  
Festetics, György [Georges] : 277, 278.  
Fischer, István [Étienne] : 298.  
Fougères, marquis de : 28, 46.  
François de Lorraine, empereur : 29-31, 191.  
François I<sup>er</sup>, empereur d'Autriche, roi de Hongrie : 167, 169, 173, 174, 176, 178, 179, 181, 185, 190, 201, 202, 254, 256, 269, 279, 286-288, 301, 302, 306.  
Frédéric Guillaume II, roi de Prusse : 168.  
Frédéric II, roi de Prusse : 26, 27, 55, 115, 156, 222, 250.  
Frémaut, lieutenant-colonel : 56.  
Furet, François : 210.  
Gadola, ingénieur : 85.  
Gallenbergg, Weichard : 78.  
Geiger : 115.  
Görög, Demeter : 265.  
Grassalkovich, Antal [Antoine] : 37, 51.  
Grossing[er], Franz Rudolf : 155, 156.  
Grossinger, József [Joseph] : 155.  
Guibert, lieutenant-ingénieur : 313, 344, 345.  
Gyulay Ignác [Ignace] : 297-299.  
Hajdú, Lajos : 156.  
Haller, József [Joseph] : 123, 222.  
Hamilton, Niclas : 91, 92.  
Harrach, Johann Joseph Philipp : 32.  
Hatzfeld, Carl Friedrich : 162.  
Haugwitz, Friedrich Wilhelm : 33.  
Heckenast, Gusztáv : 93.  
Hell, Joseph Charles : 93, 96.  
Hell, Mathieu Cornel : 96.  
Heltai, Georges : 9.  
Hesse-Rheinfels, Charlotte-Amélie de : 21.  
Horváth, László : 10, 313.  
I. Tóth, Zoltán : 9.

Illésházy, famille : 136,  
Illésházy, István [Étienne] : 298.  
Jankovics, József Mme : 10.  
Joseph I<sup>er</sup>, empereur, roi de Hongrie : 18-20, 39, 128, 129, 147.  
Joseph II, empereur, roi de Hongrie : 12, 44, 110, 115-123, 127, 137, 155-167, 179, 181, 182, 184,  
189, 196, 204, 221, 223, 241, 250-252, 254, 256, 257, 263, 277, 279, 283, 336, 338.  
Jourbins : 61.  
Kapy, Gabriel : 53.  
Kapy, Gabriel, baronne : 39, 53.  
Kara Mustapha : 330.  
Kaunitz-Rietberg, Wenzel Anton : 31, 32, 121, 204.  
Kazinczy, Ferenc [François] : 306.  
Kecskeméti, Charles : 19, 52, 182.  
Kellermann, François-Christophe, duc de Valmy : 305.  
Kempff : 79, 80.  
Khevenhüller, Johann Joseph : 31.  
Khevenhüller, Ludwig Andreas : 85.  
Kinsky, Franz Ferdinand : 59.  
Koháry, famille : 136,  
Kolanoviae, Josip : 10, 280.  
Koller, Ferenc [François] : 118.  
Kont, Ignác : 171, 209.  
Kosáry, Domokos : 9, 170, 279,  
Kovacsics, József : 182.  
Köpeczi, Béla : 15.  
Körmendy, Lajos : 14.  
Kövér, Lajos : 10.  
Lacuée, Gérard : 9, 13, 171-208, 219, 224.  
Lacuée, Jean-Gérard : 199.  
Langis, Mme de : 32.  
Lascy, Franz Moritz : 226, 265.  
Laudon, Ernst Gideon : 204.  
Lemaire : Maire F.J.  
Léopold I<sup>er</sup>, empereur, roi de Hongrie : 16, 17, 19 21-23, 28, 39, 50, 52, 53, 128, 133, 179, 181, 183,  
223, 236, 330, 338.

Léopold II, empereur : 123, 133, 179, 189, 250.  
Lezay-Marnesia, Adrien : 9, 13, 77, 170, 173, 182, 183, 207, 209-284.  
Lezay-Marnesia, marquis de : 210.  
L'Hopital, marquis de : 11, 13, 27-29, 37, 44, 50, 51.  
Liechtenstein, Johann Joseph : 279, 280.  
Liechtenstein, Joseph Wenzel de : 25, 32.  
Lipszky, Joannes : 265.  
Louis II, roi de Hongrie : 239, 248.  
Louis XIV, roi de France : 12, 21-23.  
Louis XV, roi de France : 75, 83, 88, 90, 115, 185.  
Louis XVI, roi de France : 115.  
Lubomirska, Elisabeth : 22.  
Luchesini : 168,  
Luther, Martin : 251.  
Maire, F.J. : 279.  
Mályusz, Elemér : 176.  
Marescalchi, Ferdinando : 285.  
Marie Charlotte, reine de Naples : 202.  
Marie-Louise d'Este, impératrice, reine de Hongrie : 302, 306, 307.  
Marie-Thérèse, Impératrice, reine de Hongrie: 25, 26, 29-36, 39, 52, 55, 56, 58, 59, 61, 62, 66, 74, 75, 77-79, 83, 85-92, 103, 104, 115, 117, 120-124, 127, 130, 139, 146, 147, 155, 167, 179, 181, 182, 184, 186, 188, 189, 191, 194, 196, 222, 231, 248, 256, 267, 278, 281, 302, 333, 334.  
Marie-Thérèse de Bourbon-Sicile, Impératrice, reine de Hongrie : 301.  
Marty, Michel : 14, 28.  
Maximilien II, empereur, roi de Hongrie : 146.  
Melzi, citoyen : 215.  
Mendelssohn, Moses : 155.  
Merveldt, Maximilien : 308.  
Monok, István: 10, 14.  
Montecuccoli, Raymond : 36.  
Montesquieu, Charles : 94, 206.  
Móricz, Miklós : 182.  
Müller, F. : 265.  
Nádasdy, famille : 136.  
Nádasdy, Léopold Florian : 31.

Napoléon I<sup>er</sup>: 167, 169-171, 178, 179, 199-201, 203, 207, 209, 211-214, 216, 218, 222, 224, 225, 243, 253, 257, 285, 287-289, 301-304, 306, 313.  
 Neipperg, Wilhelm Reinhard : 32.  
 Neron : 166.  
 Noailles, Emmanuel Marie Louis, marquis de : 11, 18, 115-122, 155, 156.  
 Nouzille, Jean : 47.  
 Ócsai Balogh, Péter [Pierre] : 298.  
 Orléans, duc d': 52.  
 Pálffy, famille : 131, 136.  
 Passavan Oglou : 257.  
 Pászthory, Sándor [Alexandre] : 123.  
 Paul I<sup>er</sup>, empereur de Russie : 168.  
 Pázmány, Péter [Pierre] : 131.  
 Péchy, Imre [Émeric] : 300.  
 Perégaux : 219.  
 Pestalozzi, Johann Heinrich : 261.  
 Pimenova, Ludmila : 240.  
 Potocki, Joseph : 22.  
 Pujol, Stéphane : 240.  
 Rákóczi, Ferenc [François] II, prince de Transylvanie : 15, 16, 21-23, 38, 52, 147, 224.  
 Rákóczi, György [Georges] I<sup>er</sup> : prince de Transylvanie : 22.  
 Rákóczi, György [Georges] II : prince de Transylvanie : 22.  
 Rautenstrauch, Stefan : 155.  
 Raynaud, Philippe : 210.  
 Récamier, M. de : 218.  
 Révay, Pál [Paul] : 298.  
 Røederer, A.M. : 209.  
 Røederer, Pierre Louis : 209, 210, 212, 214, 216-219, 261.  
 Røederer, Pierre Louis, Mme : 219.  
 Roy, Philippe : 18.  
 Salburg : 32.  
 Sapieha, Benoît Paul : 22.  
 Savoie, Eugène de : 42, 49, 204.  
 Schley, Theodor : 82.  
 Schlözer, August Ludwig : 118.



Schönborn, famille : 136.  
Semsey, András [André] : 298.  
Seneca : 156, 166.  
Sieniawski, Adam : 22.  
Sieyès, Emmanuel Joseph : 210.  
Silva Tarouca , duchesse : 32.  
Silva Tarouca, duc : 31, 32.  
Sobieski, Jean, roi de Pologne : 28, 36, 330.  
Somogyi, János [Jean] : 298.  
Staël, Germaine de : 210, 211.  
Starhemberg, Georg Adam : 280.  
Steinberg, François Antoine : 78.  
Stratimiroviæ, Stevan [Étienne] : 298.  
Szabo, Franz A.J. : 121.  
Széchényi, Ferenc [François] : 220, 240, 280, 297, 298.  
Széchényi, István [Étienne] : 220.  
Szijártó, István : 14, 48.  
Szinnyey, József : 155.  
Talleyrand-Périgord, Charles Maurice : 168, 219.  
Tato, Grazia : 14.  
Thököly, Imre [Émeric] : 16, 17, 19, 224, 330.  
Thugut, Johann Amadeus Franz : 177, 202, 256.  
Tollet, Daniel : 14.  
Tomory Pál [Paul] : 239.  
Tóth, Ferenc : 240.  
Tournon, Camille : 305-312.  
Tuetey, Louis : 313.  
Turpin de Crissé, Lancelot : 240.  
Ulfeld, comte : 31.  
Ürményi, Joseph : 122, 123, 127, 222, 297-299.  
Valcroissant, général : 245.  
Vay, József [Joseph] : 178, 222, 300.  
Vergennes, Charles Gravier comte de : 118, 119, 122, 155.  
Vergne, président de la : 61, 75, 76, 78, 83, 92.  
Verninai, M. de : 218.

Vissi, Zsuzsa : 14.  
Vrhovac, Maximilien : 280, 298.  
Wenzely, A. : 265.  
Werböczi, István [Etienne] : 127, 128, 337.  
Wertheimer, Ede : 171,  
Westerholt, Egon : 209.  
Wladislaw II Jagellon, roi de Hongrie et de Bohême : 127, 278, 337.  
Wussin I. : 265.  
Zápolya, János [Jean] I<sup>er</sup>, roi de Hongrie : 248.  
Zichy, Károly [Charles] : 175, 178, 222, 298, 304.  
Zichy, Miklós [Nicolas] : 146.  
Zinzendorf, Karl: 162, 302.  
Zrinyi, Miklós [Nicolas] : 16.  
Zrinyi, Péter [Pierre] : 16.



Le Comte Ferenc Széchenyi

## Index locorum

Les noms des localités (villes, villages) sont en caractères romains, bas de casse, ceux des comitats, régions et pays en capitales et ceux des rivières, lacs, mers et montagnes en italiques.

Les renvois au texte sont faits à partir du nom officiel actuel pour les localités et à partir des noms hongrois pour les comitats de Hongrie et de Transylvanie. C'est à ces noms que renvoient les variantes dans les autres langues figurant dans l'index..

Ne sont pas inclus dans l'index certains noms géographiques (Autriche, Hongrie et Vienne) qui apparaissent trop souvent dans le texte.

Abréviations des noms des pays, en regard des localités : A = Autriche ; Alb = Albanie ; All = Allemagne ; B = Belgique ; Bg = Bulgarie ; CH = Suisse ; Cr = Croatie ; F = France ; H = Hongrie ; It = Italie ; PB = Pays-Bas ; Pl = Pologne ; P = Portugal ; R = Roumanie ; Ru = Russie ; Sb = Serbie-Monténégro ; Sk = Slovaquie ; Sn = Slovénie ; Tc = R. Tchèque ; Tr = Turquie ; Uk = Ukraine.

ABAÚJ : BORSOD-ABAÚJ-ZEMPLÉN.

Abda (H; Brückel) : 50, 322, 323, 342, 343.

Agen (F) : 171.

Agram : Zagreb

Agria : Eger

AGRIA : HEVES

Alba Iulia : Gyulafehérvár

ALBANIE : 245.

*Alduna* : *Bas-Danube*

ALLEMAGNE : 18, 28, 31, 32, 46, 50, 64, 72, 73, 81, 83, 86, 106, 108, 112, 113, 116, 156, 177-179, 188, 190-200, 216, 236, 243, 251, 257, 271, 282, 283, 330.

Almanach : Almás

Almás (Dunaalmás, H; Almanach, Almasch) : 36, 50.

Almasch : Almás

Alpes : 242, 243, 245.

Altembourg : Deutsch Altenburg

Altenburg : Magyaróvár

AMÉRIQUE : 46, 55.

Amsterdam (PB) : 64, 65.

Andau : Tarcsa

ANGLETERRE : 34, 63, 76, 77, 83, 87, 88, 137, 140.

ANJOU : 239.

Antau : Tarcsa

ARAD (R) : 239.

Arad (R) : 132, 286.

ARAGON : 48.

Aranyos (H) : 38, 52, 53.

Árpás (H; Arpas) : 344, 345.

Arpas : Árpás

ASIE : 270.

Assur : Aszód

Asswang : Ásvány

Ásvány (rattaché à Ásványráró, H; Asswang) : 320.

Ásványráró : Ásvány

Aszód (H; Assur, Azud) : 37, 51.

Atvani : Hatvan

Auerstaedt (All) : 339.

Augsburg (All.) : 84.

Austerlitz : Slavkov

AUTRICHE ANTÉRIEURE : 201.

Auxerre (F) : 28, 33, 36, 40, 43.

Azud : Aszód

Babina Greda (Cr; Babinagreda) : 281.

Babinagreda : Babina Greda

Bač : Bács

Bački Monoštor : Monostorszeg

Bačko Gradište : Földvár

- Backstein (A) : 283.  
 Bács (Bač, Sb) : 132.  
 Bácsföldvár : Földvár  
 Bagis : Nagybajcs  
 Bakabánya (Pukanec, Sk; Pukantz) : 94.  
 Bakar (Cr, Buccari, Buccariza) : 79-81, 154, 244, 272, 282.  
 Bakony (H) : 243.  
 Balaton (H) : 243.  
 BALKANS : 133.  
 Bamhacken : Pomogy  
 BÁNÁT (BANAT) : 47, 76, 77, 82, 103-106, 109, 217, 237, 241, 250, 267, 279, 280, 282, 286, 301.  
 Bania : Sóbánya  
 Banská Belá : Bélabánya  
 Banská Bystrica : Besztercebánya  
 Banská Štiavnica : Selmecebánya  
 Barátföld (lieudit dans le terroir de Lébény, H; Barronfeld) : 323.  
 Bardejov : Bártfa  
 Barronfeld : Barátföld  
 BARS (Sk; TEKOV) : 117.  
 Bártfa (Bardejov, Sk; Bartfeld) : 39, 44, 45, 53, 308.  
 Bartfeld : Bártfa  
*Bas-Danube* : 230, 246, 258, 267, 271.  
 BAS-RHIN : 212.  
 BASSE-AUTRICHE : 28, 340, 341.  
 BASSE-HONGRIE : 23, 39, 93, 94, 99, 109, 112.  
 BAVIÈRE : 28, 34, 83, 118, 199, 305.  
 Bayreuth (All) : 305.  
 Bécsújhely : Wiener Neustadt  
*Béga* (R et Sb; *Bega*) : 280.  
 Bélabánya (Banská Belá, Sk; Dullen, Dulinec) : 94.  
 Belc (Uk) : 22.  
 BELGIQUE : PAYS-BAS AUTRICHIENS  
 Belgrád (Beograd, Sb; Belgrad, Belgrade, Nándorfehérvár) : 79, 241, 242, 283, 311.  
 Belgrad : Belgrád

Belgrade : Belgrád  
*Bene (H)* : 37.  
Beograd : Belgrád  
Beö-Sárkány, Beö-Sárkány, Beö-Särkany : Bősárkány  
BEREG (H et Uk) : 136.  
Beregh Saz : Beregszász  
Beregovo : Beregszász  
Beregszász (Beregovo, Uk; Beregh Saz) : 308.  
Berlin (All) : 168.  
Berne (CH) : 218.  
*Beskides Orientales* (Pl et Sk) : 45.  
Besztercebánya (Banská Bystrica, Sk; Neusohl) : 94, 95, 97, 98, 130.  
Betskerek : Nagybetskerek  
BIHAR (H et R; BIHOR) : 300.  
BIHOR : BIHAR  
Bodack : Kisbodak  
*Bodagut* : *Boldogkő*  
Bodonhely (H) : 344.  
*Bodrog* (H) : 52, 53.  
BOHEME : 31-34, 70, 72, 75, 86, 103, 106, 113, 121, 173, 180, 185, 192, 196, 205, 242, 256.  
*Boldogkő* (H; *Bodagut*) : 52, 53.  
BORSOD (H) : 52, 53, 300.  
BORSOD-ABAÚJ-ZEMPLÉN (H) : 23.  
BOSNIE : 130, 242, 245, 260.  
*Bosut* (Cr; *Boszut*) : 85, 281.  
*Boszut* : *Bosut*  
Botak : Nagybodak  
Börcs (H) : 322, 323, 342.  
Bősárkány (H; Beö-Sárkány, Beö-Sárkány, Beö-Särkany) : 321, 322, 326, 341, 342.  
Bratislava : Pozsony  
BRATISLAVA : POZSONY  
Breitenbrunn, Breitenbrunn : Széleskút  
Bremen (All) : 64.  
Bressanone (It) : 253.  
Brixen : Bressanone

- Brno (Tc; Brünn) : 305, 309.  
 Brod (Cr) : 85, 110, 111, 281.  
 Brod na Kupi (Cr; Brod) : 81, 82, 280, 283.  
 Brodi : Brody  
 Brody (Uk; Brodi) : 312.  
 Bruck an der Leitha (A; Bruck) : 323, 324, 328, 335.  
 Bruck : Bruck an der Leitha  
 Bruxelles (B) : 9.  
*bruyères de Rackos* : *Rákosmező*  
 Brückel : Abda  
 Brünn : Brno  
 Buccari, Buccariza : Bakar  
 Buda (H; Bude, Ofen) : 36, 39, 50, 51, 112, 114, 128, 132, 219, 225, 230, 256, 285, 286, 306, 311.  
 Budapest (H) : 114, 155.  
 Budapest : Buda, Pest  
 Bude : Buda  
 BUKOVINE : 217, 236, 243, 253, 260, 269, 308.  
 Čakovec : Csáktornya  
 Campo Formio (It) : 203, 214, 222.  
*Campus Rakos* : *Rákosmező*  
*Canal d'Eszterhaza* (H) : 321, 327.  
*Canal François* (Sb) : 278, 280, 283.  
 CARAŞ : KRASSÓ  
 Carcassonne (F) : 270.  
 CARINTHIE : 58, 80, 188, 193, 196, 217, 218, 244, 283.  
 Carlobago : Karlobago  
 Carlstatt (quartier de Vienne, A) : 30.  
 CARNIOLE : 78, 80, 218, 242, 245, 282.  
*Carpathes* (*Krapacs*) : 45, 93, 241, 242, 268, 308, 312.  
 Cassel (localité non identifiée, Sn) : 79.  
*Caucase* : 269.  
*Cerkniško Jezero* (Sn; Cirenitz) : 78.  
 Chakralo (localité non identifiée, Sk) : 44.  
*Champs de Rákos* : *Rákosmező*



Château Thierry (F) : 310.  
Cherents : Szerencs  
*Chew* : Hejő  
CHINE : 270.  
*Cirenitz* : *Cerkniško Jezero*  
Coblence (Koblenz, All) : 212.  
Comorn, Comorre : Komárom  
Compolno : Kápolna  
CONFINS MILITAIRES : 74, 109, 127, 228, 231, 236-239, 243, 247, 265, 292.  
Constantinople (Tr; Istanbul) : 25, 35, 75, 286.  
Cracovie : Kraków  
Cremnitz : Körmöcbánya  
CRIMÉE : 116.  
CROATIE : 26, 42, 55, 61, 62, 74, 80, 120, 132, 135, 136, 153, 170, 178, 182, 184, 221, 227, 228, 230, 231, 236, 238, 242-245, 247, 250, 260, 265, 272, 292, 298, 300, 301.  
Čunovo : Csuny  
CURLANDE : 28.  
Csáktornya (Čakovec, Cr; Tshakathurn) : 277.  
CSALLÓKÖZ (ZITNÝ OSTROV, Sk; SCHÜT) : 36  
CSANÁD (H) : 130, 239.  
Csécsény (Rábacsécsény, H; Csesen) : 344.  
Csesen : Csécsény  
Csíkmadéfalva : Madéfalva  
Csuny (Čunovo, Sk; Dunacsún, Sandorf) : 314-316.  
DALMATIE : 135, 154, 184, 214, 217, 218, 236, 242, 260, 268.  
Dantzig : Danzig  
*Danube* : 35, 36, 39, 40, 46, 48-51, 76, 77, 83-85, 103, 105, 112-114, 140, 148, 191, 193, 208, 225, 230, 238, 241, 242, 243, 246, 258-260, 267-269, 271-273, 278-283, 309-311, 313-320, 323, 326-331, 343, 344.  
Danzig (Gdańsk, Pl; Dantzig) : 64.  
*Dardanelles* : 283.  
Debrecen (H; Debrecin) : 241, 271, 284.  
Debrecin : Debrecen  
Degoj (Lijevi et Desni/Gauche et Droite, Cr; Degoy) : 281.  
Degoy : Degoj

Delnica (Delnice, Cr; Delnizta) : 281.  
 Delnice : Delnica  
 Delnizta : Delnica  
 Desni Degoj : Degoj  
 Deutsch Altenburg (A; Altembourg) : 49, 323, 329.  
 Dévény (Devín, Sk; Theben) : 83, 314, 315.  
 Devín : Dévény  
 Diakovár (Djakovo, Cr; Diakovar) : 239.  
 Djakovo : Diakovár  
 Djurdjevac (Cr; St. Georges) : 237.  
 Doborgaz (Dobrohošť, Sk; Doborgazsziget, H; Doborgáz, Oborgass) : 319.  
 DOBORGÁZ (OBERGASS) : 316, 319  
 Doborgazsziget : Doborgaz  
 Dobra (Cr) : 281.  
 Dobrohošť : Doborgaz  
 Dolcigno : Ulcinj  
 Doubovatz : Karlovac  
 Dráva (*Drave*) : 39, 40, 193, 242, 243, 269, 277, 281-283.  
*Drave* : *Dráva*  
 Dubovac : Karlovac  
 Dukla (Pl) : 312.  
 Dulinec : Bélabánya  
 Dullen : Bélabánya  
 Dunaalmás : Almás  
 Dunacsún : Csuny  
 Dunakiliti : Kiliti  
 Durazzo (Durrës, Alb) : 245.  
 Durrës : Durazzo  
*Dwina-Fluss, branche de Moson du Danube* : *Mosoni-Duna*  
 Eger (H) : 38.  
 Eger (H; Agria, Erlau) : 37, 38, 51-53, 130, 239, 264, 298, 306, 307, 312.  
 ÉGYPTE : 233, 257.  
 EISENBURG : VAS  
 Eisenstadt : Kismarton  
*Ein* : *Hejő*

EMPIRE OTTOMAN : TURQUIE

Engerau (Petr alka, rattaché à Bratislava/Pozsony, Sk; Ligetfalu, Pozsonyligetfalu) : 314, 315, 323.

Eperjes (Prešov, Sk; Eperies) : 18, 38, 53, 284.

Erlau : Eger

Érsekújvár (Nové Zámky, Sk; Neuhäusel) : 306, 309.

ESCLAVONIE : SLAVONIE

ESPAGNE : 18, 70, 76.

Essegg : Eszék

Esterhaz : Eszterháza

Eszék (Osijek, Cr; Essegg) : 76, 111, 242, 243.

ESZTERGOM (H et Sk) : 136.

Esztergom (H; Gran) : 36, 43, 114, 130, 147, 239, 242, 264, 306, 309-311.

Eszterháza (dès 1950 Fertőd, H; Esterhaz) : 324, 325, 326-328, 343, 346.

ÉTAT PONTIFICAL : 62.

*Euphrate* : 241.

EUROPE : 46, 48, 56, 74, 86, 108, 180, 182, 188, 190, 203, 208, 214, 216, 225, 230-232, 251,

256, 258, 259, 268-270, 291, 293.

Fahrenfeld (A) : 195.

*Feistritz* (A) : 243.

FEJÉR : 298.

Felbár (Horný Bar, Sk) : 317.

Felsőfricske : Fricske

Féltorony (Halbturn, A; Halbthurn) : 324.

*Fertő* (*Fertő*, H, et *Neusiedler See*, A; *Lac de Neusiedel*, *Neusiedler-Sée*) : 243, 313, 321, 324, 325-327, 329, 331, 336, 339, 341, 343, 346.

Fertőd : Eszterháza

Fertőszéleskút : Széleskút

Firenze : Florence

Fischerdorf : Pinnyéd

Fiume (Rijeka, Cr) : 35, 40, 55, 59, 60, 63, 66, 71, 76, 78-84, 109, 153, 154, 191, 193, 201, 244, 272, 281, 282, 284.

FLANDRE : 32, 52, 253.

Florence (It) : 179.

Földvár (Bačko Gradište, Sb; Bácsföldvár, Földwar) : 280.

Földwar : Földvár

FRANCE : 26, 29, 32, 34, 47, 50, 55, 56, 57, 66,68, 69, 75-78, 83, 85-87, 90-92, 112, 115, 118,  
171, 177, 180, 185, 195, 196, 199, 204, 210-212, 216, 219, 224, 230, 251, 252, 258, 266, 268,  
FRANCHE-COMTÉ : 210, 211.  
FRANCONIE : 83.  
FRANKEN : FRANCONIE  
Frauendorf : Kiliti  
Freiberg (All.) : 93.  
Fribourg (All) : 155, 156 .  
Frièka : Fricske  
Fricske (Frička, Sk; Felsőfricske, Fritzka) : 45.  
Fritzka : Fricske  
FRONTIERE : CONFINS  
Fürstenfeld (A) : 243.  
Gabalton : Gáboltó  
Gáboltó (Gabolto, Sk ; Gabalton, Galbatő) : 45.  
Gabolto : Gáboltó  
Galambatz : Galambóc  
Galambóc (Golubac, Sb; Galambatz) : 283.  
Galbatő : Gáboltó  
*Galga (H)* : 37, 51.  
GALICIE : 94, 96, 122, 180, 184, 190, 192, 205, 225, 228, 230, 242, 243, 246, 250, 253, 256,  
258, 300, 308.  
*Garam (Hron, Sk; Gran)* : 93, 98, 310.  
Gáta (Gattendorf, A; Göterndorf, Lajtakáta) : 324.  
Gattendorf : Gáta  
Gättendorf : Götzendorf a.d. Leitha  
Gdańsk : Danzig  
*Geiersberg (A)* : 328.  
Genève (CH) : 218.  
GIRONDE : 305.  
Godolé : Gödöllő  
Goetingen : Göttingen  
Gois : Jois  
Gols (A) : 324.  
Golubac : Galambóc

Gontz : Gönc

Gödöllő (H; Godolé) : 37, 51.

Gönc (H; Gontz, Guntz) : 38, 52, 53.

Göngös : Gyöngyös

Göterndorf : Gáta

Göttingen (All; Goetingen) : 210.

Götzendorf a.d. Leitha (A; Gättendorf) : 329.

Gradisca, Gradiska : Nova Gradiška

Gran : Esztergom

*Gran* : *Garam*

Gratz : Graz

Graz (A; Gratz) : 64, 155, 214, 243, 253, 256.

GRISONS : 218.

Gross Malomsok : Nagymalomsok

Gross Rohrau : Rohrau

Guntz : Gönc

Gurkfeld (Krško, Sn; Gürzfeld) : 80, 283.

Günzburg (All) : 171.

Gürzfeld : Gurkfeld

Gyöngyös (H) : 37, 51.

Gyöngyös (H; Göngös, Kingioes) : 37, 51, 52.

GYŐR (H; JAURIN, JAVARIN, RAAB) : 49, 170, 317, 335-337.

Győr (H; Raab, Rahab) : 35, 49, 114, 130, 170, 249, 306, 313-318, 320, 323, 327, 330, 339, 341-345.

Győri-Szemere, Győrszemere : Szemere

GYŐR-MOSON-SOPRON (H) : 313.

Győrsövényház : Sövényháza

Gyulafehérvár (Alba Iulia, R; Karlsburg) : 130.

Haderwerd (A) – localité non identifiée : 328, 329.

Haimburg : Hainburg

Hainburg (A; Haimburg) : 313-315, 328, 331, 335.

Halászi (H; Hallassen) : 335.

Halbturn, Halbthurn : Féltorony

Hallassen : Halászi

Hambourg (All.) : 64, 69, 71, 83.

*Hanság* (A et H) : 321, 326, 327.  
 Harmou : Hervaltó  
*Harnat* : *Hernád*  
 Harnou : Hervaltó  
 Hatvan (H; Atvani, Hatvany, Hatwan) : 37, 51, 248, 306, 308, 311, 312.  
 Hatvany : Hatvan  
 Hatwan : Hatvan  
 HAUTE AUTRICHE : 28, 244.  
 HAUTE HONGRIE : 18, 23, 39, 94  
 Hédervár (H; Hederwart) : 318.  
 Hederwart : Hédervár  
*Hejő* (H; *Chew*, *Eiu*) : 38, 52, 53.  
 Hermannstadt : Nagyszeben  
*Hernád* (Sk et H; *Harnat*, *Hornad*) : 38.  
 Hervaltó (Hervartov, Sk; Harmou, Harnou, Hervartó) : 45.  
 Hervartó : Hervaltó  
 Hervartov : Hervaltó  
 HEVES (H; AGRIA) : 37, 51, 52, 130.  
 Hochstrass : Öttevény  
 HOLLANDE : 34, 40, 63-65, 67, 83.  
 HONT : 136.  
*Hornad* : *Hernád*  
 Horný Bar : Felbár  
 Hostracht : Öttevény  
*Hron* : *Garam*  
*Hundsheimberg* (A) : 328.  
 Hungarisch Altembourg : Magyaróvár  
 Hungarisch. Brod : Magyarbród  
*Ickva* : *Ikva*  
 Idria, Idrija (Sn) : 78.  
*Ikva* (A et H ; *Ickva*) : 341.  
 ILLYRIE : 170.  
 INDES : 270.  
*Inn* (A) : 83, 254.  
*Isonzo* (It) : 78.

Istanbul : Constantinople

ISTRIE : 208, 214, 217, 218, 242, 253, 278, 279, 282.

ITALIE : 21, 31, 32, 62, 70, 84, 85, 191, 201, 215, 222, 230, 233, 244, 246, 254, 284, 345.

Ivanovo Frankivsk (Uk; Stanislaw) : 308.

Izby (Pl) : 45.

Jánossomorja : Szentjános, Pusztasomorja

Jaurin : GYŐR

Javarin : GYŐR

Jois (A; Gois) : 324.

Kaesmark : Késmárk

Kaliningrad : Königsberg

Kalocsa (H) : 130, 239.

Kanisha : Nagykanizsa

Kapi (Rábcakapi, H) : 327, 342.

Kápolna (H; Compolno) : 37.

Karlbours, Karlburs : Oroszvár

Karlobag : Karlobago

Karlobago (Karlobag, Cr; Carlobago) : 62, 154.

Karlóca (Sremski Karlovci, Sb; Karlovci, Karlowitz) : 17, 19, 132, 243.

Karlovac (Cr; Doubovatz, Dubovac, Karlstadt) : 78-82, 109, 112, 132, 152, 191, 193, 201, 237, 244, 272, 281-284.

Karlovci : Karlóca

Karlowitz : Karlóca

Karlsburg : Gyulafehérvár

Karlstadt : Karlovac

*Karpathes* : *Carpathes*

Kaschau : Kassa

Kassa (Košice, Sk; Kaschau, Katschau) : 38, 53, 130, 283, 306, 308, 312.

Katschau : Kassa

Kecskemét (H; Ketskemet) : 241, 267, 286.

Késmárk (Ke marok, Sk; Kaesmark) : 284.

Keszthely (H) : 277.

Ketskemet : Kecskemét

Ke marok : Késmárk

Kiev (Uk) : 22.

Kiliti (Dunakiliti, H; Frauendorf) : 319.  
 Kilsey : Köpcsény  
 Kingioes : Gyöngyös  
*Királytó* : *Königsee*  
 Kisbodak (H; Bodack) : 320.  
 Kismalomsok (rattaché à Malomsok, H; Klein Malomsok, Ómalomsok) : 344.  
 Kismarton (Eisenstadt, A) : 324, 330.  
 Kittsee : Köpcsény  
 Kitzée : Köpcsény  
 Klein Malomsok : Kismalomsok  
 KLEIN-SCHÜTTEN : SZIGETKÖZ  
 Koblenz : Coblenze  
 Komárno : Komárom  
 KOMÁROM (H et Sk): 136.  
 Komárom (Komárno, Sk, et Komárom, H; Comorn, Comorre, Komorn) : 36, 37, 50, 51, 114, 155, 283, 317, 327.  
 Komorn : Komárom  
 Košice : Kassa  
 KOSOVO : 133.  
 Königsberg (Kaliningrad, Ru) : 64.  
 Königsberg : Újbánya  
*Königsee* (ce lac n'existe plus; *Királytó*) : 326, 327.  
 Köpcsény (Kittsee, A; Kilsey, Kitzée) : 35, 36, 48, 49, 314, 315, 318, 323, 324, 335, 340, 343, 345, 347.  
 Körmöcbánya (Kremnica, Sk; Cremnitz, Kremnitz) : 94, 96, 97, 174, 291, 293.  
 Krakovie : Kraków  
 Kraków (Pl; Cracovie, Krakovie) : 308, 310.  
 Kraljevica (Cr; Porto Ré) : 57, 58, 60, 244, 272, 281, 282.  
*Krapacs* : *Carpathes*  
 KRASSÓ (R; CARAŞ) : 154.  
 Kremnica : Körmöcbánya  
 Kremnitz : Körmöcbánya  
 Kreuz : Kri  
*Kriwan* (Sk) : 243.  
 Kri (Cr; Kreuz) : 132, 237.



KRK (Cr; VEGLIA) : 62.

Krško : Gurkfeld

Kufstein (A) : 155.

*Kulpa* (*Kupa*, Cr) : 78, 80, 81, 84, 244, 260, 280-283.

*Kupa* : *Kulpa*

Kutzzö : Lukó

L'viv : Lemberg

*Lac de Neusiedel* : *Fertő*

Ladasiz : Ladešići

Ladesich : Ladešići

Ladešići (Cr; Ladasiz, Ladesich, Lodajich) : 280, 281.

Laibach (Ljubljana, Sn) : 78, 79, 82.

*Lajta* (*Lajta*, H, et *Leitha*, A; *Leda*) : 35, 49, 291, 313, 318, 324, 328, 329, 331, 341.

Lajtafalu : Lajtafalva

Lajtafalva (Pötzneusiedl, A; Lajtafalu) : 328.

Lajtakáta : Gáta

LANGUEDOC : 108.

Laxembourg : Laxenburg

Laxenburg (A; Laxembourg) : 222, 304

Lébény (H; Leiden, Leithen) : 321, 322, 342.

*Leda* : *Lajta*

Leiden : Lébény

*Leitha* : *Lajta*

*Leitha-Gebirge* (A) : 324, 328, 331, 335.

Leithen : Lébény

Lemberg (L'viv, Uk) : 312.

Leoben (A) : 173.

Lesseck : Sziszek

Léva (Levice, Sk; Loewens) : 305.

LEVANT : 73, 269-271, 282.

Levice : Léva

Libetbánya (L'ubietová, Sk; Libethen) : 94.

Libethen : Libetbánya

Ligetfalu : Engerau

Lijevi Degoj : Degoj

Lijevo Sredičko : Szredichko  
LIKA (Cr) : 237.  
Linz (A) : 28, 195, 201.  
Lipóld (Lipót, H; Lipold) : 317.  
Lipót : Lipóld  
LIPTÓ (Sk; LIPTOV) : 136, 298.  
LIPTOV : LIPTÓ  
Lisbonne (P) : 77.  
LITTORAL : 55-57, 60-63, 71, 72, 74, 75, 86-90, 153, 245, 246, 278.  
LITUANIE : 22, 28.  
LIVONIE : 28.  
Ljubljana : Laibach  
Lodajich : Ladešići  
LODOMÉRIE : 242.  
Loewens : Léva  
LOMBARDIE : 253.  
L'ubietová : Libetbánya  
Lukó (Lukov, Sk; Kutzzö, Slutzzö) : 45.  
Lukov : Lukó  
Lyon (F) : 35, 211, 216.  
Madéfalva (Siculeni, R; Csíkmadéfalva, Mádéfalva) : 238.  
Mádéfalva : Madéfalva  
Magyarbród (Uherský Brod, Tc; Hungrisch. Brod) : 309.  
Magyaróvár (rattaché à Mosonmagyaróvár, H; Altenburg, Hungarisch Altembourg) : 35, 49, 315, 316, 324, 328, 335.  
Mainz : Mayence  
Makralo (localité non identifiée, Sk) : 45.  
*Mala Kapela* (Cr) : 245.  
Malomsok : Kismalomsok, Nagymalomsok  
MÁRAMAROS (MARAMAROŠSKIJ, Uk, et MARAMUREȘ, R; MARMAROSH) : 279, 280, 283.  
MARAMAROŠSKIJ : MÁRAMAROS  
MARAMUREȘ : MÁRAMAROS  
Marcaltő (H; Marczaltö) : 344.  
*March* : Morava

Mariazell (A) : 86.  
Markota (rattaché à Markotabödöge, H) : 342.  
Markotabödöge : Markota  
MARMAROSH : MÁRAMAROS  
Mame (F) : 310.  
Marny, ferme de (localité non identifiée, H) : 342.  
Maros (Maros, H, et Mureş, R) : 279, 283.  
Marsch : Morava  
Marseille (F) : 108, 270.  
Mayence (Mainz, All) : 129.  
Medève : Medve  
Medve (Medved'ov, Sk; Medève) : 317.  
Medved'ov : Medve  
Mer Adriatique : 55, 56, 75, 77, 78, 82, 83, 109, 170, 208, 227, 242, 244, 245, 260, 272, 279, 280, 283.  
Mer Baltique : 53, 279.  
Mer Méditerranée : 68, 76, 191-193, 259.  
Mer Noire (Pont Euxin) : 53, 225, 242, 259, 279, 282, 283.  
Meszeyhoedisch : Mezőhegyes  
Metz (F) : 211.  
Mezőhegyes (H; Meszeyhoedisch) : 286.  
Miklósdí : Miklósfalva  
Miklósfalva (Nickelsdorf, A; Miklósdí, Miklóshalma, Nikelsdorf) : 324.  
Miklóshalma : Miklósfalva  
Miskolc (H; Miskolcz) : 312.  
Mohach : Mohács  
Mohács (H; Mohach) : 239.  
MOLDAVIE : 230, 242, 258, 259, 268, 271.  
Monostorszeg (Bački Monoštor, Sb; Monostorzeg) : 280.  
Mont St. Bernard (CH) : 244.  
Monts Cappells : Velika Kapela, Mala Kapela  
Morava (Sk et Tc; March, Marsch) : 83, 309, 313.  
MORAVIE : 39, 83, 121, 190, 243, 253, 269, 309, 336.  
MORLACHIE : 61.  
MOSCOVIE : RUSSIE

MOSON (H et A; VIESELBURG, WIESELBURG, WISSELBURG) : 49, 170, 317, 334-337, 339, 340.  
 Moson (rattaché à Mosonmagyaróvár, H; Vieselburg, Weisselbourg, Wieselburg) : 49, 114.  
*Mosoni-Duna* (H) : 314, 316, 320.  
 Mosonmagyaróvár : Moson, Magyaróvár  
 Mosonszentjános : Szentjános  
 Mosonszentmiklós : Szentmiklós  
 Mosonszentpéter : Szentpéter  
 Mosonszolnok : Szolnok  
 Mosontarcsa : Tarcsa  
 Mosonújfalú : Újfalu  
 Mönchhof (A; Münchenhofen) : 324.  
 Mukačevo : Munkács  
 Munkács (Mukačevo, Uk; Munkatsch, Munkatz) : 22, 132, 306, 307, 309, 311.  
 Munkatsch, Munkatz : Munkács  
*Mur* : *Mura*  
*Mura* (*Mura*, *Sn* et *Mur*, *A*) : 83, 277.  
*Mureș* : *Maros*  
 Münchenhofen : Mönchhof  
 Nagybajcs (H; Bagis) : 320.  
 Nagybecskerek (Zrenjanin, Sb; Betskerek) : 280.  
 Nagybodak (Botak; rattaché à Horný Bar/Felbár, Sk) : 317.  
 Nagykanizsa (H; Kanisha) : 284.  
 Nagymalomsok (rattaché à Malomsok, H; Gross Malomsok, Újmalomsok) : 344.  
 Nagyszeben (Sibiu, R; Hermannstadt) : 132.  
 Nagyszombat (Trnava, Sk; Tirnau) : 309.  
 Nagyvárad (Oradea, R) : 130, 132, 239.  
 Nándorfehérvár : Belgrád  
 Nantes (F) : 204.  
 Naples (It) : 57, 62.  
 Nard (Sn) : 79, 80.  
 Nérasolymos : Szakalovac  
 Neuchâtel (CH) : 170.  
 Neudorf bei Parndorf : Újfalu  
 Neudorf : Újfalu

Neuhäusel : Érsekújvár  
Neusatz : Újvidék  
Neusiedl am See : Nezsider  
*Neusiedler See, Neusiedler-Sée : Fertő*  
NEUSIGEITH : 315, 316, 319, 320.  
Neusohl : Besztercebánya  
Neustadt : Vágújhely, Wiener Neustadt  
Nezsider (Neusiedl am See, A) : 324, 329, 335.  
Nice (F) : 49.  
Nickelsdorf : Miklósfalva  
Nicolo : Szentmiklós  
Nikelsdorf : Miklósfalva  
Nimègue (PB) : 16.  
Nitra : Nyitra  
NOUVELLE SERVIE : SERBIE  
Nová Baňa : Újbánya  
Nova Gradiška (Cr; Gradisca, Gradiska, Újgradiska) : 110, 111, 281.  
Nové Mesto nad Váhom : Vágújhely  
Nové Zámky : Érsekújvár  
Novi Sad : Újvidék  
Novigrad (Cr; Novigrad na Dobri) : 281.  
Novigrad na Dobri : Novigrad  
Nuremberg (All) : 70, 84.  
Nusdorf : Nussdorf  
Nussdorf (A; Nussdorf) : 330.  
Nuštar (Cr; Nustar) : 281.  
Nustar : Nuštar  
Nyitra (Nitra, Sk) : 130.  
OBERGASS : DOBORGÁZ  
Oberlaibach : Vrhnika  
Oborgass : Doborgaz  
*Oder* : 26.  
Oedenburg : Sopron  
OEDENBURG : SOPRON  
OEdimburg : Sopron

Ofen : Buda  
Ogulin (Cr) : 237.  
OHIO : 210.  
Ollokatsch : Otocác  
Ómalomsok : Kismalomsok  
Ónod (H; Onot) : 38, 52, 53.  
Onot : Ónod  
Oradea : Nagyváradi  
Orléans (F) : 270.  
Oroszvár (Rusovce, Sk; Karlbουργ, Karlbürg) : 314, 323.  
Orsova (Orşova, R) : 243  
Orşova : Orsova  
Osijek : Eszék  
Ostrau : Otrokovice  
Otočac (Cr; Ollokatsch, Otocsác) : 237.  
Otocsác : Otočac  
Otrokovice (Tc; Ostrau) : 309.  
Ozaïl : Ozalj  
Ozalj (Cr; Ozaïl) : 281.  
Öttevény (H; Hochstrass, Hostracht) : 49, 323.  
Pakrac (Sb) : 132.  
Pamhagen : Pomogy  
Pándorf (Parndorf, A; Pándorfalu, Parendorf) : 324, 329.  
Pándorfalu : Pándorf  
Pápa (H; Papa) : 344, 345.  
Papa : Pápa  
Parendorf : Pándorf  
Paris (F) : 30, 168, 211, 216, 219, 277, 312.  
Parndorf : Pándorf  
Passarowitz : Po arevac  
Passau (All.) : 178  
Paumhaken : Pomogy  
PAYS BAS AUTRICHIENS : 31, 32, 63, 118, 208, 251.  
Pec (Kosovo - Sb) : 133.  
Pécs (H) : 130, 239.

PEST (H) : 36, 37, 50, 51, 110, 111, 114, 139, 219, 222, 243, 261, 265, 270, 272, 283, 284, 286, 287, 290, 305, 306, 309, 311, 312.

PEST (H) : 136, 298.

Pétersvárad (Petrovaradin, Sb; Petrowaradin) : 110, 111, 243.

*Petites Carpathes* (Sk; *Weisseberg*) : 314.

Petronell (A) : 329, 330.

Petrova (Petrová, Sk; Végpetri) : 45.

Petrovaradin, Petrowaradin : Pétersvárad

Petr alka : Engerau

Pilisvörösvár : Vörösvár

Pinnyéd (H; Fischerdorf) : 343.

*Pitten* (A; *Pütten*) : 328.

Pokupzko (Pokupsko, Cr; Topusza) : 281.

POLOGNE AUTRICHIENNE : GALICIE

POLOGNE : 15, 21, 22, 25, 27, 28, 39, 45, 48, 53, 112, 201, 205, 229, 246, 247, 283, 330.

Pomogy (Pamhagen, A; Bamhacken, Paumhaken) : 324, 325, 328, 340, 343, 346.

*Pont Euxin* : *Mer Noire*

*Popper* : *Poprad*

*Poprád* (Poprad, Sk et Pl; *Popper*) : 53, 268, 279.

Porto Ré : Kraljevica

PORTUGAL : 76.

Possega : Pozsega

Potzneusiedl : Lajtafalva

Po arevac (Sb; Passarowitz) : 124, 191.

Po ega : Pozsega

Pozsega (Po ega, Cr; Possega) : 108.

Pozsony (Bratislava, Sk; Presbourg) : 17, 18, 35, 39, 48-50, 76, 118, 120, 135, 139, 155, 169, 172, 173, 178, 218, 219, 243, 299, 300, 306, 309, 310, 314, 315, 318, 323, 327, 332, 335.

POZSONY (SK; PRESBOURG, BRATISLAVA) : 136, 149, 170.

Pozsonyligetfalu: Engerau

Prague (Tc) : 205, 213, 305.

PRESBOURG : POZSONY

Presbourg : Pozsony

Prešov : Eperjes

Prusse : 26, 55, 188, 206, 254.

Pukanec : Bakabánya  
 Pukantz : Bakabánya  
 Pusztasomorja (Jánossomorja, H; Wust-Sommeren) : 317, 324, 325.  
*Pütten* : *Pitten*  
 Raab : Győr  
 RAAB : GYŐR  
*Raab* : *Rába*  
*Rába* (*Rába*, H, et *Raab*, A) : 35, 39, 243, 313, 316, 320, 321, 323, 326, 341, 344.  
 Raba Patona : Rábapatona  
 Rábacsécsény : Csécsény  
 Rábapatona (H; Raba Patona) : 344, 345.  
*Rábca* (*Rábca*, H, et *Rabnitz*, A) : 35, 313, 314, 318, 320-322, 326, 327, 339, 341-343.  
 Rábcakapi : Kapi  
*Rabnitz* : *Rábca*  
 Rahab : Győr  
 Rajka (H; Rakendorf) : 315-317.  
 Rakendorf : Rajka  
*Rákos mezeje* : *Rákosmező*  
*Rákosmező* (H; *Rákos mezeje*; *bruyères de Rackos*; *Campus Rakos*; *Champs de Rákos*) : 139, 170, 239.  
 Raokiton : Rokitó  
 Ratece (Sn; Ratschach) : 79, 80.  
 Ratisbonne (Regensburg, All) : 84.  
 Ratschach : Ratece  
 Razelsdorf, quartier de Buda (H) : 51.  
 Redi : Réti  
*Regéc* (H) : 52, 53.  
 Regensburg : Ratisbonne  
*Répce* (H; *Répcze*) : 321, 341.  
 RÉPUBLIQUE DES 7 ILES : 259.  
 RÉPUBLIQUE HELVÉTIQUE : SUISSE  
 Réti (Tárnokréti, H; Redi) : 342.  
 Révfülu (aujourd'hui rattaché à Győr, H; Révfülupataház, Reyfallu) : 318.  
 Révfülupataház : Révfülu  
 Reyfallu : Révfülu  
*Rhin* : 64, 222.



RHÔNE (F) : 305.

*Rijecina* (Cr) : 60.

Rijeka : Fiume

Rohrau (A; Gross Rohrau) : 328-330.

Rokitó (Rokytov, Sk; Raokiton): 45.

Rokytov : Rokitó

Roma : Rome

Rome (Roma, It) : 305, 337.

Rozinska (localité non identifiée, Sk) : 309.

Ro ňava : Rozsnyó

Rozsnyó (Ro ňava, Sk) : 130.

Rusovce : Oroszvár

RUSSIE : 27, 28, 64-66, 107, 115, 120, 168, 176, 206, 250, 254, 258, 259, 270, 283, 301, 304, 308.

*Sajó* (H) : 38, 52, 53.

Sakalovitz : Szakalovac

Salok : Zalog

Salzbourg (Salzburg, A) : 83, 212, 253.

Samac (Slavonski Šamac, Cr; Shamatz, Šamac) : 281.

Šamac : Samac

Šamorín : Somorja

Sandorf : Csuny

*Sarre* : 66.

SATU MARE : SZATMÁR

*Save* : Száva

SAXE : 27, 34, 99, 188.

Schamatz : Samac

Schemnitz : Selmechánya

Schlosshof (A) : 49.

*Schneeberg* (A) : 328.

Schönbrunn (A) : 169, 330.

SCHÜT : CSALLÓKÖZ

*Schwarzau* (A) : 328.

Scioto (USA) : 210.

SCYTHIE : 127.

- Seibersdorf (A) : 329.  
Seine : 49, 312.  
Selmechánya (Banská Štiavnica, Sk; Schemnitz) : 38, 93-98, 100.  
Semblin : Zimony  
Semlin : Zimony  
Semmering (A; *Simmering-berg*) : 328.  
Senj (Cr; Zengg) : 61-63, 154, 244, 281, 282.  
SERBIE (SERVIE, NOUVELLE SERVIE) : 239, 242, 260.  
SERVIE : SERBIE  
Sibiu : Nagyszeben  
SICILE : 57.  
Siculeni : Madéfalva  
SILÉSIE : 26, 34, 39, 70, 222.  
*Simmering-berg* : *Semmering*  
Sined : 283.  
Sisak : Sziszek  
Sistovo (Bg; Sistow) : 283.  
Sistow : Sistovo  
Siszeg : Sziszek  
Slavkov (Tc; Austerlitz) : 169, 309.  
SLAVONIE (ESCLAVONIE) : 26, 74, 80, 85, 103, 104, 106, 109-113, 136, 136, 152, 153, 182, 184, 221, 236, 242, 243, 246, 265, 292, 301.  
Slavonski Šamac : Samac  
SLOVAQUIE : 23, 94.  
SLOVÉNIE : 78.  
Sluin : Slunj  
Slunj (Cr; Sluin, Sluyn, Szluin) : 237.  
Slutzzö : Lukó  
Sluyn : Slunj  
Sóbánya (rattaché à Sóvár/Solivar, SK; Bania) : 38, 39.  
Sobor (H) : 344, 345.  
Socol : Szakalovac  
Somorja (Šamorín, Sk; Sumrain) : 317  
SOPRON (H et A; OEDENBURG) : 136, 170, 336.  
Sopron (H; CEdimburg, Oedenburg) : 139, 201, 223, 244, 279, 330, 344.

SOUABE : 83.  
Sóvár : Sóbánya  
Sövényháza (Györsövényház, H; Sövényhaz) : 342.  
Sparte : 200.  
SPIS : SZEPEŠ  
Sremski Karlovci : Karlóca  
St. Georges : Djurdjevac  
St. Godard : Szentgotthárd  
St. Johann : Szentjános  
St. Peter : Szentpéter  
St. Pétersbourg (Ru) : 27, 28, 45, 176.  
St. Pölten (A) : 256.  
Stanislaw : Ivanovo Frankivsk  
Stein-am-Anger : Szombathely  
Stetin : Szczecin  
Strasbourg (F) : 28.  
STYRIE : 58, 67, 83, 173, 193, 217, 218, 243, 244, 253, 283, 340, 341.  
Subotica : Szabadka  
SUEDE : 67.  
SUISSE (RÉPUBLIQUE HELVÉTIQUE): 109, 210, 211, 215, 216, 218, 245, 254.  
Sumrain : Somorja  
Szabadka (Subotica, Sb; Theresianopel) : 267.  
SZABOLCS (H) : 300.  
Szakalovac (Socol, R; Nérasolymos, Sakalovitz) : 82.  
SZATMÁR (diocèse; SATU MARE, R) : 130.  
Száva (Save) : 39, 40, 76-81, 84, 85, 170, 193, 242, 245, 26, 260, 279, 281-283.  
Szczecin (Pl; Stetin) : 26.  
Szeged (H; Szegedin) : 21, 283, 284, 286.  
Szegedin : Szeged  
Székesfehérvár (H) : 130.  
Széleskút (Breitenbrunn, A; Breitenbrunn, Fertőszéleskút) : 324.  
Szemere (Győrszemere, H; Győri-Szemere) : 345.  
Szentgotthárd (H; St. Godard) : 16, 50.  
Szentjános (rattaché à Jánossomorja, H; Mosonszentjános, St. Johann) : 324.  
Szentmiklós (Mosonszentmiklós, H; Nicolo) : 322, 342.

Szentpéter (rattaché à Mosonszentjános, H; Mosonszentpéter, St. Peter): 324, 339, 342.  
 SZEPEŠ (diocèse; SPIS, Sk) : 130.  
 SZEPEŠ (Sk; SPIS) : 130, 136.  
 Szerencs (H; Szerentz, Cherents) : 38, 52, 53.  
 SZIGETKÖZ (H; KLEIN-SCHÜTTEN) : 315, 316, 321, 330, 334, 335.  
 Szisek : Sziszek  
 Sziszek (Sisak, Cr; Lesseck, Siszeg, Szisek) : 78, 80, 81.  
 Szluin : Slunj  
 Szolnok (Mosonszolnok, H; Zaneĝ) : 324.  
 Szombathely (H; Stein-am-Anger) : 130, 243, 244.  
 Szredegko : Szredichko  
 Szredichko (Lijevo Sredičko, Cr; Szredegko) : 281.  
 Tadtén (A; Tatten) : 324, 325.  
 Takta (H) : 53.  
 Tapoly (Topl'a, Sk) : 44, 45.  
 Tarbes (F) : 240.  
 Tarca (Torysa, Sk; Tarna) : 38, 39, 53.  
 Tarcsa (Andau, A; Antau, Mosontarcsa) : 324, 325.  
 Tarjánka (Tarsanna) : 37.  
 Tarna (Torna) : 37.  
 Tarna : Tarca  
 Tárnokréti : Réti  
 Tarsanna : Tarjánka  
 TARTARIE : 233.  
 Tatten : Tadtén  
 TEKOV : BARS  
 TEMES (R et Sb; TIMIȘ) : 132, 154.  
 Temesvár (Timișoara, R; Temesvar, Temeswar) : 76, 77, 81, 82, 104, 154, 243, 267, 280, 284, 286.  
 Temesvar, Temeswar : Temesvár  
 Tét (H; Teth) : 345.  
 Teth : Tét  
 Theben : Dévény  
 Theiss, Theisse : Tisza  
 Theresianopel : Szabadka

*Tigre* : 241.

TIMIȘ : TEMES

Timișoara : Temesvár

Tirnau : Nagyszombat

*Tisza* (H et Sb; *Theiss*, *Theisse*) : 37, 39, 40, 52, 53, 76, 140, 148, 222, 238, 241, 242, 267, 269, 273, 278, 279, 280, 282, 283, 306, 311, 312.

Titel (Sb) : 238, 280.

Tockai : Tokaj

Tokaj (H; Tockai, Tokai) : 37, 52, 53, 306, 312.

Tolczek : Tulcsik

TOLNA (H) : 277.

*Topl'a* : *Tapoly*

Topusza : Pokupzko

*Toma* : *Tarna*

TORONTÁL (R et Sb; Torontal) : 154, 298.

*Torysa* : *Tarca*

Tölcséd : Tulcsik

Tölcsszék : Tulcsik

Töltszék : Tulcsik

TRANSDANUBIE : 23, 111, 130, 219.

TRANSYLVANIE : 17, 21-23, 25, 31, 47, 52, 77, 109, 121, 128, 132, 136, 152, 154, 182, 184, 185, 196, 217, 224, 228, 229, 236, 238, 242, 243, 246, 248-250, 260, 265, 279, 280, 282-284, 295, 307, 337.

*Traun* (A) : 83.

Trencín : Trencsén

TRENĚÍN : TRENCSEN

TRENCSEN (TRENĚÍN, Sk) : 136, 298.

Trencsén (Treněín, Sk; Trentschin) : 305, 309, 310.

Trente (Trento, It) : 253.

Trento : Trente

Trentschin : Trencsén

TRIESTE (IT) : 35, 40, 58-61, 63, 64, 66, 67, 69, 70, 72, 73, 76, 78, 79, 82-84, 88-91, 115, 153, 191, 193, 201, 206, 282.

Trnava : Nagyszombat

TROIS ÉVÊCHÉS (F) : 66.

Tshakathurn : Csáktornya

Tulčík : Tulcsik

Tulcsik (Tulčík, Sk; Tolczek, Tölcséd, Tölcsszék, Töltszék) : 39, 53.

TURČIANY : TÚRÓC

TÚRÓC (TURČIANY, Sk) : 298.

TURQUIE (EMPIRE OTTOMAN) : 25, 34, 39, 84, 108, 109, 116, 153, 168, 177, 184, 191, 192, 214, 217, 218, 224, 230, 238, 240, 243, 245, 246, 254, 255, 257-259, 270, 283, 284, 286.

TYROL : 83, 174, 182, 196, 217, 218, 244, 245.

Uherský Brod : Magyarbród

Újbánya (Nová Baňa, Sk; Königsberg) : 94.

Újfalu (Neudorf bei Parndorf, A; Neudorf, Mosonújfalu) : 324.

Újgradiska : Nova Gradiška

Újmalomsok : Nagymalomsok

Újvidék (Novi Sad, Sb; Neusatz) : 284.

UKRAINE : 22, 23.

Ulcinj (Sb; Dolcigno) : 245.

Una (Cr) : 260.

Ungvár (U horod, Uk; Ungwahr, Ungwar) : 306, 308.

Ungwahr, Ungwar : Ungvár

U horod : Ungvár

Vác (H; Waitzen) : 130, 239, 305, 311.

Vág (Váh, Sk; Waag) : 279, 309.

Vágújhely (Nové Mesto nad Váhom, Sk; Neustadt) : 309.

Váh : Vág

Vajka (Vojka nad Dunajom, Sk; Waika) : 319.

VALACHIE (WALLACHIE) : 230, 242, 258, 259, 268, 271.

Valla (Wallern in Burgenland, A) : 324.

Valmy (F) : 305.

Valona : Vlora

Varasd : Vara din

VARASD : VARA DIN

Varasdin : Vara din

VARA DIN (Cr; VARASD) : 136.

Vara din (Cr; Varasd, Varasdin) : 152, 237.

Varsovie (Pl) : 21, 286.

VAS (H et A) : 136, 170.  
Vasvár (H) : 16.  
Védeny (Weiden am See, A; Weiden) : 324.  
VEGLIA : KKK  
Végpetri : Petrova  
*Velika Kapela* (Cr) : 245.  
Vének (H; Winek) : 320.  
VENISE : 56, 62, 84, 194, 207, 208, 244, 245, 253.  
Versailles : 55, 93, 115, 127, 156.  
Versec (Vršac, Sb; ) : 132.  
Veszprém (H) : 130, 147.  
Vienne : *Wien*  
Vieselburg : Moson  
VIESELBURG : MOSON  
Villemani : Vilmány  
Vilmány (H; Villemani) : 52, 53.  
Vincennes (F) : 170.  
Vinkovce (Vinkovci, Cr; Winkoweze) : 281.  
VIRGINIE : 55.  
*Vistule* : 53, 268.  
Vlora (Alb; Valona) : 245.  
Vojka nad Dunajom : Vajka  
Vörösvár (Pilisvörösvár, H; Wareswart) : 36, 50.  
*Vrbas* (Cr) : 260.  
Vrhnika (Sn; Oberlaibach) : 78, 79.  
Vršac : Versec  
*Vuka* (Cr; *Wuka*) : 85, 281.  
Vukovár (Vukovar, Cr; Wuckowar, Wukowar) : 85, 281.  
*Waag* : *Vág*  
Wagram (A) : 170, 305, 306.  
Waika : Vajka  
Waitzen : Vác  
WALLACHIE : VALACHIE  
Wallern in Burgenland : Valla  
Wareswart : Vörösvár

Weiden, Weiden am See : Védény  
*Weisseberg* : *Petites Carpathes*  
Weisselbourg : Moson  
Wien (A) : 330.  
Wiener Neustadt (A; Bécsújhely, Neustadt) : 21, 22, 30, 193, 279, 330.  
WIESELBURG : MOSON  
Wieselburg : Moson  
Winek : Vének  
Winkoweze : Vinkovce  
WISSELBURG : MOSON  
Wolfenthal : Wolfsthal  
Wolfsthal (A; Wolfenthal) : 318.  
Wuckowar : Vukovár  
*Wuka* : *Vuka*  
Wukowar : Vukovár  
Wust-Sommeren : Pusztasomorja  
Zágráb : Zagreb  
Zagreb (Cr; Agram, Zágráb) : 130, 135, 244, 280, 298.  
*Zagyva* (H; *Zaïva*) : 37.  
*Zaïva* : *Zagyva*  
ZALA : 136, 300.  
Zalog (Sn; Salok) : 283.  
Zaneg : Szolnok  
ZEMPLÉN : BORSOD-ABAUJ-ZEMPLÉN  
Zemun : Zimony  
Zengg : Senj  
Zimony (Zemun, rattaché à Belgrade, Sb; Semblin, Semlin) : 76-85, 108, 110, 111, 284.  
ZITNÝ OSTROV : CSALLÓKÖZ  
ZÓLYOM (Sk; ZVOLEN) : 298.  
Zrenjanin : Nagybecskerek  
ZVOLEN : ZÓLYOM



D'impression: AKAPRINT